

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



LUCIEN
de la
TRADUCTION
DE N. PERROT
S^r. Dablancourt.

A AMSTERDAM,
Chez Jean de Ravestein, 1664.

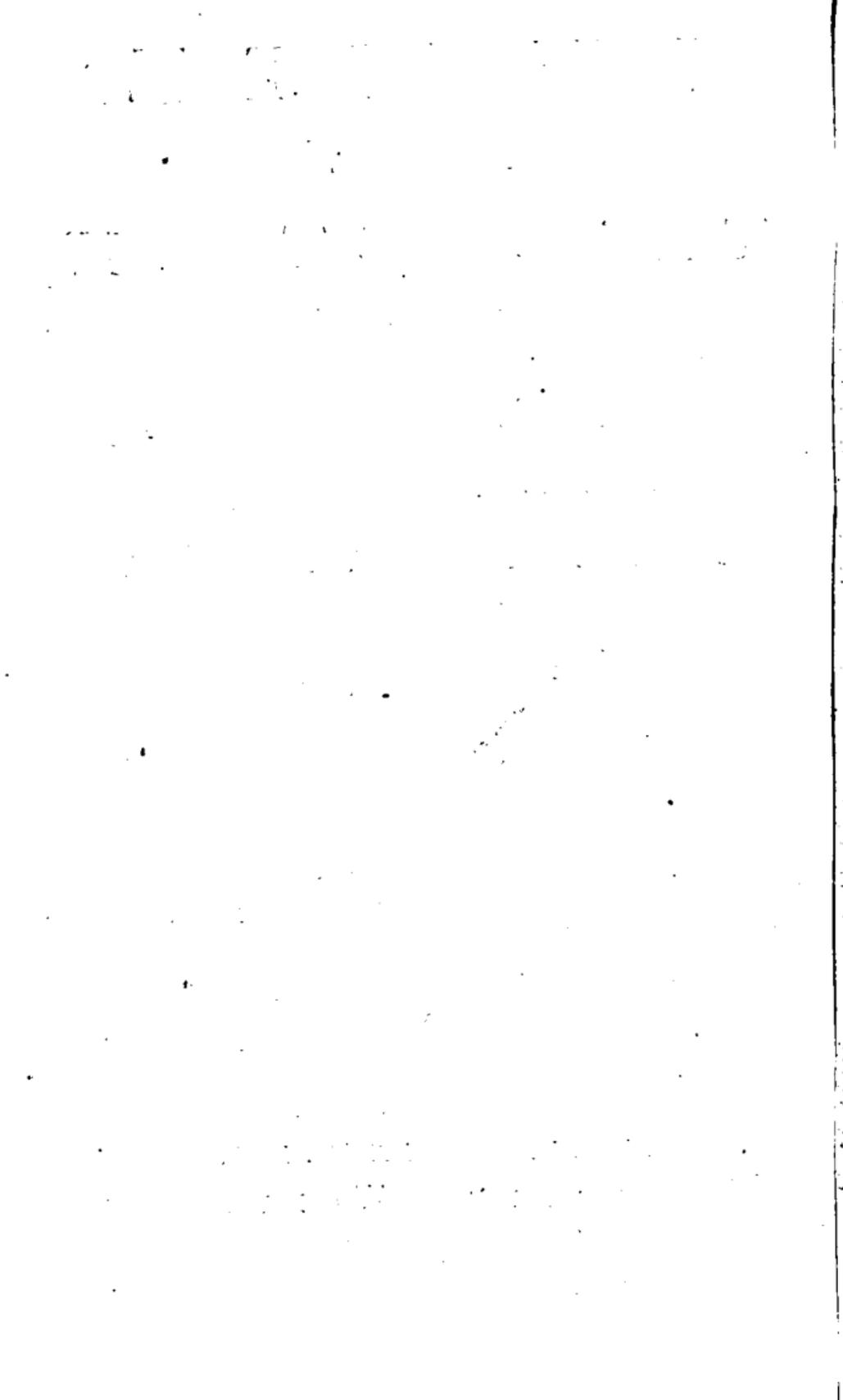


LUCIEN
DE LA
TRADUCTION
DE
N. P E R R O T,
S^r. D'ABLANCOURT.
DIVISÉ EN DEUX PARTIES.

Cinquième Edition , nouvellement
reue & corrigée.



A AMSTERDAM,
Chez ABRAHAM WOLFGANG,
c10 10c LXXXIII.



A M O N S I E U R
C O N R A R T

Conseiller & Secretaire du Roy.



ONSIEUR,

Comme les choses retournent à leur principe, & finissent ordinairement par où elles ont commencé, il estoit juste de consacrer la fin de mes Traductions, à celuy qui en avoit eu les prémices; & Minucius Felix ayant donné naissance à nôtre amitié, Lucien en devoit faire comme l'accomplissement. D'ailleurs, il falloit metre au frontispice de cét Ouvrage, un nom qui bannit toute la mauvaise opinion, que l'on en pourroit avoir; & que le libertinage de cét Auteur fût effacé par la vertu de Monsieur Conrart. Ajoûtez à cela, que ce Livre ne pouvoit honêtement paroître en public sous d'autres auspices que de celuy, de qui les soins ont tant contribué à sa production, & de qui les bons avis font maintenant qu'il se montre au jour en un estat plus

E P I S T R E.

parfait. Ce n'est donc pas tant icy un present, qu'un acte de reconnoissance ; encore est-ce une reconnoissance interessée, puisqu'elle mandie la protection de celuy qu'elle reconoit pour son bienfaiteur. Et veritablement, MONSIEUR, puisque c'est vous principalement qui m'avez fait entreprendre cette Version, vous devez avoir part au blâme ou à la louange qui en pourra revenir : outre qu'elle trouvera assez de monstres à combatre à sa naissance, pour chercher un Protecteur. Mais afin que vous ne me puissiez reprocher de vous avoir engagé temerairement dans une queréle dont vous vous fussiez fort bien passé, je vous veus donner des armes pour vous defendre, & pour nous métre tous deux à couvert de la Calomnie.

Tout ce qu'on peut dire contre moy, se peut rapporter à deux Chefs, au Dessein & à la Conduite. Car les uns diront qu'il ne faloit pas traduire cét Auteur : les autres, qu'il le faloit traduire autrement. Je veus dont répondre à ces deux objections, après avoir dit

dit

E P I S T R E.

dit quelque chose de LUCIEN, qui servira à ma justification, & fera mieux voir les raisons que j'ay eues de le traduire.

LUCIEN estoit de Samosate, capitale de la Comagene, & d'une naissance Province de Syric. fort mediocre: Car son pere n'ayant pas le moyen de l'entretenir, resolut de luy faire aprendre un métier: mais les commencemens ne luy en ayans pas esté favorables, il se jeta dans les Létres, sur un songe qui est rapporté au commencement de cét Ouvrage. Il dit luy-même qu'il embrassa la profession d'Avocat; & qu'ayant en horreur les criaileries, & les autres vices du Barreau, il eut recours à la Philosophie, comme à un azyle. Il paroît par ses Ecrits, que c'estoit un Reteur, qui faisoit profession d'Eloquence, & composoit des Déclamations & des Harangues sur divers sujets, & même des Plaidoyers; quoy qu'il ne nous en reste point de sa façon. Il s'établit d'abord à Antioche, d'où il passa en Ionie & en Grece, puis en Gaule & en Italie, & revint en son pàys par la Macedoine. Mais

E P I S T R E.

*on voit bien qu'il a vécu une partie du
 tems à Atènes , aussi en a-t-il pris les
 vices & les vertus. A la fin il se retira
 des exercices dont j'ay parlé, pour s'a-
 donner à la Philosophie; c'est pourquoy il se
 plaint en quelque endroit, de ce qu'on l'y
 veut rembarquer en sa vieillesse. Il a
 vécu quatre-vingts dix ans ; depuis le
 regne de Trajan , & au dessus, jusques
 par delà Marc-Aurele , sous qui il fut
 en grande estime , & devint intendant
 de l'Empereur en Egypte. Suidas veut
 qu'il ait esté déchiré par les chiens ,
 mais c'est aparamment une calomnie
 pour se venger de ce qu'il n'a pas épar-
 gné dans ces railleries les premiers
 Chrestiens non plus que les autres :
 Toutefois, ce qu'il en dit se peut rapor-
 ter, à mon avis, à leur charité & à leur
 simplicité , qui est plutôt une loäange
 qu'une injure ; joint qu'on ne doit pas
 atandre d'un Payen , l'éloge du Chri-
 stianisme. Quelques-uns ont creu qu'il
 avoit esté Chrestien , mais cela ne pa-
 roît point dans ses Ecrits : Il est vray
 qu'il sçait beaucoup de nos mysteres
 pour un Etranger , quoy que le voisi-
 nage*

E P I S T R E.

nage de la Judée & le commerce des Chrestiens, joint à sa curiosité naturelle, luy ayent pû aquerir toute cette cōnoissance. D'autres le veulent faire passer pour un parangon de sagesse & de doctrine; Mais outre l'amour des Garçons, où il a esté sujet, & le peu de sentiment qu'il a eu de la Divinité, il ne luy est pas pardonnable d'avoir déchiré la reputation des plus grands Hommes, sur le raport de la Renommée, ou plutôt sur celuy de leurs ennemis. Car encore qu'on le puisse excuser, en disant que ce n'est pas à eux qu'il en veut, mais à ceux qui abusent de leur nom, pour couvrir leurs vices, on voit bien qu'il ne laisse échaper aucune occasion d'en médire, & qu'il leur donne toujours quelque coup de dent en passant: Du reste, la façon dont il traite les matieres les plus importantes, fait assez voir qu'il n'estoit pas fort profond dans la Filosofie, & qu'il n'en avoit appris que ce qui servoit à sa profession de Reteur, qui estoit de parler pour & contre, sur toute sorte de sujets.

Bourdelot
en sa Pre-
face.

E P I S T R E.

Mais on ne peut nier que ce ne soit un
 des plus beaux Esprits de son siecle,
 qui a par tout de la mignardise & de
 l'agrément, avec une humeur gaye &
 enjouée, & cette urbanité Attique, que
 nous apellerions en nôtre Langue une
 raillerie fine & delicate, sans parler
 de la nêteté & de la pureté de son stile,
 jointes à son élégance & à sa politesse.
 Je le trouve seulement un peu grossier,
 dans les choses de l'Amour, soit que ce-
 la se doive imputer au genie de son
 tems, ou à sien: mais lors qu'il en veut
 parler, il sort des bornes de l'honêteté,
 & tombe incontinent dans le sale: ce
 qui est plutôt la marque d'un esprit dé-
 bauché que galant. Il a cela aussi des
 Declamateurs, qu'il veut tout dire, &
 qu'il ne finit pas toujours où il faut:
 qui est un vice qui vient de trop d'e-
 sprit & de sçavoir. Mais c'est une
 grande preuve du merite & de l'excel-
 lence de ses Ouvrages, qu'ils se soient
 conservez jusqu'à nous, veu le peu
 d'affection qu'on avoit pour leur Au-
 teur, & le naufrage de tant d'autres
 pieces de l'Antiquité, qui se sont per-
 dues,

E P I S T R E.

dües, soit par mal-heur, ou par negligence: Et il faut bien que les Chrétiens ayent trouvé qu'ils pouvoient beaucoup plus profiter qu'enuire. Aussi jamais homme n'a mieux découvert la vanité & l'imposture des faux Dieux, ni l'orgueil & l'ignorance des Philosophes, avec la foiblesse & l'inconstance des choses humaines: & je doute qu'il y ait de meilleurs Livres pour ce regard. Car il s'insinüe doucement dans les esprits par la raillerie: & sa Morale est d'autant plus utile, qu'elle est agréable. D'ailleurs, on peut apprendre icy mille choses tres-curieuses, & c'est comme un bouquet de fleurs de ce qu'il y a de plus beau chez les Anciens. Je laisse à part, que les Fables y sont traitées d'une façon ingenieuse, qui est tres-propre à les faire retenir, & ne contribue pas peu à l'intelligence des Poëtes. Il ne faut donc pas trouver étrange que je l'aye traduit, à l'exemple de plusieurs Personnes doctes, qui ont fait des Versions Latines, les uns d'un Dialogue, les autres d'un autre: & je suis d'autant moins blâmable, que
 j'ay

E P I S T R E.

j'ay retranché ce qu'il y avoit de plus sale, & adoucy en quelques endroits, ce qui estoit trop libre, par où j'entre en la justification de ma conduite, puisque voilà mon dessein assez bien justifié par tant d'avantages qui peuvent revenir au public, de la lecture de cet Auteur. Je diray seulement que je luy ay laissé ses opinions toutes entieres, parce qu'autrement ce ne seroit pas une Traduction; mais je répons dans l'Argument ou dans les Remarques, à ce qu'il y a de plus fort, afin que cela ne puisse nuire.

Comme la plûpart des choses qui sont icy, ne sont que des gentilleses & des railleries, qui sont diverses dans toutes les Langues, on n'en pouvoit faire de Traduction reguliere. Il y a même des Pieces qui n'ont pû se traduire du tout, comme celle du Jugement des voyelles, & deux ou trois autres semblables, qui consistent dans là propriété des termes Grecs, & qui ne seroient pas entendües hors de là. Toutes les comparaisons tirées de l'Amour, parlent de celuy des Garçons, qui n'estoit pas

E P I S T R E.

*pas étrange aux mœurs de la Grece, & seroit horreur aux nôtres. L'Auteur allé-
 gue à tous propos des vers d'Homere, qui seroient maintenant des pedante-
 ries, sans parler des vieilles Fables trop rebatües, de Proverbes, d'Exem-
 ples & de Comparaisons surannées, qui seroient à present un effet tout
 contraire à son dessein: car il s'agit icy de galanterie, & non pas d'érudition.
 Il a donc falu changer tout cela, pour faire quelque chose d'agréable: autre-
 ment ce ne seroit pas Lucien: & ce qui plaît en sa Langue, ne seroit pas suppor-
 table en la nôtre. D'ailleurs, comme dans les beaux visages il y a toujours
 quelque chose qu'on voudroit qui n'y fût pas: aussi dans les meilleurs Auteurs
 il y a des endroits qu'il faut retoucher ou éclaircir, particulièrement quand
 les choses ne sont faites que pour le plaisir: car alors on ne peut souffrir le
 moindre defaut: & pour peu qu'on man-
 que de delicatesse, au lieu de diver-
 tir on ennuye. Je ne m'âtache donc pas
 toujours aux paroles ni aux pensées
 de cét Auteur: & demeurant dans son
 but,*

E P I S T R E.

but, j'agence les choses à nôtre air & à nôtre façon. Les divers tems veulent non-seulement des paroles, mais des pensées différentes, & les Ambassadeurs ont coûtume de s'habiller à la mode du pãys où on les envoye, de peur d'estre ridicules à ceux à qui ils tâchent de plaire. Cependant, cela n'est pas proprement de la Traduction, mais cela vaut mieux que la Traduction, & les Anciens ne traduisoient point autrement. C'est ainsi que Terence en a usé dans les Comedies qu'il a prises de Menandre, quoy qu' Aulugelle ne laisse pas de les nommer des Traductions, mais il n'importe du nom, pourveu que nous ayons la chose. Ciceron a fait autant dans ses Offices, qui ne sont presque qu'une Version de Panetius: Et dans celles qu'il avoit faites des Oraisons de Demosthène, & d'Esquinés, il dit qu'il a travaillé non pas en Interprete, mais en Orateur; qui est la même chose que j'ay à dire des Dialogues de Lucien; quoy que je ne me sois pas donné une égale liberté par tout. Il y a beaucoup d'endroits que j'ay traduits

Sumptas
ac verlas
de Grz-
cis, lib. 2.
cap. 23.

Pro co-
rona.

E P I S T R E.

duits de mot à mot, pour le moins autant qu'on le peut faire dans une Traduction élégante : Il y en a aussi où j'ay considéré plutôt ce qu'il falloit dire, ou ce que je pouvois dire, que ce qu'il avoit dit à l'exemple de Virgile dans ceux qu'il a pris d'Homere & de Theocrite. Mais je me suis resserré presque par tout, sans descendre dans le particulier, qui n'est plus de ce tems-cy. Je sçay bien pourtant que cela ne plaira pas à tout le monde, & principalement à ceux qui sont idolâtres de toutes les paroles, & de toutes les pensées des Anciens, & qui ne croient pas qu'un Ouvrage soit bon, dont l'Auteur est encore en vie. Car ces sortes de gens-là crieront comme ils faisoient du tems de Terence.

Partim reliquit, alia expressit, &c.
 Quod Græcum quidem mire quàm suave est, verti autem neque potuit, neque debuit,
 A. Gell. l. 9. c. 9.

Contaminari non decere Fabulas,
 Qu'il ne faut point corrompre son Auteur, ni rien alterer de son sujet: mais je leur répondray avec luy,

Faciunt næ intelligendo, ut nihil intelligant, Ils perdent la raison à force de raisonner.
 Qui cum hunc accusant, Nævium, Plautum, Ennium, Car en l'accusant, ils accusent les
 Accusant, quos hic noster authores habet. Quo-

E P I S T R E.

Ansien, qu'il a pour garants; & dont il aime mieux imiter la negligence, que l'obscurité exacte des autres.

Quorum æmulari exoptat negligentiam
Potius, quàm istorum obscuram diligentiam.

Que cet obscuram diligentiam dit bien le défaut de ces Traductions scrupuleuses, dont il faut lire l'Original pour entendre la Version!

Voilà, MONSIEUR, ce que j'avois à dire pour ma défense. Je laisse à votre courage & à votre adresse, sans parler de votre zèle & de votre affection, d'employer ces armes qui sont plus fortes que luisantes, si ce n'est assez de votre nom pour écarter les ennemis & les empêcher de se déclarer. Quoy qu'il en arrive, j'en attribueray tout le succès à la gloire de mon défenseur, & demeureray toute ma vie,

MONSIEUR

Votre très-humble & très-obeissant serviteur,

PERROT D'ABLANCOURT.

L U.

LUCIEN,
De la Traduction
DE N. PERROT,
SR. D' ABLANCOURT.

LE SONGE DE LUCIEN.

*Ce Discours est fait par l'Auteur dans une Assemblée ;
quoy que cela ne paroisse pas d'abord ; & contient
comme une Idée de sa vie.*

L'A v o i s près de quinze ans, & n'allois plus à l'école, lors que mon pere delibera avec ses Amis, ce qu'il devoit faire de moy. Plusieurs n'approuvoient pas qu'on me jetât dans les Lettres, à cause que pour y réussir il faut beaucoup de tems & de dépense, pour ne rien dire de la fortune, sans laquelle on ne sçauroit rien faire, quelque habile homme que l'on soit. Ils consideroient que je n'estois pas riche, & qu'en aprenant quelque métier, il me fourniroit en moins de rien de quoy vivre, sans estre à charge à mon pere, ni à ma famille. Cette opinion fut donc suivie, & il ne resta plus que d'en trouver un qui fût honneste & utile tout ensemble, & qui me donnât bien-tôt de quoy subsister. Après en avoir proposé plusieurs qui furent diversement condamnés ou approuvés selon l'humeur ou la capacité de chacun, mon pere jetant l'œil sur mon oncle qui estoit excellent Sculpteur ; Que ne luy aprens-tu, dit-il, le tien, où il a déjà quelque inclination ? ce qu'il jugeoit à me voir faire de
A petits

petits ouvrages de cire, où je ne reüssissois pas mal, quoy que cela fût cause assez souvent de me faire donner le foüet. Cette proposition ne me deplaisoit pas, parce qu'il me sembloit que la Sculpture n'estoit pas tant un métier, qu'un honneste divertissement, qui me rendroit illustre parmy mes Camarades, lors que je leur ferois present de quelque image des Dieux, ou d'autre chose de ma façon. Cela fut donc resolu avec quelque esperance de succès, & mon oncle me mena de ce pas chez luy, & me donnant un ciseau: Trace legerement, dit-il, quelque figure sur cette pierre, pour voir comme tu t'y prendras: *Car*, comme dit le Poëte, *c'est à demy fait que de bien commencer*. Mais j'allay appuyer si lourdement le ciseau sur cette pierre qui estoit assez delicate, qu'elle se rompit: ce qui le mit si fort en colere, qu'il ne put s'empecher de me donner quelques coups de foüet; tellement que mon apprentissage commença par les larmes. Je cours au logis tout pleurant, & criant qu'il l'avoit fait par envie, de peur que je ne le surpassasse un jour en son Art. Ma mere encore plus irritée, se met à luy dire des injures; cependant, le soir venu je me couche, & ne fis que rêver toute la nuit, & me tourner de tous costez. Il n'y a rien jusqu'icy, Messieurs, qui soit digne de vostre attention, aussi n'est-ce pas pour cela que je l'ay allegué; mais pour vous faire part d'un songe que j'eus en-suite, si clair qu'il pourroit passer pour une verité, de sorte que l'image m'en demeure encore empreinte dans la memoire. Il me sembla de voir deux Dames, l'une grossiere & mal-peignée, qui avoit les mains crasseuses, les bras retrouffez, le visage tout couvert de sueur & de poussiere: Enfin, telle qu'estoit mon oncle, lors qu'il travailloit à son Art. L'autre, d'une façon honneste & plus delicate, avec un visage doux & riant. Après m'avoir tirillé de part & d'autre, pour m'attirer chacune à leur party; à la fin elles remirent à mon choix la décision de leur different, & la premiere commença ainsi: Mon fils, je suis la

Sculpture

Sculpture que tu viens d'embrasser, & qui t'est connue dès ton enfance, car ton ayeul maternel & tes deux oncles s'y sont rendus celebres: Et si tu me veus suivre, sans t'arrester aux cajoleries de marivale, je te rendray illustre; non pas comme elle par des paroles, mais par des effets. Car outre que tu deviendras robuste & vigoureux comme moy, tu remporteras une estime qui ne sera point sujete à l'envie, ni cause un jour de ta perte, comme les charmes de celle qui te veut suborner. Du reste, que mon habit ne te fasse point de honte; c'est celuy de Phidias & de Polyclete, & de ces autres grands Sculpteurs, qui se sont fait adorer dans leurs Ouvrages, & qu'on revere encore avec les Dieux qu'ils ont faits. Considere combien en suivant leurs traces tu aquerras de gloire & de loüange, & de quelle joye tu combleras ton pere & ta famille. Voila à peu près ce que me dit cette Dame, mais grossièrement, comme parlent les Artisans, quoy qu'avec beaucoup de vigueur; après quoy l'autre parla ainsi: Je suis l'Eloquence qui ne t'est pas inconnüe, encore que tu ne sois pas en estat de la posseder. La Sculpture t'a dit les avantages que tu aurois avec elle; mais si tu l'écoutes tu ne seras jamais qu'un vil Artisan, exposé au mépris & aux injures de tout le monde, & contraint de faire la cour aux Grands pour te maintenir, sans pouvoir jamais obliger ni desobliger personne; en un mot esclave de ceux sur qui je te feray dominer. Quand tu deviendrois des plus excellens en ton Art, on se contentera de t'admirer sans envier ta condition; Mais si tu me veus suivre, je t'apprendray tout ce qu'il y a de beau & de rare dans l'Univers, & d'illustre dans toute l'Antiquité. J'orneray ton ame de vertu & de sçavoir, qui sont ses plus beaux ornemens, & par la connoissance du passé, je te donneray celle de l'avenir. Au lieu de ce méchant habit que tu as, je t'en bailleray un magnifique, comme celuy que tu me vois; & de pövre & inconnu, je te rendray illustre

& opulent, digne des plus grands emplois, & en estat d'y parvenir. S'il te prend envie de voyager dans les pais étrangers, j'y feray marcher ta renommée devant toy; On te viendra consulter comme un Oracle, & si-tôt que tu auras ouvert la bouche, chacun fera attentif à oüir tes sentimens pour les suivre. Enfin, tu seras adoré & respecté de tout le monde, & toutes tes paroles & tes actions serviront d'exemple & de regle à la posterité. Je te donneray même l'immortalité tant vantée, & te feray vivre à jamais dans la memoire des hommes. Considere ce qu'estoit Demosthene, & ce qu'il est devenu par mon moyen; Qu'Elchines de pòvre garçon a esté recherché & considéré par Philippe. Socrate même qui avoit suivy du commencement sa rivale, ne m'eut pas plutôt connue qu'il l'abandonna pour moy. Tu sçais que je luy ay aquis une estime, qui durera autant que les Siecles. Quitteras-tu tant d'honneur, de richesses, & de credit, pour suivre une pòvre inconnüe, qui est contrainte de travailler de ses mains pour vivre, & de songer plutôt à polir un marbre que soy-même? Elle n'eut pas plutôt dit cela, que touché de ses promesses, & n'ayant pas encore oublié les coups que j'avois receus, je courus l'embrasser, sans attendre qu'elle eût achevé sa harangue; dequoy l'autre irritée, fut transformée en statue par la rage & le dépit, comme il arrive assez d'autres merveilles en songe. Alors l'Eloquence pour me recompenser de mon choix, me fit monter avec elle sur son Char: & touchant ses chevaux ailez, me promena d'Orient * en Occident, me faisant répandre par tout je ne sçay quoy de celeste & de divin, qui faisoit regarder les hommes en haut avec étonnement, & me combler de benedictions & de louanges. Elle me ramena en-suite dans mon pais couronné d'honneur & de gloire: & me rendant à mon pere, qui m'atendoit avec grande impatience, Tien, luy dit-elle, ton fils, & voy de quelle felicité tu l'eusses privé sans moy.

* Cela montre les voyages de l'Auteur, qui de la Syrie vint en Grece, & de là, en Italie & en Gaule.

moy. Voila la fin de mon songe. Mais il me semble que j'entens dire à quel'qu'un, qu'il est bien long, & qu'il falloit que ce fût vne de ces nuicts d'Hyver, ou cette nuict fabuleuse qui donna la naissance à Hercule. Un autre ajoutera, peut-estre, que je me fusse bien passé de vous entretenir d'un songe, & que c'est abuser de vostre audience, & de l'honneur que vous me faites de m'entendre si favorablement. Mais, Messieurs, * Xenophon ne fit point de diffi-
* En la
Retraite
des dix
Mille.
culté de conter le sien en pleine Assemblée, lors qu'environné d'ennemis, & privé de tout secours, il n'atendoit que la mort ou la captivité. D'ailleurs, mon dessein n'est pas de vous entretenir de Fables, mais de porter la jeunesse à l'amour de la Vertu, par cet exemple, & l'encourager à surmonter les difficultez qui se rencontrent dans cette carrière. Que personne donc ne s'excuse sur sa pòvreté, s'il a le coeur grand & genereux, & pour redoubler son courage, qu'il jete les yeux sur moy, & voye ce que j'estois, quand je suis party, & en quel estat je suis revenu: Tel, que je ne le cede point à la gloire de ces anciens Sculpteurs, pour ne rien dire davantage.

Contre un Homme qui l'avoit appellé
P R O M E T E E.

C'est comme un Apologie de sa façon d'écrire.

SITU m'appelles Prometée, pour me reprocher que mes ouvrages ne sont que de terre, je tombe d'accord que tu as raison, & qu'ils sont même d'une terre plus grossiere & moins pure que la sienne. Mais si tu veus dire que je suis ingenieux comme luy, j'ay peur que ce ne soit une raillerie. Car les productions de mon esprit n'ont garde d'arriver à la perfection des siennes; & c'est beaucoup qu'elles ne soient pas tout à fait terrestres, & si tu veus, dignes du Caucase. C'est vous autres, Grands Ora-
 teurs,

teurs, qui estes en ce point des Prometées; Vous qui animez vos Ouvrages de ce feu celeste & divin qu'il déroba dans le Ciel. S'il y a quelque difference, c'est que les vostres sont d'or, & vous raportent grand profit, & que les siens n'estoient que de bouë. Pour les miens, ce sont des statuës de plâtre qu'on fait en un jour de jouissance, pour donner du plaisir au peuple, & non pas pour durer eternellement. Peut-estre aussi, que tu m'as appellé Prometée au sens que ce Poëte Comique a dit, que Cleon estoit un Prometée, mais que ce n'estoit qu'après coup, pour dire, Qu'il manquoit de prévoyance, & ne s'avisoit de ses fautes qu'après les avoir faites, quoy qu'il luy ressembloit du reste. Que si c'est comme les Atheniens appellent tous les Potiers de terre des Prometées, je trouve * la raillerie délicate, & digne de ton pays, parce que mes ouvrages sont fragiles comme les leurs. Mais quelqu'un dira peut-estre pour me flater, que c'est à cause que mon invention est nouvelle, & que je n'ay point eu de modèle, non plus que luy, sur lequel je me pusse former. Mais outre que Minerve n'a point animé mes ouvrages comme le sien, ce n'est pas assez pour moy qu'on en louë la nouveauté, si je n'ay ajouté les autres graces à celles de l'invention. Car sans cela, je les abandonne de bon cœur, & permets qu'on les mette en pieces: & si j'estois d'autre sentiment, je meriterois d'estre déchiré comme Prometée, mais par une douzaine de Vautours au lieu d'un, pour ne pas sçavoir qu'une chose qui ne vaut rien, est d'autant plus blâmable qu'elle est plus nouvelle. Car il ne faut pas quitter le grand chemin pour s'égarer, ni abandonner les Anciens, pour ne rien faire qui vaille. On dit à ce propos, que Ptolomée Roy d'Egypte fit voir un jour deux merveilles dans le théâtre d'Alexandrie, un Chameau tout noir, & un Homme moitié noir & moitié blanc. Mais au lieu de l'admiration & de la louange qu'il en atendoit, ce spectacle fit rire les uns, & épouvanta les autres. Comme il vit donc que les Egyptiens

* Les Atheniens estoient grands railleurs.

ne faisoient pas tant d'estat de la rareté, que de la beauté & de la proportion, il ne produisit plus ces deux Monstres; de sorte que l'un mourut faute de soïn, & il donna l'autre pour recompense, à un joueur de flûte qui avoit bien joué devant luy. Je crains de même que mes caprices n'étonnent les uns, & ne facent rire les autres. Car le mélange du Dialogue & de la Comedie dont ils sont composéz, ne suffit pas pour les rendre aimables, si ces deux choses ne sont bien mêlées ensemble, parce que l'union de deux contraires est plus-tost un monstre qu'un miracle; & personne n'admira jamais les Centaures pour leur beauté, mais pour leur extravagance. Ce n'est pas que de deux choses excellentes, on n'en puisse faire une troisième qui le soit encore plus, mais je ne voudrois pas asseurer que je l'ay fait; & je crains plus-tost d'avoir corrompu deux bonnes choses par leur mélange. Car le Dialogue aime à s'entretenir en particulier de discours graves & sérieux, & la Comedie se plait à boufonner sur un théâtre; si bien qu'il semble que l'union n'en puisse estre que monstrueuse. Ajoutez à cela, que la Comedie se raille quelque-fois du Dialogue & de ses vaines speculations, dépeignant tantost les Philosophes marchans sur les nuës, tantost occupez à mesurer le saut d'une puce, pour se moquer de la hauteur de leurs contemplations, & de leurs recherches sôtes & curieuses. Cependant, j'ay esté assez hardy pour vouloir reconcilier ces deux mortels ennemis; & je laisse aux autres à juger si j'y ay bien reüssi, & si je n'ay point tout gasté, comme Prometée, en confondant les deux sexes; ou trompé, comme luy les conviés, en ne leur servant que des os couverts de graisse. Car pour ce qui concerne le larcin, je ne crains pas qu'on m'en accuse. Où aurois-je dérobé ces chimeres & ces hippogryfes, qui n'ont aucun estre que dans mon imagination, & que chacun peut former à sa fantaisie sans avoir besoin de les contre-faire? Mais quelques extravagans qu'ils soient, j'y

8 NIGRINUS, OU LES
fuis trop engagé pour m'en dédire; outre que ce
n'est pas à Prometée de changer d'avis, mais
à Epimetée.

*C'est une espece de Satyre contre les vices de Rome, aus-
quels il oppose la douceur de la Philosophie, &
mêle parmi cela des invectives contre ceux
qui abusent de ce nom.*

* C'est
qu'il y
en avoit
beaucoup.

LUCIEN A NIGRINUS. Ce seroit porter
des Chouètes à Atenes, * comme dit le Pro-
verbe, que de parler de science & de doctrine devant
Nigrinus. Aussi mon dessein n'est-il pas, en luy a-
dressant ce Dialogue, de faire montre de mon sça-
voir, mais de découvrir le sien. Qu'on ne me re-
proche donc point ce que dit Thucydide, Que l'i-
gnorance rend les hommes plus hardis, & le sçavoir
plus retenus: car c'est l'admiration de ton Eloquen-
ce qui me fait parler, & non pas l'opinion que j'ay
de la miene.

NIGRINUS, ou les mœurs
d'un Philosofe.

LYCINUS. **Q**ue tu és devenu grave & severa
depuis quelque tems! Au lieu de
nous entretenir familièrement comme tu faisois, tu
ne daignes pas seulement nous regarder. Dy-moy
ce qui t'a rendu si dedaigneux & si méprisant?

L'AMY. C'est que de pòvre je suis devenu ri-
che, d'esclave libre, de fou sage.

LYCINUS. En si peu de tems?

L'AMY. En moins encore que tu ne penses.

LYCINUS. Dy-m'en la cause, afin de redoubler
ma joye.

L'AMY. J'estois allé à Rome pour trouver quel-
que remede à mon mal d'yeux, qui augmente tous
les jours.

LY-

LYCINUS. Je le sçay, & souhaite que tu en ayestrouvé un bon.

L'AMY. Si-tôt que je fus arrivé, j'allay voir de grand matin le Philosophe Platonicien Nigrinus, que je desirois entretenir il y avoit long-tems, & le trouvay dans son cabinet un livre à la main, environné de tous costez de portraits d'hommes illustres, avec une Sphère devant luy, & diverses figures de Mathématique. Il m'embrassa avec beaucoup de tendresse & d'affection; & après nous estre enquis l'un de l'autre, selon la coutume, tant de nostre santé que de nos occupations, je luy demanday s'il ne vouloit point retourner en Grèce; Mais il n'eut pas plus-tôt ouvert la bouche pour me répondre, que je me sentis comme charmé de la douceur de son Eloquence. Car il se mit à louer la Philosophie, & la liberté qu'elle donne, & à se rire des choses que les hommes adorent, comme la Gloire, les Honneurs, les Richesses; & dit, Que c'estoit à grand tort qu'on les nommoit Biens, puis-qu'ils causoient tant de maux. Comme je prestois donc l'oreille atentivement à ce discours, je me trouvay agité de diverses passions. D'un costé j'estois honteux de l'affection que j'avois eüe pour ces choses: & de l'autre, je me réjouissois de me voir desabusé, de même que si j'eusse passé des tenebres à la lumière; si bien que j'en oubliai mon mal d'yeux, pour songer à celui de mon ame, & à un plus dangereux aveuglement. J'estois dans cette pensée lors que tu m'as abordé, & comme transporté dans le Ciel à la suite de ce Heros, je méprisois toutes les choses du monde ne plus ne moins que de la bouë. Car, comme on dit que les Indiens, d'une nature chaude & bouillante, n'eurent pas plutôt goûté du vin, qu'ils en devinrent tout-furieux: je me suis senty enyvré de ce divin Nectar; mais cette yvrongerie vaut mieux que la sobriété.

LYCINUS. Que je serois heureux de pouvoir gouter avec toy d'un si celeste bruvage! Il me sem-

ble que tu ne peux refuser honnestement d'en faire part à ton Amy, qui a le même desir, & la même passion que toy pour la verité.

L'AMY. Il n'est pas besoin de me presser davantage: car j'ay plus d'envie de te dire ce que j'ay ouïy: que tu n'en as del'entendre: Et si tu ne m'avois importuné pour le sçavoir, je t'aurois prié de le vouloir écouter. Car outre le plaisir que j'auray à le redire, je veus que cela me tienne lieu de justification, pour faire voir que ce n'est pas sans cause que je suis transporté d'une si sainte fureur. En effet, je suis si touché des choses que j'ay ouïes, que lors que je n'ay personne à les conter, je m'en entretiens moy-même; Semblable à ces Amoureux, qui en l'absence de leurs Maîtresses s'entretiennent des faveurs qu'ils en ont receües, & se plaisent à repasser dans leur esprit leurs paroles & leurs actions, comme si elles estoient presentes, & avec tant d'attention, qu'ils ne prennent pas garde à ce qu'ils voyent, tant ils sont atachez à ce qu'ils ne voyent point. Je me console de même en l'absence de Nigrinus, que je regarde comme un flambeau qui m'éclaire parmy les tenebres. Et il n'est pas seulement présent à ma memoire, mais il me semble que j'entens sa voix; car comme Periclés, il laisse un éguillon dans l'esprit de ceux qui l'écotent.

LYCINUS. Cesse ce long preambule, qui ne fait que retarder ma joye, & me raporte en peu de mots ce qu'il t'a dit.

L'AMY. Je crains de faire comme ces mauvais Comediens, qui representent mal de bonnes choses, & de corrompre l'excellence de son discours, par la foiblesse du mien. Mais si je manque, souvien-toy que le Poëte n'est pas coupable de la faute des Acteurs, & que j'ay oublié ou alteré, ce qu'il avoit peut-estre dit autrement. Du reste, n'aten de moy, non plus que d'un messager de Comedie, qu'un simple recit, & souhaite seulement que ma memoire soit fidèle, afin que je n'oublie rien qui soit
important;

important ; car je vai faire un effort pour te contenter.

LYCINUS. Que tu as fait là un bel exorde, & selon les regles de l'Art ! Tu devois ajoûter, Que vostre entretien ne fut pas long, & que tu ne t'es point préparé ; & autres excuses semblables que les Orateurs ont acoutumé de faire. Mais imagine toy que tu as dit tout ce qu'il falloit, & que j'ay répondu de même, sans suspendre davantage mon atente, ni m'ennuyer d'un long discours, si tu ne veus estre sifflé comme un mauvais Comedien.

L'AMY. Je suis bien-aîsé que tu m'ayes prévenu, & que tu ayes dit par avance ce que j'avois à dire. Je voudrois que tu eusses ajoûté aussi, Que je ne garderay ni son ordre ni ses paroles, tant pour épargner ma memoire, que pour ne point trahir la gloire de mon Heros ; en joiuant son personnage foiblement.

LYCINUS. Ne finiras-tu point ton Prelude ?

L'AMY. Pour commencer donc, je te diray, Qu'il entra en discours par les loüanges des Grecs, & particulièrement des Ateniens, qui nourris dans la pûvreté de la Philosophie, sont si ennemis du luxe, qu'ils reforment jusqu'aux Etrangers qui viennent chez eux, bien loin de s'en laisser corrompre. Il me contoit, à ce propos, qu'un jour il en vint un à Atenes tout couvert d'or & de pourpre, avec un équipage magnifique : mais qu'au lieu d'admirer sa pompe & sa magnificence, comme il se l'imaginoit, on avoit pitié de luy, quoy qu'on ne s'en voulût pas moquer tout publiquement, pour ne point choquer sa liberté. Cependant, on essayoit de l'instruire : Car comme chacun estoit incommodé dans les lieux publics, par la foule de ses valets, il y en eut un qui dit assés plaifamment, Qu'est-il besoin en temps de paix de se faire suivre par une Armée ; Un autre se joiuant sur le luxe de ses habits, Le Printems, dit-il, n'est pas encore venu, d'où nous viennent ces fleurs ? Ils reprirent delicatement
aussi

aussi les mets superflus de sa table, le trop grand soin qu'il prenoit de sa chevelure, la quantité de pierreries dont ses doigts estoient plutôt chargez que parez : si bien qu'en se moquant tantôt d'une chose, & tantôt d'une autre, non pas toutefois si haut, ni si aigrement qu'ils s'en pût fâcher, ils firent si bien, qu'il retourna tout changé en son pais. Il alleguoit un autre exemple pour montrer qu'on n'y avoit point de honte de la pövreté, mais plutôt qu'on en faisoit gloire, Qu'en des jeux publics, les Sergens ayant pris un Bourgeois vestu d'une étofe teinte, contre l'Ordonnance qui défendoit de se trouver aux Spectacles en cet habit ; le peuple cria que l'on eût pitié de luy, & qu'il ne l'avoit pas fait par vanité, mais parce qu'il n'en avoit point d'autre. Il louoit encore la liberté & la tranquillité du pais, où l'on vivoit modestement, & sans envie, & soutenoit que cela estoit conforme à la doctrine des Filosofes, & convenable à celuy qui vouloit conserver la pureté de ses mœurs, & suivre les loix de la Nature. Mais ceux qui mesurent leur felicité, aux grandeurs & aux richesses, & qui sont nourris dans la flaterie & la servitude, esclaves des voluptez ; Ceux-là, dit-il, doivent demeurer dans Rome, où regne le luxe & la debauche, dont l'esprit une fois imbu, fait banqueroute à l'honneur, & lors que ce divin hoste en est dehors, l'ame n'est plus qu'un desert remply de bestes farouches. C'est-là, dit-il, qu'est le sejour du mensonge & de l'imposture ; C'est-là qu'on n'oit que des chansons lascives, & qu'on ne voit que des actions deshonestes. C'est-là, que la volupté entre par toutes les portes, dont il se fait comme un fleuve de delices, qui submerge les vertus, & traine avec luy l'orgueil, l'ambition, l'avarice & cent autres vices semblables. Voila quelle est la vie de Rome ; c'est pourquoy lors que j'eus quitte la Grece pour y venir, je me repentis bien-tôt de cette resolution, & creus avoir quitte la lumiere du Soleil, comme dit Homere, pour ve-

nir habiter parmy les tenebres. Pourquoi, disois-je en moy-même, renonçois-tu au repos & à la tranquillité de la Grece, pour vivre icy dans le tracas & le tumulte? pour ne voir que des flatteurs, des empoisonneurs, des assassins, des corrupteurs, & autre telle racaille? Que veux-tu faire en un lieu où tu ne peux vivre, comme on y vit? Après avoir donc revé quelque tems là-dessus, je delibray de me retirer de la foule comme Jupiter enleva Hector de la bataille, & de m'entretenir en particulier avec Platon & la Philosophie, quoy que plusieurs tiennent cette vie lâche & oisive. De-là, comme de dessus un théâtre, je contemple tout ce qui se passe dans Rome, dont une partie me fait rire; & l'autre me fait pitié; mais l'un & l'autre me sert d'instruction. Car s'il faut louer le mal par le profit qui nous en revient, je ne trouve nulle part tant de sujet d'exercer sa vertu, pour resister à tous les plaisirs deshonestes, à toutes les passions dereglées, à tous les alléchemens de la volupté; non pas en se faisant lier comme Ulyssé au mast du Navire, ni en se bouchant les oreilles comme luy au chant des Sirènes, mais en marchant la tête haute, & le courage élevé. D'ailleurs, comme les choses paroissent davantage par l'opposition de leurs contraires, le Vice donne lustre à la Vertu, & l'on méprise davantage les biens perissables, lors qu'on en reconoit les defauts: Lors qu'on voit tout à coup comme dans une Comedie, le riche devenir pòvre, le maître esclave, & l'amitié des hommes se changer avec la fortune. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'encore qu'on voye l'instabilité des choses du monde, & que la Fortune se joüe de tout ce qui est icy bas, on ne laisse pas de l'adorer, & d'admirer de vaines grandeurs, & de trompeuses richesses, au lieu de s'en rire comme on devroit. Car qui ne riroit de voir les Grands étaler leur folie & leur vanité parmy leur pompe & leur magnificence? Les uns ne vous saluent que par la

la bouche d'autrui, & veulent qu'on se contente de les voir sans leur parler, comme on assiste à des spectacles. D'autres, encore plus glorieux, souffrent que l'on les adore, non pas de loin, à la façon des Perses; mais en leur baissant la main, & embrassant leurs genoux, le dos tout courbé, & les yeux baissés contre terre; mais l'ame encore plus humiliée que le corps. Car ils mettent leur félicité en ces fadaïses, aussi-bien que le peuple qui les regarde, quoy qu'il sçache bien que tout cela n'est que piperie, & qu'on les maudit en les adorant. Cependant, Monsieur se tient debout à souffrir ces fausses adorations, & à se laisser tromper luy-même, & vous donne sa main à baiser, que j'aime encore mieux que sa bouche. Ceux-là, pourtant, me semblent plus ridicules, qui leur font la cour, & qui se levent dès minuit pour esre de plus grand matin à se morfondre à leur porte, & à souffrir la mauvaise humeur de leurs valets, qui leur disent leurs veritez; & les appellent souvent par leur nom. Mais quelle est, après tout, la recompense de tant de peines & de veilles? Ce n'est souvent qu'un miserable repas où l'on endure mille affronts, & où l'on est contraint de faire & de dire mille choses contre son sentiment; Enfin, d'où l'on se retire toujours ou mal-content, ou malade, de sorte qu'il faut aller décharger son cœur à un amy, ou rendre gorge en quelque coin, & donner de l'exercice aux Medecins. Ce que je trouve de plus plaissant, c'est que quelques-uns n'ont pas seulement le loisir d'estre malades, & sont contraints de courir toute la ville; lors qu'il se faudroit metre au lit. Mais je n'ay garde de les plaindre; Car les flatteurs, à mon avis, sont pires que ceux qu'ils flatent, & sont cause par leur lâcheté, de l'orgueil & de l'insolence des autres. Ce sont eux qui corrompent leur modestie par l'admiration de leur grandeur, & par la louange de leurs richesses; au lieu que s'ils vouloient renoncer d'un commun accord à cette servitude volontaire,

taire, les Grands leur viendroient faire la cour eux-mêmes, & les prieroyent de contempler leur felicité de peur qu'elle ne leur fût inutile. A quoy seruiroient tant de mets superflus sur leurs tables, s'il n'y avoit personne pour en gouster, veu que souvent ils n'en goustent pas eux-mêmes, & que l'abondance engendre le degoust? A quoy seruiroient leurs beaux meubles, & leurs grands Palais, si personne ne les venoit voir? Car ces choses ne sont pas si considerables par elles-mêmes, que par l'estime qu'on en fait, & par l'opinion qu'on a d'estre heureux en les possedant. Il faudroit donc, pour rabaisser leur orgueil, opposer le mépris à leur vanité: au lieu de les enorgueillir comme ils font, par de fausses louanges. Encore seroient-elles pardonnables au peuple ignorant, & aux Courtisans, qui n'ont rien de meilleur à dire: mais que ceux qui font profession de la Sagesse soient les plus lâches flateurs, c'est ce qui est insupportable: Car de quel œil pensez-vous que je voye un Philosophe déjà sur l'âge parmy la foule des Courtisans, à la suite d'un Grand, ou faire la cour à des valets pour gagner les bonnes graces du maitre. Ils devroient pour le moins quitter leur habit & leur mine austere quand ils veulent faire des choses qui en sont indignes, & ne pas pratiquer le Vice sous l'équipage de la Vertu; Car ils ne different qu'en cela des autres, & sont les plus insolens dans la débauche, sans parler de leur gourmandise & de leur yvrognerie. Il blâmoit particulièrement ceux qui enseignent pour de l'argent & qui font trafic de la Vertu, comme s'ils mettoient la Sagesse à l'encan dans un marché; Il apelloit leurs Écoles des boutiques & des tavernes, & ne pouvoit souffrir qu'un homme qui fait profession de mépriser les richesses, & qui les veut rendre odieuses, mene une vie si contraire à sa doctrine. Aussi ne tiroit-il point tribut de son sçavoir, & ceux qui en avoient besoin le pouvoient consulter à toute heure, & y venir puiser comme dans

dans une source publique. Car il songeoit si peu à s'enrichir, qu'il negligeoit même son bien, & aidoit les pòvres tous les ans du reste de son revenu. Il croyoit que la jouïssance des choses ne nous appartenoit qu'à proportion du besoin que nous en avons, & que c'estoit une espece d'injustice de retenir le reste. C'estoit un exemple vivant de sobriété & de temperance, sans excès dans son boire & dans son manger, réglé dans ses exercices, modeste tant en ses habits qu'en sa contenance, quoy que d'un port venerable, pour ne point parler de la douceur de ses mœurs & de son esprit. Il avertissoit ceux qui le venoient voir de ne point remettre de jour à autre l'amendement de leur vie, parce qu'on ne devoit point differer à bien vivre. Mais il n'approuvoit pas ce que quelques-uns prennent pour un grand exercice de vertu de se fouêter ou déchiqueter la peau pour s'acoutumer à la douleur, & disoit, que c'estoit dans l'ame qu'il faloit planter l'indolence, & qu'en matiere d'instruction on devoit avoir égard à l'âge, à la complexion, & aux habitudes, pour ne point acabler la nature en la surchargeant, ni rompre un baston que l'on vouloit redresser. J'ay veu un jeune homme, qui après avoir passé par cette épreuve, eut recours à luy comme à un azyle, & parut depuis plus réglé & plus modeste. Il passoit de là à la reprehension d'autres vices, & à la fureur des spectacles dont la passion a gagné jusqu'aux plus sages, & touchoit un autre défaut, de ceux qui ont trop de soin de leurs funerailles, ajoutant que les Romains prononçoient une parole veritable en toute leur vie, lors qu'ils metoient dans leur testament; que ce qu'ils diroient ne leur pût nuire, ni prejudicier. Mais je ne pouvois m'empescher de rire de l'impertinence de ceux qui après avoir esté fots toute leur vie, pour l'estre encore après leur mort, ordonnent qu'on brûlera leurs plus beaux habits avec eux, ou que leurs esclaves se tiendront près de leur sepulcre, & les couronneront de fleurs. Ce

font ceux-la même qui se traitent trop magnifiquement durant leur vie, qui répandent du vin dans les festins parmy les odeurs, boivent des parfums, se couronnent de fleurs, veulent avoir des roses en Hyver; Enfin, qui n'aiment les choses que hors de leur saison, & contre l'ordre de la Nature. Il apelloit cela faire un solecisme dans la Volupté, & comme Momus trouvoit à redire que le Taureau eût les cornes au dessus des yeux, & disoit qu'il les devoit avoir au dessous, afin qu'il vit mieux où il frappoit; Il trouvoit mauvais qu'aimans les senteurs, ils ne les missent pas plutôt sous leur nez que sur leur teste. Il se moquoit aussi de ceux qui sont trop délicats dans leur boire & leur manger; & disoit, Qu'ils se donnoient bien de la peine pour quatre doigts de plaisir, qui est à peu près l'étendue de notre gosier, car devant ni après ils n'en sentoient rien. Il ajoutoit, Qu'ils achetoient bien chèrement ce petit passage par tant de chagrins & de maladies, Et qu'ils avoient bien mérité ce supplice, en méprisant les solides voluptez que l'on tire de la Philosophie, pour des bagatèles. De là il venoit aux desordres de ceux qui importunent tout le monde dans les * bains publics par une foule de valets, & s'appuyent * *Ou, se* sur leurs esclaves, comme s'ils n'avoient point de *font por-* jambes; ou qui par la rue, & dans les bains même, *ter en* ont des gens qui marchent devant eux pour les *chaise* avertir où il faut mettre le pied, comme s'ils *comme* avoient oublié qu'ils marchent, qui est une chose *dans une* qu'on voit arriver tous les jours aux plus Grands *biere,* de Rome. Il disoit, qu'il estoit ridicule de se servir de ses oreilles pour ouïr, & de ses mains pour manger, & d'avoir besoin des yeux & des jambes d'autrui, pour se conduire, comme si l'on estoit boiteux & aveugle. Tandis qu'il reprenoit donc ces choses, & autres semblables, avec beaucoup d'éloquence, je demeuroidis attaché à son discours, sans en perdre une parole, & ne craignois rien tant que d'en voir la fin. Et lors qu'il eut achevé, je le regardois com-

me immobile, sans pouvoir prononcer un seul mot, & estois tout en fureur & tout interdit. Car, s'il m'est permis de philosopher à mon tour, il me semble que le cœur de l'homme est comme un but où chacun vise, mais peu y donnent; & des coups que l'on y tire, les uns pour estre trop violens, passent à travers, sans s'y arrester: les autres, pour estre trop foibles, n'y font point d'impression: Mais ceux qui sont mesurés à sa portée, & frotez, non pas de venin ou de résine, comme ceux des Scytes & des Curetes, mais d'une grace invisible, comme d'une huile douce & penetrante; ceux-là, dis je, font des blessures qui ne se guérissent jamais, & qui sont si agreables qu'elles font couler des larmes de joye, comme il m'arriva en cette occasion. Il y a pourtant quelquefois des cœurs invulnerables; car comme le ton Phrygien de la flûte ne touche que ceux qui sont épris des fureurs de la Déesse Cybele, les discours de la Philosophie n'émeuvent que les esprits qui sont disposez à les recevoir.

L'AMY. Que tu me contes-là de choses divines & agreables! & que tu as fait en mon absence un grand festin de Nectar & d'Ambrosie! si le plaisir que tu as reçu peut estre comparé à une blessure, à cause de l'impression qu'il a faite sur toy, je puis dire, que je suis blessé d'un même trait; & qu'en me racontant ton mal tu me l'as communiqué: c'est pourquoy songe à trouver un remede pour tous deux.

LYCINUS. Il faut avoir recours pour cela à celui qui en est l'Auteur, comme Telese à Achille pour en recevoir guérison.

Il y a icy un Traité, intitulé LE JUGEMENT DES VOYELLES, qui est une plainte de l'S contre le T, sur quelques mots qu'il luy dérobe, comme par exemple, on dit Thalatta pour Thalassa, par un caprice de l'Usage; ainsi que chaise en François,
pour

TIMON, OU LE MISANTROPE. 19
*pour chaire. L'Auteur prend de là occasion de jouer
sur la rencontre des mots; mais comme cela n'a au-
cun rapport à nostre langue, il ne se peut traduire;
aussi laisse-t-on ces mots-là en Grec dans la version La-
tine. Mais un de mes Nerveux a composé un Dialogue
à cette imitation, qui se trouvera à la fin du Livre.*

TIMON, OU LE MISAN- T R O P E.

D I A L O G U E,

Où TIMON, JUPITER, MERCURE,
& plusieurs autres parlent.

*C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup
dans une extrême prôvreté, sans estre assisté de
personne, quoy qu'il eût fait du bien à plusieurs
dans sa fortune. Il s'en prend donc à Jupiter, qui
touché de compassion, luy envoie le Dieu des Ri-
chesses, pour le tirer de la necessité où il estoit.*

TIMON. **O** Jupiter, Protecteur de l'Hospita-
lité, de la Societé, de l'Amitié, &
s'il y a quelqu'autre Epitete que
les Pöetes te donnent en leur fureur, ou pour rem-
plir la mesure de leurs Vers, lors qu'il ne sçavent
plus que dire. O toy, qui grêles, qui tonnes, &
qui foudroyes sur les impies: Qu'est devenu ton
foudre & tes carreaux de feu autrefois si redouta-
bles? Ils sont maintenant froids & éteints, & s'en
sont allez en fumée. Salmonée te brave à cette heu-
re impunément avec son faux tonnerre; Le tien
n'est plus qu'un bruit vain, & un tison fumant qui
ne fait rien que noircir. Pourquoi, Grand Dieu,
es-tu devenu si froid & si lent à punir les crimes,

comme si tu estois sourd & aveugle de vieillesse, & que tu ne visses & n'entendisses plus les forfaits qui se commettent tous les jours? Car lors que tu estois jeune & bouillant, tu ne faisois ni paix ni trêve avec les coupables, & en abimois les uns par des tremblemens de terre, & les autres par des deluges comme tu fis du tems de Deucalion, que tu sauvas dans une petite nacéle du naufrage de l'Univers, pour reparer les rüines du Monde, & conserver quelques restes du genre humain. Les hommes sont devenus plus cruëls & plus méchans qu'ils n'estoient alors, on ne te fait tantôt plus d'outrages ni de sacrifices, si ce n'est quelqu'un en passant, aux jeux Olympiques; encore est-ce plutôt par coûtume, que par zèle ou par devoir. Enfin, on t'a presque depossédé, comme tu as fait ton predecesseur. Les voleurs te pillent tous les jours impunément, jusqu'à metre sur toy leurs mains sacrileges, comme ils ont fait depuis peu à Olympie, où pendant la solennité des jeux, ils ont coupé l'or de ta chevelure. Cependant, vainqueur des Titans, tu fus si lâche que de souffrir cet affront sans crier seulement à l'aide, pour reveiller les chiens, ou le voisinage endormy. Qu'il faisoit beau voir alors Jupiter, avec un foudre de quinze pieds à la main, qui se laissoit tondre par des brigans. Quand te reveilleras-tu d'un si long assoupissement, illustre usurpateur, pour châtier de plus grands crimes que ceux des fables? Car pour ne point parler des autres, puis-que ce ne seroit jamais fait, comment laisses-tu impunis les ingrats qui m'ont abandonné, après avoir mangé tout mon bien, & qui ne me regardent pas dans ma misere, après m'avoir adoré dans ma fortune. Ils se détournent de moy lors qu'ils me rencontrent, & me fuyent comme un oiseau de mauvais augure. Maintenant donc, privé de tous biens & acablé de tous maux, je suis contraint de philosopher icy avec la bêche & le hoyau. Tout l'avantage que je tire de ma retraite, c'est que je ne vois point la prosperité

spérité des méchans, qui n'est pas une petite félicité. Réveille-toy donc encore un coup, fils de Saturne & de Réc, d'un sommeil plus long que celui d'Epiménide, & r'alumant ton foudre sur le mont Oéta, écrases-en les impies, si tu ne veus qu'on croye que tu sois mort, comme on le publie en Crete, & que tout ce qu'on dit de toy ne soit que fable & que fiction poétique.

JUPITER. Qui est ce blasfémateur, qui crie si haut du mont Hymete ? Il faut que ce soit quelque Philosophe ; car un autre ne seroit pas si insolent.

MERCURE. Ne conois-tu pas Timon, qui t'a fait tant d'offrandes & de sacrifices, & qui nous traitoit si magnifiquement le jour de ta feste ?

JUPITER. Quoy, c'est luy ! Dieux, quel changement ! Comment un homme si riche, & qui avoit tant d'amis ; a-t'il pû tomber tout à coup dans une si honteuse pòvreté ;

MERCURE. En faisant du bien à des ingrats, qui l'ont abandonné, comme les Corbeaux font les charognes, lors qu'il n'y a plus rien à ronger.

JUPITER. Veritablement, il a quelque sujet de se plaindre ; & nous ne pouvons, sans estre plus ingrats que ses faux amis, l'abandonner ainsi dans son mal-heur, après le soin qu'il a eu de nous dans sa fortune. Mais acablé d'affaires de tous costez, & de pité contre les méchans, dont le nombre croist tous les jours, jusqu'à me donner de l'épouvante, je ne regarde tantôt plus la Terre ; outre que j'ay la tête rompüe des disputes des Philosophes, qui m'empêchent d'entendre les cris des autres, si bien que celui-cy a esté oublié parmy la foule. Mais pour ne le pas laisser languir plus long-temps dans sa misere, pren avec toy le Dieu des Richesses, & le mène chez luy, avec ordre de n'en point partir, quand il le voudroit chasser. Pour ceux qui l'ont abandonné, je ne manqueray pas de les foudroyer, si tôt qu'on aura racommodé mon foudre, dont je rompis l'autre jour deux pointes en le lançant

trop brusquement contre le Philosophe Anaxagoras, qui vouloit persuader à ses disciples que nous n'estions que des chansons. Mais il se mit à couvert sous l'autorité de Periclés, & cependant j'allay mettre en poudre le temple de Castor & de Pollux, qui ne m'avoit fait ni bien ni mal. En attendant, ce sera un assez grand supplice pour des ingrats, de voir rentrer en honneur celui qu'ils ont méprisé.

MERCURE. Qu'il est important de crier haut, non seulement dans un Barreau, pour gagner sa cause, mais encore en faisant des vœux & des prières ! Si le bon-homme Timon fût demeuré les bras croisés sans rien dire, il eût esté gueux toute sa vie; maintenant par ses cris & ses importunités, il a arraché même du Ciel ce qu'il demandoit. Toutefois, je croy que cela ne luy servira de rien; car voila le Dieu des Richesses, qui ne veut pas obéir.

JUPITER. Pourquoi ?

MERCURE. Il luy faut demander à luy-même

PLUTUS. Voulez-vous que je retourne en un lieu où l'on ne me sçauroit souffrir ? Envoyez moy chez ces gens qui sçavent ce que je vaux, & combien je couste à aquerir, & que les fous qui l'ignorent, croupissent toute leur vie dans la pòvreté.

JUPITER. Tu n'as rien à craindre, il est assez instruit par sa disgrâce. Mais je m'étonne que tu te metes en colere de ce qu'on te laisse libre, veu que tu te plaignois autrefois des usuriers qui t'enfermoient sous la clef, sans te laisser seulement voir la lumiere, & te faisoient souffrir mille gênes. Tu disois que c'estoit ce qui te rendoit pâle & défiguré, & ce qui estoit cause que tu ne songeois qu'à t'évader. Tu mériterois donc, pour une si injuste plainte, d'estre mis en prison perpetuelle, dans quelque tour d'airain, comme un autre Danaë, pour n'y vivre que d'interests & d'usure, qui est un fort mauvais aliment. Tu blâmois aussi les avarés qui meurent d'amour pour toy, & cependant n'en osent jouir; Semblables à ce chien des Fables, qui atache au ratelier ne pouvoit manger

manger du foin, ni souffrir que le cheval en mangéat. Tu disois qu'ils estoient jaloux d'eux mêmes, & se retranchoient leurs propres plaisirs sans considerer que ce qu'ils aimoient feroit un jour la proye d'un voleur, ou de quelque indigne heritier. N'as tu point de honte de te dédire ainsi de tes anciennes maximes?

PLUTUS, Si tu me veus écouter, tu trouveras que j'ay raison. Car les uns me laissent aller par negligence, & les autres m'épargnent par stupidité, faute de sçavoir que s'ils ne m'employent, je leur seray inutile, qu'ils seront contrains de me quitter, avant que de s'estre servis de moy. Diroit-on qu'un homme aime sa maitresse, qui l'abandoneroit à tout le monde? Je croy que non, & que quand tu estois amoureux, tu n'en usois pas de la sorte, D'autre costé, de l'avoir en sa puissance sans en jouir, cela est encore plus ridicule; cependant, c'est ce que font les uns & les autres.

JUPITER. Ils sont assez punis par leur vice, sans que tu te metes en peine de les punir; puis que les uns, comme des Tantales, meurent de soif au milieu de ceux; & les autres, comme des Finées voyent emporter leur bien par des Harpyes, avant que d'en avoir goûté. Mais va trouver Timon, tu le trouveras tout autre qu'auparavant

PLUTUS. C'est comme si tu m'envoyois verser de l'eau dans un muid percé.

JUPITER Si cela est, il sera bien-tôt à sec, & Timon contraint de boire la lie quand il n'y aura plus de vin. Mais va vite, & que Mercure se souviene de m'amener au retour quelque Cyclope du mont Etna, pour racommoder mon foudre; car je vois bien que j'en auray grand besoin.

MERCURE. Partons, Qu'as-tu à clocher, es tu boiteux, aussi bien qu'aveugle?

PLUTUS. Je vay toujours de le sorte quand on m'envoye chez quelqu'un; c'est pourquoy je n'arrive que fort tard, & souvent quand on n'en a plus

que faire. Mais lors qu'il est question de retourner, je vay vite comme le vent, & l'on est étonné qu'on ne me voit plus.

MERCURE. Cela n'est pas toujours veritable, car il y a des gens à qui les biens viennent en dormant.

PLUTUS. Je ne marche pas alors sur mes jambes, mais on m'emporte sur des crochets; & ce n'est pas Jupiter qui m'envoye, mais Pluton, qui est aussi Dieu des Richesses, comme son nom le témoigne. Car il fait passer en un moment de grands biens d'une main à l'autre; Et tandis qu'un pòvre mort est jeté en quelque coin couvert d'un linge, de peur que les chats ne le mangent, son heritier se crève de rire en me voyant, & laisse pleurer les autres qui bâilloient après moy comme de petites hirondelles, & n'ont avalé que du vent. Car lors qu'on a ouvert le testament, on trouvé pour heritier quelque lâche flateur, ou quelque infame valet, qui servoit aux plaisirs de son maitre, & qui change aussi-tôt de nom, & en prend un magnifique, laissant ses compagnons étonnez de sa fortune, qui portent le deuil pour luy. Cependant, il ne me tient pas plutôt qu'il en devient glorieux & insolent, frapel'un, injurie l'autre, tant qu'il tombe dans les pieges de l'amour, ou de quelque autre passion, qui consume en peu d'heures ce que le défunt avoit amassé avec beaucoup de tems & de peine, & triomfe du fruit de mille crimes.

MERCURE. Cela arrive d'ordinaire, mais quand tu marches tout seul, comment peus-tu trouver le chemin, veu que tu es aveugle?

PLUTUS. Aussi m'égare-je quelquefois, & pren-je souvent l'un pour l'autre.

MERCURE. Je le croy; car tu n'aurois pas laissé, par exemple, Focion, ou Aristide, pour enrichir Hipponique & Callias; mais encore, comment fais-tu?

PLUTUS. Je tourne tant, haut & bas, à droit & à gauche, que je rencontre quelqu'un qui me saisit

au collet, & te va remercier de sa fortune, ou quel-
qu'autre Dieu qui n'y aura pas songé;

MERCURE. Jupiter se trompe donc, lors qu'il
croit que tu enrichis les gens de bien ?

PLUTUS. Comment voudroit-il qu'un aveugle
comme moy pût trouver un homme de bien, qui est
une chose si rare ? mais comme les méchans sont
en grand nombre, j'en rencontre toujours quel-
qu'un.

MERCURE. Mais d'où vient que tu cours si vite
au retour, veu que tu ne sçais pas le chemin ?

PLUTUS. On diroit que Je ne vois clair qu'a-
lors, & que le destin ne m'a donné des jambes que
pour fuir.

MERCURE. Dis-moy encore, pourquoy estant
aveugle, pâle, défait & boiteux, tu as tant de galans
qui meurent d'amour pour toy, & qui metent tou-
te leur felicité à te posséder ?

PLUTUS. C'est que la passion les empêche de
voir mes defauts, & qu'ils sont éblouis de l'éclat
qui m'environne.

MERCURE. Mais lors qu'ils te tiennent en leur
puissance, ne reconnoissent-ils pas aussi-tôt les maux
que tu traînes après toy ? Cependant, ils ne s'en
peuvent défaire, & on leur arracheroit plutôt les en-
traîlles que leur or.

PLUTUS. L'orgueil, la folie & la vanité les arre-
stent, & autres vices semblables qui marchent tou-
jours à ma suite, & qui ne se font pas plutôt emparez
d'une ame, qu'elle adore ce qui luy nuit, trouve ad-
mirable ce qui ne l'est pas, & pour comble de mal-
heur, est preste à souffrir mille tourmens, pour ne
point quitter la cause de sa rüine.

MERCURE. Que tu es leger & glissant ? Tu
coules comme une anguille, quand on te presse ; au
lieu que la pôvreté est si glüante, qu'on ne s'en sçau-
roit dépetrer. Mais tout en riant, nous voicy arrivez
près du mont Hyméte. Descendons, & me prens
par le manteau, de peur que tu ne t'égares.

PLUTUS. Tu as raison; car comme je suis étourdy, j'irois peut-estre me jeter entre les bras de quelque sot, ou bien de quelque méchant. Mais quel bruit est-ce que j'entens comme du fer qui frappe contre une pierre?

MERCURE. C'est que Timon cultive quelque champ pierreux. Dieux! comme il est fait: au prix de ce qu'il estoit autre-fois! Le voila tout crasseux, & tout couvert de haillons! Mais quelles gens voy-je autour de luy; La Force, la Santé, la Sageſſe, la Vertu, conduites par le Travail, & la Pôvreté. Voila bien d'autres gens que tes Satellites.

PLUTUS. Fuyons, il ne nous voudra pas recevoir en leur presence.

MERCURE. Ne crain rien, sous la conduite de Mercure, & les auspices de Jupiter.

LA PÔVRETE. Où menes-tu celuy-cy, Mercure?

MERCURE. Vers Timon, de la part du Maitre des Dieux.

LA PÔVRETE. Quoy! il me méprise si fort, luy qui me devoit maintenir, qu'il me veut ravir celuy que je possedois, pour le livrer à mon ennemy, afin qu'après l'avoir corrompu par les delices, il me le rende en-suite pour le guerir? Est-ce là la recompense des services que j'ay rendus à Timon, en luy ostant ses vices, & en l'instruisant à la Vertu?

MERCURE. Jupiter le veut ainsi, & ses ordres sont inviolables.

LA PÔVRETE. Suivez-moy, mes compagnes, Timon verra bien-tôt ce qu'il perd en nous perdant. Qu'il se souviene que je ne luy ay rien appris que de bon, & que mon rival n'en fera pas de même. Tien, Mercure, je te le rends sain de corps & d'esprit, sage, laborieux, vigilant, méprisant le luxe & la vanité, comme des choses pernicieuses ou inutiles.

MERCURE. Les voila partis; avançons.

TIMON. Qui estes-vous qui venez ainsi troubler le repos de ma solitude, & me détourner de mon

mon ouvrage ? Retirez-vous, que je ne vous en fasse repentir.

MERCURE. Tout beau, je suis Mercure, qui t'amene le Dieu des Richesses, de la part de Jupiter. Reçois-le comme tu dois, & comme il merite.

TIMON. Je ne me soucie, ni des Dieux ni des hommes, trompé par les uns & abandonné par les autres; & je va de ce pas rompre la tête à cet aveugle, s'il ne se retire.

PLUTUS. Fuyons de bonne heure, que ce fou ne nous cause quelque mal-encontre.

MERCURE. Arreste-toy, fans te dépitier contre les Dieux qui te veulent rétablir dans ta gloire, & combler de honte tes ennemis.

TIMON. Ne me rompez point la tête de ces folles promesses, & de ces vaines esperances. Il ne me faut pour vivre que ce hoyau, & je seray assez heureux, pourveu que je ne vous voye point,

MERCURE. Cela seroit bon, si nous estions hommes, mais nous sommes des Dieux qui venons pour te soulager. Reçois la bonne fortune que le Ciel t'envoie.

TIMON. J'ay beaucoup d'obligation à Jupiter, de l'honneur qu'il me fait de se souvenir de moy; mais je ne veus point recevoir celuy-cy, qui est cause de tous mes maux. Car c'est luy qui m'a livré aux flatteurs; qui m'a fait dresser des embûches; qui m'a rendu odieux & m'a exposé à l'envie, qui m'a corrompu par les delices; & lors que je ne me pouvois plus passer de luy, il m'a abandonné comme un traître; Au lieu que la pòvreté m'a reçu à bras ouverts, & m'exerçant dans le travail & la peine, m'a fourny les choses necessaires, & m'a appris à mépriser les superflües. C'est elle qui m'a rendu maitre de moy-même, qui m'a affranchy du pouvoir de la Fortune, qui m'a enseigné quelles étoient les veritables richesses, qui m'a mis en un estat tranquille, où je ne crains ni une populace émeüe, ni un Orateur corrompu, ni un Courtisan flatteur, ni un Tyran irrité;

&c

& où je cultive ce champ en paix, sans voir les maux des grandes Citez. Retourne-t'en donc comme tu es venu, Mercure, & remène cet aveugle à Jupiter; je seray assez satisfait, quand il aura rendu les autres aussi mal-heureux que moy.

MERCURE. Tu te trompes, mon amy. Tout le monde ne sçait pas supporter la pòvreté comme tu fais, ni crier si à propos pour estre delivré. Ne t'opiniâtre point contre Jupiter, & reçoÿ les biens qu'il t'envoÿe; il ne faut pas refuser les presens des Dieux, Affez de gens ont fait des prieres, qui n'ont pas esté si bien exaucées que tes injures.

PLUTUS. Veus-tu me permettre de me defendre, sans te metre en colère?

TIMON. Ouy, pourveu que ce soit en peu de mots, & sans préambule, car je suis ennemy des longs discours.

PLUTUS. Mais j'en aurois besoin pour répondre à tous les chefs de ton accusation. Dy moy, je te prie, en quoy puis-je t'avoir offensé? Est-ce en te comblant d'honneur & de biens, & te donnant à fouhait tout ce que les autres desirent? Si tes flatteurs t'ont fait quelque déplaisir, je n'en suis pas cause, & leur mépris n'est venu que de mon absence. J'aurois bien plus de sujet de me plaindre, de ce que tu m'as livré entre leurs mains, & abandonné à ceux qui me dressoient continuëment des pièges. D'ailleurs, ce n'est pas moy proprement qui t'ay quité; mais tu m'as chassé de chez-toy, ce qui m'a mis en telle colere que je ne voulois pas revenir, quelque ordre que j'en eusse de Jupiter, comme Mercure te le dira.

MERCURE. Ne crain point qu'il y retourne jamais, & demeure icy puisque Jupiter te le commande; Continüe de fouïr, Timon, & tu trouveras un tresor.

TIMON. Il faut obéïr aux Dieux; mais considère, Mercure, que tu me vas réjeter en de nouveaux maux.

MERCURE.

MERCURE. Porte-les patiemment pour l'amour de moy, quand ce ne seroit que pour faire enragier tes ingrats & tes envieux. Cependant je va regagner le Ciel pas le mont Etna pour m'aquiter de la commission de Jupiter.

PLUTUS. Vien Tresor, sous le hoyau de Timon. Continüe à creuser, mon amy.

TIMON. Grands Dieux ! qu'est-ce que je voy ; Veillé-je, ou si je dors ! D'où peut venir tant d'or en des lieux si reculez ? Ne sont-ce point aussi des charbons ? Non, c'est de l'or tres-pur & tres-fin, qui étincèle comme du feu. Vien, cher amy, que je t'embrasse après une si longue absence ; Je croy maintenant tout ce que les Pöetes ont dit de Jupiter & de Danaë ; car je ne voy point de pucèle qui n'ouvrît son sein à une chose si aymable, & si precieuse. O Midas & Cresus, vous n'avez esté que des coquins au prix de moy ! C'est tout ce que peut faire le grand Roy de Perse que de m'égalé, & le tresor de Delfes ne vaut pas le mien. Consäcrons icy mon hoyau, & mes haillons à la Pövreté : car je voy bien que je n'en auray plus que faire, & que je vivray desormais dans la gloire & dans l'opulence. Mais non, retirons nous plutôt en quelque petit coin du monde pour y vivre tout-seul à nôtre aise, & y bastir une tour pour enfermer nôtre tresor. Car je ne veus plus vivre que pour moy. Arriere tous ces noms d'Amis, de Parens, d'Aliez, tout cela n'est que chimere. La Patrie même me passera pour un fantôme. Je ne veus plus avoir de consideration pour personne, ni aymer d'autre que moy-même. Tous les hommes seront desormais mes ennemis ; leur rencontre me sera funeste ; je métray un grand desert entre eux & moy, & ne feray jamais ni paix ni trêve avec eux. Quand je sacrifieray, je ne traiteray personne ; Autant que j'ay esté liberal & complaisant, je deviendray crüel & barbare. Si le feu se prend quelque part, bien-loin d'y porter de l'eau j'y jeteray de l'huile ; Si quelqu'un

crie

crie à l'aide en se noyant, je l'enfonceray au lieu de luy tendre la main. Voila maintenant, mes Dogmes, & les maximes de ma politique. Qu'on m'appelle * Lycantrope ou Misantrope, c'est dequoy je ne me foucie point, bien-loin de m'en offenser j'en feray gloire. Je seray bien-aïse, pourtant, avant que de me retirer, qu'on sçache que je suis riche, afin qu'on en creve de de dépit. Mais qui l'a déjà dit à tout le monde? On acourt icy de tous costez. Retirons-nous sur cette montagne pour y estre plus en seureté. Toutefois, j'ayme mieux encore me communiquer pour ce coup, quand ce ne seroit que pour faire enrager davantage ceux que je voy, par le mépris que j'en feray. Qui est celui-cy qui s'avance le premier? C'est le parasite Gnaton, qui me tendit n'aguere une corde; comme je luy demandois du pain, sans se souvenir des grands repas qu'il a faits autre-fois chez moy. Je suis bien-aïse qu'il soit venu le premier, pour estre le premier puny.

* *Loup-gareu & ennemy du genre humain*

GNATON. Bon-jour, le beau, l'agréable, & le fortuné Timon; J'avois bien dit que les Dieux ne rejeteroient pas toujours les prieres d'un homme de bien.

TIMON. Bon-jour, le plus méchant & le plus scelerat de tous les hommes.

GNATON. Ha ha ha! tu veus rire; Car tu as toujours aymé la raillerie. Quand veus-tu que nous buvions ensemble? Je sçay un chanson à boire toute nouvelle.

TIMON. J'ay envie auparavant de te faire chanter une complainte.

GNATON. Pourquoy me frapes-tu? Vien devant le Juge.

TIMON. Atens un peu, je te feray bien crier d'une autre façon.

GNATON. Donne moy plutôt quelque chose pour me guerir; car l'argent est un remede à tous maux.

TIMON. Quoy! tu n'es pas encore party?

GNATON.

GNATON. Je me retire ; mais tu te repentiras de m'avoir traité si mal.

TIMON. Qui est cét autre tout pelé ? c'est Filiade le plus cruel de tous mes vautours, qui après avoir reçu de moy jusqu'au mariage de sa fille, me frapa l'autre jour que j'étois malade, au lieu de me soulager. Cependant, il ne se pouvoit lasser de me louer durant ma fortune, & de dire que j'étois plus beau que Narcisse, & que je chantois mieux que ne font les Cygnes des Poëtes.

FILIADE. Ha ! l'impudent coquin que Gnaton ! il te traite maintenant d'amy & de camarade, luy qui ne te vouloit pas regarder auparavant. Tu as eu raison de châtier son ingratitude. Pour moy, tu fçais l'estime que j'ay toujourns fait de ta vertu, & je n'eusse pas manqué de te visiter dans ta disgrâce, si je n'eusse sceu que les mal-houreux n'aprehendent rien tant que le visage de leur amy, dans leur infortune ; mais je t'aportoys dequoy adoucir l'amertume de ta condition, lors que j'ay appris que tu n'en avois plus de besoin. Je n'ay pas laissé pourtant d'avancer ; pour t'avertir de songer mieux à l'avenir aux amitez que tu voudras faire, & de te garder des flateurs, qui ne t'abandonneront point depuis qu'ils auront halené une fois ton tresor. Il ne se faut point fier aux hommes de ce tems-cy ; l'Ingratitude regne par tout. Mais tu n'as pas besoin qu'on te fasse des leçons, toy qui pourrois instruire les autres, & dont la vie peut servir d'exemple à toute la Posterité.

TIMON. Je te remercie, Filiade, de tes bons avertissemens ; Mais aproche un peu que je te tétonne.

FILIADE. Dieux ! il m'a rompu la tête avec son hoyau. Qui nous a amené ce fou ? Est-ce là la récompense de mes bons avis ?

TIMON. Aux autres. Voicy l'Orateur Demea, qui s'aproche avec un Decret à la main, qu'il a fait sans doute à ma faveur. Car il se dit tout haut mon parent, quoy que n'aguere ayant à faire quelque
distri-

distribution aux pòvres de ma Tribu, il ne faisoit pas semblant de me conoitre. Cependant j'ay payé autre-fois une grosse amende pour luy, sans quoy il seroit pourry en prison.

DEMEA. Bon-jour, la gloire de ton pàys, l'apuy & le sòutien de ta famille, le rempar de toute la Grece. Le Peuple & le Senat assemblez, t'attendent pour passer le Decret que voicy : *Atendu que Timon fils d'Equécratides, du Bourg de Colytte, surpasse tous les autres, tant en sçavoir qu'en probité, & ne cesse de rendre service à l'Estat, & de veiller pour le bien public. D'ailleurs, qu'il a remporté le prix aux jeux Olympiques tant à la lùte, qu'à la course, & aux autres exercices.*

TIMON. Quel imposteur ! je ne me suis jamais trouvé à ces jeux.

DEMEA. N'importe, on ne sçauroit metre trop de choses favorables en un decret. Ne m'interromps point. *Atendu, dis-je, qu'il a remporté en un même jour le prix de ces jeux, & qu'il s'est porté vaillamment en la journée contre les Acarniens, où il enfonça deux bataillons de Spartiates.*

TIMON. Comment-cela ! je n'ay jamais esté à la guerre.

DEMEA. Je loüe ta modestie, mais je n'ay pù dissimuler la verité, *Atendu, enfin, qu'il est homme de conseil & d'execution; il a semblé bon au Senat, & au Peuple, de luy dresser une statue d'or dans le Château, près de celle de Minerve, qui soit couronnée de rayons, & qui tiene un foudre à la main, pour Symbole de son eloquence & de sa valeur; & de le couronner aussi de sept couronnes d'or, qui seront proclamées aujourd'huy sur le théâtre public par les nouveaux Acteurs, puisque c'est la feste de Bacchus, & un jour de rejouissance pour luy. C'est l'avis de l'Orateur Demea, son Amy, son Parent, & son Disciple. Mais je suis fâché de n'avoir pas amené avec moy mon fils, qui porte ton nom.*

TIMON. Et tu n'es pas marié;

DEMEA.

DEMEA. Non; mais je le feray l'année qui vient, & apelleray de ton nom le premier fils qui me naîtra.

TIMON. J'en doute; Car auparavant, je te cafferay la tête, pour recompense de ta lâche & infame flaterie.

DEMEA. Au secours mes Amis, souffrirez-vous qu'un maraut frape les Citoyens, luy qui ne l'est pas? Mais je te feray bien-tôt porter la peine de ton insolence, Boutefeu, qui a brûlé le Château, pour piller le Tresor public.

TIMON. Trouve de meilleures couleurs à ta calomnie, car le Château n'a point esté brûlé, ni le Tresor pillé;

DEMEA. Mais tu n'es riche que de larcin.

TIMON. Reçoy un second coup de baston pour ton imposture, mais sans crier, que je ne t'en donne un troisiéme, Car il seroit honteux, après avoir défait deux bataillons de Spartiates, que je ne puisse metre à la raison un coquin. A quoy me serviroit-il d'avoir remporté tant de prix en un jour aux jeux Olympiques? Qui est cet autre qui s'avance, c'est le Philosofe Thrasyclés; Je le reconois à sa barbe de bouc, & à la hauteur de ses sourcils. Il marche à grands pas, & grommele entre ses dents; sans doute qu'il medite quelque harangue, car il retrouffe ses cheveux sur son front. Qu'il ressemble bien, en cet estat, au Triton, ou au Borée de Zeuxis! C'est une chose étrange qu'un homme si modeste en apparence, & d'une mine si grave & si austere, après avoir filosofé tout le jour avec ses Disciples, n'ait pas plutôt bû sur le soir un grand hanap que son valet luy apporte, que tous ces beaux discours de vertu s'en vont en fumée, & il ne s'en souvient non plus que s'il avoit bû de l'eau du fleuve d'Oubly. Car alors se courbant sur son assiete, comme s'il y devoit trouver la vertu qu'il cherche toujourns, & qu'il ne trouve jamais, il donne échec-&-mat à tous les plats, quoy qu'il se plaigne toujourns que l'on mange tout

fans luy; & s'emplissant de vin & de viande, coudoye ceux qui sont assis près de luy à table; repand de la fausse sur sa barbe, & sur ses habits; querèle la compagnie, tant qu'il le faut emporter yvre du festin, où il ne laisse pas en bégayant de louer la sobriété & la continence, entre les bras de quelque Musiciéne. Mais de jour il ne le cède à personne en mensonge & en impudence, sans parler de ses usures, de son avarice, & de cent autres vertus semblables; car c'est un parangon de sagesse & de doctrine. Mais je m'en va l'acommoder de toutes pieces.

TRASYCLES. Je ne viens pas au bruit de tes tresors, comme les autres, ni au souvenir de tes festins: Car je ne fais pas plus d'estat de l'or que des cailloux du rivage, & n'ay besoin pour vivre que de pain & d'eau, avec quelque oignon, ou quelque salade, quand je me veux traiter plus splendidement. Ce méchant manteau sert pour me couvrir, & avec cela je dispute de la felicité avec Jupiter. Mais je veus empêcher que tu ne te laisses corrompre à ta fortune, & si tu m'en crois, tu jetteras ton argent dans la riviere, comme une chose superflüe, pour ne point dire pernicieuse; si tu n'aymes mieux en faire part à ceux qui en ont besoin, & particulièrement aux Philosophes, qui le meritent mieux que les autres. Mais pour moy, je ne te demande rien; car cette besace me suffit. Ce n'est pas que si tu y voulois metre quelque chose pour t'aquiter d'une partie de ce que tu dois à la Philosophie, ce ne fût pour en ayder quelque Amy incommodé. Du reste, elle n'est pas fort grande, & ne tient que deux boisseaux à la grande mesure; car il faut qu'un Philosophe se contente de peu.

TIMON. C'est bien dit; mais aproche aupara vant, que je te donne quelques coups de poin, pour exercer ta patience; & de surcroit un coup de baston.

TRASYCLES. Au secours, mes Amis, soufrez-vous qu'on m'assassine dans une ville libre?

TIMON. Qu'as-tu à crier? est-ce qu'on ne t'en donne pas assez? Tien, en voila encore une dou-

L'ALCYON, OU LA METAMORFOSE 35
douzaine par dessus le marché. Mais qu'est cecy ?
toute la Ville acourt en foule ? Grimpons sur cette
montagne pour nous défendre plus facilement d'en-
haut, à coups de pierre.

PLUSIEURS. Tout beau, nous nous en allons.

TIMON. Ce ne sera pas pour le moins sans
coup-ferir.

L'ALCYON, OU LA ME- TAMORFOSE.

D I A L O G U E

DE CHEREFON, ET DE SOCRATE.

*Il prend sujet de parler de la puissance divine, sur la
fable des Alcyons; mais c'est plutôt, à mon avis,
selon l'opinion de Socrate, que selon la sienne: ce
qui fait douter à quelques uns, si ce Dialogue est
de luy.*

CHEREFON. **Q**UEL son à frapé mon
oreille ? Qu'il est agreable !
Il vient du costé du rivage,
& de la pointe de ce rocher qui s'avance dans la mer.
Mais de quel animal peut-ce estre ? car les poissons
sont müets, & les oyseaux qui hantent les mers,
n'ont point proprement de chant.

SOCRATE. C'est l'Alcyon tant vanté, dont on
conte cette fable, Que la fille d'Eole ayant perdu le
beau Cëix son mary, fils de l'étoile du jour, se con-
fumoit en des regrets superflus, lors que les Dieux
touchez de compassion, la changerent en oyseau,
qui cherche encore sur les eaux, celuy qu'elle n'a pû
rencontrer sur la terre.

CHEREFON. Quoy ! c'est l'Alcyon ? Je ne
l'avois jamais oüy ; mais sa voix a veritablement
quel-

quelque chose de lugubre. Comment est-il fait ? car je n'en ay jamais veu, quoy que j'en aye souvent ouï parler.

SOCRATE. Il est fort petit ; mais sa gloire n'est pas petite ; car pour récompense de son amour, les vens retiennent leur haleine lors qu'il fait son nid, & qu'il couve ses petits, & la mer est tranquile dans la plus grande rigueur de l'hyver. C'est aujourd'huy un de ces beaux jours qu'on nomme de son nom Alcyoniens. Voy comme le Ciel est serain, & la face de la Mer unie comme la glace d'un miroir,

CHEREFON. Je le remarquay dés hier. Mais dy, Socrate, que vouloient dire les Anciens, de nous debiter ces Fables, qui ne sont pas seulement impossibles, mais ridicules ?

SOCRATE. Il est bien difficile, Cherefon, de juger de la possibilité & de l'impossibilité des choses, & de mesurer l'étendue de la puissance divine à nôtre foiblesse, puisque l'homme le plus âgé n'est qu'un enfant à l'égard de Dieu, & sa vie un point à comparaison de l'éternité. Tu sçais quelle tempeste il faisoit il y a trois jours ; telle qu'il sembloit que le monde deust abîmer. Crois-tu qu'il soit plus facile de produire le calme après un si grand orage, que de changer une femme en oiseau ? Combien d'une petite boule de cire, les enfans font-ils de figures différentes ? & tu t'étonnes que Dieu de cette masse terrestre, fasse des choses qui nous soient inconües. Ne sçais-tu pas qu'il est plus haut au dessus de nous, que le Ciel ne l'est au dessus de la Terre ? Combien un homme surpasse-t-il un enfant tant en force qu'en adresse, jusques-là qu'un seul en batroit des millions ? Si nous avons donc tant d'avantage sur nos semblables, quel sera celui du Createur sur sa creature ? Ceux qui n'ont pas appris à écrire, ni à jouer des instrumens, ne sçau-roient faire ni l'un ni l'autre sans miracle ; & il n'y a rien de si facile à ceux qui le sçavent. On peut dire icy la même chose. La Nature d'une matiere in-

forme

forme produit une abeille, d'une adresse & d'un savoir admirable; & d'un œuf, qui n'est point différent d'un autre, en fait deux oiseaux tous différens. Il y a cent autres merveilles qui nous obligent à être fort retenus lors que nous parlons de la puissance divine. Je laisseray donc cette histoire ou cette fable à mes enfans, comme je l'ay receüe de mes peres, & conteray à mes deux femmes Xantippe & Myrto l'amour que tu as eüe pour ton mary, divine Alcyone, & la récompense que tu en as receüe du Ciel. Ne veus-tu pas faire le semblable, Cherefon?

CHEREFON. Ouy, certes, à l'exemple de Socrate, puis-que cela sert aussi à entretenir l'amitié conjugale.

P R O M E T E E , O U L E C A U C A S E .

D I A L O G U E

DE VULCAIN, DE MERCURE,
ET DE PROMETEE.

C'est un jeu de l'Auteur; pour montrer que tout ce qu'on a feint de Prometée est ridicule: ce qu'il fait pour ôster l'autorité aux Fables, & par consequent à la Religion des Payens, qui estoit fondée dessus. Et c'est-là le sujet des Dialogues des Dieux, dont celui-cy est comme la tête.

MERCURE. **V**OIC Y le Caucafe où il nous faut atacher le criminel. Cherchons quelque rocher qui n'ait point de neige, afin d'enfoncer plus fort les cloux, & qui soit découvert de tous costez, pour rendre son suplice plus évident.

VULCAIN. Je le veux, mais il ne le faut pas metre si bas, que les hommes qu'il a faits le puissent venir détacher; ni si haut, qu'on ne le puisse voir. Il sera bien, à mon avis, vers le milieu de cette montagne, au dessus de cet abîme. Nous atacherons l'une des mains à ce roc, & l'autre à celuy qui est voisin.

MERCURE. Tu as raison; car ils sont tous deux escarpez & inaccessibles. Vien-ça Prometée, ne te fais point tirer l'oreille, & monte vite ment que l'on t'atache.

PROMETEE. Ayez pitié d'un mal-heureux; que l'on fait souffrir injustement.

MERCURE. J'en suis d'avis, pour nous faire metre en ta place? Est-ce que tu crois que le Caucase n'est pas assez grand, pour nous y atacher tous trois, ou que tu es bien-aisé d'avoir des compagnons de ta misere, qui est la consolation des mal-heureux? ça, la main droite; coigne. Vulcain, de toute ta force: ça, la gauche, qu'on l'atache aussi. Voila qui va bien. Le Vautour descendra tantôt pour te ronger les entrailles, en recompense de ta belle invention.

PROMETEE. O terre qui m'as engendré! & toy Saturne & Japet, *faut-il tant souffrir pour n'avoir rien fait?

* Son pere & son oncle.

MERCURE Rien fait, miserable! & n'est-ce rien faire que de tromper Jupiter en un Festin, & ne luy donner que des os couverts de graisse, pour te reserver la meilleure part? D'ailleurs, qui t'obligeoit à faire l'homme, cet animal fin & cauteleux, & particulierement les femmes, & à voler en-suite le feu du Ciel qui estoit le partage des Dieux, & leur plus précieux tresor? Apres cela, tu viendras nous prêcher ton innocence, & dire qu'on a grand tort de te punir.

PROMETEE, As-tu bien le courage, Mercure, de me persecuter en cet estat, & de me reprocher des choses, pour lesquelles je meriterois, je le jure par les Dieux, d'estre nourry aux dépens du public dans
le

le Prytanée* ? Que si tu estois de loisir, je serois bien-aisé de disputer contre toy, pour confondre Jupiter en ta personne. Pren un peu sa défense, toy qui es si grand Orateur, & fay voir qu'il a eu raison de m'attacher icy, près des portes Calpienes; pour estre un spectacle d'horreur aux Schytes.

* *Railleries contre Socrate.*

MERCURE. Tu t'avisés un peu tard de te défendre. Mais dy ce que tu voudras, aussi bien nous faut-il attendre la descente de l'oiseau qui doit commencer ton supliee. Cependant, je seray ravi d'entendre ta Retorique, car on dit que tu es un grand Sosite.

PROMETEE. Parle le premier, puis que tu es l'accusateur, & pren garde de ne pas trahir la cause de Jupiter, Vulcain sera nostre Juge.

VULCAIN. Non pas cela, méchant, mais plutôt ton accusateur & ton bourreau, pour avoir fait refroidir ma forge en déroband le feu du Ciel.

PROMETEE. Separons donc l'accusation en deux. Tu parleras du larcin, & Mercure des autres crimes: Aussi-bien le Dieu des larrons n'auvoit-il point de grace à parler contre eux.

VULCAIN. Que Mercure parle pour nous deux; car je n'entens rien à la chicane, & n'ay pas esté nourry comme luy dans un barreau, mais on sçait que c'est un de ses métiers, aussi bien que le larcin.

MERCURE. Il faudroit beaucoup de tems, pour se preparer à une si grande accusation; car ce n'est pas assez d'en rapporter nuëment tous les chefs; mais puis-que tu en tombes d'accord, & même que tu en fais gloire, il n'est point necessaire de plus long discours, & ce seroit folie de se metre en peine de prouuer des crimes que l'on avoüe. Je diray seulement que c'est bien abuser de la clemence de Jupiter, que de retomber si souvent.

PROMETEE. Nous verrons tantôt, si ce que tu dis est folie ou non. Mais puis-que tu crois que cela suffit, je va entrer en ma défense. Et premiere-ment, j'ateste les Dieux, que j'ay pitié de voir Jupiter si chagrin & de si mauvaise humeur; que pour

n'avoir pas eu la meilleure part dans un festin, il veuille crucifier non pas un homme, mais un Dieu, & de ses anciens camarades; qui l'a servy dans l'occasion. Tu sçais quelle est la liberté des festins, & qu'il n'y a que les fots & les enfans qui s'en formalisent; car les honnêtes gens, au lieu de s'en offencer, la tournent en raillerie. Mais de garder cela sur le cœur pour s'en venger après si crüellement, cela est indigne, je ne dis pas d'un Dieu, ni du souverain des Dieux, mais même d'un galant Homme. Car si l'on bânit de la table ces honnêtes libertez, que restera-t-il que de se souler comme des bestes? ce qui est tout à fait indigne de la table de Jupiter. Je ne croyois donc pas qu'il s'en deût souvenir le lendemain, bien-loin de m'en punir comme il a fait, & de s'imaginer qu'il ayt receu une grande injure, de ce qu'on a fait une des parts, meilleure que l'autre, pour voir s'il sçauroit bien choisir, Mais prenons la chose au pis, & posons, non pas qu'il ayt eu la moindre part, mais qu'il n'en ayt point eu du tout, faloit-il pour cela mêler, comme on dit, le Ciel & la Terre, & ne parler que de croix, de vautours, de rochers & de precipices? Qu'il préne garde qu'on n'impute cela à foiblesse & à lâcheté. Que ne feroit-il point pour de grandes choses, qu'il en vient à ces extrêmitéz pour un morceau de viande? Combien des hommes sont-ils plus justes & plus raisonnables? Où en a-t-on veu qui ayent fait mourir leur cuisinier pour avoir friponné quelque chose? On ne prend pas garde à ces bagatèles, ou si on les châtie, c'est seulement d'un soufflet ou de quelque coup de poin; mais d'envoyer pour cela un homme au gibet, c'est une action barbare, & une cruauté inouïe. Voila pour le premier point, où sans mentir j'ay eu quelque honte de me défendre, mais on en devoit avoir davantage de m'accuser. Parlons maintenant du second, qui concerne la creation de l'homme, où je doute ce qu'on veut reprendre, si c'est qu'il n'en faloit point faire du tout, ou qu'il faloit faire d'autre façon. J'examineray donc l'un & l'autre,

tre, & pour le premier, je diray, Que tant s'en faut que les Dieux y aient perdu quelque chose, qu'ils y ont gagné, & qu'il leur est plus avantageux qu'il y ait des hommes & quelques méchans qu'ils puissent estre, que s'il n'y en avoit point du tout. Pour reprendre la chose de plus haut, il faut sçavoir qu'il n'y avoit du commencement que les Dieux au monde, & que la Terre n'estoit qu'un grand & vâste desert, couvert de forests épaisses. Car d'où vient à vôtre avis, ces Champs, & ces Jardins si bien cultivez, ces Temples, ces Autels, & ces Statües qu'on adore, que de l'invention humaine? Comme je songe donc toujours à quelque chose d'utile & d'avantageux pour le public, je détrempay de la terre avec de l'eau, comme dit le Pöete, & les paltrissant ensemble j'en fis un homme à nôtre image, avec l'aide de Minerve. Voilà tout mon crime. Mais dequoy les Dieux se plaignent-ils? en sont-ils moins Dieux qu'ils n'étoient auparavant? Car à voir comme Jupiter se tourmente, on diroit qu'il y a beaucoup perdu. Craint-il qu'ils ne se revoltent contre luy, comme ont fait autre-fois les Geans? & n'est-il pas assez puissant pour les défaire, luy qui a rangé les Titans à la raison? Les Dieux donc n'ont reçu aucun dommage de mon invention, mais pour montrer qu'ils y ont beaucoup profité; on n'a qu'à regarder la Terre, qui estoit alors en friche, & qui maintenant est cultivée, & fournie de mille choses utiles à la vie de l'homme: car elle ne produit rien d'elle-même que de sauvage. La Mer même est en quelque sorte adoucie par la navigation, les Isles habitées, les Villes pleines de Temples, d'Autels, de Fêtes, & de Sacrifices. Enfin, pour parler avec le Pöete, toutes les rües & les places publiques sont pleines de Jupiter. Encore, si l'on me pouvoit reprocher d'avoir travaillé pour ma gloire; mais parmy tant de Temples des Dieux, où en trouverez-vous un de Prometée? ce qui fait assez voir que j'ay negligé mon interet particulier, pour celuy du public. Considérez en-

core qu'une felicité fans témoins n'est qu'une felicité imparfaite, & que s'il n'y avoit point d'hommes, la beauté du monde seroit comme morte, & nos avantages beaucoup moindres, n'y ayant personne pour les admirer. D'ailleurs, comme nous ne conoissions les choses que par comparaison, la grandeur de nôtre fortune nous seroit inconüe, s'il n'y avoit point de mal-heureux. Cependant, au lieu de m'honorer pour de si grands biens, on me crucifie, & je reçois des peines d'où je devois attendre des recompenses. Mais quoy ! il y a parmy les hommes des meurtriers, des incestueux, & des adulteres. Et n'y en a-t-il point parmy nous ? & pour cela on ne condamne point le Ciel & la Terre, qui nous ont produits. Vous direz, peut-estre, que nous avons plus de soin qu'auparavant, & qu'il faut pourvoir à toutes leurs necessitez. Et qui a jamais veu un Pasteur se plaindre de la fecondité de son troupeau, à cause de la peine qu'elle luy donne ? Car si cela est penible, il est aussi & utile & honorable ; outre que cela nous sert d'occupation, & que sans cela nous demeurerions les bras croisez sans rien faire, que nous souler de nectar & d'ambrosie. Mais ce qui me fâche le plus, c'est de voir que ceux qui se plaignent davantage des hommes, sont ceux qui ne s'en sçauroient passer, & particulièrement des femmes, qu'ils ayment le plus, quoy qu'ils en disent le plus de mal. Ils se déguisent tous les jours en mille sortes pour en jouïr, & non contens de les caresser, en font des Déeses. Quelqu'un pourra dire que j'ai eu raison d'avoir fait l'homme, mais que je le devois faire d'une autre façon, & non pas semblable à nous. Et pouvois-je choisir un plus beau modèle que celuy que je sçavois tout parfait ? Eussiez-vous voulu que j'eusse fait un animal sans intelligence, qui n'eut pu nous rendre aucun service ? Que vous estes injustes ! Vous prenez bien la peine, pour goûter d'une Hecatombe, d'aller jusques chez les Etiopiens irreprehensibles*, & vous crucifiez celuy qui est cause que vous avez des Autels & des

* C'est une Epitete qu'Homere leur donne

Hecatombes. Mais c'est assez de cela ; parlons maintenant du larcin du feu. Et premièrement, vous l'avez dérobé, pour l'avoir donné aux hommes ? n'est-ce pas la nature de cet élément de se communiquer sans se perdre ? C'est donc une jalousie toute pure, indigne de ceux que les Pöetes apelent des Bienfaiteurs. D'ailleurs, quand j'aurois dérobé tout le feu du Ciel, je ne vous aurois fait aucun tort. On ne fait rôtir ni bouillir l'ambrosie ; au lieu que les hommes en ont besoin tous les jours pour leurs petites necessitez, quand ce ne feroit que pour vous faire des sacrifices. N'est-il pas vray que vous n'êtes jamais plus aise, que quand vous pouvez aller humer la fumée de quelque holocauste ? de sorte que vos plaintes sont contraires à vos desirs. Je m'étonne que vous n'avez défendu au Soleil de leur departir sa lumiere, qui est un feu beaucoup plus brillant & plus pur, & que vous ne l'accusez de prodiguer vos tresors, & de dissiper vötre bien. Voila tout ce que j'avois à dire pour ma défense. C'est à vous d'y répondre si vous pouvez ; mais je demande la replique.

MERCURE. Il n'est pas aisé de répondre à un si impudent Sofiste, tu es bien-heureux que Jupiter ne t'a point öüy : car je suis assuré qu'il t'envoyeroit une douzaine de Vautours au lieu d'un, tant tu l'as vilainement outragé sous pretexte de te défendre. Mais dy-moy, pourquoy estant Profete, n'as tu point sceu ce qui te devoit arriver ?

PROMETEE. Je l'ay bien sceu, Mercure ; mais j'ay sceu que je serois delivré par un Heros de tes amis, qui viendra de Têbes, & qui tiëra mon vautour.

MERCURE. Je voudrois qu'il fût déjà arrivé, & que nous fussions à table ensemble comme aupara vant, pourveu que tu ne fisses point les parts.

PROMETEE. Patience, tu n'y reverras encore, car Jupiter me delivrera pour un service important que je luy rendray.

MERCURE, Quel est-il ?

PROMETEE. Tu conois Tétis: mais je ne veus point divulguer un secret qui doit faire ma délivrance.

MERCURE. Si cela est, tu as raison de n'en rien dire. Alons, Vulcain, je voy deja l'oiseau qui vient fondre sur sa proye, & je voudrois que le liberateur fût aussi proche que le danger.

DIALOGUES DES DIEUX.

Le sujet touche dans l'argument du Dialogue precedent: du reste une partie des Fables est expliquée icy d'une façon gaye, qui aide beaucoup à les retenir.

D I A L O G U E

DE PROMETEE ET DE JUPITER.

PROMETEE. **D**Elivre-moy, Jupiter, je n'en puis plus.

JUPITER. Que je te delivre, méchant! Est-ce pour avoir fait ce beau chef-d'oeuvre qui nous cause tant de mal, ou pour avoir dérobé le feu du Ciel, & trompé ton maître dans un festin?

PROMETEE. N'ay-je pas assez souffert, attaché depuis si long-tems au Caucase, & nourrissant de mes entrailles le plus cruel de tous les Vautours?

JUPITER. Ce n'est pas la centième partie de ce que tu as mérité. Tu devrois estre écrasé du Caucase, & non pas y estre attaché; & n'avoir pas seulement le foye rongé par douze Vautours, mais encore les yeux & le cœur.

PROMETEE. Tu ne te repentiras point de m'avoir fait cette grace.

JUPITER. C'est que tu as envie de me tromper encore un coup.

PROMETEE, A quoy cela serviroit-il? as tu oublié

oublié où est le Caucaſe? & n'as tu point d'autres moyens de me punir, quand celuy-là te man-
queroit?

JUPITER. Mais encore que me veus-tu dire?

PROMETÉE. Si je te dis où tu vas, me croi-
ra-tu?

JUPITER. Pourquoi non?

PROMETÉE. Tu vas coucher avec une Né-
réide.

JUPITER. Et puis, qu'en arrivera-t-il?

PROMETÉE. Il naîtra de vous un enfant qui te
dépoſſédera comme tu as fait ton pere; - pour le
moins les Deſtins t'en menacent, c'eſt pourquoy tu
feras bien de n'y point aller.

JUPITER. Je te croiray pour ce coup, puis-
que tu as ſi bien deviné. Que Vulcain te détache pour re-
compenſe.

D I A L O G U E

DE JUPITER ET DE CUPIDON.

CUPIDON. **P**ardonne moy, Jupiter, ſi j'ay
faily, je n'y retourneray plus;
faut-il tenir ſa colere contre un
enfant?

JUPITER. Un enfant? petit fripon, plus vieux
que Japet, & plus ſubtil que Prometée.

CUPIDON. Je m'en raporte aux Peintres & aux
Pöetes qui me repreſentent toujors de la ſorte; mais
encore que t'ay-je fait pour me mal traiter?

JUPITER. Tu le demandes, méchant, qui m'as
rendu amoureux de toutes les femmes, ſans qu'u-
ne ſeule ſoit amoureuse de moy; ſi bien qu'il me
faut tous les jours trouver mille inventions pour en
jouir.

CUPIDON. C'eſt qu'elles te redoutent, & qu'el-
les craignent par reſpect de t'aprocher.

JUPI-

JUPITER. Mais on aime bien les autres Dieux, Apollon n'a-t-il pas été chery de Brancus & de Hyacinte ?

CUPIDON. C'est qu'il est beau & galant, & avec tout cela, Dafné ne s'est jamais pû refoudre à l'aymer, tant l'amour est une chose libre. Que si tu voulois te parer & adoucir un peu la fierté de tes regards, je ne doute point que tu ne leur donnasses dans la veüe ; mais il faudroit pour cela quitter ton foudre & ton Egide.

JUPITER. Voudrois-tu que je fisse des choses indignes de Jupiter ?

CUPIDON. Ne sois donc point amoureux.

JUPITER. Je le veus estre, mais sans toutes ces foibleffes ; toutefois je te pardonne pour ce coup.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE JUPITER.

JUPITER. C Onois-tu Jö ?

MERCURE. Qui, la fille d'Inaque ?

JUPITER. Elle même ; Junon l'a transformée en genisse, par jalousie, pour m'empêcher de l'aymer, & l'a donnée en garde à un monstre qui ne dort jamais ; car comme il a cent yeux, il y en a toujours quelqu'un qui veille. Mais tu es assez adroit pour m'en défaire ; Va le tüer en la forest de Nemée, où il garde cette belle ; & apres sa mort, tu amèneras Jö par mer en Egypte où elle sera adorée sous le nom d'Isis. Je veus qu'elle préide aux vens & aux flots, & qu'elle soit la Patronne des Nautonniers.

DIALOGUE

DE JUPITER, ET DE GANYMEDE.

JUPITER. **B**Aise-moy, mon petit mignon, maintenant que nous sommes hors de danger, & que je n'ay plus ni bec, ni ongle.

GANYMEDE. Et que sont-ils devenus? N'es-tu pas venu fondre sur moy en forme d'Aigle, & m'enlever du milieu de mon troupeau? Comment es-tu devenu homme?

JUPITER. Je ne suis ni homme, ni aigle, mais le souverain des Dieux, qui me suis ainsi transformé pour te posséder.

GANYMEDE. Es-tu Pan? mais tu n'as ni cornes, ni jambes velues, ni flûte, qui sont les marques de ce Dieu.

JUPITER. N'en conois-tu point d'autres?

GANYMEDE. Non; mais nous sacrifions tous les ans à celui-cy, un bouc à l'entrée de sa cavernè; & pour toy, je croy que tu es quelque maquignon d'enfans, de ceux qui les enlèvent pour les vendre.

JUPITER. N'as-tu jamais oüy parler de Jupiter, & n'as-tu pas veu un Autel consacré sur le Mont Ida, à celui qui tonne & qui éclaire?

GANYMEDE. Quoy! c'est toy qui fais tout ce bruit qu'on entend là-haut, à qui mon pere sacrifie aussi tous les ans un belier? Et que t'avois-je fait pour m'enlever? peut-estre qu'à cette-heure mes brebis sont mangées du loup.

JUPITER. Tu songes encore à tres brebis, maintenant que tu es Immortel & le compagnon des Dieux.

GANYMEDE. Quoy! tu ne me remetras pas aujourd-huy où tu m'as pris?

JUPITER. Non; car toute ma peine seroit perdue,

GANY-

GANYMEDE. Mais mon pere se metra en colere lors qu'il ne me verra plus, & me donnera le foüet pour avoir abandonné mon troupeau.

JUPITER. Ne crain point ; tu demeureras toujours icy.

GANYMEDE Je ne le veus pas, laisse moy aller, & je te promets pour recompense de te sacrifier l'honneur de nôtre troupeau.

JUPITER. Que tu es simple, & veritablement enfant ! Il faut oublier tout cela maintenant que tu es dans le Ciel, & en estat de faire du bien à ton pere & à ton pàys, sans te soucier de leur colere ; Car tu ne seras plus homme, mais Dieu ; & au lieu de lait & de fromage, tu vivras de Nectar & d'Ambrosié, & verras reluire ton Astre dans le Ciel, par dessus les autres.

GANYMEDE. Mais si je veus jouier, qui me tiendra compagnie ? car j'avois plusieurs petits camarades sur le Mont Ida.

JUPITER. Cupidon jouera avec toy aux osselets ; console-toy seulement, & ne songe plus aux choses du monde.

GANYMEDE. Mais à quoy serviray-je icy ? y a-t-il des troupeaux à garder ?

JUPITER. Tu ieras l'Echançon des Dieux, & leur verseras le Nectar.

GANYMEDE. Est-il meilleur que le lait ?

JUPITER. Tu ne voudras plus boire d'autre chose lors que tu en auras goûté.

GANYMEDE. Et où coucheray-je la nuit ? sera-ce avec mon petit camarade Cupidon ?

JUPITER. Non, mais avec moy, car c'est pour cela que je t'ay pris.

GANYMEDE. Ne sçaurois-tu coucher seul ?

JUPITER. C'est qu'il y a du plaisir de coucher avec un bel enfant.

GANYMEDE. A quoy sert la beauté quand il faut dormir ?

JUPITER. Cela rend le sommeil plus agreable.

GANYMEDE.

GANYMEDE. Mais mon pere se fâchoit toujours quand je couchois avec luy, & disoit que je ne faisois que remüer, & parler toute la nuit, & que je luy donnois des coups de pied; de sorte qu'il m'envoyoit le matin coucher avec ma mere. Si tu ne m'as donc enlevé que pour cela, tu peus bien me remettre où tu m'as pris.

JUPITER. Je t'aime bien de la sorte; car je te baiséray alors tout mon soul.

GANYMEDE. Tu feras ce qu'il te plaira, mais pour moy, je dormiray cependant.

JUPITER. Nous en parlerons une autre-fois; Maintenant, Mercure, qu'on l'emméne, & qu'on luy fasse boire l'Immortalité, afin qu'il nous serve d'Echanson: mais apren luy auparavant à presenter le gobelet.

D I L O G U E

DE JUNON ET DE JUPITER

JUNON. **D**epuis que tu as amené icy Ganymede, tu ne me caresses plus comme auparavant.

JUPITER. Es tu jalouse d'un si simple & si innocent garçon? Je croyois qu'il n'y eût que les femmes qui te pussent metre en mauvaise humeur,

JUNON. Tu ne te gouvernes pas mieux pour ce regard, ni d'une façon plus honête. Car je vous prie, est-ce une chose bien-scante au Maître des Dieux de se metamorfofer tous les jours, tantôt en or, tantôt en taureau, tantôt en Cygne, pour aller commetre sur terre des adulteres? Mais encore ne transportes-tu pas tes Maîtresses dans le Ciel, comme tu-as fait ce petit mignon de couche-te, que tu tiens toujours prés de toy, sous pretexte d'en faire ton Echanson; comme s'il n'y en avoit point icy, & qu'Hébé & Vulcain fussent las de faire
 D leur

* C'est un
siene du
Zodiaque.

leur charge, ou qu'on ne pût prendre à un besoin, le Verseau d'eau *. D'ailleurs, tu ne prens jamais de sa main le verre, que tu ne le baisses luy-même en presence de tout le monde, & l'on diroit que ce baiser t'est plus doux que le Nectar. Car souvent tu demandes à boire sans avoir soif, & seulement pour avoir un prétexte de le baiser, quelquefois tu le fais boire le premier, pour boire apres luy, & le baiser en quelque sorte en buvant. Il te faisoit beau voir l'autre jour jouier avec luy aux osselets, sans ton foudre ni ton Egide ! Je sçay tout, ne pense pas m'en faire accroire.

JUPITER. Quel mal y a-t-il à baiser un bel enfant, & à joindre ce plaisir à celui du Nectar ? Si tu en avois goûté, tu ne me ferois plus ces reproches,

† Qui
aime les
garçons.

JUNON. Ce sont-là des discours de † Pæderaste, il faudroit que j'eusse bien perdu l'esprit, pour aprocher ma bouche de celle d'un petit effemine.

JUPITER. Tout effeminé qu'il est, il m'est plus agreable que Ne m'en fais pas dire davantage, & cesse de contrôler mes actions.

JUNON. Je te conseille de l'épouser pour me fâcher encore plus ; Souvien-toy comme tu me traites pour luy.

JUPITER. C'est que tu voudrois que ton boiteux nous servît à table, lors qu'il sort de la forge tout couvert de suye & de suie, & que je le baissasse en cet état, où il te fait horreur à toy-même qui es sa mere. Pensez qu'il seroit beau voir de renvoyer pour luy Ganymede, qui est si beau, & si mignon, & ce qui te fâche davantage, de qui les baisers sont plus doux que le Nectar !

JUNON. Maintenant, que ce beau Fils est icy, le mien te fait mal au cœur ; mais tu ne t'en plainois pas auparavant, & toute sa suye, & sa suie n'empêchoient pas qu'avec plaisir tu ne prisses le verre de sa main.

JUPITER. Ta jalousie ne fait qu'accroître ta douleur, & mon amour. Fay-toy servir par Vulcain,

tain, si tu n'es pas bien-aîsé de voir Ganymede ; mais pour moy , je veus qu'il me presente à boire, & qu'il me donne à chaque fois dix baisers. Ne pleure point, mon mignon, je feray repentir tous ceux qui s'ataqueront à toy.

AUTRE DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. Qui penses tu que soit Ixion ?

JUPITER. Un fort honête homme, & de bonne compagnie ; car sans cela, je ne l'aurois pas admis à ma table.

JUNON. C'est un insolent, qui n'est pas digne de cét honneur.

JUPITER. Qu'a-t-il fait ? Je le veus sçavoir.

JUNON. J'ay honte de le dire, tant son impudence est grande.

JUPITER. A-t-il voulu caresser quelque Déesse ? car il semble que c'est ce que tu veus dire.

JUNON. Moy-même. Je né prenois pas garde du commencement à son amour ; mais à la fin voyant qu'il avoit toujours l'œil sur moy , & qu'il soupiroit de tems en tems , & laissoit couler des larmes ; buvoit aprez moy lors que j'avois bù , & en buvant me regardoit , & bailloit le verre ; je m'aperceus de sa folie ; mais j'eus horite de te le dire , & crûs que cela se passeroit. A la fin, il a esté si insolent, que de m'en parler ; Alors, bouchant les oreilles, pour n'en rien entendre, je suis venüe icy te le dire tout courant, afin que tu en fisses un châtiment exemplaire.

JUPITER. Voila un hardy maraut, de vouloir planter des cornes à Iupiter. Il faut que le Nectar l'ait bien enyvré ; mais c'est moy qui en suis cause, pour trop aimer les Mortels , & les faire manger à ma table. Car il ne se faut pas étonner si usant des

mêmes viandes, ils ont les mêmes desirs, & conçoivent de l'amour pour des beautés immortelles. Tu sçais quel tyran c'est que l'Amour.

JUNON. Il est vray qu'il est bien ton maître, & te mène bien, comme l'on dit, par le nez. Mais je voy bien pourquoy tu as pitié d'Ixion: C'est qu'il ne fait que te rendre ce que tu luy as prêté; Car tu as couché autre-fois avec sa femme, & en as eu Perithöus.

JUPITER. T'en souvient-il encore? Sçais-tu quel est mon dessein? Ce seroit un grand supplice de le bänir pour jamais de nôtre présence; mais puis qu'il pleure & soupire, je suis d'avis.....

JUNON. Quoy! que je couche avec luy?

JUPITER. Non pas cela; mais quelque fantôme qui te ressemble, pour contenter en quelque sorte sa passion,

JUNON. Ce seroit le récompenser, au lieu de le punir.

JUPITER. Mais quel mal cela feroit-il?

JUNON. Il croiroit m'embrasier, & l'afront en retomberoit sur moy.

JUPITER. Mais il n'y auroit que luy de trompé; car quand nous formerions une nue à ta ressemblance, ce ne seroit pas Junon.

JUNON. Comme les hommes ont souvent plus de vanité que d'amour, il s'iroit vanter d'avoir couché avec moy, & me perdrait de reputation.

JUPITER. Si cela arrive, je le precipiteray dans les enfers, où ataché à une rouë, il ne fera que tourner, sans prendre jamais aucun repos.

JUNON. Ce supplice ne sera pas trop grand pour son crime.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET D'APOLLON.

VULCAIN. **A** St tu veu le petit Mercure, Apollon, comme il est beau & sou'rit à tout le monde ? Il fait assez voir ce qu'il sera un jour, quoy que ce ne soit encore qu'un enfant.

APOLLON. L'apelles-tu enfant ? luy qui est plus vieux que Iapet, en malice ?

VULCAIN. Quel mal peut-il avoir fait, qu'il ne fait encore que de naître ?

APOLLON. Demande-le à Neptune, à qui il a emporté le trident, & à Mars de qui il a pris l'épée ; sans parler de moy à qui il a dérobé l'arc & les flèches.

VULCAIN. Quoy ! un enfant encore au maillot ?

APOLLON. Tu verras ce qu'il sçait faire s'il t'approche.

VULCAIN. Il est déjà venu chez-moy.

APOLLON. Et ne t'a-t-il rien pris ?

VULCAIN. Non, que je sçache.

APOLLON. Regarde bien par tout.

VULCAIN. Je ne vois point mes tenailles.

APOLLON. Je gage qu'on les retrouvera dans ses langes.

VULCAIN. Quoy, il est déjà si adroit ce petit voleur ! Je croy qu'il a appris à dérober dans le ventre de sa mere.

APOLLON. Il a bien d'autres qualitez ; Tu vois comme il cause, il sera un jour grand orateur, & même bon luteur, si je ne me trompe ; car il a déjà donné le croc-en-jambe à Cupidon ; Et comme les Dieux en rioient, & que Venus le prit pour le baiser, il luy déroba son Ceste, & eût emporté le foudre de Jupiter, s'il n'eût esté trop chaud, & trop pesant ; mais il luy enleva son sceptre.

VULCAIN. Voila un hardy petit galand.

APOLLON. Il est aussi musicien.

VULCAIN. Comment cela ?

APOLLON. Il a fait un instrument de la coquille d'une tortue, dont il jouë en perfection jusqu'à me rendre jaloux, moy qui suis le Dieu de l'harmonie. Sa mere dit, qu'il ne dort pas même la nuit, & qu'il va jusqu'aux enfers, pour faire toujours quelque bruit ; car il a une verge de grande vertu, dont il rappelle les morts à la vie, & conduit les vivans au tombeau.

VULCAIN. C'est moy qui la luy ay donnée pour luy servir de jouët.

APOLLON. Il t'a pris tes tenailles pour récompence.

VULCAIN. Je suis bien-aïse que tu m'en fasses souvenir, je les va chercher dans son berceau.

DIALOGUE

DE VULCAIN ET DE JUPITER.

VULCAIN. VOICY une coignée bien tranchante que je t'apporte ; Que veux-tu que nous en fassions ?

JUPITER. Fen-moy la tête en deux tout d'un coup.

VULCAIN. Tu veux voir si je seray assez sot pour l'entreprendre ; Dy tout de bon, à quoy tu la veux employer.

JUPITER. A me fendre la tête par la moitié. Je ne ris point, & si tu ne m'obéis, tu verras comme il t'en prendra ; Frappe seulement de toute ta force ; car la tête me fend de douleur, & je souffre les mêmes maux, que si j'estois en travail d'enfant.

VULCAIN. Pren garde que nous n'allions faire quelque sottise ; Car je ne t'accoucheray pas si doucement qu'une Sage-femme.

JUPITER. Frappe seulement sans rien craindre, & me laisse faire le reste.

VUL-

VULCAIN. C'est bien malgré moy ; mais qu'y feroit-on ? il faut obéir. Grands Dieux ! le ne m'étonne pas si tu avois mal à la tête , y ayant une femme enfermée ; & encore une Amazone avec la lance & le bouclier ; C'est ce qui te rendoit si colere. Mais qu'elle est belle ! Donne-la moy pour récompense de t'avoir délivré si heureusement , puis-qu'elle est déjà en âge d'estre mariée.

JUPITER. Je le veus ; mais tu auras bien de la peine à la résoudre à t'épouser ; car elle veut demeurer vierge toute sa vie.

VULCAIN. Laisse-moy faire, j'en viendrai bien à bout , pourveu que j'aye ton consentement.

JUPITER. Ne t'y frote pas , si tu es sage.

D I A L O G U E

DE NEPTUNE ET DE MERCURE

NEPTUNE. **N**E sçauroit-on pas parler à Jupiter ?

MERCURE. Non , il est empêché.

NEPTUNE. Dy-luy que c'est moy.

MERCURE. Ne l'importune point , on ne le peut voir aujourd'huy.

NEPTUNE. Est-ce qu'il est avec Junon ?

MERCURE. Ce n'est pas cela.

NEPTUNE. Quoy donc ! avec Ganymede ?

MERCURE. Encore moins.

NEPTUNE. Qu'a-t-il ? le le veus sçavoir.

MERCURE, Il se trouve mal.

NEPTUNE. Dequoy ?

MERCURE. J'ay honte de le dire.

NEPTUNE. A moy qui suis son frere ?

MERCURE. Il vient d'accoucher.

NEPTUNE. Comment ! estoit-il hermafrodite ? le ne m'en estois pas aperceu , ni qu'il eût le ventre plus gros qu'à l'ordinaire.

MERCURE. Aussi n'estoit-ce pas là qu'il avoit mal.

NEPTUNE. Où donc, à la tête ? comme quand il acoucha de Minerve ? Il a le chef bien fécond.

MERCURE. Non, à la cuisse.

NEPTUNE. Comment-cela ? acouche-t-il par tous les endrois du corps ?

MERCURE. Junon, par jalousie, a persuadé à Semele qu'il ayroit, de coucher avec luy dans toute sa gloire ; si bien que le feu de son foudre s'est pris au lambris de la chambre, & l'a consumée. Tout ce qu'on a pû faire en cette rencontre, ç'a esté de sauver l'enfant ; car elle étoit grosse ; & de le metre tout chaud, du ventre de la mere dans la cuisse de Jupiter, où il a achevé son terme. Il vient presentement de s'en delivrer, & est encore tout débile du travail.

NEPTUNE. Et qu'a-t-on fait de l'enfant ?

MERCURE. Je l'ay porté à Nyffe, pour être nourry par les Nymphes du pays, qui l'ont nommé Dionysius du nom de son pere, & de celuy de leur Patrie.

NEPTUNE. Ainsi Jupiter est le pere & la mere de cet enfant ?

MERCURE. Il est vray ; mais je n'ay pas le loisir de t'en dire davantage ; car je va de ce pas querir de l'eau ; & le reste dont ont besoin les acouchées.

D I A L O G U E

DE MERCURE ET DU SOLEIL.

MERCURE. **A** RETE-toy, Soleil, par l'espace de trois jours, & qu'il n'y ait, cependant, qu'une longue nuit ; **Que** les heures détèlent tes chevaux, éteins ton flambeau, & te repose.

LE SOLEIL. Voila des commandemens bien étranges ! Est-ce que j'ay manqué à mon devoir, que Jupiter, pour me punir, veut que la nuit triomfe du jour ?

MERCURE. Non, c'est qu'il en a besoin ; pour une chose d'importance.

LE SOLEIL, Où est-il maintenant ?

MERCURE. Chez Alcmene en Beocie.

LE SOLEIL. Et une nuit ne fufit pas pour contenter fes defirs ?

MERCURE- Non pas cela ; mais pour achever le Heros qu'il a commencé.

LE SOLEIL. Qu'il l'acheve à la bonne heure ; mais cela ne se faisoit pas du tems de Saturne. Il ne decouchoit point d'avec Rhéa, pour aler caresser la femme de son voisin : Maintenant, pour une putain il faut bouleverser tout le monde. Cependant, mes chevaux deviendront rétifs faute d'exercice, & il naitra des épines dans la carriere du Soleil. Les hommes languiront en tenebres ; & tout cela, pour bastir ce beau Heros !

MERCURE. Tay-toy, qu'il ne t'en fasse repentir. Cependant, je va achever ma commission, & dire à la Lune qu'elle ne se hâte pas non plus, & au sommeil qu'il n'abandonne point les hommes ; de peur qu'ils ne s'aperçoivent de ce changement.

D A L O G V E

DE VENUS ET DE LA LUNE.

VENUS. **D**E QUOY t'accuse-t-on, belle Courriere, d'arrêter quelque-fois ton char au milieu de ta course, pour aler visiter, & le contempler à ton aise lors qu'il est endormy sur les Montagnes de la Carie.

LA LUNE C'est ton fils qui en est cause.

VENUS. Laissons-là ce petit insolent, qui n'épargne pas même sa mere, & qui m'a souvent contrainte de descendre sur le mont Ida, pour y caresser Anchise, ou sur le Liban en faveur d'Adonis, avant que Proserpine me l'eût ravy pour le posséder; quoy que depuis touchée de mes larmes, elle me l'ait rendu pour moitié. * Je l'ay cent fois menacé de briser son arc & son carquois, & de luy couper les ailes, & le fessay bien l'autre jour avec un de mes patins; mais quoy! il ne s'en souvient plus, si-tôt qu'il est échapé. Cependant, ce Chasseur est il beau? car cela serviroit de quelque consolation.

* C'est qu'il estoit la moitié de l'année aux enfers.

LA LUNE. Tu sçais qu'il n'y a point de laides amours; mais il est vray que je ne me puis lasser de le regarder, lors qu'au retour de la chasse, il étend son manteau sur l'herbe, & s'endort, apuyé d'une main sur son coude, & de l'autre, laissant negligemment tomber ses traits. Alors descendant sans faire bruit, & marchant sur la pointe des pieds, de peur de l'éveiller; je goûte, en approchant, le doux parfum de son haleine. Tu devines assez le reste, car tu sçais ce que c'est que d'aimer; mais il est vray que je meurs d'amour.

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **R**Egarde ce que tu fais, petit fripon, je ne parle point des desordres que tu causes dans le monde; mais que ne fais-tu point dans le Ciel? Tu changes Jupiter en cent façons; Tu fais descendre la Lune en terre; Tu arristes le Soleil dans les prisons de Climene; sans parler des affrons que tu me fais à moy-même qui suis ta mere. Mais tout cela seroit peu; si tu ne t'estois aussi ataqué à la mere des Dieux, que tu fais courir toute forcenée sur le mont Ida, transportée d'amour pour son Atys, & s'enquerant de luy aux forets &

aux

aux rochers ; montée sur un char qui est traîné par des Lions, & suivie de ses Corybantes, qui ne sont pas plus sages qu'elle. Car les uns se font des incisions au coude ; les autres courent tout échevelés par des précipices ; Celui-cy sonne du cor, cet autre du tambour, ou des cymbales ; si bien que toute la montagne retentit de leurs cris & de leurs débauches. Je crains donc que cette Déesse, si elle retourne quelque jour en son bon sens, ne venge sur toy cet affront, ou qu'elle ne te tue en sa fureur, & ne te fasse déchirer par ses Lions, ou par ses Prêtres qui sont encore plus farouches.

CUPIDON. Je ne crains ni les uns, ni les autres ; car les Prêtres sont trop effeminez, & j'ay apriivoisé ses Lions, & en fais ce que je veus. D'ailleurs, elle est trop empêchée à l'amour pour songer à la vengeance. Et puis, quel mal fais-je, de rendre aymable ce qui est beau ? Voudrois-tu que j'eusse guery Mars de la passion qu'il a pour toy ?

VENUS. Que tu es malin ! mais qu'il te souviene de ce que je t'ay dit.

D I A L O G U E

D'HERCULE, D'ESCLAPE

ET DE JUPITER.

JUPITER. **N**'AVEZ-VOUS point de honte de vous entrebatre ; comme des coquins, & de vous quereler jusqu'à la table de Jupiter ?

HERCULE. Est-il juste, mon pere que ce Charlatan passe devant moy ?

ESCLAPE. Non pas Charlatan ; mais le Dieu de la Medecine, qui vaut mieux cent fois que toy, & toutes semblables.

HERCULE. En quoy est-ce, Imposteur, que tu vaudrois mieux que moy ? Est-ce pour avoir esté
frapé

frapé de la foudre pour ton beau ſçavoir ? car on ne t'a mis dans le Ciel que par pitié.

ESCULAPE. Il te ſied bien de me reprocher ma mort, après avoir eſté brûlé tout vif ſur le mont Oëta comme un criminel !

HERCULE. Mais ç'a eſté volontairement, lors qui j'eus purgé l'Univers de monſtres. Pour toy, qu'as tu jamais fait que l'Empirique, comme ces afronteurs, qui ſçavent quelques ſecrets pas où ils le font admirer ?

ESCULAPE. Tu-as raiſon ; car c'eſt moy qui te donnay de l'onguent pour la brûlure, lors que tu montas icy tout échaudé. Mais je n'ay jamais eſté comme toy, eſclave d'un Impudique, qui te faiſoit filer, & te ſoufletoit lors que tu manquois à ton devoir. D'ailleurs, je n'ay point tué ma femme, ni mes enfans comme tu as fait.

HERCULE. Si tu ne te tais, tu porteras la peine de ton inſolence, & je te feray faire une cullebutte du ciel en terre, dont tu auras bien de la peine à guerir, quelque excellent que tu fois dans la Medecine.

JUPITER. Et moy, ſi vous ne vous arrêtez, je vous metray tous deux dehors par les épaules. Qu'Esculape paſſe le premier, puis-qu'il eſt le plus ancien.

DIALOGUE.

DE MERCURE ET DE D'APOLLON,

MERCURE. QU'as-tu, Apollon, d'eſtre ainſi trille ?

APOLLON. Qui ne le feroit, eſtant ſi mal-heureux en amour.

MERCURE. Quel mal-heur t'eſt-il arrivé depuis la perte de Dafné ?

APOLLON. La mort d'Hyacinte.

MERCURE. Qui l'a tué ?

APOL-

APOLLON. Moy-même.

MERCURE. Estois-tu en fureur comme tu y es quelque-fois ?

APOLLON. Non ; mais comme je jôüois au pâlet avec luy , Zephyre jaloux de nôtre amitié , a emporté le pâlet , & luy en a cassé la tête. Je l'ay pourüivy vainement , jusqu'aux Montagnes ; car qui pourroit ateiudre le vent ? Mais au retour , j'ay esté contraint de faire les funerailles de mes amours avec celles d'Hyacinte ; Toutes-fois , pour me consoler , j'ay fait naître de son sang une fleur , qui est illustre pour son odeur & pour sa beauté , & qui porte la marque de mes regrets & de mes plaintes ; mais je ne laisseray pas de le regretter toute ma vie.

MERCURE. Tu-as tort , Apollon ; Car ceux qui aiment les choses mortéles , se doivent refoudre à les perdre.

AVTRE DIALOGVE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

MERCURE. **C'**EST une chose étrange , Apollon , que Vulcain ait époufé les plus belles de toutes les Déeses , & je ne sçay comme elles ont le courage de l'embrasser , lors qu'au retour de sa forge il est tout couvert de fuye & de siieur.

APOLLON. Il y a dequoy s'en étonner , & principalement à un Amant infortuné comme moy , qui suis un peu mieux fait que luy , pour ne rien dire davantage.

MERCURE. Vante maintenant ta beauté & ton harmonie , & moy ma force & mon adresse ; lors qu'il se faudra coucher , nous nous trouverons tout-seuls ; tandis qu'un misérable courtait de boutique tout estropié , caressera Veus & les Graces .

APOLLON. Encore as-tu eu quelque bonne fortune

tuñe en ta vie, ce qui te peut servir de quelque consolation; car tu n'as pas autrefois déplü à Venus, & en as eu l'hermafrodite: Mais moy, de deux personnes que j'ay servies, l'une a mieux aimé estre changée en arbre, que de me souffrir; & j'ay tué l'autre, par mal-heur, en me jouiant. Mais, dy-moy; comment ces Déeses ne sont-elles point jalouses les unes des autres?

MERCURE. C'est que Venus passe son tems dans le Ciel, tandis que les Graces sont dans l'Isle de Lemnos avec Vulcain.

APOLLON. Penses-tu qu'il sçache les débauches de sa femme?

MERCURE. S'il les sçait? il n'en faut point douter; mais il n'en oseroit rien dire, car il craint la colere de Mars: Tu sçais comme les gens de guerre sont insolents, & particulièrement envers les Artisans comme luy.

APOLLON. On dit pourtant qu'il leur dresse quelque piege.

MERCURE. Je ne sçay; mais je voudrois y estre pris.

DIALOGUE

DE JUNON ET DE LATONE.

JUNON. **V**eritablement, Latone, tu-as fait de beaux enfans à Iupiter!

LATONE. Nous ne pouvons pas toutes estre meres de Vulcain.

JUNON. Il est vray qu'il est boiteux; mais en cet estat Venus l'a bien voulu pour mary; car outre qu'il a enrichy le Ciel de mille feux, il s'est rendu illustre par l'excellence de son Art. Mais ta fille, d'un courage mâle, contre la bienséance de son sexe, va jusqu'en Scytie égorger ses hôtes, plus crüelle mille fois que les Scytes; & ton fils est de tous métiers,
 Archer,

Archer, Violon, Poëte, Medecin, & a établi des Bureaux de profetie à Delfes, à Claros, & à Didyme, où il se mêle de predire l'avenir, & surprend les simples par des Oracles trompeurs, qui ont toujours quelque porte de derriere, pour évader. Cependant, comme le nombre des sots est infiny, il s'enrichit de ses impostures; mais les plus sages reconnoissent bien la fourbe, & sçavent que ce grand Profete n'a pas sceu qu'il tüeroit son Hyacinte, & que Dafné le fuiroit, malgré toute sa beauté & sa perruque d'or. le m'étonne donc qu'on t'ait preferée à Niobé, & que tes enfans ayent esté jugez plus beaux que les siens.

LATONE. Ta jalousie ne peut souffrir qu'ils triomfent dans le Ciel, & soient célèbres, l'une par sa beauté, & l'autre par son harmonie.

JUNON. Tu me fais rire, de prendre ton fils pour un excellent Musicien, luy qui eût esté écorché en la place de Marsyas, si les Muses luy eussent fait justice. Pour ta fille, elle est si belle avec son visage de plcinelune, qu'Acteon fut dévoré par ses chiens, pour l'avoir veüe toute nue; de peur qu'il ne fût le trompète, aussi bien que le témoin de sa laideur. Car pour sa pretendüe virginité, je n'en fais que rire, veu qu'elle ne pourroit faire le métier de Sage-femme, comme elle fait, sans quelque experience.

LATONE. Il te sied bien, Junon, d'estre altiere, estant compagne du lit & du trône de Jupiter; mais nous te verrons bien honteuse, lors qu'épris de l'amour de quelque mortéle, il te quittera pour la posséder.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE MERCURE.

APOLLON. QU'as-tu à rire, Mercure?

MERCURE. Qui ne riroit, Apollon, d'une chose si plaisante?

APOL-

A POLLON. Conte-la moy, afin que j'en rie à mon tour.

MERCURE. Mars vient d'estre pris, couché avec Venus.

A POLLON. Comment cela? fay-moy le recit de cette aventure.

MERCURE. Il y a long-tems que Vulcain se doutoit de leur amour, & épioit l'heure de les surprendre. Il avoit donc mis autour de son lit des filets comme invisibles, & estoit allé travailler à son fourneau. Le galand prenant son tems en l'absence du mary, est allé coucher avec sa maîtresse; mais le Soleil les a découverts, & en a averti Vulcain; de sorte qu'il les a pris tous deux sur le fait, & les a enveloppez dans ses rets. Venus toute confuse, tâchoit à couvrir sa nudité; Mars cherchoit à se dépêtrer; mais comme il a veu qu'il n'en pouvoit venir à bout, il a eu recours aux prieres & aux menaces.

A POLLON. Et Vulcain l'a laissé échaper?

MERCURE. Bien-loin de cela, il a appelé tous les Dieux, pour estre témoins de son des-honneur. Cependant, ces pòvres Amans se voyans pris comme au trébuchet, baïssioient la veüe & se couvroient d'un voile de honte, comme pour cacher leur nudité.

A POLLON. Mars ce sot ne rougit-il point de publier son infamie?

MERCURE. Il est le premier à en rire; Mais pour en dire la verité, j'envoïis la bonne fortune de Mars, d'estre surpris couché avec la plus belle de toutes les Déeses, & lié avec elle par des chaînes qui ne se pouvoient rompre.

A POLLON. Quoy! tu voudrois estre pris de la sorte?

MERCURE. Qui en doute! Vien les voir en cet estat, & si tu n'es de mon avis, je blâmeray ta froideur, ou loüeray ta continence.

DIALOGUE

DE JUNON ET DE JUPITER.

JUNON. **J**'AUROIS houte, Jupiter, d'avoir un fils yvrogne & effeminé comme le tien, toujours en la compagnie de certaines femmes furieuses, & qui sont plus mâles que luy; Enfin il ressemble mieux à tout autre qu'à son pere.

JUPITER. Mais cet effeminé a conquis la Trace & la Lydie, & assujéty les Indes, après en avoir fait le Roy prisonnier, avec tous ses Elefans. Et ce qui est de plus étrange, c'est qu'il a fait tout cela en sautant & dansant avec des femmes, au son du tambour & de la flûte, & le plus souvent yvre; Que si quelqu'un a osé parler de ses mysteres, il l'a pris dans ses ceps, & la mere même a déchiré son enfant.

* Cela n'est-il pas grand, & digne de Jupiter? <sup>Agavé & Pan-
tée.</sup>
D'ailleurs, s'il est voluptueux & débauché, cela ne fait tort à personne, que ne feroit-il point estant sobre, puis-qu'il fait de si grandes choses estant yvre?

JUNON. Ne viendras-tu point louer aussi l'invention de la vigne, après avoir veu les maux qu'elle cause, & qu'elle coûta la vie au premier à qui il fit ce beau présent? †

JUPITER. Ce n'est pas le vin qui fait ces desordres, mais l'excès; car en le prenant modérément, il rend les hommes plus gays & plus vigoureux. Mais c'est la jalousie qui te fait parler, & le souvenir de Semcle; puisque tu blâmes indifferemment ce que son fils a de plus beau. † *Icare.*

DIALOGUE

DE VENUS ET DE CUPIDON.

VENUS. **D**Où vient, petit Amour, que tu domptes tous les dieux, & moy-même qui suis ta mere, & que tu ne peux rien sur Pallas, comme si pour elle ton carquois estoit sans flèches, & ton flambeau sans chaleur ?

CUPIDON. C'est que je l'aprehende.

VENUS. Mais Mars est bien plus furieux, & tu ne l'aprehendes point !

CUPIDON. Il me rend les armes volontairement, & m'apelle à son secours ; au lieu que Pallas me regarde de travers, & un jour qu'il m'arriva de l'aprocher, Si tu me touches, dit-elle, je te perceray de mon dard, ou te prenant par le pied, te precipiteray dans les enfers. D'ailleurs, elle a le regard terrible, & est effroyable avec son casque & son bouclier, où l'on voit briller la tête de Meduse, cœffée de serpens.

VENUS. Mais tu crains Pallas & la Gorgone, & n'aprehendes ni Jupiter ni ses foudres ; les Muses mêmes qui n'ont ni foudre ni Gorgone sont à l'épreuve de tes traits.

CUPIDON. C'est que je les respecte, & qu'elles ont quelque chose de venerable, outre qu'elles me divertissent par leurs chansons, & qu'il n'y a point d'aparence de rendre le mal pour le bien.

VENUS. Et Diane que t'a-t-elle fait ?

CUPIDON. Elle a quelqu'autre amour dans la tête.

VENUS. Quel ?

CUPIDON. Celuy de la chasse qui la fait broffer par les forets, où je ne la sçauois suivre : Mais, pour son frere, quoy qu'il soit excellent Archer.....

VENUS. Je sçay bien ce que tu veus dire ; Que tu l'as souvent bleffé de tes dars.

LE JUGEMENT DE PARIS.

DIALOGUE

DE JUPITER, MERCURE, PARIS
& les trois Déesſes.

JUPITER. **P**REN cette pomme, Mercure, & va en Phrygie vers le beau paſteur de Troye, qui pâit ſes troupeaux ſur le mont Ida; Tu luy diras que je l'ay fait Juge de la Beauté, parce qu'il eſt beau & amoureux. Les Belles, il eſt tems de partir; car je ne veus point eſtre Juge, entre ma femme & mes filles, puisqu'on ne peut prononcer en faveur de l'une, ſans offeñſer les deux autres; & je voudrois, s'il ſe pouvoit, que toutes trois remportaſſent la victoire. Mais vous n'avez rien à craindre, car outre que Paris eſt fils de Roy, & parent de Gany-mede, il eſt ſi ſimple & ſi peu malicieux, que vous ne devez point aprehender de paroître devant luy.

VENUS. Pour moy, mon pere, je ne réfuſerois pas même Momus pour Juge, & accepte celui-cy, quel qu'il puiſſe eſtre; car que pourroit-il reprendre en la Déesſe de la Beauté? Mais il faut qu'il agréé auſſi à mes rivales.

JUNON. Nous prendrions à un beſoin Mars pour Arbitre, quoy que ce ſoit ton galand.

JUPITER. Eſtu de même ſentiment, Minerve? Quoy! tu rougis, & baiſſes la veüe? mais la pudeur ſied bien aux filles, & je vois bien que tu en es contente auſſi. Partez donc, à la bonne-heure, & que les mal-heureuſes ne s'en préñent point à leur Juge; car vous ſcavez que vous eſtes trois, & qu'il n'y a qu'une pomme.

MERCURE. Alons, & prenons le chemin de la Phrygie, je paſſeray le premier pour vous conduire, & vous me ſuivrez ſans vous arrêter. Du reſte, ne

craignez rien, Je conois Paris, il est honnête homme, & ne vous fera point d'injustice.

V E N U S. Que tu me plais de dire cela; mais dymoy, est-il marié?

M E R C U R E. Non; mais je croy qu'il a une maîtresse sur le mont Ida; toutefois, c'est quelque fille grossiere & mal-apriée, qu'il n'aime pas trop, à mon avis; mais pourquoy fais-tu cette question?

V E N U S. Je révois à autre chose.

P A L L A S. Tu t'aquites mal de ta commission, Mercure, d'entretenir celle-cy separement.

M E R C U R E. Ce n'est rien; Elle me demandoit seulement si Paris estoit marié.

P A L L A S. Pourquoy cela?

M E R C U R E. Je ne sçay, elle dit qu'elle l'a fait sans dessein.

P A L L A S. Est-il marié en effet?

M E R C U R E. Je croy que non.

P A L L A S. Est-ce un simple vilageois, ou s'il aime la gloire & l'honneur?

M E R C U R E. Je pense qu'estant jeune, & fils de Roy, il feroit bien-aisé de se signaler dans les batailles.

V E N U S. Voy-tu que je ne me plains pas de ce que tu l'entretiens toute seule; Venus n'est pas de ces humeurs quereléuës, & qui se fâchent de tout.

M E R C U R E. Il n'y a pas aussi de sujet de s'en fâcher; car elle me demandoit la même chose que vous; & je luy repondois de même. Mais tout en devisant, nous voicy arrivez en Frygie. Voila le mont Ida que je découvre, & vôtre Juge aussi, si je ne me trompe.

J U N O N. En quel endroit? je ne le voy pas.

M E R C U R E. A main gauche, sur la pente de ce côteau. Voila son troupeau & sa cabane.

J U N O N. Je ne voy pas le troupeau.

M E R C U R E. Regardez vis à vis de mon doigt Ne voyez-vous pas sortir des brebis du milieu de ces rochers, & quelqu'un avec sa houlete qui les rassemble, depeur qu'elles ne s'écartent trop?

J U N O N.

JUNON. Je le voy, si c'est luy.

MERCURE. C'est luy-même. Mais puisque nous sommes si près, descendons, de peur de l'effrayer en venant tout à coup fondre devant luy.

JUNON. Je le veus. Maintenant que nous sommes descendües, que Venus marche devant; car elle doit sçavoir le chemin, estant venüe icy souvent, chercher son Anchise.

VENUS. Je ne me pique point de ces reproches.

MERCURE. C'est moy qui vous conduiray; Car il me souvient, quand Jupiter estoit amoureux de Ganymede, que je venois souvent icy voir ce que faisoit ce petit mignon, & lors qu'il l'enleva, je volois autour de luy pour le soulever, & ce ne doit pas estre loin de ce lieu, veu que, s'il m'en souvient bien, il jouoit de la flûte sur ce roc, près de son troupeau, lors que Jupiter, changé en Aigle, le vint ravir, & mordant de son bec sa Tiare, pour le tenir plus ferme l'emporta dans les nües tout étonné, & tournant la tête pour le regarder. Alors, j'amassay sa flûte qui estoit tombée dans la frayeur; Mais salüons vötre Juge que voicy. Bon-jour, le beau Pasteur.

PARIS. Et à vous le beau fils. Qui sont ces Dames que vous menez dans ces deserts? Elles sont trop belles & trop delicates, pour brosser parmy ces halliers.

MERCURE. Ce ne sont pas des Dames, Paris, ce sont des Déeses. Tu vois devant toy, Venus, Pallas. & Junon. Pour moy, je suis Mercure. Quoy! tu changes de couleur, & t'étonnes? Ne crains rien, nous ne sommes pas venus icy pour te troubler, mais pour te faire juge d'un different qu'ont ces Déeses pour la beauté, parce que tu es sçavant dans les choses de l'amour. Du reste, le prix de la victoire est écrit autour de cette pomme.

PARIS. Que je voye? *C'est pour la plus belle.* Grands Dieux! comme pourroit un mortel juger de trois beautez immortelles! cela surpasse la capacité d'un berger, & si quelqu'un le pouvoit faire, ce seroit plutôt un courtisan, qu'un vilageois. S'il

faloit dire quelle est la plus belle de ces brebis ou de ces chèvres, je m'en aquiterois peut-estre bien ; mais voicy des beautez divines, & si accomplies, que l'œil a de la peine à se retirer de dessus l'une, pour contempler les deux autres, tant la veüe demeure atachée au premier objet, & le juge toujours le plus beau. D'ailleurs, je suis tellement ébloüy de tant de clartez, qu'il me semble que je n'ay pas assez de deux yeux, & je voudrois estre tout œil, comme Argus, pour les pouvoir mieux contempler ; outre que l'une estant femme de Jupiter, & les deux autres ses filles, il ne fait pas feur de se mêler de leur différent.

MERCURE. Mais Jupiter le commande, & ses orders sont inviolables.

PARIS. Que les mal-heureuses donc n'en accusent que leur mal-heur, & ne s'en prénent point à moy.

MERCURE. Elles l'ont promis, il ne reste plus qu'à juger.

PARIS. Il le faut faire, puis-qu'on ne s'en peut défendre ; Mais je voudrois bien sçavoir si on les peut voir toutes nûes, car il est difficile d'en bien juger autrement.

MERCURE. C'est à toy qui es le Juge, d'en ordonner.

PARIS. Si cela est, je les veus voir toutes nûes.

MERCURE. Deshabillez-vous, vôtres Juge le commande, & tandis qu'il vous regardera, je tourneray la tête de l'autre côté.

VENUS. Tu as raison, Pâris, de nous vouloir voir toutes nûes, *je te va montrer que je n'ay pas seulement quelque partie du corps agreable, comme mes rivales, mais que je suis également belle par tout.

PALLAS. Ne la regarde point, Pâris, qu'elle n'ait défait sa ceinture ; car c'est une magiciene, qui y tient quelque charme enfermé. Elle ne devoit pas aussi venir parée & ajûstée en Courtisane, mais se laisser voir toute nûe & sans artifice.

PARIS. Elle a raison ; ôtez vôtres ceinture.

VENUS.

* Il fait allusion aux epitetes qu'Homere leur donne.

VENUS. Que Pallas ôte donc son casque, dont l'horrible crête est capable d'épouvanter un berger ; Craint-elle que ses yeux bleus ne soient pas assez forts sans armes ?

PALLAS. Tien, voila mon casque.

VENUS. Tien, voila ma ceinture.

JUNON. Hâtons-nous de nous deshabiller.

PARIS. Dieu ! Que de beautez & de merveilles ! Que celle-cy a d'éclat, & cette autre de majesté ; & qu'il paroît bien que l'une est fille & l'autre femme de Jupiter ! Mais que la dernière a d'apas, & qu'elle a les façons aimables & atrayantes ! Ah c'est trop de félicité pour un mortel ! Toutefois, je les veus voir encore séparément ; car en les voyant toutes ensemble, on est si confus, que l'on ne sçait que choisir.

VENUS. Je le veus.

PARIS. Que Junon demeure, & que les deux autres se retirent

JUNON. Quand tu m'auras bien regardée, Paris, il reste encore quelque chose à considérer. C'est le prix de la victoire ; car si tu me l'adjuges, je te feray Roy de toute l'Asie.

PARIS. Je ne suis point ambitieux ; mais je ne vous feray point d'injustice. Retirez-vous ; Que Pallas s'approche.

PALLAS. Si tu prononces en ma faveur, je te rendray invincible,

PARIS. Je ne me pique point de valeur, & le Royaume de mon pere est en paix ; mais vous n'avez rien à craindre, je ne me laisse corrompre ni par promesses, ni par presens, reprenez vos habits & vos armes. Que Venus s'avance.

VENUS. Me voila. Regarde-moy bien depuis les pieds jusqu'à la tête ; car je n'ay pas le moindre défaut. Il y a long-tems que te voyant jeune & beau comme tu es, j'ay pitié de te voir confiné dans ces rochers, sans venir aux villes ni aux Assemblées, & passer la fleur de ton âge parmy les bêtes dans des solitudes. Car à quoy te peuvent servir ces arbres & ces deserts,

& quel avantage tirent tes troupeaux de ta beauté? Ne devrois-tu pas avoir déjà une maîtresse, non pas quelque païsane mal-faite, mais quelque belle Gréque d'Argos, de Sparte, ou de Corinte, telle qu'est maintenant Helene, l'honneur de son sexe, comme Paris l'est du sien, & comme luy, capable d'aimer. Si elle t'avoit veu une fois, je scay qu'elle quitteroit tout pour te suivre. N'en as-tu jamais ouï parler?

PARIS. Non, mais je serois bien-aïse d'en apprendre quelque chose.

VENUS. Elle est fille de cette Belle, dont Jupiter amoureux, se changea en Cygne pour la posséder.

PARIS. Et comment est-elle faite?

VENUS. Tu peux croire qu'elle n'est pas noire estant née d'un Cygne, ni grossiere, estant éclosée de la coquille d'un œuf. Si tu l'avois veüe lûter toute nue, à la façon de son païs, tu serois épris de sa gentillesse & de sa grace. On a déjà entrepris des guerres pour l'amour d'elle; car Tétéè la ravit qu'elle n'avoit encore que dix ans. Depuis, elle est crüe en beauté avec l'âge, & a attiré sur elle les yeux de toute la Grece. Mile Amans l'ont recherchée; mais Menelaüs a esté preferé à tous ses rivaux; toutefois je te la donneray, si tu veus.

PARIS, Comment cela, si elle est mariée?

VENUS. Ne t'en mets point en peine, ce sont-là des tours de mon métier; mais tu n'es encore qu'un innocent.

PARIS. Comment feras-tu? Je te prie de m'en le dire.

VENUS. Tu iras en Grece sous pretexte de voir le païs; & si tôt que tu seras arrivé à Lacedemone, Helene te voudra voir; laisse-moy faire le reste.

PARIS. Cela me semble incroyable, qu'elle veuille quitter son mary & sa patrie, pour suivre un étranger & un inconnu.

VENUS. J'ay deux fils, dont l'un rend aymable, & l'autre amoureux, j'en mettray l'un dans tes yeux, & l'autre en son cœur. Après cela, nous en viendrons à bout

à boutaisément; car je te donneray encore les Graces pour t'accompagner.

PARIS. Je ne sçay ce qui en arrivera; mais je brûle déjà de la voir, & il me semble que je voyage en Grece, que j'arrive à Sparte, que je l'enleve & l'emmeine à Troye; & j'enrage que tout cela n'est déjà fait.

VENUS. Ne te hâte point, que tu ne m'ayes donné la pomme; car il faut que je sois gaye en ta compagnie; autrement nous ne ferons rien qui vaille. Mais après cela, nous celebrerons ensemble tes noces, & ma victoire.

PARIS. Mais si tu me trompois aussi?

VENUS. Veus-tu que je t'en jure?

PARIS. Non; mais promets-le encore un coup.

VENUS. Hé bien, je promets de te donner cette belle pour maîtresse; d'estre moy-même ta guide, & de conduire toute l'entreprise.

PARIS. Et tu ameneras aussi les deux Amours & les Graces?

VENUS. Et le desir même, & l'Hymenée.

PARIS. Reçoy la pomme, & te souvien de tes promesses.

D I A L O G U E

DE MARS ET DE MERCURE.

MARS. **A**S-tu oüy la rodomontade de Jupiter, Que si nous le fâchions, il jeté-
roit une chaîne du ciel en terre, avec laquelle
il attireroit à soy les hommes & les éléments, par
un si violent effort, que quand tous les Dieux
tireroient contre, ils ne seroient pas si forts que
luy? Veritablement, il n'y a pas un de nous qui
ne luy cede en particulier; mais de s'imaginer que
tous ensemble nous ne le vaillions pas bien, il me
semble qu'il y a & de l'orgueil à le croire, & de la
vanité

vanité à le publier. Car on ſçait qu'il eut bien de la peine à ſe tirer des mains de Neptune, de Junon & de Minerve, qui le vouloient échiné, & qu'il fût contraint, pour ſe ſauver, de faire mille tours de ſoupleſſe. Encore ſi Tétis ne luy eût amené Briarée, qui le délivra avec ſes cent bras, je ne ſçay ce qui en fût arrivé, & ſ'il n'eût point eſté pris avec toute ſa force & ſon adreſſe.

MERCURE. Tout beau, n'en dy pas davantage; car il n'eſt ſeur ni à toy de dire ces choſes, ni à moy de les entendre.

MARS. Je ſçay bien à qui je m'adreſſe, & que c'eſt à une perſonne qui ſçait auſſi bien ſe taire que parler.

D I A L O G U E

DE PAN ET DE MERCURE.

PAN.

B On-jour, mon pere.

MERCURE. Bon-jour, mon fils; mais qui es tu qui m'apelles ainſi ? car à voir comme tu es fait, tu reſſembles mieux à un bouc, qu'à un Dieu.

PAN. Tu te fais plus de tort qu'à moy, de me traiter de la ſorte. Ne te ſouvient il plus de cette belle fille que tu forças en Arcadie ? Qu'as-tu à te mordre les doigts ? c'eſt Penelope, la fille d'Icare.

MERCURE. Et d'où vient qu'elle t'a fait ainſi cornu, avec une barbe, une queüe, & des pieds de Chèvre.

PAN. C'eſt que tu t'étois metamorfoſé en Bouc, pour la ſurprendre.

MERCURE. Il m'en ſouvient ; mais j'ay honte de l'avouer.

PAN. Je ne te feray point de deſhonneur; car outre qu'on m'adore en Arcadie, où je poſſede mille troupeaux; Je ſuis illuſtre dans la Muſique, & j'ay fait paroître ma valeur en la Bataille de Maranton ; ſi bien

bien que les Ateniens m'ont donné pour recompense une grotte sous leur forteresse ; où si tu viens jamais, tu verras comme j'y suis honoré.

MERCURE. N'es-tu point marié ?

PAN. Non.

MERCURE. Je ne m'en étonne pas ; car qui voudroit d'un animal fait comme toy ?

PAN. C'est qu'estant de complexion fort amoureuse, je ne me pourrois passer d'une seule femme.

MERCURE. Tu caresses donc les Chèvres ?

PAN. Ne me dis point d'injures. Echo, Pitys, & toute la troupe des Baccantes sont amoureuses de moy.

MERCURE. Sçais-tu ce que je desire, pour recompense de t'avoir donné la vie, C'est que tu ne m'appelles jamais ton pere ; mais ne laisse pas de m'embrasser pour ce coup. Adieu.

DIALOGUE

D'APOLLON ET DE BACCHUS.

APOLLON. **Q**ui croiroit jamais que Cupidon, Priape, & Androgyne fussent freres, estans si differens & d'humeur & de visage ? Car l'un est le plus petit & le plus puissant des Dieux ; & des deux autres, le dernier n'est ni mâle ni femelle ; & le premier est un vergalant.

BACCHUS. Cette diversité vient de celle de leurs peres, quoy que tous les jours on en voye d'aussi grande entre ceux qui sont nez de même pere & de même mere.

APOLLON. Ce n'est pas entre Diane & moy, qui prenons tous deux les mêmes plaisirs, & les mêmes exercices

BACCHUS. Mais elle égorge ses hôtes en Scytie, & tu fais le Medecin en Grece ; cela ne s'acorde pas.

APOL-

APOLLON. Crois-tu qu'elle se plaise à ces cruautés? C'est pour s'accommoder aux mœurs des Barbares, d'où elle ne cherche que l'occasion de s'évader.

BACCHUS. Elle fait bien. Mais pour te dire la vérité, ce Priape est un étrange mâle; car comme je passois chez luy à Lamfaque, il me voulut caresser la nuit, après m'avoir fait bonne chere.

APOLLON. Et que fis-tu?

BACCHUS. Je tournay la chose en raillerie.

APOLLON. Tu fis bien; car il n'y avoit point d'apparence de rendre des injures pour des caresses. Et puis, tu-en vaux bien la peine; car tu es assez beau garçon.

BACCHUS. Et toy aussi; C'est pouquoy tu n'as qu'à te tenir sur tes gardes, s'il t'aproche.

APOLLON. Il ne feroit pas bon s'y froter; car avec ma perruque blonde, je porte un arc & des flèches, & comme je vois fort clair, il est difficile de me prendre par derriere.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE SA MERE.

MERCURE. Y A-t-il un Dieu dans le Ciel, qui soit plus mal-heureux que moy?

MAYA. Ha! mon fils, ne parle point ainsi.

MERCURE. Pourquoi non? puisque j'ay tout seul plus d'affaires, que les autres Dieux ensemble. Premièrement, il me faut lever dès le point du jour, pour netoyer la sâle du festin, & celle des assemblées. Après cela, il me faut trouver au lever de Jupiter pour prendre ses ordres, & les porter deçà & delà. Au reste, Je fers de Maître d'Hôtel, & quelquefois d'Echançon; Au moins, faisois-je ce métier, avant la venüe de Ganymede. Mais ce qui m'incommode le plus

plus, c'est que la nuit même, lors que tout le monde se repose, il me faut aler mener un convoi de morts aux enfers, & assister à leur jugement, comme si tout le jour, je n'estois pas assés occupé à faire le métier de Sergent, d'Athlete, d'Orateur, & plusieurs autres semblables. Castor & Pollux se reposent tour à tour, mais moy je ne repose jamais, & ne fais que courir haut & bas, tandis qu'Hercule & Bacchus, qui ne sont pas fils de Déesse, comme moy; mais nez de chetives & miserables mortéles, se donnent du bon tems à la table de Jupiter. Je viens de quitter tout presentement la fille d'Agenor à Sidon, & voila qu'on me renvoye à Argos vers Danaé; encore m'a-t-on dit que je visse, en Passant, Antiope en Béocie, mais je l'ay refusé tout à plat, & quelque-fois je voudrois estre vendu pour esclavé, afin de changer de maître.

MAYA, Quite cette pensée, mon fils, il faut obéir à son Pere, & travailler tandis qu'on est jeune. Hâte-toy d'executer ses commandemens; car tu sçais qu'il est colere, & que les Amoureux sont impatiens.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DU SOLEIL.

JUPITER. QU'AS-TU fait, mal-heureux, d'avoir donné ton char à conduire à un jeune étourdy, qui a brûlé la moitié du monde, & gelé l'autre; desorte que si je ne l'eusse abatu d'un coup de foudre, c'étoit fait du genre humain.

LE SOLEIL. J'ay failly, Jupiter, je l'avoüe, pour n'avoir pû éconduire un fils; ni souffrir les larmes d'une maîtresse; mais je ne croyois pas qu'il en dût arriver tant de mal.

JUPITER. Ne sçavois-tu pas bien quelle estoit la fougue des tes chevaux, & que pour peu qu'ils vinssent à quitter leur route, tout estoit perdu?

LE SOLEIL. Je le sçavois bien ; c'est pourquoy je mis moy-même Phæton sur mon char , & luy donnay toutes les instructions necessaires ; mais les chevaux n'ayans pas senty leur conducteur , ont pris le frein aux dents, & il a esté ébloüi de la splendeur de la lumiere , & épouvanté de l'abîme qu'il voyoit sous ses pieds. Mais il est assez puny , & moy aussi , par son supplice.

JUPITER. Ouy bien luy ; mais non pas toy. Je pardonne , toutefois , à la tendresse d'un pere , mais c'est à la charge que tu n'y retourneras plus ; autrement , je te feray sentir que le feu de mon tonnerre est bien plus chaud que le tien. Cependant , donne ordre que les sœurs de Phæton l'ensevelissent sur les bords de l'Eridan où il est tombé ; & pour recompense , je les changeray en peupliers d'où découlera l'ambre , pour symbole de leurs larmes. Du reste , r'habille ton char , dont le timon est rompu , & l'une des roues fracassée , puis repren ta route , que tu auras assez de peine à garder après un si funeste accident ; mais souvien-toy de ce que je t'ay dit.

D I A L O G U E

D'APOLLON ET DE MERCURE,

APOLLON. **N**E me sçauois-tu aprendre à connoître Castor & Pollux ? car je m'y trompe toujourns , à cause de leur ressemblance.

MERCURE. Celuy qui estoit hier avec nous c'est Castor.

APOLLON. Comment les peus-tu discerner , estans si semblables ?

MERCURE. Pollux a le visage meurtry des coups qu'il a réceus à la lute , & particulièrement de Bébryx au voyage des Argonautes.

APOLLON. Tu me fais plaisir de m'apprendre cette

cette particularité; car voyant à chacun sa moitié d'oeuf, son cheval blanc, son javelot & son étoile, je les confondois toujours; mais dy-moy, Pourquoi ne font-ils pas tous deux à même tems dans le ciel?

MERCURE. C'est qu'ayant esté ordonné que des deux fils de Léda, l'un seroit mortel & l'autre immortel, ils ont partagé le bien & le mal comme de bons freres, & ainsi meurent & vivent tour à tour.

APOLLON. C'est un grand obstacle à leur amitié, car ainsi ils ne peuvent jamais ni se parler ni se voir. Mais encore, quel métier font-ils? car chacun de nous a le sien. Je suis Profete, mon fils Medecin, ma soeur Sage-femme, toy Athlete. Ceux-cy ne font-ils que boire & manger?

MERCURE. Ils aident aux matelots, pendant la tempête.

APOLLON. C'est un métier bien necessaire, pourveu qu'on s'en aquite bien.

DIALOGUES

DES DIEUX MARINS.

Le sujet de ces Dialogues est le même que celui des precedens, qui est de se rire de l'opinion qu'on avoit des Dieux, & de tourner toute la Theologie Payenne en raillerie.

DIALOGUE

DE DORIS ET DE GALATÉE.

DORIS. **O**N dit que Polyfème est amoureux de toy, Galatée, Tu as-là un beau galant.

GALATÉE. Ne t'en moque point, Doris, tel qu'il est, il est fils de Neptune.

DORIS. Quand il seroit fils de Jupiter; la naissance ne fait rien à la beauté. Il est velu comme un ours, & n'a qu'un oeil.

G A.

GALATÉE. Le poil est signe de force, & son œuil ne luy sied pas mal au milieu du front; outre qu'il en voit aussi bien, que s'il en avoit deux.

DORIS. Il semble à t'ouïr parler, que tu sois l'Amante plutôt que l'aimée.

GALATÉE. Non pas cela; mais je ne puis souffrir vôtre jalousie de vous autres Néréides; Car sous ombre que paissant ses troupeaux sur le mont Etna, comme nous folâtrions sur le rivage, il me trouva plus belle que vous, cela vous fait crever de dépit.

DORIS. Tu as bien de la vanité de croire qu'on puisse estre jalouse de toy ni de luy; Qu'as-tu de considerable que ta blancheur, qui t'a fait nommer Galatée? * Il t'a trouvé belle parce que tu ressemblois à son beurre & à son fromage, mais on ne fait cas de la blancheur que quand il y a du rouge mêlé parmy. Si tu t'es jamais veüe dans la mer quand elle estoit calme, tu as pû reconnoître tes défauts.

* Comme
qui diroit
de lait.

GALATÉE. Avec tout cela, j'ay trouvé un fils de Neptune pour Amant; mais pour vous, il n'y a ni berger ni matelot qui en voulût. D'ailleurs, cet Amant est excellent Musicien.

DORIS. Ne parle point de sa musique, Galatée, nous louïmes l'autre jour, qu'il t'aborda en chantant. Bon Dieu! l'étrange Musicien, & la plaisante lyre qu'il avoit, faite de la carcasse d'une tête de cerf, où les cornes servoient de chevilles! L'Echo, toute babillarde qu'elle est, avoit honte de luy répondre; car sa voix & son instrument n'étoient jamais bien d'accord. Et ce beau galant portoit en son sein, par mignardise, un petit Ours velu comme luy; Qui ne t'envieroit un Amant si accompli?

GALATÉE. Montre-nous le tien, Doris, que nous voyons s'il est bien fait.

DORIS. Je n'en ai point, Galatée, & ne me pique point d'en avoir; mais je ne t'envie point ton Cyclope puant & borgne, qui pour comble de perfection, devore ses hôtes. Puissiez-vous vivre long-tems en bonne amitié, & faire des enfans qui vous ressemblent.

D I A L O G U E

DE NEPTUNE ET DE POLYFÈME.

POLYFÈME. **A**H! mon Pere, vengez moy de cet étranger, qui est venu loger chez-moy, & m'a crevé l'œil en dormant.

NEPTUNE. Qui a esté si hardy, mon fils?

POLYFÈME. *Personne*; car c'est ainsi qu'il se nomma. Il est vray, qu'en partant, il dit qu'il s'apelloit Ulyssé, lors qu'il vit qu'on ne le pouvoit plus atteindre.

NEPTUNE. Je le cōnois; c'est le Prince d'Itaque, qui retourne du siege de Troye. Mais comment a-t-il osé se prendre à toy; car il n'est pas estimé vaillant?

POLYFÈME. Comme je ramenois le soir mon troupeau, je trouvay des voleurs dans ma caverne, & en fermay l'entrée avec une piece de rocher; puis en apercevant quelques-uns à la lüeur du feu, qui tâchoient à se cacher, Je les devoray; car des voleurs ne meritoient pas un plus favorable traitement. Alors, ce fourbe me donna d'une liqueur traîtresse, dont je n'eus pas plutôt bû, qu'il me sembla que ma grotte tournoit cen-dessus-dessous, & dans cet étourdissement, le perfide prenant son tems, me creva l'œil, avec un baston brûlé par le bout.

NEPTUNE. Il falloit que tu fusses bien yvre, pour ne te pas éveiller du coup! Mais comment se pût-il sauver, & détourner le roc qui fermoit l'entrée de ta caverne?

POLYFÈME. Je l'ôtay moy-même, pour l'attraper au passage, tant j'estois transporté de fureur; mais il échapa je ne sçay comment sous le ventre de quelque bête, comme elles passoient l'une après l'autre; car je ne les pouvois pas tenir toujours renfermés.

NEPTUNE. Que n'appellois-tu à ton secours les autres Cyclopes ?

POLYFÈME. Je le fis ; mais comme ils m'eurent demandé qui m'avoit si mal-traité, & que j'eus répondu *Personne*, ils crurent que j'estois fou, & s'en alèrent ; ainsi ce méchant évada, & ce qui me fâche le plus, c'est qu'il crioit en se retirant, que Neptune même ne me pourroit guerir.

NEPTUNE. Console-toy, le traître n'échappera pas ; car il est encore en mon pouvoir, étant dans l'étendue de mon Empire. Mais je te trouve bien mal-adroit de t'estre laissé ainsi éborgner.

D I A L O G U E

DE NEPTUNE ET D'ALFÉE.

NEPTUNE. **D'**Où vient, beau fleuve, que tu passes dans la mer, sans mêler tes eaux avec les sienes, non plus que si tu estois de glace ; Semblable à ces oiseaux, qui se plongent en un endroit, pour reparoitre en un autre ?

ALFÉE. C'est un mystere d'amour, Neptune, que tu ne condamneras pas ; car tu as autre-fois aymé.

NEPTUNE. Et de qui es-tu amoureux ? Est-ce d'une Dame, ou d'une Nymfe, ou de quelqu'une des Néréides ?

ALFÉE. Non ; d'une fontaine.

NEPTUNE. D'une fontaine ! Et quelle ?

ALFÉE. D'Aretuse.

NEPTUNE. C'est une belle & claire source, qui roule ses petits flots argentez parmy les cailloux du rivage, avec un murmure tres agreable.

ALFÉE. Que tu la dépeins bien ! c'est elle que je va chercher.

NEPTUNE. Va : & sois heureux en tes amours.

Mais

Mais dy-moy, où l'as-tu pû voir, estant d'Arçadie,
& elle de Sicile ?

ALFEE. Tu es trop curieux, & moy trop pressé,
pour te répondre.

NEPTUNE. Tu es raison, j'ay tort de retarder
un Amant, qui va trouver sa Maîtresse. Hâte-toy, &
lors que tu l'auras rencontrée, mêle-toy si bien avec
elle, que vous ne fassiez tous deux qu'une même
source.

D I A L O G U E

DE PROTEE ET DE MENELAUS.

MENELAUS. **I**E ne trouve pas étrange, Protée,
qu'un Dieu maria comme toy se
change en eau, ni même en plante; mais de devenir
feu, cela me paroît impossible; car encore pour lion,
cela se pourroit mieux souffrir.

PROTEE. Il ne laisse pas d'estre tres-veritable,
Menelaus.

MENELAUS. Je le sçay bien; car j'en suis té-
moin moy-même; mais pour ne t'en point mentir,
je croy qu'il y avoit de la tromperie, & que tu es un
Charlatan, qui fais des tours de passe-passe.

PROTEE. Quelle tromperie y peut-il avoir en
des choses si évidentes? Que si tu en doutes, tu n'as
qu'à y metre la main, tu sentiras bien-tôt la chaleur.

MENELAUS. L'experience en seroit un peu
dangereuse,

PROTEE. Ne sçais-tu pas ce qui arrive au Poly-
pe, de prendre la couleur des choses aus-quelles il s'a-
tache; de sorte que les pécheurs mêmes ont de la
peine à le discerner?

MENELAUS. Je l'ay ouï dire; mais je trouve
ce que tu fais bien plus incroyable.

PROTEE. A qui croiras-tu, si tu ne crois à tes yeux?

MENELAUS. Je l'ay veu, & demeure encore incredule; car je ne puis concevoir comment une même chose peut estre le feu & l'eau.

DIALOGUE

DE PANOPE ET DE GALENE.

PANOPE. **V**IS-TU hier ce que fit la Discorde en Tessalie, aux nôces de Tétis & de Pelée?

GALENE. Je n'y estois pas; car Neptune m'avoit commandé de tenir la mer calme; mais encore que fit cette queréleuse?

PANOPE. Comme Neptune & Amfitrite estoient allez coucher la mariée; & que les uns buvoient & les autres dansoient aux chansons d'Apollon & des Muses, la Discorde indignée de ce qu'elle n'avoit pas esté priée au festin, jete dans la sâle une pomme d'or, qui alla tomber, comme à dessein, aux pieds de Venus, de Pallas & de Junon. Mercure l'ayant amassée vit qu'il y avoit écrit autour; *C'est pour la plus belle.* Les Nymphes, comme nous, se turent, car qu'eussent-elles fait en la presence de trois grandes divinitez. Mais ces Déessees commencerent aussi-tôt à s'entrequereler pour l'avoir; & si Jupiter, qui estoit present, ne leur eut imposé silence, je croy qu'elles en fussent venues aux mains. Il ne voulut pas neantmoins decider leur different, & les renvoya à Pâris pour les juger.

GALENE. Et qu'en est-il arrivé?

PANOPE. Je n'en scay rien; mais il est aisé à voir que nul ne remportera le prix de la Beauté, que celle qui en est la Déesse.

D I A L O G U E

DE NEPTUNE, D'UN TRITON
ET D'AMYMONE.

LE TRITON. **U**N E belle fille vient tous les jours puiser de l'eau dans le lac de Lerne.

NEPTUNE. Est-ce quelque esclave, ou quelque personne de condition?

LE TRITON. C'est une des cinquante filles de Danaüs; car il les traite fort rudement, & les contraint de travailler de leurs mains.

NEPTUNE. Mais vient-elle seule? il y a bien loin de-là à Argos où elle demeure.

LE TRITON. Seule; si bien qu'il faut qu'elle ait toujourns la cruche à la main; car tu sçais que la ville est fort alterée.

NEPTUNE. Tu me donnes envie de la voir; Atèle mes chevaux à mon char; ou plutôt amène un des Daufins de mon écurie, ce sera plutôt fait, çà que je monte, n'abandonne point l'étrier, & lors que nous serons arrivés, je me metray en embuscade tandis que tu feras le guet; mais ne manques pas de m'avertir lors que tu la verras passer.

LE TRITON. La voilà qui vient.

NEPTUNE. Dieux! qu'elle est belle & en la fleur de son âge! Donnons.

AMYMONE. Aux voleurs, c'est, sans doute, quelque Pirate que mon oncle a envoyé pour nous trahir, ou quelqu'un de ceux qui enlèvent des filles pour les vendre. Au secours. Laissez-moy, ou j'appelleray mon pere.

LE TRITON. Taisez-vous, belle Amymone, C'est Neptune.

AMYMONE. Que me veut faire ce méchant? Et pourquoy me traîne-t-il dans la mer?

NEPTUNE. Ne craignez rien, je ne vous feray point

point de mal, & de toutes vos sœurs vous serez la seule, qui ne puiserez point d'eau après vôtre mort dans une cruche percée; mais frapant de mon trident ce rocher, je feray nâître une fontaine en vôtre place.

DIALOGUE

DE ZEFYRE ET DE NOTUS.

NOTUS. C'ESTTE genisse que tu vois, qui passe en Égypte, sous la conduite de Mercure, est une des maîtresses de Jupiter.

ZEFYRE. Il est vray, mais c'étoit alors une belle fille, que la jalousie de Junon a depuis transformée de la sorte.

NOTUS. Et Jupiter l'ayme-t-il encore en cet estat.

ZEFYRE. Ouy, & nous a defendu de souffler qu'elle ne fût arrivée; car elle doit acoucher en Égypte, & son fils sera Dieu, & elle Déesse.

NOTUS. Une genisse, Déesse?

ZEFYRE. Ouy, & la Déesse des Nautonniers. Nous ne soufflerons plus que par son ordre.

NOTUS. Alons donc luy faire la cour de bonne heure, pour gagner ses bonnes grâces

ZEFYRE. La voila passée. Voy-tu qu'elle ne marche plus à quatre pieds, & qu'elle a repris sa première forme?

NOTUS. C'est un miracle, Zefyre; elle n'a plus rien de genisse, & Mercure qui l'a changée, a changé aussi de figure, & a pris celle d'un chien,

ZEFYRE. Retenons nôtre curiosité; cela ne se fait pas sans mystere, & Mercure sçait mieux que nous pourquoy il le fait.

D I L O G U E

DE NEPTUNE ET DES DAUFINS.

NEPTUNE. **I**E vous ayme, Daufins, de continuer vôtre amour & vôtre fidelité, vers le genre humain.

UN DAUFIN. Il ne faut pas s'étonner, Neptune, si ayans esté hommes, nous avons de l'amour pour les hommes.

NEPTUNE. Sans mentir, je veus mal à Bacchus de vous avoir ainsi metamorphosé après sa victoire; Il se devoit contenter, à mon avis, de vous assujettir comme il fit les autres peuples. Mais contez moy un peu l'aventure d'Arion: car pour Melicerte je sçay que vous le passâtes à Corinte, lors qu'il fût précipité, avec sa mere, en bas des rochers Scironides.

UN DAUFIN. Comme Arion estoit fort aymé de Periandre pour l'excellence de son Art, il demouroit d'ordinaire avec luy; mais lors qu'il fût devenu riche, il luy prit envie de retourner en son pays*, ^{* Me-} pour y faire montre de ses richesses. Après s'estre ^{ryme.} donc embarqué dans un navire, les matelots, gens sans foy & sans humanité, le jeterent dans la mer pour avoir son bien; mais il les pria auparavant de luy permettre de faire son oraison funebre, & de chanter quelque élegie sur sa lyre; puis s'estant lancé dans la Mer, avec ce qu'il avoit de meilleur, les Daufins, qui estoient acourus à la douceur de son harmonie, le sauverent, & je le portay moy-même sur mon dos, jusqu'à Tenare.

NEPTUNE. Je le trouve bien payé de ses chansons; & vous loüie de l'amour que vous avez pour la musique.

DIALOGUE

DE NEPTUNE ET D'AMFITRITE.

** Helle.* NEPTUNE. **Q**ue la mer où est tombée cette belle*, s'appelle de son nom *l'Hellepont*, & que les Néréides emportent le corps dans la Trôade, où ceux du pays auront soin de luy dresser un tombeau.

AMFITRITE. Il me semble que nous ferions mieux de l'ensevelir icy ; car son mal-heur & les cruautés de sa marâtre, me fendent le cœur de pitié.

† Ino. NEPTUNE. Mais elle ne peut demeurer dans le sein des flots, & il ne seroit pas honnête de l'enterrer dans le sable. C'est assez qu'elle ait cette consolation dans son infortune, que sa marâtre aura le même destin qu'elle †, & poursuivie par Atamas se jettera dans la mer, en bas du mont Citeron, avec son fils Melicerte.

AMFITRITE. Elle meritoit bien d'estre conservée en faveur de Bacchus, dont elle a esté la Nourrice.

NEPTUNE. Il est vray que Bacchus a mérité cette grace ; mais elle ne la mérite pas.

** Fryxus.* AMFITRITE. Mais comment cette belle s'est-elle laissée tomber en bas du Belier qui la portoit, * veu que son frere s'y est bien tenu ?

NEPTUNE. Il n'est pas étrange qu'un homme se tienne mieux à cheval qu'une fille ; outre qu'elle a esté épouvantée de l'abîme qu'elle voyoit sous ses pieds.

AMFITRITE. Que la Nüe qui estoit sa mere ne l'aydoit-elle en ce rencontre ?

NEPTUNE. On ne peut éviter son destin.

D I A L O G U E

D'IRIS ET DE NEPTUNE.

IRIS. **N** E P T U N E. Jupiter te commande d'arrêter cette Isle qui flote sur la mer Egée, après avoir esté détachée de la Sicile, par la tempête.

N E P T U N E. Pourquoi cela ?

IRIS. Pour servir aux couches de Latone, qui est en travail d'enfant.

N E P T U N E. Quoy ! le Ciel & la terre ne sont pas suffisans pour luy rendre ce service ?

IRIS. La colere de Junon luy ferme le Ciel, & la Terre a juré de ne la point recevoir ; Si bien qu'il ne reste que cette Isle, qui n'estant pas encore au monde, n'est point obligée au serment.

N E P T U N E. Arrête à ma voix, Isle flotante, pour servir à la naissance de deux jumeaux qui feront l'honneur du Ciel & les plus beaux enfans de Jupiter. Que les vents retiennent leur haleine, tandis que les Tritons feront passer l'acouchée. Pour le serpent qui la poursuit, il servira de trofée à ces jeunes Dieux, dès le point de leur naissance. Va dire à Jupiter que tout est prest, & qu'elle viene quand il luy plaira.

D I A L O G U E

DU FLEUVE XANTE ET DE
LA MER.

XANTE. **R** E Ç O Y - m o y dans ton sein, mere des Fleuves, pour éteindre le feu qui me devore.

L A M E R. Qui t'a ainsi mal-traité, pòvre Xante ?

XANTE. Vulcain, pour avoir defendu les misérables Troyens contre Achille, qui les moissonoit sur mes bords; Car me debordant, par la multitude des corps morts, je faillis à l'engloutir, dequoy Vulcain irrité vomit contre moy tant de flâmes, qu'il secha toutes les plantes de mon rivage, & fit mourir tous mes poissons; & j'eus bien de la peine à me sauver en l'estat où tu me vois.

LA MER. Pourquoi te prenois-tu aussi à Achille;

XANTE. Voudrois-tu que j'eusse trahy des peuples qui me reverent?

LA MER. Et voudrois-tu aussi que Vulcain eût abandonné le fils d'une Déesse qu'il aime?

DIALOGUE

DE DORIS ET DE TÉTIS.

DORIS. Dequoy pleures-tu. Tétis?

TÉTIS. De l'horreur du spectacle que je viens de voir. Acrise ayant enfermé sa fille avec son enfant * dans un coffre, a commandé qu'on les jetât tous deux dans la mer.

* Danaë
& Per-
sée.

DORIS. D'où vient un commandement si cruel?

TÉTIS. De sa virginité violée. Il avoit mis cette Belle dans une tour d'airain, pour empêcher qu'on ne la vit; lors que Jupiter changé en pluye d'or s'est coulé je ne sçay comment à travers les tuiles, & luy a fait un beau garçon, dont elle vient d'accoucher.

DORIS. Et que dit cette pòvre Dame?

TÉTIS. Elle ne refuse pas de mourir, pourveu qu'on pardonne à l'enfant, qui n'a point failly; Mais le pere impitoyable, sans écouter prieres ni larmes, a repoussé cette petite creature qui luy tendoit ses bras innocens, comme si elle eût imploré son assistance, & qui souÿrit maintenant aux vagues, qui sont prêtes à l'engloutir.

DORIS. Cela me touche aussi bien que toy; mais sont-ils encore en vie?

TE-

TETIS. Le petit coffret nage sur l'eau, près de l'isle de Serife.

DORIS. Jetons-le dans les filets de quelque pêcheur, pour le sauver du naufrage.

TETIS. Je le veus; car je n'ay rien tant en horreur que la cruauté.

D I A L O G U E.

DU FLEUVE ENIPÉE ET DE
NEPTUNE.

ENIPÉE. ESTOIT-IL juste, Neptune, d'emprunter mon nom & ma ressemblance pour abuser de ma maîtresse * ?

* Tyre.

NEPTUNE. Tres-juste, Enipée; car pourquoy mépriser les larmes de cette Belle, qui venoit tous les jours pleurer sur tes bords, contrainte par la violence de son amour ?

ENIPÉE. Et faloit-il pour cela luy faire cette supercherie ?

NEPTUNE. Je l'ay fait par compassion; & elle témoigné d'en estre contente.

ENIPÉE. Ouy, tant qu'elle a crû que c'estoit moy; mais lors que tu t'es nommé, elle a pensé se désespérer, & j'enrage qu'un autre ait eu le plaisir, qui n'appartenoit qu'à moy.

NEPTUNE. Tu-as tort de faire le jaloux, après avoir fait le cruel. Une autre-fois sois moins dedaigneux, & ne laisse pas perdre les momens qui sont si précieux en amour.

DIALOGUE

D'UN TRITON ET DES NERE'IDES.

TRITON. **C**E monstre marin, que vous aviez envoyé pour devorer Andromede, est mort, sans luy avoir fait aucun mal.

IFIANASSE. Comment cela? Cefée s'est-il servy de sa fille, comme d'un apàs pour le surprendre.

TRITON. Non; mais Persée l'a tué.

IFIANASSE. C'est mal reconoitre le service que nous luy avons rendu en le sauvant des flots avec sa mere; mais encore, comment cela s'est il fait?

TRITON. Acrise l'avoit envoyé en Lybie contre les Gorgones.

IFIANASSE. Quoy? tout seul & sans compagnie, à une aventure si perilleuse, & par un chemin si dangereux?

TRITON. Il estoit allé par l'air avec des ailes, que Minerve luy avoit prêtées.

IFIANASSE. Mais comment s'est-il pû garantir de leur veüe qui estoit mortéle?

TRITON. À la faveur du bouclier de cette Déesse, où voyant l'image de Meduse, comme en un miroir, il l'a empoignée par les cheveux, & luy a coupé la tête; puis s'est sauvé tandis que ses sœurs dormoient. Mais comme il passoit au retour sur les côtés d'Étiopie, il a veu Andromede sur le point d'estre dévorée par le monstre, & touché d'amour & de pitié pour cette belle Infortunée, il a petrifié le monstre d'un des regards de Meduse, après l'avoir étourdy d'un coup de sabre. En-suite, déliant la pucèle, qui estoit atachée sur un roc à demy-nüe, il l'a aidée à descendre pas ces precipices, & l'a ramenée à son pere, qui pour recompense la luy a donnée en mariage.

IFIA-

IFIANASSE. J'en ay une extrême joye; après tout, qu'avoit fait cette pòvre fille, pour souffrir un suplice si crùel? estoit-elle coupable de la vanité de sa mere? *

TRITON. Non? mais la mere eût esté punie par le suplice de sa fille.

TETIS. Je n'aime pas ces injustes compensations; outre qu'il ne faut pas prendre garde aux paroles d'une Barbare, qui est maintenant assez punie, par l'aprehension qu'elle a eu de perdre ce qu'elle aimoit.

* *Cassiope**mere**d'Andro-**mede, s'e-**stoit esti-**mée plus**belle que**les Ne-**roides,*

D I A L O G U E

DE NOTUS ET DE ZEFYRE.

NOTUS. JE n'ay jamais veu sur mer un si beau spectacle, que celuy que je viens de voir, l'as-tu veu, Zefyre?

ZEFYRE. Non, je soufflois du côté des Indes, où je n'ay veu que des Elefans, des Grifons, & des Negres.

NOTUS. Tu ne recouvreras jamais une si belle occasion; Cònois-tu le Roy Agenor?

ZEFYRE. Qui? le pere d'Europe.

NOTUS. C'est d'elle que je te veus parler. Tu sçais le commencement de ses amours avec Jupiter, mais tu n'en sçais pas la suite. Comme elle estoit descendüe avec ses compagnes, pour s'ébatre sur le rivage, il est venu bondir autour d'elle, sous la figure d'un taureau, qui estoit si beau & si bien fait, qu'il luy a pris envie de monter dessus; car il paroïsoit fort doux & se lassoit manier. Mais il n'a pas eu plutôt cette Belle sur son dos, qu'il s'est lancé dans la mer, & a tiré vers la Grece. La pòvre fille toute honteuse, empoignant d'une main l'une des cornes, pour se tenir plus ferme, & de l'autre, arrêtant son voile qui flotoit au gré du vent,

vent, a tourné la tête vers ses compagnes éplorées, qui luy tendoient les bras, du rivage.

ZÉPHYRE. Est-ce là tout ce beau spectacle ? Jupiter changé en taureau, qui porte sur son dos une fille qu'il a enlevée par surprise.

NOTUS. C'est que tu n'entens pas le reste. Aussitôt la mer est devenue calme, les vents ont retenu leur haleine ; mille petits amours sont venus voltiger à l'entour d'elle à fleur d'eau, sans mouiller que la pointe de leurs pieds. Les uns portoient en leurs mains la torche nuptiale, les autres chantoient l'Hyménée, suivis de la troupe des Dieux Marins, & des Néréides à demy-nües, montées sur des Daufins, & accompagnées des Tritons qui folâtroient à l'entour. Neptune & Amphitrite marchoient devant, qui représentoient le pere & la mere de la mariée. Venus, portée sur deux Tritons dans une conque marine, répandoit les fleurs sur cette Belle. Ce spectacle a duré depuis la côte de Fenicie jusqu'en Crete, où Jupiter n'a pas plutôt mis le pied, qu'il a repris sa premiere forme, & tenant par la main sa maîtresse, l'a menée dans l'autre Dictéen, toute honteuse ; tu devines assez le reste. Cependant, la troupe des Dieux Marins s'est dissipée, & les vents ont recommencé à souffler comme auparavant, l'un deçà, l'autre delà.

ZÉPHYRE. Que je t'envie un si beau spectacle, dont le recit seul me ravit en admiration.

DIALOGUES DES MORTS.

Quoy qu'il entre icy quelque chose du sujet des Dialogues precedens, & que l'Auteur se veuille moquer de l'opinion des Payens, touchant l'estat des morts après cette vie, il prend de là occasion, de se railler de la vanité des choses du monde, pour en faire mieux conoitre la foiblesse.

D A L O G U E

DE DIOGENE ET DE POLLUX.

DIOGENE. **J**E te prie, Pollux, puisque c'est demain ton tour de voir la lumiere, de dire au Philosophe Menipe, qu'il viene icy rire tout son saoul, s'il n'assez ry là-haut. Car encore y a-t-il quelque doute au lieu où il est de ce qu'on devient après cette vie, mais icy il n'y en a point, & il s'étonnera comme moy, de voir les Rois & les Princes si petits, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à leurs plaintes. Mais dy-luy qu'il aporte toutes ses bribes; parce qu'il en aura bien affaire, & qu'il n'y a rien icy à manger.

POLLUX. Mais comment le conoitray-je ?

DIOGENE. C'est un vieux pelé, qui porte un méchant manteau tout rompu, & rapetassé de diverses pieces; Tu le trouveras à Atènes ou à Corinte, qui se moque de tout, & particulièrement de l'orgueil des Philosophes, qui pensent tout sçavoir, & ne sçavent rien.

POLLUX. S'il est fait comme tu dis, il n'est pas difficile à reconoitre. Mais veus-tu que je die aussi quelque chose de ta part aux Philosophes ?

DIOGENE. Dy-leur, qu'ils quittent leurs vaines disputes, & leurs argumens sossistiques, & qu'il cessent de s'enquerir de la nature des choses,

choses, & de parler de ce qu'ils n'entendent point

POLLUX. Ils diront que je suis un ignorant, & que je n'entens pas la Philosophie.

DIogene. Dy-leur que je leur annonce qu'ils ayent à pleurer.

POLLUX. Je n'y manqueray pas.

DIogene. Pour les Grands, mon petit Amy, tu leur diras; Pourquoi, fous que vous estes, vous tourmentez-vous après de vaines grandeurs, & amassez-vous talens sur talens, comme si vous ne deviez jamais mourir? puis quand il les faudra quitter vous serez inconsolables. Ne manque pas aussi de dire au beau Megile de Corinte, & à l'Athlete Damoxene; Qu'il n'y a icy ni force, ni beauté, ni adresse, ni cheveux blons, ni yeux doux, ni incarnat aux jouës & aux lèvres; En un mot, rien que cendre & que poussiere.

POLLUX. Il n'est pas fort difficile, de faire aussi ce message.

DIogene. Mais dy aux pòvres, dont tu verras un grand nombre s'affliger & se lamenter, Qu'ils cessent deormais leurs plaintes, parce qu'icy bas tout est égal, & que les riches n'y sont pas plus confiderez que les autres. Pour les Lacedemoniens, fay leur des reproches de ma part, de leur lâcheté, & leur dy qu'ils ne sont plus ce qu'ils estoient autre-fois, & qu'ils ont bien degeneré de la gloire de leurs Ancêtres.

POLLUX. N'en dy point de mal, Diogene; car je ne le souffrirois pas; mais je m'aquiteray des autres commissions.

DIogene. Laissons-les là, puisque tu le veus, mais qu'il te souviene du reste.

DIALOGUE

DE CRÉSUS, DE MENIPPE ET
DE PLUTON,

Où d'autres parlent aussi.

CRÉSUS. **N**OUS ne pouvons plus souffrir ce
Philofophe Cynique, que tu nous as
donné pour voifin, & fi tu ne le veus métre ailleurs,
nous ferons contraints de déloger.

PLUTON. Quel mal vous peut-il faire eftant
mort ?

CRÉSUS. Lors qu'il nous entend regretter nô-
tre felicité, à l'un fes trefors, ou fes grandeurs, &
à l'autre fes delices, il fe moque de nous & nous vient
dire des injures ; Quelquefois, il fe met à chanter
pour nous interrompre ; enfin, il nous eft à charge
par tout.

PLUTON. Que difent-ils là de toy, Menippe ?

MENIPPE. La verité, Pluton ; Car j'ay en hor-
reur leur infamie, comme s'il ne leur fuffisoit pas
d'avoir mal vécu là-haut, fans transporter encore
leurs vices dans les enfers, & étaler icy leur môleffe
& leur lâcheté.

PLUTON. Leur felicité eftoit affez confiderable,
pour la regretter.

MENIPPE. Tu rêves, Pluton, de les vouloir
flater dans leurs vices.

PLUTON. Ce n'est pas mon deffein ; mais je ne
puis souffrir de divifion dans mon Empire.

MENIPPE. Quand je me tairois, le fouvernir de
leur felicité paffée les tourmenteroit toujours, auffi
bien que l'image de leurs crimes.

CRÉSUS. N'as tu point de honte de nous venir
offenser, jufqu'en la prefence de Pluton ?

MENIPPE. C'est vous qui en devriez avoir, de
vous

vous estre fait adorer comme des Dieux, sans considerer que vous estiez hommes & mortels comme les autres, & que toute vôtre felicité devoit passer comme un songe. C'est donc avec raison que vous pleurez maintenant ce que vous ne croyiez jamais perdre.

MIDAS. Ah mes tresors !

CRESUS. Ah mes grandeurs !

SARDANAPALE. Ah mes delices !

MENIPPE. Courage, voila une agréable musique pour un Philosofe. Mais afin de rendre plus complete l'harmonie, je vous répodray de tems en tems ce beau mot d'Apollon, *Cônois-toy toy-même* ; Car si vous eussiez bien cônu vôtre foibleffe, & la vanité des choses du monde, vous ne seriez pas maintenant en peine de les regretter.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE TROFONIUS,
en presence d'Amfiloque.

MENIPPE. **P**OURQUOY est-ce qu'après vôtre mort on vous a basti des Temples, & mis au nombre des Dieux ?

TROFONIUS. Sommes-nous responsables des sotises que fait le peuple ?

MENIPPE. Mais le peuple ne l'auroit pas fait, si vous ne luy aviez imposé pendant vôtre vie, & fait croire que vous estiez Profètes.

TROFONIUS. C'est à Amfiloque à te répondre; car pour moy je suis un Heros, & j'ay droit de predire l'avenir; On diroit que tu n'as jamais esté à Lebadie, autrement tu ne douterois pas d'une verité si autentique.

MENIPPE. Il n'est pas necessaire d'y avoir esté, ni d'avoir fait toutes les singeries* que l'on fait en entrant dans ta caverne, pour sçavoir que tu es mort.

* Couverts
d'un lin-
ge, & te-
nant un
gâteau à
la main,

& que tu n'as rien par dessus les autres que ton imposture; Mais je te conjure par ta Prophetie, de me dire ce que c'est qu'un Heros, car je n'en sçay rien

TROFONIUS. C'est comme un milieu entre Dieu & l'homme, on plutôt un composé de tous les deux.

MENIPPE. Si cela est, où est ta partie divine?

TROFONIUS. En Béocie, où elle rend des Oracles.

MENIPPE. Je n'entens pas ces mysteres; car il me semble que je te vois icy tout entier.

DIALOGUE

DE MERCURE ET DE CARON.

MERCURE. **C**ONTONS ensemble, Bâtelier que nous n'ayons quelque différent, lors que nous aurons oublié tous deux, ce que j'ay fourny pour toy.

CARON. Contons, je le veus.

MERCURE. Premièrement, une petite ancre de vingt-cinq sols, pour ta barque.

CARON. Vingt-cinq sols! c'est beaucoup.

MERCURE. Elle en coûte autant, sur ma foy, & la courroye où est atachée la rame, deux carolus.

CARON. Jete; Vingt-cinc sols, & deux carolus.

MERCURE. Plus, une aiguille à racommoder les voiles, quatre sols & un double.

CARON. Ajoute-les.

MERCURE. Pour de la poix & du goudron, pour calfûtrer ta nacée, avec des clous & une corde à remüer les voiles, le tout ensemble, dix sols.

CARON. C'est bon marché.

MERCURE. Voila iout, si je ne me trompe; mais quand est-ce que tu me payeras?

CARON. Je n'ay point d'argent pour l'heure, mais s'il arrivoit quelque bon tems, comme peste, guerre

guerre ou famine, on gagneroit davantage, & je pourrois frauder la gabéle, & trouver dequoy te payer.

MERCURE. Et cependant, je demeureray les bras croisez à souhaiter qu'il arrive des maux au monde, afin de r'avoir mon argent.

CARON. Je ne puis m'aquiter autrement; car on ne gagne rien aujourd'huy.

MERCURE. J'aime mieux encore n'estre pas payé, que de voir arriver tous ces mal-heurs. Mais à propos, as-tu remarqué la difference qu'il y a des morts d'à présent, aux anciens? C'étoit autrefois des gens forts & vigoureux, la plûpart du tems bleffez, & ce ne sont maintenant que de petits foireux, tout pâles & défaits, dont les uns sont morts de poison, les autres de leurs débauches, & la plûpart ont esté envoyez icy par leurs heritiers, pour avoir leur bien.

CARON. Je ne m'en étonne pas; car on a assez de peine à en avoir.

MERCURE. Ne t'étonne donc pas aussi, que je te recommande ce que je t'ay presté.

D I A L O G U E

DE PLUTON ET DE MERCURE.

PLUTON. **C**Onois-tu ce vieux bon homme qui n'a point d'enfans, & qui a tant de gens autour de luy qui aboyent après sa succession?

MERCURE. Qui? Sicyonien?

PLUTON. Luy-même. Je té prie de le laisser encore en vie, jusqu'à ce qu'il ait enterré tous ceux qui veulent avoir son bien.

MERCURE. Cela seroit injuste de le voir si long-tems vivre, & les autres mourir si jeunes.

PLUTON. Nullement, mais tres-juste; car pourquoy veulent-ils estre ses heritiers sans estre ses parens ni ses amis? N'est-ce pas une honte de leur voir faire
des

des vœux en public, pour sa santé, tandis qu'en particulier ils voudroient qu'il fût déjà mort? Je te prie qu'il soit immortel à leur égard.

MERCURE. Ce seroit les châtier comme ils meritent; mais il est vray qu'il les joüe admirablement bien de son côté, faisant à toute heure semblant de mourir, quoy qu'il se porte fort bien, pour leur faire redoubler leurs presens & leurs caresses; de sorte qu'à la fin, je crains qu'ils ne deviennent pòvres par trop d'envie de s'enrichir.

PLUTON. Qu'il retourne donc en la fleur de son âge, comme Iolas, & pour eux qu'ils cessent de partager ses tresors en songe, & quitént toutes leurs vaines esperances.

MERCURE. Laisse-moy faire, je te les ameneray tous l'un après l'autre dans peu de tems; Je penie qu'ils sont sept en tout.

PLUTON. Courage, Mercure, que le bon homme survive à tous ses heritiers imaginaires.

DIALOGUE

DE TERPSION ET DE PLUTON.

TERPSION. EST-IL juste, Pluton, que je meure à l'âge de trente ans, & que ce vieux Teocrite qui en a plus de quatre-vingt dix, soit encore en vie?

PLUTON. Tres-juste, Terpsion; car celuy-là est digne de vivre, qui ne souhaite la mort de personne: & ceux-là sont dignes de mourir, qui tendent des pieges à leur amy, pour avoir sa succession.

TERPSION. Mais n'est-il pas juste que celuy qui ne peut plus jouir de ses biens, les laisse à celuy qui en peut user?

PLUTON. Tu fais de nouvelles loix, de vouloir faire mourir ceux qui ne peuvent plus employer leurs

leurs tresors dans les voluptez ; car Dieu & la Nature en ont autrement ordonné.

TERPSION. C'est leur ordre aussi que je condamne ; car les plus vieux , ce me semble , devroient mourir les premiers, & les autres en-suite, sans laisser vivre par exemple un vieux gouteux qui a perdu l'usage de tous les sens , & n'est plus qu'un sepulcre animé ; pour faire mourir un jeune homme robuste & vigoureux comme moy. C'est metre, comme on dit, la charrüe devant les bœufs, ou , si tu veus que je m'exprime plus noblement , faire remonter les fleuves vers leur source. Si l'on sçavoit , au moins, combien chacun d'eux doit vivre , on ne leur feroit pas la cour en vain.

PLUTON. Pourquoi estes-vous si ardents aussi à desirer le bien des autres ; & pourquoi vous donnez-vous en adoption aux vieillards , pour nous faire rire après quand ils viennent à vous metre en terre ; Car c'est un plaisir de voir de jeunes gens comme vous devenir amoureux de vieillards & de vieilles décrépites , & leur faire mille caresses ; sur tout , lors qu'ils n'ont point d'enfans ; car il n'y a que cela qui les rende aimables. C'est pourquoy , lors qu'ils en ont , ils font semblant de les haïr , pour se faire rechercher , & puis à la mort les r'apellent à leur succession , selon l'ordre de la Raïson & de la Nature ; sans vous laisser pour toutes vos veilles & vos peines , que des plaintes & des regrets inutiles.

TERPSION. C'est ce qui me fait encore enrager après ma mort ; Car combien ay je employé de tems & de bien à courtiser Téocrite, qui faisoit semblant à toute heure de mourir, avec son râlement & sa courte haleine ? ce qui m'obligeoit à redoubler mes presens , pour débusquer mes rivaux , & je croy en verité que cela est cause de ma mort ; car je ne dormois ni nuit ni jour , & je m'aperceus bien que ce souvenir le faisoit rire l'autre jour à mon enterrement.

PLUTON. Courage , Téocrite ; Vi joyeux jusqu'à ce que tu les ayes tous enterrez.

TERPSION.

TERPSION. Plût à Dieu que Cariclés mourût aussi devant luy.

PLUTON. Et Filon même, & Melante; Ils mourront tous l'un après l'autre de rage & de désespoir.

TERPSION. Cela me console. Vi long-tems, Téocrite.

DIALOGUE

DE ZENOFANTE ET DE CALLIDEMIDES.

ZENOFANTE. **C**omment és tu mort, Callidémidés? car pour moy tu sçais que je me crevay en un festin chez Dinias, qui est une belle fin pour un parasite.

CALLIDEMIDES. Je le sçay, mais mon aventure est bien plus tragique, tu conois le vieux Pteodore.

ZENOFANTE. Qui? ce Richard qui n'a point d'enfans, à qui tu faisois la cour?

CALLIDEMIDES. Luy-même. Il m'avoit promis de me faire son heritier; mais ennuyé de l'atente, je voulus l'empoisonner, & gagnay son Echançon, qui par mal-heur fit un *qui pro quo*, & m'empoisonna pour luy. Cela fit bien rire ce bonhomme, lors qu'il eut découvert la fourbe & qu'il me vit tomber tout à coup à la renverse.

ZENOFANTE. Il en avoit bien du sujet; car je ne me puis tenir d'en rire jusqu'en l'autre monde, quoy que je n'y aye point d'interet. Tu t'es égaré, mon ami, en voulant prendre le plus court; au lieu que tu fusses arrivé plus seurement par le droit chemin, quoy que peut-estre un peu plus tard.

DIALOGUE

DE CNEMON ET DE DAMNIPE.

CNEMON. VOILA le proverbe arrivé de la chèvre qui prit le loup.

DAMNIPE. Qu'as-tu d'être ainsi ému ?

CNEMON. Qui ne le seroit, ayant esté si misérablement pris au piège que j'avois tendu moy-même, & laissant pour successeur un homme que je n'ayois point, au préjudice de mes heritiers legitimes.

DAMNIPE. Comment cela ?

CNEMON. Je cajolois Hermolaüs, pour avoir sa succession ; & pour l'engager, je luy montray mon testament, où je le faisois mon heritier, afin de l'obliger d'en faire autant. Mais, par mal-heur, je suis mort le premier, quoy qu'il eût déjà un pied dans la fosse, & il jouit maintenant de tout mon bien, ayant fait comme ces poissons qui devorent la proye avec l'hameçon.

DAMNIPE. Non seulement la proye & l'hameçon, mais le pescheur même, qui s'est laissé prendre dans ses filets.

CNEMON. C'est ce qui me fait mourir de regret, même après ma mort.

DIALOGUE

DE SIMYLE ET DE POLYSTRATE.

SIMYLE. ENFIN, tu nous es venu trouver, Polystrate, à l'âge de près de cent ans.

POLYSTRATE. A quatre-vingt dix-huit, Simyle.

SIMYLE. Comment as-tu passé les derniers trente ans qu'il y a que je suis mort ?

POLY-

POLYSTRATE. Assez gayement, contre ton opinion.

SIMYLE. Il est vray que je ne puis m'imaginer comment tu te pouvois réjouir ainsi caduque & sans enfans.

POLYSTRATE. J'avois toutes choses à souhait.

SIMYLE. Mais tu t'épargnois tout de mon vivant.

POLYSTRATE. Les presens abordoient chez moy de toutes parts, & l'on m'envoyoit ce qu'il y avoit de meilleur dans les pàys étrangers. J'avois plus de credit tout seul que le reste de la ville, les plus Grands me faisoient la cour, & les Dames s'estimoient heureuses de me posseder.

SIMYLE. Es tu devenu quelque Prince après ma mort, ou si Venus t'a changé comme ce vieillard qui la passa dans sa nacéle? car lors que je mourus tu n'étois qu'un vieux chassieux, qui n'avois que quatre dents à la bouche.

POLYSTRATE. On m'aymoit tel que j'estois, & l'on m'eût encore plus aimé, si j'eusse été plus décrepit.

SIMYLE. Tu nous contes des Enygmes.

POLYSTRATE. On voit pourtant arriver cela tous les jours aux vieillards qui n'ont point d'enfans.

SIMYLE. Ah! je t'entens; on te cajoloit pour avoir ton bien, tous tes attraits estoient dans ton coffre.

POLYSTRATE. Il est vray; mais je ne laissois pas de regner, & pour témoigner mon pouvoir, tantôt je fermois la porte à l'un, tantôt je faisois bon visage à l'autre; ce qui redoubloit leurs services.

SIMYLE. Enfin, que leur as-tu laissé?

POLYSTRATE. Des plaintes & des regrets; car j'ay fait mon heritier un jeune garçon qui ne s'y atendoit pas.

SIMYLE. De quel âge?

POLYSTRATE. De vingt ans.

SIMYLE. Je voy bien pourquoy?

POLYSTRATE. Ce n'est pas ce que tu penses ; mais parce qu'il le meritoit mieux que les autres. Maintenant, on le caresse à son tour, & les plus Grands se trouvent à son lever.

SIMYLE. Qu'on luy donne si l'on veut, le commandement des Armées; il ne m'importe, pourveu que ceux qui briguoient ta succession, ne l'ayent pas eüe.

DIALOGUE

DE CARON ET DE MERCURE,
Où plusieurs autres parlent.

CARON. VOYEZ, Messieurs, où nous en sommes; Nous n'avons que cette méchante nacéle, qui fait eau de tous côtez; cependant vous venez en foule, avec grand équipage; je crains bien que vous ne vous en repentiez, & particulièrement ceux qui ne sçavent pas nager; car si le bateau vient une fois à pancher de côté ou d'autre, nous voilà tous au fonds de l'eau.

LES MORTS. Comment ferons-nous donc, pour passer heureusement & sans danger?

CARON. Je vous le diray; il faut laisser tout ce bagage à l'autre bord, encore est-ce tout ce que vous pourrez faire, que de passer en cet estat. Assies-toy, Mercure, à l'entrée de la nacéle, & ne laisse entrer personne qui n'ait tout quité.

MERCURE. C'est bien dit; qui est celui-cy qui marche le premier?

MENIPPE. C'est moy. Tien, voilà ma besace & mon bâton, qui est tout mon vaillant; car pour mon manteau, je ne l'ay pas seulement aporté.

MERCURE. Entre, Menippe, tu es galant homme, & t'assies au haut bout près du Pilote, pour observer la contenance de chacun. Mais qui est ce beau fils?

UN MORT. Carmolée de Megare, de qui le baiser valoit deux talens.

MERCURE. Quite-là tous ces baisers, mon amy, & ces jouies vermeilles, & ces cheveux longs, & ce teint vif & éclatant; Entre maintenant que tu es libre. Mais qui est ce fanfaron, avec sa pourpre & son diadème, qui nous regarde de travers?

UN MORT. Lampique Roy des Gelons*.

* Lieu de

MERCURE. Que veus-tu faire de tout cet appareil, mon amy?

UN MORT. Voudrois-tu qu'un Roy marchât tout nud, & sans équipage?

MERCURE. Un Roy, non, mais bien un mort. Quite tout cela.

UN MORT. Laisse moy pour le moins quelque marque de grandeur, afin qu'on me reconnoisse.

MERCURE. Nullement, il faut tout quitter, & ton orgueil, & ta vanité, & ta folie, & tes cruautéz, & tes violences; Monte à cette heure que rien ne t'empêche. Mais qui est ce grand paillard que voicy;

UN MORT. Le luteur Damafias.

MERCURE. Tu-as raison; car il me souvient de t'avoir veu souvent dans les lieux des exercices; mais tu-as trop d'embonpoint pour un mort; tu enfoncerois la nacéle. Quite toute cette chair inutile, & cette adresse, & cette force, & cette vigueur, & ces acclamations, & ces couronnes; car tout cela ne sert de rien en l'autre monde.

UN MORT. Tien, voila tout, je ne differe plus en rien du reste des morts.

MERCURE. Entre maintenant, que tu es léger? Et toy aussi, Craton, quite ces richesses, ce luxe, ces vanitez; & laisse sur le bord tes ancêtres, & ta noblesse, & tous ces titres magnifiques, & ces inscriptions, & ces éloges, & ces statües, & ta gloire, & ton sepulcre, & ton épitafe; Car le souvenir seul de ces choses est si pesant, qu'il seroit capable de nous submerger.

UN MORT. C'est bien malgré moy; mais qu'y seroit-on? il faut obéir.

MER-

MERCURE. Qui est celuy-cy avec ses armes ? hé ! mon amy , que veus-tu faire icy bas de ce trofée.

UN MORT. C'est le monument que m'a dressé mon pais, pour luy avoir gagné une bataille.

MERCURE. Il faloit laisser tout cela là-haut ; car il y a icy une profonde paix , & l'honneur en est banny, aussi bien que les querèles. Mais qui est cet autre, avec sa mine grave ? on diroit qu'il rêve profondément, & son sourcil me fait peur.

MENIPPE. C'est quelque Philosofe, Mercure, ou plutôt un imposteur & un charlatan ; Fay le deshabiller, tu verras combien de choses ridicules il cache sous son manteau.

MERCURE. Dieux ! combien de doutes, d'impertinences, de rêveries, de pensées vaines & frivoles, de questions obscures & embrouillées, de curiosités inutiles, d'exactitude en des choses de neant ! Mais qu'est-ce qu'il nous cache icy ; son ambition, son avarice, ses débauches ? Quite tout cela, & ton arrogance, & ton effronterie, & ta colere ; car il faudroit une Galere à trente rames pour le porter.

MENIPPE. Coupe-luy aussi cette grande barbe de bouc, qui pese plus de soixante onces, tant elle est large & touffue.

MERCURE. Tu-as raison ; mais qui la coupera, car je n'ay point de ciseaux ?

MENIPPE. Moy, sur le bord du bateau, avec cette coignée, ou plutôt avec une scie, pour rendre la chose plus ridicule.

MERCURE. Courage tu es plus humain, de la sorte.

MENIPPE. Veus-tu que je luy ôte aussi un peu de la hauteur des sourcils ?

MERCURE. Je le veus ; car il les relève par dessus son front.

MENIPPE. Il a encore quelque chose de bien puant sous l'aisselle.

MERCURE. Et quoy ?

MENIP-

MENIPPE. La flaterie, qui luy a donné entrée chez les Grands.

LE PHILOSOPHE. Quite donc aussi, Menippe, ta liberté, ton indifférence, & ta raillerie.

MERCURE. Nullement. Cela ne pèse pas trop, & sert de divertissement pendant le passage. Mais qui est cet Orateur ? Qu'il quite aussi ces longs discours qui n'ont point de fin, ces entrées & ces sorties ennuyeuses, ces digressions hors de propos, ces figures pueriles, ces périodes rondes & carrées, ces fréquentes antitèses, ces hyperboles excessives, ces termes poétiques & empoulez. Voila qui va bien; délie le bateau, tire l'échelle, leve l'anchre, déplie les voiles, dresse le gouvernail. Voguons : Qu'avez-vous à pleurer, fots que vous estes, & particulièrement ce Philosophe ?

LE PHILOSOPHE. Je croyois que l'ame fût immortelle.

MENIPPE. Tu-en as menty, ce n'est pas cela que tu regrettes.

LE PHILOSOPHE. Quoy donc ?

MENIPPE. Tes débauches & tes voluptez. Tu n'iras plus écornifler comme tu faisons, à la table des Grands, ny courre le Bordel toute la nuit, la tête entortillée dans ton manteau, pour venir le lendemain prêcher la vertu à tes Ecoliers, afin d'atraper leur argent. Voila ce qui te tue.

MERCURE. Et toy, Menippe, n'es-tu point fâché d'estre mort.

MENIPPE. Comment le serois-je, que je suis venu icy sans mander ! Mais tandis que nous parlons, j'entens quelques cris là-haut.

MERCURE. C'est que les uns se réjouissent de la mort du Tyran, les autres applaudissent à Diofante qui fait l'oraison funebre de Craton dans Sicyone. Voila les femmes qui traînent par les cheveux celle du Tyran, & les enfans qui jetent des pierres aux siens. D'autre côté, la mere de Damasias le pleure en la compagnie des autres femmes; mais personne ne te regrette, Menippe.

MENIPPE. Tu verras bien-tot les chiens & les cor-

corbeaux s'entrebate, à qui me servira de sepulture, & faire un beau charivary à mes funeraillies.

MERCURE. Courage, je te louie d'estre ainsi ferme & resolu. Mais puisque vous voilà passez, allez vous presenter devant vôtre Juge, tandis que Caron & moy irons querir le reste des morts.

MENIPPE. Bon voyage, Mercure ; Mais avançons, que tardons-nous ? on ne sçauroit éviter le jugement, & l'on ne parle icy que de rouies, de gibets, & de vautours ; On verra bien-tôt ce que chacun a dans le ventre.

D I A L O G U E

DE CRATÉS ET DE DIOGENE.

CRATES. **A**S-tu conu ce vieux Merique de Corinte, qui avoit tant de vaisseaux, à qui son cousin, qui n'estoit pas moins riche ni moins vieux que luy, avoit coûtume de dire ce mot d'Homere, *il faut que je t'enleve, ou que tu m'enlèves ?* Car ils s'étoient donné par testament tout leur bien ; & les Devins, aussi bien que les Oracles, asseuroient tantôt l'un & tantôt l'autre qu'il survivroit à son compagnon.

DIOGENE. Et qu'en est-il arrivé ?

CRATES. Qu'ils sont tous deux morts à même tems, & que leur succession est écheüe à des gens de qui les Devins ni les Oracles n'avoient point parlé.

DIOGENE. Que j'en suis aise ; Nous ne nous amusions pas à ces sotises-là pendant nôtre vie, & je n'ay jamais souhaité la mort d'Antitene, pour avoir son baton qui estoit d'un fort olivier, ni toy la miene, pour avoir ma besace & mon tonneau.

CRATES. C'est que chacun se contentoit de ce qu'il avoit, & qu'il me suffisoit d'heriter de tes vertus comme tu avois fait de celles de ce grand homme qui est un tresor beaucoup plus precieux, quoy qu'il

ne soit pas si recherché. Car vous ne voyez personne qui nous vienne faire la cour pour ce sujet; au lieu que chacun court après les grandeurs & les richesses.

DIogene. Je ne m'en étonne pas; car ils ont l'ame corrompue par les delices, & estans vuides d'honneur, ils ne peuvent contenir la vertu; Semblables au tonneau percé des Danaïdes; Mais il ne manquent pas de grifes ni de crochets, pour retenir leur or quand on le leur veut arracher.

CRATES. Nous avons aussi cette consolation que nous emportons avec nous nos trefors; au lieu qu'ils laissent les leur là-haut, & qu'on leur ôte icy jusqu'au double qu'on leur a mis dans la bouche pour le passage.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET D'ANNIBAL,
Où Scipion & Minos parlent.

ALEXANDRE. **A**RRETE, Cartaginois, c'est à moy à passer devant.

ANNIBAL. Je ne te le cederay point.

ALEXANDRE. Veus-tu que Minos soit nôtre Juge?

ANNIBAL. Je le veus.

MINOS. Qui estes-vous?

ALEXANDRE. Alexandre & Annibal.

MINOS. Tous deux Grands hommes; mais quel est vôtre différent?

ALEXANDRE. A qui passera le premier; Cet Afriquain est si insolent, que de me disputer la preference, à moy qui ay esté Monarque de toute l'Asie, & le plus grand Capitaine de l'Univers.

MINOS. Il faut entendre ses raisons; que dis-tu de cela, Annibal?

ANNIBAL. Que je suis heureux d'avoir à parler devant

devant un Juge qui ne donnera rien à la faveur, & n'aura pas tant d'égard à l'apparence, qu'à la verité. Je dis donc, que celuy qui s'est élevé comme moy par ses propres forces, & qui ne doit qu'à luy-même sa fortune, doit estre preferé à celuy qui tire sa gloire de ses Ancêtres. Car estant passé d'Afrique en Espagne avec une poignée de gens, je me rendis d'abord illustre par ma valeur; & après la mort de mon beau-frere ayant eu le commandement des Armées, je domptay les Celtiberiens & les Gaulois qui regardent l'Occident; puis traversant les Alpes, je conquis toute l'Italie jusqu'à Rome, après avoir gagné trois grandes batailles, & tué pour un jour tant d'ennemis, que je mesuray au boisseau les anneaux d'or que portent les Chevaliers, & marchay sur un pont de corps morts. J'ay fait toutes ces choses sans me dire fils de Jupiter, ny vouloir passer pour un Dieu. Mais ce qui est de plus considerable, c'est que je n'ay pas eu affaire à des Armeniens ny à des Medes, qui fuient avant le combat, & abandonnent la victoire à qui a la hardieffe de l'atendre; mais aux nations les plus belliqueuses, & aux Capitaines les plus experimentez de l'Univers. D'ailleurs, je n'ay pas fait toutes ces conquêtes avec des troupes aguerries de longemain, ni avec des soldats de mon pays; mais avec une armée de vagabons & de mercenaires; non pas heritier d'un sceptre; mais simple bourgeois de Carthage. Alexandre, au contraire, ayant reçu de son pere avec un Empire une armée qui estoit invincible, a eu besoin encore de fortune pour domter un Prince voluptueux, & des nations effeminées, & depuis, corrompu par sa victoire, a degeneré de ses Ancêtres; & s'est fait adorer comme un Dieu, après avoir tué de sa main ses meilleurs amis, & envoyé les autres au supplice. Pour moy, triomphant & victorieux, ayant esté rapellé en Afrique, pour m'opposer à Scipion, j'ay obéi comme le moindre des Citoyens; & depuis, condamné injustement j'ay porté patiemment mon exil. Mais j'oublois une partie de ma gloire, que
j'ay

j'ay fait toutes ces choses sans le secours des Létres ni des Sciences, & sans avoir eu pour precepteur Aristote ; Que si Alexandre pretend quelque avantage par son Diadème, cela est bon à l'égard des Perles & des Macedoniens, mais non pas de moy, qui ne suis pas né son sujet, & qui ay remporté la gloire de sage & de vaillant Capitaine ; mais de qui la fortune n'a pas secondé toujourns la valeur.

MINOS. Voila parlé fortement, & non en Barbare. Que répons-tu à cela, Alexandre ?

ALEXANDRE. Que ma renommée suffiroit pour me donner l'avantage, si je ne voulois l'emporter par la force de la raison, aussi bien que par les armes, & triomfer par mes paroles, comme par mes actions. Car ayant trouvé le Royaume de mon pere chancelant & ébranlé par sa mort, j'ay sceu l'affermir par le suplice de ses meurtriers, & faire trembler la Grece par la rüine de Tèbes. En suite, élu General contre les Barbares, j'ay porté mes armes & mes esperances plus loin qu'aucun autre devant moy ; & traversant l'Hellespont ay défit les Capitaines de Darius en bataille rangée, conquis toutes les Provinces jusqu'en Cilicie, vaincu le Roy de Perse luy-même, & moissonné pour un jour tant de lauriers, que la barque de Caron ne suffisoit pas à passer les morts, tant le nombre en estoit grand. En-suite, pour ne point parler de Tyr ni d'Arbelles, j'ay assujety toute l'Asie, jusqu'aux Indes, & les Indes mêmes, & pris l'Océan pour borne de mon Empire. Non content de ces exploits, j'ay traversé le Tanäis, & vaincu les Scytes, triomfé de tous les ennemis de la Grece, & laissé des couronnes en partage à mes Capitaines. Que si après avoir fait tant de choses au dessus d'un mortel, les hommes m'ont pris pour un Dieu, cela leur est pardonnable ; & à moy aussi de l'avoir souffert à l'établissement d'un nouvel Empire. Enfin, tu vois devant toy le Conquerant de la moitié de l'Univers, à qui un bány dispute la préseance, après estre mort esclave d'un petit Roy de Bitynie. Ajoûtez à cela

que j'ay fait toutes ces conquêtes en Lion & à force ouverte ; au lieu qu'Annibal n'a jamais agi que par fraude, & a esté dompté à la fin par ses propres armes. aussi crüel envers les vaincus, que je leur ay esté clement. Mais il a bonne grace de me reprocher mes débauches, après les delices de Capouë, qui luy ont fait perdre le fruit de tant de victoires. Au lieu que, jamais més plaisirs n'ont souillé la gloire de mes armes, & que j'ay atendu à triomfer, que je n'eusse plus d'ennemis. Je pourrois dire plusieurs autres choses pour ma defence ; mais je rougirois d'employer plus de paroles pour une cause si juste. Il ne reste plus qu'à prononcer sur ce different.

SCIPION. Arréte, Minos, j'ay quelque chose à représenter.

MINOS. Qui és tu ?

SCIPION. Scipion, qui ay vaincu Annibal, & dompté Cartage.

MINOS. Et qu'as-tu à dire ?

SCIPION. Que je le cede à Alexandre, & que je le dispute à Annibal.

MINOS. Tu-as raison ; tu passeras devant luy, & Alexandre devant tous ; Qu'on ne m'en parle plus.

DIALOGUE

DE DIOGENE ET D'ALEXANDRE.

DIOGENE. **H**E quoy ! Alexandre, tu és mort comme un autre homme !

ALEXANDRE. Cela n'est pas étrange, estant né mortel.

DIOGENE. Mais Jupiter estoit donc un imposteur de dire, que tu estois son fils, & ta mere nous en faisoit acroire, en disant qu'elle avoit couché avec un dragon.

ALEXANDRE. C'est qu'il n'y a pas trop d'assurance aux femmes, ni aux oracles ; mais je le souffris

fois parce que cela imprimoit plus de respect & d'obeissance dans l'esprit des peuples.

DIOGENE. Enfin, à qui as-tu laissé ton Empire?

ALEXANDRE. Je ne sçay; car je n'ay pas eu le loisir d'en disposer; Mais en mourant, je donnay mon anneau à Perdicas. Qu'as-tu à rire?

DIOGENE. C'est qu'il me souvient du tems que la Grece te proclamoit son General, & que ses Orateurs te donnoient rang entre ses principaux Dieux. Il y en eut même de si insolens que de te sacrifier & de te bâtir des Temples, comme au fils de Jupiter; mais où es-tu ensevely?

ALEXANDRE. En Babylone; car il n'y a que trois jours que je suis mort; mais Ptolemée me doit emporter en Egypte, pour m'y faire adorer avec les Dieux du pays.

DIOGENE. Qui ne riroit, Alexandre, de voir que tu n'es pas encore sage après ta mort, & que tu te flates de l'esperance de te voir adoré avec des monstres! Quite ces fôtes vanitez, il n'y a point de commerce d'icy là-haut, & l'on ne retourne plus au monde depuis qu'on en est une fois party. Mais je voudrois bien sçavoir comment tu portes la perte de ton Empire, & ce que tu penses quand il te souvient de Bactres & de Babylone, de ta grandeur & de ta gloire? Quoy tu pleures, pôvre sot, Aristote ne t'a-t-il point appris que tout cela n'étoit que vanité?

ALEXANDRE. Que dis-tu là du plus lâche de tous mes flateurs? ha! ne m'oblige point, je te prie, à publier ses defauts, & à te dire comme il a abusé de la bonté de mon naturel, & de la passion extrême que j'avois pour les Létres; tantôt me cajolant sur ma beauté, & tantôt sur mes richesses, qu'il metoit hardiment au nombre des biens, afin qu'il n'eût point de honte de les demander, ni de les recevoir. Voila ce que j'ay profité à sa doctrine, de prendre pour biens des choses qui ne le sont pas, & dont la perte maintenant m'afflige.

DIOGENE. Sçais-tu ce que tu feras pour te guer-

rir, puis qu'aussi bien il n'y a point d'ellebore en l'autre monde? Va boire cinq ou six grands traits du fleuve Lété, jusqu'à ce que tu ayes perdu le souvenir de tous ces biens imaginaires. Aussi bien voila Clite & Calistene, avec une foule de mal-contens, qui s'aprént à te tourmenter; Fuy, pour le moins après ta mort, & bois tout ton faoul; car c'est le seul moyen de guerir.

DIALOGUE

D'ALEXANDRE ET DE FILIPPE.

FILIPPE. **I**L faut que tu confesses maintenant que tu es mon fils; car tu ne serois pas mort estant fils de Jupiter?

ALEXANDRE. Je le sçavois bien dès là-haut; mais je croyois cette opinion favorable à mes desfeins.

FILIPPE. Quoy! de te laisser ainsi piper aux flateries de tes courtisans?

ALEXANDRE. Non, mais de répandre par tout la terreur de mon nom & de mes armes, afin qu'on ne m'osât resister.

FILIPPE. Et à quels peuples as-tu jamais eu affaire qui fussent si redoutables? Il falloit ataquier comme moy, les Traces, les Illyriens, & les Grecs, dont dix mille sous Clearque ont fait fuir des millions de Barbares.

ALEXANDRE. Mais les Scytes & les Indiens avec leurs Elefans, estoient-ils à mépriser? Je ne les ay pas vaincus pourtant en semant des divisions parmi eux, ni en corrompant leurs chefs, & manquant de parole à tous; mais en bataille rangée. Pour les Grecs, je les ay gagez par la douceur, après les avoir domptez par la force.

FILIPPE. J'ay appris tout cela de Clite, & que tu avois pris les coûtumes des vaincus, & t'estois fait adorer

adorer comme un Dieu, sans souffrir qu'on me louât en ta présence, ce qui fut cause de sa mort. Il ajoutoit, que tu-as exposé Lyfimachus aux Lions, & fait mourir tes autres amis par des crimes supposés; pour ne point parler des amours de Roxane, & des caresses d'Efestion. Je n'ay trouvé qu'une chose digne de moy dans l'histoire de ta vie, c'est de t'estre abstenu de la femme de Darius, d'avoir eu soin de sa mere & de ses filles.

ALEXANDRE. Et ne dis tu rien de ma valeur, lors que je sautay tout seul en bas du rempart dans la ville des Oxydraques?

FILIPPE. Cette action est plus digne de blâme que de louange. Ce n'est pas que je n'estime le courage en un Prince, & que je ne sois bien-aïse de le voir l'épée à la main à la tête de ses troupes; Mais il y a de la difference entre la valeur d'un General & celle d'un fantassin; outre que cela nuisoit à la reputation de tes armes, de voir un Dieu sanglant entre les mains des Chirurgiens. Et maintenant que tu es mort, combien penses-tu qu'il y en a qui se moquent de tes impostures? D'ailleurs, l'avantage que tu voulois tirer de cette reputation, diminue beaucoup de ta gloire, comme ayant voulu étonner par des prestiges, ceux que tu ne pouvois vaincre par la force; outre que tout cela, quelque grand qu'il soit, est encore au dessous d'un Dieu.

ALEXANDRE. On m'a comparé pourtant à Bachus & à Hercule, d'autant plus que j'ay pris des forteresses, qu'ils avoient trouvé imprenables.

FILIPPE. C'est une chose étrange que tu ne sois pas encore défait de ces sottises, & que tu veuilles faire le fils de Jupiter jusques dans les enfers. Appren pour le moins à estre sage après ta mort.

DIALOGUE

D'ACHILLE ET D'ANTILIQUE.

ANTILIQUE. **Q**UE disois-tu n'agueres à Ulyffe, Que tu aymerois mieux estre valet de quelque pòvre labourcur, qui n'auroit pas son faoul de pain, que de regner icy parmy les Ombres ? Que cela est indigne du disciple de Fœnix & de Chiron, & qu'il sent bien plus son lâche Frygien, que son Achille, qui prefera une mort glorieuse à une vie pleine de delices.

ACHILLE. Ha ? fils de Nestor, C'est que je ne sçavois pas alors que toute la gloire du monde n'est que fumée, quoy qu'en die Homere, & tous les Pœtes. Il n'y a plus icy ni force, ni beauté, ni industrie ; Je ne vois point que les Troyens m'y apprehendent, ni que les Grecs m'y reverent. Tout y est égal & envelopé de mêmes tenebres ; Ce qui me fait souhaiter de revivre, au hazard d'estre petit compagnon.

ANTILIQUE. Il faut obéir aux loix du monde, & ne pas murmurer contre l'ordre de la Nature. Tous les Grands hommes sont morts, aussi bien que toy.

ACHILLE. Tu essayes en vain de me consoler Antilique ; Je ne sçay comment le souvenir de la vie me donne des regrets, & à toy aussi. Mais tu es plus sage que moy pour les dissimuler, si ce n'est plutôt lâcheté de ne s'oser plaindre, quand on souffre.

ANTILIQUE. Au contraire, c'est resolution ; Car à quoy servent toutes ces plaintes, ne vaut-il pas mieux porter son mal en patience, que de se faire moquer de soy par des regrets inutiles ?

DIALOGUE

D'HERCULE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. N'Est-ce pas là Hercule ? C'est luy, fans doute, Je le cõnois à sa peau de lion & à sa mafsie, fans parler de son arc ni de l'avantage de sa taille. Mais comment est-il mort, estant fils de Jupiter ? D'où vient, mon amy, qu'ayant toujõurs esté triomfant & victorieux, tu as esté à la fin dompté par la mort ? Je te sacrifiois là-haut comme à un Dieu.

HERCULE. Avec raison ; Car Hercule est au Ciel en la compagnie des Dieux, & je ne suis que son ombre.

DIOGENE. Que dis-tu là, peut-on estre en même tems au Ciel, & dans les enfers ?

HERCULE. Je t'ay déjà dit, que ce n'est pas Hercule que tu vois icy.

DIOGENE. Est-ce que tu as pris sa place, pour jouer icy bas son personnage ?

HERCULE. C'est quelque chose de semblable.

DIOGENE. Mais comment Eaque, qui est si exact, t'a-t-il pû prendre pour un autre ?

HERCULE. Il a esté deceu par la ressemblance.

DIOGENE. Je le croy ; car ce n'est en effet que la même chose ; & j'ay peur, au contraire, que ce ne soit icy Hercule, dont le Ciel n'ait que l'image.

HERCULE. Tu és bien insolent de me contredire. Ne crains-tu point que je te fasse sentir quel personnage je represente ?

DIOGENE. Et que pourrois-tu faire à un mort, & particulièrement n'estant qu'une ombre ! Mais dy-moy, lors que tu estois là-haut, estois-tu déjà l'ombre d'Hercule, ou si vous n'estiez tous deux qu'une même chose, qui s'est partagée après la mort ?

HERCULE. Quoy qu'on se pût empêcher de répondre à un si impudent Sofiste, je te diray que ce qui

estoit né d'Amfitrion est mort, & c'est cela que je suis ; mais ce qui estoit né de Jupiter est dans le Ciel.

DIogene. Je t'entens, c'est qu'Alcmene eut deux jumeaux, l'un d'Amfitrion, & l'autre de Jupiter.

HERCULE. Nullement ; ces deux n'estoient qu'un.

DIogene. Cela est difficile à comprendre. deux Hercules en un seul, l'un mortel & l'autre immortel, si ce n'est comme l'on peint les Centaures, moitié chevaux & moitié hommes.

HERCULE. Ne sommes-nous pas tous composez de l'ame & du corps ? Qui empêche donc que l'une ne monte au Ciel, qui est le lieu de son origine, & que l'autre ne descende icy ?

DIogene. Cela seroit bon, si tu estois le corps d'Hercule ; mais tu n'es que son ombre, & tu ferois sans y penser, trois Hercules au lieu de deux ; l'un au Ciel, l'autre dans les enfers, & le troisieme sur le mont Oëta, où tu as esté brûlé.

HERCULE. Je vois bien que tu es un grand Sçiste ; mais qui es-tu ?

DIogene. Diogene, & non pas son ombre ; qui ne suis pas dans le Ciel, mais parmy les morts, & me moque d'Homere & de ses Fables.

DIALOGUE.

DE MENIPPE ET DE TANTALE.

MENIPPE. **Q**U'AS-TU à pleurer, Tantale ?
& quel tourment souffres-tu
dans ce lac où tu habites ?

TANTALE. Je meurs de soif, Menippe.

MENIPPE. Es-tu si paresseux, que de ne te pouvoir baisser pour boire, ou prendre seulement de l'eau dans le creux de ta main ?

TANTALE. L'eau s'enfuit quand je m'en approche, & si j'en pense prendre avec la main, elle est aussi-tôt écoulée.

MENIPPE

MENIPPE. Cela est étrange ! Mais qu'as-tu besoin de boire, n'ayant plus de corps ? Car ce qui avoit faim & soif est enterré en Lydie, & l'ame n'a pas besoin de boire ni de manger.

TANTALE. C'est mon suplice, Menippe, que mon ame ait la même alteration que mon corps.

MENIPPE. Je le veus croire, puisque tu le dis ; mais encore quelle est ton apprehension ? Crains-tu de mourir de soif, comme s'il y avoit une autre mort après celle-cy ?

TANTALE. Non ; mais cela fait partie de mon suplice, d'avoir soif, sans qu'il en soit besoin.

MENIPPE. Tu rêves, Tantale, & si tu as besoin de boire, c'est de l'ellebore, pour guérir un mal contraire à la rage, d'aprehender la soif, & non pas l'eau.

TANTALE. Je ne refuse pas d'en boire, pourveu qu'on m'en donne.

MENIPPE. Console-toy, Tantale, tu n'es pas le seul des morts qui ne boit point ; car tous tant qu'ils sont, n'ayant point de corps, ne peuvent boire, mais tous n'ont pas comme toy une soif extrême, sans se pouvoir desalterer.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE MERCURE.

MENIPPE. **O**U sont toutes ces beautez de l'autre monde ? Montre moy tout, Mercure ; car je ne fais que d'arriver.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Menippe ; mais regarde de ce côté-là, tu y verras Nérée, Narcisse, Hyacinthe, Achille, Tyro, Léda, Helene ; enfin, tout ce que l'Antiquité a eu de beau dans l'un & dans l'autre sexe.

MENIPPE. Je ne vois que des os, & des carcasses toutes semblables.

MERCURE. C'est pourtant tout ce que les Pöetes ont admiré, quoy qu'il semble que tu n'en fasses point d'estat.

MENIPPE. Pour le moins, montré-moy Helene; car je ne la scaurois reconnoitre.

MERCURE. Cette carcasse que tu vois, c'est Helene.

MENIPPE. Quoy? c'est pour cela que toute la Grece s'embarqua sur mille Navires, & que tant de braves gens perirent, & tant de villes furent ruinées?

MERCURE. C'est que tu ne l'as pas veüe en sa beauté; car je suis seur que tu n'aurois point craint d'endurer mille travaux pour cette Belle, comme dit le Pöete. Ne vois-tu pas que les fleurs, quand elles sont passées, n'ont plus rien de beau, & lors qu'elles sont en leur lustre, tout le monde les admire?

MENIPPE. C'est ce qui m'étonne, Mercure, que tant d'honnêtes gens ne se soient pas aperceus qu'ils entreprennent de si grands travaux, pour une chose de si peu de durée.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir de filosofer, Menippe, choisy un lieu commode pour ta demeure, tandis que j'iray faire passer le reste des Ombres.

DIALOGUE

D'EAQUE, DE PROTESILAS, DE
MENELAUS ET DE PARIS.

EAQUE. **P**OURQUOY est-ce, Protesilas, que tu te jetes sur Helene, & que tu l'étrangles?

PROTESILAS. Parce qu'elle est cause de ma mort, & que ma femme est demeurée vëve, & ma maison imparfaite.

EAQUE. Il s'en faut prendre à Menelaus, qui t'a mené à la guerre de Troye, où tu es mort.

PROTESILAS. Tu-as raison; c'est à toy que j'en veus, miserable. ME-

MENELAUS. Ce n'est pas encore à moy qu'il s'en faut prendre, mais à Paris, qui contre tout droit d'hospitalité, m'est venu enlever ma femme, & mériteroit d'estre mal-traité, non seulement par les Grecs, mais par tous ceux qui sont morts au siege de Troye.

PROTESILAS. Vien donc, mal-heureux, que je t'étrangle, puisque tu es cause de la mort de tant de gens; Tu ne m'échaperas pas.

PARIS. Tu as tort, Protefilas, de traiter si mal un amoureux comme toy, & l'esclave d'un même Dieu; Ne sçais-tu pas que c'est luy qui nous force d'aymer, & qui fait de nous ce qui luy plaît?

PROTESILAS. Il est vray que ce petit Dieu d'amour est cause de tout le mal.

E A Q U E. Mais on le pourroit excuser aussi, en disant. Qu'il n'y a que toy proprement qui sois cause de ta mort; puis qu'oubliant ta maitresse, que tu ne faisois que d'épouser, tu t'alas jeter devant tous les autres pour aquerir de la gloire, & fus le premier tué à la descente du Navire.

PROTESILAS. J'aurois bien plus de sujet de m'en prendre aux Dieux, & d'accuser le destin qui l'avoit ainsi ordonné.

E A Q U E. Pren-t'en donc à eux, & laisse ceux cy en repos après leur mort.

D I A L O G U E

DE MENIPPE ET D'EAQUE,
Où plusieurs autres parlent.

MENIPPE. **I**E te conjure par le Dieu des enfers, de me montrer tout ce qu'on peut voir icy.

E A Q U E. Il seroit difficile de te montrer tout; mais voicy le principal, Cerbere, Caron, Flégéon, & le marais que tu-as passé.

ME-

MENIPPE. Je sçay tout cela, & que tu es le portier des enfers, J'ay veu même Pluton & les Furies; mais montre-moy ces illustres morts dont on parle tant.

E A Q U E. Voila Agamemnon, Achille, Diomedé, Ulyssé, Ajax, Idomenée, & les autres Princes Grecs.

MENIPPE. Grands Dieux, Homere! en quel estat sont les Heros de tes Rapsodies, sans aucune forme ni beauté qui les puisse faire reconoitre! En un mot, rien que cendre & que pouffiere; Mais qui est celuy-cy, Éaque?

E A Q U E. C'est Cyrus, & Crésus en-suite; puis Sardanapale; & plus loin, Midas & Xerxes.

MENIPPE. C'est donc toy, detestable, qui as percé le mont Athos, & enchainé l'Hellespont, & qui as fait trembler toute la Grece! Est-ce là Crefus? Dieu! comme il est fait! & Sardanapale! je te prie que je luy donne un coup de poin.

E A Q U E. Tout beau; Tu luy romprois la tête qu'il a extrêmement delicate, à cause que ce n'étoit qu'un effeminé. Mais veus-tu que je te montre aussi les Filososfes?

MENIPPE. Je le veus.

E A Q U E. Tien, voila Pytagore.

MENIPPE. Bon-jour, Euforbe, Apollon, & tout ce qu'il te plaira.

P Y T A G O R E. Bon-jour, Menippe.

MENIPPE. N'as tu plus ta cuisie d'or?

P Y T A G O R E. Non; mais que je voye s'il n'y a rien à manger dans ta besace.

MENIPPE. Il n'y a que des féves, mon amy, qui n'est pas un manger pour toy.

P Y T A G O R E. Donne, donne, on a d'autres sentimens en l'autre monde, & je ne m'aperçois point icy de ce que j'y remarquois là-haut.

E A Q U E. Voila Solon, Tâles, Pittacus, & les autres Sages, qui sont, comme tu vois, sept en tout.

MENIPPE. Je ne vois que ceux-là qui ne pleurent

rent point , & qui conservent quelque gayeté icy bas ; Mais qui est celui-cy tout poudreux comme un gâteau cuit dans les cendres , & tout plein d'éleveures ?

E A Q U E. C'est Empedocle qu'on a tiré du mont Etna, à demy rôty.

M E N I P P E. Dieu te gard, maître Pantouffier, * *On luy donne des pantouffles d'airain.*
qui t'a meü de te jeter tout vif dans cette fournaïse ?

E M P E D O C L E. La melancolie.

M E N I P P E. Dy plutôt que c'estoit orgueil, vanité, presomption, pour faire croire que tu estois immortel, lors qu'on ne te trouveroit plus ; Voila ce qui t'a consumé toy & tes pantouffles. Mais ta fourbe n'a seruy de rien ; car on t'a veu après ta mort. Ce n'est pas tout, Où est Socrate ?

E A Q U E. Avec Nestor, Palamede, & les autres grands causeurs du tems passé, qui en conte à son ordinaire.

M E N I P P E. Je serois bien-aïse de le voir, si c'est près d'icy.

E A Q U E. Voy-tu cette tête chauve ?

M E N I P P E. C'est un signe commun à tous les morts.

E A Q U E. Je dis ce camus.

M E N I P P E. Ils le sont tous aussi.

S O C R A T E. Est-ce moy que tu demandes, Menippe ?

M E N I P P E. Ouy, Socrate.

S O C R A T E. Que fait on à Atènes ?

M E N I P P E. Force gens font les Philosophes, qui n'en ont que l'habit & la démarche ; Tu sçais comme Platon & Aristippe sont venus icy, l'un fortant de la Cour d'un Tyran ; & l'autre tout parfumé.

S O C R A T E. Et qu'est-ce qu'on dit de moy ?

M E N I P P E. Tu es trop heureux pour ce regard ; car on croit que tu-as esté un homme admirable, & qui a tout sceu, quoy que pour te dire la verité, je croy que tu ne sçavois rien.

S O C R A T E. Je leur ay dit cela tant de fois ; mais ils n'en vouloient rien croire.

MENIPPE. Qui sont ceux-là qui sont près de
toy ?

SOCRATE. Charmide, Fedre, & Alcibiade.

MENIPPE. Courage, tu n'as pas oublié tes bon-
nes coùtumes en l'autre monde, & aimes encore les
beaux garçons.

SOCRATE. Que voudrois-tu que je fisse icy de
plus agréable ? mais assies-toy là près de nous.

MENIPPE. J'aime mieux aler près de Cresus &
de Sardanaple, pour leur ouïr faire leurs regrets ; car
cela me fait crever de rire.

E A Q U E. Et moy, je m'en va aussi, de peur que
quelque mort ne s'évade pendant mon absence. A-
dieu ; une autre-fois tu verras le reste.

D I A L O G U E

DE MENIPPE ET DE CERBERE.

* *C'est que c'estoit un Philosofe Cy- nique.* MENIPPE. **D**Y-moy, Cerbere, puisque * nous
sommes camarades. En quel
estat estoit Socrate lors qu'il vint icy ? Car com-
me tu es Dieu, tu sçais pour le moins aussi bien par-
ler qu'aboyer.

CERBERE. Il sembloit d'abord fort resolu, &
vouloit passer pour homme qui n'aprehende point
la mort ; mais lors qu'il eut mis le pied dans ces tri-
stes lieux, il fut effrayé de l'épaisseur de leurs tene-
bres, & comme je commençay à l'aboyer & à le
mordre, il se mit à pleurer comme un enfant, & à se
tourmenter en cent façons.

MENIPPE. C'étoit donc un imposteur, qui ne
méprisoit pas la mort, comme il disoit.

CERBERE. Quand il vit qu'il en falloit passer par
là, il témoigna de la resolution, pour ne point paroî-
tre souffrir à regret une necessité, & pour se rendre
plus admirable. On peut dire cela generalement de
tous les Filosofes, qu'ils sont fort vaillans jusqu'à ce
passage ; mais ils perdent coeur alors, comme les au-
tres.

M E-

MENIPPE. Mais moy ; comment t'ay-je paru en ce moment ?

CERBERE. Digne de ta profession, & Diogene avant toy ; car vous n'estes point venus icy par force, ni en rechignant ; mais d'une façon libre & gaye, comme s'il n'y eût eu à rire que pour vous, & à pleurer pour tous les autres.

DIALOGUE.

DE CARON, DE MENIPPE ET DE MERCURE.

CARON. P AYE le Batelier, maraut.

MENIPPE. Crie tant que tu voudras ; tu n'auras rien.

CARON. ça un double pour le passage.

MENIPPE. Comment veus-tu que je t'en donne, si je n'en ai point ?

CARON. Y a-t-il quelqu'un qui n'ait pas vaillant un double ?

MENIPPE. Moy.

CARON. Je t'étrangleray, mal-heureux, pour mon argent.

MENIPPE. Et moy, je te rompray la tête à coups de bâton.

CARON. Je t'auray donc passé pour neant ?

MENIPPE. Que Mercure te paye s'il veut, puisqu'il m'a amené icy.

MERCURE. Cela seroit bon, que je payasse pour les morts, après avoir eu la peine de les conduire !

CARON. Je ne te laisseray pas aller autrement.

MENIPPE. Mets donc ta nacéle à bord, mais comment feras-tu pour me faire payer, si je n'ay point d'argent ?

CARON. Ne sçavois-tu pas bien qu'il en falloit apporter ?

MENIPPE.

MENIPPE. Et quand je l'aurois sceu, me pouvois-je empêcher de mourir ?

CARON. Quoy ! tu seras le seul qui te vanteras d'avoir passé la barque de Caron pour rien ?

MENIPPE. Non pas pour rien ; car j'ay tiré à la rame & à la pompe, sans te rompre la tête de mes cris comme les autres.

CARON. Cela n'a rien de commun avec le passage.

MENIPPE. Remets-moy donc en vie..

CARON. Bon, pour me faire battre par Eaque.

MENIPPE. Laisse moy donc en repos.

CARON. Montre ce que tu as dans ta besace.

* Pois
plat &
amer.

MENIPPE. Il n'y a que des lupins *, ou quelque œuf couvé.

CARON. Mercure, d'où nous as-tu amené ce chien, qui ne fait qu'aboyer tout le monde, & se moquer de ceux qui pleurent.

MERCURE. Tu ne sçais, Caron, qui tu-as passé, c'est un homme parfaitement libre, & qui ne se soucie de rien.

CARON. Que si je te rattrape jamais !

MENIPPE. On n'y retourne pas deux fois.

D I A L O G U E

DE PLUTON, DE PROTESILAS
ET DE PROSERPINE.

PROTESILAS. **H**A ! Pluton, & toy fille de Céréz, ne rejetez pas la priere d'un Amant.

PLUTON. Qui es tu, qui parles ainsi.

PROTESILAS. Le premier des Grecs, qui mourut au siege de Troye.

PLUTON. Et que veus-tu ?

PROTESILAS. Retourner au monde pour quelques heures.

PLU-

PLUTON. C'est une priere que font tous les morts, & que personne n'obtient.

PROTESILAS. Ce n'est pas l'amour de la vie qui me fait parler; mais le desir de voir ma maîtresse, que je laissay dans sa chambre nuptiale, pour me hâter de partir avec les Grecs; & je fus si malheureux que d'estre tué par Hector à la descente du navire; L'amour que j'ay donc pour cette Belle ne me donne point de repos, & je voudrois la pouvoir encore entretenir un moment.

PLUTON. N'as-tu pas beu de l'eau du fleuve Lété comme les autres?

PROTESILAS. J'en ay beu, mais le mal estoit plus-fort que le remede.

PLUTON. Elle ne tardera point à venir, & t'épargnera la peine de l'aler trouver.

PROTESILAS. Mais je ne puis souffrir l'atente; Tu sçais l'impatience des Amans, Pluton, car tu-as autre-fois aimé.

PLUTON. Que te servira-t-il de la revoir un moment, pour la reperdre après pour toujours?

PROTESILAS. Peut-estre que je la persuade-ray de venir avec moy, & par ce moyen je croistray ton Empire d'une Ombre.

PLUTON. Cela n'est pas juste, Protefilas, & ne s'est jamais fait.

PROTESILAS. C'est qu'il ne t'en souvient plus; car tu rendis à Orfée son Eurydice, & à Hercule Alceste, qui estoit ma parente.

PLUTON. Voudrois tu paroître devant elle en cet estat, où tu la ferois mourir de peur? Et pensés-tu qu'elle te voulût regarder, ni qu'elle te pût reconnoître?

PROSERPINE. Faisons-luy grace, Pluton, & commandons à Mercure de le remettre là-haut, & de le fraper de sa verge lors qu'il sera arrivé au monde, pour luy faire reprendre sa premiere forme, & le rendre tel qu'il estoit au sortir de sa chambre nuptiale.

PLUTON. Puisque Proserpine le veut, j'y consens. Remene celui-cy, Mercure; mais qu'il se souviene qu'on ne luy a accordé qu'un jour.

D I A L O G U E

DE MAUSOLE ET DE DIOGENE.

DIOGENE. **P**ourquoy fais-tu tant le dédaigneux & le méprisant, comme si l'on n'estoit pas digne de te regarder?

MAUSOLE. Parce, Diogene, que j'ay esté Roy, & que j'ay commandé à un grand pays, sans parler de ma beauté ni de ma valeur. D'ailleurs, j'ay un superbe tombeau dans Halicarnasse, enrichy de figures taillées dans le marbre, tellement qu'il y a peu de temples qui égalent mon sepulcre; Après cela, n'ay-je pas raison de faire le vain;

DIOGENE. Quoy! pour ta beauté, ta valeur, ton Royaume, & ton sepulcre? Mais, mon amy, tu n'as rien icy-bas de tout cela? & si tu veus prendre quelqu'un pour Juge, on te dira que ta carcasse n'est pas différente de la mienne. Pour ton sepulcre, c'est à ceux d'Halicarnasse à s'en vanter, & à le montrer aux Etrangers, comme une des merveilles du Monde, & un chef-d'œuvre d'Architecture; mais je ne voy pas à quoy il te peut servir, si ce n'est à t'acabler sous sa pesanteur.

MAUSOLE. Comment! tout cela me seroit inutile! & Mausole ne seroit en rien différent de Diogene!

DIOGENE. Si fait bien; car Mausole pleurera sa félicité passée, & Diogene s'en rira; Il parlera de son sepulcre, construit par sa belle Artemise, & Diogene ignorera s'il a un sepulcre; car cela luy est indifférent; mais il se souviendra qu'il a laissé une mémoire immortelle, pour avoir mené la vie la plus

plus-accomplie qu'un mortel puisse mener, plus-haute mille fois que ton sépulcre, misérable Maufole, & plus durable que luy, quand il seroit basté sur un roc.

D I A L O G U E

DE TERSITE, DE NIRÉE ET DE
MENIPPE.

NIRÉE. **V**OICY Menippe, qui jugera lequel de nous deux est le plus beau.

MENIPPE. Il faut sçavoir premièrement qui vous estes.

NIRÉE. Nirée & Tersite.

MENIPPE. Lequel de vous deux est Nirée, & lequel Tersite; car je ne le sçauois discerner.

TERSITE. J'ay déjà cet avantage, qu'avec ma tête pelée & pointuë, nous sommes si semblables, que nôtre Juge ne nous a pû reconnoître; Dy maintenant, Menippe, lequel de nous deux te semble devoir remporter le prix de la beauté.

NIRÉE. Moy, sans doute, qui suis fils de Carops & d'Aglye, & le plus beau de tous ceux qui furent au siège de Troye.

MENIPPE. Mais mon amy, tu n'as point apporté ta beauté en l'autre monde? & s'il y a quelque différence entre ta carcasse & la siene, c'est que la tiene est plus fragile, parce que tu n'estois qu'un effeminé.

NIRÉE. Demande un peu à Homere comme j'estois fait là-haut?

MENIPPE. C'est un songe que la vie, il ne faut pas regarder ce que tu estois autre-fois; mais ce que tu es maintenant.

NIRÉE. Quoy! je ne suis pas encore plus beau que luy.

MENIPPE. Voulez-vous que je vous die, vous n'estes beaux ni l'un ni l'autre, ni pas un d'entre les morts; car il n'y a point de distinction.

D I A L O G U E
DE MENIPPE ET DE CHIRON.

MENIPPE. J'AY oüy dire, Chiron, que pouvant estre immortel, tu avois souhaité la mort; Comment as-tu pû avoir de l'amour pour une chose si peu aymable?

CHIRON. C'est que j'estois las de vivre.

MENIPPE. Mais n'estois-tu pas bien-aïse de voir la lumiere?

CHIRON. Non; car je ne faisois tous les jours que la même chose, boire, manger & dormir; & le plaisir de la vie consiste dans la diversité.

MENIPPE. Mais comment suportes-tu la mort, après avoir quitté la vie pour elle?

CHIRON. Sans déplaisir. Car il y a une certaine égalité parmy les morts qui ne me déplaît pas, comme dans un Estat populaire, où l'un n'est pas plus grand Seigneur que son compagnon; & il ne m'importe qu'il soit jour ou nuit; outre qu'on a cet avantage icy bas, qu'on n'est pas tourmenté de la faim ni de la soif, & des autres incommoditez de la vie humaine.

MENIPPE. Pren garde, Chiron, que tu ne tombes insensiblement dans le défaut que tu as voulu éviter; Car si tu t'es lassé de la vie parce que tu faisois tous les jours la même chose, tu te lasseras, à plus forte raison, de la mort, où tout est semblable.

CHIRON. Que faut il donc faire, Menippe?

MENIPPE. Ce que font les Sages, se contenter de sa condition, & croire qu'il n'y a rien d'insupportable ni dans la vie ni dans la mort.

DIALOGUE

DE DIOGENE, D'ANTISTENE
ET DE CRATEZ.

DIOGENE. **P**UISQUE nous sommes de loisir, allons nous promener vers la porte, pour voir ceux qui entrent, & ce qu'ils disent.

ANTISTENE. Je le veux; car c'est un plaisir de voir les uns pleurer & les autres supplier qu'on les relâche, ou se roidir en descendant contre celui qui les mene.

CRATEZ. Je vous veux conter, à ce propos, ce qui m'arriva à la descente. Nous estions grand nombre; mais les plus apparens estoient Arsacés Satrape des Medes, Oronte l'Armenien, & le riche Ismenodore. Le dernier avoit esté tué par des voleurs près de la montagne de Citeron, comme il aloit à Eleusise, & avoit encore les mains toutes sanglantes des coups qu'il avoit receus; Aussi se lamentoit-il étrangement, & regretoit ses enfans qu'il laissoit encore jeunes, s'accusant d'une extrême imprudence, de ce qu'ayant à passer par des lieux que la guerre avoit desolez, il n'avoit mené que deux valets avec luy, quoy qu'il eût quantité de vaisselle d'or & d'argent. Arsacés estoit un venerable vieillard, qui se faisoit fort d'aler à pied contre la coûtume des Partes; & eût bien voulu qu'on luy eût amené son cheval, qui avoit esté tué avecque luy. Car comme il courroit à toute bride devant les autres, en une bataille contre le Roy de Cappadoce, un soldat Tracien s'avancant, mit un genou en terre afin de se tenir plus ferme, détournant de son bouclier le coup que luy portoit Arsacés, donna de sa pique dans le poitrail de son cheval, de telle roideur, qu'il perça homme & cheval tout-ensemble, l'impetuosité de la course ayant redoublé la force du coup. Pour Oronte, il avoit les

jambes si foibles, qu'il ne se pouvoit teuir debout, ce qui arrive ordinairement à ces peuples, accoustumez à aler à cheval; de sorte qu'en metant pied à terre, on diroit qu'ils marchent sur des épines; Il bronchoit donc à chaque pas, sans qu'on le pût faire avancer; si bien que Mercure fut contraint à la fin de le charger sur ses épaules, & de le porter jusqu'au bateau, ce qui me faisoit rire.

ANTISTENE. Pour moy, quand je descendis icy, je ne voulus point me mêler parmy la foule, mais laissant les autres crier & se plaindre, je courus prendre la place dans la nacéle, afin de passer plus commodément. Cependant, voyant lamenter les uns, & les autres rendre gorge, je ne me pouvois tenir de rire, non plus que toy.

DIogene. Voila les aventures de vôtres passages; mais les mienes sont plus plaisantes; car il m'arriva de passer avec le Banquier Blepsias, qui estoit du port de Pirée, Lampis l'Acarnanien, qui commandoit les troupes étrangères, & un riche homme de Corinte nommé Damis, que son fils avoit empoisonné. Le premier s'estoit laissé mourir de faim, à ce qu'on disoit, & paroissoit fort pâle & fort maigre, & le second s'estoit tué pour une Courtisane; Quoy que la cause de leur mort ne me fût pas inconüe, je ne laissay pas de la vouloir aprendre d'eux; & comme Damis accusoit son fils, je luy dis, qu'il ne s'en devoit prendre qu'à luy-même, puis-qu'il ne luy donnoit rien à l'âge des voluptez, tandis que tout vieux & cassé il passoit le tems dans les delices. Je dis à l'Acarnanien, qu'il avoit grand tort de s'estre laissé vaincre par une femme, luy qui avoit toujors paru invincible à ses ennemis; & je gronday fort Blepsias d'avoir épargné son bien, comme s'il eût dû vivre éternellement, pour le laisser à des étrangers qui ne le touchoient de rien; Mais nous voicy tantôt arrivez à la descente. Remarquons de loin ceux qui viennent: Dieux! combien en voila qui se tourmentent, jusqu'à ces vieillars tout décrépits, tant ils sont amoureux de la vie! Je ne voy
que

que les enfans qui ne pleurent point; mais interrogeons ce vieux bon-homme que voicy; Qu'as-tu à pleurer, mon amy, est-ce que tu croyois estre immortel; ou que tu regrettes quelque grande félicité?

UN MORT. Non, j'estois un pòvre pescheur, qui avois bien de la peine à vivre, tout boiteux & presque aveugle, sans aucuns enfans pour me soulager.

DIogene. Et avec cela tu regrettes la vie?

UN MORT. C'est qu'elle est agreable, & la mort hideuse & terrible.

DIogene. Tu radotes bon-homme, & tu retournes en enfance; Que dirons nous de ces jeunes gens qui aiment la vie, si celui-cy la regrette lors qu'il devroit souhaiter la mort, comme un azyle à sa vieillesse? Mais retournons, de peur qu'on ne s'imagine en nous voyant si près de la porte, que nous voulions nous évader.

D I A L O G U E

DE MENIPPE ET DE TIRESIAS.

MENIPPE. **I**L n'est pas aisé maintenant de sçavoir si tu as esté aveugle, car tout le monde l'est icy; mais si tu-as esté mâle & feméle, comme on nous le veut faire croire, dy-moy, je te prie, quelle est la condition la plus heureuse, celle de l'homme ou de la femme?

TIRESIAS. Celle de la femme; car elles sont les maîtresses, & ne vont point à la guerre, n'ont ni procès ni queréles à déméler, ni aucune autre fâcheuse affaire.

MENIPPE. Mais ne te souvient-il point de la Medée d'Euripide, qui déplore leur condition & le mal qu'elles souffrent en acouchant? A propos, n'as-tu jamais acouché?

TIRESIAS. Pourquoy me fais-tu cette question?

MENIPPE. Par curiosité, sans aucun dessein de t'offenser.

TIRESIAS. Je n'ay point eu d'enfans, mais je n'estois pas sterile.

MENIPPE. Estois-tu homme & femme tout ensemble, ou si un sexe a succédé à l'autre; & cela s'est-il fait peu à peu, ou tout d'un coup?

TIRESIAS. A quoy tendent toutes ces demandes? Est-ce que tu doutes de la verité?

MENIPPE. Est-il défendu d'en douter? & faut-il recevoir pour Oracles, tout ce que disent les Pöetes, sans oser s'en enquerir?

TIRESIAS. Tu n'aurois garde de croire qu'il y ait eu des femmes changées en bestes ni en arbres, puisque tu doutes qu'il y en ait eu de changées en hommes.

MENIPPE. Nous examinerons cela une autre fois; Mais dy-moy maintenant, quand tu estois femme, si tu sçavois l'avenir, ou si tu és devenu homme, & profete en même tems?

TIRESIAS. Que tu sçais peu de mes nouvelles! Il semble que tu ignores comme les Dieux me firent Juge de leur different, & que Junon m'aveugla; mais Jupiter me donna le don de profetie pour recompense.

MENIPPE. N'és-tu point encore défait de ces fables? Mais tu as cela de commun avec tous les autres Devins, de ne rien dire qui vaille.

DIALOGUE

D'AIAX ET D'AGAMEMNON.

AGAMEMNON. **S**I ta fureur t'a coûté la vie, lors que tu faisois le moulinet sur un troupeau de moutons, comme si ç'eussent été

esté des hommes, pourquoy t'en prens-tu à Ulyssé, & pourquoy ne le voulus-tu pas voir l'autre jour qu'il descendit aux enfers, pour consulter Tiréfius.

A I A X. C'est qu'il est cause de ma mort, pour m'avoir disputé les armes d'Achille.

A G A M E M N O N. Mais croyois-tu devoir estre le maître par tout, sans qu'on t'osât rien contester ?

A I A X. Non ; mais ces armes m'appartenoient par le droit de ma naissance ; Toy-même me le cedois, qui estois plus grand Seigneur qu'Ulyssé, & tous les autres, hormis ce faquin, à qui j'ay sauvé mille fois la vie.

A G A M E M N O N. Il s'en faut prendre à Tétis qui les vint exposer en public, comme si chacun eût eu droit d'y pretendre ; au lieu de te les donner comme à son cousin germain.

A I A X. Je ne devois m'ataquer qu'à celuy qui me les contestoit.

A G A M E M N O N. Mais Ulyssé est excusable, s'il a eu de la passion pour la Gloire, dont tous les honnêtes gens sont amoureux ; & tu sçais qu'il remporta la victoire, au jugement même de nos ennemis.

A I A X. Je sçay bien qui en fut cause, mais il ne se faut pas ataquér aux Dieux ; Toutefois, je n'aimerois pas Ulyssé, quand même ils me le commanderoient.

D I A L O G U E

DE MINOS ET DE SOSTRATE.

M I N O S. **Q**U'on plonge ce Voleur dans le Flégeton, & qu'on fasse déchirer ce Sacrilege, à la Chimere. Pour ce Tyran, qu'on l'étende tout de son long près de Ticie, pour estre rongé comme luy par des vautours ; Mais vous autres Belles ames, allez aux champs Elisées, cueillir le fruit de vos bonnes actions.

SOSTRATE. Jen'ay que deux mots à dire, s'il plait à Minos de m'écouter.

MINOS. Que je t'écoute, méchant ! comme si tu n'estois pas convaincu d'avoir tué & volé sur les grands chemins ?

SOSTRATE. Il est vray, mais il faut voir si j'ay mérité pour cela d'estre puny.

MINOS. Comment ! ne faut-il pas rendre à chacun selon ses œuvres ?

SOSTRATE. Les destins ne l'avoient-ils pas ordonné, comme ils ordonnent tout le bien & le mal qui se fait au monde ?

MINOS. Il est certain que nous sommes tous sujets aux lois des Parques, qui prescrivent à chacun ce qu'il doit faire, dès le point de sa naissance.

SOSTRATE. Mais quand on tûe quelqu'un par l'ordre d'un autre, qui est proprement l'auteur du meurtre ?

MINOS. Celui qui l'a commandé, car l'autre n'en est que l'instrument, non plus que l'épée ; sur tout, s'il a esté contraint d'obéir.

SOSTRATE. Courage, tu fortifies encore mon raisonnement ; & lors qu'un valet apporte un présent de la part du maître, à qui en a-t-on l'obligation ou au maître, ou au valet ?

MINOS. Au maître, car l'autre n'en est que le porteur.

SOSTRATE. Ne vois-tu donc pas que tu-as tort de me punir & de récompenser ceux-cy, puisque nous n'avons fait les uns & les autres qu'exécuter l'ordre du destin ?

MINOS. On trouveroit bien d'autres choses à dire qui voudroit tout éplucher ; mais tu mériterois d'estre puny non seulement comme un Voleur ; mais comme un Sofiste qui contrôle les actions des Dieux. Toutesfois, délie ce pòvre diable, Mercure ; mais c'est à la charge qu'il ne l'ira pas dire aux autres, de peur qu'ils ne nous viennent rompre la tête de semblables questions.

LA NECROMANCIE.

DIALOGUE

DE MENIPPE ET DE FILONIDE.

Il se rit de l'incertitude des Philosophes, & conclut que la vie la plus commune est la meilleure; mais il se moque, en passant, de la magie, & de ses ceremonies ridicules & extravagantes.

MENIPPE. **J**E te salue, Portique, superbe entrée de mon Palais; que je te contemple avec plaisir, depuis que je suis de retour à la lumière!

FILONIDE. N'est-ce pas là le Philosophe Menippe: C'est luy sans doute; Mais quel étrange équipage, & que veut dire cette masüe, cette lyre, & cette peau de Lion? Il faut que je l'aborde. Bon-jour, Menippe, d'où viens-tu, que l'on a esté si long-tems sans te voir?

MENIPPE. *Je sors des portes des enfers, & de la sombre demeure des morts, où l'on habite loin des Cieux.*

FILONIDE. Grands Dieux! nous n'avions pas sceu que Menippe estoit mort, & le voila resuscité!

MENIPPE. Tu te trompes, l'enfer m'a recue vivant & animé.

FILONIDE. Hé? mon amy, qui t'a meü d'entreprendre un si étrange voyage?

MENIPPE. *Le feu bouillant de la jeunesse.*

FILONIDE. Quite un peu ce langage tragique, & metant bas le coturne, dy-nous d'où vient cet habit extravagant, & quel a esté le sujet d'un voyage si peu agréable.

MENIPPE. *Un important secret m'a conduit en ces lieux, Pour consulter là-bas l'ombre de Tirésie.*

FILONIDE. Tu rêves de parler ainsi poëtiqument à tes amis, & par Rapsodies.

M E-

MENIPPE. Ne t'en étonne point, Filonide ; Car comme je ne fais que de quitter Euripide & Homere, j'ay l'esprit encore tout plein de leurs termes tragiques & empoulez, & il me semble que les Vers me naissent à la bouche. Mais dy-moy comme va le monde, & ce qu'on y fait ?

FILONIDE. Ce qu'on y faisoit lors que tu en es party ; On vole, on se parjure, on preste à usure.

MENIPPE. Misérables, qui ne sçavent pas ce qui est ordonné contre les riches dans les enfers, dont les decrets sont irrevocables.

FILONIDE. Que dis-tu ? y a-t-il quelque chose d'ordonné depuis peu là-bas, contre ceux qui sont icy ?

MENIPPE. Ouy certes, & tres-important ; mais il n'est pas permis de reveler ces Mysteres, de peur qu'on ne nous accuse d'impiété devant le tribunal de Radamante.

FILONIDE. Hé ! Menippe, par les Dieux, ne refuse pas ce secret à ton amy, qui le sçaura bien cacher, & qui est initié luy-même dans les mysteres.

MENIPPE. Tu m'imposes une charge bien rude, Filonide ; mais pour l'amour de toy il faut tâcher de s'en aquiter ; Il est ordonné que les riches qui tiennent leurs tresors enfermez comme un autre Danaé. . . .

FILONIDE. Ne passe pas outre, que tu ne m'ayes dit le sujet de ton voyage, & qui t'a servy de guide ; après tu conteras tout d'un tems ce que tu-as veu & ouï dans les enfers ; car comme tu es curieux, tu n'auras sans doute rien oublié de remarquable.

MENIPPE. Il te faut obeïr ; car le moyen de refuser quelque chose aux prieres d'un amy, Je commenceray donc par mon voyage, & te diray l'occasion qui me le fit entreprendre. Comme j'estois encore jeune, & que j'entendois les Pöetes parler des guerres & des divisions, non seulement des Heros, mais des Dieux mêmes, & conter leurs larcins, leurs incestes, leurs adulteres, & leurs violences ; je m'imaginois

ginois que tout cela estoit non-seulement veritable, mais juste, comme estant fait par les Dieux, qui ne pouvoient faillir, & en estois sensiblement touché. Mais lors que je fus devenu grand, & que je vis les loix qui disoient tout le contraire, & qui punissoient les voleurs, les seditieux, & les adulteres; je fus en grand' peine, ne sçachant quel party prendre. Car d'un côté je ne pouvois m'imaginer que les Dieux pussent faire des injustices; & de l'autre, je sçavois que les Legislatteurs n'eussent pas défendu ces choses s'ils les eussent trouvées raisonnables. Dans cette incertitude, je creus qu'il étoit à propos de consulter les Philosophes, comme les Sages du monde, & les precepteurs du genre humain, pour apprendre d'eux la verité. Mais je m'aperçeus bien-tôt que j'estois tombé d'un petit mal en un plus grand. Car après avoir bien épluché leur vie & leur doctrine, je trouvay qu'il y avoit plus d'incertitude parmy eux, que parmy les autres, & que nôtre vie estoit sans comparaison plus tranquille & plus réglée que la leur. L'un m'ordonnoit de passer mon temps & de me rejouir, & disoit que le souverain bien consistoit dans la volupté; L'autre crioit que c'estoit la peste de la vie, & qu'il faloit fuir, travailler, s'endurcir au mal & à la peine, gronder tout le monde, & tacher de luy déplaire, & avoit toujours dans la bouche ce mot d'Hesiodé, Que la vertu ne se peut obtenir sans travail, & qu'il faut grimper sur le côteau. Celui-cy estoit d'avis de mépriser les richesses, & en tenoit la possession non-seulement indifferente, mais dangereuse; Cét autre les metoit hardiment entre les biens. Après, combien de contrariété parmy eux pour les choses de la Nature! L'un pose un vuide; l'autre des atomes; celui-cy des idées; celui-là des substances incorporelles, avec une foule de termes barbares & incônus, dont ils vous assomment. Mais ce qui est de plus étrange, c'est qu'avançans des maximes toutes contraires, ils semblent pourtant avoir tous raison; si bien que vous

ne sçavez que répondre à celuy qui dit qu'il est froid, ni à celuy qui dit qu'il est chaud, quoy que vous sçachiez bien qu'il ne peut estre froid & chaud en même tems. J'estois donc comme ces dormeurs qui donnent de la tête tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, sans sçavoir ce qu'ils font. Ce qui est de plus insupportable, c'est que considerant leur vie, vous la trouvez toute contraire à leur doctrine. Car ceux qui disent qu'il faut mépriser les richesses, sont les plus avars, n'enseignent que pour de l'argent, & ont tous les jours des procès pour leurs usures. Ceux qui rejettent la gloire font tout pour elle. Mais sur tout, ils crient presque tous contre la volupté, & en particulier ils ne s'attachent qu'à elle, & sont plus voluptueux que les autres. Déchu donc de l'esperance de trouver la verité par leur moyen, j'estois plus en peine que jamais, & si quelque chose me consolait, c'estoit de voir, que ceux qu'on estimoit les plus sages, n'étoient pas plus habiles que moy en ce point. Cependant, comme je révois là dessus jour & nuit, il me prit envie d'aler jusqu'en Babylone, consulter quelque Mage des disciples de Zoroaste, parce qu'on disoit que par des charmes & des sortileges, ils ouvroient la porte des enfers, & faisoient entrer & sortir qui il leur plaisoit. Mon dessein estoit de consulter Tiréfius, qui estant sage & profete tout-ensemble, me pourroit enseigner, mieux que nul autre, quelle estoit la meilleure vie, & celle qu'un honnête homme devoit choisir. Je fis donc marché avec l'un d'eux nommé Mitrobarzanes, qui avoit de longs cheveux & une grande barbe blanche, & obtins de luy, avec beaucoup de peine, qu'il voulût estre mon guide dans une entreprise si hazardeuse. Il me prit, & me lava dans l'Eufrate un mois entier, selon le cours de la Lune, commençant au lever du Soleil, le visage tourné vers l'Orient, & barbotant une longue oraison, comme ces Sergens enroüez qui parlent si vite & si mal qu'on ne les entend point. Je pense toutefois qu'il invoquoit les demons. Après avoir fait

toutes

toutes ses conjurations, il me cracha au nez par trois fois, & me ramena, sans regarder personne par le chemin. Cependant il ne me donnoit à manger que du gland, & à boire que du lait & de l'hydromel, ou de l'eau du fleuve Coaspés: Nous avions la terre pour lit, & le ciel pour couverture. Lors que je fus bien préparé de la sorte, il me mena sur le minuit à la riviere du Tigre, & m'y ayant bien lavé & netoyé, fit quelques ceremonies de purification avec une torche, de l'oignon marin, & plusieurs autres choses, barbotant toujours cette longue oraison. Comme je fus bien enchanté & tournoyé, pour n'estre point endommagé par les fantômes, il me ramena au logis, en me faisant marcher à reculons. Le reste de la nuit fut employé à nous preparer au départ. Il mit donc une longue soutane de Magicien, & m'arma comme tu vois de cette masüe, de cette lyre, & de cette peau de Lion, avec ordre, si l'on me demandoit mon nom, de ne pas dire Menippe, mais Ulysse, Hercule, ou Orfée.

FILONIDE. Pourquoi cela ? je n'en voy pas la raison.

MENIPPE. C'est qu'il croioit que nous passerions mieux sous le nom de ces Heros, qui est connu dans les enfers, que sous le nôtre. Le jour venu, nous descendîmes à la riviere pour nous embarquer ; Car il avoit préparé un bateau & des victimes, avec les autres choses necessaires pour le sacrifice. Après que nous eûmes chargé nôtre petit fait, nous entrâmes tristes & dolens, comme dit le Pöete, & quitans à regret le rivage. Nous n'eûmes pas vogué long-tems, que nous descendîmes dans le lac où l'Eufrate se perd, & delà dans une terre deserte & si couverte de bois qu'on n'y voyoit goutte. Je mis pied à terre sous la conduite du Mage, & après avoir creusé une fosse, nous y égorgeâmes nos victimes, & épanchâmes le sang tout autour. Pendant tous ces mysteres, il tenoit une torche alumée, & invoquoit ensemble tous les demons, les peines, les furies, la nocturne Hecate, &

la

la haute Proserpine, entremêlant parmy ses discours de grands mots barbares & inconnus, & criant à pleine tête, & non plus entre ses dents, comme auparavant. Tout à coup la forest tremble, par la force de l'enchantement, la terre se fend, & l'on entend de loin les cris du Cerbère. L'enfer peu à peu se découvre, avec le lac brûlant, le fleuve de feu, & le manoir de Pluton, qui trembloit jusques sur son trône. Nous entrons par cette ouverture, & trouvons Radamante à demy-mort de frayeur, Cerbère aboyant, & tout prest à nous devorer, mais je l'endormis aisement au son de ma lyre. Comme nous fûmes à la barque de Caron, nous faillîmes à ne point passer, tant elle estoit pleine; Ce n'estoit, que gens bleffez, l'un à la jambe & l'autre à la tête, comme au retour d'un combat. Mais aussi-tôt qu'il nous vit, & qu'il aperceut la peau de Lion & la massüe, s'imaginant que j'estois Hercule, il nous fit faire place, & nous passa à l'autre bord. En-suite, il nous montra le chemin. Mitrobarzanés marchoit devant, parce qu'on ne voyoit goutte, & je le suivois pas à pas, le tenant par le bord de sa robe, tant que nous arrivâmes dans un pré qui estoit tout planté d'asphodel, où nous fûmes incontinent environnez d'ombres murmurantes. Nous passons outre, jusqu'au tribunal de Minos, qui avoit à ses côtez les demons, les peines, & les furies, avec une longue chaine de coupables. Ce n'estoit, qu'adulteres, maqueraux, maltotiers, flateurs de Cour, hypocrites, & autre semblable vermine, qui trouble la tranquillité de nôtre vie. On voyoit à part les usuriers, pâles, gouteux, hydropiques, avec chacun une chaine au col & un maillet de fer du poids de six vingts livres. Nous demeurâmes là quelque tems à entendre leurs defences; mais ils estoient accusez par de plaisans Orateurs.

FILONIDE. Qui sont-ils? ne m'envie pas ce plaisir.

MENIPPE. Te souvient-il de ces ombres que font les corps, lors qu'ils sont opposez au Soleil? Ce sont-là

font-là nos accusateurs après nôtre mort & les fideles témoins de tout ce que nous avons fait au monde, comme ceux qui ne nous ont point abandonnez durant tout le cours de nôtre vie. Minos, après les avoir ouïs & examinez, renvoye les coupables aux lieux destinez aux suplices, pour y payer la peine de leurs crimes. Il tourmente principalement ceux qui se font enorgueillis de leur grandeur, detestant leur faste & leur vanité de peu de durée, de ne s'estre pas souvenus qu'ils estoient hommes, & mortels comme les autres. Vous les voyez alors nuds, honteux, & dépouillez, qui osent à peine lever les yeux, & qui regardent leur felicité comme un songe. J'avois une joye incroyable de les voir en cét estat, & m'approchant doucement de ceux que j'avois connus en ce monde, je les faisois souvenir de leur arrogance, & du plaisir qu'ils prenoient, à voir le matin une foule de gens à leur porte, qui les atendoient à la sortie, & estoient repoussez par leurs valets, jusqu'à ce qu'il pleût à Monsieur de sortir, tout couvert d'or & de pourpre, qui caressoit les uns d'un clein d'œil, & les autres d'un sôuris, & pensoit bien obliger ceux à qui il donnoit sa main à baiser. Ils enrageoient de se voir reprocher leurs veritez. Il se plaيدا là une cause, où Minos sembla donner quelque chose à la faveur. Car comme Denis le Tyran estoit accusé de crimes atroces par Dion, & convaincu par le témoignage irrefragable des Filosofes Stôiques, Aristippe le Cyrenien vint à la traverse, & comme il est respecté là-bas, & en grande autorité parmy les Ombres, il le délivra, sur le point d'estre devoré par la Chymère, en disant, qu'il avoit fait du bien aux gens de Lêtres. Alors, quitant le tribunal de Minos, nous vinmes aux lieux destines aux suplices, où c'estoit une chose effroyable d'entendre le cry des damnez, parmy le son des fouiets & le bruit des chaînes. Ils estoient tourmentez péle-mêle, rois, vassaux, pôvres, riches, libres, esclaves, & tous de differentes peines, les uns dans le feu

ou sur la roüe, les autres déchirez par Cerbère, ou par la Chimère, & tous detestoiënt leur crime. Nous en remarquâmes quelques-uns de nôtre cõnoissance qui se cachoiënt, & tournoient la tête de l'autre côté; ou s'ils nous regardoiënt, c'estoit en tremblant, & avec des respects & des soumissions, qui nous faisoient rire, sur tout, lors que nous nous souvenions de leur orgueil & de leur presumption. On faisoit grace aux pòvres de la moitié de leurs peines. Nous vîmes aussi ces celebres criminels des Fables, Sisyfe, Ixion, Tantale, & cét enfant de la terre, qui couvre neuf arpens de son corps. De là, nous passâmes aux champs Elysées, qui est le sejour des bien-heureux, où nous vîmes une autre foule de morts, distinguez par Tribus & par Nations. Les uns secs & uséz, qui s'en vont presque en fumée, comme dit Homere; D'autres, jeunes & plus entiers, particulièrement les Egyptiens, à cause qu'on les enbaume. Mais ils sont tous tres-difficiles à conoître; car on diroit que tous les morts se ressemblent. Toutefois, en y prenant garde de bien prés, on y remarquoit quelque difference. Ils estoient couchez tous ensemble grands & petits, sans qu'on pût distinguer Agamemnon d'avec son cuisinier Pyrrias, ni Tersite d'avec Nirée, car ils n'avoient plus les marques qui les faisoient reconoître. Ce n'estoient que des carcasses qui guignoient par les trous des yeux, & montroient de grandes dents décharnées. Considerant donc ces choses, la vie de l'homme me sembloit comme une Comedie, dont la fortune est le Pöete, qui donne à chacun le personnage qu'elle veut; à l'un, celuy d'un Monarque, ou d'un faquin; à l'autre, celuy d'une jeune beauté, ou d'une vieille ridicule. Car pour faire que la Comedie soit bonne, il faut qu'il y ait de tout. Quelque-fois une même personne change de condition, comme Crésus de Roy devient esclave, & Meandre successeur de Polycrate, passe du rang des valets en celuy des Princes. La fortune les laisse quelque tems sous cet habit; mais à la fin de la Comedie, cha-

cun reprend le sien, & redevient ce qu'il estoit auparavant. Quelques fots & opiniâtres, après avoir quitté leur habillement, veulent conserver leur dignité, & se fâchent quand on les dépouille, comme si la Comedie devoit toujours durer, & que les habits ne fussent pas empruntez. C'est ainsi qu'un Comedien fait tantôt Priam & tantôt Agamemnon, & devient esclave, après avoir esté Cecrops ou Erectée. En un mot, lors qu'il a mis bas le Coturne, ce n'est plus Agamemnon fils d'Atrée, ni Creon fils de Ménécés; mais Pol fils de Cariclés, de quelque méchant village, ou Satyre fils de Téogiton, qui n'est pas de meilleur lieu. Voila comme vont les choses du monde.

FILONIDE. Mais dy-moy, ceux qui ont ces magnifiques tombeaux enrichis de colonnes & de statues, avec ces superbes inscriptions; ne sont-ils pas plus estimez là-bas que les autres?

MENIPPE. Non, mon amy; car si tu avois veu Mausole, avec son Mausolée, tu te creverois de rire; Il est jeté là en un trou comme les autres, & ne gagne rien à son tombeau si somptueux, que d'estre acablé sous sa pesanteur. Car lors qu'Eaque distribue les places, il ne donne pas plus d'un pied à chacun, & il faut retirer ses jambes, & s'y acommoder comme on peut. Mais tu rirois bien davantage si tu voyois les Satrapes mendians là-bas, & estans contraints pour vivre, de faire le métier de Harangeres, ou d'apprendre la Grammaire à des grimaux, bassouiez & souffletez comme des coquins. Pour moy, je ne me pouvois tenir de rire en voyant Philippe de Macedoine refaire de vieilles savates en un coin; & d'autres demander l'aumône aux carrefours, comme Darius, Xerxes, & Polycrate.

FILONIDE. Tu nous contes-là d'étranges choses, & presque incroyables; mais les Sages, comme Diogene & Socrate, que font-ils?

MENIPPE. Celui-cy se promene comme il faisoit à Atènes & contrôle tout le monde, estant d'ordinaire avec Palamede, Nestor, Ulysse & les autres

grands causeurs du tems passé, qui se plaisent à son entretien. Il semble avoir encore les jambes enflées du poison qu'on luy a donné. Pour Diogene, il s'amuse à persecuter Midas & Sardanapale, auprès desquels il a choisi sa demeure, & s'éclate de rire lors qu'il leur entend regretter leur félicité, demeurant tout le jour couché sur le dos, à chanter, tandis que les autres pleurent; si bien que ces pòvres misérables, pour n'avoir pas toujourns la tête rompüe, ont fait resolution d'abandonner le quartier.

FILONIDE. C'est assez de ces choses; di maintenant ce qu'on a ordonné dans les Enfers contre les riches.

MENIPPE. Tu-as bien fait de m'en faire souvenir; car j'ay failly à l'oublier, quoy que ce fût le sujet principal de mon discours. Comme j'estois donc là-bas, le Magistrat fit publier l'Assemblée pour les affaires de la Communauté, & voyant tout le monde y courir, je me mélay parmi la foule. On y traita diverses matieres, dont la dernière fut celle des riches, à qui l'on fit des reproches de leur insolence & de leur presumption. Alors un des principaux de l'Assemblée se levant, leut ce Decret: *Sur ce qui nous a esté représenté, Que les Riches, pendant leur vie, font beaucoup de mal aux pòvres, & les baffouent & mal-treatent; il a semblé bon au Senat & au Peuple, qu'après leur mort, leur corps soit condamné aux peines comme les autres; & pour leur ame, qu'elle passe incessamment d'âne en âne, pour estre batus & chassée par les pòvres, comme ils les ont batus & chassés pendant leur vie, jusqu'à ce que le terme soit accompli de deux cens cinquante mille ans, après lequel il leur sera permis de se retirer. Un tel, fils d'un tel, d'un tel pàys, & d'une telle tribu a fait ce Decret.* Cette Ordonnance leüe, le Magistrat l'approuva, le Peuple la ratifia, Cerbère en aboya, & Proserpine en bourdonna, qui sont les formes des verifications dans les Enfers. Voila ce qui se passa ce jour là dans l'Assemblée, après quoy, j'allay faire mes affaires, & consulter Tiréfius, qui

qui estoit le sujet de mon voyage. Je luy dis d'abord ce qui m'avoit amené, & le priay de me dire son sentiment. Alors, se souriant d'une façon ridicule, comme c'est un petit vieillard aveugle, tout contrefait; il me dit d'une voix grêle, Mon fils, je voy bien que tu-as fréquenté les Philosophes, & que ce sont eux qui ont causé ton incertitude; car ils ne sont pas d'accord de ce que tu veus sçavoir; mais il n'est pas permis de le reveler, de peur qu'on ne nous accuse d'impieté devant le tribunal de Radamante. Ha! mon petit bon-homme, luy dis-je, ne me laisse pas languir davantage dans un aveuglement plus grand que le tien. A ces mots, comme s'il eût eu pitié de moy, il me tira à part, & s'aprochant de mon oreille, La meilleure vie, dit-il, c'est la plus commune. C'est pourquoy, quitant là toutes ces chimeres des Philosophes, & ces vaines speculations sur la fin & le principe des choses, & tenant pour certain que tous leurs beaux raisonnemens ne sont rien que de subtiles impostures; songe à vivre & à te réjouir. Cela dit, il se déroba, & rentra dans son pré d'asphodele; * & moy, * *Il fait allusion à Homere.* parce qu'il se faisoit tard, je dis au Mage, qu'il estoit tems de se retirer, & de reprendre nôtre chemin. Ne te mets point en peine, dit-il, j'en sçay un plus court, & me prenant par la main, il me mena en une contrée plus obscure, où me montrant du doigt un foible rayon de lumiere, qui passoit à travers une fente; c'est là, dit-il, l'Oracle de Trofonius, & le chemin par où l'on descend de la Beocie dans les Enfers; Remonte par là, & tu seras incontinent en ton pays. Moy, tout réjouy, je pris congé du Mage, & grim pant du mieux que je pûs par ce trou, je me suis trouvé, je ne sçais comment, à Lébadie.

CARON, OU LE CONTEM- PLATEUR.

D I A L O G U E

DE CARON ET DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

Il dépeint icy la vanité des choses du monde, d'une façon tres-agréable.

MERCURE. **D**E QUOY ris-tu, Caron, & pourquoy quittant ta nacéle es-tu venu icy-haut chercher la lumiere ? Tu n'avois pas acoûtumé de te mêler des choses du monde.

CARON. J'ay voulu voir ce qui s'y passe, & ce que les hommes regretent tant quand ils meurent ; car personne n'est entré dans ma nacéle sans larmes.

Protost. A l'exemple donc de ce jeune Tessalien *, j'ay demandé de pouvoir estre un jour absent du navire ; & en ayant obtenu la permission, je suis monté jusqu'icy, tres-heureux de t'avoir rencontré ; car je suis sûr que tu me montreras tout.

MERCURE. Je n'ay pas le loisir, Caron ; car j'ay quelque commission de la part de Jupiter, & tu sçais qu'il est colére, & que si je tarde trop, il me pourroit laisser pour jamais avec vous dans les Enfers, ou me prenant par un pied, comme il fit Vulcain, me precipiter en bas du Ciel, pour faire rire en suite les Dieux, lors que je leur verdrois à boire tout cloppinant.

CARON. Quoy ! tu abandonnerois ainsi ton ancien amy, & ton camarade, errant par le monde sans guide ? Souvien-toy que je ne t'ay jamais fait tirer la rame ni la pompe en passant la Barque, quoy que tu sois fort & robuste ; Mais en arrivant là-bas, tu te couches

couches de ton long sur le tillac, & dors tout ton soul, si ce n'est que tu rencontres quelque babillard d'entre les morts pour t'entretenir. Cependant, tout vieux que je suis, il faut que j'empoigne la rame, & que je vous passe tous à l'autre bord. Ne m'abandonne donc point, je te prie, mon petit Mercure; car comme les autres chancelent dans les tenebres, je suis tout ébloüi à la lumiere.

M E R C U R E. Tu-as envie de me faire battre; mais on ne scauroit éviter son mal-heur, ni rien refuser à son amy. N'atens pas, pourtant, que je t'aille montrer tout; il faudroit pour cela un siecle, & Jupiter me feroit crier par les carrefours comme un fugitif. D'ailleurs, les revenus de Pluton en pâtiroient, car personne ne passeroit cependant; & Eaque, qui est le maltotier des enfers, demanderoit diminution; mais il faut tâcher de te montrer le principal.

C A R O N. C'est à toy à voir ce qu'il faut faire; car je suis tout neuf en ce pays-cy.

M E R C U R E. Il nous faut choisir quelque montagne d'où l'on puisse tout voir; Si tu pouvois monter au ciel, ce seroit un grand abrégé, car tu contemplois aisément tout de là-haut; mais comme tu converses incessamment parmy les Ombres, tu n'es pas digne d'entrer au palais de la lumiere.

C A R O N. Tu sçais ce que je dis là-bas à ceux qui passent la Barque, lors qu'ils se veulent mêler de me donner leur avis; car comme ils n'entendent rien à la navigation, s'il arrive quelque tempête, ils veulent aussi-tôt qu'on baïsse les voiles, ou qu'on les relâche à bord; mais je leur commande de se tenir coy, & de me laisser faire. De même à present, fay tout ce que tu jugeras à propos, sans m'en demander mon avis, comme si tu estois le pilote, & que je fusse le passager; car je t'obeïray en tout & par tout.

M E R C U R E. Tu-as raison; Je feray ce qu'il faudra; Il ne reste plus qu'à trouver un lieu commode pour tout voir. Le Caucaïse sera-t-il assez haut, ou si nous prendrons le Parnasse, ou le mont Olympe?

mais cela me fait souvenir d'un dessein que je te veux communiquer ; car j'auray besoin de ton assistance.

CARON. Commande, c'est à moy à obéir.

MERCURE. Homere dit, Que les fils d'Aloée qui n'estoient que deux non plus que nous, & encore enfans, entreprirent de déraciner le mont Ossa, & de le métre sur l'Olympe, & celuy de Pelion par dessus, afin de s'en servir comme d'échelle pour monter aux cieus ; Mais ces jeunes étourdis furent punis de cette temerité. Pour nous, qui ne voulons pas, comme eux, prendre le ciel par éscalade, je suis d'avis seulement que nous roulions ces montagnes l'une sur l'autre, pour découvrir de plus loin.

CARON. Et penses-tu que nous soyons assez forts tous deux pour cela ?

MERCURE. Pourquoi non ? crois-tu que nous ne vaillions pas bien des enfans ?

CARON. Je ne dis pas cela ; mais pour en venir à bout, il faut des forces extraordinaires.

MERCURE. C'est que tu es grossier, mon amy, & que tu n'as pas leu Homere. Car en trois mots, ce galant-homme fait une échelle de montagnes, par où l'on peut grimper au ciel aisément ; & je m'étonne que tu trouves cela étrange, veu que tu sçais qu'Atlas seul nous porte tous & le ciel même, & qu'Hercule prit un jour sa place pour le delasser.

CARON. J'ay ouï dire cela aussi bien que toy ; mais s'il est vray ou non, je m'en raporte à toy & aux Pöetes.

MERCURE. Il est tres-veritable, Caron ; car pourquoy de gens d'honneur voudroient-ils mentir ? Travaillons donc premierelement à déraciner le mont Ossa, puis nous metrons dessus Pelion au sommet feuïllu. Regarde comme nous avons töt fait, & pöetiquement. Je veux monter le premier, pour voir s'ils seront assez hauts. Grands Dieux ! nous ne sommes encore qu'au bas du ciel ; Je découvre à peine à l'Orient l'Ionie & la Lydie ; & à l'Occident l'Italie & la Sicile ; l'Isle de Crete au Midy, & le Danube au

Septen-

Septentrion. Il faut aller querir le mont Oëta, & monter encore le Parnasse par dessus.

C A R O N. Je le veux; mais prend garde en chargeant trop que tout ne vienne à tomber, & que nous ne nous repentions un peu tard d'avoir ajouté foy à l'architecture d'Homere.

M E R C U R E. Ne crain point, mon amy, tout ira bien; Transporte l'Oëta, & roule dessus le Parnasse. Voila qui va le mieux du monde. Je voy tout, tu n'as plus qu'à monter.

C A R O N. Donne-moy la main; car la montée est un peu haute, pour un vieillard comme moy.

M E R C U R E. C'est ta curiosité, & non pas moy qui te donne toute cette peine; car on ne peut tout voir, & demeurer dans sa chambre; ça la main, & prend garde où tu mets le pied, pour n'aller pas faire la culbute. Courage! te voila en haut, aussi bien que moy, le mont Parnasse est fourchu; tu te metras sur un coupeau, & moy sur l'autre, pour estre plus à notre aise, & nous considererons ce que nous voudrons tout à loisir. Que vois-tu?

C A R O N. Je vois une grande plaine, & un grand lac qui l'environne, avec des rivieres plus grosses que le Flégéton & le Cocyte; Je vois aussi de petits animaux qui sortent hors de leurs trous.

M E R C U R E. Ces trous là ce sont des villes, & ces animaux des hommes, qui te paroissent petits de loin.

C A R O N. Vois-tu que tu n'as rien fait, d'entasser montagne sur montagne; car on n'aperçoit pas distinctement de si loin, & mon dessein n'estoit pas de voir des villes & des forests comme dans la carte; mais de conoitre ce qui se passe dans le monde, & comme l'on s'y gouverne; car ce matin, lors que tu m'as rencontré, je riois d'une aventure assez plaisante. Quelqu'un prié à souper chez son voisin, a dit qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver; mais là-dessus, il est tombé une tuile qui luy a cassé la tête; N'y avoit-il pas dequoy rire, de luy voir prometre si

hardiment ce qu'il ne pouvoit tenir? Il nous fait donc descendre, pour considerer les choses de plus près.

MERCURE. Demeure, Je sçay une recepte pour éclaircir la veüe, que j'ay aprië aussi d'Homere; nous verrons s'il est aussi bon Medecin qu'Architecte. Mais pren garde, quand je l'auray faite, de bien voir, afin qu'il n'y faille plus retourner.

J'ôteray le bandeau qui te couvroit les yeux,

Tu verras aisément les hommes & les Dieux.

Qu'est-ce? ne vois-tu pas bien à present?

CARON. A merveilles; Un lynx est aveugle au prix de moy; Tu n'as plus qu'à te preparer à répondre. Mais veus-tu que je t'interroge aussi en Vers, pour montrer que je ne suis pas si ignorant que tu penses?

MERCURE. Et où les aurois-tu aprië, pövre Batelier?

CARON. Tu ne sçaurois t'empêcher de médire de la vacation. N'ay-je pas ouï Homere là-bas débâgouler ses Rapsodies? Car comme je le passois, il s'émut une tempête, excitée, sans doute, par quelques Vers qui estoient contraires à la navigation; de forte que Neptune, en colere, jeta son trident comme s'il eût voulu pêcher à la ligne, & fit une si grande tourmente, que ma barque faillit à s'enfoncer. Cependant, il prit un mal de cœur à Homere qui luy fit vuidier tout ce qu'il avoit dans le corps avec Scylle, Carybde, & Polyfème.

MERCURE. Je ne m'étonne pas qu'il te soit resté quelque chose d'une si grande évacuation; mais si tu m'en crois, tu parleras en langage plus humain.

CARON. Dy moy donc sans tant de façon, qui est celui-cy, qui passe tous les autres tant en force qu'en grandeur?

MERCURE. C'est Milon Crotoniate, à qui la Grece aplaudit dans les spectacles, pour luy avoir veu porter un bœuf d'un bout à l'autre de la carriere.

CARON. Hé! mon amy, qu'ils auront bien plus de

de raison de m'applaudir, lors que je le porteray moy-même , après que la mort cet Athlete invincible l'aura terrassé ; Il se lamentera alors au souvenir de ces acclamations ; Maintenant , tout glorieux , il ne songe pas à nous.

M E R C U R E. Comment y songeroit-il en un estat si vigoureux ?

C A R O N. Laissons-le là , il nous donnera assez de plaisir , lors que bien-loin de porter un bœuf , il ne pourra pas porter un moucheron. Mais qui est cét autre plein de majesté : il semble étranger à son habit ?

M E R C U R E. C'est Cyrus fils de Cambyfes , qui a transporté l'Empire des Medes aux Perses. Il vient de dompter les Assyriens , & de prendre Babylone , & marche maintenant contre Crésus Roy de Lydie , afin de se rendre maître de l'Univers.

C A R O N. Et où est Crésus ?

M E R C U R E. Regarde cette forteresse à triple mur ; C'est Sardes capitale de son Empire. Le voila assis sur un trône d'or, qui parle à Solon. Veus-tu que nous écoutions ce qu'ils disent ?

C A R O N. Je le veus.

C R E S U S. Maintenant, Solon, que j'ay déplié devant-toy tous mes tresors , & que tu-as veu toute ma gloire , dy-moy , je te prie , qui tu crois le plus heureux de tous les hommes ?

C A R O N. Ecoutons un peu ce qu'il répondra.

M E R C U R E. Ne crains rien , il ne dira point de sottise.

S O L O N. Il y en a bien peu, Crésus, qui meritent ce nom ; mais de tous ceux que j'ay connus, Biton & Cleobis me semblent les plus heureux.

M E R C U R E. Il veut dire les enfans de cette Prétreffe d'Argos, qui moururent tous deux en même tems , après avoir traîné leur mere sur un char jusques dans le temple.

C R E S U S. Et bien, que ceux-là soient les plus heureux ; qui sont les autres ?

S O L O N.

S O L O N. Tellus, cet illustre Atenien, qui est mort pour son païs, après avoir bien vécu.

C R E S U S. Et moy, maraut, ne te semble-je point heureux ?

S O L O N. On ne peut juger de la felicité de l'homme, qu'après cette vie, lors qu'il aourny heureusement sa carrière.

C A R O N. Courage, Solon, tu es un brave homme de faire ma barque juge de ce different: Mais qui sont ceux-là, que Crésus envoie si chargez, & qu'est-ce qu'ils portent sur leurs épaules ?

M E R C U R E. Des lingots d'or, qu'il donne en offrande à Apollon, pour recompense de ses oracles trompeurs qui le feront bien-tôt perir; car il est extrêmement superstitieux.

C A R O N. Quoy ! ce jaune rougissant c'est de l'or ? Voilà la première fois que j'en avois veu, après en avoir tant ouï parler.

M E R C U R E. Voilà, mon amy, le sujet de tant de querèles, de combats, de trahisons, de larcins, de meurtres, d'empoisonnemens, de parjures, de dangers sur mer & sur terre.

C A R O N. Quoy ! pour cela ? il ne ressemble pas mal à du cuivre; car j'en vois, comme tu sçais, dans la monnoye qu'on me donne pour le passage. Mais je ne voy point l'avantage qu'a ce metal sur les autres, sinon, qu'il est plus pesant, & fait courber ces crocheteurs sous le faix.

M E R C U R E. On ne fait pas estat du cuivre, parce qu'il est trop commun; mais l'un & l'autre se tire des entrailles de la terre.

C A R O N. Tu contes-là d'étranges folies.

M E R C U R E. Solon, comme tu vois, n'en fait point de conte, & se moque de la vanité de ce Roy barbare; mais il semble qu'il luy veuille dire quelque chose: Ecoutons.

S O L O N. Dy-moy, Crésus, crois-tu qu'Apollon ait besoin de ces tresors ?

C R E S U S. Pourquoi non; il n'a point de pareilles offrandes dans son temple.

S O -

SOLON. Il faut qu'il y ait bien de la gueuserie dans le Ciel, qu'on y ait besoin des richesses de la Lydie.

CRESUS. Où en pourroit-on trouver ailleurs autant que dans mon Empire ?

SOLON. Dy-moy, y croit-il aussi du fer ?

CRESUS. Non.

SOLON. Voy-tu que le meilleur de tous les métaux te manque ?

CRESUS. Pourquoi ?

SOLON. Si tu veus répondre sans te métre en colere, tu le sçauras. Quel est le meilleur de ce qui conserve, ou de ce qui est conservé ?

CRESUS. Ce qui conserve.

SOLON. Si donc Cyrus t'ataque, comme on le dit, feras-tu des armes d'or, ou bien de fer ?

CRESUS. De fer.

SOLON. Et si tu n'en as point, on transportera tous tes tresors en Babylone.

CRESUS. Ne parlons point de cela.

SOLON. Je prie les Dieux que cela n'arrive point ; mais tu vois par là que le fer vaut mieux que l'or.

CRESUS. Voudrois-tu que je fissé revenir mes lingots d'or pour en envoyer de fer ?

SOLON. Non ; car Apollon n'en a que faire, & ceux-cy feront la proye de quelque Pirate ou de quelque Conquerant, qui s'en serviront mieux que luy.

CRESUS. Tu portes envie à mes richesses, & leur fais toujours la guerre.

MERCURE. Le barbare ne peut souffrir la liberté du Philosofe, & s'étonne de luy voir mépriser son luxe & sa vanité ; mais il regrettera bientôt de ne l'avoir pas creû, lors qu'il le verra prest d'estre conduit au suplice ; Car j'entendis naguere Cloton, qui repassoit les destins des hommes, & disoit, que Crésus seroit pris par Cyrus ; & Cyrus, par la Reine des Massagetes ; La vois-tu montée sur un cheval

cheval blanc, toute preste à triomfer ; & d'autre côté, Cambysez le successeur de Cyrus, qui après avoir erré long-temps par la Lybie & l'Étiopie, mourra enragé pour avoir tué le bœuf Apis ?

CARON. Il y aura bien alors de quoy rire ; mais on n'oseroit les regarder maintenant, au milieu de leur pompe & de leur gloire.

MERCURE. Qui croiroit que l'un seroit mené dans peu sur un échafaut, & l'autre plongé dans un tonneau plein de sang, avec ces reproches, *Soule-toy du sang dont tu as toujours esté si alteré.*

CARON. Mais qui est celui-là avec un manteau de pourpre & un diadème, à qui son cuisinier donne un anneau d'or, qu'il a trouvé dans le ventre d'un poisson ?

MERCURE. C'est Polycrate Tyran de Samos qui se croit parfaitement heureux, & ne sçait pas, qu'il sera trahy par son esclave, & livré au Satrape Orétés, qui l'attachera à un gibet ; car j'ay ouï dire tout cela à Cloton.

CARON. Courage, ma fille, pen les uns, & décapite les autres, pour leur apprendre qu'ils sont hommes, & ne les élève que pour les precipiter de plus-haut, afin que la cheute en soit plus grande. Je riray alors tout mon soul, quand je les verray dans ma nacéle, sans tout cet équipage de grandeur.

MERCURE. Voila ce qui arrivera ; Mais vois-tu cette foule de gens, dont les uns labourent, les autres navigent ; les uns font la guerre, les autres plaident, les uns triomfent, les autres mendient ?

CARON. Je voy une grande multitude bien occupée, & une vie pleine de trouble & de misere. On diroit de leurs villes, que ce sont des ruches d'abeilles ; car chacun a son éguillon dont il pique son voisin ; mais j'en voy comme les guêpes & les frélons qui mangent le bien d'autrui sans rien faire. Hé ! qu'est ce que cette nue obscure qui les environne ?

MERCURE. Ce sont les diverses passions qui les agitent, & particulièrement la crainte & l'esperance dont

dont l'une les menace & les aterre, & l'autre les fiate & les releve, les laissant à la fin comme des Tantales, qui bâillent après un bien qui s'enfuit. Voy tu les Parques qui filent d'en-haut leurs destins, où ils tiennent atachez par de petits filets semblables à des toiles d'araignées, & demeurent suspendus pour quelque tems? Mais lors que le filet vient à rompre, ils tombent avec grand bruit, sur tout quand ils sont montez fort-haut. Car cet autre qui n'est gueres élevé, quand il viendra à tomber, il n'y aura que son voisin qui l'entende. En vois-tu dont le filet est ataché à celui de leur compagnon? c'est signe que leur vie dépend de la fiéne, celui qui a le plus long fil sera héritier de celui qui a le plus court.

C A R O N. Cela est tout à fait plaisant.

M E R C U R E. Encore plus que tu ne penses, & particulièrement quand on considère leurs occupations & leurs exercices, & comme la Mort vient trancher leur vie & leurs esperances; Vois-tu ses bourreaux & ses ministres, la peste, la guerre, la famine, sans conter une infinité de maux & de maladies, à quoy ils ne songent point durant la prospérité; mais l'adversité les réveille avec des gemissemens & des plaintes. Que s'ils consideroient de bonne heure qu'ils sont mortels, & qu'après avoir demeuré quelque tems en vie, il la faudra quitter comme un songe, ils seroient beaucoup plus sages, & n'auroient pas tant de peine à mourir. Mais maintenant qu'il leur semble que le présent durera toujours, lors que l'un de ces ministres de la Mort leur vient signifier l'arrest du Destin, ils ne sont pas consolables. Que penses-tu que feroit celui qui bâtit un Palais, & qui presse les ouvriers, s'il croyoit mourir avant qu'il fût achevé? Et celui qui se réjouit de ce que sa femme luy a fait un fils, & qui veut qu'il porte son nom; s'il estoit averty qu'il ne passera pas l'âge de sept ans, comment se desespereroit-il, au lieu d'en faire des feux de joye? Mais le mal est, qu'il regarde celui de son voisin, qui a remporté le prix aux jeux Olympiques,

ques, & non pas cet autre qu'on porte au bûcher, ou qui a fait mourir son pere de deſeſpoir, par ſes débauches. Vois-tu cette grande troupe de chicaneurs & d'ufuriers, qui ne ſongent qu'à amaffer, & avant que d'avoir jouï de leur bien, ſont apellez par ces triftes officiers de la mort ?

CARON. Je vois tout cela, & ſonge en moy-même, quel eſt ce grand plaiſir qu'ils regretent tant quand ils meurent.

MERCURE. Si quelqu'un vouloit examiner la condition des hommes, à commencer par celle des Rois, & de ceux qu'on eſtime les plus heureux, & qui ſemblent hors du pouvoir de la fortune, on trouveroit qu'il y a plus de mal que de bien. Car ſans parler des maladies, qui leur ſont communes avec les autres, toute leur vie n'eſt que trouble & qu'inquietude. Si ceux-là donc ſont mal-heureux, je laiſſe à juger ce que ſont les autres.

CARON. Je te veus dire à quoy je compare les pôvres mortels, à ces bouillons d'écume que font les torrens, dont les uns plus petits, les autres plus gros, ſe groſſiſſent encore de la rüine des autres; juſqu'à ce qu'ils viennent à crever eux-mêmes, par leur exceſſive groſſeur.

MERCURE. Je trouve cette comparaiſon pour le moins auſſi bonne que celle d'Homere, qui les compare à des feuilles; mais je m'étonne qu'eſtant ſi fragiles, ils faſſent de ſi grands deſſeins, & ſe tourmentent ſi fort pour de vains honneurs & des dignitez paſſageres.

CARON. Veus-tu que je leur crie de toute ma force, qu'ils quittent ces travaux inutiles, & qu'ils ſongent deſormais à vivre, comme des gens qui doivent mourir. O fous que vous eſtes! pourquoy courez-vous ſans ceſſe après les vanitez? vous ne durerez pas éternellement. De tout ce que vous admirez, il n'y a rien d'immortel, ny qui vous doive accompagner après cette vie. Il faut que cet uſurier quite ſes treſors, cet amoureux ſa maĩtreſſe, cet ambitieux ſa dignité,

gnité. Si je leur criois cela, & autres choses semblables, crois-tu qu'ils n'en devinssent pas plus sages ?

MERCURE. O mon amy ! tu ne sçais en quel estat l'erreur & la passion les ont mis. Ils auroient les oreilles sourdes à tes remontrances, plus que les compagnons d'Ulysse ne les avoient au chant des Sirenes. Ils ne t'entendroient pas quand tu te romprois la tête à force de crier. Il est vray qu'il y en a qui entendent un peu plus clair que les autres.

CARON. Veus-tu que nous parlions à ceux-là ?

MERCURE. Il seroit superflu ; car ils sçavent tout ce que tu leur peux dire ; Les vois-tu qui se retirent en un coin pour en rire tout-seuls à leur aise ; car ils sont hâis des fots, autant pour le moins qu'ils les haïssent, & meditent de bonne heure leur retraite.

CARON. Courage, Messieurs ; Mais le nombre en est bien petit.

MERCURE. Il y en a assez pour pouvoir instruire les autres ; Mais il est tems de se retirer.

CARON. Apren-moy une chose auparavant, & je ne te rompray plus la tête ; où sont les sepulcres où l'on les met après leur mort ?

MERCURE. Vois-tu ces lieux relevez qui sont près des villes, enrichis de petites colonnes & de pyramides ? ce sont leurs sepulcres.

CARON. Pourquoy s'amusent-ils ainsi à couronner & à parfumer des pierres ? J'en voy, ce me semble, qui dressent leur bûcher auprès, & qui creusent une fosse où ils brûlent des viandes, & versent du vin & de l'hydromel.

MERCURE. Je ne sçay à quoy cela peut servir ; mais ils se persuadent que les ames reviennent des enfers, humer la graisse & la fumée, & boire le vin qui est dans ces fosses.

CARON. Comment pourroient-ils manger qu'ils n'ont plus de corps ? Mais tu le sçais mieux que moy ; car comme c'est toy qui les amenes, tu vois si on les laisse revenir. J'aurois bien des affaires, s'il me les falloit repasser à toute heure pour aler

boire. O infenlez ! vous ne sçavez gueres comment vont les choses de là-bas ; celui qui a un superbe tombeau, * est comme celui qui n'en a point : On n'y fait pas plus d'honneur à Agamemnon qu'à son valet, ni à Achille qu'à Tersite.

* *Cela est pris d'Homere.*

MERCURE. Puisque tu m'en fais souvenir, je te veux montrer le tombeau d'Achille ; Le vois tu sur le bord de la mer , au Cap de Sigée , vis à vis de celui d'Ajax dans le Retéen ?

CARON. Ils ne sont pas fort magnifiques ; Mais montre-moy un peu ces villes dont on parle tant, Ninive, Babylone, Mycène, Cleone, & Troye même ; car il me souvient d'en avoir bien passé de ce quartier-là en l'espace de dix ans.

MERCURE. Il y a long-tems que Ninive n'est plus, sans qu'on puisse deviner seulement où elle a esté ; mais voila la grande Babylone avec ses Tours, que bien-tôt on cherchera aussi dans ses rüines. Pour Mycène, Cleone, & Troye, j'ay honte de te les montrer ; car je sçay qu'à ton retour tu étrangleras Homere, d'en avoir parlé si hyperboliquement. Il est vray qu'elles ont esté autre-fois plus considerables, mais maintenant elles sont toutes rüinées, car les villes ont leur destin aussi bien que les hommes ; & ce qui est de plus étrange, les fleuves mêmes, comme celui d'Inacus, dont on ne voit pas seulement les vestiges dans Argos.

CARON. Grands Dieux, Homère ! quelle hyperbole d'avoir apellé Troye, la Grande, & Cleone, bien bâtie ! Maistandis que nous parlons, qui sont ceux-là qui se batent ?

MERCURE. Les Argiens & les Lacedemoniens qui s'entretiënt pour le lieu même qui leur sert de champ de bataille. Vois-tu le General Otryadés à demy-mort, qui dresse luy-même son trofée ?

CARON. O la grande folie ! de ne pas sçavoir, que quand chacun d'eux possederait le Peloponnese tout entier, il n'obtiendrait pas d'Eaque plus d'un pied de terre après sa mort ; & pour ce champ-là, il fera

fera tantôt aux uns & tantôt aux autres, qui renverferont souvent ce trofée avec la charrüe.

MERCURE. C'est ainfi qu'il en arrivera ; Mais il eft tems de defcendre, & de remétre ces montagnes en leur place, pour n'embaraffer par les Geografes lors qu'ils les trouveroient à dire. Retournons chacun à nos affaires, toy à ta nacéle, & moy à ma commiffion. Adieu, je t'iray bien-tôt revoir.

CARON. Tu m'as fait grand plaisir, Mercure, & je te metray toute ma vie au rang de mes bien-faiteurs ; Dieux ! qu'est-ce des pôvres mortels ! Rois, lingots, facrifices, combats ; & de Caron pas un mot !

DES SACRIFICES.

Il fe moque de la Religion des Payens, & de leurs myfteres, & particulièrement de l'abus des facrifices.

IL n'y a perfonne fi mélancolique qui ne rie, en voyant ce que font tous les jours les hommes dans leurs feftes, leurs ceremonies, & leurs facrifices, & quelle opinion ils ont des Dieux, fans parler de leurs vœux & de leurs prieres. Mais il faut confiderer premierement, s'ils meritent le nom de Religieux plutôt que d'Impies, d'avoir de fi lâches fentimens de la Divinité, que de croire qu'elle veuille eftre cajolée, & qu'elle fe fâche quand on ne luy rend pas de vains honneurs, & des fervices inutiles. Car on dit que tous les maux qui arriverent autre-fois en Etolie, & toutes les calamitez des Calydoniens, avec leur meurtre & la mort de Meleagre, viennent du courroux de Diane, indignée de ce qu'on l'avoit oublié en un facrifice ; Et il me femble que je la voy toute feule dans le Ciel, & qui fe plaint & fe defefpere tandis que les autres font bonne chere chez Ocnée. Si cela eft, les Etiopiens doivent eftre trois fois heureux, comme Homere les appelle, ou Jupiter eft bien

ingrat, veu qu'ils le traitent quelquefois douze jours entiers avec tous les Dieux à sa suite. Car comme il vend ses faveurs & ne donne rien pour neant, il y a aparence qu'il recompense bien ceux qui le servent. L'un achete de luy la santé par le sacrifice d'un bœuf; l'autre la royauté par une hecatombe. Celui-cy immole quatre victimes pour devenir riche; Cet autre neuf pour pouvoir retourner en son pays, ou sa fille même, comme Agamemnon, pour sortir du sien. Il y en eut un alors, qui racheta pour quelque tems le sac de Troye par un sacrifice de douze bœufs, sans conter un voile qu'il donna en ofrande à Minerve. Je croy qu'il y a bien des choses à meilleur marché, & qui ne coûtent, comme on dit, que le demander, ou tout au plus qu'un chapeau de fleurs, ou bien quelque grain d'encens. Sur ce fondement, Crysez Prêtre d'Apollon & consommé dans ses mysteres, se plaint à luy de ce que son voyage vers Agamemnon a este inutile, & luy fait des reproches de ce qu'il souffre qu'on le méprise, après avoir mis en credit son Temple, & brûlé le premier sur ses Autels, des cuisses de taureaux & de chèvres. Apollon donc, touché au vif de ces reproches, empoigne son arc & ses flèches, & se perchant sur les navires, frape d'un trait pestilenciel non-seulement les hommes, mais les bêtes mêmes. Puisque nous sommes sur son sujet, voyons tout d'un tems, ce que la Religion luy atribue. Je laisse à part ses amours infortunées, comme le mépris de Dafné & le trespas d'Hyacinte; mais on dit qu'il fut bany du Ciel pour avoir tué les Cyclopes, & contraint pour vivre de se lœer à Admete en Tessalie, & en Frygie à Laomédon, en la compagnie de Neptune, où gagnans leur miserable vie à faire des briques, ils bâtirent les murs de Troye; & furent si malheureux, que de n'estre pas payez de leurs journées. N'est-ce pas là une belle histoire, & bien honorable pour un Dieu? Mais ce n'est rien encore au prix de ce qu'on dit de Vulcain & de Prometée,

de Saturne & de Cybèle, & de presque toute la race de Jupiter. Car les Pöetes, après avoir invoqué les Muses, pour apprendre d'elles ces beaux mysteres, chantent comme Saturne châtra le Ciel son pere, afin de regner en sa place, & devora ses enfans comme Tyeste, pour empêcher qu'ils ne luy en fissent autant qu'il en avoit fait à son pere. Que Jupiter fut dérobé par sa mere, qui supposa pour luy une pierre, & l'exposa en Créte, où il fut nourry par une chèvre, comme Téléfe par une biche. Cyrus par une chienne, & Romulus par une louve. Ils ajoütent. Qu'il déposa aussi son pere, & le mit en prison perpetuelle, & qu'il épousa plusieurs femmes, & sa soeur la dernière, à la façon des Assyriens & des Perses. Que fécond amoureux, il remplit le Ciel d'enfans, tant bâtards que legitimes, se changeant tantôt en taureau, tantôt en cygne, tantôt en aigle, & quelque-fois en or, pour jouir de ses amours: enfin, en autant de formes que Protée. Qu'il enfanta Minerve de son cerveau, comme Bachus de sa cuisse, où il le mit pour achever son terme, après l'avoir tiré du ventre de sa mere, qu'il n'estoit qu'à demy formé, c'est pourquoy il luy falût faire une incision pour acoucher, lors que les tranchées le prirent. Ils disent presque la même chose de Junon, Qu'elle engendra Vulcain toute seule, sans la compagnie de son mary, & que ce malôtru forgeron qui ne bouge du fourneau & de l'encume, parmy le feu & la fumée, fut jeté en bas du Ciel par Jupiter, & tomba dans l'isle de Lemnos, où il se fut rompu le col sans les habitans du päys qui le receurent entre leurs bras, comme il gambadoit par l'air, & le garantirent du destin d'Astianax; Cela n'empêcha pas pourtant qu'il ne se rompît une jambe dont il sera boiteux toute sa vie. Encore cela n'est-il rien à l'égard du mal-heur de Prometée, qui pour avoir esté trop charitable envers les hommes, fut attaché par Jupiter sur le mont Caucafe, où une aigle luy rongé le foye.

Mais pour Cybèle, car il est deormais tems d'en

parler, n'a-t-elle pas bonne grace à son âge, & mere des Dieux comme elle est, de se promener par la Frygie, avec son Atis, qu'elle a contraint par sa jalousie à se faire Eunuque ? Après cela qui peut condamner les débauches de Venus & les amours d'Endymion & de la Lune ? Mais quittons-là tous ces beaux mysteres pour monter au Ciel, & voir un peu ce qu'on y fait. Homere nous apprend qu'il est d'airain ; mais qu'en y entrant on le voit briller d'une clarté beaucoup plus pure & plus vive que la nôtre ; Que le plancher y est d'or, & qu'il n'y fait jamais nuit. On rencontre d'abord les Heures qui sont comme les portiers, & Iris avec Mercure qui servent de valets de pied ; Après vient la forge de Vulcain, qui est pleine de toute sorte de feux d'artifices, & en-suite le palais des Dieux qu'il a fait de ses propres mains, & celui de Jupiter, qui est son chef-d'œuvre. Or les Dèitez assemblées chez le Monarque des Cieux, car il faut parler poëtiquement des fictions poétiques, se courbent pour regarder s'ils ne verront point monter quelque part de la fumée d'un sacrifice, afin d'en venir humer la graisse, & boire le sang autour des Autels, comme des mouches. Car autrement, ils sont reduits à leur ordinaire, de Nectar & d'ambrosie, qui ne doivent pas estre si excellens que chantent les Pœtes, puisqu'ils les quittent pour du sang & de la graisse. Ils ont admis autre-fois les hommes à leur table, comme Tantale & Ixion, dont l'un fut chassé pour son caquet, & l'autre pour sa lasciveté ; & depuis ce tems-là le Ciel a esté comme inaccessible au genre humain. Voila l'histoire des Dieux, & le culte qu'on leur rend y est conforme. On leur a consacré d'abord des forests & des montagnes, & en-suite des plantes & des oyseaux, assignant à chacun le sien. Après cela, les hommes se sont partagez, & ont pris chacun le leur ; Ceux de Delfes & de Delos ont pour leur part Apollon ; les Ateniens Minerve, comme le mot Grec le témoigne ; les Mygdoniens Cybelle ; les Efeciens Diane. Junon est allée demeurer à Argos, &

Venus à Pafos & à Cytère. Ceux de Crete reconnoissent Jupiter pour leur Citoyen, & de plus montrent son sepulcre; cependant, nous sommes si fots de croire que c'est luy qui tonne & qui foudroye, veu qu'il y a long-tems qu'il est mort & enterré. On leur a aussi bâti des Temples pour leur demeure, & dressé des statües, faites de la main des plus grands Sculpteurs, qui sans les avoir jamais veus, que je sçache, ont fait Jupiter barbu, Apollon sans barbe, Mercure en jeune homme, Neptune avec des cheveux noirs. Minerve avec des yeux bleus, & ainsi du reste. Cependant, le peuple ignorant qui les adore, ne croit plus que ce soit l'ivoire des Indes, ni l'or de la Trace; mais le fils de Saturne & de Rée, que Fidias a transporté du Ciel en terre, pour garder la Solitude de Pise, où il est assez heureux, quand on luy fait tous les cinq ans quelque sacrifice aux jeux Olympiques. Ce n'est pas tout, car après leur avoir construit des Temples & des Autels, avec un lieu pour les Aspersions & les Oracles, le Laboureur y mène son bœuf, le Berger sa brebis ou sa chèvre, un autre y porte un gâteau ou de l'encens; mais le pövre qui n'a rien, en est quite pour faire la reverence. * Lors que la victime est couronnée, on considere bien atentivement si elle n'a point quelque défaut, de peur de perdre son tems & sa peine, & ce qui est de plus fächeux son argent; puis on l'aproche de l'Autel, & on l'égorge en la presence du Dieu. Elle jete des cris mourans qui sont comme l'augure du sacrifice. Cependant, il est écrit sur la porte. Que personne n'entre dans le lieu des Aspersions qu'il n'ait les mains pures. En-suite, le Sacrificateur tout sanglant, ouvre l'estomac de la victime, & luy arrachant les entrailles, comme un autre Polyfeme, en tire le cœur, puis arrose de sang le tour de l'Autel, & fait le reste de la ceremonie. Car allumant du feu, il y porte la chèvre avec sa peau, & la brebis avec sa laine; La graisse monte au Ciel en un globe de fumée, où elle se perd dans les niées. Les Scytes méprisans ce culte comme indigne de la

* Ou, pour leur baiser la main.

Divinité, immolent des hommes à Diane, qui se plaît à répandre le sang humain. Mais cela n'est encore rien, à mon avis, au prix de ce que font les Egyptiens; Car c'est là véritablement qu'on voit des choses toutes celestes & toutes divines; Jupiter, avec la tête d'un belier, Mercure avec celle d'un chien, Pan avec un corps de Chèvre, un autre en Cigogne, en Singe, ou en Crocodile. Que si vous voulez sçavoir ce que cela signifie, vous trouverez des Prêtres rasez, avec des Profetes & des Scribes, qui vous diront, mais à huis clos, & comme on dit *hors d'icy Profanes*. Que les Dieux pour se sauver des mains des Géans, se vindrent cacher en Egypte, sous la figure de ces animaux, dont ils gardent encore l'image en memoire de cette aventure. Et de peur que vous n'en doutiez, cela est écrit il y a plus de dix mille ans, dans le livre des ceremonies. Les victimes y sont de même qu'auteurs, hormis qu'ils les pleurent avant que de les égorgier, & les environnent en se frappant l'estomach. Quelques-uns se contentent pour tout sacrifice de les enterrer après qu'elles sont égorgées. Pour le bœuf Apis, qui est leur grand Dieu, personne ne fait tant d'estat de sa chevelure, eût-il la perruque de Nisus, qu'il ne la rase en signe de deuil, lors que ce Dieu vient à mourir. Cependant, on le prend comme les autres du milieu du troupeau; mais on destine toujours le plus beau à cet office. Ces choses-là, & autres semblables, se font tous les jours, & sont creües du peuple ignorant; mais elles sont si sotes qu'elles n'ont point besoin d'estre réfutées. Il ne faut qu'un Heraclite & un Democrite, l'un pour en pleurer, & l'autre pour en rire.

LES SECTES DES FILOSOFES, A L'ENCAN.

DIALOGUE

DE JUPITER ET DE MERCURE,
Où plusieurs autres parlent.

*C'est une raillerie de toutes les Sectes, & de
leurs Auteurs.*

JUPITER. **Q**U'ON range ces sieges, & qu'on nettoye par tout, tandis qu'on aura soin de parer les Sectes, afin qu'elles donnent dans la veüe. Mercure, fay l'office de Sergent, & apelle les marchands à la bonne heure, pour ne point retarder la vente. Nous vendons toutes sortes de vies, & à l'usage de tout le monde; Si quelqu'un n'a pas son argent comptant, on luy fera credit pour un an, en donnant caution.

MERCURE. Voila bien des acheteurs, il ne les faut pas laisser morfondre. Par où commencerons-nous?

JUPITER. Par la secte Italique; Fay descendre ce venerable vieillard aux cheveux longs.

MERCURE. Là ho! Pytagore, descendez, & faites le tour de la place, pour vous montrer au peuple.

JUPITER. Crie.

MERCURE. Voicy une vie celeste & divine; qui l'achetera? Qui veut estre plus grand que l'homme? Qui veut conoitre l'harmonie de l'Univers, & revivre après sa mort?

UN MARCHAND. Voila de grandes promesses, & le personnage a bonne mine; mais que sçait-il principalement?

MERCURE. l'Arithmetique, l'Astronomie, la

170 LES SECTES DES
Geometrie, la Musique, la Magie, la science des Prodiges; Tu vois un Profete accompli.

LE MARCHAND. Peut-on l'interroger?

MERCURE. Pourquoi non?

LE MARCHAND. D'où es-tu?

PYTAGORE. De Samos.

LE MARCHAND. Où as-tu étudié?

PYTAGORE. En Egypte chez les Sages du pais.

LE MARCHAND. Si je t'achete que m'apprendras-tu?

PYTAGORE. Je ne t'apprendray rien; mais je te feray souvenir de ce que tu-as sceu autre-fois.

LE MARCHAND. Comment cela?

PYTAGORE. En purifiant ton ame, & la nettoyant de ses ordures.

LE MARCHAND. Prenons qu'elle soit déjà nette; comment l'instruiras-tu?

PYTAGORE. Par le silence; Tu seras cinq ans sans parler.

LE MARCHAND. Va-t-en instruire le fils de Crésus. Je veus estre homme & non pas statue: Mais encore, que feras-tu après ce long silence?

PYTAGORE. Je t'enseigneray la Geometrie, & la Musique.

LE MARCHAND. Cela est plaisant qu'il faille estre Violon, avant que d'estre Philosofe! Et après cela, que m'apprendras-tu?

PYTAGORE. L'Arithmetique.

LE MARCHAND. Je la sçay déjà.

PYTAGORE. Comment contes-tu?

LE MARCHAND. Un, deux, trois, quatre.

PYTAGORE. Tu te trompes, ce que tu crois quatre, c'est dix, le triangle parfait; * & nôtre serment.

LE MARCHAND. Par le grand Dieu *Quatre*, je n'ay jamais rien oüy de plus merveilleux, ny de plus divin!

PYTAGORE. Après cela, tu sçauras qu'il y a quatre Elemens, la Terre, l'Eau, l'Air & le Feu, leur

* C'est
que 1, 2,
3, 4. sont
dix.

leur forme , leurs qualitez , & leur mouvement.

LE MARCHAND. Comment ! l'air & le feu ont une forme ?

PYTAGORE. Ouy , & tres-visible ; car s'ils n'avoient point de forme , ils ne se pourroient mouvoir. Après tu sçauras que Dieu est un nombre , & une harmonie.

LE MARCHAND. Tu nous contes d'étranges choses !

PYTAGORE. Bien plus ; tu es autre que tu ne parois , & il y a en toy plusieurs hommes.

LE MARCHAND. Que dis-tu ? je ne suis pas celuy qui te parle ?

PYTAGORE. Tu es le même à cette heure , mais tu-as esté un autre jadis , & passeras à l'avenir en d'autres personnes , par une revolution perpetuelle.

LE MARCHAND. Je seray donc par ce moyen immortel. Mais c'est assez de ces choses , dequoy vis-tu ?

PYTAGORE. Je ne mange rien qui ait vie ; mais je mange de tout le reste , hormis de fèves.

LE MARCHAND. Pourquoi ne manges-tu point de fèves ?

PYTAGORE. Parce qu'elles ont quelque chose de divin ; Premièrement , elles ressemblent aux parties naturelles , ce que tu remarqueras aisément , si tu en prens une verte & que tu luy ôtes la cosse ; D'ailleurs , estant cuites & exposées à la Lune un certain nombre de nuits , elles se changent en sang ; Mais , ce qui est de plus considerable , c'est qu'on s'en sert à Atenes pour élire les Magistrats.

LE MARCHAND. Certes tes discours sont plus qu'humains ; mais deshaille-toy ; car je te veus voir tout nud. Grands Dieux ! il a une cuisse d'or ; ce n'est pas un homme , mais un Dieu : Il faut que je l'acheté à quelque prix que ce soit , combien en veut-on ?

MERCURE. Deux cens cinquante livres.

LE MARCHAND. Je les donne.

JUPITER. Ecry son nom, & de quel päys il est.

* C'est où
il ensei-
gna sa
doctrine.

MERCURE. C'est un Italien, des environs de Crotone & de Tarente ; * mais il n'est pas seul, ils sont plus de trois cens qui l'ont acheté en commun.

JUPITER. Qu'ils l'emment. Publics-en un autre.

MERCURE. Icy, Diogene : Voicy une vie mâle & courageuse, une vie libre ; qui l'achetera ?

UN MARCHAND. Tout beau, Sergent, on ne vend point un homme libre : Ne crains-tu point qu'on te fasse un procès criminel dans l'Areopage ?

MERCURE. Il ne se soucie point qu'on le vende, car en quelque estat qu'il soit, il est toujourns libre.

LE MARCHAND. Que pourroit-on faire d'un si malôtru animal, † si l'on n'en fait un fossyoeur on un porteur d'eau.

† C'est
qu'il por-
toit un
méchiant
manteau
soutrape-
tassé, avec
un bâton
& une
besace.

MERCURE. Non, mais un portier ; car il aboye comme un chien, & en porte le nom.

LE MARCHAND. Mais d'où est-il ? & que sçait-il faire ?

MERCURE. Tu luy peux demander.

LE MARCHAND. Je crains qu'il ne me morde : car il grince les dents, & me regarde de travers : Vois-tu, comme il fronce le sourcil & comme il leve le bâton.

MERCURE. Ne crains point, il est aprivoisé.

LE MARCHAND. De quel päys es tu, mon amy.

DIOGENE. De tout päys.

LE MARCHAND. Comment cela ?

DIOGENE. Je suis citoyen de l'Univers.

LE MARCHAND. Quel est ton but ?

DIOGENE. D'imiter Hercule.

LE MARCHAND. Que n'as-tu donc comme luy la peau de Lion ? car ton bâton te peut servir de mafsüe ?

DIOGENE. Ce méchant manteau me sert de peau de Lion, & je fais la guerre comme luy à des mon-

monstres qu'on nomme les passions, afin d'en purger l'Univers.

LE MARCHAND. C'est un beau dessein; mais quelle est ta profession ?

DIogene. Je suis le Medecin de l'ame, & le Heraut de la liberte & de la verite.

LE MARCHAND. Dieu te gard, maitre Heraut; si je t'achete que m'apprendras-tu ?

DIogene. Je t'arracheray à tes delices, & t'enfermeray avec la povreté; En-suite, je te feray suier, travailler. coucher sur la dure, & manger de tout: Que si tu-as de l'argent, tu le jetteras, si tu m'en crois, dans la riviere. Du reste, tu ne te soucieras ny de parens ny de patrie, & tout ce qu'on en dit te passera pour une fable. Après, quitant la maison de ton pere tu habiteras quelque vieille mesure, ou quelque sepulcre, ou si tu veus, comme moy, un tonneau. Ta besace sera tout ton revenu; Elle sera toujours pleine de bribes & de vieux bouquins, & avec cela, tu feras la nique aux richesses, & disputeras de la felicité avec Jupiter. Que si l'on te fouete, ou qu'on t'outrage, tu n'en feras que rire.

LE MARCHAND. Il faudroit pour cela, avoir la peau d'une huître à l'écaille, on d'une tortue.

DIogene. Tu feras ce que dit Euripide, Tu souffriras sans te plaindre. Du reste, voicy le sommaire de ma doctrine. Il faut estre audacieux, effronté, gronder tout le monde, & trouver à redire à tout; car c'est le moyen de se faire admirer. Avoir la parole rude, le ton de même, le visage renfrongné, la mine barbare; enfin, toute la façon farouche & sauvage; Estre sans douceur, sans pudeur, sans humanité; vivre dans les lieux les plus frequentez, comme s'il n'y avoit personne; & estre tout seul parmi la foule. Choisir toujours en amour le plus ridicule objet, & faire en public ce que les autres ont honte de faire en particulier. Que si tu t'ennuyes de vivre, avec un grain d'arsenic, tu t'envoieras en l'autre monde. Voilà la beatitude que je te préche.

174 LES SECTES DES
LE MARCHAND. Elle n'est pas humaine, & me fait horreur.

DIogene. Mais elle est facile, & l'on n'a besoin pour cela ny de livres ny de preceptes: D'ailleurs, c'est le chemin le plus court pour arriver à la gloire; car tu deviendras en moins de rien tres-celebre, fuses-tu moins qu'un Savetier ou qu'un Crocheteur.

LE MARCHAND. Il ne faut point de precepteur pour cela, & je ne scay quel métier tu ferois bien si ce n'est celuy de Batelier ou de Harangere, où l'on est acouûtumé à dire & à recevoir des injures. Toutefois si l'on en veut deux carolus, les voila.

MERCURE. Donne; aussi bien nous tardoit-il d'en estre défait; car il ne faisoit que nous rompre la tête, & aboyer tout le monde.

JUPITER. Qu'on en crie un autre.

MERCURE. Qui veus-tu.

JUPITER. Aristippe, cét illustre débauché.

MERCURE. Voicy un morceau friand & délicat, qui l'achetera? Qui veut mener une vie douce & oisive, parmy les plaisirs & la bonne chere qu'il achete ce beau mignon.

UN MARCHAND. Qu'il s'avance, & qu'il nous die ce qu'il sçait faire; s'il m'accommode, je l'achetray.

MERCURE. Ne le tourmente pas; car il est yvre, & auroit peine à te répondre: Voy comme il chancelle & comme il begaye?

LE MARCHAND. Où est l'homme de bon sens qui se voudroit charger d'un tel maraut? Dieux! quelle cassolete! Mais dy-moy, ce qu'il sçait faire, & à quoy il sera propre?

MERCURE. A faire raison à table, & à danfer après boire, c'est le fait de quelque riche débauché; car il entend la fausse & le ragoût; en un mot, c'est un grand artisan de la volupté. Il a toujours esté nourry à Atenes ou à la Cour des Rois de Sicile, qui en faisoient grand estat.

LE MARCHAND. Mais quel est le sommaire de sa doctrine.

MER-

MERCURE. Ne se soucier de rien, se servir de tout, chercher la volupté par tout où elle est.

LE MARCHAND. Qu'il s'adresse à un autre qu'à moy, ma cuisine n'est pas assez bien fondée pour luy.

MERCURE. Vous verrez qu'il nous demeurera.

JUPITER. Fay-le retirer, & en appelle un autre, ou plutôt ces deux contraires; car il ne les faut pas separer.

MERCURE. Heraclite & Democrite, descendez; Voicy l'abregé de la sagesse & de la folie du monde.

UN MARCHAND. Dieux! quelle antipatie! l'un ne cesse de pleurer, & l'autre de rire; Qu'as-tu à rire mon amy?

DEMOCRITE. C'est que tout ce que vous faites me semble ridicule, & vous aussi.

LE MARCHAND. Quoy! Tu te moques ainsi des hommes, & des choses humaines?

DEMOCRITE. Ouy; car il n'est rien de solide, tout est vanité; l'homme n'est qu'un concours d'atomes, & le jouiet du fort & de la fortune.

LE MARCHAND. C'est toy-même qui es fou & extravagant: Mais quelle impudence? Ne cessera-t-il jamais de rire? Il vaut mieux s'adresser à l'autre qui est plus sage. Dy-moy, mon amy, qu'as-tu à pleurer.

HERACLITE. C'est que la condition des hommes me semble tout à fait déplorable, rien n'est permanent icy bas, tout est sujet à une vicissitude perpetuelle. Le plaisir de l'homme n'est que douleur, son sçavoir qu'ignorance; sa grandeur que bassesse, sa force qu'infirmité. Je regrette le passé, le present m'ennuye, l'avenir m'épouvanté, je veus dire la fin du monde, & l'embrasement de l'Univers.

LE MARCHAND. Et qu'est-ce que le monde?

HERACLITE. Un enfant qui jouie aux osselets, & qui se tourmente pour neant.

LE MARCHAND. Et les hommes?

HERACLITE. Des Dieux mortels.

LE MARCHAND. Et les Dieux?

HERA-

HERACLITE. Des hommes immortels.

LE MARCHAND. Tu nous contes des enigmes, & n'es gueres plus clair que les Oracles.

HERACLITE. C'est que je ne me soucie pas d'estre entendu.

LE MARCHAND. Personne aussi ne voudra t'avoir, & ne se souciera de toy.

HERACLITE. Je vous ordonne à tous de pleurer, soit que vous m'achetiez, ou que vous ne m'achetiez point.

LE MARCHAND. L'un est un fou gaillard, l'autre un fou melancolique; je ne veus ny l'un ny l'autre.

MERCURE. Ceux-cy encore nous demuereront.

JUPITER. Apelle cet éloquent Atenien.

MERCURE. Icy, Socrate, descendez; Voicy une vie sage & réglée; qui l'achetera?

LE MARCHAND. Que sçais-tu faire.

SOCRATE. Aimer.

LE MARCHAND. Tu n'es pas mon fait; car j'ay besoin d'un précepteur pour mon fils; & il est trop beau pour le confier à un amoureux.

SOCRATE. Et qui peut mieux que moy gouverner un bel enfant; car je ne suis pas amoureux du corps, mais de l'esprit, & quand nous coucherions ensemble, il ne se passeroit rien de deshônête.

LE MARCHAND. Cela est un peu sujet à caution.

SOCRATE. Je te le jure par le Chien & le Platane.

LE MARCHAND. Les plaisans Dieux!

SOCRATE. Quoy! le Chien ne te semble pas un Dieu? & ne sçais-tu pas ce qu'est Cerbère dans les enfers, & Anubis en Egypte; sans parler du Chien celeste?

LE MARCHAND. Tu-as raison, je n'y pensois pas; mais encore quelle est ta doctrine?

SOCRATE. J'ay formé une Republique en idée, & me gouverne selon ses loix.

LE MARCHAND. Dy-m'en quelqu'une?

SOCRA-

SOCRATE. Premièrement, les femmes y sont communes, & il est permis à chacun de caresser celle de son voisin.

LE MARCHAND. Et que deviendront les loix contre l'adultere?

SOCRATE. Ce ne sont que des chansons.

LE MARCHAND. Et pour les garçons, quel est ton sentiment?

SOCRATE. Que leur baiser soit la recompense de la vertu.

LE MARCHAND. Voila une belle recompense! mais encore quels sont tes principaux dogmes?

SOCRATE. Les Idées, qui sont les exemplaires éternels de tout ce qui est au monde; Car de tout ce que tu vois, il y a des modeles & des patrons hors de la Nature.

LE MARCHAND. Et où sont-ils?

SOCRATE. Nulle part; * car s'ils estoient quelque part ils ne seroient point.

LE MARCHAND. Je ne vois point ces exemplaires éternels, dont tu me parles.

SOCRATE. C'est que tu es aveugle des yeux de l'esprit; mais moy je voy des idées de toutes choses, & toy & moy invisibles: En un mot, je voy tout double.

LE MARCHAND. Tu dois estre habile, puis que tu es si clairvoyant: Il faut que je t'achete. Combien me coûtera-t-il?

MERCURE. Mile écus.

LE MARCHAND. Je les payeray au premier jour.

MERCURE. Ton nom?

LE MARCHAND. Dion de Syracuse.

MERCURE. Emmene-le à la bonne-heure.

JUPITER. Un autre.

MERCURE. Epicure, c'est à toy qu'on en veut: Voicy le disciple † de ce grand rieur, & de ce grand † Démon-débauché, ‡ si non qu'il est un peu plus impie que tous deux ensemble; Du reste, homme de bonne compagnie, & qui aime la bonne chere.

* C'est que les natures universelles, comme l'Homme, le Chien, &c. ne subsistent point séparément, & en sa singularité se détruisent, c'est à dire leur universalité.

UN MARCHAND. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cinquante francs.

LE MARCHAND. Les voila ; mais que je sçache auparavant ce qu'il aime.

MERCURE. Les choses douces & sucrées.

LE MARCHAND. Voila qui va bien ; je luy acheteray des figues.

MERCURE. C'est ce qu'il luy faut.

JUPITER. Fay venir ce Stoicien à la barbe longue, & aux cheveux courts.

MERCURE. Tu-as raison ; car toute la place l'attend. Icy Chrysispe. Voicy une vertu conformée, ou plutôt la Vertu même ; Le censeur & le grand critique des actions humaines, qui est luy seul toutes choses.

UN MARCHAND. Comment l'entens-tu ?

MERCURE. C'est qu'il est luy seul sage ; riche, éloquent, beau, juste ; & ainsi du reste.

LE MARCHAND. Il est donc aussi de tous métiers ?

MERCURE. Il le semble.

LE MARCHAND. Dy-moy, mon amy, ne feras-tu point fâché de servir ?

CHRYSIPPE. Non ; car cela n'est pas en nôtre pouvoir, & ce qui n'est pas en nôtre pouvoir, est indifférent.

LE MARCHAND. Je ne t'entens point.

CHRYSIPPE. Quoy ! tu ne sçais pas qu'il y a des choses principales, & moins principales ?

LE MARCHAND. Encore moins.

CHRYSIPPE. C'est que tu n'as pas la faculté comprehensive, & que tu n'es pas accoutumé à nos termes ; Mais quand tu auras appris la Philosophie, tu ne sçauras pas seulement cela, mais ce que c'est qu'accident, & accident d'accident.

LE MARCHAND. Appren moy ce que cela signifie ; car ces mots m'étonnent.

CHRYSIPPE. Rien n'empêche que tu ne le sçaches ; si quelqu'un venoit à être blessé à une jambe,

be, dont il fût déjà estropié, la premiere blessure seroit un accident, & la seconde un accident d'accident.

LE MARCHAND. La grande subtilité! mais ne sçais-tu rien davantage?

CHRYSIPPE. Je sçay faire des filets à prendre les hommes.

LE MARCHAND. Comment s'appellent-ils?

CHRYSIPPE. Des syllogismes.

LE MARCHAND. Il faut que ce soit un ouvrage fort subtil?

CHRYSIPPE. Voicy quel il est; As-tu un fils?

LE MARCHAND. Pourquoi?

CHRYSIPPE. Si un crocodile l'avoit pris, & qu'il eût promis de le rendre, pourveu qu'on luy pût dire ce qu'il a resolu d'en faire, Que répondrais-tu?

LE MARCHAND. Je ne sçay. Répon pour moy, je te prie, de peur qu'il ne le devore.

CHRYSIPPE. Ne crains rien; je t'apprendray d'autres choses bien plus subtiles, & de plus fins argumens, comme le *Moissonneur*, le *Dominant*, l'*Electra*, & le *Masqué*.

LE MARCHAND. Quelle est cette *Electra*?

CHRYSIPPE. La fille d'Agamemnon si celebre, qui sçait en même tems une chose, & ne la sçait pas: Car elle sçait qu'Oreste est son frere, mais elle ne sçait pas, que celui qui est present, est Oreste. Pour le *Masqué* il est tout à fait incomprehensible. Répon moy: Tu connois ton pere?

LE MARCHAND. Qui en doute?

CHRYSIPPE. Si je te le presentois masqué, que répondrais-tu?

LE MARCHAND. Que je ne le connois point.

CHRYSIPPE. Tu connois donc ton pere, & tu ne le connois pas?

LE MARCHAND. Nullement; car qu'on le demasque je le connostray: Mais encore, quel est le but d'une Science si admirable; Et lors que tu y seras arrivé, comment vivras-tu?

CHRYSIPPE. Selon Nature ; Mais il faut bien travailler auparavant , & s'ufer les yeux sur de vieux manuscrits tout griffonnez ; lire de gros commentaires , & aprendre des termes barbares & inconnus. Avec tout cela , on ne sçauroit estre sage sans s'estre purgé le cerveau trois fois avec de l'ellebore.

LE MARCHAND. Cela est grand & genereux ; mais d'estre un pâle usurier comme tu es , cela est-il d'un homme qui a pris trois fois de l'ellebore , & qui a une vertu consommée ?

CHRYSIPPE. Oüy ; car il n'appartient qu'à un sage de faire profiter son argent.

LE MARCHAND. Pourquoi ?

CHRYSIPPE. Parce qu'il n'appartient qu'à luy de tirer des consequences , & que l'interest est une consequence du principal. Par la même raison , il peut tirer l'interest de l'interest , comme d'une consequence on en tire une autre ; Et cela se prouve par ce Syllogisme hypotetique , si le premier luy appartient , aussi fait le second. Or le premier luy appartient , Ergo le second.

LE MARCHAND. Il faut dire la même chose de l'argent que tu prens pour instruire la jeunesse ; Que le sage peut faire profit de tout , & même de la Vertu ?

CHRYSIPPE. Tu l'entens ; mais ce n'est pas à cause de moy que je le prens , c'est à cause de mon disciple ; Car comme il est plus honête de donner que de recevoir , je ne refuse pas d'estre le preneur , afin qu'il soit le donneur.

LE MARCHAND. Mais vous dites le contraire , Que le disciple est le preneur , & le maître le donneur en l'instruisant ?

CHRYSIPPE. Tu fais le railleur , mais prend garde que je ne te perce à jour d'une demonstration.

LE MARCHAND. Et qu'en arrivera-t-il ?

CHRYSIPPE. Honte, silence, confusion ; car si je veus presentement , je te changeray en pierre.

LE MARCHAND. Comment cela ; es tu un Persée ?

CHRYSIPPE. Voicy comment, La pierre est un corps.

LE MARCHAND. Il est vray.

CHRYSIPPE. Un animal est un corps ?

LE MARCHAND. Sans doute.

CHRYSIPPE. Tu es animal ?

LE MARCHAND. Cela s'entend.

CHRYSIPPE. Ergo tu es pierre ?

LE MARCHAND. Nullement ; mais je te prie, ren-moy ma premiere forme.

CHRYSIPPE. Il est aisé, Nulle pierre n'est animal, Tu es animal, Ergo tu n'est pas pierre.

LE MARCHAND. Grand mercy, je commençois déjà à sentir du froid aux jambes, & avois peur d'estre petrifié comme Niobé ; Cela fera cause que je t'acheteray. Combien en veut-on ?

MERCURE. Cent écus.

LE MARCHAND. Les voila.

MERCURE. Es tu seul ?

LE MARCHAND. Non ; tous les Banquiers y on part.

MERCURE. Ils sont en grand nombre, & bien capables du *Moissonneur* ; * car ils sont forts & robustes. *Argument dont il a parlé.*

JUPITER. Ne t'amuse point ; Publies-en un autre.

MERCURE. Là ho ! Peripateticien, descendez ; Voicy le beau, le riche, le sçavant, le doux, le sage, le modéré ; en un mot, convenable à la vie humaine, & qui plus est, double.

UN MARCHAND. Comment cela ?

MERCURE. Il semble autre dedans que dehors, c'est pourquoy si tu l'achetes souvien-toy de distinguer entre l'homme extérieur & l'intérieur.

LE MARCHAND. Quels sont les principaux dogmes ?

MERCURE. Qu'il y a trois sortes de bien, ceux du corps, de l'esprit & de la fortune.

LE MARCHAND. Cela est humain. Combien me coûtera-t-il ?

MERCURE. Cinq cens livres.

LE MARCHAND. C'est beaucoup.

MERCURE. Ce n'est pas trop ; car il semble avoir de l'argent caché, & tu ne te sçauois trop hâter de l'emmenner, parce qu'il y aura bien des encherisseurs. D'ailleurs, comme il n'ignore rien, il t'apprendra combien vit un moucheron ; jusqu'à quelle profondeur les rayons du Soleil penetrent la mer ; quelle est l'ame des huitres, & mille autres curiositez.

LE MARCHAND. Dieux ! qu'il est subtil.

MERCURE. Il sçait bien encore d'autres choses plus curieuses, Comment se forme l'enfant dans le ventre de la mere ; Que l'homme est un animal risible, & non pas l'âne, qui ne sçait ni rire, ni bâtir, ni naviger.

LE MARCHAND. Voila un sçavoir admirable, & sur tout, bien necessaire ! Tien, voila ton argent.

JUPITER. Que reste-t-il ?

MERCURE. Le Sceptique. Descendez, Pyrron, il se faut hâter ; car la presse s'écoule. Qui veut celui-cy ?

UN MARCHAND. Moy : Mais dy auparavant, que sçais-tu, Pyrron ?

PYRRON. Rien.

LE MARCHAND. Comment rien ?

PYRRON. Parce que je ne sçay pas seulement s'il y a quelque chose au monde.

LE MARCHAND. Et ne suis-je pas ?

PYRRON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Et toy ?

PYRRON. Encore moins.

LE MARCHAND. Dieux ! la plaisante incertitude ! Et que veulent dire ces balances ?

PYRRON. C'est pour peser les raisons de part & d'autre ;

d'autre ; & après avoir bien pesé & considéré tout, je trouve que je ne sçay rien.

UN MARCHAND. Es-tu aussi extravagant dans les mœurs, que dans la doctrine, & ne fais-tu rien avec ordre ?

PYRRON. Tout ; hormis que je ne poursuis point un fugitif. *

LE MARCHAND. Pourquoi ?

PYRRON. Parce que je ne sçaurois appréhender. †

LE MARCHAND. Je le croy ; car tu es assez pe-
sant ; mais encore quel est le but de ton sçavoir ?

PYRRON. Ne voir, ni n'ouïr, ni n'entendre.

LE MARCHAND. Quoy ! estre sourd & aveugle !

PYRRON. Et avec cela, perdre le sens & la raison, & n'estre en rien différent d'un vermisseau.

LE MARCHAND. Tu merites que l'on t'achete pour ta rareté, comme une piece de cabinet ; Combien en veut-on ?

MERCURE. Vingt-cinq francs.

LE MARCHAND. Les voilà. Hé bien ! que distu maintenant ? n'es-tu pas à moy ?

PYRRON. Je ne sçay.

LE MARCHAND. Cela est pourtant vray, l'argent est conté, & la marchandise livrée.

PYRRON. Je ne me determine point, & tiens toujours la balance égale.

LE MARCHAND. Cependant, il me faut suivre ; car je t'ay acheté.

PYRRON. Qui le sçait ?

LE MARCHAND. Le Sergent & les assistans.

PYRRON. Y a-t-il quelqu'un icy ?

LE MARCHAND. Je te le feray tantôt bien sçavoir en te faisant travailler à coups de bâton.

MERCURE. Suy-le, sans tant contester : A demain, Messieurs, que nous vendrons la vie des bourgeois & des artisans, & autres de moindre étôfc.

* La Verité qui s'enfuit.

† Il joue sur le mot d'appréhender, qui signifie concevoir & prendre, en termes de chicanerie.

LE PESCHEUR; OU LA VENGEANCE.

DIALOGUE

DE LUCIEN ET DES FILOSOFES,

Où plusieurs autres parlent.

Il s'excuse de ce qu'il a dit contre les Filosofes, comme n'ayant eu dessein que de parler de ceux qui abusent de ce nom.

SOCRATE. **D**ONNE, donne, à bons coups de motés & de pierres, sur cet imposteur: Prenons garde qu'il ne nous échape; Boute Platon, Boute Chryssippe; Choquons tous ensemble; Que le bâton & la besace s'arment d'un commun accord contre leur commun ennemy; car il n'a épargné personne. Qu'est-ce Aristippe, tu languis? Que le souvenir de l'injure qu'il t'a faite, sërve à t'animer à la vengeance. C'est à ce coup, Diogene, qu'il faut metre le bâton en œuvre, & montrer ce que tu sçais faire. Courage, Aristote, doublons le pas. Bon, le voila pris. Nous te tenons, méchant, tu ne nous échaperas pas. On te fera voir tout à cette heure quelles gens tu-as offensé? De quelle mort le ferons-nous mourir? mais ce n'est pas assez d'une mort, il faut qu'il en souffre plusieurs, pour reparation de son crime; autrement la Justice qui proportionne la peine au delict, ne seroit pas satisfaite.

PLATON. Je suis d'avis qu'on luy arrache les yeux, & qu'on luy coupe la langue, puis qu'on le mete en croix, après l'avoir bien fouëté; Que t'en semble, Empedocle?

EMPEDOCLE. Il le faut jeter tout vif dans la fournaife du mont Etna, pour luy aprendre à parler de ceux qui valent mieux que luy.

PLATON. Metons-le plutôt en pieces, comme Pentée ou Orfée, afin que chacun en ait fa part.

LUCIEN. Hé! pardon, Messieurs! je vous en conjure au nom de la Philosophie.

SOCRATE. Point de pardon, moy amy; Il n'y a point de société entre l'homme & les bestes féroces.

LUCIEN. Suivez plutôt le conseil d'Homere: *Prenez la rançon du captif, & le laissez aler.*

PLATON. Tu-as beau dire; tu ne nous échapperas pas.

LUCIEN. Si Homere me manque, j'auray recours à Euripide: *Ne réjetez point les prieres du miserable, qui implore votre assistance.*

PLATON. Mais il dit en un autre endroit, *Que celui qui a fait le mal, se doit résoudre à le souffrir; & que la fin de la calomnie est l'infelicité.*

LUCIEN. Puis qu'il n'y a point moyen d'échapper, dites moy pour le moins ce que j'ay fait?

PLATON. Tu le demandes, méchant, après nous avoir vendus comme esclaves; nous qui ne sommes pas seulement libres, mais qui afranchissons les autres! Tu nous vois donc assemblez pour tirer vengeance de cette injure, après avoir obtenu de Pluton un jour de répit pour te venir persécuter. Il n'est pas jusqu'à Pytagore qui n'en ait voulu estre, le vois-tu en ce coin qui ne dit mot?

LUCIEN. Je commence à reprendre haleine; car je suis assure que vous ne me ferez point de mal pourveu que vous me vouliez écouter. Jetez ces pierres que vous avez amassées, ou les gardez plutôt pour en lapider ceux qui le meritent.

PLATON. Tu nous cajoles en vain pour essayer de te sauver. Il faut que tu vêtes un pourpoint de pierre, comme dit Homere, pour reparation des crimes que tu-as commis.

LUCIEN. Moy, Messieurs? Ha! ne traitez pas si mal vôtre bien-facteur, qu'on ne vous accuse d'in-gratitude comme les Filosofes de ce tems-cy. Vous perdriez trop à ma mort.

PLATON. Qui a jamais oüï parler d'une si grande insolence? à la fin il nous fera croire que nous luy sommes fort obligez, pour nous avoir vendus à l'encan.

LUCIEN. Quelle aparence y a-t-il que je vous aye voulu offenser, moy qui vous dois tout ce que je sçay & ce que je vaux, puisque c'est dans vos livres que j'ay puisé ma doctrine, & dans ce divin parlerterre que j'ay cueilly les fleurs dont jè suis paré. Il faudroit que je fusse plus brutal que ces barbares * qui s'ataquerent à Apollon & aux Muses, après avoir appris d'eux l'art de chanter, & celuy de tirer de l'arc. †

* *Thamyris & Er-ryte.*
† *On, de lancer le javelot.*

PLATON. C'est-là un trait de ta Retorique; car on dit que tu és grand Orateur. Mais tu és d'autant plus coupable, que tu te fers de nos armes contre nous-mêmes, & que tu jetes de pierres dans un jardin où tu as cueilly des fleurs.

LUCIEN. Je n'eusse jamais creü que de si Grands hommes se fussent laissé transporter à la colere sur les bruits de la Renommée. Pour le moins ne me condamnez pas sans m'oüir, & faites qu'on juge nôtre procès par les formes de la Justice. Convenons du Juge, du tems & du lieu; & puis, vous parlerez l'un ou l'autre, ou tous ensemble, & je répondray à tous les chefs de vôtre accusation, & acquiesceray au jugement quel qu'il puisse estre. Que si je gagne ma cause, je ne veus point d'autre recompense, sinon, que vous tourniez vos armes contre ceux qui vous ont animez contre moy.

PLATON. Encore que ce soit donner à un imposteur le moyen d'échaper, nous voulons bien te permettre de te défendre, pourveu que ce soit devant un Juge qui ne nous soit point suspect. Qui prendrons-nous?

LUCIEN.

LUCIEN. La Philosophie.

PLATON. Mais elle ne peut estre Juge & partie tout ensemble ; car c'est elle que tu as offensée en nôtre personne.

LUCIEN. J'ay tant de confiance en la bonté de ma cause, que je ne craindrois pas de prendre pour juges mes ennemis.

PLATON. Que ferons-nous, Messieurs, nous ne pouvons refuser des offres si raisonnables.

SOCRATE. Il le faut prendre au mot, & luy donner audience ; Car si nous le condamnons sans l'ouïr, nous ouvrons une large porte à la calomnie, & je ne sçaurois que répondre à mes accusateurs, s'ils venoient à me reprocher ce crime.

PLATON. Tu as raison ; Alons trouver la Philosophie, & luy demander justice.

LUCIEN. Courage, Messieurs, voila qui est bien plus raisonnable que ce que vous vouliez tantôt faire. Mais où est-elle ? car je ne vous cele point qu'il y a long-tems que je la cherche inutilement. J'ay bien trouvé des gens qui se vantoient de sçavoir le lieu où elle se retire, & qui s'offroient de m'y mener ; mais j'ay reconnu à la fin qu'ils ne le sçavoient pas mieux que moy. Quelque-fois j'ay esté en des lieux, où l'on disoit qu'elle estoit, & j'en voyois sortir des Personnages fort venerables ; Mais en entrant je n'ay trouvé au lieu d'elle qu'une courtisane plâtrée & fardée, qui tâchoit de cacher son affeterie sous une feinte negligence ; mais ses actions la faisoient assez reconnoître & démentoient ses paroles ; car elle aimoit les cajoleries & les presens, & faisoit plus d'estat des Grands Seigneurs que des autres. D'ailleurs, quoy qu'elle parût fort negligée, elle portoit des parures & des ornemens sous sa robe. Je me retiray donc de bonne heure, de peur d'estre pris en ses filets, & eus pitié de ceux, qui au lieu de la Philosophie, n'embrassent que son fantôme.

PLATON. Il est vray que sa demeure n'est pas connue de tout le monde, mais elle doit passer icy au retour

retour de l'Academie, pour s'aler promener au Pœcile. La vois-tu qui vient avec une façon douce & modeste ? On diroit qu'elle medite par le chemin, tant elle marche lentement.

LUCIEN. J'en voy plusieurs qui ont sa démarche & sa contenance ; mais nous la reconoi-trons bien à ses discours, & encore mieux à ses actions.

LA FILOSOFIE. Qu'est-ceci, mes amis, vous a-t-on fait quelque affront là-bas que vous estes venus icy ? qui est cet homme que vous traînez ? Est-ce quelque voleur, ou quelque assassin ?

PLATON. Non, mais un monstre, qui n'est pas digne de vivre, pour s'estre ataqué à toy que tout l'Univers respecte, & nous avoir dit des injures à nous qui sommes tes disciples.

LA FILOSOFIE. Il ne faut pas prendre garde aux paroles, mais aux actions ; Ne voyez-vous pas que je souffre tous les jours que la Comedie me déchire en plein Théâtre ; car comme les vents alument un flambeau au lieu de l'éteindre, les faux rapports redoublent l'éclat de la vertu, & font briller davantage sa lumiere. Comment estes-vous devenus si chagrins & si coleres en l'autre monde, vous qui criez tant contre les passions en celui-cy ?

PLATON. La Renommée nous a aporté jusqu'aux enfers, l'afont que celui-cy nous à fait, & nous en a tirez pour venir venger cette injure.

LA FILOSOFIE. Il ne faut pas le condamner sans l'oüir ; Que répons-tu à cela, mon amy ?

LUCIEN. Que j'ay eu bien de la peine, divine Fille du Ciel, à les faire consentir à te vouloir prendre pour Juge ; quoy qu'il n'y ait que toy capable de découvrir la verité, & de convaincre le mensonge.

PLATON. Tu la cajoles maintenant, detestable, après l'avoir vendüe au plus ofrant pour deux carolus.

LA FILOSOFIE. Prenez garde que ce ne soit pas à moy qu'il en veuille, mais à ceux qui abusent de mon nom.

LUCIEN. Tu le sçauras tantôt, après nous avoir ouïs ; Alons seulement à l'Aréopage, ou plutôt à la forteresse, pour decouvrir de plus haut ce qui se passe dans la ville.

LA FILOSOFIE. Attendez-moy au Pœcile, mes compagnes, je reviendray bien-tôt vous trouver.

LUCIEN. Qui sont-elles ?

LA FILOSOFIE. Celle que tu vois si robuste, c'est la Vertu, la Science marche devant, suivie de la Verité.

LUCIEN. Où est la Verité ? je ne la voy point.

LA FILOSOFIE. C'est celle-là qui se cache & qui ne veut pas qu'on la voye, parce qu'elle est nue & sans ornement ; mais regarde de ce côté-là, tu la verras à demy.

LUCIEN. Je la découvre à toute peine. Mais pourquoy ne les mènes-tu pas avec toy pour rendre la compagnie plus complete ? outre qu'il est difficile sans elles de nous bien juger, & que je veus prendre la verité pour mon Advocat.

LA FILOSOFIE. Suivez-moy, mes cheres sœurs ; car vous avez quelque interest à la cause.

LA VERITE. Alez-y vous autres ; car pour moy il y a long-tems que je sçai ce qui en est, & que je ne me mêle plus des choses du monde.

LUCIEN. Mais tu es nécessaire à la justification d'un innocent.

LA VERITE. Que la Liberté donc vienne avec moy, pour m'assister au jugement d'une personne qui est en peine pour l'amour d'elle ; & que la Raison demeure.

LUCIEN. Nous en avons besoin aussi, car nous avons affaire à des gens qu'il est difficile de convaincre, parce qu'ils trouvent toujours quelque échappatoire.

LA VERITE. Qu'elle vienne donc, & amene avec soy la Demonstration. Suivez-moy toutes, puisque vous estes nécessaires au jugement.

ARISTOTE. Quoy ! nôtre adverfaire se veut servir contre nous de la Verité ?

LA FILOSOFIE. As-tu peur qu'il ne la corrompe ?

PLATON. Non ; mais il est fort artificieux.

LA FILOSOFIE. Il ne sçauroit rien faire en présence de la Vertu, qui tient la balance ; mais comment est-ce qu'il s'apelle ?

LUCIEN. Parresiade, fils d'Aletion, & d'Elenxiclée.

LA FILOSOFIE. Quel est son pays ?

LUCIEN. La Syrie près de l'Eufrate ; Quoy ! tu t'en étonnes. Il y a plusieurs de mes parties dont l'origine n'est pas moins barbare. Il n'importe que la langue soit si pure, pourveu que la doctrine le soit.

LA FILOSOFIE. Il est vray ; mais quelle est ta profession ? car il est besoin de le sçavoir.

LUCIEN. C'est de dire la verité librement, & de convaincre l'orgueil & l'imposture. *

* C'est à
peu près
ce que
son nom
signifie.

LA FILOSOFIE. Tu fais un métier bien dangereux, & qui a beaucoup d'ennemis.

LUCIEN. Il le paroît bien ; car je suis déjà en danger pour ce sujet, & comme j'aime la simplicité & la verité, autant que je hai le mensonge & l'arrogance, je trouve bien plus d'objets de ma haine, que de mon amour.

LA FILOSOFIE. Aussi ces deux choses ne sont-elles qu'une, quoy qu'elles paroissent doubles ; c'est pourquoy elles ne doivent point estre separées.

LUCIEN. Tu le sçais mieux que personne ; mais il est vray que j'abhorre les méchans autant que j'aime les gens de bien.

LA FILOSOFIE. Puisque nous voicy devant le Temple de Minerve, Que la Prêtresse range les sieges, tandis que nous entrerons pour faire nôtre priere.

LUCIEN. Je te prie, grande Déesse ; comme tu decouvres tout du haut de ton Temple, de m'aider à décou-

découvrir la fourbe & l'imposture. Tu sçais combien tu en vois tous les jours qui se parjurent, il est tems que tu les châties. Que si tu vois que le mensonge l'emporte sur la verité, donne moy pour le moins ton suffrage pour contrebalancer celuy des autres.

LA PHILOSOFIE. Nous voila assis, commençons; Que les Filosofes choisissent quelqu'un pour porter la parole, car ils ne sçauroient parler tous ensemble; Et quand il aura achevé, l'accusé parlera à son tour.

LES PHILOSOPES. Qui prendrons-nous? C'est à toy Platon à nous défendre, car tu-as l'esprit sublime; & les raisons fortes & pressantes, accompagnées de delicateffe & des autres graces de ton pàys. Rassemble donc tout ce que tu-as jamais dit contre tes ennemis & tes envieux, * car celuy-cy est pire que tous les autres. Deploye toutes les forces de ton éloquence, & mets en oeuvre toutes les figures de ta Rhetorique, & particulièrement l'Ironie qui t'est si familiere, avec ces interrogations frequentes & agreables. Dy, si tu veus, que Jupiter monte sur son Char ailé pour prendre vengeance des coupables.

* Gorgias,
Polus,
Prodicus,
Hippias.

PLATON. Je ne suis pas assez fort pour une si grande accusation, prenez plutôt Diogene, ou quelqu'autre Filosofe acoutumé à dire des injures; car il n'est pas tant question icy d'élégance que de vehemence & de force.

DIOGENE. C'est moy qui seray l'aculateur, puisque c'est moy, aussi bien, qu'il a traité le plus mal, & qu'il n'est pas besoin de grand discours où la chose parle de soy-même.

PLATON. Souvien-toy qu'il ne s'agit point icy des differens qui sont entre nous; mais d'un affront qui nous est fait en commun; c'est pourquoy n'abandonne point nôtre cause, pour plaider la tienne. Il n'est question que de sçavoir si nous sommes tels que celuy-cy nous a depeints. Parle fortement, comme le merite la grandeur de l'injure, & l'estime qu'on a de toy.

DIOGENE. Ne craignez point, Messieurs; je n'oublieray rien qui serve à nôtre défence, & ne trahiray point nôtre cause. Que si la Philosophie même, comme elle est d'une nature douce & paisible, qui n'aime pas la vengeance, vouloit pardonner au coupable, je ferois voir à ce galant, que je ne porte pas en vain un bâton.

LA PHILOSOPHIE. Il le faut vaincre par la raison & non par la force. Mais ne tarde pas davantage, Voila l'eau versée, * & toute la compagnie attentive à oïr ce que tu diras.

* *Costume
ancienne
d'horlo-
ges d'eau.*

LUCIEN. Puis qu'il n'y a que Diogene qui parle, que les autres prennent place parmi les Juges.

LA PHILOSOPHIE. Mais ne crains-tu point de faire tes Juges de tes parties?

LUCIEN. Non; cela ne servira qu'à faire éclater davantage mon innocence, & à honorer mon triomfe.

LA PHILOSOPHIE. Je te trouve bien genereux; Prenez place, puis qu'il le veut, & que Diogene parle.

DIOGENE. Je ne m'amuseray point à décrire icy les avantages de la Philosophie, ni à représenter les services que tous ces Grands personnages que voicy ont rendus au genre humain. Il n'y a point d'aparance de perdre en louanges superflües, le tems qu'on nous a donné pour faire nos plaintes, puis-qu'il n'y en a pas trop pour une si grande accusation. Ce Sostre que vous voyez, ayant quité le barreau pour nous venir ataquier, a transporté contre nous tout ce qu'il avoit de force & de vehemence, & ne cesse de nous dire des injures & nous exposer au mépris & à la haine publique; Car il veut faire passer nos plus-hautes meditations pour des chimeres, & nous traite de ridicules, ayant gagné par là l'approbation du peuple, qui n'aime rien tant que la médifance, & qui est bien-aïse de voir déchirer la reputation des plus Grands hommes, comme si leur abaissement contribuoit quelque chose à sa gloire.

C'est

C'est ainsi qu'on se plaisoit autre-fois à voir expoier Socrate en risée dans les Comedies d'Eupolis & d'Aristofane ; mais ce n'estoit pas un si grand crime de railler un particulier, en un jour de rejouissance, * * *Feste de Bachus.* où la bouffonnerie faisoit partie de la feste, que d'assembler toute une compagnie d'honêtes gens comme fait celui-cy, pour reciter un volume d'invectives contre les Filósofes les plus celebres, sans qu'on luy en ait jamais donné aucun sujet ; ce qui le rend sans excuse. Mais ce qui est insupportable, c'est qu'il emprunte le sacré nom de la Filosofie pour mal-traiter ses disciples, & se sert du Dialogue nôtre favory contre nous-mêmes, ayant corrompu jusqu'à Menippe l'un de mes sectateurs, pour se moquer de nous plus hardiment. Il en faut donc faire un châtiment exemplaire, si nous ne voulons devenir la fable du peuple, & donner licence à tout le monde de nous dire des injures. Car de se taire en cette rencontre, ce ne seroit pas modestie, mais lâcheté, après avoir souffert le plus grand affront qu'on puisse faire à des gens libres, qui est de les vendre pour esclaves, & moy particulièrement qu'il a livré pour deux carolus, comme l'opprobre de tous les autres. Quelque artificieux donc qu'il puisse estre, je ne sçay ce qu'il pourra dire, d'avoir ainsi profané ce qu'il y a de plus saint parmi les hommes. C'est-là le sujet pourquoy nous nous sommes assemblez ; & nous nous adressons à toy, pour tirer vengeance de cette injure, afin d'empêcher qu'à l'avenir on ne nous méprise, & qu'aucun ne soit si osé de rien entreprendre de semblable.

LES FILOSOFES. Courage, Diogene ; Voila parler fortement, & dire beaucoup de choses en peu de paroles.

LA FILOSOFIE. Cessez ces vaines acclamations, & qu'on verse de l'eau à l'accusé pour se défendre.

LES FILOSOFES. Que dira-t-il ?

LUCIEN. Que Diogene n'a pas dit tout ce qui faisoit contre moy, & en a oublié ce qu'il y avoit

de plus atroce, dont j'ay pourtant si peu de honte que je le veus dire moy-même, parce que cela servira à l'éclaircissement de la verité, & fera voir qui sont ceux que j'ay voulu piquer dans cette satyre. Que si ma réponse a quelque chose de rude, qu'on ne s'en prenne pas à moy, mais à ceux qui en sont cause par leurs vices. Pour reprendre la chose de plus-haut, dès que j'eus remarqué le mensonge, l'impudence, & les crialleries du barreau, avec les autres vices de la chicane, Je la quitay promptement, pour me jeter entre les bras de la Philosophie, comme en un port salutaire; Car elle meine une vie tranquille éloignée du trouble & de la discorde, & ses preceptes sont tres-saints, pourveu qu'on les veuille pratiquer, ce que peu de gens font. Lors que j'en eus donc reconnu plusieurs qui n'aymoient pas tant la Philosophie pour elle même, que pour la gloire & le profit, & se contentoient d'avoir la mine & l'apparence de Philosophes, sans en avoir l'effet; J'entray en colere de leur voir profaner ce sacré nom, & ne pûs souffrir que des singes contrefissent les hommes, ni qu'un âne couvert de la peau d'un Lion voulût passer pour ce qu'il n'estoit pas. Mais ce qui me fâchoit le plus, c'est qu'on vouloit rendre la Philosophie complice de leurs défauts, & accuser de leurs vices ces Grands hommes, dont ils empruntoient le nom pour couvrir leurs crimes. Car comme on avoit perdu l'idée de leur vie, & qu'on ne sçavoit plus de quelle façon ils avoient vécu, cela rendoit la calomnie plus plausible. Je voulus donc faire quelque piece de raillerie, conforme à l'humeur du peuple, pour luy apprendre à vous distinguer de ces infames, mais vous ne le pouvez souffrir, & me traînez en Justice pour ce sujet. Dites-moy, Messieurs, si je voyois quelqu'un qui revelât les Mysteres, serois-je impie de le reprendre? Ne voyez-vous pas que les intendans des jeux font fouïeter souvent en leur présence les Acteurs qui representent mal Jupiter, Minerve, ou Neptune, sans que ces Dieux trouvent mauvais qu'on châtie ceux qui ne jouient pas bien

bien leurs personnages ? Car de faire mal celuy d'un
 messager ou d'un esclave, il n'y a pas grand danger ;
 mais il n'est pas pardonnable de deshonorer un Heros
 ou un Dieu par des gestes lascifs & des contenance
 deshonestes : Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il y
 en a qui semblent n'apprendre vos maximes, que
 pour vivre tout au contraire ; car ils ne cessent de
 crier, qu'il faut mépriser la gloire & les richesses, vi-
 vre sans passion, n'estimer Bien que ce qui est honê-
 te ; & cependant, ils courent après les grandeurs &
 les vanitez, n'enseignent que pour de l'argent, sont
 plus coleres que de petits chiens, plus mutins que des
 coqs, plus timides que des lievres, plus flateurs que
 des singes, plus lascifs que des moineaux, & plus lar-
 rons que des choüetes. Ils font rire tout le monde,
 lors qu'on les voit parmy la foule, à la suite des
 Grands, & se presser à leur porte ou à leur table, où ils
 sont insupportables même aux Courtisans, par leur lâ-
 ches flateries ; & contraints par la force du vin, font &
 disent cent extravagances, & exposent en risée la Fi-
 losofie. Mais ce qui est de plus honteux, c'est que di-
 sans que le sage n'a besoin de rien, & possède tout en
 soy-même, ils ne cessent de demander, & se fâchent
 quand on les refuse, qui est une chose aussi plaisante,
 que si l'on voyoit quelqu'un mendier avec la pourpre
 & le diadème. Cependant, lors qu'ils vous importu-
 nent de leurs demandes, ils vous font un grand ser-
 mon sur la liberalité, & disent, que les richesses sont
 indifferentes ; Mais si quelqu'un de leurs amis a be-
 soin de quelque chose, ou les prie de luy faire part de
 ce qu'ils ont de trop, ils demeurent muets comme
 des poissons, & tous ces beaux discours de vertu s'en
 vont en fumée. En un mot, leur amitié ne dure
 qu'autant qu'on ne touche point à leur bourse ; le
 moindre interest est capable de la rompre, & de les
 faire renoncer à leurs maximes. Semblables à ces
 chiens qui se jettent ensemble, mais si quelqu'un
 vient à jeter un os au milieu d'eux, aussitôt ils s'en-
 tremordent. On dit, à ce propos, qu'autre-fois un

Roy d'Egypte aprit à des singes à danser, à quoy ils reüssirent admirablement, parce que cét animal aime à contrefaire toutes les actions de l'homme. Ce spectacle dura long-tems, jusques à ce qu'un bourgeois qui vouloit rire, s'avisa de jeter des noix dans la sale où ils dansoient; car alors, oublians leurs pas & leur contenance affectée, ils se rüerent dessus péleméle, sans avoir égard à leurs beaux habits ni à leurs masques, & oublièrent le personnage qu'ils representoient, pour jouïer celuy qu'ils estoient en effet. C'est ce que font ces mauvais Filofofes dont je parle; car je n'ay garde de toucher aux autres. Mais dites-moy Messieurs, qu'ont ces gens-là de commun avec vous que la mine & l'aparence? Encore leur pardonnerois-je s'ils vous contrefaisoient bien; mais ils en font plus éloignez que le ciel ne l'est de la terre. Voilà ce qua j'avois à dire pour ma défense; & je prens à témoin la Verité, si j'ay rien dit que ce qu'elle scait elle-même.

LA FILOSOFIE. Retirez-vous; qu'on aille aux opinions. Que vous en semble, mes compagnes?

LA VERITE. Pour moy, tandis qu'il a parlé je baïffois la veüe de honte, & eusse voulu estre bien loin, parce que j'en reconnoissois plusieurs à ces discours, tant il les a bien dépeints, & pensois voir ce qu'il raportoït.

LA VERTU. Il m'est arrivé la même chose.

LA FILOSOFIE. Qu'en dites-vous, mes disciples?

LES FILOSOFES. Que bien loin d'estre nôtre ennemy, il le faut metre au rang de nos bien-faïteurs, puisqu'il a soin de nôtre reputation, & qu'il veut conserver l'estime que nous avons aquisé durant nôtre vie. Nous avons fait justement comme ceux de Troye, qui presserent tant des Comediens qui passioient par leur pàys, de leur jouïer quelque Tragedie, qu'ils leur representèrent leurs propres mal-heurs. Qu'il raille desormais tant qu'il luy plaira des defauts de ceux qui contrefont les Filofofes

fes, nous l'avouïerons plutôt que de le contredire.

DIOGENE. Pour moy, je luy en sçay bon gré ; & non-seulement je me repens de ce que j'ay dit contre luy ; mais je veus estre son amy à l'avenir.

LA FILOSOFIE. Je le declare absous tout d'une voix, & le repute pour mien.

LUCIEN. Il reste encore quelque chose à faire après ma justification, c'est de châtier les imposteurs ; car je veus estre leur accusateur.

LA FILOSOFIE. Que le Syllogisme les apelle.

LE SYLLOGISME. Paix ! écoutez ; Qué tous les Filosofes viennent au Palais pour se défendre, en presence de la Filosofie, accompagnée de la Verité & de la Vertu.

LUCIEN. Il y en a peu qui se presentent ; car ils redoutent la Vertu, & aprehendent que la Verité ne découvre leurs defauts ; outre qu'ils sont répandus à cette-heure par la ville pour chercher quelque lipée franche ; mais je sçay bien le moyen de les faire venir. Que tous ceux qui font profession de la Filosofie viennent recevoir chacun une piece d'argent & un pain ; Et ceux qui auront la plus grande barbe, auront de surcroît un cabât de figues. Il n'est point besoin de science ni de vertu, pourveu qu'on sçache faire des argumens en toutes les formes ; mais celuy qui remportera le prix de la dispute, aura pour recompense un talent. Grands Dieux ! commé ils acourent en foule, & se pressent de tous côtez pour entrer. On diroit d'un essain d'abeilles ; le Printems n'a pas tant de fleurs, l'Esté de moissons, ni l'Automne de raisins, pour parler comme les Pöetes. Tout le Palais en est plein, & l-on ne voit par tout que barbes, bâtons & besaces, pour ne rien dire des autres marques qui sont pires que celles-là. Cé petit qui estoit monté à la premiere publication est disparu, ou confondu dans la foule : mais certes il y devoit avoir quelque signe pour les reconoître ; car ceux qui ne valent rien ont quelque-fois meilleure mine

que les autres, & parlent mieux de la Vertu; quoy qu'ils la pratiquent plus mal.

LES FILOSOFES. Nous y donnerons ordre une autre-fois; Ecoutons ce qu'ils veulent dire.

PLATONICIENS. C'est à nous à recevoir les premiers.

PYTAGORICIENS. Nullement; C'est à nous qui sommes les plus anciens.

PERIPATETICIENS. C'est plutôt aux Peripateticiens, puis-qu'il s'agit de recevoir de l'argent, qui fait partie de leur félicité.

STOICIENS. Si cela est, les Stöiciens sont préférables, parce qu'ils le sçavent mieux faire profiter que les autres.

EPICURIENS. Le cabat de figues pour le moins nous appartient; car nous metons le souverain bien dans la volupté.

ACADEMICIENS. Et à nous le prix de la dispute; car il n'y en a point qui sçachent mieux disputer que les Academiciens.

STOICIENS. Il faudroit que les Stöiciens n'y fussent pas; car ils ne le cedent à personne en opiniâreté.

ACADEMICIENS. Mais vous estes atachez à de certaines maximes, que vous estes obligez de défendre, au lieu que n'en ayans point, nous pouvons disputer contre les autres & contre nous-mêmes.

LA FILOSOFIE. Cessez de vous entrebatre; & vous autres Cyniques, quittez ce bâton, ou ne vous en servez qu'à marcher. Ce n'est pas de cela dont il s'agit, mais de discerner les bons & les mauvais Filosofes, pour recompenser les uns & punir les autres. Qu'est-ce là? ils s'écoulent tous & craignent la touche: Qu'on amasse cette besace que ce Cynique a jetée pour mieux fuir, & qu'on voye ce qui est dedans; sans doute que ce sont des bribes, ou de vieux bouquins.

LUCIEN. Nullement; mais de l'argent, des dez, un miroir & des parfums, avec un petit couteau de sacrifice.

LA FILOSOFIE. Et avec cela, il a la hardiesse de crier contre le luxe ?

LUCIEN. Voila comme ils sont faits presque tous ; mais comment ferons-nous pour faire conoitre les méchans ? C'est à la Verité à y travailler, pour empêcher que le mensonge ne triomfe d'elle.

LA VERITE. Puisque tu témoignes tant de passion pour moy , pren avec toy la Raison , & alez ensemble faire une reveüe generale. Vous amenez tous les Filosofes dans le Prytanée, ou l'on couronnera les uns , & l'on marquera les autres au front d'un fer chaud , qui porte la marque ou d'un renard ou d'un finge.

LA FILOSOFIE. C'est bien dit ; mais pour les reconoitre, il les faudroit éprouver non pas au Soleil, comme l'Aigle fait ses petits ; mais à la gloire, aux plaisirs, & aux richesses. Ceux qui pourront les regarder fixement, sans estre ébloüis de leur éclat, seront declarez legitimes, & les autres jetez en bas comme des batârd.

LUCIEN. Mais comment les pourrons-nous atraper ? Je suis d'avis que la Prêtresse du Temple nous preste cette ligne que quelque pêcheur a consacré à la Déesse, & nous metrons au bout un peu d'or ou quelque friandise pour les surprendre.

LA PRETRESSE. Là voila.

LA FILOSOFIE. Que veut-il faire de cette ligne ? Il la jete du côté de la ville, * a-t-il envie de

* C'est un quartier d'Athenes qu'on met dans la forteresse.

peûcher des pierres dans le Pelagique ?
LUCIEN. Taisez-vous, que vous n'épouvantiez le gibier. Je voy venir une grande dorade ; mais non, c'est un chat de mer, qui est en embuscade autour de ce roc. Prions les Dieux marins de nous estre favorables ; le voila qui bâille après l'hameçon, il sent l'or, il le suit, il l'avale, il est pris ; Tirons-le en haut ; Que le Syllogisme nous ayde ; Je le tiens. Grands Dieux ! quelles dents ! pendons-le par les oüyes, & retirons l'or de sa gueule ; Quoy ! il l'a déjà avalé ? faisons-luy rejeter pour en prendre d'autres ; Que

dis-tu, Diogene, connois-tu le compagnon ? Il est de ton vivier.

DIOGENE. Je le renie pour mien.

LUCIEN. Combien penfes-tu qu'il vaille ? il se plaignoit hier que nous l'avions livré pour deux carolus.

DIOGENE. Encore est-ce trop, car il ne vaut rien du tout ; Rejetons-le, & essayons d'en avoir quelqu'autre ; mais prenons garde qu'il ne soit si pesant qu'il rompe la ligne.

LUCIEN. Ne crain point, ils sont legers comme du vent ; mais qui est celui-cy, large & plat ? C'est un Turbot. Le voila qui mord à l'hameçon, il est pris, tirons-le ; Demande à Platon s'il le conoit, car il est des siens.

PLATON. Quoy ! maraut ; tu donnes sur l'or ?

LUCIEN. Que veus-tu qu'on en fasse ?

PLATON. Qu'on le rejete comme l'autre ; il ne vaut pas mieux que luy.

DIOGENE. Peschons encore.

LUCIEN. J'en voy aprocher un tout rayé d'or qui court à la proye ; mais il a découvert l'hameçon, il tourne queue. Toutefois, le voila qui revient, tant il est gourmand. Il mord ; il est pris.

DIOGENE. De quelle espece est-il ?

LUCIEN. Demande-le à Aristote.

ARISTOTE. Je ne le conois point.

LUCIEN. Je suis donc d'avis qu'on le rejete.

DIOGENE. J'en voy plusieurs qui vont en foule ; prenons un filet ; car ils sont difficiles à atraper, & piquent de tous côtez ; mais ce sera assez d'en prendre un, aussi bien ne valent-ils rien, & sont pleins

* Il raille d'arêtes. * Jete la ligne, mais garny-la de plomb des épines par en-bas, de peur qu'ils ne la coupent, & s'en aillent de la Filo-avec la proye.
Sofia Stoïque.

LUCIEN. Grands Dieux ! comme ils s'entrebattent pour la prendre, les uns rongent la figue, les autres s'attachent à l'or. Mais en voila un de pris ; Dinous qui tu es ? Je suis plaisant d'interroger un poisson

LE TYRAN, OU LE PASSAGE DE LA BARQUE. 201
son qui est muet, il le faut demander à Chryssippe;
car il y a de l'or en son nom. *

CHRYSSIPPE. Il est trop gourmand, je ne le
cônois point.

LUCIEN. Tu as raison, il ne vaut pas mieux
que les autres, n'en mangeons point, que quelque
arête ne nous étrangle.

LA FILOSOFIE. C'est assez, aussi-bien nôtre
amorce est trop précieuse, pour la hazarder davanta-
ge, & le proverbe ne veut pas qu'on pêche avec un
hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut
gagner. Rendons la ligne à la Prêtresse, & ren-
voyons les Filosofes, puisque voila tantôt le jour
écoulé; cependant la Raison & Parresiade feront la
reveüe que j'ay dit.

LUCIEN. Alons; mais où irons nous premie-
rement? sera-ce à l'Academie, ou au Portique, ou si
nous commencerons par le Lycée?

LA RAISON. Il n'importe; mais en quelque
lieu que nous allions, nous aurons plus besoin de fer
chaud; que de couronnes.

LE TYRAN, OU LE PAS- SAGE DE LA BARQUE.

DIALOGUE

DE CARON, DE CLOTON ET
DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie des Tyrans, & de leurs Vices.

CARON. CLOTON, tout est prest, la senti-
ne est vidée, le mât dressé, les voi-
les tendües, les rames atachées, il
n'y a plus qu'à lever l'ancre; mais Mercure n'est

pas encore venu. Cependant il se fait tard, & nous n'avons rien gagné; quoy que nous deussions avoir déjà fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantôt de s'en prendre à moy, & de dire que je n'ay jamais hâte; mais tu vois que ce n'est pas ma faute, & que c'est nôtre beau conducteur qui a oublié de revenir. Je croy qu'il a beû de l'eau du fleuve d'oubly, ou qu'il s'amuse à luter en quelque lieu, ou à jouer des instrumens, ou à haranguer, ou à dérober; car c'est aussi un de ses métiers. Après cela, il vient faire le galand, comme si nous n'estions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fût pas à nous pour moitié.

CLOTON Vous verrez qu'il est empêché là-haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commission de Jupiter.

CARON. C'est mal user d'un bien qui est commun, nous n'avons pas accoutumé de le retenir icy au delà de son terme. Mais je voy bien ce que c'est, il n'y a parmi nous que de l'Asphodèle & de la viande pour les morts, le reste n'est rien que tenebres; au lieu que tout est beau & riant là-haut, & qu'on y a tout son soul de nectar & d'ambrosie. Aussi diroit-on quand il sort d'icy, que c'est un prisonnier qui se salue; & quand il faut revenir, c'est le Diable, on ne le scauroit r'avoir.

CLOTON. Ne te mets point en colere; le voilà de retour avec bonne compagnie. Voi comme il les chasse devant luy ainsi qu'un troupeau de moutons; mais il me semble que j'en voy un qui est lié, & un autre qui se creve de rire, & qui aide à les chasser. Qu'as tu Mercure, d'estre ainsi tout en eau, & hors d'haleine, avec les pieds poudreux?

MERCURE. Qu'aurois-je? sinon qu'il m'a fait courir tout le jour après ce misérable qui s'enfuyoit, & qui est cause que j'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacelle.

CLOTON. Qu'avoit-il ainsi à fuir?

MERCURE. Il vouloit retourner au monde: il faut que ce soit quelque Prince, car il regrette une grande félicité.

CLO-

CLOTON. Et pensoit-il pouvoir vivre, ayant achevé sa fusée ?

MERCURE. S'il le pensoit ? Voy-tu ce galant homme, avec son bâton & sa besace, je croy que sans luy il en fût venu à bout ; car depuis que ta sœur Atropos me l'a mis entre les mains, il n'a fait que se debatre, & roidir les jambes pour s'empêcher d'avancer. Quelque-fois il tâchoit de me fléchir par ses prieres, & par ses larmes, & me faisoit de grandes promesses ; mais je sçay trop bien mon métier. Cependant, il a si bien fait qu'il s'est dérobé de nous, tellement qu'estant à la porte, comme j'ay voulu rendre mon compte, il s'est trouvé un mort à dire. Alors Eaque fronçant le sourcil, & me regardant de travers ; Ne sçaurois-tu, m'a t-il dit, t'empêcher de dérober même les morts ? Sçais-tu pas bien que ce n'est pas icy lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous sçauroit, ny corrompre, ny surprendre ? Alors, tout confus, comme tu peux penser, je me suis souvenu de ce qui estoit arrivé par le chemin, & retournant sur mes pas, j'ay rencontré ce galand, qui n'estoit qu'à deux doigts de la lumière.

CLOTON. Cependant, nous t'accusions de paresse, sans considerer que le messager des Dieux doit avoir appris à cheminer.

CARON. Qu'atandons nous à partir ? Est-ce que nous n'avons pas esté assez tong-tems sans rien faire ?

CLOTON. Tu as raison, embarque, tandis que je prendray mon registre, & me metant à la descente, je demanderay à chacun son nom, son village, & sa maison. Mercure aura soin de les ranger à mesure qu'ils entreront. Commençons par ces petits enfans, qui n'ont rien à me répondre, comme je n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien, Caron, en voila trois cens, en contant ceux qui ont esté exposez.

CARON. Voila une belle marchandise, & bien capable de nous enrichir ! Ceux-cy ont esté bien pris
sur

204 LE TYRAN, OÙ LE PASSAGE
sur le Vert ? Je voudrois bien sçavoir pourquoy ils
sont venus au monde, pour en partir aussi-tôt.

MERCURE. Tay-toy ? Que veus-tu après cela,
Cloton ? Prenurons-nous ceux qui n'ont point esté
pleurez à leur mort ?

CLOTON. Tu veus dire ces vieillards ? Charge-
les, aussi-bien ne sçauroient-ils marcher ; & je ne les
veus point interroger, car je n'ay que faire de sça-
voir ce qui s'est fait, il y a cent ans. La ho ! bonnes
gens ? Ils ne répondent rien : Je pense qu'ils sont
sourds de vieillesse.

MERCURE. Ils ressemblent à ces fruits qui sont
tout flétris & ridez, pour avoir esté cueillis trop tard.
En voila quatre cens moins deux.

CLOTON. On diroit de raisins secs ; Améne en-
suite les bleffez. Qui est-ce qui vous a ainsi acouëtres,
mes amis ? Mais j'auray plutôôt fait de le regarder sur
mon livre : Il en devoit mourir hier quatre-vingt-
quatre, en un combat chez les Medes, & parmy eux
Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voila.

CLOTON. Et ces sept amoureux qui se sont tuez
par desespoir, avec le Filofofe Téagene pour une
Courtisane de Megare ?

MERCURE. Les voicy tout contre.

CLOTON. Ceux qui se sont entretuez pour
regner, y sont-ils ? Et ce Cocu qui a esté empoisonné
par sa femme, & par son galant.

MERCURE. Les voila aussi.

CLOTON. Améne en-suite les pandus & les
rouiez, avec ces seize, qui ont esté tuez par des vo-
leurs sur le grand chemin.

MERCURE. Les voila tout precez de coups ;
Veus-tu aussi les femmes ?

CLOTON. Oüy, & ceux qui sont peris sur mer,
& les malades avec le Medecin Agatoclés : Mais où
est ce Filofofe Cynique, qui devoit s'empoisonner
pour venir en poste en l'autre monde ?

UN CYNIQUE. Me voicy, Cloton, que t'avois-
je

je fait pour me laisser si long-tems en vie ? Ma fusée n'estoit-elle pas encore achevée ? Car j'ay tâché plusieurs fois de la rompre sans en pouvoir venir à bout.

CLOTON. Noust'avions laissé en vie pour instruire les autres, & les guerir de leurs vices ; mais entre à la bonne-heure.

UN CYNIQUE. Non pas, s'il te plaît, que celui-cy ne soit entré, car j'ay peur qu'il ne nous échape, & qu'il ne t'émeuve à compassion par ses prieres, & par ses larmes.

CLOTON. Tu ne me cõnois pas bien ; Je suis une mau-piteuse, avec qui il n'y a rien à gagner : Mais qui est-il ?

LE TYRAN. Le Tyran Megapentés.

CLOTON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie, Cloton, que je puisse retourner en vie pour quelques heures, je reviendray après sans mander.

CLOTON. Que veux-tu aler faire là-haut ?

LE TYRAN. Achever mon Palais, qui est demeuré imparfait.

CLOTON. Ne t'en mets point en peine, un autre l'achevera.

LE TYRAN. Que j'aïlle pour le moins dire à ma femme où j'ay caché mon tresor ?

CLOTON. Il est déjà trouvé, Megaclés, s'en est faisi.

LE TYRAN. Quoy ! cet infame, que j'ay éparigné par mépris !

CLOTON. Luy-même, il vivra encore quarante ans, & jouïra de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort, Cloton, de livrer ce que j'ay de plus precieux, à mon plus grand ennemy.

CLOTON. Hé maraut ! n'estoit-ce pas le bien de Cydimaque que tu fis mourir après avoir égorgé ses enfans en sa presence ?

LE TYRAN. Mais il estoit maintenant à moy.

CLO-

CLOTON. Il est vray ; mais le tems de le posséder estoit passé.

LE TYRAN. Ecoute un mot à l'oreille, je te donneray mille talens d'or.

CLOTON. Où sont-ils ? tu n'as plus rien, mon amy ; Qu'on emporte ce galant : car je voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de son plein gré.

LE TYRAN. Aten pour le moins que j'aye achevé de domter les Pisidiens, & de métre sous contribution toute la Lydie, pour graver sur mon tombeau mes grandes & immortéles actions.

CLOTON. Ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour, il te faudroit plus de vingt années.

LE TYRAN. Je te donneray caution du retour. Veus-tu au lieu de moy mon favorý ?

CLOTON. On ne meurt point par Procureur : Mais n'estoit-ce pas luy, méchant, que tu souhaitois tant de laisser en vie ?

LE TYRAN. Cela estoit bon alors, mais on a d'autres maximes en l'autre monde ?

CLOTON. Il sera bien-tôt icy, ne t'en mets point en peine, car ton successeur le fera mourir.

LE TYRAN. Acheve de redoubler mon suplice, & me dis le reste de ce qui arrivera après ma mort.

CLOTON. L'un de tes valets épousera ta femme, qu'il y a long-tems qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui ! ce perfide, qu'elle m'a fait métre en liberté ?

CLOTON. Luy-même. Pour ta fille, on la conte déjà entre les Concubines du nouveau Prince : D'ailleurs on a brisé toutes tes statues, & ton nom est en óprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t-il pas un de mes amis qui entreprenne ma défense, & qui témoigne quelque ressentiment de ces injures ?

CLOTON. Et avois-tu des amis ? mais as-tu jamais donné sujet à quelqu'un de l'estre ? Toutes les caresses qu'on te faisoit, c'estoit ou par crainte, ou par esperance ; & ce n'estoit pas toy qu'on ay moit, c'estoit ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'estoit que vœux & que souhaits pour ma prospérité, lors que je tombois malade : Chacun desiroit de mourir, & de me laisser en vie ; Ils ne juroient tous que par moy.

CLOTON. C'est pourtant l'un d'eux qui t'a empoisonné. Te souvient-il du dernier coup que tu beus hier chez Hippias ?

LE TYRAN. Quoy ! ce coup qui estoit un peu amer ? je m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait.

CLOTON. Tu perds le tems en des questions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Une chose me tue, Cloton, & me fait souhaiter de revivre pour m'en venger. Comme j'avois la mort sur le bord des lèvres, un de mes valets monta sur le soir dans ma chambre, & ne voyant qu'une de mes Concubines près de moy, la jeta par terre, & la deshónora à ma veüe, après avoir fermé la porte sur luy. En-suite, se tournant vers mon lit : Ha ! méchant, dit-il, combien de fois m'as-tu batu injustement ? Là dessus il me cracha au nez, & se mit à me soufleter, & à m'arracher la barbe. Sur ces entrefaites on ouït monter quelqu'un, & ma Concubine fit la pleureuse. Que si je les pouvois tenir ?

CLOTON. Cesse de les menacer, & vien rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Y a-t-il quelqu'un assez hardy pour vouloir condamner un Roy ?

CLOTON. Un Roy, non, mais bien un mort : Tu auras tantôt à faire à un Juge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que je retourne donc en vie, quand ce seroit pour estre esclave.

CLOTON. Où est ce Philosophe Cynique avec son bâton, & toy, Mercure, tirez-la ensemble par les pieds & par la tête.

MERCURE. Suy-moy, coquin ; Tien Canon, je t'en charge, atache-le bien au mat du navire, qu'il ne puisse échaper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puisque j'ay esté Roy.

LE CYNIQUE. Je ne m'étonne pas que ton valet t'ait mal-traité, glorieux comme tu és. Si tu n'es plus sage, je traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy! un Cynique aura la hardiesse de me braver, un coquin, que cent fois j'ay failly a faire pendre, parce qu'il se méloit de contrôler mes actions?

CLOTON. Qu'on l'atache pour punition où j'ay dit.

MICYLE. Et moy; Ne songe-t-on point à me passer, ou si l-on méprise ma pòvreté?

CLOTON. Qui és tu?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

CLOTON. Quoy? tu te fâches de demeurer, & ce Tyran veut donner des millions pour le laisser encore sur terre? Est-ce que tu estois las de vivre.

MICYLE. Ecoute, la plus venerable de toutes les Déeses: Jamais la promesse du Cyclope ne m'a pleù d'estre mangé le dernier, puis qu'enfin il faut estre mangé: D'ailleurs il y a bien de la difference entre la vie de ce Tyran & la miene. Il vivoit dans la gloire & dans l'opulence, parmi les jeux, le plaisir & la bonne chere, & a de la peine à quitter toutes ces delices. Car ces choses sont si glüantes, que l-on ne s'en peut défaire. Ceux qui sont hardis par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir là. & ne se peuvent empêcher de tourner la tête vers le monde, comme un amant passionné vers sa maîtresse. Ce Tyran donc n'a cessé de contester par le chemin, & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui n'ay rien qui m'arrête, ni tresors, ni grandeurs, ni voluptez, j'estois toujours prest à partir, & ta soeur ne m'a pas plutòt fait signe, que j'ay jeté là mon tranchet & mes savates, pour acourir icy pieds nuds, sans songer seulement à me décrasser ni à oter la poix de mes mains. Je marchois devant, comme tu-as veu, & en arrivant, j'ay esté

esté ravy de voir que nul n'est icy plus grand que son compagnon, & que je ne cours point fortune de mourir de chaud ni de froid, de soif ni de faim, ni d'estre batu par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par un importun creancier. Au contraire, je voy que les pòvres rient icy, & que les riches y pleurent, bien loin de ce qui se fait là-haut.

CLOTON. Il est vray qu'il y a long-tems que je te voy rire. Dy m'en le sujet ?

MICYLE. Je te le diray : Comme je demeurois près du Tyran, & que je contemplois de plus près sa gloire, il me paroissoit comme un Dieu, & fort au dessus de la condition humaine. Mais lors que je l'ay veu icy, sans sa pourpre & son diadème, il m'a semblé ridicule ; & je me suis ry de moy-même, d'avoir jugé de sa felicité par l'odeur de sa cuisine, & par une vaine pompe. * Quand je considère aussi cet usurier, * *Il y a un qui se plaint & se tourmente, de ce qu'il est mort sans Grec, par le avoir joui de ses richesses, & les a laissées en proye à sang des un jeune débauché, qui s'en donne par les jouës : hùîtres qui Je ne puis m'empêcher de rire, sur tout, lors qu'il servoient à me souvient comme je l'ay veu pâle & défait, qui teindre sa n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il Pourpre. contoit ses écus ; Mais que ne partons nous, réservant cet entretien pour le passage ?*

CLOTON. Monte, que l'on tire l'ancre.

CARON. Où veus-tu aler ? que tout est plein, aten à passer une autre-fois.

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laisser ainsi transir sur le bord, & je m'en plaindray à Radamante. Mal-heureux que je suis, ils partent sans moy ! je les suivray à la nage, aussi bien n'ay-je pas peur de me noyer estant mort, & d'ailleurs je n'ay pas dequoy payer le batelier.

CLOTON. Arrête, il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLE. J'iray encore plus vite que vous.

CLOTON. Aprochons-nous plutôt pour le prendre. Ten-luy la main, Mercure, & l'ayde à monter.

O

CARON.

CARON. Où voulez-vous qu'il se mette ?

MERCURE. Sur les épaules de ce Tyran.

CLOTON. Tu-as raison. Monte & foule aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heure.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la vérité, Caron, je n'ay rien pour te donner ; car je n'ay apporté que mon bâton & ma besace, mais je m'offre de tirer à la rame, & à la pompe, & pourveu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de sujet de te plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'une mauvaise paye ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en passant quelque chanson pour nous desennuyer ?

CARON. Je le veus. Si-tu en sçais quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fay donc taire ceux-cy, qui me rompent la tête de leurs cris.

LES MORTS. Ah ! ma vigne ! ah ma maison ! ah ma femme ! ah mes enfans ! ah mes grandeurs ! ah mes richesses !

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle ; mais il n'est pas permis de passer la barque de Caron sans larmes.

MICYLE. Que veus-tu que j'y fasse : Je n'ay rien à regretter.

MERCURE. Encore faut-il donner quelque chose à la coutume.

MICYLE. Ah ! mes vieux souliers ? Je ne vous verray plus ! Je ne seray plus tout le jour à me morfondre dans une rüe, exposé à toutes les injures du tems & des laquais, sans manger depuis le matin jusques au soir ! Qui est-ce qui heritera de ma poix & de mes alènes ? Mais je suis las de crier, nous voila tantôt à bord.

CARON. çà que chacun mette la main à la bourse. Tu ne tires rien, Micyle ?

MICYLE. Que veus-tu que je tire, si je n'ay rien ? A peine sçay-je de quelle couleur est l'argent, ni si la monnoye est rende ou carrée.

CARON.

CARON. O ! l'heureuse journée, & le grand gain que nous avons fait ! Encore ay-je peur que celui-cy n'amene la coûtume de ne rien payer : Descendez vite, que j'aille passer les ânes, & le reste des animaux.

CLOTON. Conduy-les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui se sont entretiez pour les bornes de leurs États.

MERCURE. Alons, mes amis, marchez devant, si vous n'aimez mieux me suivre.

MICYLE. Grands Dieux, quelle obscurité ! Où est maintenant le beau Paris ? On ne scauroit discerner icy la brune d'avec la blonde ; car tout y est de même couleur, & je ne voy point de difference entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique ?

LE CYNIQUE. Icy, Micyle, nous irons si tu veus de compagnie.

MICYLE. J'en suis content, donne-moy la main ? Te souvient-il des mysteres d'Eleusine ? * il me sem-

LE CYNIQUE. Tu-as raison ; en voicy une qui s'avance la torche au poin, avec un regard furieux ; Sans doute c'est quelqu'une des Furies.

* C'est
qu'on y re-
présentoit
Cérès, de la
sorte.

MERCURE. Reçoy ceux-cy, Tiffone, il y en a mille, & quatre par dessus le marché.

TISIFONE. Il y a long-tems que Radamante vous atand.

RADAMANTE. Fay-les aprocher ; & toy Mercure, fay l'office d'Huissier, aussi bien icy bas que là-haut.

LE CYNIQUE. Je te prie, Radamante, que ma cause soit apellée la premiere, car je veus accuser ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on scaura comme j'ay vécu.

RADAMANTE. Qui es-tu ?

LE CYNIQUE. Un Philosophe Cynique.

RADAMANTE. Avance-toy ; Crie, Mercure, si quelqu'un a des reproches à faire contre luy. Per-

112 LE TYRAN, OU LE PASSAGE
sonne ne parle, deshaille-toy, pour voir si tu n'as
point quelque tache de peché.

LE CYNIQUE. Regarde, me voila tout nud.

RADAMANTE. Je n'en voy que trois ou qua-
tre, encore à demy effacées : mais voila quelque mar-
que de brûlure ; on diroit que tu y as mis le feu.

LE CYNIQUE. Ce sont les restes des pechez
que j'ay faits avant que d'avoir embrassé la Philosophie :
mais je les ay effacez depuis peu à peu.

RADAMANTE. Tu-as usé d'excellens remedes,
car il n'y paroît presque plus : Va dans les champs
Elysées, jouir du repos des bien-heureux : Mais
qu'on appelle auparavant la cause de ce Tyran, puis-
qu'il en veut estre l'accusateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Radamante, il n'y a
qu'un mot à la mienne ; me voila déjà deshailé.

RADAMANTE. Qui est tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

RADAMANTE. Il est vray que tu. n'as pas la
moindre tache, non pas même les marques de brû-
lure de ce Philosofe, va-t'en avec luy ; Qu'on appelle
la cause de ce Tyran.

MERCURE. Megapentés fils de Lacydas, où es
tu ? c'est à toy qu'on en veut : Il tourne la tête de
l'autre côté, & ne fait pas semblant de nous entendre :
Tififone, traîne-le par les cheveux. Que l'accusa-
teur parle.

LE CYNIQUE. Il n'est pas besoin de grands
discours pour le convaincre, il ne faut que le desha-
biller comme les autres, on verra de belles taches ;
Toutefois, si tu veus pour la forme, je diray une par-
tie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes
qu'il a commis, pour parvenir à l'Empire, ni avant
que d'y estre parvenu ; Mais après qu'il s'en fut ren-
du maître, avec une bande de voleurs & d'assassins, il
fit mourir plus de dix mille Citoyens sans aucune for-
me de procès ; & s'estant enrichy de leurs dépouilles,
s'abandonna à toutes sortes de vices & de dissolution.
Car il violoit les filles, enlevoit les femmes à leurs
maris,

maris, & les enfans à leurs peres, & triomfoit hautement de la pudeur, & de la liberté publique. Pour son orgueil & son insolence, ils ont esté à un si haut point, qu'il seroit plus aisé de regarder le Soleil en son midy, que de le contempler en sa gloire. Quant à la cruauté, il a inventé de nouveaux supplices pour tourmenter les miserables, & n'a pas épargné les propres amis, les uns à cause de leur vertu, les autres pour avoir leur bien. Qu'on les appelle, ils témoigneront contre luy; mais les voila tous venus.

RADAMANTE. Que répons-tu à cela ?

LE TYRAN. Que les meurtres sont veritables; mais ce qu'il a dit des voluptez, est faux.

LE CYNIQUE. Je ne veus point d'autres témoins que la lampe qui a éclairé ses débauches, & le liét où il les a commises.

MERCURE. La Lampe & le Liét de Megapentés, aprochez!

RADAMANTE. Qu'a-t-il fait en vôtre présence ?

LE LIÉT. Toutes les saletez imaginables, que j'ay honte de publier.

RADAMANTE. Ton silence les dit assez. Que la lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de jour me sont inconües; mais la nuit, j'ay voulu quelque-fois m'éteindre pour ne les point voir; car il a souillé en cent façons ma lumiere.

RADAMANTE. C'est assez; Qu'on le deshaille. Dieux! il est tout couvert de vices: Quel suplice trouverons-nous assez grand pour le punir ?

LE CYNIQUE. J'en sçay un dont personne ne s'est encore avisé.

RADAMANTE. Dy le, tu obligeras tout l'Enfer.

LE CYNIQUE. Qu'il ne boive point de l'eau du sieuve d'Oubly, comme les autres.

RADAMANTE. Pourquoi ?

LE CYNIQUE. Parce que le souvenir de ses crimes luy sera un bourreau perpetuel.

RADAMANTE. Tu-as raison, qu'on l'atache près de Tantale, & que la consideration de sa felicité passée serve encore à le tourmenter.

DE CEUX QUI ENTRENT AU SERVICE DES GRANDS.

Il décrit les incommoditez qu'on y souffre, & particulièrement celles qu'endurent les gens de Lettres.

JE ne sçay par où commencer, mon cher Timoclés, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & souffrir chez les Grands, quand même on y entreroit comme amy, si l'on peut apeller amitié une si dure servitude. Car je sçay une partie de ce qu'on y souffre, non pas pour l'avoir éprouvé moy-même; mais pour l'avoir appris de ceux qui avoient passé par cette épreuve, dont les uns languissoient encore dans leurs fers, les autres en estoient délivrez, & contoisent avec plaisir l'histoire de leurs mal-heurs, & celle de leur délivrance. Ceux-cy me sembloient les plus croyables, & les mieux instruits, pour avoir souffert pleinement, s'il faut ainsi dire, la profondeur de ces mysteres. Je les écoutois donc atantivement, comme on fait ceux qu'on voit échapez du naufrage, conter, la tête rasé dans les temples, la fureur des vagues émües, la rage des vents, la hauteur des rochers, les cris lamentables des matelots, lors que le gouvernail emporté, le mât rompu, les voiles déchirées, ôtent toute esperance de salut; & là-dessus l'apparition favorable des étoiles de Castor & de Pollux, qui viennent tout à propos comme un Dieu de Comedie, lors que le Pöete ne peut plus démêler son intrigue. C'est ainsi que ces Courtisans me contoisent les tempêtes de la Cour, où tout leur rioit d'abord;

boïd ; mais que le calme fut bien-tôt suivy de la tourmente, & qu'ils eurent beaucoup à souffrir tout le tems de leur navigation, jusqu'à ce que leur vaisseau s'alla briser contre un écueil qui estoit caché sous les ondes, ou contre quelque roc escarpé, d'où ils se sauverent à peine tout nuds, après avoir tout perdu. Pendant ce triste recit, il me semble que de honte, ils taisoient encore plusieurs choses, que je devinois aisément, & que je te veus représenter avec le reste, parce que je te vois brûler d'envie il y a long-tems de t'embarquer sur cette mer. Car comme l'on fut tombé un jour sur ce discours, dans une compagnie où nous estions, l'un de ceux qui estoient presens ayant commencé à louer cette condition, comme la plus heureuse, parce que non-seulement on faisoit bonne chere sans qu'il en coutât rien, on estoit logé magnifiquement, trainé en carosse, aymé des plus grands de Rome ; mais qu'on estoit payé pour cela comme pour un grand service : Je te vis alors ouvrir l'oreille à ce discours, & tout prest à mordre à l'hameçon. Pour empêcher donc que tu ne sois pris, & que tu ne te puisses plaindre qu'on t'ait veu tomber dans le precipice, sans t'en avertir, je te veus représenter une partie des maux qui sont atachez à cette profession, & te découvrir les filets qui sont tendus sous ces fleurs. Après, tu t'y jetteras si tu viens à corps perdu, sans que je m'en soucie beaucoup, puisque je me seray acquité de mon devoir, & auray déchargé ma conscience. Mais quoy que ce discours soit entrepris particulièrement pour toy, il ne regarde pas seulement les Filósofes, mais toutes les personnes de Letres qui s'attachent au service des Grands pour estre à leurs gages, puisque les maux qu'on y souffre sont communs à tous, mais doivent estre d'autant plus insupportables aux Filósofes, qu'ils ne sont pas mieux traittez que les autres. Et en cela je ne condamne pas seulement ceux qui sont cause du mal, mais ceux qui sont si lâches que de l'endurer : ce que tu ne dois point trouver mauvais, si ce n'est un crime de dire la

verité trop librement , puisque ce n'est pas moy qui suis cause de leur mal-heur , mais eux-mêmes. Je ne pretens pas pourtant comprendre en ce rang les Courtisâns , ni les autres ames lâches qui ne sçau-roient faire autre chose , & qui sans cela seroient inu-tilles : car outre qu'ils ne sont pas dignés d'un meil-leur traitement , ils ne m'écouteroient pas quand je leur dirois la verité , & ne croiroient pas recevoir un affront , quand même on leur verseroit , comme on dit , le pot de chambre sur la tête. C'est donc seule-ment pour les personnes de Létres que j'écris , afin de les afranchir s'il se peut. Pour cela , j'examinéray toutes les raisons qui les peuvent porter à ce dessein ; & feray voir qu'elles ne sont ni pressantes , ni neces-saires , afin de leur ôter toute sorte de pretexte & d'excuse. La premiere qu'ils alleguent , c'est la pô-vreté , comme le pire de tous les maux , pour lequel éviter on peut tout faire , & tout souffrir. C'est pour-quooy ils ont toujours à la bouche le mot de T'éognis , *Qu'elle domte les plus fiers courages* ; & alleguent tout ce que les Pöetes & les plus lâches esprits ont pu in-venter contre elle , pour en faire peur aux hommes. Il est certain que s'ils se pouvoient par-là métre à couvert de la nécessité pour toute leur vie , ils seroient excusables de chercher un azile pour se défendre contre un si puissant ennemy : mais le remede est pire que le mal , & au lieu de le guerir , il ne fait que l'empirer. Car la pôvreté dure toujours , & la cruel-le nécessité de servir , parce qu'on dépense chez les Grands tout ce qu'on gagne à leur service , encor souvent ne suffit-il pas. L'autre raison est , qu'ils n'embrasseroient pas cette profession , s'ils en a-voient d'autre ; mais comme ils ne sont plus en âge d'apprendre , ils sont contraints de subir le joug de la servitude. Voyons donc , s'ils n'ont point d'autre moyen de subsister , & si ce qu'ils gagnent ne leur coûte gueres , & qu'ils ne travaillent pas plus que les artisans pour l'avoir ; Car ce seroit le comble de la felicité , de pouvoir vivre à son aise sans rien faire.

Mais

Mais le contraire se trouvera véritable, puis qu'il leur naît tous les jours de nouveaux maux, à qui les forces du corps & de l'esprit ne sont pas capables de résister. Nous en parlerons lors que nous représenterons le reste de ce qu'ils endurent; il suffira présentement de montrer, que ce n'est pas-là la véritable cause du mal: mais l'éclat trompeur des richesses qui leur donne dans la veüe, & les éblouit. Ils croient que la félicité consiste dans le luxe, & se promettent des montagnes d'or, qu'ils ne posséderont jamais qu'en songe. Ce n'est donc pas tant la nécessité qui les presse, que le desir de choses vaines & superflües, qui les rend esclaves toute leur vie. Car comme les Dames adroites qui sçavent que l'amour s'éteint par la jouissance, entretiennent d'esperance leurs galans; & promettent toujours ce qu'elles n'accordent jamais; les Grands récompensent le plus tard qu'ils peuvent ceux qui les servent, pour faire durer leur servitude. Or il est ridicule de toujours souffrir pour l'esperance toute seule, sur tout lors qu'elle est incertaine, & le mal certain & indubitable: Car je ne les blâmerois pas trop de travailler pour la volupté, s'ils ne l'achetoient point au prix de la liberté qui vaut mieux qu'elle, & au lieu de la félicité, n'embrassoient que son idole. Les compagnons d'Ulysse, charmez d'une volupté présente, firent banqueroute à l'honneur, & en oublièrent le retour en leur patrie; C'est à peu près ce que font ceux qui voilent leur servitude du nom d'une honête amitié. Mais pour moy je renoncerois même à celle de l'Empereur, si elle me coûtoit ma liberté, sans en tirer aucun avantage, & qu'il possédât tout seul toutes ses grandeurs & ses richesses sans m'en faire part. Voila donc le sujet véritable de leur esclavage, & le peu d'utilité qui leur en revient. Voyons maintenant ce qu'ils sont obligez de faire pour en venir là; nous examinerons en-suite ce qu'ils sont contrains de souffrir dans cette condition, & quelle est la catastrophe de la tragedie. Premièrement, on ne peut dire qu'il est facile d'entrer chez les

* Il y a au
Grec, de la
conleur.

Grands, & qu'il n'y a qu'à le vouloir; Il faut bien fuir & travailler auparavant; s'habiller au dessus de sa condition & de la façon * qu'ils aiment le mieux, pour ne leur pas métre devant les yeux des objets qui leur soient defagreables; les fuivre par tout, avec mille incommoditez; se trouver le matin à leur lever, souffrir la mauvaise humeur de leurs valets, & les rebufades de leurs portjers, à qui il faut même donner de l'argent pour retenir vôtre nom. Avec tout cela, Monsieur fera plusieurs jours sans vous regarder; Que si vous estes si heureux qu'après un long-tems il vienne à jeter les yeux sur vous, & à s'abaisser jusqu'à vous parler, alors vous croyez que vôtre fortune est faite. Cependant, vous faites rire ceux qui sont presents, qui vous voyent tout interdit, dire quelque mot de travers, & vous prennent pour un lourdaut, ou pour un faquin, qui n'a pas coûtume de parler à des personnes de condition: car ce que vous apellez pudeur, un Courtisan l'apelle lâcheté & foiblesse. Vous vous retirez donc tout confus, & vous blâmez vous-même de trop de timidité. Enfin, après beaucoup de travaux, non pas pour Helene ni pour Troye, comme dit le Pöete, mais pour devenir esclave; Si la Fortune vous rit, & que quelque Dieu vous soit favorable, on vous recoit à faire preuve de vôtre esprit. Vous ne manquez pas de prendre pour vôtre sujet le Panegyrique de celui à qui vous parlez, car les Grands sont bien aise d'entendre publier leurs louanges. Alors comme s'il s'agissoit de la vie ou de l'honneur, il vous faut donner la gêne, pour faire quelque chose de grand & d'achevé, de peur de tromper son atante, outre qu'estant rebuté une fois, personne après cela ne vous voudroit plus recevoir. Vous vous tourmentez donc en cent façons pour surpasser vos rivaux, & tremblez lors que ce Seigneur semble ne pas aprouver ce que vous avez fait, ou le louer foiblement, & l'écouter avec negligance. Mais vous estes tout transporté, lors qu'il sourit & fait mine de l'entendre avec plaisir. Considerez cependant, quel

quel creve-cœur c'est à un honête-homme, qui est quelque-fois déjà sur l'âge, de subir l'examen d'un sot ou d'un ignorant. Ajoûtez à cela, qu'on recherche toute vôtre vie, & qu'on vous contraint de répondre de toutes les fautes de vôtre jeunesse; car vous ne manquez pas d'envieux qui les publient, ou par malice, ou pour se métre en vôtre place; & l'on croit plus aisément le mal que le bien. Que si vous estes assez heureux pour surmonter toutes ces difficultés; Que personne ne vous traverse; Que le maître vous goûte; Que sa femme y consente; Que vous ayez l'approbation des amis & des domestiques: Alors vous pensez estre au dessus de la fortune, mais vous n'estes encore qu'au bas de la roüe, car tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Or il eût esté à propos, pour tant de peine que vous aviez prise, que vous n'eussiez pas remporté seulement une couronne de laurier, mais du profit aussi bien que de l'honneur. Car pour commencer par le festin de vôtre reception, permettez-moy d'appeller ainsi le premier repas que vous ferez chez ce Seigneur, vous y trouverez plus de sujet de mécontentement, que de satisfaction. Il viendra d'abord un valet assez bien fait vous conyier, à qui il faudra donner quelque chose, qu'il refusera du commencement, mais il le prendra à la fin, riant en soy-même de ce que vous estes comme obligé de luy faire des presens pour estre compaignon de sa servitude. Vous vous parez, cependant, & metez vos beaux habits, pour assister à un festin où vous devez perdre vôtre liberté. Il faut bien prendre vos mesures, pour n'arriver ni trop-tôt ni trop tard; car l'un est incivil & l'autre importun. Le maître, après vous avoir bien receu, vous prendra par la main & vous fera asseoir au dessus de luy, * pour vous faire plus d'honneur, & vous serez contraint de vous y métre après plusieurs contestations, & de prendre place parmy quelques amis qu'il aura appellez pour ce sujet. Alors, comme si vous estiez à la table de Jupiter, vous repaissez plus

* Ou, quel-
qu'un au
lieu de luy.

vos yeux que vôtre estomac, à contempler tout ce qui se passe. Les autres ne sont pas moins curieux de voir comme vous vous y prendrez d'abord; quelquefois par ordre du maître, pour remarquer si vous ne jeterez point quelques regards à la dérobée sur la femme, ou sur ses enfans. Que si vous paroissez un peu surpris, & déconcerté, on ne manquera pas d'en rire, & de vous prendre pour un pedant qui n'avez pas acoutumé de hanter les compagnies. Car vous n'avez pas seulement la hardiesse de demander à boire, ni de toucher aux viandes, & atandez qu'on vous serve, ou avez l'œil sur vôtre voisin, pour faire comme luy, de peur de commetre quelque incivilité. Cependant, vous estes agité de cent diverses pensées, & tantôt admirez la magnificence de ce Seigneur, & avez pitié de vôtre condition en la comparant à la sienne; tantôt vous benissez vôtre fortune d'estre prest à jouir de cette felicité, & à faire des jours gras toute vôtre vie. Vous tenez donc pour bien employez tous les travaux que vous avez pris pour y parvenir. La dessus, on se met à boire des santéz, & quelqu'un prenant un grand verre, pour vous faire plus d'honneur, boit à la vôtre, en vous donnant quelque titre qu'il croira vous estre agreable. Mais quand c'est à vôtre tour, vous ne sçavez que répondre, & passez pour un sot ou pour un pedant. Vous ne laissez pas de donner de la jalousie aux anciens serviteurs de la maison, qui voyent traiter avec tant de civilité un nouveau venu. Il ne manquoit plus que cela à nôtre servitude, disent-ils; il n'y a plus rien à faire à Rome que pour ces gens là, parlant des Grecs, & je ne voy pas pourquoy l'on en fait tant d'estat pour sçavoir parler une autre langue que la nôtre. Aten, dit l'un, cela ne durera pas long-tems, c'est un balay neuf, qu'on jettera bien-tôt derriere la porte; Je ne luy donne que quatre ou cinq jours, après quoy je le verray aussi bien que nous, regretter sa condition. L'autre ajoute, n'avez-vous pas remarqué comme il boit & mange goulument, & ronge les viandes jusqu'aux os?

On voit bien qu'il n'a pas acoutumé de faire bonne chere; Je croy qu'il n'avoit pas son soul de pain. En un mot, vous faites ce jour-là tout l'entretien de la famille, & c'est proprement vôtre festin; car on n'y parle que de vous, & l'on se prepare déjà à vous faire piece. D'autre côté, comme vous avez plus beu & mangé que de coûtume, le ventre vous presse, & vous voudriez estre dehors; mais il vaudroit mieux crever que de faire quelque action mal-seante. Cependant, comme le festin continüe, & qu'il arrive toujours mets sur mets, & spectacles sur spectacles; * *Ce costume* car le maltre du logis est bien-aise d'étaier devant *ancienne.* vous toute sa magnificence: Vous maudissez mille fois & le festin & les conviez, & l'heure que vous avez jamais pensé à venir là, & voudriez à un besoin, que le feu prit à la maison, où qu'il survint quelqu'autre accident, qui obligéât la compagnie à se retirer. Vous ne prenez donc plaisir à rien, & ne voyez pas, s'il faut ainsi dire, ce qui se passe, ni n'entendez la douceur des voix & des instrumens, quoy que vous soyez contraint par bien-seance, de faire de tems en tems des acclamations, quand ce ne seroit que pour ne point passer pour stupide. Voila quel est ce premier festin tant souhaité, qui ne vaut pas le moindre repas qu'on fait chez soy. Car ce n'est pas dans la multitude ni dans la diversité des viandes que consiste la bonne chere, mais dans la franchise & la gayerie. Ajoutez à cela, le dégoût qui fuit vôtre débauche, & les maux de tête & d'estomac que vous avez toute la nuit, avec des inquietudes qui vous empêchent de reposer. Cependant, il faut convenir le lendemain du prix de vôtre servitude, en presence de deux ou trois de ces Messieurs qui ont soupé le soir avec vous, & lors que vous avez pris un siege, car on ne parlera pas à vous autrement, ce Seigneur commence ainsi: Vous voyez, Monsieur, l'estat de ma maison, & comme tout y est sans fard & sans artifice; vous en devez user de même, & croire que tout est à vous. Car il n'y auroit point
d'apa-

d'apparence que j'eusse quelque chose de réservé pour une personne à qui j'ouvre mon cœur & mon ame, & donne la conduite de mes enfans & de moy-même. Mais puis-qu'il faut quelque chose de certain pour vôtre entretienement, quoy que je sçache bien que ce n'est pas ce qui vous meine, & qu'il ne faut pas grand chose à un homme de Létres; je vous prie de le dire franchement, & de ménager la bourse d'une personne qui vous aime, & qui a beaucoup d'autres dépenses à faire, comme vous voyez. Je ne parle point des presens * que vous recevrez icy, qui seront pourtant assez considérables pour les métre en ligne de conte, ni des faveurs que vous pouvez justement atandre. Ces paroles démontent toutes vos esperances, & vous precipitent du faite de la gloire où vous pensiez estre monté, dans l'abîme du neant. Vous demeurez donc quelque tems sans repartir, tant que flaté de l'esperoir d'une recompense incertaine, & de ce qu'il a dit en entrant que tout estoit à vous, quoy que ce ne fût qu'un compliment; vous luy répondez tout confus, que vous n'avez garde de luy rien prescrire, & que vous ne voulez que ce qui luy plaira. Mais il ne l'entend pas ainsi, & vous presse de le dire; & sur vôtre refus, prie un de ses amis de le faire, après luy avoir fait encore quelque preambule sur la grandeur & la necessité de sa dépense. Alors ce galant-homme, nourry toute sa vie dans les flateries de la Cour, commence par le bon-heur que ce vous est d'avoir obtenu une place si enviée, & d'estre dans la maison & dans l'amitié d'un des plus grands de Rome. Il dit que vous estes trop-heureux, pourveu que vous le sçachiez conoître; Qu'il sçait plusieurs tres-celebres personnes de Létres qui donneroient beaucoup pour cela, bien-loin de demander quelque chose, à cause de l'honneur & du profit qui leur en pourroit revenir. Là dessus il propose quelque leger appointement, particulièrement si l'on a égard à vôtre esperance, & vous estes obligé de vous en contencer, pour ne point contester honteusement sur des gages

* *Estranges, &c.*

comme

comme un valét; outre qu'il n'est plus tems de reculer, & que vous estes pris. Vous passez donc sous le joug, qui est assez doux d'abord; car on ne vous veut pas desesperer, & l'on n'est pas encore las de vous, joint qu'on a quelque respect pour un nouveau venu. D'ailleurs, vous estes felicité de ceux de votre connoissance, comme si vous aviez fait une grande fortune, & admiré des fots qui vous voyent entrer librement dans le balustre, quoy que vous soyez bientôt las de cét honneur, & que vous ne sçachiez pas ce qu'on peut tant admirer dans vòtre condition. Vous ne laissez pas pourtant de vous plaire à ces petits applaudissemens, & de juger de vòtre bon-heur par l'opinion d'autrui. Vous aydez même à vous tromper, & vous flatez d'esperance que vòtre fortune augmentera tous les jours, encore que tout le contraire arrive, & que vous reconnoissiez à la fin ce que j'ay dit, que tous vos biens ne sont qu'en imagination, & tous vos maux en effet. Vous demanderez, peut-estre, quels sont ces maux, & ce qu'il y peut avoir de si insupportable en cette condition? Premièrement, il faut renoncer à toute la gloire de vos Ancêtres si vous en avez quelqu'une, & conter ce jour-là pour le dernier de vòtre liberté, & le premier de vòtre servitude. Ne vous offensez pas du mot, puisque vous souffrez bien la chose, & tenez pour assuré que vos services ne seront pas encore si agreables que ceux des autres, parce que vous vous y prendrez de mauvaise grace, n'y estant pas acoûtumé. Cependant, le souvenir de vòtre liberté vous reviendra dans l'esprit, & vous sera regimber quelque-fois, & porter plus impatientement vòtre esclavage. Si ce n'est que vous ne croyiez pas estre esclave pour n'estre pas né en Bitynie, & n'avoir pas esté vendu à son de trompe sur la place publique. Car il n'en estoit point besoin puisque vous vous estes vendu vous-même, & avez couru toute la ville pour chercher un maître. Ajoûtez à cela, qu'il faut tendre la main de tems en tems parmy les autres valets, pour recevoir vos gages quels qu'ils puissent estre.

estre. Mais dites-moy, miserable; car je dois parler ainsi à un homme qui se dit Philosophe, & qui ne l'est pas; si vous aviez esté pris sur mer, & vendu par les Pirates, ne crieriez-vous pas contre la Fortune? & si quelqu'un vous vouloit entraîner dans la servitude, n'imploreriez-vous pas le secours des Loix? & ne prendriez-vous pas à témoin les Dieux & les hommes, pour montrer que vous estes né libre? Cependant, pour peu de chose vous renoncez volontairement à la liberté, & encore à un âge où vous devriez songer à vous affranchir, si vous estiez né esclave. Que sont devenus tous ces beaux discours de la Philosophie qui mettent la liberté à un si haut prix? Vous la rendez esclave elle-même, avec la Vertu & la Sagesse, & n'avez point de honte de les mêler parmy la canaille, & de leur apprendre à begayer une langue étrangère pour les rendre ridicules. Vous mangez tous les jours avec une foule de gens ramassés, où vous estes contraint de boire plus que votre soul, quand il leur plaît, & de louer ce qui ne vous plaît pas, puis vous lever le lendemain dès le point du jour, au son d'une cloche, & perdre la plus douce heure du repos, pour

* Ou, vos
jambes.

aler courir toute la ville avec vos bas crochez du soir.⁹ Estiez-vous réduit à une si grande nécessité, que d'estre contraint pour vivre, de trahir ainsi votre liberté & votre honneur, ou si vous avez esté ébloüi de l'éclat trompeur des Richesses, & charmé par l'odeur de la Cuisine? Vous portez donc maintenant tout le loisir la peine de votre intemperance, & comme un singe attaché à un billot, vous servez de jouet aux autres, tandis que vous vous estimez heureux, pour manger tout votre soul de figues? Où sont tous ces beaux discours de Sagesse & de Vertu? vous les avez mis en oubly, aussi bien que votre patrie & votre race. Encore seroit-ce peu, si votre servitude n'estoit que honteuse, & que la peine n'y fût pas jointe à l'infamie. Mais considérons un peu, si vos travaux sont supportables, & s'ils different beaucoup de ceux des autres valets. Premièrement, la passion que ce

Seigneur

Seigneur avoit témoignée d'abord pour les Létres, n'estoit qu'une passion feinte ? car comme dit le Proverbe, *Qu'a de commun l'âne avec la Lyre ?* Pensez-vous qu'il se soit jamais rompu la tête pour découvrir la sagesse de Platon, ou l'éloquence de Demosthene ? Qui auroit bany du cœur des Grands l'avarice & l'ambition, il n'y resteroit que le luxe, l'ignorance, la môleffe & la brutalité. Pourquoi donc a-t-il voulu avoir un Philosofe à sa suite ; parce que cela faisoit à sa vanité, & qu'il en aquerroit la reputation d'habile homme. C'est pour ta barbe & ton manteau qu'il t'a pris, plutôit que pour ta doctrine. Il veut passer pour sçavant, ou du moins pour homme qui aime les belles Létres, & qui se connoît aux bonnes choses ; c'est pourquoy il te fait suivre par tout, sans te donner un seul moment de relâche. Quelquefois il t'entretient par la rüe, non pas de doctrine, car il ne sçauroit ; mais de tout ce qui luy vient à la fantaisie, pour faire voir qu'il donne tout son tems à l'étude, & à l'entretien des personnes doctes. Cependant, il te faut courir haut & bas, car tu sçais comme la ville de Rome est faite, & trotter après luy pour le suivre, jusqu'à ce qu'il entre chez quelqu'un de ses amis, où pendant qu'il demeure enfermé, tu es dehors à t'entretenir tout seul, & prends un livre à la main, que tu lis debout, faute de siege. Enfin, la nuit vient que tu n'as quelquefois ni bû, ni mangé, & as à peine le loisir d'entrer dans le bain pour manger sur la minuit, le reste des autres. Car on ne te fait plus le même honneur qu'au paravant, & l'on entretiendra en ta place un nouveau venu, selon la coûtume des Grands qui méprisent ceux qui sont à eux, & caressent ceux qui n'y sont pas. Tu te mets donc à table en un coin pour estre témoin de ce qui se passe, comme si tu n'estois pas de la compagnie : Car tu ne bois plus du même vin, ni ne manges des mêmes viandes, mais on servira au haut bout le gibier & la venaison, & devant toy quelque pigeon maigre & sec, encore quelquefois te le prend-on pour le donner à un autre, & l'on te dit à l'oreille,

pour te consoler, que tu és de la maison. Que s'il y a quelque morceau delicat, n'atan pas que l'on t'en serve, si tu n'és bien des amis de celui qui tranche, ou l'on te donnera quelques os couverts de graisse, comme Prometée fit à Jupiter. N'est-ce pas encore une chose insupportable, & qui fait enragier, quand on a tant soit peu de sentiment, de voir que ceux qui sont au dessus de vous à table, laissent par mépris des viandes où vous n'oseriez toucher, & avalent le vin delicieux tandis que vous ne beuvez que du ginguet; Encore n'en avez vous pas tout vôtre soul; car souvent les valets ne font pas semblant de vous entendre, & tournent la tête d'autre côté, quand vous demandez à boire. Mais en recompense, ils vous servent toujours dans quelque coupe d'or ou d'argent, afin qu'on ne voye pas la difference du vin. Ajoutez à cela plusieurs autres déplaisirs; sur tout, quand vous verrez qu'on fera plus de cas d'un Mâquereau ou d'un Violon que de vous; si bien que vous vous retirez à part tout triste, & maudissez le Destin, la Fortune, ou la Nature, de ne vous avoir donné aucun agrément pour vous faire aimer. Car vous ne sçavez pas seulement faire un bon conte, & estes même à charge, lors qu'on se veut réjouir. En un mot, si vous voulez tenir vôtre gravité, vous estes insupportable; & si vous voulez faire le plaisant, vous devenez ridicule, comme un Comedien, qui voudroit faire rire dans un personnage de Tragedie. Vous en venez donc jusqu'à souhaïter d'estre Pöete au lieu de Philosofe, & à un besoin Astrologue ou Magicien, à cause de l'estime que vous voyez faire de ces gens-là chez les Grands, à qui ils composent des chansons d'amour, & promettent des grandeurs & des richesses. Au defaut de cela, vous estes contraint de plier & de baisser la tête, parce qu'il ne faut qu'un valet envieux ou mécontent pour vous perdre, & vous accuser de ne trouver pas que le page de Madame chante bien, * ou jouë bien de la lyre, qui est un crime irre-missible. Il faut donc, en dépit que vous en ayez

* On, dans.

vous répandre en loüanges excessives & affectées, & crier avec une gosier sec comme les grenouilles des champs. Car on atand toujours de vous quelque flatterie délicate; qui témoigne vôtre esprit & vôtre complaisance. Mais ce que je trouve de plus étrange, c'est de vous voir ainsi à jeun, couronné & parfumé comme ces sepulcres autour desquels on fait bonne chere, & qui n'ont pour leur part que des odeurs & des guirlandes. D'autre côté, quand le maître de la maison est un peu jaloux, vous n'estes pas en feureté, si vous n'estes tout à fait désagréable, & estes contraint de baisser les yeux à table comme les Courtisâns du Roy de Perie, de-peur d'estre percé d'un coup de fléche tout en beuvant. Car les Grands ont une infinité d'yeux & d'oreilles, qui voyent & qui entendent, non-seulement ce qui se passe, mais ce qui ne se passe pas. Quand donc le matin, ou lorsque vous ne pouvez dormir, vous faites reflexion là dessus, vous dites en vous-même. Misérable que je suis, quelle felicité ay-je quitée pour me plonger dans un goufre de mal-heurs? Que sont devenües toutes ces belles esperances dont j'entretenois ma rêverie? Au lieu de la liberté, je rencontre la servitude, & pour le repos, je trouve le tracas & le tumulte. Quand vivray-je pour moy, après avoir tant vécu pour autruy? On me traîne par tout emmuselé comme un Ours, & je fers de jouët à tout le monde, & de suplice à moy-même. Là dessus l'heure sonne, il faut retourner à son travail ordinaire, après s'estre graiffé les jointures, afin de les avoir plus souples. Cependant, cette vie si contraire à celle que vous meniez auparavant, vous mine peu à peu, & entraîne après soy plusieurs maladies; mais il ne faut pas laisser de faire bon visage, & de tâcher à vaincre son mal. Car si vous venez à vous relacher tant soit peu, on dira que vous contrefaites le malade, pour vous exempter de vôtre devoir; de sorte que vous devenez à la fin pâle & transi comme un mort. Voila les maux de la ville. Que s'il faut aler à la campagne, ce sont de nou-

velles incommoditez. Car pour ne point parler des autres, il se trouve souvent que vous venez des derniers, ou à cause du mauvais tems, ou pour avoir attendu trop long-tems le chariot; si bien qu'en arrivant à l'hôtellerie, vous ne sçavez où coucher, si ce n'est avec le cuisinier ou le cœfeur de Madame, qui vous donnent la moitié de leur lict, encore est-ce par une grace particuliere. Je te veus conter, à ce propos, ce qui avint à un Philosofe Stöique * qui demouroit chez une dame de condition, & des plus galantes de Rome, laquelle alant aux champs, le fit asseoir près de son Mignon. Premièrement, l'assemblage estoit ridicule d'un Muguet & d'un Philosofe; Et il les faisoit beau voir tous deux à une portiere, l'un avec sa mine grave, & l'autre paré & ajusté en Courtisane, qui à un besoin eût porté une cœffe pour se garder du hâle, & l'on dit qu'il le vouloit faire si l'on ne l'en eût empêché. Tout le long du chemin il ne fit que rire & chanter, à peine qu'il ne dansât en carrosse. Pour comble de bonne fortune, la Dame pria nôtre Philosofe, comme le plus sage de la compagnie, de porter sa petite chiene; à qui elle craignoit qu'il n'arrivât quelque accident, à cause qu'elle estoit pleine, ce qui fit dire assez plaisamment à ce Muguet, que de Philosofe Stöique il estoit devenu Philosofe Cynique, & il falut boire la raillerie de peur de l'acroître en se défendant, & se faire moquer de foy. Cependant, cela augmentoit la beauté du spectacle, de voir un Philosofe déjà sur l'âge, avec sa grande barbe, porter entre ses bras un petit chien qui passoit la tête par l'ouverture de son manteau, & s'amusoit à lécher sa barbe où il estoit resté quelque goutte de sauce du soir précédent. On dit qu'il pissoit même quelque fois sur luy, & que la pövre beste fit ses petits dans son manteau. Voilà les afronts que les gens de Létres sont contrains d'endurer chez les Grands, où l'on les acoûtume peu à peu à tout souffrir. J'en ay veu un qu'on obligea de declamer en pleine table pour divertir la compagnie, & l'on le railloit de ce qu'il ne

haran-

* *Thef-
mopolis.*

haranguoit pas à l'eau, * mais au vin; Toute-fois ^{* Il a é-} pour le consoler en quelque forte, on luy donna cin- ^{gard à la} quante francs. Que si le maître de la maison se mêle ^{coutume} d'écrire en prose ou en vers, ce vous est un nouveau ^{ancienne} suplice. Car il ne manquera pas de vous lire ses ou- ^{des her-} vrages, même pendant le repas, & il les faudra admi- ^{loges} rer quand ils seroient pleins de solecismes, & prendre ^{d'eau,} ses fautes pour des figures de Retorique; si l'on ne ^{dont on} veut courir la fortune des Courtisans de Denis le Ty- ^{se servois} ran, qu'il envoyoit aux Carrieres, † lors qu'ils ne le ^{dans le} loüoient pas assez à son gré, & les faisoit passer pour ^{barreau.} des envieux, ou pour des traîtres. D'autres veulent ^{† C'estoit} passer pour beaux, qu'il faut traiter d'Adonis & ^{comme les} d'Hyacintes, quand ils seroient les plus desagréables ^{Galées} du monde. Mais c'est bien pis quand les femmes font ^{parmy} les sçavantes; & veulent avoir des Doctes auprès d'el- ^{nous.} les pour les entretenir tandis qu'on les coëffe, ou qu'elles dînent. Car s'il arrive alors quelque poulet de leur Galand, elles les plantent là pour y répondre, & il faut quitter tous ces beaux discours de Vertu & de Doctrine, tandis que Madame fait une lêtre d'amour. Que si elles vous font quelque miserable present aux étrênes, il faudra pour action de graces leur faire un Panegyrique, où on les comparera à tout ce qu'il y a de beau & d'illustre dans toute l'antiquité; Mais il ne faut pas oublier de donner quelque chose au valet qui en porte le premier la nouvelle, quoy qu'il en viene encore une douzaine d'autres le lendemain se faire de fesse, à qui il faudra témoigner d'en avoir l'obligation, bien qu'ils n'y ayent rien contribué, & leur faire quelque present, encore ne seront-ils pas contens. Ajoûtez à cela que pour estre payé de ses apointemens qui sont moins que rien, il faut faire la cour au Tresorier & à l'Intendant, sans parler de ceux qui ont l'oreille de Monsieur ou de Madame, & qui les gouvernent; car s'il vous arrive de les demander, vous estes insupportable. Cependant, vous ne recevez rien que vous ne le deviez long-tems auparavant au Tailleur, au Cordonnier, ou à l'Apoticaire, si bien que vous

ne metez rien en bourse. Pour comble de malheur, vous estes exposé à l'envie & à la médifance: Car comme le maître commence à se lasser de vous, qui vieilliffez, & devenez un peu pesant, il voudroit en estre déjà défait; outre que vous luy estes à charge, parce que vous atandez de luy quelque recompense de vos longs services. Il ne faut donc que le moindre faux raport pour vous perdre & pour vous faire chasser même en plein minuit, & alors de tous vos services il ne vous reste que la goutte, ou quelqu'autre maladie incurable. Cependant, non-seulement vous n'avez rien amassé, mais vous avez mangé tout ce que vous aviez, & oublié tout ce que vous sçaviez; si bien qu'il ne faut plus parler pour vous ni d'employ ni de fortune; joint que vous estes déjà sur l'âge, & ressemblez à ces vieux chevaux usez de travail, dont la peau même ne vaut rien. D'ailleurs, celuy qui vous a chassé, vous imputera quelque crime pour se justifier, fût-ce celuy de magie, & on le croira aisément, pour la haine qu'on porte aux gens de Letres; outre que la plûpart ne pouvant se rendre recommandables par de bonnes qualitez, font semblant pour se faire estimer, d'avoir quelques secrets défendus, & l'on croit facilement les mêmes défauts de ceux qui ont la même flaterie & la même lâcheté. Ajoutez à cela, que le maître de la maison a interest de vous perdre, de peur que vous ne réveliez les secrets de sa famille, comme chez les Grands il y a toujours quelque chose qu'il importe de cacher. Il ne vous reste donc de tous vos travaux que la Gourmandise qui est un monstre insatiable, qui à la fin vous dévorera, lors que vous n'aurez plus dequoy luy donner. Pour achever le portrait de cette vie, à l'exemple de Cébes, je voudrois pouvoir emprunter le pinceau d'Apelle, ou de quelqu'autre fameux Peintre de l'Antiquité; mais à leur défaut je tâcheray de m'en acquiter. Figure-toy la Fortune sur un trône élevé, environné de rochers & de precipices, & à l'entour une infinité de gens qui s'efforcent d'y monter, tant ils font

DEFENSE DU DISCOURS PRECEDENT. 231
sont éblouis de son éclat & de ses lumières. L'Espérance richement parée se présente à eux pour guide, ayant à ses côtes la Tromperie & la Servitude, & derrière, le Travail & la Peine, qui les exercent rudement, & après les avoir bien tourmentez, les abandonnent à la Vieillesse. Alors la Calomnie les empoignant les traîne en-bas, nuds, honteux & dépouillez, tenant d'une main un licou, & de l'autre couvrant leur honte, suivis du Repentir qui les livre au Desespoir, & c'est la fin du Tableau. Voila la peinture des Ambitieux; Considere si tu veus suivre leur route, & entrer par la porte de la Gloire pour sortir par celle de la Honte. Mais quoy que tu fasses, souvien-toy du Sage, qui dit, *Qu'à tort nous accusons le Destin de nos mal-heurs, dont nous sommes cause nous mêmes.*

DEFENSE DU DISCOURS PRECEDENT.

C'est une Apologie pour soy-même, sur ce qu'ayant pris la charge d'Intendant de l'Empereur en Egypte, ou quelqu'autre semblable, il semble avoir contrevenu à ses maximes.

IL y a long-tems que je considere, illustre Sabinus, ce que tu peux penser de me voir entrer au service de l'Empereur, après avoir tant crié contre ceux qui entrent au service des Grands. Car je m'imaginais que tu ne t'és pû empêcher de rire, & de dire ainsi en toy-même: Quoy! après avoir tant blâmé la servitude, s'y jeter volontairement! A-t-il perdu la memoire ou le jugement, de démentir ainsi ses paroles par ses actions? Il faut qu'il ait esté bien ébloui de l'éclat de l'or, pour prendre des chaînes à cause qu'elles estoient dorées; & qu'on luy ait fait de grandes promesses, pour le faire changer

d'avis à son âge, & renoncer à la liberté qui luy estoit si naturelle. Voilà à peu près ce que tu-as dit, à quoy tu ajouteras peut-estre un conseil d'amy. Tu sçais, me diras-tu, que ton Discours a esté publié il y a long-tems, & estimé de tous ceux qui l'ont veu, & particulièrement des personnes doctes. Car outre qu'il est bien écrit, il explique clairement & agréablement la plus grande partie des defauts qui se rencontrent dans cette profession, & contient des préceptes tres-salutaires pour empêcher les gens de Létres de tomber en un endroit assez glissant, & dans un piège capable d'atraper les plus habiles. Mais puisque tu-y es tombé toy-même, songe à supprimer de bonne-heure ton Ouvrage, & prie Mercure de donner, s'il se peut, à boire de l'eau du fleuve Lété à tous ceux qui l'ont veu & ouïy, de peur qu'on ne te reproche la même chose qu'à Bellérophon, * d'avoir esté toy-même l'instrument de ton mal-heur. Car pour te dire la verité, je ne voy point de couleur pour te défendre, & je te trouve bien empêché de répondre à ceux qui disent, Que tu parles comme un César, mais que tu n'agis pas de même, & que tu n'es libre qu'en paroles, mais que tu es esclave en effet. Ou bien l'on dira que ce n'est pas ton ouvrage que tu-as leu, & que tu t'es paré des plumes d'autrui, comme la corneille d'Esopé; ou que tu-as fait comme ce Legislatteur des Crotoniates, qui après avoir fait des loix sanglantes contre l'adultère, fut trouvé couché avec sa belle-sœur, & se lanca hardiment dans le feu, quoy qu'on voulût changer son suplice en un exil, & qu'il eut l'amour pour excuse, qui est une passion qui triomfe des plus sages. Ainsi, après avoir décrié le service des Grands, tu y entres en ta vieillesse, & es d'autant moins excusable que ta servitude est volontaire & plus éclatante. On ne manquera pas de dire de toy ce vieux mot d'une Tragedie, *Je hais le sage qui n'est pas sage pour luy-même*, & de te comparer à ces Acteurs qui se font admirer en la représentation des personnages des Dieux & des Heros, & ne font

* Bellérophon porta les lettres qui contenoient qu'on le fit mourir.

Salathe.

font pourtant que des faquins, ou au Singe de Cleopatre, qui après avoir dansé avec aplaudissement au son de la flûte en habit d'homme, renonça à toutes ces acclamations pour courir après des noix qu'on luy jeta. Ainsi ayant voulu faire le Legislateur & donner des Loix aux plus Grands hommes, tu as montré que tu n'estois rien moins que cela, & que tu n'avois goûté la Philosophie que du bout des levres. Tu portes donc justement la peine de ton inconstance, d'entrer volontairement en servitude, après avoir insulté si hautement aux mal-heureux que la pôvreté contraint de servir; Semblable à ce Charlatan, qui debitoit un remede indubitable contre la toux, & en estoit tourmenté luy-même. Voila à peu après ce que l'on peut dire contre moy; à quoy il est tems que je réponde, après avoir fait des vœux à Mercure qui est le Dieu de l'Eloquence, afin qu'il me preste des paroles & des raisons pour me justifier; si-non, je te suplieray comme grand Orateur, de suplêr à ce qui manquera à ma défense. Mais par où commenceray-je d'abord? rejeteray-je ma faute sur le Destin ou sur la Fortune, qui sont les Arbitres du monde, & qui nous entraînent par force où il leur plaît; ou si quitant cette défense, comme trop foible & trop commune, Je nieray que ce soit pour la recompense que je me suis mis au service de l'Empereur, mais pour l'assister en la conduite de son Estat, & n'estre pas inutile au public, ou par l'admiration que j'avois de sa vertu. Mais j'ay peur, si je dis cela, qu'on ne m'accuse d'ajouter la flaterie à l'inconstance, & de redoubler mon crime au lieu de le diminuer; si bien qu'il ne reste plus que de rejeter ma faute sur la necessité qui n'a point de loy, & de dire avec la Medée d'Euripide, Que je voy bien que je fais mal, mais que j'y suis contraint par la pôvreté, dont les éguillons sont si poignans, que Téognis pardonne à celuy qui se noye ou se precipite pour les éviter. Voila à mon avis, ce qu'on peut dire en ma faveur; Mais ne

crains pas que j'employe de si foibles armes pour me défendre. La Famine ne sera jamais si grande dans Argos qu'on y soit contraint d'aler cultiver les deserts de l'Arabie, ni moy si mauvais Orateur que d'avoir recours à une si lâche défense. Prenons donc une autre route, & considerons ensemble, s'il n'y a point quelque difference entre le service des Grands & celui du Prince. Certes ces choses sont aussi éloignées que le ciel l'est de la terre : Car encore qu'il y ait par tout du service & de la recompense, la chose n'est pas semblable. L'un est un triste esclavage, l'autre un commandement honorable, que l'on ne peut condamner sans blâmer tous les Magistrats & les Gouverneurs des Provinces aussi bien que les Generaux d'Armée, qui reçoivent comme moy des appointemens du Prince pour le service qu'ils luy rendent. Il ne faut donc pas confondre des choses toutes diverses sous pretexte qu'on se sert d'un même terme pour les exprimer, ni metre en même classe tous ceux qui tirent quelque recompense du Public pour leurs travaux & leurs veilles, autrement on en viendroit jusqu'à s'ataquer à la personne même de l'Empereur, comme je diray tantôt, Aussi n'ay-je compris dans ma censure que les gens de Létres; car encore qu'ils soient aux Grands comme nous sommes au Prince, & reputez de leur maison comme nous de celle de l'Empereur; ils n'ont pas pour cela part au Gouvernement. Si je voulois donc relever ma condition autant que tu la ravales, je dirois, que bien loin de servir, je fais la charge du Prince en Egypte, & suis l'arbitre de la Province, en composant & décidant les differens des particuliers, & veillant à l'observation des Loix dont j'ay en main l'interpretation. D'ailleurs, je ne reçois pas mes appointemens d'un particulier, mais de l'Empereur; non pas des gages de valet, comme ceux dont j'ay parlé, mais des gages tres-considerables. Ajoutez à cela, qu'en m'aquitant bien de ma charge, je pourray passer à de plus grandes, au lieu que les autres

autres demeurent esclaves toute leur vie. Mais je passe bien plus outre, & dis, qu'il n'y a personne qui ne travaille en quelque sorte pour la recompense, & que le Prince même n'en est pas exempt; Car sans parler des tributs qu'on luy paye, qui sont comme les appointemens de la Royauté; les Statües & les Temples qu'on luy dresse, avec les loüanges & les benedictions qu'on luy donne, sont le salaire & la recompense de ses soins & de ses veilles; de sorte qu'on pourroit dire, si ce n'estoit trop entreprendre, que son employ & le mien ne différent que du plus & du moins, & qu'il y a la même proportion que du petit au grand. Veritablement, si j'avois posé pour fondement, comme quelques Philosophes, que le sage ne doit rien faire, on auroit sujet de m'accuser d'avoir contrevenu à mes Loix, & peché contre mes maximes; mais si l'on doit s'employer à quelque chose, comme personne n'en peut douter, à quoy peut-on mieux s'occuper qu'à rendre service à son Prince & à son pays? Ajoutez à cela, que je ne fais pas profession de cette haute sagesse que quelques rêveurs font consister en la seule contemplation, mais d'une sagesse humaine, conforme à nôtre nature & à nôtre besoin, qui veut qu'on soit utile aux autres & à soy-même, sans estre un inutile faix de la terre, comme dit Homere. J'ay choisi donc un employ qui eût quelque proportion à ma capacité, & à l'étude que j'avois faite toute ma vie, & où je puis dire que j'avois aquis quelque reputation. Et veritablement je ne croy pas que tu me puisses condamner, veu que tu sçais ce que je faisois en Gaule lors que tu y arrivas en visitant les Provinces de l'Occident; & comme j'y tenois rang parmy les plus celebres Rheteurs, & recevois de grandes recompenses de mon travail. Je t'ay écrit cecy au milieu de mes occupations, pour me justifier auprès de toy, à cause de l'estime que je fais de ton merite & de ton approbation. Pour les autres, qu'ils me condamnent

damnent tant qu'il leur plaira, c'est dequoy Hippocrate ne se sbucie point, comme dit le Proverbe.

Il y a icy un traité, sur ce que Lucien s'estoit mépris en salüant quelqu'un, & avoit dit le matin ce qu'on a coüstume de dire le soir, comme qui dirait bon soir ou Adieu, pour bon jour, ou Dieu vous gard; Mais il ne se peut traduire à cause de diverses allegations, qui sont renfermées dans la propriété des termes Grecs, & qui n'ont point de raport à nôtre facon.

HERMOTIME, OU DES S E C T E S.

Il se rit des promesses magnifiques des Filozofes, & montre que toute leur felicité n'est qu'une chinnere, & que personne n'y est parvenu.

D I A L O G U E

DE LYCINUS ET D'HERMOTIME.

LYCINUS. **A** Te voir aler si vite, Hermotime, avec ton livre sous le bras, tu vas sans doute chez ton Filozofe; Car tu remües les levres & fais des gestes de la main, comme si tu recitois ta leçon. N'est-ce point que tu repasses dans ton esprit quelque question épineuse ou quelque argument captieux, pour n'estre pas même inutile pendant le chemin, & faire toujours quelque progrès dans la Vertu ?

HERMOTIME. Il est vray que je songeois à la leçon d'hier, pour ne point perdre le tems qui nous est si precieux. Car, comme dit Hippocrate, la vie est courte, & l'art long & difficile. Que si cesa est vray dans la Medecine, il l'est à plus forte raison dans la Filozofie,

se, qui est beaucoup plus considerable, & où il ne s'agit pas de la santé, mais de la félicité de l'homme.

LYCINUS. C'est une chose de grand prix, Hermotime; mais tu ne dois pas, à mon avis, en estre fort éloigné, si l'on en peut juger par le long-tems qu'il y a que tu t'y appliques, & par la peine que tu prens depuis vingt ans, à frequenter les écoles, & à transcrire des leçons, toujours courbé sur un livre avec un visage pâle & défait, & ne reposant pas même durant la nuit. Car je croy que tu ne réves à autre chose en dormant, ce qui me fait juger, comme j'ay dit, que tu n'es pas bien loin du but, si tu n'y es déjà arrivé.

HERMOTIME. Je ne fais que commencer, Lycinus, & tu sçais que la Vertu demeure en un lieu fort haut & reculé, comme dit Hésiode, & qu'on a beaucoup de peine à y monter par un sentier rude & épineux.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas assez sué & travaillé en l'espace de vingt années?

HERMOTIME. Je ne suis encore qu'au pied de la montagne.

LYCINUS. Mais qui a bien commencé, comme dit le même Poëte a fait la moitié de l'ouvrage; si bien qu'on peut dire que tu es déjà vers le milieu.

HERMOTIME. Tu me flates, Lycinus, je n'avance guere, parce que la montée est âpre, & difficile, & que je n'ay personne qui me tende la main l'en-haut.

LYCINUS. Ton maître n'est-il pas capable de t'enlever jusques-là par ses discours, comme par la chaîne d'or de Jupiter; car il y a long-tems qu'il est au sommet.

HERMOTIME. S'il ne tenoit qu'à luy je l'aurois déjà atteint; mais comme je veus m'élever, ma nature basse & terrestre me remeine contre bas.

LYCINUS. Il faut prendre courage, Hermotime, sans perdre jamais de veüe son objet, pour s'animer davantage, sur tout ayant un si bon guide.

Mais

Mais encore, quand te donne-t-il esperance d'y arriver ? sera-ce après les prochains mysteres, ou du moins après la grande feste de Minerve ?

HERMOTIME. Tu prens un terme bien court, Lycinus.

LYCINUS. Quoy donc ? à la premiere Olympiade ?

HERMOTIME. C'est bien peu encore, tant pour s'exercer dans la Vertu, que pour obtenir le souverain bien.

LYCINUS. Pour le moins à la seconde, ou tu aurois bien peu de courage, de n'y pouvoir parvenir en autant de tems qu'il faudroit pour faire trois fois le tour du Monde, quand on s'amuseroit encore par le chemin. Le roc sur lequel elle habite est-il plus haut que celui d'Aorne, qu'Alexandre emporta en bien moins de tems ?

HERMOTIME. Ces choses n'ont point de raport, Lycinus; car quand dix mille Alexandres joindroient leurs forces, ils n'en viendroient jamais à bout. Il y a des millions d'hommes qui l'ont tenté vainement, dont les uns sont demeurez au bas de la montagne, les autres ayans commencé à grimper, se sont laissez aussi-tôt, Quelques-uns estant montez jusq'au milieu, sont retombez en bas par leur pesanteur naturelle; Mais ceux qui ont assez d'heur & de courage pour vaincre les difficultez qui se rencontrent dans une si longue carriere, jouïssent après d'une souveraine beatitude, & regardent le reste des hommes comme des fourmis, tant ils sont élevez au dessus d'eux.

LYCINUS. Grands Dieux ! Hermotime, comme tu nous ravales ? tu nous fais plus petits que des Pygmées; Il semble que tu triomfes déjà dans le Ciel, tandis'que nous rampons contre terre.

HERMOTIME. Plût à Dieu que je fusse assez heureux pour arriver à la Beatitude où j'aspire; mais il y a encore bien du chemin.

LYCINUS. Ne sçauois-tu juger à peu près le tems qu'il faut pour cela ?

HERMOTIME. Non, mais peut-estre que dans vingt ans

LYCINUS. Vingt ans! c'est beaucoup.

HERMOTIME. La recompense aussi n'en est pas petite.

LYCINUS. Je le croy; mais as-tu l'etres de vivre jusques-là, déjà vieux & cassé comme tu es? & as-tu consulté là-dessus quelque Oracle? ou si ton Docteur est Profete, aussi bien que Philosofe, pour t'asseurer que tu arriveras à bon port après de si longues erreurs. Car il n'y auroit point d'aparence, de prendre tant de peine, & de hasarder son repos sur un peut-estre.

HERMOTIME. Ne parlons point de cela, & prions seulement les Dieux que nous puissions vivre un moment dans la felicité.

LYCINUS. Tu bornes tes fouhais à bien peu de chose, pour tant de travaux & de veilles. Comment sçais-tu qu'on soit si heureux en ce pays-là, veu que tu n'y as jamais esté?

HERMOTIME. Je croy mon maitre, qui le sçait.

LYCINUS. Et que dit-il encore? la Beatitude est-ce un tresor, ou quelque chose de semblable?

HERMOTIME. Tes pensées sont bien basses, Lycinus, & bien indignes d'un Philosofe!

LYCINUS. Mais quel plaisir est-ce donc, si ce n'est la Gloire ou la Volupté?

HERMOTIME. C'est la Force, la Justice, la Sagesse, la Temperance; avec une Science certaine & indubitable de tout ce qu'on peut sçavoir. Pour les richesses, les honneurs & les plaisirs, il s'en faut dépouiller, comme fit Hercule sur le mont Oeta de sa dépouille mortelle, n'emportant avec soy que la parcelle de la divinité, toute pure & sans mélange, après avoir esté purifiée par le feu. Ainsi épuré par la Philosophie, & dépouillé de tout ce qu'on avoit de terrestre, on monte dans le ciel de la Vertu, pour y jouir d'une felicité éternelle, sans ce soucier des choses du monde; non plus que de la boüe, & méprisant ceux qui les estiment,

LYCI-

LYCINUS. Par Hercule Octéen, Hermotime, tu as de hauts sentimens de la Vertu ! Mais dy-moy , ceux qui y sont arrivez ne descendent-ils jamais du sommet où elle habite, pour converser icy bas parmy les hommes, ou s'ils demeurent toujourns perchez là-haut , sans se soucier du reste ?

HERMOTIME. Oüy, rien ne les touche plus, ni gloire, ni grandeur, ni richesses, ni voluptez; car ils sont afranchis de la tyrannie des passions.

LYCINUS. S'il m'estoit permis de dire la verité; Mais je ne croy pas qu'il soit honête de rechercher trop curieusement la vie de ces Grands hommes.

HERMOTIME. Pourquoi ? dy hardiment ce qu'il t'en semble.

LYCINUS. Avec toute ta permission, je n'y vais qu'en tremblant.

HERMOTIME. Ne crain rien , nous sommes seuls.

LYCINUS. Tandis que tu as parlé d'autre chose, je t'ay laissé dire ; Mais lors que tu-as dit que les Philosophes ne se soucioient plus des choses du monde, & estoient afranchis de la tyrannie des passions ; Alors, certes ; mais n'y a-t-il point de danger de le dire ? je me suis souvenu de ce qui est arrivé tout nouvellement à l'un d'eux ; Veus-tu que je te le nomme ?

HERMOTIME. Pourquoi non ?

LYCINUS. C'est ton maître, qui est si haut élevé dans la Vertu , & dans une vieillesse si venerable.

HERMOTIME. Et qu'a-t-il fait ?

LYCINUS. Tu cônois ce jeune étranger aux cheveux blonds , & qui aime tant à disputer.

HERMOTIME. C'est Dion.

LYCINUS. Luy-même ; Pour ne l'avoir pas payé à point nommé , il l'a pris au colet , & l'a traîné en Justice ; & si on ne luy eût ôté des mains ce pòvre garçon , je croy qu'il luy eût arraché le nez , tant il estoit en colere.

HERMOTIME. Pourquoi ne le paye-t-il pas aussi ?

LYCINUS. Et quand il ne l'auroit pas payé, est-il d'un homme consommé dans la Vertu , & qui a dé-pouillé

pouille sur le mont Oëta tout ce qu'il avoit de terrestre, d'en venir à cette extrémité?

HERMOTIME. C'est qu'il a de petits enfans, à qui il faut trouver du pain.

LYCINUS. Et que ne les entraîne-t-il après soy là-haut, pour jouir ensemble de la Beatitude?

HERMOTIME. Adieu, Je n'ay pas le loisir de t'entretenir plus long-tems; il faut que je me hâte, de peur de perdre la leçon.

LYCINUS. Demeure, il y a congé aujourd-huy, si l'on en doit croire l'afiche qui est sur la porte.

HERMOTIME. D'où vient cela?

LYCINUS. C'est que ton Philosofe * fit hier la * *Eucrate.* débauche chez un de ses amis, qui celebroit le jour de la naissance de sa fille, & après avoir bien beu & filosofé, il se prit de parole avec le Peripateticien Eutydème, qui soustenoit opiniâtrément les choses qui sont contestées entre vous; de sorte qu'il cria jusqu'à minuit, ce qui luy fit mal à la tête, outre qu'il avoit trop mangé pour un vieillard. Il se mit donc au liêt au retour, après avoir serré les viandes qu'il avoit données à garder à son valet, qui estoit derriere luy à table, & pris garde s'il n'en avoit rien escroqué. On dit que depuis il n'a fait que dormir & ronfler, après avoir rendu gorge.

HERMOTIME. Ne sçais-tu point qui a remporté la victoire?

LYCINUS. Ton maître; quoy que ce n'ait pas esté, comme l'on dit, sans coup ferir. Car comme l'autre est querelleux & opiniâtre, & qu'il ne se vouloit pas rendre à ses raisons, il luy a jeté à la tête une coupe grande comme celle de Nestor, dans laquelle il faisoit raison, & luy a fait un grand abreuvoir à mouche, & par ce moyen est demeuré victorieux.

HERMOTIME. Voila comme il faut traiter les opiniâtres.

LYCINUS. Il est vray; car pourquoy irriter un sage qui est roy de ses passions, & principalement ayant un si grand verre à la main; Mais puisque tu

és de loisir , Hermotime , je te conjure de me dire , qui t'a meü d'embrasser la Philosophie ; car tu me persuaderas peut-estre d'en faire autant.

H E R M O T I M E . Ha ! si tu voulois , Lycinus , tu passerois en moins de rien tous les autres.

L Y C I N U S . Tu me flates . Ce seroit beaucoup si en l'espace de vingt années je pouvois arriver où tu és . Mais à quel âge as-tu commencé ?

H E R M O T I M E . A quarante ans , qui est à peu près celuy que tu-as .

L Y C I N U S . Il est vray ; si bien que tu n'as qu'à me donner des preceptes ; mais dy-moy auparavant , s'il me sera permis de faire mes difficultez ?

H E R M O T I M E . Pourquoi non ? dés à present , si tu as quelque doute , tu n'as qu'à le proposer ; car c'est le moyen d'apprendre .

L Y C I N U S . Courage , Hermotime , dy-moy , par Mercure , dont tu portes le nom ; s'il n'y a qu'un chemin pour arriver à la Vertu , ou s'il y en a plusieurs ?

H E R M O T I M E . Plusieurs ; car il y a divers Sectes .

L Y C I N U S . Et disent-elles toutes la même chose ?

H E R M O T I M E . Nullement ; elles sont toutes contraires .

L Y C I N U S . Mais la Verité ce me semble est une

H E R M O T I M E . Il est vray .

L Y C I N U S . Comment as-tu donc fait pour la trouver , & découvrir le droit chemin parmy tant d'autres qui te pouvoient égarer . Apollon t'a-t-il servy de guide comme il fit autre-fois à Cherefon ? car il a coûtume de répondre à chacun ce qui luy est propre .

H E R M O T I M E . Je ne l'ay point consulté sur ce sujet .

L Y C I N U S . Est-ce que tu n'as pas creu la chose digne de consultation , ou que tu as pensé pouvoir bien choisir tout seul ? Car il n'est pas question de sçavoir ce que tu és maintenant , sage à demy , ou tout-à-fait ;

à-fait; mais ce que tu estois alors, c'est à dire un ignorant comme moy.

HERMOTIME. J'ay creu estre assez habile pour cela,

LYCINUS. Mais comment as-tu fait pour découvrir la verité qui est si cachée? enseigne-moy ton secret, afin que j'en puisse faire autant.

HERMOTIME. J'ay suivy l'opinion commune.

LYCINUS. As-tu conté les voix, comme on fait dans les Elections, pour sçavoir qui en avoit le plus?

HERMOTIME. Non; mais tout le monde dit que les Epicuriens sont voluptueux; les Peripateticiens pointilleux & avarés; les Platoniciens vains & glorieux; les Pythagoriciens superstitieux, les Cyniques fâles & éfrontez; il n'y a que les Stoïciens qui font profession d'une vertu mâle & solide, & qui soient seuls sages, riches, justes, & tout ce qui leur plaist.

LYCINUS. Mais sont-ce les autres qui disent cela d'eux, ou eux mêmes? car il n'y a point d'aparence de les prendre pour Juges en leur propre cause.

HERMOTIME. Ce sont les autres.

LYCINUS. Qui? les Peripateticiens, les Platoniciens, & les autres Filosofes?

HERMOTIME. Non, mais le peuple.

LYCINUS. Pren garde que tu ne me trompes, & ne me veuilles pas enseigner la verité, car quelle aparence y a-t-il de prendre le peuple pour Juge en des choses où il ne conoist rien?

HERMOTIME. Je ne l'ay pas pris pour Juge, mais moy-même; car voyant la gravité & la modestie des Stoïciens, tant en leur habit qu'en leur contenance, j'ay creu leur Secte la meilleure.

LYCINUS. Mais n'as-tu pas remarqué aussi leur orgueil, leur opiniâtreté, leur avarice, & crois-tu que pour estre vertueux ce soit assez d'aler vêtu simplement, & de porter les cheveux courts, & la barbe longue? Veus-tu que nous prenions deormais ces marques pour celles de la sagesse, & que si l'on n'est comme eux rêveur & mélancolique, on ne soit pas raisonnable? Tu dis cela, sans doute, pour

m'éprouver, & voir si je seray assez sot pour te croire.

H E R M O T I M E. Pourquoi ?

L Y C I N U S. Parce que ce sont les statues qu'on juge par l'exterieur, & selon les diverses manieres, on reconoit celles de Myron, d'Alcamene, ou de Fidias; mais s'il falloit juger des Filosofes par là, que seroit un pòvre aveugle qui ne conoit rien à la mine ?

H E R M O T I M E. Nous n'avons pas afaire à des aveugles.

L Y C I N U S. Non; mais il est question de trouver une marque certaine, indubitable, & qui soit commune à tous, par où l'on puisse discerner le pretexte & l'aparence, d'avec la verité. Toutefois puisquetu le veus, Que les aveugles soient exclus de la Philosophie, quoy que cela leur deût servir de consolation pour la perte de leurs yeux : Mais pour les autres, quand ils seroient les plus clairvoyans du monde, comment pourront-ils juger de l'interieur par la mine ? Car la sagesse n'est pas une chose qui paroisse au dehors, mais qui est renfermée au dedans, & qui se met en evidence par les discours, & par des effets semblables aux paroles. Je te veus dire à ce propos ce que Momus reprit dans l'ouvrage de Vulcain. Les Pöetes disent que ce Dieu, Neptune, & Minerve, eurent un jour contestation entr'eux touchant l'excellence de leur art. Neptune, pour son chef-d'œuvre, fit un taureau, Minerve une maison, & Vulcain un homme. Lors qu'ils furent devant Momus qu'ils avoient pris pour Juge, il n'est pas besoin de dire ce qu'il reprit dans les ouvrages des autres, mais il blâma Vulcain de n'avoir pas fait une fenêtré au cœur de l'homme, pour voir si ce qu'il dit s'accorde avec ce qu'il pense. Mais il en parloit en Aveugle; tu vois bien plus clair que luy, & tu n'aperçois pas seulement les pensées & les desseins, mais la bonté & la malice des hommes.

H E R M O T I M E. Tu railles; J'ay choisi à la bonne-heure, & ne me repens point de mon choix.

L Y C I N U S. Mais ne me veus-tu pas communi-
que

quer ton secret pour m'empêcher de perir comme les autres ?

HERMOTIME. Rien ne t'agréera de tout ce que je te diray.

LYCINUS. Ce n'est pas cela ; mais tu ne veux rien dire qui m'agrée. Toute-fois puisque tu dissimules & que tu m'envies ce bon-heur, de crainte peut-estre que je ne devienne plus habile que toy ; je tâcheray de trouver tout seul la verité, & de faire le choix le plus juste & le plus équitable qui me sera possible.

HERMOTIME. J'en suis content : car ce sera sans doute quelque chose digne d'estre sceu.

LYCINUS. Ne te moque point de moy, si mon invention est un peu grossiere, puisque tu ne me veux pas dire la tiene. Posons que la Vertu soit une ville dont les habitans sont parfaitement heureux ; & comme ton maître, doüés de force, de justice, de sagesse, de temperance, en un mot semblables à Dieu. Qu'il n'y ait là dedans ni haine, ni envie, ni rancune, ni violence, rien que douceur, qu'amitié, que concorde, qu'union, Car ce qui fait les queréles & les divisions parmy les hommes, en est bany ; l'orgueil, l'ambition, l'avarice, qui sont les pestes de la société humaine ; de sorte qu'on y meine une vie heureuse & tranquille, dans l'égalité, la liberté, l'équité, & les autres vertus qui font la félicité des Empires.

HERMOTIME. Et bien, Lycinus, tout le monde ne doit-il pas souhaiter d'estre citoyen d'une si divine République, sans se soucier de la peine qu'il faut prendre pour y parvenir, ni perdre courage pour la longueur du chemin, pourveu qu'on en puisse venir à bout ?

LYCINUS. Par Jupiter, Hermotime, ce doit estre le but de tous nos desseins, pour lequel il faut négliger tous les autres, & ne se soucier ni de femme, ni d'enfans, ni de patrie ; mais essayer par un généreux effort de les entraîner après nous, & s'ils nous résistent, leur abandonner plutôt le manteau pour être plus libres. Car il ne faut pas craindre qu'on nous

refuse la porte pour estre nuds, & sans équipage. J'ay ouï autre-fois un viellard discourir de ce pays-là, & me convier à le suivre, avec promesse de m'y faire recevoir pour Citoyen ; mais je ne le voulus pas croire, ou par jeunesse, ou par ignorance, dont je ne suis pas à me repentir ; car je serois pour le moins déjà aux faux-bourgs. Il disoit, entr'autres choses, s'il m'en souvient bien, que tous les habitans de cette ville estoient étrangers, & qu'il n'y avoit point de naturel du pays ; mais que chacun y estoit bien venu sans distinction de richesse, de naissance, ou de dignité, pourveu qu'on fût adroit, laborieux, vigilant, pour pouvoir surmonter toutes les difficultez qui se rencontrent dans une si longue carrière ; car si-tôt qu'on est arrivé, on est égal à tous les autres.

HERMOTIME. Tu vois donc bien que je ne me peine pas en vain pour y arriver.

LYCINUS. J'ay le même desir, Hermotime & il n'y a rien que je ne fisse pour cela ; mais comme elle est invisible, & reculée des yeux des hommes, ainsi que tu dis après Hesiodé, on a besoin d'un bon guide pour la trouver, de peur de s'égarer par le chemin. On ne manque pas de gens qui se vantent de le sçavoir, & qui promettent d'y mener ; mais ils tiennent des routes toutes contraires. Les uns vous conduisent par des lieux agreables, où vous trouvez du frais & de l'ombre ; les autres par des déserts & des rochers, où vous estes brûlé des ardeurs du Soleil, & à demy mort de soif & de lassitude. Chacun croit néanmoins, que son chemin est le meilleur & le plus droit à la félicité ; quoy qu'ils aboutissent à des lieux tout differens : Et quelque route que vous teniez, vous trouvez toujours à l'entrée un homme de bonne mine qui vous tend les bras, & vous convie d'y entrer ; disant que c'est le droit chemin, & que tous les autres vous égarent. C'est ce qui donne de la peine que eette multitude & cette diversité de chemins ; car on ne sçait lequel suivre.

HERMOTIME. Je te veus tirer de doute, Lycinus ; car

cartu ne peus manquer de croire ceux qui y ont esté.

LYCINUS. Qui? mon amy, & par quel endroit? Les guides sont aussi incertains que les voyes; car celuy qui suit Platon, dit que le sien est le meilleur; l'Epicurien & le Peripateticien tout de même; tu en diras autant des Stöiques; chacun louë celuy qu'il a suivy, mais je ne puis sçavoir qui a raison. Je voy bien qu'ils sont tous arrivez quelque part; mais si c'est à la ville que nous cherchons, c'est ce que je ne sçay point; & peut-estre qu'au lieu d'aler à Corinte, ou à Atènes, ils me meneront à Babylone. D'ailleurs, comme il n'y peut avoir qu'un droit chemin, il ne faut pas peu d'esprit ou de bon-heur, pour bien adrefser, & il est dangereux de laisser aler ses pas à l'avanture, & de remettre au hazard une chose d'ou dépend nôtre felicité; outre qu'il n'y a pas peu de danger d'abord à quitter le droit chemin; car depuis qu'on est une fois embarqué dans un Vaisseau, on est contraint de suivre sa route.

HERMOTIME. Quoy que tu puisses faire, tu ne trouveras point de meilleurs guides, ni de plus assurez que les Stöiques & tu n'as qu'à suivre la piste de Zenon & de Chrysipe, pour arriver à Corinte.

LYCINUS. Celuy qui suit Platon ou Epicure m'en dira autant, Hermotime; si bien qu'il faut ou les croire tous, ce qui seroit ridicule, ou n'en croire pas un, ce qui est plus seur, jusqu'à ce qu'on ait découvert la verité. Car posé qu'ignorant le meilleur chemin, je suive le vôtre, Platon & Pytagore n'auront-ils pas sujet de me dire, Que t'avons-nous fait Lycinus pour nous condamner sans nous ouïr, & pour embrasser à nôtre prejudice le party d'un nouveau venu? * Que leur répondray-je à ton avis? sera-ce assez de dire, J'ay crû Hermotime qui estoit mon amy? Ne diront-ils pas qu'ils ne cōnoissent point cet Hermotime, & ne sçavent qui il est, mais qu'il ne fa-
 loit pas ainsi ajoûter foy à un homme qui ne cōnoissoit qu'une Secte, encore peut-estre ne la sçavoit-il pas trop bien; ni condamner toutes les autres, sans
 avoir

avoir examiné leur doctrine. Que les Législateurs veulent qu'on entende les deux parties, avant que de prononcer sur leur différent, & quand on ne le fait pas, la Sentence est nulle, & il est permis d'en apeler. Si quelque Etiopien, ajouteront-ils, n'estant jamais forté de son pays, disoit que tous les hommes sont noirs, ne luy diroit-on pas qu'il a tort, d'asseurer ce qu'il ne sçait point? Pren donc garde qu'on ne te condamne, d'affirmer qu'il n'y a point de meilleure Secte que la tiene, sans avoir éprouvé les autres, & de faire une règle generale pour tous les hommes, sans estre jamais forté d'Etiopie.

HERMOTIME. Mais pour avoir suivy la doctrine des Stoïques, je n'ignore pas celle des autres Philosophes; car la règle du bien apprend à conoître le mal, & au même tems que mon Docteur me dictoit son opinion, il me réfutoit celle de Platon & d'Epicure.

LYCINUS. Mais Platon & Epicure ne se taisent pas, & diront; Tu as un étrange amy, Lycinus, qui croit à nos ennemis touchant les choses qui nous concernent; sans considerer que par erreur ou par malice ils peuvent déguiser la verité, & qu'il n'y a personne qui sçache mieux nos opinions que nous-mêmes. Si quelqu'un voyoit un Athlète s'exercer tout seul avant le combat, & donner en l'air des coups de poing, le prononceroit-il pour cela victorieux, & ne luy diroit-il pas que pour réporter la victoire, il faut avoir terrassé son ennemy? Voila ce que te diront les Philosophes; mais Platon, qui a esté en Sicile, y ajoutera peut-estre l'exemple de Gélon de Syracuse, qui fut long-tems sans sçavoir qu'il avoit l'haleine mauvaise, jusqu'à ce qu'une Courtisane le luy aprit. Alors, il ala tout en colere trouver sa femme, & luy dit des injures de ce qu'elle luy avoit celé si long-tems un defect, où il eût pu apporter quelque remede. Mais elle s'excusa sur ce qu'elle croyoit tous les hommes fait de la sorte, n'ayant jamais pratiqué que son mary. Ainsi, Hermotime, celuy qui n'a veu que les Stoïques ignore avec raison comme sont faits tous les autres.

HERMOTIME. Laissons-là, je te prie, l'Étiopien & la femme de ce Tyran, & considérons ensemble si la chose n'est point comme je dis. N'est-il pas vray que si je disois que deux fois deux sont quatre, il ne seroit pas besoin d'assembler tous les Arithmeticiens du monde, pour sçavoir si j'aurois raison, puis qu'il ne se pourroit faire autrement, quand tous les Mathematiciens diroient le contraire?

LYCINUS. La chose n'est pas semblable, Hermotime, car tu confonds des choses qui n'ont point de raport, & compares ce qui est certain & indubitable avec ce qui ne l'est pas. As-tu jamais veu quelqu'un qui doutât que deux fois deux fussent quatre, au lieu que les Philosophes ne s'accordent ni de la fin ni des principes? Pren donc garde que tu n'argumentes mal; car tandis qu'on est en dispute quelle Secte est la meilleure, tu vas l'attribuer tout d'un plein faut à la tiene.

HERMOTIME. C'est que tu ne prens pas bien ce que je dis: Posons que deux hommes soient entrez dans un Temple, & qu'on ait perdu quelque vaisseau sacré, les faudra-t-il fouiller tous deux si on le trouve sur le premier? je croy que non. Ainsi, il n'est pas besoin de chercher ailleurs, ce qu'on rencontre chez les Stöiques.

LYCINUS. La chose n'est pas encore semblable. Car premierement, deux hommes ne sont pas seulement entrez dans le Temple, mais plusieurs; si bien qu'il n'est pas necessaire que l'un d'eux l'ait absolument. D'ailleurs, il n'est pas bien certain quelle est la chose qu'on a prise; car tous les Prêtres du Temple n'en sont pas d'accord. Ils ne s'accordent pas seulement de la matiere, les uns disent qu'elle est d'or, les autres d'argent ou de cuivre; c'est pourquoy il est necessaire de les fouiller tous pour le sçavoir; & quād on auroit trouvé quelque piece sur le premier, il ne faudroit pas laisser de deshabiller les autres, parce qu'on ne sçait pas asseurement si c'est celle-là qu'on a perdue, & que le vaisseau sacré n'a aucune marque pour le faire

faire reconnoître. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que tous ont quelque chose de divers prix ; Mais il te faut éclaircir cela par un autre exemple ; As-tu jamais assisté aux Jeux de la Grece ?

HERMOTIME. Ouy, & en divers lieux. Tout nouvellement aux Jeux Olympiques, j'estois à la gauche des Jugcs, pour voir de plus près ce qui se passoit.

LYCINUS. Sçais-tu comme on fait pour aпарier les combatans ?

HERMOTIME. Autre-fois, quand Hercule y prefidoit, on prenoit des feuilles de laurier.

LYCINUS. Je ne demande pas ce qui se faisoit autre-fois, mais ce qui se fait maintenant.

HERMOTIME. On prend une urne, dans laquelle on met des balotes de la grosseur d'une fève, où il y a écrit un A, ou un B, * ou quelqu'autre lettre semblable ; & toujours deux de chacune. Alors, les champions s'avancent l'un après l'autre, & font leur priere à Jupiter, puis mettent la main dans l'urne ; mais le Heraut étendant sa verge les empêche de lire, jusqu'à ce qu'ils ayent tous tiré. Aussi-tôt l'un des Jugcs, ou quelqu'autre, car il ne m'en souvient pas bien, prend la balote de chacun, & aпарie ceux qui ont les lettres semblables : que si le nombre des Athlètes est impair, celui qui a la lettre unique se bat contre le vainqueur, qui n'est pas un petit avantage, parce qu'il vient tout frais au combat, contre un qui est déjà lassé.

* Quand le nombre des combatans est pair.

LYCINUS. Arrête ; Voila ce que je voulois. N'est-il pas vray qu'on ne sçauroit reconnoître celui qui a la lettre unique que l'on n'ait veu toutes les autres ? Pour reprendre donc tous nos exemples, comme on ne peut deviner celui qui doit combattre le dernier, ou qui a dérobé le vase, ou quel est le chemin qui va à Corinte qu'on ne les ait examinez tous : On ne peut connoître quelle est la meilleure de toutes les Sectes, sans les avoir toutes épluchées, puisque si l'on en a oublié quelqu'une, ce sera peut-estre celle-la qui aura trouvé la verité. C'est ainsi que pour dire quel est

est le plus beau de tous les hommes, il faut les avoir tous veus; or c'est la beauté souveraine que nous cherchons.

HERMOTIME. J'en tombe d'accord.

LYCINUS. Et sçais-tu quelqu'un qui ait couru toutes les Sectes & examiné toute leur doctrine? car si cela estoit, tu nous delivrerois d'une grande peine.

HERMOTIME. Il seroit difficile d'en trouver.

LYCINUS. Que ferons-nous donc, Hermotime, perdrons nous pour cela courage, ou si nous tâcherons de faire nous-mêmes ce que personne n'a encore fait, de tout voir & examiner? Si ce n'est que ce que nous avons dit y repugne, que depuis qu'on s'est une fois embarqué dans un vaisseau, il faut, en dépit qu'on en ait, suivre sa route, & qu'on n'arrive nulle part, quand on change à toute heure de chemin?

HERMOTIME. Il nous faudroit, comme à Tésée, le fil d'Ariadne, pour nous démêler de ce labyrinthe.

LYCINUS. Suivons le conseil de cét Ancien, de demeurer sur la défiance, sans ajouter foy à tout ce qu'on dit; & comme un bon Juge, donnons audience à toutes les parties l'une après l'autre.

HERMOTIME. C'est bien-fait.

LYCINUS. A qui nous adresserons-nous le premier? Veus-tu que ce soit à Pytagore? Combien penses-tu qu'il faille de tems pour apprendre sa doctrine? sera-ce assez de dix ans, sans y comprendre les cinq années du silence? mais il faudra donner autant à Platon, à Aristote, à Diogene, à Pyrron & à Epicure; sans parler des Stöiques, puisque tu-as tantôt dit qu'à peine quarante ans suffiroient. Et pour montrer que je n'en prens pas trop, il ne faut que te souvenir combien tu cõnois de Filososfes de toutes Sectes, qui ont plus de quatre-vingts ans, qui publient tout-haut qu'ils ne sont encore que de novices. Si tu n'en veus croire Socrate, qui ne faisoit pas profession de tout sçavoir, mais de ne sçavoir rien. Cependant cela fait cent ans, en prenant seulement dix Sectes.

HER-

HERMOTIME. Je voy bien deja qu'il est impossible de les apprendre toutes.

LYCINUS. Que ferons-nous donc ? faudra-t-il renoncer à nôtre maxime, de ne se point déterminer qu'on ne les ait toutes épluchées ? Car si nous faisons autrement, nous marcherons en tenebres ; & broncherons à chaque pas prenant la premiere chose qui se presentera, pour la verité, faute de la bien connoître ? & quand nous l'aurons rencontrée, nous ne sçaurons pas assurément si c'est elle, parce qu'il y a plusieurs mensonges qui luy ressemblent.

HERMOTIME. Tu me mets fort en peine, Lycinus, & je croy que je suis sorty aujourd'huy de chez moy à la male heure, veu que je pensois estre déjà bien avant dans la recherche de la Verité, & je voy qu'il est impossible de la trouver.

LYCINUS. Ce n'est pas à moy qu'il s'en faut prendre, mais à ceux qui t'ont mis au monde, ou plutôt à la nature, qui ne t'a pas donné d'assez bons yeux, ni une assez longue vie pour la découvrir. Je te diray seulement, qu'elle n'a pas tant d'éclat que le mensonge ; mais qu'elle parle plus librement ; ce qui la rend souvent importune. Considere que tu t'es voulu métre en colere contre moy, pour avoir levé un peu le voile qui la couvroit. Mais si tu aymoies une statue, & que je t'eusse fait voir que tu n'en sçauois jouir, faudroit-il pour cela me prendre à partie, au lieu de me rendre graces pour t'avoir détrompé ?

HERMOTIME. Que ferons nous donc, renoncerons-nous à la Philosophie ?

LYCINUS. Je ne dis pas cela ; mais seulement que pour bien faire il faut reconoître & examiner toutes les Sectes, avant que de s'embarquer en pas une, de peur de s'égarer en voulant prendre party. N'es tu pas de cette opinion ?

HERMOTIME. Je ne sçay que répondre, puisqu'il faudroit pour cela vivre autant que le Fénix ; & qu'on ne se peut fier à des gens qui ne sont pas d'accord entr'eux, & qui se déchirent les uns les autres,

ou par malice, ou par envie, ou par ignorance. Mais si cela est, tu es donc le seul qui ait découvert la Verité?

LYCINUS. Je ne dis pas cela, mais que je l'ignore comme les autres.

HERMOTIME. On pourroit dire, ce me semble, qu'encore qu'il fût nécessaire d'examiner toutes les Sectes, pour sçavoir quelle est la meilleure, il ne faudroit pas tant de tems pour cela; puisque, comme dit le Proverbe, on peut juger par un échantillon de toute la piece, comme Fidas jugea de la grandeur du Lion à voir sa griffe. Ainsi, en courant les principaux dogmes de chaque Secte, ce qu'on peut faire en peu d'heures, on verroit bien à peu près ceux qui ont raison, sans une recherche si curieuse.

LYCINUS. J'ay bien oüy dire, qu'on pouvoit juger d'une partie par le tout, mais non pas du tout par une partie, & ton exemple ne conclud rien: Car Fidas n'eût pas jugé de la grandeur du Lion par sa griffe, s'il n'eût jamais veu de Lion, comme à voir la main d'un homme on ne jugeroit pas de qui elle est, si l'on n'avoit, jamais veu d'homme. Ainsi, tu ne peux bien sçavoir ce qui est honête, où consiste la félicité des Stoïques, que tu ne sçaches le reste de leur doctrine. Car encore que tu puisses aprendre en peu de tems leurs sentimens touchant la fin & les principes des choses, tu ne peux sçavoir s'ils ont raison, que tu n'ayes examiné toutes leurs preuves, ce qui n'est pas l'ouvrage d'un jour. Autrement, pourquoy auroient-ils fait tant de volumes, pour prouver ce peu de chose qui te semble si facile? Il vaudroit mieux, & ce seroit le plus court, de consulter quelque Devin à chaque proposition, pour sçavoir si elle est vraie, ou bien égorger des victimes, pour essayer de voir dans leurs entrailles ce qu'on ne peut voir dans son esprit. Mais si tu veus je te donneray une invention plus facile & de moins de dépence, qui est de faire des marques qui portent empreint le nom de chaque Secte, & de tirer au sort la premiere qui viendra?

HERMOTIME. Cela seroit ridicule; mais comme

me ceux qui veulent acheter du vin, ne vont pas fureter tous les cabarets de la ville, mais quand ils en trouvent un bon ils s'y tiennent, & ne boivent pas tout le tonneau pour en juger, mais se contentent de quelques gouttes; Je croy qu'on peut faire la même chose dans la Philosophie.

LYCINUS. Que tu es glissant, Hermotime, quand on te pense tenir, tu échapes; mais tu n'as rien fait, parce que tu compares encore des choses qui n'ont point de rapport, & que l'une est un Tout dont les parties sont semblables, & l'autre non. Je ne voy pas ce que peut avoir de commun le vin avec la Philosophie, si ce n'est que les Philosophes comme les Cabaretiers, altèrent & brouillent leur marchandise, & vendent à faux poids & à fausse mesure. Pren garde que la Philosophie ne soit plutôt comme un doux poisson, qui ne donne pas la mort lors qu'on ne fait qu'en goûter, mais qui emporte ceux qui en veulent trop prendre, parce que la raison humaine est un abîme, ou l'on se perd, quand on le veut sonder trop avant. Mais prenons que pour examiner ces choses, il ne falût pas tant d'années, il faudroit toujours pour cela un jugement tres exquis, que peu de gens ont; parce que les choses sont tellement brouillées & confuses, qu'on prend souvent le mensonge pour la verité, à cause qu'il luy ressemble. D'ailleurs, s'il faut arriver à la félicité par la cōnoissance, voila premièrement tous les enfans qui en sont bannis, puis, toutes les femmes, qui sont plus de la moitié du monde; car la façon dont elles se gouvernent, occupées après les soins du ménage, ne leur permet pas de penetrer dans ces mysteres. Il faudroit encore bannir tous les villageois & les artisans, qui ne sont pas capables d'une si haute recherche; sans parler d'une infinité de peuples qui n'ont aucune cōnoissance des Létres ni de la Philosophie. Il ne resteroit donc que fort peu de gens, encore ceux-là ne sont-ils jamais bien d'accord. Cependant, la félicité humaine doit estre une chose facile à obtenir, & commune à tous les hommes. Ajoutez à cela, que

les plus habiles se trompent à toute heure dans la recherche de la Verité, semblables à des pescheurs, qui après avoir jeté leur filet, sentans quelque chose de pesant, pensent avoir pris bien du poisson, & trouvent que ce ne sont que des pierres. Je dis davantage, qu'après avoir couru toutes les Sectes, on ne peut sçavoir encore si la Verité n'est point quelque autre chose que tout cela.

HERMOTIME. Comment ?

LYCINUS. Si quelqu'un, par exemple, prenoit vingt jetons dans sa main, & donnoit à deviner combien il y en a, ne se peut-il pas faire que tous se trompassent au conte ? De même, en la Philosophie, l'un dit que la felicité consiste dans la Vertu ; l'autre dans la Volupté ; celui-cy dans le Sçavoir ; celui-là dans les Honneurs ou les richesses, ne se peut-il pas faire, comme j'ay dit, que ce ne soit rien de tout cela ? Mais nous nous hâtons de courir, sans sçavoir si nous sommes dans le chemin. Il faloit s'enquerir auparavant, si la Verité estoit le partage des hommes, & s'il y avoit quelqu'un qui l'eût trouvée ?

HERMOTIME. Tu veus donc dire, que quand nous sçaurions tout ce qui a jamais esté dit sur ce sujet, nous ne serions pas assurez de l'avoir !

LYCINUS. C'est une consequence necessaire de ce raisonnement.

HERMOTIME. C'est donc peine perdue d'étudier en Philosophie ?

LYCINUS. Il y aparance ; Car nous trouvons premierement, qu'il faut choisir quelle Secte est la meilleure, mais que pour cela il faudroit un tems qui surpasse la vie de l'homme ; sans parler des affaires ou des maladies, qui l'occupent ou qui la traversent : Après qu'il faut un jugement tres-exquis, enfin qu'il est même incertain si l'on peut trouver la Verité. Il seroit donc besoin d'abord, de trouver quelqu'un qui nous aprit à la conoître ; autrement, le premier imposteur fera de nous ce qu'il luy plaira, comme de l'eau répandue sur une table, que l'on conduit du doigt

doigt où l'on veut, ou comme une giroüete qui tourne à tout vent.

HERMOTIME. Tu as raison ; il faut trouver quelqu'un qui nous l'enseigne. Je t'ay beaucoup d'obligation, de m'avoir abregé le chemin.

LYCINUS. Tu en es plus éloigné que jamais ; car après avoir trouvé quelqu'un qui fasse profession de discerner le vray d'avec le faux, il faut, pour luy ajouter foy, estre assuré qu'il ne se trompe point. Et qui prendrons-nous pour cela ? car pour juger d'un habile homme, il faut estre aussi habile que luy ; & celui-là aura besoin encore du témoignage d'un autre, ce qui iroit à l'infy. D'ailleurs toutes les demonstrations qu'on publie, ne sont ni certaines ni évidentes, & prouvent souvent des choses douteuses par d'autres qui le sont encore plus ; si bien qu'à l'exemple de ceux qui courent dans un rond, on se retrouve toujourns au lieu d'où l'on est party.

HERMOTIME. Toute la peine donc que j'ay prise jusqu'à cette heure, est inutile ?

LYCINUS. J'en suis bien fâché ; mais tu as bien de compagnons, ce qui te doit servir de quelque consolation ; car tous les Filofofes se tourmentent de ce qu'ils n'entendent point, & ont des desirs & des desfeins au dessus de leur portée. Tu fais donc comme un homme qui se plaindroit que l'on l'auroit éveillé au milieu d'un songe agréable. Car lors que les Filofofes se promettent des montagnes d'or, & qu'ils font les Rois & les Dieux sur le papier ; si leur valet leur vient demander quelque chose des necessitez de la vie, ils se mettent en colere, comme si on les tiroit du ciel en terre, & de l'opulence à la pôvreté. En un mot, la Beatitude imaginaire que tu te figurois tantôt, n'est guere differente des Chiméres & des Hippogriffes, & autres fictions pœtiques, qui plaisent à l'esprit par la nouveauté de l'invétion. Comme donc Medée devint amoureuse de Jason, sans l'avoir veu, tu t'es passionné pour une chose que tu ne cõnoissois pas, que tu ne pouvois obtenir. Et la cause de cela,

vient,

vient, à mon avis, de ce que le premier qui se l'est imaginé, a esté assez adroit pour le persuader aux autres; & personne ne s'est avilé de tourner la tête, pour voir s'il estoit dans le chemin, mais a suivy aveuglément la trace de ceux qui l'ont devancé; outre que chacun s'ennuye de sa condition, & croit toujours trouver la felicité en ce qui luy manque. Car nous sommes si prompts, que sans nous enquerir davantage si ce qu'on nous dit est veritable, nous nous laissons aler inconsiderément à la premiere opinion qui se presente, & sommes emportez après par la consequence des choses; comme si nous avions accordé une fois, que deux fois deux sont cinq, on concluroit en-suite que quatre fois deux sont dix, & cent autres absurditez. C'est ainsi que fait la Mathematique, qui après avoir bâty sur des fondemens qui ne sont point, une longueur sans largeur, un point qui ne se peut diviser, croit que le reste qu'elle enseigne sont des veritez infaillibles. Ainsi, après avoir accordé les principes de chaque Secte, nous sommes contrains de croire les consequences qu'on en tire, encore qu'elles soient fausses. Cependant, nous vieillissons dans nôtre erreur, sans obtenir ce que nous cherchons, ni découvrir l'imposture, & ceux qui la recônoissent ont honte de se dedire en leur vieillesse, & de confesser qu'ils se sont trompez, & occupez toute leur vie à des fadaïses. Car s'ils avoüoient leurs fautes, ils ne seroient plus respectez comme auparavant. Que si nous en trouvons quelqu'un qui ait la hardiesse de l'avoüer, celui-là merite veritablement le titre de Philosofe; les autres sont des Charlatans qui ignorent la verité ou qui la déguisent. Mais posons que la Philosophie Stöique soit la meilleure, encore faudra-t-il considerer si nous pouvons arriver au but qu'elle nous propose, & si ce n'est point en vain qu'on y travaille. Veritablement, elle promet beaucoup, Qu'on sera seul riche, sage, sçavant, Roy de ses passions; mais nous l'apprendrons mieux, si nous pouvons trouver quelqu'un qui y soit parvenu. En côneis-tu de la sorte?

HERMOTIME. Non.

LYCINUS. Pourquoi donc se donner tant de peine pour arriver en un lieu, où, ni toy, ni ton maître, ni le sien, ni pas un de leurs devanciers ne sont arrivez ? Tu ne sçauois dire qu'il suffit d'en approcher ; car celuy qui est la porte, n'est pas plus dedans, que celuy qui en est à cent lieües mais il a seulement plus d'inquietude, parce qu'il voit de plus près ce qui luy manque. D'ailleurs, je veus que tu sois fort proche, il y a déjà tant de tems que tu travailles, & tu dis qu'il te faut encore plus de vingt années : As-tu l'étes de vivre jusques-là, à l'âge où tu es ? Mais posons le cas que tu y arrives, & que tu trouves ce que tu cherches, combien en jouïras-tu ? C'est comme si quelqu'un se laissoit mourir de faim, en travaillant toujours à aquerir de l'apetit. On dit que la Vertu consiste dans l'action, c'est à dire, à vivre justement, sagement, fortement ; mais vous autres Stoïciens, & quand je dis vous, je pense dire les plus grands de tous le Filozofes, laissant là les choses essentielles qui ne sont point contestées, vous travaillez à aprendre des termes barbares, & à faire des argumens cornus ; & celuy qui y est le plus sçavant, est estimé le plus habile : Ainsi quitant le fruit qu'on peut tirer de la Filozofie, vous vous atachez à l'écorce. N'est-ce pas ce que vous faites dans vos écoles, depuis le matin jusqu'au soir ?

HERMOTIME. Il est vray.

LYCINUS. Ne vous reprocheroit-on pas donc à bon droit, que vous prenez l'ombre pour le corps, & que vous courez toute vôtre vie après un fantôme, quoy que vous pensiez faire un chose fort utile ? Dy moy, je te prie, voudrois-tu estre semblable à ton Precepteur à la reserve de la science ; aussi colere, aussi querelleux, aussi avare, aussi gourmand, aussi voluptueux, encore qu'il ne le semble pas ? Veus-tu que je te die à ce propos ce que répondit l'autre jour un simple bourgeois à un Filozofe qui est suivy de toute la jeunesse ? Car comme il se vouloit faire
payer

payer d'un de ses écoliers, & luy reprochoit en colere, que le mois estoit écheu, son oncle prenant la parole : Cesse, luy dit-il, de croire que mon neveu te fasse une grande injure, si n'ayant acheté de toy que des paroles, il ne t'a pas si-tôt donné de l'argent. Outre que tu n'as rien perdu de tout ce que tu luy as appris : ce que nous desirions le plus sa mere & moy, lors que nous le mîmes entre tes mains, c'estoit de le rendre plus vertueux, & il n'est rien moins que cela. Car il a violé la fille de nôtre voisin, & couroit fortune de la vie, si l'on n'eût accommodé l'affaire pour de l'argent. En-suite, il a batu sa mere, qui l'avoit surpris comme il emportoit quelque chose de la maison, pour friponner avec ses camarades. Il n'y a que le mensonge & l'afronterie, & autres vertus semblables où il a fait grands progrès ; car il estoit beaucoup plus sage & plus modeste, quand nous te l'avons donné ; Cependant, j'aimerois mieux qu'il eut appris à se corriger de quelques-uns de ses défauts, que cent sottises, dont il nous romt la tête tous les jours, *Qu'un Crocodile a pris un enfant, qu'il a promis de rendre pourveu qu'on luy die ce qu'il a resolu d'en faire ; Que s'il est jour il n'est pas nuit ; & autres semblables fadaïses.* Enfin, il ne dit rien que ce qu'on sçait, ou qu'on ne veut pas sçavoir, & croit quand il sçaura tout cela, que rien n'empêchera qu'il ne soit parfaitement sage, & qu'il ne considere le reste des hommes que comme des tourmis ou des mouches. Comme on reprochoit donc cela à ce Philosofe, il répondit, que la Philosophie luy avoit servy de bride, & que s'il ne l'eût aprise, au lieu qu'il n'a fait que battre sa mere, il l'eût peut-estre tuée ; *Qu'il faut dire de luy ce que disent les nourrices, quand elles envoient leurs enfans à l'école, Que s'ils n'y sont point de bien, ils n'y seront point de mal :* Que pour luy, il avoit fait ce qui estoit de son devoir, & qu'on le fist interroger par un Philosofe de leur Secte, qu'il le satisferoit sur tout. Voila ce que dit ce Docteur, mais pour toy, tu n'as pas appris la Philosophie pour t'empê-

cher de devenir pire, mais pour en devenir meilleur.

HERMOTIME. Que veux-tu que je te die? je suis si touché de tes raisons, que je regrette mille fois la peine que j'ay prise pour ne rien sçavoir. Maintenant, que tu m'as dessillé les yeux, je voy clairement la vanité des choses que j'ay admirées, & pleure le tems que j'ay perdu en des curiositez fâcheuses & inutiles.

LYCINUS. Il n'est pas question de pleurer; mais de prendre pour soy la consolation que donna le renard des fables à celuy qui s'amusoit à conter les vagues, & s'estoit mépris au conte. Car il luy dit qu'il n'avoit qu'à conter celles qui restoient, sans se métre en peine de celles qui estoient écoulées, veu qu'aussi bien il en estoit passé une infinité avant qu'il se mît à conter. Contenté-toy donc desormais de vivre comme les autres, sans faire des desseins au dessus de ta portée, ni avoir honte d'estre devenu sage un peu tard. Du reste, ce que j'ay dit, n'est point par une haine particuliere que j'aye contre les Stôiques, au contraire j'ay choisi leur Secte comme la principale, pour confondre en elle toutes les autres.

HERMOTIME. Je te promets de changer maintenant, non-seulement de vie, mais d'habit & de contenance, & d'en prendre une plus réglée & plus humaine, pour faire voir que j'ay renoncé à toutes ces sotises, & pleût à Dieu que je puisse oublier tout ce que j'en ay appris. Je prendrois volontiers pour cela de l'elébore comme fit Chrysispe, quoy que pour un différent sujet. Cependant, je t'ay beaucoup d'obligation de m'avoir détrompé; il me semble que tu m'és aparuu comme les étoiles de Castor & de Pollux, pendant la tempête. A peine que je ne me fasse couper les cheveux, comme ceux qui sont échapez du naufrage; je suiray à l'avenir la rencontre d'un Philosofe, comme celle d'un furieux ou d'un chien enragé.

HERODOTE, OU AETION.

*Il se sert des exemples d'Herodote & d'Aëtion,
pour justifier sa conduite.*

QU'ON seroit heureux de pouvoir imiter Herodote ! je ne dis pas en toutes ses perfections, car ce seroit un trop grand souhait ; mais ou en la beauté du discours, ou en la gravité des Sentences, ou en la délicatesse de sa langue Ionique, ou enfin en mille autres avantages, qui sont tomber la plume des mains de tous ceux qui le voudroient entreprendre. Mais ce qu'il fit lors qu'il sortit de son pays, peut estre imité aisément. Car après avoir délibéré en soy-même des moyens qu'il tiendrait pour se rendre illustre, il creut qu'il seroit trop long de courir par toutes les villes, & se presentant aux jeux Olympiques où toute la Grece estoit assemblée, il recita son histoire avec tant d'applaudissement, qu'on donna le nom de Muses à ses livres. Il devint donc, en moins de rien, plus celebre que ceux qui avoient gagné le prix des jeux, & l'on crioit par tout, lors qu'il passoit, Voila celuy qui a si dignement chanté nos victoires, & célébré les avâtes que nous avons remportez sur les Barbares. Par cet artifice il obtint l'approbation generale dans une seule assemblée, & au lieu d'un Heraut qu'ont les autres victorieux, il eut toute la Grece pour Trompète de ses loüanges. Son exemple fut suivy depuis par le Reteur Hippias, qui estoit Grec, & en-suite par plusieurs autres, qui se sont signalez de même par des harangues publiques. * Mais il n'est point besoin d'alleguer les Anciens, puisque de nôtre tems Aëtion exposa publiquement aux jeux Olympiques le tableau des amours de Roxane & d'Alexandre, ce qui luy aquit tant de reputation, que celuy qui presidoit aux jeux † luy donna sa fille en mariage. Ce devoit estre un merveilleux tableau, d'irez-vous, pour élever un Peintre à un si haut

* Prodicus
Ceus, Anaximenes
Chius, Polus Agri-
gentinus.
† Proxeni-
dés.

degré d'honneur. Je vous en veus faire la description pour en donner quelque idée à ceux qui n'ont point esté en Italie, où est maintenant une si excellente piece. C'est un chambre magnifique où l'on voit assise sur son lit Roxane toute éclatante de gloire, mais plus brillante encore par sa beauté, quoy qu'elle baïsse les yeux de honte, pour la presence d'Alexandre qui est debout devant elle. Mille petits amours soursians voltigent autour, dont les uns levent son voile par derriere, comme pour la montrer au Prince; les autres la deshabillent. Quelques-uns tirent Alexandre par le manteau comme un jeune Epoux plein de pudeur, & le presentent à sa maîtresse. Il met à ses pieds sa couronne, accompagné d'Efestion, qui tient un flambeau à la main & s'apuye sur un beau garçon qui represente l'Hymenée. Voila le principal dessein du tableau. A côté sont d'autres petits Amours qui solâtrent avec ses armes. Les uns portent sa lance, tout courbez comme des porte-faix sous un fardeau trop pesant; les autres son bouclier, sur lequel il y en a un d'assis, qu'ils meinent comme en triomfe, tandis qu'un autre est en embuscade dans sa cuirasse, qui les atand au passage pour leur faire peur. Et cette galanterie n'est pas inutile, mais sert à faire voir l'humeur belliqueuse d'Alexandre, qui au milieu des plaisirs n'abandonnoit pas le soin de la guerre. Voila la description de ce chef-d'œuvre, qui par la feinte representation d'un mariage, en produisit un veritable. Maintenant, pour en faire l'application, je diray qu'à l'exemple d'Herodote & d'Aëtion, voulant me faire conoître à mon entrée dans la Macedoine, sans courre par tout en une saison fâcheuse, j'ay choisi cette illustre Compagnie, qui n'est pas composée d'une vile populace, comme celle qui se trouve à des jeux, mais des plus Grands personnages de toute la Grece; * & n'est pas assemblée dans les deserts de Pise sous des huttes & des cabanes, mais dans une ville magnifique, où elle represente comme les Estats de la Province, si bien qu'elle ne cede en rien à la solemnité

* *Filosophes, Orateurs, Historiens,*

lemnité des jeux Olympiques. A la verité, si vous me comparez à ces deux Heros, je seray fort peu de chose; mais en me considerant separément; je meriteray peut-estre quelque estime.

ZEUXIS, OU ANTIOCHUS.

C'est comme une Apologie de la façon d'écrire de Lucien, dont il y a deja quelque chose dans le Traité contre celuy qui l'avoit apellé Prometée.

Comme je me retirois l'autre jour, après vous avoir leu mon ouvrage, plusieurs de ceux qui l'avoient ouïy, m'aborderent, & m'ayant fait fort civilement, me reconduisirent chez moy avec des loüanges qui me faisoient rougir, & que j'aurois honte de rapporter à d'autres qu'à mes amis. Ce qu'ils admiroient davantage dans ma façon d'écrire, estoit la nouveauté de l'invention, dont chacun rapportoit quelque exemple qui l'avoit le plus touché; Car ils n'avoient point de sujet de vouloir flater un étranger comme moy, de qui ils n'avoient rien à esperer ni à craindre. Ces loüanges, quoy qu'elles me chatoüillassent l'oreille, me laissoient neantmoins quelque regret, en ce qu'ils sembloient n'admirer en mes ouvrages que la nouveauté, comme on dit qu'une chanson, quelque mauvaise qu'elle soit, est bonne quand elle est nouvelle. Je disois donc en moy-même: quoy! n'ay-je aucun avantage par dessus les autres, que de ne pas suivre leur route? N'y a-t-il pas du choix & de l'agencement dans mes paroles; de la force & de la delicateffe dans mes pensées, de la vigueur dans mon expression, de l'ordre & de la conduite dans tout mon discours? Voila ce qui est digne de loüange, & non pas la nouveauté, qui se doit estre estimée que comme la bordure en un tableau. Je vous veus conter, à ce propos, l'histoire de Zeuxis, qui a remporté la gloire de plus grand Peintre qui

fut jamais, & qui ne s'amusoit point à représenter des choses ordinaires comme les autres, mais tâchoit toujours de montrer l'excellence de son Art sur de nouveaux sujets. Entre tous ses grands desseins, celui qui m'a le plus touché est la Centaure, dont j'ay veu une copie à Atènes; car l'original fut emporté par Sylla, & perit sur mer avec plusieurs autres raretez de la Grece. Je vous la vai donc dépeindre, au moins mal qu'il me sera possible, non pas pour pretendre la gloire d'exceller dans les descriptions, mais parce que l'étonnement quelle me donna a servy à me la mieux imprimer dans l'esprit. C'est une Centaure couchée sur l'herbe, dont la partie animale est étendue par terre, & celle qu'elle a de femme est relevée à demy & apuyée sur le coude. Elle alonge les pieds de derriere, & trouffe ceux de devant, en recourbant l'un, & pinçant la terre de l'autre comme font les chevaux quand ils se veulent redresser. Elle se penche un peu sur le côté pour donner à tetter à ses petits, dont elle tient l'un entre ses bras, quelle alaite avec ses mâmelles de femme, & l'autre est pendu à celles qu'elle a de cavale. Au haut du tableau, est le centaure comme en sentinelle, qui ne paroît qu'à demy & leur montre un fâon de lionne, qu'il a pris. Quoy qu'il semble sourire, il a neant moins la mine farouche & la perruque affreuse, outre qu'il est presque tout velu. Mais sa femme, aussi mignonne qu'il est sauvage, a la moitié du corps de ces belles cavales de Theffalie, qui n'ont point encore esté domtée, & l'autre moitié de la plus belle femme du monde, horsmis qu'elle a les oreilles droites & pointües comme on le peint aux Satyres. Des deux enfans, l'un est sauvage & velu comme le pere, l'autre plus doux & plus humain; & tous deux regardent, en alaitant, le lionceau, que leur pere eleve par dessus sa tête, comme pour leur faire peur. Je laisse aux Peintres à admirer le docte mélange des couleurs aussi bien que leur application, la justesse des proportions, la délicatesse des ombres, & la hardiesse du dessin; mais ce qui me toucha le plus, fut

fut l'industrie de l'ouvrier, d'avoir sceu mêler si adroitement deux natures toutes contraires, que le passage de l'une à l'autre est imperceptible. Ce chef-d'œuvre ravit d'abord tous ceux qui le virent; mais comme Zeuxis aperceut qu'ils en admiroient l'invention, sans prendre garde à ce qui estoit plus considerable, il l'ôta, en colere, du lieu où il l'avoit mis pour le faire voir. Avant que d'approprier cét exemple à mon sujet j'en veus encore rapporter un autre d'Antiochus Soter à la bataille qu'il donna contre les Galates. Comme ce Prince vit le grand nombre & le bel ordre des ennemis, il desespera de la victoire, & se preparoit déjà à la retraite, ou à faire quelque méchant accommodement, lors que l'un de ses Capitaines* le rassura. Voyant donc la Cavalerie ennemie qui venoit fondre sur luy, & l'Infanterie qui s'ouvroit pour donner passage aux chariots, il lâcha si à propos les Elefans qu'il avoit cachez exprés derriere les bataillons pour donner plus de terreur, que la Cavalerie & les chariots épouvantez, se renverserent sur leur gens de pied; si bien que donnant là dessus on en fit un carnage effroyable. Mais comme les Macedoniens vouloient feliciter Antiochus de sa victoire, & pouffoient en l'air des cris de joye: N'avez-vous point de honte, leur dit-il, de faire les vains pour le gain d'une bataille, que vous devez plutôt à la fortune qu'à vôtres valeur? de sorte qu'il ne fit peindre pour trofée qu'un Elefant. Il seroit tems de faire l'application de ces deux Histoires, si elle n'estoit assez visible. Car vous voyez que ce qui me donne l'avantage, est ce dont je faisois le moins de cas, & qu'on est surpris de la venue des Elefans & de la femelle du Centaure, sans admirer ce qu'il y a de plus admirable. Je ne le dis pas pour vous qui sçavez connoître parfaitement ce qu'il y a de plus beau & de plus accompli dans un ouvrage; mais pour ceux qui n'estiment que la nouveauté, sans se soucier du reste.

* Theodotas le Rhodien.

H A R M O N I D E.

Il se justifie par l'exemple d'Harmonide de ce qu'il s'adresse au plus grand personnage du pays pour avoir son approbation.

UN grand joueur de flûte demandoit un jour à son maître, après avoir appris de luy tous les secrets de son Art, comment il feroit pour se rendre illustre : Car je ne desirerois pas, dit-il, jouer aussi bien de la flûte qu'Olympe ou que Marfyas, s'il n'y avoit point de gloire à aquerir; & je dis des Musiciens ce qu'on dit de la Musique, *Que celle qu'on n'entend point est inutile.* Timotée répondit à Harmonide, car c'est ainsi que s'apelloient le maître & le disciple, Qu'il ne luy faisoit pas une petite demande, & qu'estant impossible de jouer devant tout le monde, il falloit tâcher de gagner l'estime de ceux qui estoient capables d'en donner. Car les ignorans, dit-il, ont acoustumé de s'en fier aux autres, comme dans les spectacles chacun applaudit aux Acteurs, mais peu adjugent la victoire. Harmonide ne sceut profiter de cet avis; car la premiere fois qu'il monta sur le Théâtre public, il expira pour l'avoir voulu prendre d'un ton trop-haut, & mourut sans estre couronné. Mais cela ne s'adresse pas seulement à luy, c'est à tous ceux qui se veulent rendre illustres dans quelque profession que ce soit. Je me suis donc présenté à vous, pour me faire conoître comme à celui qui a l'approbation generale, & de qui les sentimens sont la regle de tous les autres. Les Rois de Lacedemone n'avoient que deux voix dans le conseil, mais vous les avez toutes, & vos réponses sont autant d'oracles, qu'on en révere d'autant plus qu'ils sont toujours clairs & salutaires. C'est ce qui me rassure dans la grandeur de mon dessein, outre, que je pense estre à vous en quelque sorte, puisque je suis d'une ville dont vous avez pris la protection, & que vous avez comblée de vos
faveurs

LE SCYTHE, OU L'ÉTRANGER. 267
faveurs tant publiques que particulieres. S'il arrive donc que je n'aye pas assez de voix pour remporter le prix, ajoutez-y vôtre suffrage, comme celuy de Minerve; Aussi bien, si je n'avois vôtre approbation, celle des autres ne me suffiroit pas; & sans elle, je conte pour rien toute magloire. C'est vous qui devez aprendre à la posterité ce qu'elle doit croire de mes ouvrages, & je m'adresse à vous comme aux Dieux, pour confirmer la reputation que les hommes m'ont donné, afin que j'aye plus d'assurance de paroître désormais en public; car il n'y a plus d'assemblée à redouter à celuy qui a triomfé aux jeux Olympiques.

LE SCYTHE, OU L'ÉTRANGER.

Ce discours a quelque chose de semblable au sujet du precedent; car par l'exemple de Toxaris qui mena Anacharsis chez Solon comme à l'abregé de toute la Grece, il s'adresse à ceux à qui il parle, pour avoir le suffrage public.

ANACHARSIS n'est pas le premier qui vint de Scythie pour aprendre les Sciences à Atènes, car Toxaris y avoit esté avant luy; mais il n'estoit pas comme l'autre de race Royale, ni de ceux qui portent des chapeaux, qui est parmy eux une marque de grandeur; il estoit de ceux qu'on nomme à huit jambes, parce qu'ils n'ont que deux bœufs à leur chariot. Aussi ne retourna-t-il point en son pays, mais s'habituâ à Atènes; & quelque tems après sa mort, on luy sacrifia comme à un Heros, pour faire voir que les Grecs ont le pouvoir de déifier, * *C'est qu'ils luy sacrifioient tous les ans un homme.* aussi bien que les Scythes, qui depêchent tous les ans un Ambassadeur vers leur Dieu Zamolxis. * *Car* comme la contagion estoit grande à Atènes, la femme d'un

d'un Sénateur de l'Arcopage vit en songe Toxaris, qui luy commandoit de dire aux Aténiens, que pour faire cesser la peste il falloit arroser de vin l'entrée des maisons; ce qu'on fit, & la peste cessa. Soit que la vertu de cette liqueur eust la force de purifier l'air, ou que Toxaris qui estoit sçavant dans la Medecine, eût quelque secret là dessus qui n'est pas connu de tout le monde: Tant y a que par forme de reconnoissance, on immole depuis, tous les ans, un cheval blanc sur son sepulcre, d'où cette femme le vit monter; car son nom fut reconnu par l'Epitafe, quoy qu'à demy effacée. Mais on voyoit un Scythe gravé sur la colonne, avec un arc tendu en une main, & un livre en l'autre, & le livre & l'arc se voyent encore avec plus de la moitié du corps; le reste a été consumé par le tems. Ce tombeau est assez près du Dipyle à main gauche en allant à l'Academie, & n'est pas fort magnifique, mais du reste ne manque jamais ni de fleurs ni de couronnes; Car on dit que ce Heros guerit encore de la fièvre, ce qui n'est pas étrange, après avoir guery toute une ville de la peste. Mais pour venir au sujet pour lequel je l'ay allegué, Toxaris vivoit encore lors qu'Anacharsis vint à Atènes, & le rencontra un jour par la ruë tout interdit, comme un étranger qui ne sçait pas les mœurs du país, & n'entend pas la langue; de sorte qu'il se repentoit d'estre venu, & se preparoit déjà au retour: Il ne luy fut pas difficile de le reconnoître, tant à son habit que parce que c'estoit un des grands Seigneurs d'entre les Scythes; si bien qu'il l'aborda, & luy demanda s'il n'estoit pas Anacharsis, ce qui le surprit tellement, qu'il laissa couler des larmes de joye, de trouver un homme de connoissance en un país étranger. Il luy demanda donc son nom ne le pouvant reconnoître à cause de sa longue absence, outre qu'il estoit vêtu à la Grèce, la barbe rase, & sans épée, & qu'à son discours & à sa façon, on l'eût pris pour un Aténien, tant il estoit changé depuis son départ. Comme il se fut nommé, Anacharsis s'enquist si ce n'estoit pas luy qui avoit quité son país & sa famille

mille pour se venir établir en Grece, ou l'on disoit qu'il estoit maintenant en grande estime; & sur sa réponse, sçache, luy dit-il, que je suis l'un de tes adorateurs, & que l'amour de la Grece m'a porté comme toy en cette Province, où j'ay beaucoup souffert depuis ma venue, servant de jouët aux petits enfans par la nouveauté de mon habit; sans parler des travaux que j'ay endurez par le chemin. Je te conjure donc par les Dieux, de me montrer ce qu'il y a de plus remarquable icy, & de m'apprendre les loix & les coutumes du pàys, & de me donner la connoissance des grands hommes, qui est le sujet de mon voyage, aussi bien que du tien. C'est avoir bien peu de courage, luy dit Toxaris, de vouloir si tôt quitter la Grece, après avoir tant pris de peine pour y venir; mais elle n'a que trop de charmes pour te retenir lors que tu viendras à la conoître; Je te donnerai seulement un secret pour aprendre en peu de tems ce que tu desires sçavoir. Il y a un illustre vicillard en cette ville qui a voyagé long-tems en Asie & en Egypte, & conversé avec les Sages du pàys; si bien que les Ateniens l'ont choisi pour leur Legislatteur, quoy qu'il ne soit pas fort riche. Si tu peus avoir sa connoissance, tu verras en lui toute la Grece, puis que c'est comme un abrégé de ce qu'il y a de meilleur. Ne tarde donc pas davantage, dit Anacharsis, à me le faire conoître, & me meine de ce pas chez lui; mais je crains qu'il ne soit difficile à aborder, & qu'il ne me rebute sur mon nom. Ne crains point, dit Toxaris, je t'asseure du contraire, & qu'il sera bien-aise d'obliger un étranger comme toy; sui-moy seulement, & vien faire preuve en sa personne, de la courtoisie, & de la generosité des Grecs. Mais le voila tout à propos qui s'avance tout rêveur, abordons-le. Reçoi ce present de ma main, Solon, Voici l'un des plus grands Seigneurs de mon pàys, qui l'a quité pour te venir voir, & aprendre de toy les loix & les coutumes de la Grece. Si je te connois bien tu ne tromperas point son atante ni la miene
& d'un

& d'un honête Scythe tu en feras un honête Aténien. Sçache, Anacharsis, que tu as en Solon Atènes & toute la Grece, & que si tu peux obtenir son amitié, tu ne feras plus étranger, mais cõnu & cheri de tout le monde, tant il y a de perfections renfermées dans ce seul homme. Sa conversation te fera oublier ta patrie, & si tu cherches un amy comme tu dis, tu trouveras icy le but & l'accomplissement de ton dessein; car c'est un modele de vertu, & l'image vivante de la Philosophie. Rens graces aux Dieux de ce que tu as trouvé un si grand tresor, & ne te plains plus de la Fortune, ni ne regretes les maux que tu as endurez en ton voyage. Il seroit long de dire combien ce present pleut à Solon, & ce qu'il répõdit à des offres si courtoises. C'est assez de dire qu'ils vécurent depuis dans une parfaite intelligence, & qu'il aprit à Anacharsis tout ce qu'il sçavoit, & luy donna la connoissance des plus grands personnages de la Grece. D'autre côté, Anacharsis ne le pouvoit quitter un moment, tant il estoit charmé de son sçavoir & de sa vertu; de sorte qu'il aprit en peu de tems tout ce qu'il desiroit, & se rendit tres-illustre, chacun croyant que s'il n'eût eu quelque ressemblance aux mœurs de Solon, il n'en eût pas fait son amy. Il est donc le seul des Barbares qui a esté initié dans les mysteres, & fait citoyen d'Atènes, si l'on en veut croire Teoxéne. Aussi ne retourna-t-il en son pays, comme je croy, qu'après la mort de Solon. Maintenant pour dire ce qui m'a fait tirer Anacharsis de la Scythie, pour venir en Macedoine avec Toxaris & Solon, c'est qu'il m'est arrivé la même chose qu'à luy, & ne croyez pas que je le die par vanité. Car les Syriens ne sont pas moins honêtes gens que les Scythes, & ce n'est pas en noblesse ni en grandeur que je me veus comparer à Anacharsis; mais en ce que je me trouvay tout surpris, en arrivant icy, tant de la beauté & de la grandeur de la ville; que de la multitude & de la splendeur de ses habitans, de même Telemaque fut remply d'étonnement & d'admiration en voyant le palais de Menelaüs,

Hus. Car comme j'avois envie de me faire conoitre par quelque ouvrage; (car où pouvois-je mieux faire paroître mon esprit qu'en ce lieu?) & que je m'enquetois de ceux qui estoient le plus en estime, pour m'adresser à eux & implorer leur protection; je ne trouvoy pas seulement un Toxaris, mais plusieurs, qui après m'avoir dit le grand nombre d'honêtes gens dont cette ville estoit remplie, ajoutèrent, qu'il y en avoit deux principaux tant en noblesse qu'en credit, qui pouvoient disputer de sçavoir & d'éloquence avec les plus grands personages de la Grece, & estoient également chers & estimez de tout le monde. Pour leur courtoisie & le reste de leurs vertus, il n'est point besoin, dirent-ils, de vous en parler; car vous les reconoitrez assez vous-même. Il suffit de vous dire que l'un est le pere & l'autre le fils, & que le premier peut estre comparé legitimement à Solon, à Periclés, ou à Aristide, & l'autre à Alcibiade; puisqu'il a comme luy les façons aimables & atrayantes, sans parler des avantages de sa taille & de sa bone mine. Toute la difference qu'il y a, c'est que la Grece se repentit d'avoir aimé l'autre, & que l'amour qu'on a pour celui-cy augmente tous les jours avec son estime. Enfin, c'est l'honneur de son päys, & les delices de tout le monde. Si-tôt qu'il ouvre la bouche pour parler, il ravit chacun en admiration; si bien que vous n'avez rien à desirer si son pere & luy viennent une fois à vous recevoir dans leur amitié. J'ateste les Dieux que voila quel estoit le sentiment general; mais je n'ay plus que faire du témoignage des autres, après l'avoir reconu moy-même, & je trouve seulement qu'on n'en a pas assez dit. Il ne faut donc point tarder davantage à gagner leurs bonnes graces, puisque leur amitié nous doit servir d'abry contre la tempête, comme les étoiles de Castor & de Pollux si favorables aux Nautonniers.

COMMENT IL FAUT ECRIRE L'HISTOIRE.

Le titre sert icy d'Argument.

ON dit que sous le regne de Lyfimachus, les habitans de la ville d'Abdere furent tourmentez d'une fièvre chaude tres-violente, qui finissoit le septième jour par une perte de sang ou une sueur. Mais ce qu'il y avoit de plus étrange, c'est que tous ceux qui en estoient atteints recitoient des Tragedies, & particulièrement l'Andromede d'Euripide, d'un air grave & d'un ton lugubre, & toute la ville estoit pleine de ces Comediens faits à la hâte, qui tout hâves & defigurez, s'écrioient, *O armur, Tyran des Dieux & des hommes!* & jouïoient le reste du rôle de Persée fort melancoliquement; ce qui dura jusqu'à la venue de l'Hiver qu'un grand froid emporta toute cette frenesie. Ce mal venoit de ce que le Comedien Archeläus qui estoit en grande vogue en ce tems-là, avoit jouë cette Tragedie avec applaudissement, dans les plus ardes chaleurs de l'Esté; de sorte que plusieurs au retour du théâtre se mirent au liët, & le contrefaisoient le lendemain, ayans l'esprit encore tout plein de ses termes tragiques & empoulez. Une maladie assez semblable a gagné depuis peu nos beaux esprits, qui depuis la défaite d'Armenie, & les victoires remportées en-suite sur les Barbares, ne se peuvent tenir, non pas de jouïr des Tragedies, car il ne seroit pas desagréable d'oüir reciter de beaux vers, mais d'écrire l'Histoire; & l'on ne voit plus que des Xenofons, des Herodotes & des Thucydides; ce qui justifie le dire de cet Ancien, *Que la guerre est mere de tout*, * puis-qu'elle produit même des Historiens. A l'exemple donc de Diogene, qui à la venue de Philippe voyant les Corinthiens employez, les uns à reparer leurs brèches, les autres à nettoyer leurs ar-

* Il vou-
loit dire
la discor-
de des E-
lemens.

mes,

mes, s'amusoit à rouler son tonneau, pour n'estre pas le seul oisif dans une ville si occupée. J'ay pris la plume, afin de ne pas faire dans la Comedie un personnage muet, ni me taire tandis que tous les autres parlent. Je ne suis pourtant pas si temeraire que d'entreprendre d'écrire l'Histoire, je craindrois trop de donner à travers quelque banc ou quelque écueil caché sous les ondes, qui brisât mon frêle vaisseau. Je veus seulement donner quelques avis à ces nouveaux Ecrivains, quoy que la plûpart ne croyent pas en avoir besoin, & se figurent qu'il n'y a qu'à sçavoir s'expliquer passablement pour devenir bon Historien. Mais tu sçais bien le contraire, mon cher Filon, & qu'il n'y a guere de chose plus difficile, si l'on veut travailler, comme dit Thucydide, pour l'Eternité. Je sçay bien que je ne feray pas plaisir à ceux qui ont déjà publié leurs ouvrages, avec les acclamations accoutumées; mais cela leur pourra servir une autre fois à décrire les guerres étrangères, puis-qu'en l'estat qu'est maintenant l'Empire Romain, il n'y a rien qui l'ose choquer. Que s'ils ne veulent pas recevoir instruction, je ne m'en soucieray pas beaucoup, & quand tous les Abdérites auroient la fièvre chaude, le Medecin n'en fera que rire. Or comme tous les preceptes concernent ce qu'on doit faire & ce qu'on doit éviter, je commenceray par ceux-cy, sans m'étendre aux autres qui sont communs à toutes les productions de l'esprit, & qui concernent l'ordre, la pensée & l'expression; mais je me renfermeray dans ceux qui sont propres à nôtre sujet. Premièrement, quelle faute ne font point ces nouveaux Docteurs, lors qu'au lieu de rapporter simplement les choses comme elles se sont passées, ils s'étendent dans le blâme ou la louange des Chefs, & font une Satyre ou un Panegyrique au lieu d'une Histoire; sans considerer que ces choses sont éloignées l'une de l'autre, comme le ciel l'est de la terre. Car celuy qui loue n'a autre but que de réjouir, & ne se soucie pas de le faire au prejudice de la verité; mais le moindre

mensonge corrompt la nature de l'Histoire, & fait d'une vérité une fable. L'Histoire ne s'accorde pas plus avec la Poesie, qui n'a pour bornes que la fantaisie du Poëte, dont la raison s'appelle fureur. Mais elle est plus chaste & ne peut employer les ornemens de la Poesie, non plus qu'une honête femme ceux d'une Courtisane; d'autant plus, qu'elle n'emprunte pas le secours des Fictions, & n'a pas les figures & les mouvemens qui transportent l'ame & la méten hors de son siege. Si vous y mêlez donc trop d'ornemens, vous la rendez semblable à Hercule vêtu des habits d'Omphale, qui est la dernière extravagance. Ce n'est pas qu'elle ne puisse quelquefois employer les louanges avec grace; mais elle y doit estre fort retenüe, & se souvenir toujours que son but n'est pas de plaire, mais d'instruire; & qu'elle ne travaille pas tant pour ceux qui sont à present, que pour la posterité. Ceux-là donc s'abusent qui divisent l'Histoire en deux parties, l'utile & le délectable, & pour cela y comprennent les louanges. Car l'Historien ne doit avoir pour but que l'utilité qui se tire d'une narration véritable, & s'il mêle quelque agrément dans son ouvrage, il ne faut pas que ce soit pour en corrompre la vérité, mais pour la faire mieux recevoir. Or ce qui sent trop la flaterie dégoûte un honête homme au lieu de le réjouir; & c'est celui-là qu'on se doit proposer de contenter sans se soucier des autres. Car quand on plairoit à quelques-uns, les gens d'esprit s'en riront, parce qu'ils sçavent que la perfection de chaque chose consiste dans sa nature, & que si vous l'en tirez, vous faites un monstre, au lieu d'un miracle. Je laisse à part que les louanges ne sont d'ordinaire agréables qu'à ceux qu'on louë, encore faut-il pour plaire qu'elles soient bien délicates; mais elles sont insupportables à tout le monde, lors qu'elles contiennent des hyperboles excessives & des flateries manifestes. Plusieurs, neantmoins, qui ne les sçavent pas aprêter, & n'ont pas la grace de l'agencement, se contentent d'assembler plusieurs choses incroyables,

sans

sans leur donner seulement la teinture de la verité ; mais bien-loin de plaire ils font enrager même ceux qu'ils cajolent , s'ils ont tant soit peu de pudeur. On dit à ce propos qu'Aristobule l'un des Capitaines d'Alexandre , lisant un jour à ce grand Prince, de qui il a écrit l'Histoire, la bataille contre Porus, où il méloit des flateries extraordinaires, Alexandre qui navigeoit alors sur l'Hydaspe, jeta le livre dans la riviere, & luy dit qu'on luy en devoit faire autant, d'estre si effronté que d'atribüer de faux exploits à Alexandre, comme s'il n'en avoit pas assez fait de veritables. Colere bien juste & bien conforme à une autre action de ce Prince, lors qu'il rebuta l'Architecte qui vouloit tailler le mont Athos à sa ressemblance, & faire que d'une main il tint une ville, & de l'autre il versât un fleuve. Aussi depuis ne se servit-il plus d'Aristobule, après avoir reconnu sa flaterie & sa lâcheté. Car quel plaisir y a-t-il d'entendre de fausses loüanges, si l'on n'est de l'humeur des femmes, qui veulent qu'on les peigne plus belles qu'elles ne sont, comme si cela corrigeoit leurs défauts, ou qu'elles en fussent plus saines, pour avoir le teint meilleur dans leur tableau. Cependant, la plûpart des Historiens modernes font cette faute, sans se soucier de la posterité à qui ils rendent leur Histoire suspecte par ce défaut. Si l'on doit donc y mêler de l'agrément, il faut, comme j'ay dit, que ce soit de celui que la verité est capable de recevoir, & non pas de faux ornemens, comme j'en ay remarqué depuis peu dans ces nouveaux Historiens ; & je te prie de ne point estimer ce que je diray incroyable, pour estre ridicule ; car je t'en ferois serment à un besoin, s'il estoit honête de jurer dans un livre. L'un commence son Histoire par l'invocation des Muses, & les prie de favoriser ton dessein ; & pour achever comme il a commencé, il compare l'Empereur à Achille, & le Roy de Perse à Therfite, sans considerer qu'il luy feroit beaucoup plus d'honneur de comparer son ennemy à Hector, pour rendre sa défaite plus illustre. Il ajoûte à cela une loüange de

soy-même & de sa patrie, pour montrer qu'il est digne d'écrire l'Histoire, & marque en passant que si Homere l'eût fait, il eût sauvé un grand procès aux Grammairiens, qui s'entrebatent maintenant sur ce sujet. Il finit son exorde par une protestation de raval-
 ler les avantages des ennemis, & de relever les nôtres, & entre ainsi en matiere: *Car ce mal-heureux Vologésès fit la guerre à l'Empereur pour la raison qui s'ensuit.* Un autre grand imitateur de Thucydide commence ainsi son Histoire, à son exemple, *Crepercius Calpurnianus* citoyen de la ville de Pompée, a écrit la guerre des Parthes & des Romains, commençant dès son origine. Après un si beau commencement, il est facile de juger du reste. Car il fait dire mille extravagances à un certain Orateur de Corfou, & envoie la peste à ceux de Nisibe, pour n'avoir pas voulu embrasser nôtre party; empruntant tout de l'histoire de Thucydide, hormis les longs murs d'Atènes. Il passe d'Eriopie en Egypte & aux estats du Roy de Perse, où je le lais-
 say tout à propos qui enterroit les Aténiens à Nisibe, jugeant assez ce qu'il pourroit dire après un si beau commencement. N'est-ce pas là une belle façon d'imiter Thucydide, de dérober ce qu'il a dit, pour l'appliquer à un sujet tout different? Non content de cela, il mêle dans son Histoire les termes Latins des armes & des machines, & dit le pont & le fossé, comme on fait en cette Langue, qui est une chose bien agréable aux oreilles Grecques. Un autre a fait la siene comme un Journal de quelque soldat ou de quelque Vivandier d'Armée, en quoy il est plus excusable que les autres; car si cela ne tient lieu d'histoire, cela peut toujours servir de memoire à un Historien. Mais son inscription est trop superbe pour un si maigre écrivain: *L'Histoire Parthique de Callimarse, Medecin des Hastes de la sixième legion.* Sa preface n'est pas moins extravagante. Car il soutient que c'est au Medecin à écrire l'histoire, parce qu'Esculape est fils d'Apollon qui est le pere des Sciences, & le protecteur des Muses, entremêle parmy les mignardises de la langue Ionique

nique des termes bas & populaires. Mais pour dire quelque chose des Filofofes, un d'entr'eux dont je tais le nom par respect, passe tous les autres en extravagance. Car il soutient d'abord qu'il n'appartient qu'au Sage d'écrire l'histoire, & pour le prouver, il entasse argument sur argument, en toutes les figures, entremêlant parmy des propositions ridicules, des flateries grossières & pedanteïques. Mais ce qui est de plus insupportable, c'est qu'il dit au commencement que l'Empereur aura cet avantage par dessus les autres Princes, que les Filofofes seront ses Historiens; ce qu'il eut esté plus honête de laisser penser aux autres que de le dire. Il ne faut pas oublier aussi celui qui commence de la sorte, pour faire l'Herodote, comme l'autre a fait le Thucydide: *Je viens à parler des Perfes & des Romains.* Et en-suite, *Car il falloit que quelque mal-beur arrivoât à ceux-là.* Et aussi-tôt, *Oÿroés que les Grecs appellent Oxyroés,* & autres sotises semblables. Un autre, illustre par son éloquence, & grand imitateur de Thucydide, s'il ne le surpasse même, se plaît à décrire toutes les villes, champs, les fleuves & les montagnes, pour donner plus de clarté, comme il pense, à son Histoire; mais ses descriptions sont si froides, qu'elles surpassent les neiges Caspienes, & toute la glace du Septentrion. A peine un livre luy suffit à décrire le bouclier de l'Empereur, où brille au milieu la Gorgone coëffée de serpens, avec ses regards de travers. Il compare son baudrier à l'arc en ciel. Combien employe-t-il de paroles à dépeindre la Veste de Vologéséz, avec la bride de son cheval, & la chevelure ondoyante d'Oÿroés au passage du Tygre, d'où il le fait sauver dans un autre ombragé de myrtes, de lauriers, & de lierre, qui font un couvert à l'épreuve des rayons du Soleil? Ne sont-ce pas là des particularitez bien nécessaires? mais cela vient de ce qu'ils ne sçavent pas ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer, & ne sont pas capables de reconnoître les beaux endroits, ni de les décrire; Semblables à ces valets enrichis depuis la mort de leur

maître, qui ne sçavent pas encore comme il faut porter un manteau, & se crevent de soupe pendant le repas, sans toucher aux viandes delicates. Celui-cy se plaist aussi à décrire des blessures incroyables, ou des morts étranges; Car il dit qu'un homme blessé au gros orteil mourut subitement, & qu'au seul cry du General sept ou huit hommes tomberent par terre. Pour le nombre des morts, il surpasse même ce qui en est porté dans les lettres de l'Empereur. Car il dit qu'il y mourut soixante & dix mille deux cens trente-six des ennemis, & qu'il n'y en eut que deux de morts du côté des Romains, & neuf de blessez, ce qui est tout ensemble incroyable & ridicule. Mais pour paroître plus élégant, & ne point corrompre comme l'autre la pureté de la langue Greque par des termes barbares & étrangers; il dit *Cronus* pour *Saturninus*, *Frontin* pour *Fronton*, *Titanius* pour *Titianus*, & autres semblables impertinences. Touchant la mort de Severian, il dit que tout le monde s'est trompé, & qu'il mourut de faim; & non pas d'un coup d'épée, comme on a creu; sans considerer que plusieurs demurerent jusqu'au septième jour sans manger, & qu'il n'en fut que trois; si ce n'est qu'Osroës fût demeuré exprés sept jours sur le champ de bataille en atendant que son ennemy fût mort de faim. Mais que dirons-nous de ceux qui se servent de termes pœtiques dans leur Histoire, comme s'ils chauffoient d'un pied un escarpin, & un cothurne de l'autre, pour jouer ensemble la Comedie & la Tragedie. D'autres en font à l'entrée de leur ouvrage, comme s'ils aloient dire quelque chose de grand & de merueilleux, & ne disent que des choses ordinaires, avec un stile bas & rampant; ce qui me fait souvenir de ces tableaux où l'on peint Cupidon avec un masque d'Hercule, ou de quelqu'un des Titans, & du Proverbe qui dit, *Qu'un jour les montagnes furent enceintes, & n'acoucherent que d'une souris*. Car il faut garder par tout l'unité de caractère, & ne pas mêler des haillons parmi la pourpre, ni métre sur un nain une tête de geant.

geant. Quelques-uns font un corps sans tête, & pensent se sauver par l'exemple de Xenofon, qui commence ainsi sa Retraite de dix mille *Darius & Parisatis avoient deux fils*; mais ils ne savent pas qu'il y a des Narrations qui tiennent lieu d'Exorde, comme je le montreray tantôt. Encore peut-on excuser les défauts de l'élocution & de la disposition; mais de s'abuser en ses descriptions, non pas de quelques lieux, mais de journées entières; cela n'est pas pardonnable, comme celui qui dit qu'Europuse est une colonie des Edefféens dans la Mesopotamie, à deux journées de l'Eufrate: Et comme si ce n'estoit pas assez, il y transporte ma patrie avec ses tours & ses rempars, & dit que Samosate est baignée de l'Eufrate & du Tygre, comme s'ils couloient sous ses murailles, quoy qu'il ne faille pas grand discours pour te persuader que je ne suis ni Parthe ni Caldéen. Enfin, il travaille si negligemment, qu'on diroit qu'il a composé son Histoire sur les bruits de Ville, & qu'il n'a jamais vu personne qui ait esté en Syrie. Il ajoute une plaisante particularité de Severian, quoy qu'il die l'avoir aprise de ceux qui s'estoient sauvez de la bataille, qu'il cassa des crystaux * qu'on luy avoit donnez, & d'un morceau s'en coupa la gorge, pour mourir d'une fin tragique, sans avoir recours ni au fer ni au poison, comme à des morts trop ordinaires. Ensuite, il fait son oraison funebre, à l'exemple de Thucydide, qui a fait l'éloge de ceux qui moururent les premiers à la guerre du Peloponnése. Car je ne sçay comment ils en veulent tous à cet Auteur, quoy qu'il n'ait jamais pensé à eux ni à la défaite d'Armenie. Après avoir donc ensevely son Heros magnifiquement, il fait monter sur son sepulcre un rival de Pericles en éloquence, c'est à dire un Centurion nommé Afranius Silo, qui dit tant de choses, & si lugubres, qu'il m'a fait pleurer à force de rire, sur tout, lors qu'il se lamente amerement à la fin de sa harangue, au souvenir des bons morceaux qu'il avoit mangez à la table, & des grands coups qu'il y avoit beus. Et

* Ou, verres.

pour finir comme Ajax, il tire son épée après toutes ses lamentations, & s'en donne à travers le corps; à grand tort véritablement, car il devoit mourir par la main du bourreau, après une si méchante harangue. Cependant, l'Auteur dit, que toute l'assistance étonnée d'une si belle action, commença à battre des mains & à élever jusqu'au ciel cet Afranius par ses louanges. Et véritablement, il est louable de s'estre souvenu de la bonne chere qu'on luy avoit faite, & de n'en avoir point esté ingrat à la mort. Mais je voudrois qu'auparavant pour nous épargner la peine de lire tant de sottises, il eût étranglé son Historien. Quelques-uns, sans s'arrêter aux choses essentielles, s'amuse à nous conter des particularitez ridicules ou inutiles. Comme si quelqu'un ayant entrepris de décrire la statue de Jupiter Olympien, commençoit par ses brodequins, ou s'amusoit à nous dépeindre la base, sans toucher au reste. Car l'un d'eux ne dit que trois mots de la bataille, & s'étend sur le recit d'un Cavalier Maure, qui s'écarta par des rochers pour trouver de l'eau, & ayant rencontré des paysans qui dînoient, se mit à table avec eux, après avoir esté reconu par un de ces villageois qui avoit esté en Mauritanie, où il avoit un frere qui portoit les armes. Il ajoûte à cela des contes à dormir debout. Que ce paysan fut à la chasse en ce pays-là, où il vit des troupeaux d'Elefans, & faillit à estre déchiré par un Lion; Qu'il acheta de grands poissons à Césarée; de sorte que ce bel Historien laissant à part le recit d'une si fameuse bataille, & tout ce qui se fit de memorable de part & d'autre, s'amuse à contempler un villageois qui achete du poisson dans un marché, & si la nuit ne fût survenue, je pense qu'il eût soupé avec luy; car le souper estoit prest. Regardez un peu quelle perte nous eussions faite si l'on eût perdu ces beaux memoires; & que ce Cavalier Maure n'eût pas eu soif à la bataille, où s'en fût retourné sans boire. Je passe plusieurs belles circonstances, Qu'une bateleuse les vint trouver, d'un village voisin; Qu'ils se firent

des presens les uns aux autres, & que le Cavalier donna au païsan sa lance, & le païsan au Cavalier l'agrafe de son saye, & autres particularitez tres-necessaires. On peut donc dire de cét Historien & des autres qui luy ressemblent, non pas qu'ils ont cueilly la rose sans se piquer aux épines, mais qu'ils se sont piqués aux épines sans cueillir la rose. Celui là n'est pas moins ridicule, qui sans jamais avoir esté en Syrie ni en Armenie, dit que les yeux sont plus fideles que les oreilles, * & partant qu'il ne raporte * *Met* pas ce qu'il a oüy mais ce qu'il a veu. Mais il a si *d'Hero-* bien tout veu, qu'il dit que les dragons des Parthes, *dote.* qui est parmy eux un signe de la multitude, parce qu'un seul dragon en produit mille. Que ces dragons dis-je, sont fort grands, & naissent en Perse un peu au dessus de l'Iberie, & qu'on les atache au bout d'une pique, d'où l'on sème par tout l'épouvante; puis quand on vient aux mains on les délie, & on les jete à la tête des ennemis, de quoy plusieurs des nôtres furent devoréz ou étoufez. Il ajoûte, qu'il voyoit tout cela du haut d'un arbre où il s'estoit sauvé de bonne heure, dont bien nous en prit; Car sans cela nous aurions perdu un bel Historien, qui est témoin oculaire de tant de merveilles, & qui a executé de sa main plusieurs beaux faits d'armes, & a esté même blessé; mais je pense que ç'a esté sur le chemin de Lerne à Corinte d'où il estoit. Cependant il lisoit toutes ces choses en la presence des Corinthiens qui sçavoient qu'il n'avoit pas seulement veu la bataille en peinture; Car il ne conoit ni les armes, ni les machines, ni les termes de la guerre, & s'y abuse à tous propos. Un autre décrit en moins de cinq cens vers † tout ce qui s'est passé en tant de Provin- † *On,* ces, & a l'insolence de prendre le nom d'Historien, *mots.* avec un titre presque aussi grand que son livre, *Les victoires remportées nouvellement sur les Parthes, par les Romains, en Armenie, en Mesopotamie & en Medie. Par Antiochianus qui a gagné le prix aux jeux consacrez à Apollen;* car je croy qu'il vainquit à la

à la courſe en ſa jeuneſſe. Un autre a fait l'Histoire par forme de Prophetie, où il décrit la priſe de Vologèſes, & la mort d'Oſroés qu'il fait expoſer aux Lions, & narre en-ſuite nôtre triomſe. Non content de cela, il bâtit une ville dans la Meſopotamie, d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire; mais il eſt en peine ſ'il la nommera Irène ou Nicée, en ſigne de la paix ou de la victoire. Il promet d'écrire en-ſuite l'histoire des Indes, & la navigation de l'Océan, & ce n'eſt pas une ſimple promeſſe; car il a déjà fait paſſer le fleuve Indus à la troiſième legion, avec une troupe de Gaulois & de Maures, ſous la conduite de Caſſius. Mais de ſçavoir ce qu'ils feront, & comment ils ſoutiendront le choc des Elefans, cela eſt encore incertain, & il faut atandre qu'il nous le mande du

* Ou, *Muziris*, Royaume de Muſican, * ou de la Republique des Oxidraques. Ils ſont, comme j'ay dit, pluſieurs autres ſemblables ſotiſes, ne voyans pas ce qui eſt digne de remarque, & quand ils le verroient, ne le pouvant exprimer dignement; mais metans tout ce qui leur vient à la fantaſie. Ils prennent tous des titres ſuperbes: *Des victoires Parthiques, tant de livres*. Un autre plus plaiſamment, *Les Parthoniciques de Demetrius de Sagalaffe*; Ce que je n'allegue pas tant par raillerie que pour ſervir d'inſtruction. Car celui qui évitera ces écueils & autres ſemblables, ſera en eſtat de faire quelque choſe de bon, & de prendre le droit chemin, parce que de deux contraires qui ôte l'un poſe l'autre. Mais, dira quelqu'un, maintenant que le champ eſt défriché, & les ordures emportées, il eſt tems d'y jeter la bonne ſemence, & de faire voir que tu es capable d'inſtruire, auſſi bien que de railler. Je du donc pour entrer en matiere, que celui qui veut écrire l'Histoire, doit avoir premierement une adreſſe naturelle à s'expliquer, & à diſcerner le menſonge d'avec la verité, qualitez qui ne ſ'acquierent point par l'art, mais qui ſont comme des preſens du Ciel, quoy-que l'adreſſe à s'exprimer ſe puiſſe perfectionner par l'étude & par la lecture des anciens. Cecy n'a pas be-
ſoin

bin de precepte, car on ne ſçauroit donner de l'eſprit
 à celui qui n'en a point. Ce ſeroit un ſecret plus
 grand que la pierre Philoſofale, de pouuoir transfor-
 mer les eſprits, & faire d'un lourdaud un habile hom-
 me. La Science ne donne donc pas ce qu'on n'a
 point, mais agence ſeulement ce qu'on a; & mon
 deſſein n'eſt pas de rendre tout le monde capable d'é-
 crire l'Histoire, mais d'empêcher ceux qui le ſont de
 ſ'égarer. Car pour auoir de l'eſprit, on ne laiſſe pas
 d'auoir beſoin d'art & de preceptes, comme pour eſtre
 bon Muſicien, ce n'eſt pas aſſez d'auoir bonne voix,
 ſi-on ne la ſçait conduire. Il faut, outre ce que j'ay
 dit, auoir quelque cōnoiſſance des affaires du monde,
 & des choſes de la guerre. On ne ſçauroit rien faire
 d'un homme qui n'a rien veu, & qui eſt obligé d'en
 croire les autres; Mais ſur tout, il ne faut point eſtre
 attaché à aucun party. Car il ne faut pas faire comme
 ce Peintre qui peignoit un Monarque, de profil, parce
 qu'il n'auoit qu'un œil, mais il le faut repréſenter
 tout entier. Que le reſpect de ſa patrie n'empêche
 point de dire les pertes qu'elle a receües, ni les fautes
 qu'elle a faites; car l'Historien, non plus que le Co-
 medien, n'eſt pas coupable des mal heurs qu'il re-
 préſente. Si pour les déguifer ou les paſſer ſous ſi-
 lence, on pouuoit reparer les deſordres, Thucydi-
 de n'auroit pas manqué d'un trait de plume de raſer
 les fortifications des ennemis, & de rétablir les affai-
 res de ſa ville; mais les Dieux même n'ont pas le
 pouuoir de changer les choſes paſſées. Le deuoir donc
 de l'Historien eſt de les conter comme elles ſont a-
 uënues, ce qu'il ne peut faire lors qu'il eſt depen-
 dant d'un Prince ou d'une Republique, de qui il a quel-
 que choſe à eſperer ou à craindre. Que ſ'il faut ne-
 ceſſairement qu'il en parle, il doit faire plus d'eſtat de
 la verité, que de ſon intereſt, ou de ſa paſſion. Car
 c'eſt le ſeul Dieu à qui il doit ſacrifier ſans ſe ſoucier
 du reſte. Enfin, il doit auoir toujours pour but le ju-
 gement de la poſterité, ſ'il ne veut remporter le titre
 de flatteur, plutôt que d'Historien. On dit, à ce pro-
 pos,

pos, qu'Alexandre dit un jour à Onesicrite, qu'il vouldroit bien après sa mort retourner en vie pour quelque tems, afin de voir le sentiment qu'on auroit de luy & comment on prendroit les choses qu'il avoit faites. Car je ne m'étonne pas, dit-il, qu'on me loüé, maintenant que les uns m'aprehendent, & que les autres tâchent de gagner mes bonnes graces, C'est pour cela que quelques-uns tiennent qu'on doit ajoûter foy à ce qu'Homere dit d'Achille, parce qu'il a écrit après sa mort; mais les fictions des Poëtes ne sont point sujetes à ces maximes & ne relevent que de leur fantaisie. Je veus donc que mon Historien aime à dire la verité, & n'ait point sujet de la taire: Qu'il ne donne rien à la crainte, ni à l'esperance, à l'amitié, ni à la haine; ne soit d'aucun pàys, ni d'aucun party; & appelle les choses par leur nom, sans se soucier ni d'offenser, ni de plaire. C'est ce qu'a fait Thucydide, quoy qu'il vît Herodote en si grande estime, qu'on donnoit le nom des Muses à ses Livres; Car j'aime mieux, dit-il, déplaire en disant la verité, que plaire en contant des fables, parce qu'en déplaisant je profiteray; & nuiray en voulant plaire. Voila quel doit estre le sentiment d'un bon Historien. Pour son style, il faut qu'il soit clair & naturel sans estre bas: Car comme nous luy opposons la liberté & la verité pour regle de ce qu'il doit dire; * aussi faisons-nous la clarté & l'intelligence pour regle de la façon dont il le doit dire. Il faut que ses figures, qui sont comme l'affaisonnement du discours, ne soient ni trop hautes, ni trop recherchées; si ce n'est lors qu'il veut décrire une bataille, ou faire quelque harangue; car alors il peut enfler son style, & déplier, s'il faut ainsi dire, les voiles de l'Eloquence. Il ne faut pas pourtant qu'il s'éleve qu'à la mesure des choses dont il parle, & son style doit estre exempt d'entouffiasme, & de toute fureur pœtique. Car il y a danger, en s'élevant trop, que la tête ne luy tourne, & qu'il ne s'égare en des fictions; C'est pourquoy il doit marcher bride en main, & considerer que l'excès & le mensonge sont

* Que le
peuple en-
tende, &
les doctes
laissent.

les deux plus grands vices de l'Histoire. S'il veut donc s'élever, que ce soit par les choses plutôt que par les paroles; car il vaut mieux que son style soit ordinaire; & que sa pensée ne le soit pas, que de rendre sa pensée foible; & son style trop élevé, ou de se laisser emporter à l'effort de son imagination. Que ses périodes ne soient ni trop longues, ni trop étudiées; son style ni trop nombreux, ni trop négligé; parce que l'un sent la barbarie, & l'autre l'affectation. Il faut aussi que ses pensées ayent plus de solidité que d'éclat, & approchent plus du raisonnement d'un sage politique, que de la pointe d'un déclamateur. Que ses sentences ne soient ni trop fréquentes, ni trop détachées, mais se trouvent comme enchaînées dans le corps de son ouvrage. Quant à ce qui concerne les choses qu'il doit écrire, il ne les faut pas mettre à l'aventure, mais les ranger avec soin, & consulter souvent ceux qui ont eu part aux affaires; sinon, suivre les relations les plus véritables, & qui paroissent les moins passionnées, ou qui ont moins de sujet de l'estre. En quoy il faut beaucoup d'adresse à l'Historien, pour discerner les endroits & les personnes d'où elles viennent, & n'ajouter pas foy légèrement à tout ce qu'on dit, mais examiner les raisons qu'on a de dire la vérité ou de la taire. Lors qu'il aura ses memoires prests, ou la plus grande partie, il bâtira le corps de son Histoire, & l'agencera en-suite plus poliment, tant pour les paroles que pour les choses. Du reste, il fera comme le Jupiter d'Homere, qui jete tantôt la veüe sur le camp des Grecs, tantôt sur celui des Troyens, & décrira séparément les actions des deux partis, si ce n'est dans le récit des batailles, ou l'on est contraint souvent de se confondre. Mais qu'il ne s'amuse pas à décrire les actions des particuliers, si elles ne sont fort illustres, & qu'il s'atache au gros, sans se soucier du reste. Qu'il considere d'abord les Generaux, les ordres qu'ils donnent, & la disposition de leurs troupes, & quand, s'il se peut, raison de tout. Quand on vient aux détails, qu'il remarque ce qui se fait de part & d'autre,

tre, & n'oublie pas le vaincu pour parler toujours du vainqueur. Qu'en toutes choses il garde la médiocrité & la bien-seance, & ne s'emporte pas en jeune homme, ni ne lasse son lecteur, ou obscurcisse sa narration, pour vouloir tout dire. Il peut quelquefois laisser une chose, quand il aura hâte, pour ne point interrompre le fil de l'Histoire; mais qu'il y revienne après, & garde le plus qu'il pourra l'ordre des tems. Qu'il suive le vainqueur par tout, sans perdre aucune action ou particularité remarquable. Que son discours ressemble à un miroir fidele, qui rend les objets tels qu'il les reçoit, & n'en altere rien ni en la forme, ni en la matiere; ni en la couleur. Car il faut qu'il cherche, non pas comme l'Orateur ce qu'il doit dire, mais comment il le doit dire, & qu'il suive simplement ses memoires; semblable au Sculpteur qui ne fait pas l'or & l'ivoire de sa statue, mais luy donne seulement la forme qu'elle n'avoit point. Enfin, tout le secret de son Art consiste à bien metre en œuvre sa matiere; & il a remply parfaitement son caractère, & satisfait à son devoir, quand le lecteur pense voir ce qu'il lit, tant il est bien representé. Il commencera quelquefois sans exorde, lors que la chose n'aura point besoin de preparation, & se contentera de rapporter le sommaire des choses qu'il doit dire. Mais lors qu'il se vaudra servir d'exorde il n'aura égard qu'à deux choses, à rendre son auditeur attentif, & docile, sans se foucher de gagner ses bonnes graces. Il viendra à bout de ce que j'ay dit, en montrant qu'il doit traiter de choses grandes & necessaires, & qui regardent particulièrement l'intérêt de ceux à qui il parle, comme fait Herodote, quand il dit, Que c'est pour conserver le souvenir des victoires remportées par les Grecs sur les Barbares; & Thucidide, Que la guerre qu'il entreprend de décrire est la plus considerable de toutes celles dont il nous reste quelque memoire, & contient de plus grands & de plus memorables evenemens. Il servira beaucoup à l'éclaircissement du sujet, d'en proposer les causes d'abord, & l'on jugera qu

que son exorde est petit ou grand, selon que les choses qu'il aura à décrire seront petites ou grandes. Il passera à sa narration doucement & insensiblement, & gardera toutes les perfections qu'enseigne la Rétorique, la clarté, la neteté, la briéveté, la facilité, l'égalité, se souvenant toujours que l'Histoire n'est qu'un long recit. Il faut prendre garde, pourtant, qu'elle ne soit pas composée de plusieurs narrations cousües ensemble, mais qu'elles soient fondües en un même corps; car il ne faut pas seulement qu'elles se touchent, mais qu'elles se tiennent. Que l'agencement des choses & des paroles en releve l'éclat, sans affectation. Pour la briéveté, elle est utile par tout; principalement, lors qu'on a beaucoup de choses à dire, & ne doit pas estre seulement dans les paroles, mais dans les choses. Car il faut passer en trois mots les moins importantes, & n'estre étendu qu'en celles qui le meritent. Il y en a même dont il ne faut point parler du tout, car chacun est curieux de sçavoir toutes les particularitez des grandes entreprises, c'est pourquoy on n'y sçauroit estre trop long; au lieu que dans les autres, quelque court qu'on soit, on ennuye. Enfin, il faut faire comme dans un festin bien aprété, où l'on ne sert pas indifferemment toutes sortes de viandes, mais seulement les plus delicates. Car l'Histoire n'est faite que pour conserver la memoire des choses memorables, & non pas des autres. Il faut aussi que l'Historien soit fort retenu dans ses descriptions, & qu'il paroisse que ce n'est pas par un vain desir de faire paroître son esprit, mais pour éclaircir & embellir son sujet. Car elles ne sont pas proprement du corps de l'Histoire, quoy qu'elles y aportent beaucoup de clarté; de sorte qu'elles ne doivent pas estre étendües au delà de ce qu'on traite. En cela Homere, bien que Pöete; peut servir de règle; car en la descente d'Ulysse aux Enfers, il ne s'amuse point à découvrir tous les tourmens des mal-heureux; au lieu qu'un mauvais Historien en eût remply son ouvrage, approchant l'eau jusqu'aux lèvres de Tantale, & fai-

fant faire plusieurs tours à Ixion sur sa rouë. Thucydide y est aussi fort retenu. Car soit qu'il décrive la forme d'un siege, ou d'un camp, ou la figure de quelque machine, il va vite, & est encore moins étendu dans la description des villes, & du port de Syracuse. Que s'il paroît long dans celle de la peste, on remarquera en y prenant garde près, que c'est la multitude des choses qui l'arrête, & qu'il se hâte tant qu'il peut. Quand on fait parler quelqu'un, il luy faut faire dire ce qui est convenable tant à sa personne qu'à la chose dont il s'agit: Et quoy qu'il soit permis en cet endroit d'étaler son éloquence, il faut toujours que ce soit avec jugement, & sans affectation, & sur tout, dire clairement ce qu'on veut dire. Pour ce qui est du blâme & de la louange, il faut prendre garde que vôtre Histoire ne puisse passer pour un Panegyrique, ni aussi pour une Satyre, comme celle de Theopompe. Il ne faut donc blâmer ni louer qu'en passant, & se souvenir qu'il n'y a point de plus beau Panegyrique des Grands hommes que leurs actions, parce qu'il leur est particulier, & ne sçauroit convenir aux autres. Lors qu'il se présentera quelque chose d'incroyable, je suis d'avis qu'on le die, mais sans l'asseur, & laissant à chacun d'en croire ce qu'il luy plaira. En un mot, il se faut toujours représenter ce que j'ay dit, qu'on écrit pour la posterité, & faire comme cet Architecte qui bâtit la tour du Phare.

* Car après avoir achevé son ouvrage, qui est une des merveilles du monde, il grava son nom sur une pierre, qu'il enduisit de mortier, & écrivit dessus celui du Prince qui regnoit, sçachant bien qu'il seroit détruit par le tems, & qu'on verroit alors paroître le sien qui dureroit autant que les Siecles. Voila la regle qu'on doit suivre pour bien écrire l'Histoire: si on le fait, je n'auray pas perdu mon tems; sinon, j'auray roulé en vain mon tonneau. †

* *Sostrate
Cnidien.*

† *Il fait,
allusion à
ce qu'il a
dit de
Diogene.*

289

L'HISTOIRE VÉRITABLE.

LIVRE PREMIER.

- I. *Dessain de l'Auteur.* II. *Son embarquement suivoy de son arrivée dans une Isle de l'Océan.* III. *Son voyage au globe de la Lune.* IV. *Sa venue en l'Isle des Lampes.* V. *Son engloutissement & son séjour dans la baleine.* VI. *Combat des Isles flottantes.*

Comme les Athlètes n'ont pas seulement soin du travail mais du repos; ceux qui s'adonnent aux exercices de l'esprit luy doivent quelque-fois donner du relâche, pour revenir après plus frais à l'étude. Cela ne se peut mieux faire, à mon avis, qu'en le délassant sur quelque sujet agréable, & où l'instruction soit mêlée avec le plaisir; c'est ce que j'ay tâché de pratiquer en cét ouvrage, où parmi plusieurs mensonges assez plaisans, j'ay mêlé quelques doctes railleries des anciens Poètes & Historiens, sans épargner même les Philosophes, qui n'ont pû s'empêcher de nous debiter pour bons, plusieurs contes fabuleux & ridicules. Car Ctésias, par exemple, dans son Histoire des Indes, a dit des choses qu'il n'avoit jamais ni veües ni ouïes; & Jambule a composé une Histoire assez ingenieuse des merveilles de l'Océan, sans avoir guere plus d'égard à la verité. Plusieurs en ont fait de même, & conté diverses aventures qu'ils disoient leur estre arrivées dans leurs voyages, parmi lesquelles ils ont entremêlé la description de divers animaux monstrueux, des cruautéz inouïes, des mœurs tout à fait barbares & sauvages; à l'exemple d'Homere, qui fait décrire à Ulyse chez Alcinoüs, la captivité des vents, la figure énorme des Cyclopes, la cruauté des Antropofages, avec des bestes à plusieurs têtes, & la metamorphose de ses

290 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
compagnons par les charmes d'une sorciere, & autres
semblables rêveries qu'il débitoit au peuple grossier
des Feaques. Mais je ne le trouve pas étrange à un
Poëte acoutumé à dire des fables, puisque nous
voyons tous les jours la même chose arriver aux Filo-
sophes; je m'étonne seulement que les Historiens
aient pretendu par là nous en faire croire. Cepen-
dant il m'a pris envie, pour n'estre pas le seul au
monde qui n'ait pas la liberté de mentir, de composer
quelque Roman à leur exemple; mais je veus en
l'avoüant me montrer plus juste qu'eux; & cet aveu
me servira de justification. Je vai donc dire des cho-
ses que je n'ay jamais ni veües, ni oüyes, & qui plus
est, qui ne sont point, & ne peuvent estre, c'est pour-
quoy qu'on se garde bien de les croire.

II
Embar-
quement
de l'Au-
teur, &
son arri-
vée dans
une Isle
de l'O-
céan.

Un jour touché d'un noble desir de voir & d'a-
prendre des choses nouvelles, nous nous embarquâ-
mes cinquante que nous estions, dans un vaisseau bien
équipé, & fourny d'un bon Pilote; & cinglâmes des
Colonnes d'Hercule dans la mer Atlantique, pour
découvrir la grandeur de l'Océan, & voir s'il y avoit
quelques peuples au delà. Après avoir vogué un jour
& une nuit sans perdre la terre de veüe, tout à coup
au lever du Soleil il s'éleva une si furieuse tempête,
qu'on ne pouvoit pas seulement baisser les voiles; si
bien qu'il falut se laisser aler au gré du vent, qui après
nous avoir bien agitez par l'espace de soixante & dix-
neuf jours, nous jeta à la fin dans une Isle fort haute,
& couverte de bois, dont les bords estoient assez cal-
mes. Nous y descendîmes pour nous remettre du
travail de la mer, & nous estans reposez quelque
tems sur le rivage, nous entrâmes plus avant dans le
pays pour le reconoitre, après avoir laissé trente de
nos compagnons pour la garde du navire. Nous
n'eûmes pas fait quatre cens pas à travers une forêt,
que nous trouvâmes une colonne d'airain, sur laquel-
le estoit écrit en caracteres Grecs, que le tems avoit à
demy effacés, *Hercule & Bacchus ont esté jusques icy.*
On voyoit encore deux pas imprimez sur le roc,
dont

dont le premier qui estoit le plus grand, avoit prés d'un arpent de longueur, ce qui nous fit juger que c'estoit celui d'Hercule. Après avoir reveré des lieux si fameux par la venue de ces Heros, nous continuâmes nôtre route, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, que nous arrivâmes à un ruisseau, dont la liqueur estoit comme d'un excellent vin Grec, & qui estoit si large en quelques endroits qu'il pouvoit porter bateau. Ce nous fut un nouveau gage de la venue de Bachus, & de la verité de la colonne. Mais comme nous remontions vers sa source, pour découvrir la cause d'une si grande merveille, nous trouvâmes des vignes chargées de raisins, du pied desquelles couloit ce large ruisseau, lequel fourmilloit de poissons qui avoient tous la couleur & le goût de vin, & en les ouvrant, on les trouvoit pleins de vendange. Ils envroient même ceux qui en goûtoient, & nous fûmes contraints de les temperer avec des poissons d'eau douce pris dans une riviere voisine. Lors que nous eûmes traversé la premiere, nous découvrimus d'autres vignes d'une nature bien plus étrange. C'estoient de belles femmes depuis la tête jusqu'à la ceinture, qui finissoient en un gros tronc verdoyant, telles que les Peintres peignent Dafné sur le point qu'Apollon la voulut ravir. Leurs doigts s'épanoient en rameaux chargez de raisins, & leurs coëffures estoient faites de pampres & de grapes entrelasées. Elles nous firent mille caresses, nous parlans l'une Grec, l'autre Indien ou Persan; mais elles ne vouloient pas souffrir que l'on cueillit de leurs fruits, & lors qu'on les vouloit prendre elles jetoient des cris, comme si cela leur eut fait grand mal. Elles ne laissoient pas de nous baiser, & de nous toucher à la main; mais leurs baisers envroient, & deux de nos compagnons s'estans laissez surprendre à leurs charmes, demeurèrent pris par les parties naturelles; & comme s'ils eussent esté entrez ensemble commencerent à prendre racine, & à pousser des rejetons. Effrayez d'un si grand prodige, nous courûmes à nôtre

292 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
vaisseau cōter à nos compagnons étonnez, une si
pitoyable aventure.

III.
*Voyage au
globe de
la Lune.*

Après nous estre donc pourvus d'eau & de vin dans
les deux fleuves, nous passâmes la nuit sur leurs bords;
& le lendemain dès la pointe du jour, nous fîmes voi-
le par un doux vent, qui se changea sur le midy en
une bourrasque si violente, que nôtre vaisseau fut
enlevé par un tourbillon jusqu'à la hauteur de trois
mille stades, & commença à voguer par le Ciel l'espa-
ce de sept jours & de sept nuits, tant que nous abordâ-
mes au huitième en une grand'Isle ronde & luisante
qui estoit suspendüe en l'air, & ne laissoit pas d'estre
habitée. De jour on ne voyoit rien; mais la nuit pa-
roissoient autour quantité d'autres Isles brillantes, de
diverse grandeur, & lumiere, & une terre audeffous
couverte de fleuves, de mers, de forêts, & de monta-
gnes; ce qui nous fit juger que c'estoit la nôtre, outre
qu'on y voyoit des villes, qui ressembloient à de gran-
des fourmilleres. Lors que nous fûmes plus avant
dans le pàys, nous fûmes pris par les Hippogryfes.
C'estoient des hommes, montez sur des Gryfons aï-
lez, qui avoient trois têtes. Je ne sçauois mieux dé-
peindre leur grandeur, qu'en disant que leurs aïles
estoit plus longues & plus grosses que le mât d'un
grand navire. Ils avoient ordre de battre l'estrade, pour
voir ceux qui entroient & sortoient, & lors qu'ils trou-
voient des étrangers, ils les amenoient au Roy. Com-
me nous fûmes en sa presence, il jugea que nous
estions Grecs, à nôtre habit, & demanda comme nous
avons fait pour venir en son pàys, & traverser une si
vaste étendue. Nous luy fîmes le recit de nôtre avan-
ture, & il nous dit de son côté qu'il estoit Endymion, &
qu'il avoit esté enlevé la nuit en dormant, & fait Roy
du globe de la Lune, qui estoit le pais ou nous estions. Il
ajouta, que nous n'avions rien à craindre, & qu'il nous
feroit bonne chere, & ne nous laisseroit manquer de
rien; Que s'il pouvoit retourner victorieux de la
guerre qu'il avoit contre les habitans du Soleil, nous
pourrions demeurer en paix avec luy & jouïr de sa fe-
licité.

*A cheval
sur des
Gryfons*

licité. Nous luy demandâmes qui estoient ces peuples, & le sujet de leur different? Il nous dit que c'estoit un p̄ys habité, comme la Lune, & que Fæcton en estoit Roy, & le vouloit empêcher par envie, d'envoyer une colonie dans l'étoile du jour, qui estoit une Isle deserte & inhabitée. Mais je veus, dit-il, l'aler planter sur sa moustache, & si vous voulez estre de la partie, & venir avec moy, je vous donneray à chacun un des Gryfons de mon écurie, & vous équiperay de toutes choses necessaires, pour demain qui est le jour du départ. Comme nous eûmes accepté le party, il nous retint à super, & le lendemain de grande matin que toutes ses troupes furent assemblées, il les rangea en bataille, parce que les Coureurs raportoient que l'ennemy paroissoit. Il avoit bien cent mille hommes de cheval, dont il y avoit quatre-vingts mille Hippogryfes, & vingt mille Lacanopteres, sans l'Infanterie & les aliez. Ces Lacanopteres sont de grands oiseaux tout couverts d'herbes au lieu de plumes, sur lesquels estoient montez les Scorodomaques & les Cenchrobobles. Pour les aliez, il y avoit trente mille Psyllotoxotes de l'étoile de l'ourse, & cinquante mille Anémodromes: Les premiers montez sur de grandes puces grosses comme douze Elefans, & les autres portez sur les ailes du vent. Car retroussans leurs robes qui leur pendent jusqu'aux talons, ils en usent comme de voiles, & servent ordinairement d'Infanterie legere dans le combat. On atandoit soixante & dix mille Struthobalanes, & cinquante mille Hippoggeranes, des Astres qui sont au dessus de la Capadoce, & l'on en contoit des choses étranges & incroyables, mais comme ils ne vident point, il n'est pas besoin de les rapporter. Voila quelle estoit l'armée d'Endymion. Pour les armes, chacun avoit un habillement de tête fait de la coquille d'un limaçon, & une cuirasse à écaille d'écosse de fèves qui sont dures & fortes en ce païs là comme de la corne. Leurs boucliers & leurs épées estoient semblables aux nôtres. Quand les armées furent en presence, Endymion se plaça à l'aîle droite avec ses Hippogryfes, & nous

Qui ont les ailes d'herbes.

Qui combattent avec des aulx.

Qui jettent des grains de mil.

Archers montez sur des puces.

Que le vent fait courir.

Passer aux grains.

Montez sur des grües.

mit autour de luy avec les plus vaillans, pour la garde de sa personne. Les Lacanopteres eurent l'aile gauche, les Aliez furent au milieu. L'Infanterie montoit à soixante millions, & fut rangée en cette sorte. Il commanda aux araignées qui sont grandes en ce pays-là comme les Isles Cyclades, de faire un tissu depuis le globe de la Lune jusqu'à l'étoile du jour, ce qui fut fait en un instant, car elles sont en grand nombre; & il rangea dessus l'Infanterie, commandée par Nycteron fils d'Eudianacté, avec deux Lieutenans. Pour l'armée du Soleil, Fæton prit l'aile gauche, avec les Hyppomyrmèques, qui sont des hommes montez sur de grandes fourmis ailées qui couvrent deux arpens de leur ombre, & combattent de leurs cornes. Il y en avoit bien cinquante mille. A l'aile droite estoient les Aéroconopes, presque en même nombre. Ceux-cy sont montez sur de grands moucheron, & sont tous Archers. Derrière estoient les Aérocordaques, qui ne combattent qu'à coups de trait, & sont fort vaillans & de grand service, quoy qu'ils ne lancent que des raves, mais elles sont grandes & fortes, & trempées dans du jus de mauve, qui est parmi eux un poison mortel, & qui engendre aussitôt de la puanteur dans la blessure. Prés d'eux estoient dix mille Caulomicetes, gens de mai, & pésamment armez, qui portent pour boucliers de grands champignons, & pour lances de grosses asperges. A côté estoient cinq mille Gynopalanes qu'avoient envoyez les habitans de la Canicule tous avec un museau de chien, & à cheval sur des glands ailez. On atendoit des Nefelocentaures, & pleût à Dieu qu'ils ne fussent pas venus, car ils furent cause de la perte de la bataille. Pour les autres, Fæton, depuis indigné, mit leur pays à feu & à sang. Comme on vint aux mains, après avoir levé les enseignes & fait braire les ânes, qui sont les trompètes de là haut, les deux armées s'affrontèrent terriblement & s'entrechoquerent avec grand bruit. L'aile gauche des ennemis plia d'abord, & ne

put

*A cheval
sur des
fourmis.*

*Moucheron
Aériens.*

*Sautans
en l'air*

*Tige
champi-
gnons.*

*Chiens
glands.*

*Centaurus
mus.*

put soutenir le choc de nos Hippogryfes, qui les poursuivirent vivement, & en firent un grand carnage; mais leur aîle droit eut l'avantage, & les Aëroconopes poufferent nos gens jusqu'à nôtre Infanterie, qui rétablit le combat, & les mit en suite, après qu'ils eurent pris la défaite de leur aîle gauche. Il y eut donc grande boucherie, & le sang ruiffeloit de tous côtez dans les nües, qui en furent teintes, & devindrent rouges, comme on les voit quelque-fois au coucher du Soleil. Il en tomba même à terre, & ce fut peut-estre par une semblable aventure, qu'Homere dit qu'il plût du sang à la mort de Sarpedion, quoy qu'il l'atribüe à la douleur de Jupiter. Nos gens de retour de la poursuite, erigerent deux trofées, l'un dans les nües, pour la victoire de l'air, & l'autre sur la toile d'araignée, pour la défaite de l'Infanterie. Cependant, les Coureurs raporterent qu'on voyoit paroître les Nefelocentaures, qui estoient des monstres aïlez moitié chevaux & moitié hommes, d'une grandeur si prodigieuse, que la partie humaine estoit aussi grande que le colosse de Rhôdes, & l'autre grosse comme un gros navire. Ils estoient conduits par le Sagitaire du Zodiaque, & le nombre en estoit si grand, qu'il surpasse la creance. Lors qu'ils eurent pris la défaite de leurs gens, ils envojerent vers Fæton pour recommencer le combat, & se rangerent en bataille. Apres ils vindrent fondre sur les nôtres qui estoient en desordre, & épars çà & là dans la poursuite, ou parmy le bagage, & les ayans défaits poursuivirent Endymion jusqu'au globe de la Lune, sans avoir pû sauver qu'une partie de ses Hippogryfes. Ils renverserent en-suite nos trofées, & coururent tout ce grand espace qui s'étend depuis le globe de la Lune jusqu'à l'étoile du jour. C'est là que je fus fait prisonnier, avec deux de mes compagnons. Sur ces entrefaites arriva Fæton, qui fit dresser de nouveaux trofées, & nous fit conduire dans le globe du Soleil, ayans les mains attachées derriere le dos, avec une jambe d'araignée.

On en
morçea
de jambe.

Il ne voulut pas assiéger la Lune, mais il fit tirer autour, par forme de circonvallation, un double mur fait de nuées épaissies; de sorte qu'elle ne recevoit plus la lumière du Soleil, & estoit dans une éclipse perpétuelle. Endymion touché de cette infortune, luy envoya offrir tribut & des otages, qu'il ne voulut point recevoir d'abord, mais après avoir mis l'affaire en délibération, il se relâcha, & la paix fut conclüe aux conditions. Que le mur seroit demoly, & les captifs rendus de part & d'autre pour de l'argent: Qu'Endymion laisseroit libre les autres Astres, & n'auroit pour amis & pour ennemis que ceux du Soleil. Que luy & ses successeurs payeroient tous les ans à Faëton & aux siens, dix mille muids de rosée, & donneroient autant de leurs sujets pour otages. Que l'étoile du jour seroit peuplée en commun, & que ceux qui voudroient estre compris dans la paix, le seroient. Ces articles furent gravez sur une colonne d'ambre, qui fut plantée sur les confins des deux Empires. Du côté du Soleil signèrent Pyronide, Térîte, & Flogie, & de l'autre, Nyctor, Ménie, & Polylampe. Ainsi la paix fut faite, le mur démoly, & nous remis en liberté. Lors que nous fûmes de retour, nos compagnons nous coururent embrasser avec larmes, & Endymion, pour nous obliger à demeurer avec luy nous offrit droit de bourgeoisie; mais je ne m'y pûs résoudre; quoy qu'il me voulût donner son fils en mariage, pour la raison que je diray tantôt, & comme il nous vit opiniâtres au retour, il nous traita splendidement l'espace de sept jours, & nous congédia. Mais avant que passer outre, il ne sera pas hors de propos de raconter icy les merveilles du pays. Premièrement, il n'y a point de femmes, & l'on n'en sçait pas même le nom. On se fert au lieu d'elles de jeunes garçons jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, & ils portent les enfans dans le gras de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conçu, & lors qu'ils veulent acoucher on y fait une incision. Je croy que c'est de là que vient le mot Grec de Gastrocnemie, parce que la jambe sert de ventre. L'enfant est mort

mort en venant au monde, mais en l'exposant à l'air il commence à respirer. Il y a une autre espece d'hommes qui naissent comme des plantes, ce qui se fait en cette sorte. On coupe le testicule droit d'un homme, & on le met en terre; Au bout de quelques tems, il naît un grand arbre charnu, qui porte des glands d'une coudée de hauteur, lesquels on ouvre lors qu'ils sont meurs, & l'on en tire un enfant. Mais ceux-là n'ont point de parties naturelles, & s'en attachent lors qu'ils en ont besoin. Les pòvres en mettent de bois, & les plus riches d'yvoire. Lors qu'un homme devient vieux il ne meurt pas, mais il s'en va en fumée. Ils usent tous de mêmes viandes, qui sont des grenouilles rôties sur les charbons; car l'air en est tout remply; mais ils ne les mangent pas, & se contentent d'en avaler la vapeur, & pour cela ils s'aprochent des tisons, lors qu'elles rôissent, comme s'ils se mettoient à table. Leur breuvage est de l'air pressé dans un verre, dont il sort de la liqueur comme de la rosée. Ils ne font point d'eau ni d'ordure, car ils n'ont point d'ouverture en ces lieux-là; mais ils ont un trou sous le jarret par où ils caressent les garçons. Les plus beaux parmy eux sont chauves, au contraire du pàys des Cometes, où ils aiment les cheveux longs. La barbe ne leur croît pas au menton, mais un peu au dessus des genoux. Ils n'ont point d'ongles aux pieds, & n'y ont qu'un doigt; mais il naît à tous sur le croupion, comme une espece de chou cabus, toujours vert, qui est de chair, & ne se rompt pas quand ils se couchent. Ils ont une étrange propriété, c'est qu'ils mouchent du miel, mais fort acré & lors qu'ils s'huilent, c'est avec du lait qui se prend après comme du fromage; en y mêlant un peu de miel. Ils font de l'huile d'ail, dont l'odeur est tres-excellente. Au lieu de fontaines, ils ont des vignes qui portent de l'eau, dont les grains sont comme de la grêle; si bien que lors qu'il grêle parmy nous, c'est que le vent secouë les vignes en ce pàys-là. Le ventre leur sert de poche; & ils y métenent tout ce qu'ils veulent, car il s'ou-
C'est
qu'il est
sans
boyaux.
 & se referme comme une gibeciere, & parce qu'il
 est

est velu par pedans, les enfans s'y nichent quand il fait froid. Les riches portent des habits de verre, & les pòvres de cuivre; car l'un & l'autre se file, & le dernier quand il est mouillé se carde comme de la laine. J'ay peur qu'on ne me croye pas si je parle de leurs yeux, car cela surpasse la creance. Ils s'òtent & s'appliquent comme des lunettes, & plusieurs ayans perdu les leurs, empruntent ceux de leurs voisins; car l'on en fait des tresors comme d'écus, & celuy qui en a le plus, est estimé le plus riche. Leurs oreilles sont de feuilles de platane, horsmis à ceux qui naissent de gland, qui les ont de bois. Je vis deux merveilles dans le palais du Roy; un puits qui n'estoit pas fort profond, où en descendant on entendoit tout ce qui se disoit dans le monde; & un miroir au dessus, où en regardant on voyoit tout ce qui s'y passoit. J'y ay veu souvent mes amis & ceux de ma cònoissance; mais je ne sçay s'ils me voyoient. Si quelqu'un ne me veut pas croire, quand il y aura esté il me croira.

IV.
*Arrivée
en l'Isle
des Lampes.*

Après avoir pris congé du Roy & de toute sa Cour, nous fîmes voile à travers les vastes plaines de l'air; mais avant que de partir, il me fit present de deux robes de crystal, & de cinq de lcton, avec une armerure toute complete de cosse de fèves; mais je perdis tout cela dans le ventre de la baleine. Nous fûmes escortez par un regiment d'Hippogryfes, l'espace d'environ cinq cens stades, & courûmes beaucoup de pàys; mais nous n'abordâmes nulle part, qu'à l'étoile du jour, pour faire aiguade. On commençoit à l'habiter. Nous entrâmes après dans le Zodiaque, & laissâmes le Soleil à main gauche; commençâmes à raser la terre, sans y descendre, parce que le vent estoit contraire; quoy que nous l'eussions bien desiré, à cause que le pàys que nous voyions estoit fort beau & arrosé de plusieurs fleuves. Les Nefelocentaures qui estoient à la solde de Fæton, vindrent fondre sur nous en cet endroit, pensans que nous fussions encore ennemis; mais ils se retirerent lors qu'ils sceurent que la paix estoit faite. Nous ne laissâmes pas d'avoir grand peur

parce

parce que nous avions renvoyé déjà nôtre escorté. Après avoir vogué toute la nuit, & le jour suivant, nous arrivâmes sur le soir en l'Isle des Lampes, commençans peu à peu à gagner terre. Elle est située entre les Hyades & les Pleiades, un peu plus bas que le Zodiaque. Lors que nous fûmes descendus, nous ne trouvâmes que des Lampes, qui aloient & venoient comme les habitans d'une ville, tantôt à la place, tantôt sur le port, les unes petites & chetives comme le menu peuple; les autres grandes & resplendissantes, mais en petit nombre, comme les riches. Elles avoient toutes leur nom & leur logis comme les Citoyens d'une Republique, parloient & s'entretenoient ensemble, & nous demandoient des nouvelles. Quelques-unes nous prièrent même d'entrer chez elles & de nous rafraichir; mais nous n'y voulûmes ni boire ni manger, de peur de surprise. Le Palais du Roy est au milieu de la ville où il rend justice toute la nuit, & chacun est obligé de s'y trouver, pour rendre conte de ses actions. Celles qui ont failli ne souffrent point d'autre peine, sinon qu'on les éteint, qui est une espece de mort. Nous nous approchâmes pour entendre leurs raisons, & leurs excuses, & y vîmes jusqu'à la lampe de nôtre logis, qui nous dit des nouvelles de la famille.

V.

Comme nous eûmes demeuré là toute la nuit nous en partîmes le lendemain, & voguans près des nuës, vîmes la ville de Nefelococcygie qui nous donna de l'admiration, mais nous n'y descendîmes point, parce que le vent estoit contraire. Coronus fils de Cottyfion en estoit Roy, ce qui nous fit souvenir

*Englou-
tissement
de l'Au-
teur, &
son séjour
dans la
Balene.*

du Pöte Aristofane, qui en parle, homme docte, & qui pour rien du monde n'eût voulu mentir. Trois jours après nous découvrîmes clairement l'Océan; mais nous ne voyions plus de terres que celles que nous avions laissées dans le Ciel, qui nous paroissoient claires & luisantes comme des astres. Le quatrième, sur le midy, le vent s'estant appaisé, nous descendîmes tout doucement dans la mer, où nous ne fûmes

pas

300 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
pas plutôt, que nous commençâmes à faire bonne
chère de ce que nous avions, & parce qu'il faisoit un
grand calme, nous nous baignâmes même dans l'O-
céan. Mais comme souvent un petit rayon de bonne
fortune est le presage d'un grand malheur, nous n'eû-
mes pas vogué deux jours, qu'au troisième, au lever du
Soleil, nous vîmes nager force poissons & quantité de
baleines; dont il y en avoit une d'environ quinze cens
stades, qui faisoit blanchir la Mer d'écume tout à l'en-
tour. Elle avoit les dents longues & pointues comme
des clochers, & blanches comme de l'ivoire. Lors que
nous la vîmes venir à nous la gueule ouverte, nous
nous recommandâmes aux Dieux, & nous embras-
sâmes l'un l'autre, pour n'être pas séparés même en
la mort. Elle nous engloutit tous ensemble avec notre
navire; mais de bonne fortune avant qu'elle pût nous
écraser notre vaisseau coula heureusement dans l'in-
tervalle de ses dents. Comme nous fûmes dans ce gou-
fre, nous ne voyions rien d'abord; mais lors qu'elle
vint à ouvrir la gueule, nous vîmes un grand & large
monstre, capable de loger dix mille habitans. Il y avoit
dedans quantité d'autres poissons qu'elle avoit avalez,
des carcasses d'hommes & d'animaux, des bâles de
marchandise, des anchres & des mâts de navire; &
vers le milieu une terre & des montagnes, qui estoient
faites, à mon avis de la quantité de limon qu'elle a-
valoit. Il y avoit même une forêt, & toutes sortes
d'arbres & de plantes comme en un pays cultivé
qui pouvoit avoir trente milles de tour. On y voyoit
quantité de Herons & d'Alcyons, & autres oiseaux
de riviere, qui avoient fait leurs nids dans le bois.
Après avoir répandu beaucoup de larmes inutiles,
j'encourageay mes Compagnons & fis soutenir le
vaisseau, qui panchoit; puis ayant alumé du feu,
nous nous mîmes à table; car nous avions quantité
de poisson de toute sorte, & de l'eau que nous avions
emportée de l'étoile du jour. Le lendemain estans
éveillés, comme la baleine ouvroit la gueule, nous
voyions tantôt le Ciel, tantôt des montagnes, tantôt
des

*Ce mot
n'est pas
au Grec,
mais je
m'en sers
pour la
commodi-
té de
l'expres-
sion.*

des Isles; car nous la sentions remüer de tous côtez en un instant. Lors que nous fumes accoutumez à un si triste sejour, je pris sept de mes compaignons avec moy, & entray dans la forêt pour découvrir le pais. Nous n'eümes pas fait sept cents pas, que nous trouvâmes un petit Temple dedié à Neptune, comme le témoignoit l'inscription, & en suite, plusieurs sepulchres, & une fontaine tres-claire assez proche. Nous ouïmes même l'aboy d'un chien, & vîmes de loin de la fumée, ce qui nous fit juger que le pais estoit habité. Nous doublons le pas, tant que nous trouvons un vieillard & un jeune homme, qui dressoient un petit jardin, & y faisoient venir de l'eau de la fontaine pour l'arroser. Joyeux & étonnez tout ensemble, nous nous arrêtâmes assez long-temps à les regarder, & vîmes, qu'ils n'étoient pas moins surpris que nous. Après quelque silence de part & d'autre, le vieillard nous demande si nous estions des Dieux marins ou des hommes? pour nous, dit-il, nous avons esté autrefois au monde, mais nous flottons maintenant dans la balcine, sans sçavoir au vray ce que nous sommes; car il semble que nous soyons morts, & toutefois nous vivons. Et nous, luy dis-je, mon Pere, nous sommes de pövres étrangers qui fûmes hier engloutis avec nôtre navire, & il y a apparence que quelque Dieu nous a amenez icy pour nous consoler l'un l'autre, & nous aprendre que nous n'étions pas seuls dans cette misere. Faites-nous donc, s'il vous plaît, le recit de vôtre aventure, & puis vous sçavez la nôtre. Ce ne sera pas, dit-il, sans avoir mangé auparavant, & en disant cela, il nous prit par la main & nous mena dans sa cabane, où il nous fit bonne chere de ce qu'il avoit. Lors que nous fûmes rassasiez, il nous pressa de luy dire qui nous estions, & comment nous avions esté englouti. Nous luy contâmes donc tout ce qui nous estoit arrivé depuis nôtre embarquement, dequoy il parut fort étonné, & nous dit qu'il estoit de l'Isle de Cypre & qu'estant allé avec son fils pour trafiquer en Italie, ils avoient
navigé

ravigé heureusement jusqu'en Sicile, d'où ils avoient esté emportez par la tempête dans l'Océan, & engloutis avec leur vaisseau, dont nous avons pû voir le debris dans le ventre de la baleine. Que tous autres estoient morts, à la reserve de son fils & de luy, & qu'après leur avoir rendu les derniers devoirs, ils avoient bâty la chapelle que nous avons veüe, & cultivoient ensemble ce petit jardin qui leur fournissoit des legumes, dont ils vivoient avec des fruits sauvages & du poisson. Qu'il y avoit des vignes au pays dont le vin estoit tres-excellent, & que nous avons pû voir une fontaine dont l'eau estoit tres-fraiche & tres-bonne. Qu'ils s'estoient accommodez chacun un liét de branches d'arbres, avec quelques autres petits meubles necessaires; avoient alumé du feu, & s'occupoient à la chasse, & quelque-fois à la pesche, à travers les ouïes de la baleine. Qu'il n'y avoit pas fort loin de là un étang salé qui avoit bien deux mille cinq cens pas de tour, où ils se baignoient quelque-fois, & y peschoient aussi, parce qu'il y avoit force poisson. Qu'il y avoit vingt-sept ans qu'ils vivoient dans cette misere, & que la vie leur seroit encore supportable, sans les habitans du pays qui estoient sauvages, & leur faisoient beaucoup de mal. Comment, luy dis je, y a-t-il icy encore d'autres gens que nous? Oüy, dit-il, & qui sont faits d'une façon efroyable? Car à l'extrémité de l'Isle vers l'Occident habitent les Taricanes, qui ont le visage d'écrevice & le reste d'anguille; mais barbares & belliqueux. De l'autre côté à main droite, sont les Tritonomedetes, semblables à nous de la ceinture en haut, mais ayant le reste de chats. Ceux-là ne sont pas si méchans que les autres. A la gauche, sont les Carcinoquies & les Cynocefales qui sont alez ensemble. Au milieu, les Pagourades & les Psitopodes, nations vaillantes, & excellentes à la course. Vers l'Orient, à l'embouchure du monstre, le pays est presque désert, à cause qu'il est souvent inondé. Neantmoins, j'y ay éably ma demeure, & y vis en quelque assurance,

*Comme
qui diroit
salez ou
confis.*

*Il fait
allusion
aux Tri-
tons.*

*Mains de
Cancres.*

*Têtes de
Chien.*

*Pie-le-
gers.*

rance,

rance, moyenant cinq cens huitres que je paye de tribut aux Psitopodes. Voila l'estat du päys. Il faut considerer maintenant comment nous ferons pour y vivre, & pour nous defendre de tant de monstres. Combien font-ils, luy dis-je? Plus de mille répondit-il, mais ils n'ont pour armes que des arêtes de poisson. Puis-qu'ils sont desarmez, repartis-je, nous en viendrons bien à bout, & après les avoir defaits nous habiterons le päys sans crainte. Nous resolu-mes donc de les combattre, & retournâmes à nôtre navire, pour faire les apprêts necessaires. Nous commençâmes la guerre par le refus du tribut; car comme ils le vindrent demander, nous leur répondîmes arrogamment que nous estions nez libres, & mal-traitâmes leurs Députez. Les Psitopodes donc & les Pagourades vindrent contre nous avec grand bruit; mais nous nous estions preparez à les recevoir, & avions mis vingt-cinq hommes en embuscade, avec ordre de ne se point lever que les enemis ne fussent passez, afin de les charger en queüe; car nous les atandions de pied ferme avec le reste. Le combat fut grand & opiniâtre, mais enfin la victoire nous demeura, & nous tuâmes cent soixante & dix des enemis, sans perdre qu'un de nos camarades avec le Pilote, qui eut le dos percé d'outré en outré d'une arête de poisson. Nous poursuivîmes les autres jusqu'à leurs cavernes, & tout le reste du jour & la nuit suivante, demeurâmes sur le champ de bataille, où nous dressâmes un trofée de l'épine du dos d'un Daufin. Sur le bruit de cette défaite, le reste des habitans prirent les armes, & marcherent contre nous dès le lendemain avec grand appareil. Les Taricanes avoient l'alle droite, les Cynocéfales la gauche, les Carcinoquires estoient au milieu; il n'y eut que les Tritonomédètes qui demeurèrent chez eux, sans vouloir estre de la partie. Nous les vîmes rencontrer près du Temple de Neptune, & entrâmes au combat avec de grands cris, qui resonnoient dans le ventre de la baleine comme dans un antre. Ils furent

*Sous la
conduite
de Pé-
lame.*

rent defaits aisément, parce qu'ils estoient nuds, & sans armes; de sorte que nous les poursuivîmes jusqu'à la forêt. Aussi-tôt ils envoyèrent rechercher notre alliance, & sur notre refus retournerent au combat, où ils furent tous taillez en pieces, les Tritonmendetes ayans appris cette nouvelle, se sauvèrent dans la mer à travers les oüies de la paleine. Après cette victoire, nous demeurâmes maîtres du pays, nous occupans à la chasse, & aux exercices de corps, cultivans les vignes, & recueillans en paix les fruits de la terre. Semblables à des captifs renfermez dans une prison large & spacieuse, qui ne songeroient qu'à passer le tems, & à se rejoüir. Comme nous eûmes vécu de la sorte plus d'un an & demy, enfin le cinquieme jour du neuvième mois, environ le second bâillement du monstre, qui ne bâilloit qu'une fois par heure, ce qui servoit à les conter, nous entendîmes un grand bruit comme de rames & de forçats & courumes à son embouchûre, où nous tenans à couvert dans l'intervalle de ses dents, nous vîmes des Géans, grands comme des Colosses, qui conduisoient des Isles, comme l'on fait des navires. Je sçay bien qu'on aura de la peine à le croire, mais je ne laisseray pas de le dire, parce qu'il est véritable. C'estoient des Isles longues & étroites, qui n'estoient pas fort hautes, & pouvoient avoir cent stades de tour. Il y avoit environ trente hommes sur chacune, sans conter ceux qui estoient employez pour la defence; & ces trente hommes estoient rangez de part & d'autre comme les forçats d'une galere, & rannoient avec des grands pins feuillus. Derriere, sur une éminence, estoit le Pilote, qui tenoit un gouvernail d'airain de plus de cent pas de long. De l'autre côté, la proüe il y avoit environ quarante hommes tous armez, semblables à nous, horsmis que leur chevelure estoit de feu, ce qui les defendoit comme un casque. Les arbres de l'Isle servoient de voile; car le vent venant à souffler dedans, la faisoit voguer, si bien qu'on la conduisoit où l'on vouloit, & l'on en-
tendoit

tendoit le sifflet du Comite qui faisoit mouvoir les rames tout d'un tems, comme dans une galere. On ne voyoit que deux ou trois de ces Isles d'abord, mais sur la fin il en parut environ six cens, qui tournerent toutes les proües l'une contre l'autre, pour le combat. Du premier choc il y en eut de brisées, & d'autres coulées à fond, mais plusieurs se maintinrent bravement jusqu'à la fin, & ceux qui combatoient à la proüe faisoient merveilles de bien ataqer & de bien défendre. Les vainqueurs sautoient dans celles des vaincus, pour les empêcher de se détacher & de prendre la fuite, & l'on faisoit main basse, sans faire de prisonniers. Au lieu de harpons & de mains de fer, ils jetoient de grands polypes atachez les uns aux autres, qui s'acrochoient aux arbres de la forest; de sorte que l'on combatoit de pied ferme, comme si ce n'eût pas esté un combat naval. On se lançoit aussi à la tête, au lieu de pierres, des huîtres & des tortües, grosses comme des pieces de rocher. L'un des Generaux s'apelloit Eolocentaure & l'autre Talassopotés; car on les entendoit souvent nommer dans le combat. Le premier reprochoit à l'autre qu'il luy avoit enlevé plusieurs troupeaux de daufins, qui estoit le sujet de leur different. Aussi demeura-t-il victorieux, & coula à fond cent cinquante Isles des ennemis, en prit trois avec tous ceux qui estoient dedans, & poursuivit le reste qui se retiroit avec la poupe fracassée. Sur le soir, comme il fut de retour de la poursuite, il recueillit tout le butin qui flotoit, tant du sien que des ennemis, car il avoit bien eu quatre-vingts Isles submergées. Après, il dressa un trosée sur la tête de la baleine, qui estoit elle-même comme une grande Isle, ou plutôt comme le continent, & appendit à Neptune une des Isles des ennemis. Sa flote demeura toute la nuit à l'ancre autour du monstre, auquel ils avoient ataché leurs cordages. Le lendemain, ils firent des sacrifices d'action de graces, & ayant ensevely leurs morts, partirent avec des cris joye, & des chants de triomfe. Voila ce qui se passa au combat des Isles.

*Centau-
vent.
Beuvent
de mer.*

L'HISTOIRE VÉRITABLE,
TABLE,

LIVRE SECOND.

- I. Continuation du voyage de l'Auteur. II. Sa venue aux Isles Fortunées. III. Description des Enfers. IV. L'Isle des Songes. V. Diverses aventures assez extravagantes. VI. D'autres qui le sont encore plus, jusqu'à son arrivée aux Antipodes.

I.

Continuation du voyage de l'Auteur.

APREZ ces choses, ne pouvans endurer un plus long séjour dans la Baleine, il nous prit envie de faire un trou au côté droit pour nous evader; mais comme nous eûmes creusé cinq ou six cens pas sans trouver le fons, nous abandonnâmes l'entreprise, & jugeâmes plus à propos de mettre le feu dans le bois pour la faire mourir. Elle brûla sept jour entiers sans en sentir rien, mais sur la fin du septième, elle bâilloit plus lentement, & refermoit la gueule aussi-tôt, ce qui nous fit juger, qu'elle commençoit à se porter mal. Vers l'onzième jour, nous aperceumes qu'elle se mouroit, car elle sentoit fort mauvais; si bien que le lendemain nous luy traversâmes la gueule avec de grosses poutres, pour l'empêcher de la refermer, sans quoy nous estions tous perdus. Cependant, nous donnâmes ordre à nôtre départ, & fîmes nos provisions, prenans l'étranger pour nôtre Pilote. Le troisième jour nous tirâmes nôtre vaisseau par l'intervalle de ses dents, & le descendîmes tout doucement dans la mer. Après, montans sur le dos du monstre, nous sacrifîmes à Neptune, près du trofée des Isles flotantes, & ayans demeuré là trois jours, à cause du calme, nous fîmes voile le quatrième. Nous rencontrâmes d'abord quantité de corps morts de la dernière défaite, contre lesquels nôtre vaisseau aloit heurter comme contre des

écus ils,

écueils, & nous demeurâmes étonnez de leur prodigieuse grandeur. Il faisoit fort beau du commencement; mais la bise venant à souffler, il fit un froid si insupportable, que la mer se glaça à la hauteur de quatre cens brasses. Nous fûmes donc contraints de descendre, & commençâmes à glisser dessus; mais le vent venant à se renforcer, nous fîmes un trou dans la glace par l'avis de nôtre Pilote, où nous demeurâmes renfermez trente jours, y faisans du feu, & mangeans le poisson que nous trouvions en creusant. A la fin, comme les vivres commençoient à nous manquer, nous détachâmes du mieux que nous pûmes nôtre vaisseau, & metans la voile au vent, coulâmes sur la glace comme sur du verre. Le cinquième jour elle se fondit, & nous voguâmes sur l'eau comme auparavant, tant que nous abordâmes en une petite Isle deserte, où nous descendîmes pour faire aiguade, parce que l'eau nous manquoit. Nous y tuâmes deux Taureaux sauvages, qui avoient les cornes sous les yeux, comme vouloit Momus, afin de mieux voir où ils frapent. Plus loin nous trouvâmes une mer de laiçt, qui avoit au milieu une petite Isle de fromage, où nous sejour-nâmes quelque tems, mangeans de la Tyro, si-
 terre de l'Isle, & beuvans du laiçt des raisins; car ils *gnifie fro-*
 ne portent point de vin. La Princesse Tyro fille de *mage, au*
 Salmonée, en estoit Reine, & avoit reçu cette faveur *Grec.*
 de Neptune pour recompense de sa chasteté. Il y *Galatée,*
 avoit aussi un temple dedié à Galatée, comme il pa- *veut dire,*
 roissoit par l'inscription. *laiçt.*

Comme nous eûmes demeuré là cinq jours, nous *II*
 en partîmes le sixième par un bon vent, & deux *Veniue de*
 jours après passâmes de cette mer blanche dans une *P. Auteur*
 autre, sur laquelle nous vîmes marcher des hom- *aux Isles*
 mes semblables à nous, horsmis qu'ils avoient les *Fortu-*
 pieds de liege, ce qui les soustenoit sur l'eau. Ils s'a- *nées.*
 procherent de nôtre navire, & nous saluans en nôtre
 langue, nous dirent qu'ils aloient au Liège qui estoit
 leur patrie; Si bien qu'après avoir couru quelque
 tems autour de nôtre vaisseau, ils s'en alerent en

308 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
 nous souhaitant une heureuse navigation. Ils ne nous eurent pas plutôt quittez, que nous découvri-
 mes plusieurs Isles, parmi lesquelles estoit la leur sur un grand liege tout rond. Plus loin, sur la droite il y en avoit cinq autres fort hautes & fort grandes, où l'on voyoit paroître beaucoup de feux, & devant nous une petite, large & basse, d'où s'exhaloit un doux parfum, comme Herodote dit qu'il en sort de l'Arabie heureuse. Nous cinglons de ce côté-là, & trouvons en arrivant de grands ports, larges & tranquilles & des fleuves d'une eau claire & argentine qui couloit doucement dans la mer. Les bords estoient couverts de bois odoriferans, où l'on oyoit retentir la musique des oiseaux, qui faisoient un concert avec les Zefirs. Car les feuilles agitées par un doux vent, rendoient un son comme de flûtes douces. On entendoit parmy cela, des voix, ou plutôt des cris de réjouissance, comme dans un festin, ou les uns chantent & les autres dansent au son du flageolet ou de la lyre. Dechargez de tant de merveilles, nous entrâmes à pleines voiles dans le port, où nous ne fumes pas plutôt que les gardes nous lierent avec des chaines de roses & nous menerent vers le Prince, après nous avoir dit qu'on ne nous feroit point de mal, & que nous estions dans l'Isle des bien-heureux qui estoit gouvernée par Radamante. Nous trouvâmes en arrivant qu'il y avoit trois causes à plaider avant la nôtre. La première estoit celle d'Ajax fils de Télamon, pour sçavoir s'il seroit receu en la compagnie des Heros, après s'estre tué luy-même en fureur. La seconde estoit un différent amoureux de Tesée & de Menelâus à qui demeurerait Heleine. Et la troisième, une dispute de presséance entre Alexandre & Annibal. Après beaucoup de contestation, Ajax fut receu, moyennant quelques prises d'ellebore, pour lesquelles on le renvoya à Hippocrate. Heleine fut adjugée à Menelâus, à cause des longs travaux qu'il avoit soufferts pour elle, outre que Tesée avoit d'autres femmes, comme l'Amazone & Ariadne. Alexandre fut pre-

*Derofes,
violetes,
&c.*

*Parce
qu'elle
avoit esté
femme de
l'un & de
l'autre.*

tere

feré à Annibal, & on luy donna un siege à côté du vieux Cyrus. Après cela, nous fûmes ouïs, & l'on nous demanda d'abord pourquoy nous avions osé profaner ces lieux sacrez de nôtre presence mortéle? Sur nôtre réponse l'on nous fit retirer; & Radamante, de l'avis de Caton & d'Aristide, remit à nous punir de nôtre curiosité, après nôtre mort, & cependant, nous permit de voir les raretez du päys, & de nous entretenir avec les bien-heureux. Aussi-tôt nos chaines tomberent d'elles-mêmes, & l'on nous conduisit à la ville, pour assister à leur festin. Nous fumes ravis en entrant de voir que la ville estoit d'or, & les murailles d'émeraude; le pavé marqueté d'ébene & d'yvoire; les Temples des Dieux de rubis & de diamans, avec de grands Autels d'une seule pierre precieuse, sur lesquels on voyoit fumer des Hecatombes. Il y avoit sept portes, toutes de Cinamome, & un fossé d'eau de senteur large de cent coudées, qui n'estoit profond qu'autant qu'il falloit pour se baigner à son aise. Il ne laissoit pas d'y avoir des bains publics d'un artifice admirable, ou l'on ne brûloit que des fagots de canelle. L'édifice estoit de crystal, & les bassins où l'on se lavoit de grands vases de porcelaine pleins de rosée. Du reste, les bien-heureux n'ont point de corps & sont impalpables; Ils ne laissent pas de boire & de manger, & de faire les autres fonctions naturelles. On diroit que c'est leur ame toute seule, revêtue de la semblance du corps; car si on ne les touche, on ne scauroit découvrir qu'ils n'en ont point; Semblables à des ombres droites qui ne seroient pas noires. Ils ne vieillissent point, mais demeurent toujours à l'âge où ils meurent, horsmis que les vieillards y reprenent leur beauté & leur vigueur. Leurs habits sont d'un crêpe fin de couleur de pourpre, filé par des araignées qui sont sans venin, & qui ne font point horreur. Il ne fait jamais nuit dans toute l'Isle, mais le jour n'y est pas fort éclatant, c'est comme une aurore perpetuelle. De toutes les saisons ils ne cōnoissent que le Printems, & de tous les vents que les Zéfirs; mais

la terre est couverte de fleurs & fruits toute l'année, dont la récolte se fait tous les mois, encore dit-on qu'au mois qui porte le nom de Minos, il y a double moisson. Les épis au lieu de bled sont chargés de petits pains semblables à des champignons, si bien qu'on n'est jamais en peine ni de cuire, ni de moudre. Il y a trois cens soixante-cinq fontaines d'eau douce, & autant de miel; & cinq cens d'huile de senteur, mais plus petites; avec plusieurs ruisseaux de lait & de vin. On mange hors la ville dans la plaine d'Elise, à la fraîcheur d'un bois qui l'environne, où l'on est couché sur des fleurs, & les vents portent les viandes. Sur les têtes pendent de grands arbres de crystal, qui portent des verres de toutes sortes, & l'on ne les a pas plutôt pris qu'ils sont pleins de vin. On n'est point en peine de se faire des guirlandes, car les petits oiseaux qui voltigent autour en chantant, répandent sur vous des fleurs, qu'ils ont pillées dans les prairies voisines. D'ailleurs, il s'éleve des nuées de parfum tant des sources de senteur, que du fleuve dont la ville est ceinte, lesquelles s'épreignent à l'aide des vents, & versent sur l'assistance une liqueur tres-precieuse. On ne cesse de chanter pendant le repas, & de reciter de beaux Vers, & particulièrement ceux d'Homere, qui est assis parmy les Heros au dessus d'Ulyse. Les danses sont composées de filles & de garçons, & les maîtres de Musique sont Eunome, Arion, Anacreon & Stesicore, dont le dernier est reconcilié avec Helene. Après qu'ils ont finy leurs chansons, paroît un second chœur de Musiciens, composé de serins & de rossignols, qui avec les Zefirs, font un concert tres-agréable. Mais ce qui fait principalement la felicité des bien-heureux, c'est qu'il y a deux sources, l'une du ris, & l'autre de la joye, dont chacun boit un grand trait avant que de se métre à table, ce qui le tient gay le reste du jour. Disons maintenant ceux qui sont les plus estimez dans cette Isle, & qui tiennent le premier rang parmy les Ombres. Premièrement, les demy-Dieux, & ceux qui se sont signalez au siege de

Troye, horsmis Ajax le Locrien qui est tourmenté, à ce qu'on dit dans les Enfers. D'entre les Barbares, les deux Cyrus, Anacharsis, Zamolxis, & Numa. Des Grecs, Lycurgue, Focion, & Tellus; les sept Sages, horsmis Periandre; Socrate, qui s'entretient ordinairement avec Palamède & Nestor, ou avec de beaux garçons comme Narcisse, Hylas, & Hyacinthe, & l'on dit qu'il est amoureux du dernier, car il luy fait force caresses. Radamante l'a souvent menacé de le mal-traiter, s'il ne quitoit son ironie; mais il a de la peine à s'en défaire, tant il est dangereux de faire de mauvaises habitudes. Je n'y vis point Platon, & comme j'en demandois la cause, on me dit qu'il habitoit sa Republique, & vivoit luy-même selon les Loix qu'il avoit établies. Aristippe & Epicure y sont des premiers, & chacun les veut avoir, parce qu'ils sont de bonne compagnie. Il n'est pas jusqu'à ce pòvre malotru d'Esøpe qui n'y soit, & ils s'en servent comme de boufon. Pour Diogene, on ne le reconoitroit pas, tant il est changé; car il est devenu voluptueux, & a épousé la Courtisane Lays. Il ne fait donc rien tout le jour que chanter & danser, & faire mille extravagances, sur tout quand il a beu. Les Stoïciens en sont bannis, & l'on dit qu'ils grimpent encore sur le còteau, & sont occupez à défricher le chemin de la Vertu. Je n'y vis point d'Academiciens, parce qu'ils delibèrent toujours, & ne se peuvent resoudre; On doute même s'ils croyent des Enfers & des Champs Elysées. Mais, à mon avis, c'est qu'ils craignent le jugement de Rhadamante, parce qu'ils ont voulu ôter toute sorte de jugement, & mettre l'Univers en confusion. Voilà les plus illustres de l'autre monde; mais on y revere principalement Tesée & Achille. Les femmes y sont communes, & en cela ils sont tous Platoniciens. On ne s'abstient pas même de garçons; Il n'y avoit que Socrate qui juroit qu'il ne les touchoit point, encore croit-on qu'il se parjuroit. Après avoir esté deux ou trois jours en ce pays-là, j'aborday Homere, & le priay de me dire

d'où il estoit, parce que c'estoit une des plus grandes questions qui fût parmy les Grammairiens. Il me dit qu'ils l'avoient tellement embrouillé sur ce sujet que luy-même n'en sçavoit plus rien, mais qu'il croyoit estre de Babylone, & qu'on l'y nommoit Tigrane, comme Homere parmy les Grecs, à cause qu'il y avoit esté donné en otage. Je luy demanday en-suite, s'il avoit fait les Vers qu'on rebute? Il me dit qu'oüy; ce qui me fit rire de l'impertinence de ceux qui les veulent retrancher. Je m'enquis aussi pourquoy il avoit commencé son Poëme par la Fureur, & il me dit que cela s'estoit fait sans dessein, & qu'il n'avoit pas fait non plus l'Odyssée avant l'Iliade, comme plusieurs croyent. Pour son prétendu aveuglement, je ne luy en parlay point, parce que je vis bien le contraire. Je luy faisois plusieurs autres demandes, lors qu'il estoit de loisir, & il me répondoit à tout sur le champ, principalement depuis qu'il eut gagné son procès contre Tersite, qui l'accusoit de calomnie; mais il fut renvoyé absous à l'ayde d'Ulyssé qui plaida sa cause. Sur ces entrefaites arriva Pytagore, après avoir achevé toutes ses revolutions, & passé par diverses Metempsychoses; car il avoit esté metamorphosé par sept fois, & doutoit encore s'il se feroit appeller Pytagore ou Euforbe. Il fut fort bien receu, parce qu'il avoit tout un côté d'or. Empedocle vint aussi tout grillé, mais on ne le voulut point recevoir, quelque instance qu'il en fit, de peur qu'il ne fût travaillé de melancolie. Après quelque tems on celebra les jeux qu'on nomme *des Trepassez*, où Achille & Tésée presiderent, celui-cy pour la septième fois, & l'autre pour la cinquième. Il seroit long de rapporter tout ce qui s'y fit, mais Carus de la race des Heraclides, vainquit Ulyssé à la lute, & Epée combatit à coups de poin contre Arie, dont le sepulcre est à Corinte, sans que pas un eût l'avantage. Il n'y a point parmy eux de jeu de Pancrace; Je ne sçay plus qui vainquit à la course; Homere remporta de bien loin le prix de la Poesie; mais Hesiodé aussi fut couronné. La couronne estoit

*Zenodote
& Ari-
starque.*

*A plus
faire.*

faite

faite de plumes de Pæon, & c'estoit le prix de tous les jeux. Comme on en fortoit, la nouvele vint que les enfers s'estoient revoltéz sous la conduite de Falaris & de Busire, accompagnez de Dioméde, de Sciron & de Pityocampte, & qu'ils venoient pour forcer l'Isle des bien-heureux, après avoir rompu leurs fers, & tué leurs gardes. Aussi-tôt Radamante mit les Heros en bataille sur le bord de la mer, sous le commandement de Tesée, d'Ajax & d'Achille; car le second estoit déjà retourné en son bon sens. Après un grand combat, où Achille fit des merveilles, les Heros furent victorieux. Socrate fit bien aussi à l'aile droite, & incomparablement mieux qu'à la bataille de Délie. Aussi eut-il pour recompense un beau jardin au faux-bourg où il tenoit Academie, qu'on apelloit *l'Academie des Morts*. Les vaincus furent renvoyez aux enfers, pour y estre tourmentez au double. Homere a décrit cette guerre comme il a fait celle de Troye, & me donna son livre en partant; mais je le perdís avec le reste de mon equipage. Il commençoit ainsi son Pöeme, *Je chante des Enfers les combats redoutables*. Après la victoire on fit un grand festin selon la coûtume, où l'on ne servit que des féves, c'est pourquoy Pytagore ne s'y trouva point. En-suite, il arriva de nouvelles aventures; Cinyre fils de Scintare nôtre Pilote qui estoit un grand garçon de belle taille, & fort bien fait, devint amoureux d'Heleine, & elle de luy. Leur amour ne put estre long-tems caché; car ils se faisoient mille caresses à table, & quelque-fois après le repas s'égaroient tout seuls dans la forest. A la fin, ils se resolurent de se retirer en quelqu'une des Isles voisines, & gagnerent pour cela trois de nos compagnons sans nous en rien dire, parce qu'ils sçavoient bien que nous ne le trouverions pas bon. Ils prirent la nuit pour l'exécution de leur dessein, & cinglerent en haute mer, sans que personne s'en aperceût. Mais Meneläus s'estant éveillé en sursaut, & ne trouvant plus prés de luy sa femme, se mit à crier, & sautant en bas du liët, ala éveiller son frere Agamemnon, & vint avec luy faire ses

*Anciens
Brigands.*

plaintes à Rhadamante. Le jour venu, ceux qu'on avoit envoyez à la découverte, rapporterent qu'on voyoit un navire fort éloigné; & Rhadamante fit embarquer cinquante Heros sur un vaisseau d'Asphodèle fait tout d'une piece, & les envoya après. Ils firent si grande diligence qu'ils les atteignirent sur le midy, avant qu'ils pûssent prendre terre nulle part, & les ramenerent au port, remorquans leur vaisseau avec des chaînes de roses; car il n'y en a point de plus fortes dans toute l'Isle. Helcine pleuroit & se desesperoit, s'arrachant les cheveux, & baissant la veüe de honte. Rhadamante, après avoir interrogé les coupables, les renvoya aux Enfers pour y estre châtiés de leurs crimes, parce que l'Isle des bien-heureux est exemte de supplices. Il nous fit commandement de partir le lendemain, pour éviter de pareils inconveniens à l'avenir. Je regrettois fort de quitter un si agreable séjour, pour r'entrer dans de nouveaux mal-heurs; mais les Heros me consolerent en me montrant la place qu'ils me donneroient auprès d'eux aprez ma mort. J'alay donc prendre congé de Rhadamante, & le priay de m'enseigner la route que je devois tenir, & de me dire ce qui m'arriveroit par le chemin. Alors me montrant les Isles voisines, Ces cinq là, dit-il, que tu vois toutes en feu, sont celles des Enfers; plus loin est celle des Songes, & en-suite Ogygie, où demeure Calypso; mais tu ne la scaurois encore voir. Quand vous les aurez passées, vous rencontrerez les Antipodes, où vous demeurerez quelque tems parmi les Sauvages; puis vous retournerez en votre pays; après de longues & perilleuses erreurs. Comme il eût dit cela, il arracha une racine de Mauve, & me la presentant, m'ordonna d'y avoir recours dans mon affliction. Il me commanda aussi quand je serois arrivé aux Antipodes, de ne point creuser de feu avec une épée, ni manger de lupins, ou m'aprocher d'un garçon qui eût plus de dixhuit ans; & me dit qu'en obervant bien ces choses, je serois receu dans l'Isle des bien-heureux apés ma mort. Alors je fis

*Raillerie
contre
Pythagore.*

mes préparatifs pour mon départ , & alant dire A-
dieu à Homere, je le priay de me faire un quatrain,
que je gravay sur une colombe près du port ; Il con-
tenoit ces mots :

*Lucien favory des Dieux
Aveu ces hautes destinées,
Et hors des Isles fortunées
Retourne en son päs, joyeux.*

Après avoir demeuré là le reste du jour , & pris congé
des Heros, je partis le lendemain ; & ils me vindrent
conduire jusqu'à mon vaisseau, où Ulysse m'y tirant à
part, me donna une lettre pour Calypso, sans que sa
femme en vit rien. Rhadamante envoya avec nous le
pilote Nauplion, pour empêcher qu'on ne nous arrê-
tât en quelqu'une des Isles voisines, & témoigner
que nôtre dessein estoit de tirer plus loin.

Au sortir de cet air doux & odorant, nous entrâmes
en un puant épais qui distilloit de la poix au lieu de
rosée. On sentoit de loin une odeur de soufre & de bi-
tûme, avec une exhalaison comme de corps morts
qu'on rôtit. Parmi cela retentissoient les coups de
foüet, & le bruit des chaînes, avec les cris des damnez
Nous n'abordâmes qu'à une de ces Isles, qui estoit
toute bordée d'écueils & de precipices, & par dedans
n'estoit qu'une roche seiche & aride, sans eau & sans
aucune verdure. Après avoir grimpé comme nous
pûmes par un sentier rude & épineux, nous arrivâ-
mes au lieu des supplices, qui estoit tout semé de poin-
tes d'épées & de halebardes, & ceint de trois fleuves,
l'un de sang, l'autre de boüe, & le troisième de feu,
mais d'un feu rapide comme un torrent, & sujet aux
tempêtes comme la mer. On y voyoit des poissons
comme des tisons ardents, & d'autres plus petits com-
me des charbons, qu'on nommoit de petites lampes.
On n'y pouvoit aborder que par une porte fort étroite
qui estoit gardée par Timon le Misantrope. Nous y
entrâmes pourtant sous la conduite de nôtre guide, &
vîmes tourmenter plusieurs Rois & particuliers, dont
il y en avoit quelques-uns de nôtre cõnoissance. Ci-
nyre

316 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
nyre y estoit pendu par les parties naturéles, & tout
noircy de fumée. Il y avoit des gens qui nous mon-
troient tout pour de l'argent, & qui discourroient sur
la vie de chacun, & sur la nature du supplice. On tour-
mentoit principalement les menteurs, & ceux qui
avoient imposé à la posterité par leurs écrits fabuleux,
comme Ctesias & Herodote, ce qui me donna quelque
consolation; parce qu'il n'y a guere de vice dont je
me sente moins coupable. Après cela nous sortîmes, ne
pouvans plus souffrir la puanteur, ni l'horreur du lieu,
& prenans congé de nôtre guide, nous retournâmes à
nôtre vaisseau.

VI.
*l'Isle des
Songes.*

Nous n'eûmes pas navigé beaucoup, que l'Isle des
Songes nous apparut, mais obscurément comme les
songes ont accoutumé. Car elle sembloit s'éloigner à
mesure que nous en aprochions; mais enfin l'ayant
atrapée, nous y entrâmes par le havre du Sommeil, &
y descendîmes sur la brune. Elle estoit ceinte tout au-
tour d'une forest de pavots & mandragore, qui estoit
pleine de hibous & de chauves-souris; car il n'y a point
d'autres oiseaux dans toute l'Isle. Il y avoit un fleuve
qui ne couloit que de nuit, & deux fontaines d'une
eau dormante. Le mur de la ville estoit fort haut & de
couleurs changeantes comme l'arc-en-ciel. Elle avoit
quatre portes, quoy qu'Homere n'en mette que deux;
Les deux premieres regardoient la plaine de la non-
chalance, l'une de fer & l'autre de terre, par où sortent
les songes affreux & melancholiques; les deux autres
sont tournées vers le port, l'une de corne & l'autre
d'yvoire, qui est celle par où nous entrâmes. Le Som-
meil est le Roy de l'Isle, & son Palais est à main gau-
che en entrant. A main droite est le Temple de la Nuit,
qui est la Déesse qu'on y adore; & en suite, celui du
Cocq. Le Sommeil a sous lui deux Lieutenans, Tara-
xion & Plutoclés, engendrés de la fantaisie & du neant.
Au milieu de la place est la fontaine des Sens, qui a
deux Temples à ses côtez, l'un du Mensonge & l'au-
tre de la Verité. C'est là qu'est l'Oracle & le Sanctuaire
du Dieu, dont Antifon l'Interprete des songes est le
Pro-

Profete, & a obtenu cette grace du Sommeil. Tous les habitans de l'Isle sont differens, les uns beaux & de belle taille, les autres petits & contrefaits; Ceux-cy riches à ce qui paroît, & vêtus d'or & de pourpre comme des Rois de Comedie; Ceux-là goux & mendians, & tout couverts de haillons. Nous en vîmes plusieurs de nôtre cõnoissance; qui nous conduisirent chez-eux, & nous traiterent splendidement, & après la bonne chere nous firent tous Rois & Princes à nôtre départ. Quelques-uns nous menerent en nôtre pais, & nous ramenerent le même jour. Nous demeurâmes là trente nuits; car on ne conte point autrement; & tout ce tems-la nous ne fîmes que manger & dormir; mais à la fin, éveillez par un coup de tonnerre, nous gagnons le navire, & quitons le port.

Trois jours après nous arrivâmes en l'Isle d'Ogygie, où avant que d'aborder je décachetay la lettre d'Ulyffe, de peur que ce fourbe ne nous eût fait quelque supercherie, & n'y trouvoy que ces mots: LETTRE D'ULYSSE A CALYPSO. *Je ne vous eus pas plutôt quittée que je fis naufrage, & ne me sauvay qu'à peine, à l'aide de Leucothée, en la contrée des Feaques. Comme je fus de retour chez moy, je trouvoy ma femme galantisée par des gens qui mangeoient mon bien; & après les avoir tuez, je fus assassiné par Telegone que j'avois eu de Circé. Maintenant, je suis en l'Isle des Bien heureux, où je regrette les plaisirs que nous avons eus ensemble, & voudrois estre toujours demeuré avec vous, & avoir accepté l'offre que vous me faisiez de l'immortalité. Si je puis donc m'échaper, soyez assurée de me revoir. Adieu.* Il ajoûtoit à cela quelque chose en nôtre faveur. Nous n'eûmes pas esté fort loin que je trouvoy la grôte de Calypso, telle qu'Homere la décrit, où elle travailloit en tapisserie. Elle n'eut pas plutôt leu la lettre qu'elle se prit à pleurer, & nous pria d'entrer chez elle, où elle nous traita magnifiquement, & nous fit diverses questions pendant le trepas, s'enquerant fort si Penelope estoit aussi belle & aussi chaste que la Renommée la publioit. Nous luy répondîmes ce que nous

V.

*Avantures
extra-
vagantes.*

*Ou, en
lainq.*

318 L'HISTOIRE VÉRITABLE,
nous jugeames qu'elle auroit de plus agreable; & après avoir pris congé d'elle, nous retournâmes à nôtre vaisseau, & passâmes la nuit sur le rivage. Le lendemain dès le matin nous fîmes voile par un grand vent, & après avoir esté batus de la tempête deux jours entiers, au troisiéme nous fûmes attaquez par des Barbares qui navigeoient sur de grandes citrouilles longues de six coudées. Car lors qu'elles sont seiches ils les creusent, & se servent des grains au lieu de pierres dans le combat, & de feuilles au lieu de voile, avec un mât de roseau. Après un rude combat, nous vîmes paroître sur le midy d'autres Pirates que ceux-cy n'eurent pas plûtôt aperceus, qu'ils nous quitterent, pour les aler rencontrer, parce que c'estoient leurs ennemis. Aussi-tôt nous mîmes la voile au vent, & cinglâmes en haute mer, sans sçavoir qui remporta l'avantage; mais il y avoit apparence que les derniers seroient les maîtres. Car outre qu'ils estoient en plus grand nombre, leurs vaisseaux estoient plus forts, étans faits de la moitié d'une coque de noix, qui sont grosses & dures en ce pais-là, & longues à proportion. Comme nous les eumes perdu de veüe, nous pensâmes nos blesez, & nous tinmes sur nos gardes de peur de surprise. Ce ne fut pas en vain; car avant le coucher du Soleil nous fûmes attaquez par quelques vingt hommes, qui estoient à cheval sur des Daufins, lesquels sautoient & hannissoient comme des chevaux. Lors qu'ils furent près de nous ils se separerent en deux bandes, & nous en fermans au milieu, nous lancerent des yeux de cancre, qui estoient gros comme des œufs d'Autruche, dont ils faillirent à nous assommer. Nous les repoussâmes à coups de trait jusques dans leur Isle, qui estoit deserte & sterile, ce qui les contraignoit à faire le métier de Corsaires. Sur le minuit qu'il faisoit grand calme, nous rencontrâmes un nid d'alcyons d'une si prodigieuse grandeur, que la Mere faillit à nous submerger, du seul vent de son aile, & nous le prenions d'abord pour un écueil. Après l'avoir reconnu nous y descendîmes, & trou-

vâmes qu'il estoit fait de grands pins tous entiers, & contenoit bien cinq cens œufs, dont le moindre estoit plus gros qu'une pipe de malvoisie. Les petits estoient prests à éclore, & on les entendoit déjà crier dans la coque. Comme nous fûmes un peu éloignez, il nous arriva divers prodiges. Car l'oïseau qui estoit peint sur la poupe de nôtre navire, commença à chanter, & à déployer les aïles; nôtre Pilote, qui estoit chauve, devint tout à coup chevelu, & l'arbre de nôtre vaisseau jeta des fruits & des branches. Etonnez de tant de merveilles, & prians les Dieux de détourner ces prodiges, nous n'eûmes pas fait beaucoup de chemin, qu'il nous en arriva encore de plus grands. Nous vîmes une forest de Pins & de Cyprés qui flotoient sur l'eau sans racine. Nous pensions d'abord que ce fût la terre ferme, mais en abordant nous trouvâmes ce que j'ay dit. Cependant, comme nous n'y pouvions descendre, ni passer à travers, à cause de l'épaisseur, ou reculer parce que le vent estoit contraire, nous tirâmes nôtre navire en haut, à force de cables, puis haussâns les voiles, coulâmes sur le faïste qui estoit touffu, comme sur de la glace. Cela me fit souvenir du Poëte Antimaque, qui apelle la mer *Bôcagere*. Lors que nous eûmes passé la forest qui n'estoit pas fort profonde, nous descendîmes nôtre navire comme nous l'avions monté, & navigeâmes sur une mer claire & unie jusqu'à ce que nous arrivâmes à un precipice. Car les eaux se separans en deux, laissoient au milieu un abyme, où nous faillîmes à tomber; Mais nous pliâmes en hâte les voiles, & après avoir jeté la veüe de tous côtez, nous aperceumes comme un pont d'eau qui joignoit la superficie des deux mers, & passâmes dessus dans un autre Ocean.

*Ou, entre-
lief.*

*Ou, la na-
vigation.*

VI.

Autres

*avantu-
res extra-
vagantes.*

C'estoit une mer douce & paisible, où nous découvriâmes d'abord une petite Isle qui estoit facile à aborder, & y descendîmes pour faire aiguade, & prendre des vivres. Nous trouvâmes de l'eau aisément; mais comme nous cherchions des vivres, nous oüymes des mugisse-

mugiffemens assez proches, & y accourûmes pensans que ce fût un troupeau de vaches; mais en arrivant, nous vîmes que c'estoient des Sauvages, qui avoient la tête de Taureau, comme on peint parmi nous le Minotaure. Nous voulûmes prendre la fuite, mais ils nous poursuivirent de si près, qu'ils prirent trois de nos compagnons, le reste se sauva à la course. Lors que nous fûmes arrivez à nôtre vaisseau, chacun s'arma en diligence pour tirer vengeance de cette injure, & r'avoir nos camarades, mais en arrivant nous trouvâmes qu'ils les mettoient en pieces, & se les distribuoient cômme des morceaux de viande. Nous donnons dessus de furie, en tuons cinquante, & en faisons deux prisonniers. Comme nous n'avions rien à manger, plusieurs estoient d'avis de les traiter comme ils avoient fait nos gens, mais nous trouvâmes plus à propos de les garder, pour en avoir ce qui nous faisoit besoin. Nous les changeâmes donc contre du fromage, des poissons secs, & des légumes, outre quelques cerfs que ces Sauvages nous donnerent, qui n'avoient que trois pieds, parce que ceux de devant s'unissoient en un. Après avoir demeuré là un jour, pour nous remettre du travail de la mer, nous en partîmes par un bon vent, & n'eûmes pas fait beaucoup de chemin que nous vîmes nager force poissons, & voler quantité d'oiseaux, comme quand on approche de terre, ce que nous reconnumes à plusieurs autres signes. Nous vîmes là de plaisans nageurs; C'estoient des gens couchez sur le dos avec un bâton entre les jambes, qui servoit comme de mât, où estoient attachée une petite voile qu'ils conduisoient avec la main, & vogoient ainsi sur l'Océan. D'autres estoient assis sur des lieges, & traînez par des dauphins qui les promenoient comme en carrosse sur l'eau. Ils ne nous firent point de mal, mais s'approchans de nous admiroient nôtre façon de naviger autant que nous faisons la leur. Sur le soir nous abordâmes en une petite Isle habitée par des femmes qui avoient le pied d'ânon; mais du reste estoient tres-belles & vêtues en

Courtisanes, avec de longues robes traînantes pour cacher leur défaut, ce qui nous empêcha de le découvrir d'abord. Elles nous reçurent fort bien, & nous menerent chez-elles; mais je n'y allois qu'en tremblant, & me défois de leurs careffes. Et de fait, j'aperceus chez l'une, en entrant, des carcasses & des ossemens de morts, ce qui m'obligea à me tenir sur mes gardes; & à prendre ma racine de Mauve selon l'ordre de Rhadamante, pour la prier de m'assister en cette occasion. Après metant l'épée à la main, je me saisis de mon hôtesse, & la contraignis de me dire qui elles estoient. Elle m'avoua qu'elles estoient des femmes marines qui égorgoient les étrangers après avoir eu leur compagnie, & les mangeoient. Aussi tôt l'ayant liée je montay sur le haut de la maison & apellay mes camarades, qui ne furent pas plutôt venus, que je leur contay ce qu'elle m'avoit dit. Comme elle les aperceut elle se changea en eau, mais trempant mon épée dedans, je la retiray toute sanglante. Après, nous nous en courumes à nôtre navire, & levant les voiles, cinglâmes en haute mer, tant que nous découvrimus à l'aube du jour les Antipodes. Nous commençâmes alors à faire des actions de grâces aux Dieux, & à deliberer de ce que nous avions à faire. Les uns estoient d'avis de prendre terre, & de nous rembarquer aussi-tôt pour tâcher de regagner nôtre patrie, puisque nous avions rencontré ce que nous cherchions: Les autres de laisser nôtre vaisseau sur le rivage, & entrer plus avant en terre ferme pour découvrir le päys & les mœurs des habitans. Dans cette contestation il s'éleva tout à coup une tempête qui brisa nôtre navire, & chacun se sauva comme il pût avec ses armes & ce qu'il avoit de meilleur. Voilà ce qui m'arriva dans mon voyage du nouveau Monde; Je décriray aux livres suivans les merveilles que j'y ay veües.

Le supplément de cette Histoire est à la fin du second Volume.

LE MEURTRIER DU TYRAN.

DECLAMATION.

Un homme monte au Palais pour tuer le Tyran, & ne le trouvant point, tue son fils, & luy laisse son épée au travers du corps. Le Tyran de retour arrache l'épée, & s'en tûe de desespoir. Le Meurtrier demande le prix proposé à celui qui tueroit le Tyran. On luy conteste. Voicy ce qu'il dit.

MESSIEURS, Je ne demande qu'une récompense du meurtre de deux Tyrans, quoy que je sois le seul de tous ceux qui ont fait de semblables actions, qui en ay tué deux d'un seul coup, l'un de ma main & l'autre de celle du desespoir. C'est donc moy qui ay mis fin à la tyrannie; C'est mon épée qui a tué les Tyrans, je n'ay fait que changer la façon du meurtre, & tuer moy-même celui qui se pouvoit défendre, & l'autre par l'affection qu'il portoit à son fils. Cependant je devrois donc rapporter double récompense, voici qu'on m'en conteste une, & je suis sur le point de perdre le fruit de mes travaux, par la malice ou la jalousie d'un particulier, & d'estre le seul mécontent parmi l'alegresse publique. On viole pour moy les loix que j'ay conservées, & ce n'est pas tant pour l'amour du bien public, comme on le veut faire croire, que par celui qu'on porte aux Tyrans, puis-qu'on veut venger leur mort sur celui qui en est l'auteur. Mais pour mieux comprendre la grandeur de mon bien-fait, & de vôtre délivrance, repassez un peu dans vôtre esprit les maux que vous avez soufferts de la tyrannie. Vous n'estiez pas comme les autres qui n'ont qu'un Tyran, vous en aviez deux; l'un déjà vieil & cassé, que l'âge avoit rendu inhabile aux voluptez; l'autre jeune & vigoureux; & en estat de faire mille crimes. En un mot, la domination du Pere estoit beaucoup plus suportable que celle

celle du fils; puis qu'il n'estoit, ni si violent dans ses passions, ni si rude dans ses châtimens, ni si ardent dans ses convoitises. On disoit même qu'il n'estoit pas enclin de son naturel à la cruauté, mais qu'il y estoit porté par son fils, qu'il aymoit uniquement, comme il l'a montré à la mort, Aussi luy obeïssoit-il en tout & par tout, & n'estoit que l'executeur de ses volontez. Car encore qu'il portât le nom & le titre de Souverain, c'estoit son fils qui regnoit, & il estoit en quelque sorte le Tyran de son Pere, comme son Pere estoit le nôtre. C'estoit luy qui ravissoit nos enfans & qui violoit nos femmes; C'estoit luy qui pilloït & qui saccoït nos maisons; les exils & les tourmens estoient le fruit de son ambition & de ses vengeances. Car lors que les passions des hommes sont autorisées du nom du Prince, elles n'ont aucunes bornes. Mais ce qui nous fâchoit le plus, c'estoit de voir qu'il estoit l'arcaboutant de la Tyrannie, & que par son moyen elle devenoit éternelle. Après la mort du Tyran, il reste encore quelque esperance de sortir de servitude; mais les plus sages desespoïent à jamais de liberté, voyans un successeur, qui empêchoit les plus genereux de rien entreprendre. Toutes ces difficultez pourtant, n'ont point étonné mon courage, & sans considerer le peril, je l'ay affronté tout seul, non pas tout seul neantmoins, puisque j'avois avec moy ma fidele épée. Je n'ay point craint d'acheter au prix de ma vie vôtre liberté; car il n'y a point d'aparance de dire la mienne, veu qu'il ne me restoit aucune esperance d'en échaper. Après avoir donc tué une partie des Gardes, & repoussé l'autre; après avoir franchi tous les obstacles qui s'opposoient à mon passage, je marchay droit au fort de la Tyrannie, & tuay de plusieurs coups celuy qui se pouvoit défendre; & lors que je vis par sa mort vôtre délivrance achevée je creus qu'il n'estoit pas digne de mon courage d'ataquer un vieillard foible & sans défense, & luy laissay faire à luy-même une action qui m'eût deshonoré en la faisant. Je viens donc tout ensemble,

vous annoncer & vous apporter la liberté. Goûtez en paix le fruit de mes dangers & de ma gloire. Le Palais est abandonné, il n'y a plus de Tyran. Vivez désormais selon vos loix, & administrez la justice comme auparavant. Vous devez tout ce que vous avez à mon courage & à mon épée, ne leur déniez pas une juste récompense. Ce n'est pas que je ne sçache bien que la Vertu n'a point d'autre récompense qu'elle même; mais vous ne devez pas deshonorer une si belle action par une lâche ingratitude, de peur quelle ne paroisse moindre si elle n'est couronnée. Mais que dit encore celuy qui s'oppose à un si juste dessein? Que je n'ay pas tué le Tyran? Je luy demanderois volontiers, s'il reste encore quelque chose à faire? si ce n'est pas moy qui ay monté au Palais, repoussé les Gardes, tué le fils de ma main, & le Pere de mon épée? Y a-t-il quelqu'un encore qui commande, qui menace, & qui tyrannise? Quelqu'un des Tyrans est-il échappé? Rien de tout cela. La ville est en paix, la liberté recouvrée, les loix rétablies, la Tyrannie abatüe. Maintenant la pudicité triomfe, les meres & les marys sont sans crainte, la ville celebre sa délivrance. Qui est cause de tout cela? Que quelqu'un se montre? Je luy cede cet honneur? Que si personne ne paroist, pourquoy refuse-t-on à ma valeur le prix quelle a merité, tandis que l'on en jouït? Mais quoy? les loix ne promettent la récompense qu'à celuy qui a tué le Tyran; & ce n'est pas moy qui l'ay tué; c'est luy-même? Et qu'importe que je l'aye tué de ma main ou de la sienne? Cela ne revient il pas à un, & n'ay-je pas accompli le dessein du Legislateur, qui estoit d'abolir la Tyrannie, si j'ay tué celuy sans qui le Tyran ne pouvoit vivre? Ne regardez pas, Messieurs, comme il est mort, mais qui est cause de sa mort; car c'est ce qui a merité la récompense. Et qui en est cause que moy? Si je l'avois tué par la faim ou par le poison, me pourroit-on disputer le prix, sous ombre que je ne l'aurois pas tué de ma main? Faut-il s'attacher aux formes, quand on a l'efet qu'on desire? & dans une cause si favorable

vorable deniera-t-on la reconnoissance à son bienfaiteur, par une interpretation trop scrupuleuse; Il me souvient que nos loix, si je ne les ay oubliées depuis qu'elles ne sont plus en usage, condamnent à la mort l'auteur, aussi bien que l'exécuteur du crime. Il s'en suit donc par la regle des contraires, que celui qui fait une bonne action, soit par soy-même ou par l'entremise d'autrui, merite une égale recompense. Car on ne peut pas attribuer ce que j'ay fait au hazard, ni dire que l'évenement n'a pas répondu à mon dessein. Eusse-je laissé là le plus foible pour m'attaquer au plus fort, pouvois-je redouter ce qui n'estoit point à craindre, après avoir executé ce qu'il y avoit de plus perilleux? Dira-t-on que celui qui est mort n'estoit pas le Tyran, parce qu'il n'en portoit pas le nom? Ne sçait on pas bien qu'il estoit plutôt le seul Tyran, puis qu'il estoit la seule cause de la Tyrannie? D'ailleurs, le Tyran luy-même est mort, de quoy vous plaignez-vous, & pourquoy demandez-vous encore quelque chose après le recouvrement de votre liberté? Vous voyez que la Loy se contente de la fin, sans éplucher trop curieusement les moyens? pourquoy voulez-vous estre plus habiles que le Legislatteur? Si quelqu'un avoit chassé le Tyran, vous luy accorderiez la recompense comme à votre Libérateur, quoy qu'estant chassé il pût encore revenir? maintenant non seulement le Tyran est mort; mais la Tyrannie est éteinte. Considerez, je vous prie, cette action, depuis le commencement jusqu'à la fin, pour voir si j'ay obmis quelque chose de mon devoir. Vous m'avouerez qu'il falloit bien de la resolution & de l'amour de la patrie, pour se presenter à une mort toute certaine, & entreprendre seul de tuer un Tyran au milieu de son Palais & de ses Gardes? Si je ne l'avois qu'entrepris sans le mettre en execution, je meritois quelque recompense? Mais je ne dis pas, Je l'ay entrepris; Je dis je l'ay executé; J'ay affranchy mon pays, J'ay rétably le gouvernement populaire. Tout ce qu'il y avoit de dif-

ficile à l'entreprise, je l'ay fait & accompli de ma main: Car la difficulté n'estoit pas à tuer un vieillard, qui ne se pouvoit defendre; mais à démolir les rempars de la Tyrannie; à forcer son Palais, à tuer ses Gardes, à défaire sa force, son tout, son soutien. Desire-t-on quelque chose de moy, après cela? Ne suis-je pas tout sanglant? N'ay-je pas fait le coup fatal du recouvrement de notre liberté? Si dans ce glorieux dessein j'avois seulement tué un des Ministres du Tyran, je meriterois quelque salaire? Mais ce n'est pas son serviteur que j'ay tué, c'est son fils; le plus insupportable de tous les Tyrans, la seule cause de tous nos maux, & celui qui ne nous ravissoit pas seulement la liberté, mais l'esperance. Quand il n'y auroit que celui-là de mort, & que l'autre seroit encore en vie, si je vous demandois la recompense, vous auriez de la peine à me répondre, & votre conscience me l'accorderoit, si votre justice me la vouloit dénier. Car si je vous disois, voulez vous que le Pere soit mort, & que le fils soit vivant, vous répondriez que vous aymez mieux que ce soit le fils qui soit mort, parce que c'estoit le plus redoutable. C'est donc une marque que j'ay plus fait, que si j'avois tué le Tyran, & cependant vous m'en refusez la recompense. Mais je soutiens que j'y fais ce que la loy desire, & que j'ay tué le Tyran, non pas de ma main, mais de la sienne; non d'un seul coup, comme il eût bien voulu après tant de crimes, mais de mille morts; en voyant devant ses yeux tout percé de coups, son fils, son espoir, son amour, celui qu'il destinoit pour son successeur, & qu'il souhaitoit seul de laisser en vie. Voilà les coups qui l'ont tué; voilà les coups que peut recevoir un Pere; voilà une mort digne de sa vie. Car un Tyran n'est pas digne de mourir tout d'un coup, il faut qu'il sente la mort pour punition de ses crimes; autrement ce luy seroit une faveur plutôt qu'un supplice. Mais celui-cy outre l'affection de pere, aymoit encore son fils par interest, comme celui sans lequel il ne pouvoit subsister, estant exposé de tous côtez aux embûches & aux injures. Quand l'affection

fection donc qu'il portoit à son fils ne l'eût pas obligé à se tuer, le desespoir l'eut fait mourir, n'estant plus en assurance après sa mort. Voila les forces que j'ay armées contre luy, & le fer avec lequel je l'ay tué. Il est mort par moy, sans enfans, sans apuy, sans esperance: Il a mené un dueil qui veritablement n'a pas esté long, mais qui a esté grand. Enfin, ce qui est le plus cruel & le plus juste pour un Tyran, il s'est donné la mort à luy-même. Qu'on me montre l'épée qui a fait un si beau coup? Quelqu'un dit-il que c'est la sienne? O compagne de ma gloire, on te méprise après une si belle action! on te croit indigne de recompense: Quand je ne la demanderois que pour toy, après avoir servy au meurtre de deux Tyrans, on ne te la pourroit dénier sans injustice? mais combien est-elle plus deüe à celuy qui t'a employée contre l'un & qui t'a prestée à l'autre pour se défaire? Vous la devez donc conserver dans vos Archives comme le gage & l'instrument de vôtre liberté. Elle vous doit estre en veneration comme une chose divine & sacrée. Representez-vous maintenant ce qu'a pu faire & dire le Tyran avant sa mort. Comme je perçois le fils de plusieurs coups, & que je le bleissois à dessein aux endroits qui pouvoient plus toucher le Pere, il commença à l'appeller; non pas à son aide, car il ne le pouvoit plus secourir, mais à sa vengeance. Je me retiray alors pour luy laisser achever le reste. Lors qu'il fut arrivé & qu'il eut veu son fils unique aux abois, Ha! mon fils, s'écria-t-il, je suis perdu, ta mort met fin à ma vie. Où est ton meurtrier? Qu'il m'acheve. A qui me garde-t-il? méprise-t-il ma vieillesse, ou s'il me veut faire mourir d'une longue mort? Non, c'est qu'il sçait qu'il m'a déjà tué en ta personne. En disant cela il demande une épée parce qu'il n'en portoit point, n'ayant rien à craindre tandis que son fils seroit en vie, & trouvant la mienne, il l'arrache du cœur de son fils où je l'avois laissée à dessein, & s'écrie, O épée, il est tems que tu me consoles après m'avoir affligé. Vien tarir la source de mes larmes; Vien m'enlever à ma

tristesse ; Vien ayder ma main tremblante à me délivrer des maux que j'endure. Pleût à Dieu que tu m'eusses trouvé le premier ; je fusse mort laissant un héritier de mon sceptre & de ma douleur, qui eût affermé ma vengeance & la sienne. Mais maintenant je meurs sans consolation. Après avoir dit cela il se donna de mon épée à travers le corps, outré de regret & de dépit, & fut contraint de redoubler plusieurs fois. Combien de coups grands Dieux ! combien de douleurs ! combien de morts ! combien de supplice ! combien de recompenses dues & méritées ! Enfin, vous avez veu le fils étendu, tout robuste & vigoureux ; le Pere veauté dans son sang, victimes que mon bras a immolées à vôtre salut. Mon épée est encore auprès pour servir de témoin de sa gloire & de la mienne. La vengeance eût esté moindre, si la chose se fut passée autrement. Le danger a esté pour moy seul, la gloire & le profit pour vous tous. J'ay joué le premier personnage de la Tragedie, le fils le second, le Pere le troisiéme mais mon épée a tout fait.

LE FILS DESHERITÉ.

DECLAMATION.

Un fils desherité par son Pere apprend la Medecine, & le guerit comme il estoit devenu furieux. Le Pere le rappelle à sa succession ; mais voyant qu'il ne vouloit pas guerir sa belle-Mere qui estoit tombée malade de la même maladie, il le desherite tout de nouveau. Voicy ce que le fils dit pour sa defence.

CE n'est pas une chose nouvelle, Messieurs, de voir mon Pere en fureur renoncer aux sentimens de la Nature. Ce qui est de nouveau, c'est qu'il veut étendre son pouvoir sur la Medecine, la rendre esclave de ses passions, & la punir en quelque sorte en ma personne, à cause qu'elle ne peut pas executer
tout

tout ce qu'il desire. Car qui a-t-il de plus étrange, que de me vouloir obliger à suivre les regles de son caprice, plutôt que celle de mon Art, dans la cure des maladies? Pleût à Dieu, Messieurs, que la Medecine pût guerir, non-seulement la fureur, mais la colere, mon pere ne retomberoit pas si souvent, & je ne serois pas maintenant en peine de me defendre. Mais depuis sa guerison sa colere s'est augmentée du débris de sa fureur, & ce qui est de plus cruel, c'est qu'il n'est malade que pour moy seul & se porte bien pour tous les autres. Il me desherite pour la seconde fois, & l'on diroit qu'il ne m'a rapellé que pour me chasser plus honteusement. N'est-ce pas là une belle recompense, pour l'avoir guery d'une maladie incurable? Car, Messieurs, je n'ay point atandu son commandement, je le suis venu guerir volontairement lors que j'ay creû le pouvoir faire, quoy que j'eusse receu de luy la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir. Quelle aparance donc maintenant qu'il m'a rapellé à sa succession que je luy voulusse desobéir, si ce qu'il desire de moy estoit en mon pouvoir? Mais pourquoy veut-il que je hazarde ma reputation pour un mal qui est sans remede? Pourquoy veut-il que s'il arrive quelque accident, comme il en survient de grands dans les maladies, on me puisse imputer un crime, & me rendre responsable des evenemens qui sont au pouvoir de la fortune? Que ne fera-t-il point si je ne reüssis pas, qu'il me desherite avant que d'avoir rien fait; Veritablement j'ay regret de voir malade une personne qui luy est chere, & suis fâché que la foiblesse de mon art ne puisse rien sur la grandeur de sa maladie; Mais je ne me veus pas perdre pour travailler vainement à la sauver, & il me semble que je n'ay pas mérité qu'on me desherite pour ne vouloir pas tenter une chose inutile, au prejudice de ma reputation, ni entreprendre ce dont je ne puis venir à bout. Cependant, il est aisé de voir par là le peu de raison qu'il a eu de me desheriter la premier fois, puisqu'il me desherite la seconde

pour un si foible sujet. La liberté avec laquelle je suis acouru à son secours après mon exheredation, fait assez voir que j'ay gardé le sentiment de fils, lors qu'il avoit perdu celuy de pere. Mais il est tems de répondre à ses objections. Car je ne veus pas qu'il me puisse apeller enfant perdu & desobéissant avec quelque couleur? Lors qu'il me chassa de chez luy je creus que je ne me pouvois mieux défendre de ses reproches & justifier mon innocence, qu'en vivant de sorte, qu'il ne pût trouver à redire à ma conduite; si bien que je ne hantay que d'honêtes gens, & ne m'adonnay qu'à choses honêtes. Car je me doutois bien qu'estant irrité contre moy, il ne manqueroit pas de m'imputer quelque crime pour se justifier, & déjà plusieurs jugeoient par la violence de sa colere qu'il n'estoit pas éloigné de la fureur. Pour le pouvoir donc servir quelque jour utilement, s'il avoit besoin de mon secours, j'apris la Medecine, & entrepris de grands voyages pour m'instruire en cette profession. A mon retour, je trouvay ce que j'avois apprehendé, mon pere furieux, & abandonné des Medecins, qui ne cõnoissoient pas la cause de son mal. En cette extrémité, sans me souvenir de l'injure qu'il m'avoit fait, ni atandre qu'il me rapelât en l'estat où il estoit, je fis ce qu'un bon fils devoit faire, & rejetay la cause de son mauvais traitement, plutôt sur les principes de fureur qui estoient alors incõnus, que sur le défaut d'affection. Je ne luy donnay d'abord aucun remede, pour ne point choquer les maximes de nôtre Art, & les preceptes des Anciens, qui veulent qu'on découvre la cause du mal avant que de travailler à le guerir, & qu'on prêne garde s'il n'est point de ceux qu'on nomme incurables, pour ne point perdre son tems & sa peine, & hazarder sa reputation. Comme j'eus donc remarqué qu'il restoit encore quelque esperance; & que le mal n'estoit pas sans remede, j'entrepris sa guerison, contre l'avis de plusieurs qui craignoient que s'il en mesarrivoit on ne m'imputât sa mort. Ma belle-mere estoit presente toute craintive;

non qu'elle se defiât de moy, mais du succès, à cause de la grandeur de la maladie, dont elle sçavoit toutes les causes & les symtômes. Enfin les Dieux benirent les remedes, mon pere retourna en convalescence, & reconnoissant l'obligation qu'il m'avoit, me rapella à la succession, sans prendre l'avis de personne, & me nommoit par tout son sauveur. Aussi chacun me combloit de benedictions & de loüanges, & ma belle-mere ne pouvoit dissimuler la joye qu'elle avoit, de voir son mary guery contre son atante, & contre l'opinion de tout le monde. Mais comme l'action de mon pere fut approuvée de tous les honêtes gens, je remarquay quelque secret mécontentement dans le visage de quelques-uns, à qui mon exheredation estoit plus avantageuse que mon rapel.

Sur ces entrefaites ma belle-mere tombe malade avec toutes les marques d'une maladie incurable. Car ce n'estoit pas une simple fureur, mais un mal qui paroïssoit couvé dés long-tems, & qui ne la tourmentoit jamais plus qu'à la veüe du Medecin, & luy redoubloit quand elle en entendoit seulement parler, qui est la marque d'une grande malignité. Je fus donc bien fâché de voir que je ne la pouvois secourir, & que tous mes remedes seroient inutiles. Mais mon pere sans s'enquerir de la grandeur du mal ni de son origine, veut contre les principes de mon Art que j'en entreprenne la guerison, & sur mon refus s'emporte contre moy, & impute mes excuses à malice; Comme je me veus justifier il s'irrite davantage, ainsi que font ceux qui sont bien en colere. Mais je luy veus répondre icy, tant pour ma defence que pour celle de la Medecine, & je commenceray d'abord par les loix qui ne luy donnent plus le même pouvoir qu' auparavant. Car comme le Legislatteur sçavoit que plusieurs se laissoient transporter à la colere pour de tres-foibles sujets, & sur le raport d'une femme ou d'un valet, faisoient des choses dont ils se repentoient après tout à loisir, il n'a pas voulu donner aux peres une puissance absolüe, & sans limites, mais a étably
des

des Juges pour examiner les causes de l'exheredation, & empêcher qu'ils ne pûssent opprimer leurs enfans injustement. Il ne veut donc pas qu'on les condamne sans les ouïr ni entendre leur défenses. Mais avant que de venir là, Considérez, Messieurs, s'il a encore droit de me desheriter, & si cette faculté n'est point consommée par la premiere exheredation. Car comme il ne m'a engendré qu'une fois, il semble qu'il n'a pouvoir de me desheriter qu'une fois, encore faut il que ce soit pour des causes leg-times, parce que son autorité n'est point infinie, & qu'il ne faut pas rendre les Loix esclaves de la passion des hommes. Il estoit à propos de donner une fois au pere cette liberté; mais depuis que par un acte autentique il avoüe un enfant pour sien & aprouve sa conduite, il est obligé de persister en son jugement; sans pouvoir changer à toute heure, ni abuser du pouvoir que les Loix luy donnent. Car le Législateur pourroit dire; s'il estoit méchant & digne d'estre desherité, pourquoy le rapeliez vous? faut-il se moquer des Loix, & vouloir qu'elles condamnent ou absolvent vôtre fils selon que bon vous semblera. Ne permettez donc pas, Messieurs, que celui qui a condamné son premier jugement par mon rapel, me desherite une seconde fois, & reprenne la puissance paternelle, dont il a déjà une fois usé avec tant d'injustice. Il est permis d'appeller des jugemens, où l'on tire au fort les Juges; mais quand on est tombé d'accord soy même d'un juge, il faut acquiescer à sa sentence, parce qu'on ne s'en doit prendre qu'à soy-même si l'on a mal choisi. Il est donc loisible au pere par les Loix de la Grece de prendre ou laisser le fils que la Nature luy a donné; mais après l'avoir jugé digne de son alliance & de sa succession, je soutiens qu'il ne luy est plus permis de le faire, & qu'il faut qu'il demeure dans sa premiere resolution, sans s'en pouvoir départir à sa fantaisie. Carce n'est pas icy une simple exheredation, mais une abdication comme on l'appelle, par laquelle on ne se contente pas de desheriter un fils, mais on le desavoüe, & l'on ne le reconoit plus

pour sien. Il est juste que vous soyez mon pere, puisque vous l'avez ainsi ordonné, ainsi retolu, ainsi confirmé. Quand je ne serois pas vôtre fils par Nature, mais par adoption, vous n'auriez pas le pouvoir que vous pretendez; car ce qui vous estoit libre d'abord, ne l'est plus lors que vous vous estes une fois déterminé. Combien plus en celuy qui estant nai vôtre fils, l'est devenu une seconde fois par vôtre jugement. Si j'estois né vôtre esclave, & que vous m'eussiez mis en liberté, il ne vous seroit pas libre de me rapeller à la servitude. Car les Loix veulent que les choses une fois ordonnées demeurent en leur vigueur.

Mais, Messieurs, pour venir à une autre raison, considerez, je vous prie, quel est le fils qu'il rebute. Je ne diray pas que lors qu'il me desavoüa j'estois sans sçavoir, & que depuis je me suis rendu considerable en ma profession. Que j'estois alors jeune, & que je suis à cette heure en un âge exempt des fautes de la jeunesse. Mais lors qu'il me chassa la premiere fois il n'avoit receu de moy aucune faveur; Maintenant il chasse son bien-facteur, à qui il ne peut nier qu'il ne soit redevable de son salut. Quelle ingratitude de desheriter celuy qui l'a guerri, lors qu'il ne luy estoit plus rien, & l'a traité de Pere, lors qu'il n'estoit plus son fils? D'ailleurs, le service que je luy ay rendu n'est pas un service vulgaire; car encore qu'il ne sçache un pas en quel estat il estoit alors, Vous sçavez tous, ce qu'il disoit, ce qu'il faisoit, ce qu'il souffroit, lors que je le suis venu guerir; & comme estant abandonné, s'il faut ainsi dire, des Dieux & des hommes, jel'ay mis en estat de se pouvoir presenter en Justice. Mais il est aisé de luy faire voir ce qu'il estoit alors par l'estat où est maintenant sa femme. Car s'il me hait pour ne la vouloir pas guerir de la fureur, quelle obligation m'a-t-il de l'en avoir délivré? & pourquoy ne témoigne-t-il autant de reconnoissance qu'il fait paroître d'ingratitude? Si-tôt qu'il est revenu à foy, il me fait apeller en Justice, & l'on diroit que je ne l'ay sauvé que pour me perdre, & pour reprendre la haine qu'il

qu'il avoit conceüe contre moy. C'est une belle reconnoissance, pour un malade qui a recouvré sa santé, d'éprouver ses forces contre son Medecin. Vous rendrez vous, Messieurs, complices d'un si grand crime? luy permettez vous d'opprimer son bienfaiteur, & de faire perir celuy qui l'a fait revivre? Si j'avois fait depuis quelque chose contre luy, la grandeur du bien-fait qu'il a reçu de moy le devoit faire oublier, & les faveurs passées contrebalancer les fautes presentes. Sur tout le service que je luy ay fait, estant d'une nature qui surpasse toutes les injures que je luy puis faire. Car je croy avoir un droit particulier sur celuy que j'ay sauvé, & qui me doit quelque chose de plus que la vie, puisque la santé de l'ame est beaucoup plus precieuse que celle du corps, & que sans cela la vie n'est qu'un continüel suplice. Cecy sert encore à ma défense, de voir que lors que je n'estois plus son fils, & que rien ne m'obligeoit à entreprendre sa guerison, mais plusieurs choses plutôt à ne le pas faire, je m'y suis offert volontairement, & ay si bien fait que j'en suis venu à bout. Par là j'ay effacé hautement toute la mauvaise opinion qu'il pouvoit avoir de moy, éteint sa colere par ma soumission, vaincu son inimitié par mes services, rompu son exheredation par ma pieté, & témoigné ma fidelité en un danger si pressant & dans une conjoncture si delicate. Combien pensez-vous que j'ay souffert de peines à estre toujours auprès de luy, à prendre le tems & les occasions favorables à sa guerison, lors que le mal luy donnoit quelque relâche. Car la cure des furieux est la plus dangereuse de toutes celles de la Medecine, & il arrive souvent que la violence du mal & le dégoût des remedes leur fait tourner leur rage contre leur Medecin. Mais j'ay passé par dessus toutes ces considerations en sa faveur, sans l'abandonner un moment. Car le plus grand mal n'est pas à donner le remede, il faut preparer auparavant le malade à le recevoir, le nourrir de viandes convenables, le fortifier par le sommeil; le purger de ses mauvaises humeurs;

ce qui est facile dans les autres maladies; mais les furieux ne se peuvent traiter. Souvent qu'on croit estre à la fin, il ne faut qu'un leger accident pour tout gâter, & pour obliger le Medecin à recommencer tout de nouveau. Celuy donc qui a pû prendre tant de peines, souffrir tant de caprices, courre tant de dangers, combattre un si grand mal & le vaincre, vous permettez qu'un pere le desherite contre l'ordre de la Raison & de la Nature? Pour moy, Messieurs, j'ay obèi à leurs justes loix après avoir receu la plus grande injure qu'un fils puisse recevoir; Tandis qu'il violoit les droits du sang, je les gardois. O pere qui hais injustement! O fils qui aime avec plus d'injustice! car je me blâme moy-même de ce que j'aime celuy qui me hait, au lieu que les peres ont acoutumé d'aimer leurs enfans avec plus de tendresse, & comme l'Ouvrier fait son ouvrage. Il méprise donc les loix civiles, qui ne veulent pas qu'on puisse desheriter un fils sans sujet, & celles de la Nature qui luy donne un amour aveugle pour ceux qu'il a mis au monde. Mais non-seulement il n'aime pas comme un pere doit aimer son fils, il n'aime pas comme on doit aimer son bien-faiteur. Prodige étrange! de haïr celuy qui nous aime, chasser celuy qui nous suit, faire du mal à celuy qui nous fait du bien. Il veut armer contre moy les Loix qu'il a violées, faire la guerre à la Nature par la Loy; mais elles s'accordent trop bien ensemble, il n'en viendra pas à bout. La Loy ne combat pas la Nature, elle la suit, c'est qu'il est mauvais interprete de leurs maximes.

Je pense avoir assez bien montré que celuy qui a une fois avoué un fils pour sien, ne le peut plus rejeter; & quand il le pourroit faire, qu'il ne seroit pas juste de traiter de la sorte son bien-faiteur. Venons maintenant à la cause de l'abdication, & considerons si elle est juste: Car quand même il seroit permis de traiter un fils de la sorte, & un fils à qui l'on auroit de grandes obligations, on ne pourroit pas toujours le faire sans sujet; autrement, les Loix n'auroient pas
 étably

etably des Juges pour examiner les causes qu'on en peut avoir. Voyons donc quelles elles sont. La premiere chose que mon pere a faite depuis qu'il est retourné en santé, e'est de casser ce qu'il avoit fait contre moy. J'estois alors son fils, son tout, son sauveur; Depuis cela qu'ay-je fait qui me puisse faire perdre cette qualité? Luy ay-je manqué de respect? Ay-je fait quelque folie, quelque débauche, ou quelque insolence, qui sont les causes ordinaires des exheredations? Rien de tout cela. Ma belle-mere tombe malade sans qu'il y ait de ma faute; Vous voulez que je la guerisse; Suis-je le Dieu de la Medecine? Mais si vous ne le faites, je vous desheriteray. Il faut voir premierement quelle est la nature de la chose que vous me commandez. Car les Loix, comme j'ay dit, ne vous donnent pas pouvoir de faire tout ce qu'il vous plaira, ni ne m'obligent à vous obéir en tout & par tout. Il y a des choses où je vous puis desobéir sans crime. Si je vous abandonnois estant malade, si je negligois vos ordres dans la conduite de ma vie, si je dissipois mon bien, & autres choses semblables, vous auriez juste sujet de vous plaindre. Mais vous n'avez aucun pouvoir sur les choses qui sont de ma profession. Le pere d'un Peintre ou d'un Musicien, ne peut contraindre son fils de peindre ou de chanter à sa fantaisie, sur tout lors qu'il ne luy a pas fait apprendre son métier. J'ay appris la Medecine sans vous, je l'ay exercée sans vous, & vous n'en sçauriez encore rien, si je ne vous avois guery. Chacun est libre dans l'exercice de sa profession, & je le dois estre d'autant plus dans la Medecine, que c'est un Art plus utile à la vie. Il ne faut pas qu'une science si salutaire & si divine dépende du caprice & de la tyrannie des hommes. Ne soumettons point à la servitude des loix une doctrine que les Dieux nous ont laissée, & qui a pour but la conservation du genre humain. Quand je vous aurois donc répondu tout court, je n'en feray rien; je pourrois peut-estre bien guerir ma belle-mere, mais je ne le veus pas, vous n'auriez point droit de m'y forcer. Je

n'ay pas étudié en Medecine pour les autres, mais pour moy. Ce n'est pas vous qui me l'avez fait aprendre. On doit persuader, & non pas commander au Medecin. Ses services ne s'obtiennent pas par menaces, mais par prieres. C'est un Art à qui les peuples ont accordé de grands privileges. Voila ce que je vous pourrois répondre quand je tiendrois de vous mon sçavoir; mais vous n'y avez rien contribué, & c'est une injustice de vouloir tirer tribut d'une chose que j'ay aprise, lors que je n'estois plus vôtre fils, & par consequent que vous n'estiez plus mon pere. N'est-ce pas assez que je l'aye employée pour vôtre salut? Où est l'argent que vous avez depensé pour me l'aprendre? Où sont les Maltres que vous m'avez achetées? Où sont les drogues que vous m'avez donnés? Rien de tout cela. Estant chassé & abandonné de vous, j'ay trouvé des gens qui ont eu pitié de moy, & vous voulez jouïr tyranniquement de ce que j'ay aquis, par mon travail, & ou vous n'aviez rien contribué que de la haine, de l'averfion, & de l'injustice. Soyez content des graces que vous en avez receües, lors qu'un juste ressentiment me sollicitoit au contraire; Est-il raisonnable que mon bien-fait m'affujettisse à vos caprices, & que pour vous avoir guery je deviene vôtre esclave?

Voilà ce que je vous pourrois dire legitiment, quand ce que vous me commandez seroit en mon pouvoir? Mais quel est vôtre commandement? Guerissez ma femme de la fureur. Pourquoi parce que vous m'en avez guery. Pour faire voir la foiblesse de ce raisonnement, je vous diray, Messieurs, que tous les malades ne se ressemblent pas, & ne doivent pas estre traitez de même; & que ce qui a guery l'un, fait quelque-fois mourir l'autre. Car encore que tous les hommes soient composez de même matiere, ils ne sont pas de même temperament, c'est pourquoy ils sont sujets à diverses maladies, & dans une même maladie à divers symptômes. Les uns sont tres-faciles à guerir, les autres sont tout à fait incurables. Un mé-

me grain de froment semé en diverses terres rapportera diversément; Il en est de même des maladies. Mais mon pere sans prendre garde à ce qu'il n'entend pas, croit qu'un Medecin qui a guery un malade peut guerir tous les autres. Il ne sçait pas que les corps des femmes ne sont pas semblables à ceux des hommes, & qu'il y a grande diversité, tant à cause du temperament que de la nourriture & des exercices. Les femmes comme plus delicates & plus foibles ne souffrent pas si bien les remedes, & sont plus sujetes aux maladies, & particulierement à la fureur; car comme elles ont plus de legereté, de foiblesse, & d'inconstance, elles sortent plutôt des bornes de la raison. Quand vous dites donc, Guerissez de la fureur, ajoûtez ma femme; sans confondre toutes sortes de fureurs, & gardez la distinction que vous voyez dans la Nature. Car après avoir consideré l'estat de la maladie, il faut considerer celui du malade. S'il est froid ou chaud, vieux ou jeune, fort ou foible, & autres particularitez semblables, & ne donner les remedes qu'après avoir examiné toutes ces choses, si l'on a envie d'y reüssir. Il y a plusieurs especes de fureur, plusieurs choses la produisent, & particulierement dans les femmes; la haine, l'envie, la jalousie, la colere, le chagrin, le dépit: car pour peu que ces passions ayent trop de violence ou de durée, elles se tournent en fureur. Peut-estre que c'est quelque chose de semblable qui est arrivé à ma belle-mere. Tous les Medecins trouvent le mal incurable, pourquoy me voulez-vous obliger à le guerir? D'ailleurs, quand il seroit moindre je n'en entreprendrois pas la cure si facilement, de peur que quelque accident inopiné ne donnât lieu à la calomnie. Mais elle est en un estat que tous les Medecins du monde ne la sçauroient rétablir. Vous ne devez donc pas desirer que j'en entreprene la guerison, si vous avez tant soit peu soin de mon intérêt & de mon honneur; Que si pour cela vous me desheritez, je ne vous souhaite aucun mal; mais si le vôtre vous reprend, comme la rechute est frequen-

te & dangereuse dans ces maladies, que voulez-vous que je fasse? Je n'atens point vôtre réponse, car quoy que vous fassiez, je vous seray toujours bon fils. Mais sans mentir, je crains que vôtre colere ne ramene vôtre fureur. Il n'y a que trois jours que vous estes guery, & vous vous abandonnez aux passions qui ont causé vôtre mal.

F A L A R I S.

Harangue des Ambassadeurs de Falaris aux Prêtres de Delfes, pour les obliger à recevoir le Taureau d'airain que ce Prince envoyoit en ofrande à Apollon. C'est une espece de declamation comme les precedentes.

MESSIEURS, Falaris nous à envoyez icy pour consacrer cette ofrande à Apollon, & vous prier de ne point juger de luy sur le raport de la Renommée. Car il desire particulièrement de conserver sa reputation auprès de vous, qui estes comme les Conseillers & les Assesseurs du Dieu; & il croit que vôtre sentiment sera de grand poids par toute la Grece. Nous prenons à témoin les Dieux, qu'on ne peut ni tromper ni corrompre, que nous ne vous dirons que la verité. Et pour commencer à vous dire quelque chose de nôtre Prince, avant que de vous parler de son ofrande; Falaris est né de la ville d'Agrigente en Sicile, de famille tres-illustre; & après avoir esté élevé dans tous les honêtes exercices de ceux de son âge & de sa condition, a esté admis au Gouvernement comme les autres, où il s'est conduit si bien, qu'il n'y a jamais eu aucune plainte de son administration. Mais comme il eut appris que ses ennemis & ses envieux luy dressoient de secrètes embûches, & cherchoient toutes sortes de moyens de le perdre, il fut contraint pour sa seureté, de se rendre maître de l'Estat, tant pour s'affranchir de leur tyran-

nie, que pour faire cesser les divisions, qui regnoient au grand prejudice de la Republique. Son dessein, quoy que hardy, fut aprouvé de plusieurs personnes d'honneur & de condition qui y contribuerent de tout leur pouvoir, & ne fut suivy d'aucun meurtre ni bânissement, & autres semblables violences qui ont coûtume de se pratiquer à l'établissement d'un nouvel Empire. Il ne se vengea pas même de ceux qui avoient conspiré contre luy; mais croyant les gagner par la douceur, après les avoir vaincus par la force, il leur pardonna le passé, & en admit plusieurs à ses conseils & à sa table, après avoir pris & donné la foy reciproquement. En-suite, pour reformer les desordres qui s'estoient glissez dans l'estat, il regla les revenus publics, qui estoient mal dispensez par la malice ou la negligence de ceux qui en avoient l'administration, & fit si bien qu'il y eut del'argent de reste pour les choses qui ne servent qu'à la magnificence ou à l'ornement. Il eut soin après, de l'instruction de la jeunesse, & donna ordre à ce que les vieillards goûtassent en paix le repos & la tranquillité de la vie; retint le peuple en son devoir, par des largesses & des spectacles, & ne fit aucune concussion ni violence. Enfin, il deliberoit de quitter l'Empire & de rendre la liberté à ses Citoyens, lorsqu'il aprit que ses ennemis & ses envieux conspiroient contre luy, faisoient amas d'hommes & d'argent, se fortifioient de l'aliance de leurs voisins & avoient envoyé des Deputez jusques à Lacedemone & à Atènes. Comme la chose estoit sur le point de l'exécution, il en fut averty en songe, par l'assistance des Dieux, & découvrit en-suite la conspiration par plusieurs indices. Metez-vous en sa place, Messieurs, & considerez ce qu'il devoit faire dans une si fatale conjoncture. Devoit-il pardonner une seconde fois à des ingrats & à des traîtres, & leur tendre, s'il faut ainsi dire, la gorge, ou bien assurer sa vie & son Empire, comme il fit, par la punition des coupables. Il les envoya donc querir, & après les avoir convaincus par leur propre confession, il les châtie comme meritoient

toient leurs crimes. Depuis ce tems-là il a esté obligé de prendre des Gardes & d'asseurer sa vie par le supplice de ceux qui luy estoient suspects, & qui brassioient quelque trahison contre luy. Cependant, le peuple qui ne regarde que les effets, sans s'enquerir de la cause, appelle sa Justice, cruauté, comme si la punition des coupables n'estoit pas plutôt une action de clemence, puis qu'elle conserve les innocens & assure la vie des gens de bien. Mais la haine qu'on porte aux mauvais Princes, fait que l'on häit même les bons, tels que la Grece en a veu plusieurs qui ont gouverné les Peuples avec toute sorte d'équité & de justice. Ce n'est donc pas par la severité qu'il faut juger d'un bon ou d'un mauvais gouvernement, mais par la raison qu'on a d'estre severe, autrement vous seriez injustes de punir les impies & les sacrileges. Vous voyez combien les Legislatteurs employent de tems à parler des peines & des supplices, comme le reste n'estant rien sans cela. Que s'ils sont necessaires à quelques-uns, c'est sans doute à ceux qui n'ont autour d'eux que de faux amis ou des ennemis couverts, & qui commandent à des gens qui n'obéissent que par force. Car la rebellion est comme une hydre, dont on n'a pas plutôt coupé une tête qu'il en renaît plusieurs autres, si l'on n'y met le feu à l'exemple d'Iolas pour remporter la victoire. En un mot, depuis qu'on a commencé une fois à exercer la severité, il la faut continuer, si l'on ne se veut resoudre à perir. Mais on n'en vient que par force à cette extrémité, & je ne croy pas qu'il y ait de Prince si barbare que de se plaie à entendre des cris & des injures, plutôt que des benedictions & des louanges. Combien de fois avons-nous veu le nôtre pleurer & gemir dans le supplice des criminels, & deplorer sa condition de ce qu'il estoit contraint de souffrir tous les jours ce qu'il leur faisoit souffrir une fois, & d'estre toute sa vie en de continuées apprehensions de la mort. Car du reste, il est si éloigné de vouloir perdre des innocens, qu'il aymeroit mieux perir luy-même en laissant vivre les coupables. D'ailleurs,

il n'y a guere moins de déplaisir à un homme bien nai de faire le mal que de le souffrir; & je ne sçay s'il ne vaut point mieux mourir même injustement, que d'estre tous les jours en peine de se défendre. Mais il n'y a personne qui n'ayme mieux conserver sa vie que celle de ses ennemis, sur tout quand il ne les peut conserver qu'à sa ruine & contre soy-même. Cependant, Falaris en a conservé plusieurs, après les avoir convaincus manifestement. J'en appelle à témoin Acanthe, Timocrate, & Leogoras qu'il a sauvez les pouvant perdre. Mais si vous voulez conoître nôtre Prince, il ne faut pas s'enquerir de luy à ceux qu'il est contraint de mal-traiter, mais aux autres qu'il traite avec toute sorte d'humanité. Car il y a des gens le long de la côte, qui l'avertissent de ceux qui arrivent, afin qu'ils les puisse recevoir selon leur merite; & les Sages de la Grece n'ont pas dédaigné de le venir voir & rechercher son amitié. Témoin Pytagore qui s'est retiré d'auprés de luy avec autant d'estime de sa vertu, qu'il avoit oüy de blâme de sa cruauté, & a eu pitié de le voir contraint d'exercer la justice si severement. Pensez-vous qu'un homme qui traite si bien les étrangers, se pleût à mal-traiter ses Citoyens sans sujet. Voila ce que nous avons à représenter pour sa justification. Quant à ce qui concerne son ofrande, vous devez sçavoir que Periläus qui ne le connoissoit comme vous que par le raport de la renommée, s'imagina qu'il ne luy pouvoit faire un plus grand plaisir que d'inventer quelque nouveau suplice, & comme il estoit excellent Sculpteur, il fit un Taureau d'airain d'un artifice admirable, si bien que le Prince s'écria si-tôt qu'il le vit, que c'estoit une ofrande digne d'Apollon. Mais Periläus prenant la parole, Si tu sçavois, dit-il, pourquoy je l'ay fait, tu ne parlois pas de la sorte. Enferme dedans un coupable, & metant le feu dessous, tu entendras mugir le Taureau, * qui est la seule chose qui luy manque pour imiter parfaitement la Nature. A ces mots, le Prince qui avoit en horreur une si detestable invention, le fit enfermer luy-même dans

* On mettoit de-
dans
quelque
instru-
ment pour
cela.

dans son Taureau pour en faire l'épreuve ; & l'ayant fait retirer encore en vie, pour ne point souiller par sa mort une ofrande qu'il vouloit consacrer aux Dieux, il la destina, & fit pour Apollon, graver dessus cette histoire. Recevez donc ce present, Messieurs, & le mettez au lieu le plus aparent du Temple, pour monument de la pieté & de la justice de nôtre Prince. Il fera encore d'autres presens, si Apollon le conserve long-tems en vie, & le délivre comme il a fait des embûches de ses ennemis ; mais le plus grand plaisir qu'il luy puisse faire, est de l'exempter à l'avenir de voir tant de peines & de suplices. Voila, Messieurs, ce que nous avions à vous dire de sa part & de la nôtre, & que nous atestons pour veritable. Que s'il est permis à des Sujets d'interceder pour leur Prince, nous vous conjurons, Messieurs, en vertu de nôtre alliance, car nous sommes comme vous originaires des Doriens, de ne pas mécontenter un Souverain qui recherche vôtre amitié après vous en avoir donné divers témoignages tant en public qu'en particulier. Recevez donc son ofrande ; & la consacrant à Apollon, faites des vœux pour luy & pour nous, puisque vous ne le pouvez refuser sans faire tort à Falaris & à vôtre Dieu.

SUI TE DU DISCOURS PRECEDENT.

C'est la harangue d'un Prêtre de Delfes, pour obliger les autres à recevoir le present de Falaris.

MESSIEURS, Quoy que je n'aye ni amitié ni alliance avec Falaris & avec les Agrigentins, ni aucun sujet particulier d'embrasser leurs interêts, je ne croy pas qu'on puisse refuser leur ofrande, qui est un chef-d'œuvre de l'Art, & le témoignage de la pieté & de la justice d'un Prince, tant en sa consecration qu'en la punition du coupable. Je croy donc qu'en cette rencontre une plus lon-

que deliberation seroit criminéle, & que ce n'est pas un moindre crime de refuser les ofrandes qu'on fait aux Dieux, que de dérober celles qu'on leur a faites. Pour moy, qui en qualité de Prêtre & de Citoyen de Delfes, prens part à la gloire d'Apollon & de son Temple; je ne tiens pas qu'on doive ni qu'on puisse empêcher les marques du zele & de la reconnoissance d'un particulier, sans s'exposer à la calomnie, & faire dire par tout que l'on se veut rendre arbitre de la conscience des hommes. En un mot, si l'on refuse cette ôfrande, personne n'en voudra plus faire. Car qui voudra s'exposer à un refus, & courre fortune de passer pour impie, en donnant des marques de sa pieté. C'est condamner tout à fait Falaris des crimes dont on l'accuse, que de renvoyer son present; cependant, vous sçavez qu'ils nous sont encore incônus, & qu'il ne faut pas juger des Grands sur le raport de la Renommée. Je sçay bien que celuy qui a parlé devant moy s'est fort emporté contre les cruautéz & les autres vices de ce Prince; mais il ne les peut sçavoir luy-même que par des bruits, qui sont faux ou incertains, puis-qu'il n'a jamais veu celuy dont il parle, ni n'a este en son päs. Et quand ils seroient veritables, ce n'est pas à nous à quitter la qualité de Prêtres pour prendre celle de Juges, ni à nous enquerir si l'Italie & la Sicile sont bien ou mal gouvernées, mais à recevoir les ôfrandes qu'on nous fait. Laissons aux Dieux la conduite du genre humain, pour avoir soin de ce qui nous touche. Il n'est pas besoin d'alleguer Homere, pour prouver que nous demeurons parmy des rochers & des precipices, & que tout ce päs seroit un triste desert sans la pieté des hommes qui y viennent faire des vœux & des sacrifices. Ce sont-là nos vendanges & nos moissons, & ce qui nous fait jöiir sans peine de toutes les richesses de la terre, comme si nous habitons un päs fertile, ou que nous fussions dans le siecle d'or des Pöetes. Conservons à nos enfans un tresor si precieux, comme nous l'avons receu de nos Peres, & ne diminuons point, par trop de scrupule, la gloire & les revenus d'un

Temple, où il n'est point fait mention de memoire d'homme, qu'on ait jamais refusé de presens ni de victimes. Il n'appartient qu'aux Dieux de juger de la conscience des hommes, puis-qu'il n'y a qu'eux qui en cōnoissent tous les ressorts, & toutes les cachètes. Il n'est pas question icy de Falaris ni de son Taureau, mais de tous les vœux & de toutes les ôfrandes qu'on fera a jamais dans tous les siecles. Vous voyez les immenses richesses que ce Temple a amassées depuis le tems qu'il est libre d'y venir, j'ay peur qu'en voulant faire les Censeurs, vous n'ayez plus dequoy censurer. Je suis donc d'avis qu'on recoive cette ôfrande suivant la coûtume de nos Ancêtres, qui est conforme à nôtre interêt & à celuy du Dieu.

ALEXANDRE, OU LE FAUX PROFETE.

C'est l'Histoire d'un imposteur qui vivoit du tems de Lucien.

TU ne m'imposes pas une petite charge, mon cher Celsus, * de vouloir que je t'écrive la vie d'Alexandre fils de Podalyre, qui n'est guere moins illustre que celle du Grand Alexandre, puis-que l'un ne s'est pas plus signalé, par ses belles actions, que l'autre par ses impostures. Je ne laisseray pas toutefois de l'entreprendre pour te complaire, & tâcheray de m'en aquiter au moins mal qu'il me sera possible, pourveu que tu ayes assez de bonté pour suppléer à mes défauts, & pardonner à ma foiblesse. A l'exemple donc d'Hercule je travailleray à nétoyer l'étable d'Augie; & t'enferay voir quelques ordures, par où tu puisses comprendre, combien estoit grand le fumier, que trois mille bœufs avoient amassé en l'espace de plusieurs années. Mais j'ai peur qu'on ne nous en condamne tous deux, moy de métre au jour tant de vilénies, & toy de m'y convier. Car

* C'est
ainsi
qu'il s'a-
pelloit.

celuy dont nous parlons meriteroit mieux d'estre déchiré en plein theatre, par des Renars ou par des Singes, que d'estre celebré dans l'Histoire. Mais si l'on m'attaque je me défendray par l'exemple d'Arrian le disciple d'Epiétete, qui n'a point estimé indigne de son sçavoir & de sa condition, de laisser à la posterité l'Histoire d'un fameux voleur. Voicy donc à son imitation celle d'un insigne brigand, * & d'un brigand, non pas de forest ni de montagnes, mais de villes, qui n'a pas couru quelques deserts, mais a ravagé tout l'Empire. Pour commencer par sa description, il estoit de belle taille & de bonne mine, avoit l'œil vif, le teint blanc, la voix claire, le ton doux & affable, peu de barbe au menton, & quelques faux cheveux parmy les siens, mélez si adroitement qu'on ne le pouvoit reconôître. En un mot, son corps estoit sans défaut; mais pour son esprit, grands Dieux ! il eût mieux valu tomber entre les mains d'un ennemy que dans les siennes. Du reste, plein de vivacité, de docilité, de memoire, & de plusieurs autres belles qualitez, qu'il employoit toutes au mal, & par lesquelles il s'est signalé par dessus les plus méchans & les plus scelerats qui ayent jamais esté au monde. Cependant, écrivant un jour à son gendre Rutilianus, il se comparoit avec beaucoup de modestie à Pythagore. Mais que Pythagore me pardonne, s'il luy plaît, s'il eût esté de son tems, il n'eût esté qu'un enfant auprès de luy. Non pas que je le vueille comparer à un si méchant homme, mais je veus dire que tout ce qu'on a dit fausement de Pythagore, n'est rien en comparaison de ce qu'on peut dire veritablement de celuy-cy. Enfin, figure-toy un abregé de toute sorte de fourbes, de mélanges, & d'impostures, accompagnées d'un esprit vif, audacieux, entreprenant, & qui estoit adroit à faire & à persuader tout ce qu'il vouloit. Mais du reste si couvert, qu'on ne fortoit jamais d'avec luy que dans l'opinion que c'estoit le plus homme de bien du monde. Comme il estoit fort beau en sa jeunesse & fort pâtre, il se profittuoit à tout le monde, & particuliere-

ment

* Tilli-
re.

ment à un Charlatan qui contrefaisoit le Magicien, & débitoit plusieurs secrets pour faire aymer ou hair, découvrir des thresors, atraper des successions, perdre ses ennemis, & autres semblables. Et veritablement il estoit expert dans la Medecine, & comme la femme de cét Egyptien * dont parle le Poëte, sçavoit plusieurs secrets tant pernicieux que salutaires, étant du pàys d'Apollonius Tyaneus, & de ceux qui l'avoient frequenté, & qui sçavoient toute son Histoire. Tu vois de quelle école estoit sorty ce Charlatan, & que ce n'estoit pas un homme de peu. Comme il eut donc veu ce jeune garçon d'un esprit vif & adroit, & capable de luy rendre service, il prit plaisir à l'instruire, étant aussi amoureux de sa beauté que l'autre l'estoit de son sçavoir, & fit après son compagnon de son disciple. Lors qu'Alexandre fut devenu grand, & son docteur fut mort & sa beauté passée, la necessité le porta à entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour tâcher de subsister. S'estant donc alié d'un Croniqueur Bisantin nommé Cocconas, le plus méchant de tous les hommes, ils coururent par tout pour surprendre les esprits foibles, tant qu'ils rencontrerent une vieille qui faisoit encore la belle, & estoit bien aise d'estre cajolée. Elle estoit de Pella autrefois capitale de la Macedoine, qui est maintenant comme deserte, & ils la suivirent jusques-là, de la Bithynie, vivant à ses dépens, parce qu'elle estoit fort riche. Comme ils furent arrivez & qu'ils eurent remarqué qu'on y nourrissoit de grands serpens, qui sont si privez qu'ils tetent les femmes, & se jouient avec les enfans sans leur faire mal, d'où vient sans doute la fable d'Olympias: † Ils en acheterent un des plus grands & des plus beaux, qui est la source & l'origine de toutes les aventures que je vai décrie. Car ces deux méchans esprits pourvus des qualitez que j'ay dites, s'estans unis ensemble pour mal faire, & ayans reconnu que la crainte & l'esperance sont les deux pôles sur lesquels tourne le genre humain, & tout le fondement de la curiosité & de la

* *Thon.*† *Qui couchait avec un serpen.*

super-

superstition, ils resolurent de les faire servir à leurs ambitieux desseins, & dresserent un Oracle, dont le succès surpasse même leur esperance. Ils furent quelque tems à deliberer du lieu où ils commenceroient la Piece. Cocconas croyoit la ville de¹ Calcedoine la plus propre à leur dessein, à cause du concours de diverses Nations qui l'environnent; Mais Alexandre prefera son pais, où les esprits estoient plus grossiers & plus superstitieux, tels qu'il faut à l'établissement d'une nouvelle religion. Car la plûpart des Paflogoniens, & particulièrement ceux qui demeurent par de là le Mur-d'Abonus d'où il estoit, courent après le premier Charlatan qu'ils rencontrent avec la flûte, le tambour, ou les cymbales, & le prennent pour un homme descendu du ciel. Cet avis ayant esté suivy ils cacherent des lames de cuivre dans un vieux Temple² d'Apollon qui est à Calcedoine, & écrivirent dessus qu'Esculape viendroit bien-tôt avec son Pere, établir sa demeure en la ville dont je viens de parler. Puis ayant fait en sorte que ces lames fussent trouvées, la nouvelle s'en répandit aussi-tôt par tout le Pont & la Bithynie, & particulièrement au lieu designé; de sorte que les habitans decernerent un Temple à ces Dieux, & commencerent à en creuser les fondemens. Cependant, Cocconas dresseoit des Oracles trompeurs & ambigus à Calcedoine, où il fut emporté de la morsure, comme je croy, d'une vipere, & incontinent après Alexandre prit sa place, avec³ une longue chevelure bien peignée, un⁴ saye de pourpre rayé de blanc, couvert d'un surplis par dessus, & tenant en sa main une faux comme Persée, de qui il se disoit descendu du côté de sa Mere. Car ces miserables Paflogoniens, quoy qu'ils eussent connu son Pere & sa Mere qui estoient de pòvres gens, estoient si fots que de croire un Oracle trompeur qu'il publoit, par lequel il se disoit fils de Podalyre, qui devoit estre bien ardent pour venir de Trique en Paflogonie coucher avec la Mere de nôtre imposteur. Il debitoit un autre Oracle

¹ Ville de
la Paflogonie.

² Apollon.

³ Equipage des anciens Profetes.
⁴ Ou d'un manteau blanc.

de la Sibille, qui portoit, *Que sur les bords du Pont Euxin, près de Sinope, il viendroit un Libérateur d'Aufonie*, & entreméloit cela de termes mystiques & embrouillez. Alexandre donc venant en sa patrie après toutes ces predictions, estoit suivy & reveré comme un Dieu. Car il feignoit quelque-fois d'estre épris de fureur divine, & par le moyen de la racine d'une herbe qu'il mâchoit, qu'on nomme l'herbe au foulon, écumoit extraordinairement; ce que les fots attribuoient à la force du Dieu qui le possédoit. Il avoit préparé long tems auparavant une tête de Dragon faite de linge, qui ouvroit & fermoit la bouche par le moyen d'un crin de cheval, pour s'en servir avec le serpent dont j'ay parlé, qui devoit faire le principal personnage de la Comedie. Lors qu'il voulut commencer il se transporta la nuit à l'endroit où l'on creusoit les fondemens du Temple, & y ayant trouvé de l'eau, soit de source ou bien de pluye, il y cacha un œuf d'Oye, où il avoit enfermé un petit serpent qui ne faisoit que de naître. Le lendemain il vint tout nud de grand matin dans la place publique, ceint d'une écharpe dorée, pour couvrir sa nudité, & tenant en sa main sa faux & branlant sa longue chevelure comme font les Prêtres de Cybille. Puis montant sur un Autel élevé, il commença à dire que ce lieu estoit heureux, d'estre honoré de la naissance d'un Dieu. A ces mots, toute la ville qui estoit accourüe à ce spectacle dressa l'oreille, & commença à faire des vœux & des prieres, tandis qu'il prononçoit des termes barbares en langue Juive ou Fenicienne, ce qui les étonnoit encore plus. En-suite il court vers le lieu où il avoit caché son œuf d'Oye, & entrant dans l'eau commence à chanter les loüanges d'Apollon & d'Esculape, & à inviter celuy-cy à descendre & à se montrer aux hommes. A ces mots, il enfonce une coupe dans l'eau, & en retire cet œuf mystereux, qui tenoit un Dieu enfermé, & lors qu'il l'eut en sa main, il commença à dire qu'il tenoit Esculape. Chacun estoit

attentif

attentif à contempler ce beau myſtere, lors qu'ayant caſſé cet œuf, il en ſortit ce petit ſerpent que j'ay dit, qui s'entortilloit autour de ſes doigts. On pouſſe en l'air des cris de joye, entremélez de benediſtions & de loüanges. L'un demande au Dieu la ſanté, l'autre des honneurs ou des richelſſes. Cependant, nôtre impoſteur retourne au logis, tout courant, tenant en ſa main Eſculape né d'une Oye, & non pas d'une Corneille * comme autrefois, & ſuivy d'une foule de peuple transporté d'une vaine eſperance. Il ſe renferme chez luy juſques à ce que le Dieu fût devenu grand, & un jour que toute la Paſſagonie y eſtoit accourüe, & que ſon logis eſtoit plein de monde depuis le haut juſqu'en bas, il s'aſſit ſur un liſt en ſon habit profetique, & tenant dans ſon ſein ce ſerpent qu'il avoit apporté de la Macedoine, il commença à le montrer entortillé autour de ſon cou, & traînant une longue queüe, tant il eſtoit grand; Mais il cachoit à deſſein la tête ſous ſon aiffelle, ſans faire paroître que celle de linge qui avoit la figure humaine; ce qui rempliſſoit tout le monde d'admiration. D'ailleurs, il faut remarquer que la chambre n'eſtoit pas trop bien percée, & que l'aſſiſtance n'eſtoit compoſée que de pöuvres idiots, à qui il avoit déjà ôté la cervelle & le cœur par ſes preſtiges; outre que la Renommée & l'Eſperance eſtoient capables ſeules de les aveugler. Ajoutez à cela qu'on n'y demeuroit pas long-tems, & qu'à meſure qu'on entroit on en ſortoit par une autre porte, comme les ſoldats d'Alexandre, à ſa mort. Ce ſpectacle dura quelques jours, & ſe renouvelloit toutes les fois qu'il arrivoit quelque perſonne de condition. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner ſi des barbares groſſiers & ignorans y eſtoient ſurpris, veu que les plus fins ne ſéavoient que dire en voyant & touchant un dragon qu'ils avoient veu naître, & qui eſtoit creu en un inſtant à une ſi prodigieuſe groſſeur, & portoit la figure humaine. Il eût falu un Epicure ou un Democrite pour reconnoître la tromperie, ou quelqu'autre de ces anciens Filoſofes qui eſtoient

* C'eſt
qu'il
eſtoit fils
de Coro-
nis, qui
ſignifie
Corneille.

ſçavans

ſçavans dans la Nature, & auroient bien veu qu'il y avoit de la fourbe, quand même ils ne l'auroient pû découvrir. Toute la Bithynie donc, la Galatie, & la Thrace, y accouroient en foule ſur le raport de la Renommée. Ajoutez à cela, les portraits & les tableaux qui en couroient par tout, avec des ſtatües d'argent & de cuivre faites après le naturel. On publioit même un Oracle qui prediſoit ſon nom, & l'appelloit *Glycon le troiſième ſang de Jupiter, qui apportoit la lumiere aux hommes*: Car nôtre impoſteur voyant l'occaſion favorable, rendoit des Oracles pour de l'argent, à l'exemple d'Amfiloque, qui après la mort de ſon Pere Amfiaräus, eſtant chaffé de Thèbes, ſe retira en Aſie, où il prediſoit l'avénir aux Barbares, pour deux carolus. Il avertit donc que le Dieu rendroit les réponſes luy-même dans un certain tems, & qu'on écrivit ce qu'on luy voudroit demander en un billet cacheté. Alors s'enfermant dans le ſanctuaire du Temple, qui eſtoit déjà conſtruit, il faiſoit appeller d'ordre par un Heraut tous ceux qui avoient donné leurs billets, & les leur rendoit chachetez avec la réponſe du Dieu. La fourbe n'eſtoit pas difficile à reconnoître à un homme d'entendement; mais des ſots ne s'apercevoient pas qu'il décachetoit en particulier lès billets, & après avoir répondu tout ce qu'il luy plaiſoit, les rendoit cachetez comme auparavant. Car il y a pluſieurs moyens de lever un cachet ſans rompre la cire, & j'en veux metre icy quelques uns, afin qu'on ne prenne pas une ſubtilité pour un miracle. Premièrement avec une éguille chaude, on détache la cire qui joint le filet à la lettre, ſans rien défaire du cachet: & après qu'on a leu ce qu'on veut, on le rejoint de la même ſorte. Il y a une autre invention, qui ſe fait avec de la chaux & de la côle; ou avec un maſtic compoſé de * poix, de cire, & bitume, mélez avec de la pou- * Poix
dre d'une pierre fort transparente, dont on fait une Beryt.
boule, ſur laquelle quand elle eſt encore tendre on tienna.
imprime la figure du cachet, après l'avoir frôté de graiſſe

graisse de pouceau. Car à l'instant elle durcit & sert à recacheter comme si c'estoit le cachet même. Il y a plusieurs autres secrets semblables, qu'il n'est pas nécessaire de t'écrire, puis que tu en as fait mention dans ton *Traité des artifices des Magiciens*, qui est un tres-bel ouvrage, & tres-utile pour detromper les ignorans, & empêcher qu'on n'abuse de leur credulité. Il contrefaisoit donc le Profète avec le plus d'adresse qu'il pouvoit, de peur qu'on ne remarquât la tromperie, se sauvant toujours par quelque réponse obscure ou ambigüe, suivant la coûtume des Oracles. Tantôt il encourageoit les uns, tantôt il détournoit les autres de leur entreprise, selon qu'il luy sembloit plus à propos; tantôt il prescrivoit aux malades des regimes ou des remedes, car il sçavoit plusieurs beaux secrets de la Medecine. Pour ce qui concerne l'esperance des avancemens des successions, il differoit toujours d'y répondre, & les remettoit à une autre fois, ou quand son Profète l'en prioit; car il parloit au nom du Dieu. Cependant, il prenoit six ou sept sols pour chaque Oracle, ce qui montoit à une somme tres-considerable, parce qu'il en debitoit bien soixante ou quatre-vingt mille par an. Car le peuple estoit si friand de ces sôtiesses, comme on est curieux de nouveauté, & de sçavoir l'avenir, qu'une même personne faisoit quelque-fois douze ou quinze demandes à sept sols pièce, n'estant pas permis d'en metre deux en un même billet. Mais tout ce qu'il prenoit ne tournoit pas à son profit; Car il avoit sous luy plusieurs Officiers, dont les uns métoient les Oracles en vers, les autres les souscrivoient, les cachetoient, les interpretoient, ou les gardoient, & chacun tiroit pension à proportion de son service. D'ailleurs, il avoit des espions & des émissaires dans les Provinces plus éloignées, qui répandoient par tout la reputation de l'Oracle, assurons qu'il predisoit l'avenir, faisoit retrouver ce qui estoit perdu, découvroit les tresors, guerissoit les malades, & plusieurs autres cho-

ses semblables. On y accouroit donc de toutes parts avec des victimes & des presens, tant pour le Dieu que pour le Profete, car il commandoit par un Oracle de faire du bien à son Ministre, parce qu'il n'en avoit pas besoin pour luy. Lors que Plusieurs gens d'esprit eurent reconnu la fourbe, & particulièrement les Filosofes de la secte d'Epicure, il tâcha de les intimider, en criant que tout le pàys se remplissoit de * Chrestiens & d'Impies, qui fesoient des calomnies contre luy, & commanda de les lapider, si l'on vouloit estre aux bonnes graces du Dieu. Comme quelqu'un luy eut demandé ce que faisoit Epicure en l'autre monde, il répondit qu'il estoit plongé dans un borbier, & chargé de chaînes; car il luy en vouloit sur tout pour avoir mieux découvert qu'aucun autre, toutes les fourbes & les impostures, qui se glissent dans le monde, sous pretexte de religion. Mais Platon, Chryssippe & Pythagore estoient ses bons amis. Il haïssoit particulièrement la ville d'Amastris à cause des amis de Lepidus, & de plusieurs Filosofes Epicuriens qui y demeuroient, & ne voulut jamais rendre aucun Oracle à pas un des habitans. Mais un jour qu'il en voulut rendre un au frere de ce Proconsul, il se fit moquer de luy, en luy ordonnant de prendre un pied de pourceau avec de la mauve pour une douleur d'estomac, en termes si ridicules, qu'on ne sçavoit ce qu'il vouloit dire; Soit qu'il n'eût personne alors pour luy composer son Oracle, ou qu'il ne sceût que répondre. Cependant, il monroit souvent le serpent à ceux qui le vouloient voir; mais il tenoit la tête cachée dans son sein, & ne laissoit toucher que le corps, & particulièrement la queue. Voulant râfiner sur son imposture, il dit qu'Esculape répondroit visiblement, & cela s'apelloit *des réponses de la propre bouche de Dieu*; Ce qui se faisoit par le moyen de quelques arteres de grüe qui aboutissoient à la tête du Dragon fait de linge, & servoient d'organes pour porter la voix d'un homme qui estoit hors de la chambre; mais cela ne se faisoit pas tous les

jours, & estoit seulement pour les personnes de condition. Celuy qu'il rendit à Severian touchant l'entreprise d'Armenie, estoit de ce nombre, où il luy predisoit la victoire; mais après sa défaite il en substitua un autre, qui le détournoit de cette entreprise. Car il estoit assez insolent pour corriger les Oracles qui avoient mal reüssi; s'il arrivoit qu'il eût promis la santé à un malade, & qu'il vint à mourir, il en publioit un tout contraire. Mais pour gagner les bonnes graces de Malle, de Claros, & de Didyme, où l'on rendoit des Oracles aussi trompeurs que les siens, il commandoit de les consulter, sur tout lors qu'il estoit pressé, & qu'il vouloit esquiver quelque demande. Voilà ce qui se passa dans les lieux proches de sa demeure. Mais lors que la Renommée en fut répandüe en Italie & à Rome, chacun y accourut ou y envoya, & particulièrement les Grands & ceux qui avoient le plus de credit auprès du Prince, dont le principal estoit Rutilianus qui s'estoit signalé en plusieurs occasions, & estoit fort homme de bien, mais extraordinairement superstitieux, jusqu'à se mettre à genoux devant toutes les pierres qu'il rencontroit en son chemin, sur lesquelles on avoit fait quelque effusion, ou jetté quelque guirlande. Il faillit donc à quitter l'Armée qu'il commandoit, pour y accourir, & y dépéchoit Couriers sur Couriers. Mais comme ceux qu'il envoyoit n'estoient que des valets, ils se laissoient tromper aisément, & ajoutoient de nouveaux mensonges aux anciens, pour rendre leur rapport plus recommandable, ce qui ne faisoit qu'accroître sa passion & redoubler sa fureur. Cependant, comme il estoit amy des plus grands de Rome, il leur contoit ce qu'on luy avoit rapporté, & y méloit encore du sien, comme on a de coûtume, pour faire la piece plus belle; de sorte qu'il remplit toute la ville de ces prestiges, & en engagea plusieurs à consulter l'Oracle sur leur fortune. Ils furent fort bien receus du Profete, qui leur fit divers presens, afin qu'à leur retour ils dissent du bien de luy, & publias-

publiassent ses louanges. Il se servoit d'une autre fourbe; c'est qu'après avoir leu leurs demandes, s'il en trouvoit quelqu'une trop hardie, retenoit le billet sans y faire reponse, pour avoir comme un gage de la fidelité de celuy qui l'avoit donné, qui par ce moyen estoit contraint de le caresser au lieu de s'en plaindre. Je veus métre icy tout d'un tems quelques-unes des reponses qu'il fit à Rutilianus. Comme ce Seigneur l'eut interrogé quel Precepteur il donneroit à son fils, il répondit par ambages à la façon des Oracles, *Pythagore & Homere*; Mais l'enfant étant mort quelque tems après comme il estoit en peine de défendre son Oracle, Rutilianus aydoit luy-même à se tromper, & asseuroit qu'il avoit prédit la mort de son fils, en luy donnant pour Precepteurs ces deux Grands hommes qui estoient morts il y avoit long-tems. Une autre-fois comme le même luy eut demandé, suivant la doctrine de Pythagore: ce qu'il avoit esté avant que d'estre ce qu'il estoit, & ce qu'il seroit un jour, il luy répondit qu'il avoit esté Achille, puis Menandre, & qu'il deviendroit un rayon du Soleil, après avoir vécu cent quatre-vingts ans, mais il mourut de mélancolie à soixante & dix contre la promesse de l'Oracle, quoy que c'en fût un des plus autentiques. Comme il songeoit à se remarier, il luy offrit sa fille, qu'il disoit avoir eüe de la Lune, devenue amoureuse de luy aussi bien que d'Endymion, & luy commanda de l'épouser. Alors Rutilianus sans déliberer davantage la fit venir, & l'épousa, après avoir immolé des Hecatombes à sa belle-Mere, comme s'il eût deja esté de la troupe des immortels. Après un si grand succès, nôtre imposteur médita de plus hauts desseins, & dépéchoit par tout des Couriers avec des Oracles; prédisant aux villes de se garder de la peste, des embrasemens, ou des tremblemens de terre, avec promesse de leur envoyer des remedes contre tous ces accidens. Il publia aussi un Oracle de la propre bouche du Dieu, pour servir de preservatif contre la contagion qui estoit alors

tres-violente, & on le voyoit écrit sur les portes des maisons comme un remede souverain contre ce mal; mais par mal-heur ces maisons-là furent les premieres ataquées, pour s'estre negligées peut-estre sur une vaine confiance. Il avoit plusieurs personnes dans Rome qui luy mandoient le sentiment des principaux, & l'informoient de ce qu'ils devoient demander en arrivant, afin qu'il eût le loisir de preparer sa réponse. Il avoit étably aussi une espece de société ou de confrerie, où l'on portoit des torches, avec diverses ceremonies, qui duroient l'espace de trois jours. Le premier, on proclamoit comme on fait à Athenes; *S'il y a icy quelque Epicurien, quelque Chrestien, ou quelque Impie, qui soit venu pour se moquer des mysteres, qu'il se retire, mais que les vrais fideles soient misiez à la bonne heure.* Alors il marchoit le premier, en criant *Hors d'icy Chrestiens*, & toute la troupe répondoit, *Hors d'icy Epicuriens*, puis on celebroit les couches de Latone avec la naissance d'Apollon, & le mariage de Coronis, suivy de la venue d'Esculape. Le second jour on solennisoit la nativité de * Glycon, & le troisiéme, le mariage de Podalyre & de la Mere de nôtre Profete, où l'on alumoit des torches, dont toute la ceremonie empruntoit le nom. On y representoit aussi les amours du Profete & de la Lune, d'où naissoit la femme de Rutilianus, & il s'endormoit au milieu de la ceremonie comme un autre Eudymion. Alors descendoit du plancher une belle Dame qui representoit la Lune. C'estoit la femme d'un des † Maîtres d'Hôtel du Prince, qui avoit l'insolence en la presence de son mary de venir baiser & embrasser nôtre imposteur, & peut-estre qu'ils eussent passé outre s'il n'y eût point eu tant de lumiere, car ils ne se haïssoient pas l'un l'autre. Il r'entroit une autrefois avec ses habits Pontificaux, dans un grand silence, puis crioit tout à coup *Io Glycon*: A quoy répondoit un excellent chœur de Musiciens, *Io Alexandre*, suivis de Heraults Paflagoniens; qui estoient de gros coquins qui sentoient l'ail, & qui

* On le nomme Dadis, comme qui diroit les torches.

† Ou, In-tendant.

portent des chausseures de peaux. Cependant, comme la procession passoit avec des torches & des gambades mystérieuses, il découvroit de tems en tems une cuisse d'or, pour contrefaire Pythagore, par le moyen, comme je croy, d'un calceon doré qui reluisoit à la clarté des flambeaux. Cela émeut une grande question entre deux Filosofes, s'il n'avoit point l'ame de Pythagore comme il en avoit la cuisse; Mais elle fut remise à la decision de l'Oracle, qui répondit que l'ame de Pythagore naissoit & mouroit de tems en tems, mais que celle du Profete estoit immortelle, & de celeste origine. Quoy qu'il défendit l'amour des garçons comme un crime detestable, il commanda aux villes du Pont & de la Passagonie, de luy en envoyer, pour consulter l'Oracle, & chanter les loüanges du Dieu. On luy envoyoit donc tous les trois ans des enfans de bonne maison & des mieux faits de la jeunesse, dont il se servoit à ses plaisirs, & avoit établi une plaisante coûtume, qu'on ne l'osoit baiser en le saluant lors qu'on avoit plus de dix huit ans; de sorte qu'il ne baisoit que de jeunes garçons qu'on apelloit pour cela les enfans du baiser, & donnoit sa main à baiser aux autres. Voila comme il abusoit le sot populaire, qui tenoit à faveur de voir caresser sa femme & ses enfans, & quelques-unes se vantoient tout haut d'avoir eu des enfans de luy, & prenoient leurs maris à témoin. Je veus rapporter icy un Dialogue du Dieu & d'un Prêtre de Tio, dont on reconnoitra l'esprit par celui de ses demandes; car je les ay leües moy-même chez luy. *Demande.* Dy moy, Glycon, qui és tu? *Réponse.* Je suis le nouvel Esculape. *D.* Estu Esculape luy-même, ou quelqu'autre qui luy ressemble? *R.* Il n'est pas permis de reveler ces mysteres. *D.* Combien seras-tu d'années à rendre des Oracles? *R.* Plus de mille ans. *D.* Où iras-tu en-suite? *R.* Dans la Bactriane & les päys voisins, pour honorer aussi les Barbares de ma presence. *D.* Les Oracles de Claros, de Delfes, & de Didyme, sont-ils de vrais

Oracles? R. Ne desire point de sçavoir les choses défendües. D. Que seray-je après cette vie? R. Chameau, puis cheval, & enfin Philosofe, & Proféte aussi grand qu'Alexandre. Voila ce que contenoit ce beau Dialogue. Du reste, nôtre Charlatan sçachant que ce Prêtre estoit amy de Lepidus, il le voulut persuader par un Oracle de le quitter, comme Lepidus estant menacé de mort cruelle. Car il craignoit Epicure & ses Sectateurs, cômme mortels ennemis de ses impostures, & faillit un jour à perdre un Epicurien qui eut la hardiessé de luy reprocher qu'il avoit fait mourir plusieurs innocens par un faux Oracle; ce qui arriva de la sorte. Il avoit conseillé à un homme du pays d'accuser ses esclaves devant le Gouverneur de la Province, comme coupables de la mort de son fils, qui navigeant sur le Nil, * en remontant vers sa source, se laissa pertuader d'aller jusqu'aux Indes, sans en rien mander à ses gens qu'il avoit laissez à Alexandrie. Comme ils virent donc qu'ils n'entendoient point de ses nouvelles, ils creurent qu'il estoit mort, & retournerent vers le Pere, qui les accusa comme j'ay dit, devant le Proconsul de la Galatie, à la persuasion de l'Oracle, & les fit condamner à mort. Sur ces entrefaites le fils revint qui justifia leur innocence, mais il n'y avoit plus de remede. Nôtre Profete donc ne pouvant souffrir ces justes reproches, commanda à ceux qui estoient presens de lapider l'accusateur, s'ils ne vouloient estre ses complices; & ils l'eussent fait, sans un certain Demostratè qui estoit alors en ces quartiers, qui l'embrassant le sauva. Pour moy, je ne l'eusse pas trop plaint, car pourquoy hazarder sa vie, pour détromper des sots qui ne meritent pas de l'estre? Voilà comme se passa cette affaire. Du reste, la veille que cet imposteur vouloit rendre ses réponses, il appelloit par ordre tous ceux qui avoient présenté leurs demandes, & un Heraut luy crioit à haute voix, s'il vouloit rendre les Oracles? Alors s'il répondoit du sanctuaire à quelqu'un qu'il

* Jusqu'à
la ville
de Clyf-
ma ou
Arsinoé,
où il y a
un canal
qui va
dans la
mer
Rouge.

alât à la malheure, personne ne vouloit plus recevoir cet homme-là, ni communiquer avec luy, on luy refusoit toute assistance, & il faloit qu'il vuidât le päys. Il fit une autre chose, c'est qu'ayant trouvé le livre qui contient les principaux dogmes d'Epicure, qui est un des plus belles pieces de l'antiquité, & qui purge mieux une ame de ses défauts, que toutes les ceremonies de la purification. Car non-seulement elle nous guerit de nos passions, mais elle nous délivre de toute superstition, & de vains fantômes qui nous épouvantent. Ayant donc trouvé ce livre, comme j'ay dit, il le brûla publiquement, après avoir débité un Oracle qui le commandoit, & jeta les cendres dans la mer. Ecoute maintenant le plus impudent de tous les mensonges. Comme il eut entrée à la Cour par le moyen de son gendre Rutilianus, il envoya un Oracle à l'Empereur Marc-Aurele, qui faisoit la guerre en * *Aux* Allemagne, par lequel il luy commandoit de jeter deux lions dans le Danube avec plusieurs ceremonies sur l'assurance d'une paix prochaine qui seroit precedée par une insigne victoire. *Quades & aux Marc-mans.* Ces lions traversans le fleuve furent tuez par les ennemis, & incontinent après les Romains furent défaits par les Barbares, & faillirent à perdre Aquilée après avoir perdu plus de vingt mille hommes. Mais le galant pour se sauver se servit de l'artifice d'Apollon contre Cresus, & dit qu'il avoit bien predict la victoire; mais qu'il n'avoit pas ajouté le nom du vainqueur. Cependant, comme on accouroit à luy de tous côtez, & que la petitesse de la ville où il estoit, ne pouvoit pas contenir une si grande multitude, & encore moins la nourrir, il inventa des Oracles de nuit, car c'est ainsi qu'on les nommoit; ce qui se faisoit en cette sorte. Après avoir receu les demandes il se couchoit dessus, & estoit averty la nuit en songe, à ce qu'il disoit, de la réponse qu'il devoit faire, qui estoit toujours, ou ambigüe, ou obscure, particulièrement quand la demande estoit bien cachetée. Car sans courir fortune de découvrir la fourbe en voulant lever le cachet, il

répondit tout ce qui luy venoit en la fantaisie, croyant que sa réponse estoit plus Oracle de la sorte, outre que cela estoit de grand revenu. Car il avoit auprès de luy des interpretes, qui pour le grand profit qu'ils faisoient, lui donnoient chacun tous les ans un talent de recompense, au lieu de recevoir de luy quelque apointment. Quelque-fois lors qu'il n'y avoit personne pour le consulter, il forgeoit des Oracles pour étonner les fots, comme celuy qui dit, *Cerche l'esclave en qui tu te confies le plus, car pour vengeance de ce que tu as cueilly sa fleur, il souille ta couche; & de peur que tu ne le découvres, sa femme & luy te preparerent du poison, & l'ont caché sous ton chevet, de quoy ta servante Calypso est complice.* Qui est le Democrite qui n'y eût esté trompé, après tant de circonstances? mais il s'en fût moqué aussi-tôt lors qu'il eût découvert la fourbe. Si on l'interrogeoit en langue étrangere, il differoit sa réponse pour la pouvoir faire en la langue même; & quand il n'avoit personne en main pour cela, il répondoit en la sienne, comme il fit une fois lors qu'il dit, *Retourne en ton päys; car celuy qui t'a envoyé a esté tué aujourd'huy par son voysin Dioclès, & les assissins sont pris.* Ecoute maintenant quelques Oracles qu'il m'a rendus à moy-même. Un jour que je m'étois enquis du Dieu par une demande bien cachetée, si son Profete estoit chauve, il me répondit par un Oracle de nuit, *Malache fils de Sabardalach estoit un autre Atis.* Une autrefois ayant écrit une même demande en divers billets, qu'on luy porta de divers lieux afin qu'il ne se défiât de rien, il m'ordonna à l'un de me froter de Cytmide & de la rosée de Latone; ayant esté trompé par celuy qui luy porta le billet, qui luy dit que je cherchois un remede pour le mal de côté. Cependant je luy demandois quelle estoit la patrie d'Homere. En un autre sans avoir plus d'égard à Homere ni à sa patrie, il me défendit d'aller par mer; pour avoir esté trompé de même, par le valet qui presenta le billet, qui luy dit que je m'enquetois du chemin que je devois tenir pour retourner en Italie.

Je fis plusieurs autres inventions pour découvrir son imposture, comme entr'autres de ne métre dans le billet qu'une demande, & le payer comme s'il y en eût en plusieurs; car il rendoit autant d'Oracles qu'on en avoit payé, qui n'avoient aucun raport entr'eux ni avec la demande. Cependant comme il eût appris la fourbe, & que j'avois essayé de détourner Rutilianus de son mariage, il conceut une haine mortelle contre moy, & luy répondit par un Oracle, comme il le consultoit touchant ma personne. *Que j'aymois les beaux garçons & les plaisirs défendus.* Mais l'estant alé voir depuis en la compagnie de deux soldats que le Gouverneur de la Province, qui estoit de mes amis, m'avoit donnez, de peur qu'on ne me fit quelque outrage; * si-tôt qu'il eût appris ma venue il m'envoya prier de l'aler trouver, & me receut tres-civilement. Toutefois comme je le haïssois à cause de ses impostures, je luy mordis la main de dépit lors qu'il me la donna à baiser, ce qui faillit à me faire étrangler par ceux qui estoient presens, d'autant plus que je le salüay par son nom, sans le traiter de Profete. Mais pour luy, il sùporta doucement cette injure, & dit qu'il vouloit montrer que son Dieu sçavoit apivoiser les esprits les plus farouches; puis ayant fait retirer tout le monde, il se plaignit à moy de l'avis que j'avois donné à Rutilianus, & dit que j'avois tort de choquer un homme qui pouvoit faire ma fortune. Je fis semblant de prêter l'oreille à ce discours, pour me sauver du danger qui me menaçoit, & fortis assez bien d'avec luy, ce qui étonna encore plus toute l'assistance. En-suite voulant m'embarquer, il m'envoya divers presens, & me fournit une barque & des rameurs, ce que je creus qu'il faisoit pour achever de me gagner par cette faveur; mais lors que je fus en pleine mer, & que je vis le Pilote qui pleuroit & qui contestoit avec les matelos, j'entray en quelque dé fiance, d'autant plus que je n'avois qu'un de mes gens avec moy, ayant renvoyé les autres à Amastris avec mon pere. Je m'enquis donc

* On, pour m'accompagner jusqu'à la mer.

du sujet de leur différent, & il me dit qu'estant déjà vieil, & ayant toujours vécu en homme de bien, il ne vouloit pas sur la fin de ses jours se souiller d'une méchante action, & exposer sa femme & ses enfans après sa mort à la vengeance divine. Et comme je le pressois davantage, il avoua qu'il avoit ordre de me jeter dans la mer. Sur cet avis je mis pied à terre à Egiale, dont Homere fait mention dans son Pöeme, & y trouvay des Ambassadeurs du Bosfore qui aloient en Bytinie de la part du Roy Eupator, porter le tribut qu'il paye tous les ans à l'Empereur; si bien que leur ayant conté mon aventure, ils me donnerent place dans leur vaisseau, & me rendirent sans danger à Amastris. Depuis cela je luy declaray une guerre ouverte, & estois sur le point de me porter pour dénonciateur contre luy, avec plusieurs autres, du nombre desquels estoient les disciples du Philosofe Timocrate d'Heraclée, mais le Gouverneur de la Province me pria instamment de n'en rien faire, & me dit que quand j'aurois découvert toutes ses impostures, il estoit trop amy de Rutilianus pour en faire la punition. Mais pour achever toute son histoire, quelle insolence fut-ce à luy de demander à l'Empereur qu'il changeât de nom à sa ville, & la nommât Ionopolis, & qu'on fît des medailles où la figure du serpent fût empreinte d'un côté, & la siene de l'autre, avec les armes d'Esculape, & la faux de Persée *, dont il se disoit descendu du côté de sa mere. Enfin, après avoir predit qu'il mourroit d'un coup de foudre comme Esculape, à l'âge de cent cinquante ans, il perit miserablement avant qu'il en eût soixante & dix, d'un ulcere puant, à la jambe, qui luy gagna le petit ventre, digne fils du fils de Podalyre. Ce fut alors qu'on reconnut qu'il estoit chauve, en luy applicant quelques remedes sur la tête pour en apaiser la douleur. C'est la catastrophe du Charlatan, qui fût un juste suplice de ses crimes. Il ne restoit plus qu'à luy faire un épitafe & luy donner un successeur digne de luy; mais ceux de sa Secte s'en estans remis à Rutilianus,

* Ou, la bache.

lianus, il se reserva le don de predire quand il seroit mort, sans vouloir rien ordonner du reste. Il y avoit parmy eux un vieux Medecin nommé Petus qui faisoit en cela une chose indigne de son âge & de sa profession. Voila l'abregé de la vie de cet imposteur, que j'ay entrepris pour contenter ta curiosité, & venger l'honneur d'Epicure; outre que cela pourra servir à en détromper plusieurs à qui il avoit imposé durant sa vie. Je n'ay pû refuser cela à ton amitié, ni à l'estime que je fais de ta vertu, sans parler de ta haute suffisance, & de l'amour que tu as pour la verité.

DE LA DANCE.

DIALOGUE

DE CRATON ET DE LYCINUS.

C'est une Apologie de la Dance, & particulièrement des Balets.

LYCINUS. **C**OMME tu as condamné la Dance par un long & grave discours, & as dit qu'elle estoit plus digne de la mollesse des femmes que du courage mâle des hommes, nous accusant d'employer beaucoup de tems & de peine en des choses de neant; j'en veus entreprendre la défense, & te faire voir combien tu es éloigné de la raison, de blâmer ainsi une des plus douces choses de la vie. Mais il te faut pardonner, si faisant profession d'une vertu morte & austere, tu ne sçais ce que c'est des divertissemens qui relâchent l'esprit.

CRATON. Je m'étonne, Lycinus, de ce questant nai homme, & ayant quelque teinture des bonnes Letres, tu quittes l'entretien des Sçavans, & les occupations des Sages, pour voir danser un Baladin, au son de la flûte ou de la lyre; avec des postures lascives

scives & des contenance deshonnêtes, & représenter les amours & les aventures de quelque effeminé comme luy, ou de quelque débauchée, qui sont des choses indignes d'un honnête homme. Cela me fit pitié lors que j'appris que tu te donnois tout entier à ces spectacles, & quittois l'étude des Anciens & des Philosophes, pour demeurer assis tout le jour à contempler des choses vaines & ridicules, comme si tu te faisois chatouiller l'oreille avec une plume. Car si tu aymes les divertissemens, ne vaudroit-il pas mieux entendre la Musique ou plutôt la Tragedie & la Comedie, qui relâchent l'esprit avec quelque sorte d'instruction. Tu aurois bien de la peine à te défendre devant des Juges graves & severes, & je te conseillerois plutôt de le nier tout à plat que de t'embarasser dans une honteuse Apologie. Il y va certes de ton honneur & du mien, de te délivrer de l'enchantement de ces Sirènes, qui dressent des embûches aux yeux & non pas aux oreilles comme les autres, & de t'enlever comme Ulyssé fit ses compagnons, qu'un doux poison arrêtoit chez les Lotofages.

LYCINUS. Que tu es devenu severe, Craton; mais tes comparaisons ne sont pas bien justes. Car la mort ou quelque chose de pire estoit la peine de ceux dont tu parles, mais outre le paisir que je reçois de la douceur des spectacles, qui est comme un festin qu'on fait à mes yeux, j'en reviens toujours au logis plus sage & plus sçavant.

CRATON. Tu es d'une étrange humeur de faire gloire d'une chose dont tu devrois rougir de honte. Je te compare à ces malades desesperez, qui ne croient pas seulement estre malades.

LYCINUS. Dy-moy, Craton, condamnes-tu ces choses là sur le rapport de la Renommée, ou si tu les as veües toy-même? car il n'est pas juste de blâmer ce qu'on ignore.

CRATON. C'est justement ce qu'il me faudroit avec ma mine grave & mes cheveux blancs, de demeurer

méurer assis tout le jour parmy de jeunes gens & des femmes, à voir danser un bouffon, & à louer un baladin.

LYCINUS. Je te pardonne de n'aymer pas un plaisir dont tu n'as jamais goûté; mais je ne te pardonne pas de le condamner si absolument sur le rapport d'autrui. Que si tu veus te prêter à moy pour quelques heures, & relâcher un peu de ta gravité, je m'assure de te rendre ce plaisir si familier, qu'il ne se dansera point de balets que tu n'aïlles longtems auparavant retenir place pour les voir plus à ton aise.

CRATON. Il faudroit pour en venir là que j'eusse bien fait banqueroute à l'honneur & à la vertu. J'ay pitié certes de te voir dans un si grand abandonnement, que de métre ta félicité en des choses infâmes & deshônêtes.

LYCINUS. Veus-tu que laissant à part toutes ces injures, je t'entretiene du profit & du plaisir qu'il y a à cet exercice, où l'esprit & les yeux trouvent de quoy se divertir si agreablement, sans parler des oreilles qui demeurent charmées par la douceur de la musique?

CRATON. Je n'ay pas le loisir d'entendre discourir un furieux qui fait vanité de sa fureur; si tu veus toutefois je demeureray là par complaisance, tandis que tu parleras, pourveu que tu veuilles parler comme si personne ne t'écoutoit.

LYCINUS. Je ne demande que cela; je te feray bien-tôt voir que la Dance n'est pas une chose si extravagante que tu t'imagines. Premièrement, il semble que tu ignores qu'elle est aussi ancienne que le monde, & qu'elle a pris naissance avec l'Amour.* ** Le plus ancien des Dieux.* Témoin le bal mesuré des Astres, & les diverses conjonctions des Etoiles fixes & errantes. Car c'est du branle des Cieux & de leur harmonie qu'a pris son origine cet Art divin, qui s'est augmenté avec le tems, & a aquis maintenant sa perfection. On dit que Réa fut la premiere qui se pleut à cet exercice, & qu'elle

* *Curétes,*
Coryban-
tes.

qu'elle l'enseigna à ses Prêtres * tant en Crete qu'en Frygie. Et cette invention ne luy fût pas inutile; car en sautant & dansant ils sauverent la vie à Jupiter, que son pere vouloit devorer; si bien que le Monarque des Cieux doit son salut à la Dance; mais c'estoit alors un exercice militaire qui se faisoit en frapant des épées & des javelots contre les boucliers. En-suite les plus honêtes gens la cultiverent en Crete, de sorte qu'elle devint le passe-tems, non seulement du peuple, mais des personnes de condition. Aussi est ce par forme de louange qu'Homere appelle Merion bon danseur. Car il y fût si sçavant qu'il en estoit estimé non seulement des Grecs, mais des Troyens, parce que je croy qu'il en avoit meilleure grace sous les armes, & que cela redouloit son adresse & son agilité. Je pourrois alleguer plusieurs autres excellens danseurs de ce tems-là mais je me contenteray de Pyrrus qui inventa la Pyrrique, qui est une Dance qui se fait avec les armes, & qui l'a rendu plus celebre que sa beauté ni sa valeur. Les Lacedemoniens qui ont esté les plus illustres de toute la Grece, après avoir appris cet Art de Castor & de Pollux, le cultiverent avec tant de soin, qu'ils n'alloient à la guerre qu'en dansant au son de la flûte; de sorte qu'on peut dire qu'ils doivent une partie de leur gloire à la Dance & à la Musique. Aussi leur jeunesse nes'y exerçoit-elle pas moins qu'aux armes, & la Dance finissoit tous les exercices. Car alors un jouëur de flûte se metant au milieu d'eux, commençoit le branle en jouant & dansant, & ils le suivoient en bel ordre, avec mille postures guerrieres, & amoureuses. La chanson même qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils eussent esté de la partie. Il y en avoit une autre qui disoit, *Avancez le pied, mes enfans, & trespignez à qui mieux mieux*, comme si elle eût voulu donner des preceptes de ce bel Art. La même chose se pratiquoit à la Dance qu'ils apelloient *Hormus*, qui estoit un branle composé de filles & de garçons, où le garçon menoit

menoit la Dance avec des postures mâles & belliqueuses, & la fille le suivoit avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour faire une harmonie de deux Vertus, la Force & la Temperance. Ilsavoient encore une autre Dance qui se faisoit nuds pieds; sans parler de celle qu'Homere represente dans le Bouclier d'Achille, à quoy Dedale exerce la belle Ariadne, ni des deux sauteurs ou Baladins qui sont à la tête de la Dance, & qui font des sauts dangereux. Une autre troupe de jeunes gens dance encore au même endroit à une nôce, comme si l'on n'eût pû rien dépeindre de plus excellent dans ce Bouclier, que ce divin exercice. Pour les Feaques, je ne m'étonne pas qu'il les represente si adonnez à la Dance, puis-qu'il represente en leur personne une vie delicieuse; Aussi est-ce ce qu'Ulyse admire principalement, que leur adresse en ce point. Les Thessaliens en faisoient tant d'estat, que leurs principaux Magistrats en empruntoient le nom; & s'apelloient *Proorquesteres*, comme qui diroit, *qui menent la Dance*. Car cette Inscription se lit encore sous leurs Statües, aussi bien que celle-cy, *À l'honneur d'un tel, pour avoir bien dansé au combat*, * c'est à dire, pour avoir bien fait à la bataille. Je passe sous silence les festes & autres telles solemnitez qui ne sont jamais sans Dance, pour avoir esté instituées par d'excellens Danceurs & Musiciens; comme Orfée, Musée, & quelques autres de ce tems-là, qui ne croyoient pas qu'on pût estre initié dans les mysteres, sans la Dance & Musique. Je ne parle point aussi des Orgyes, pour ne point divulguer les mysteres de Bacchus; mais tout le monde sçait qu'on appelle *deffauter*, quand on les revele. En Délos on ne fait point de sacrifices sans la Dance & la Musique, & l'on voit des Chœurs de jeunes garçons, où les principaux menent la Dance au son de la flûte ou de la lyre; ce qui a fait donner ce nom-là à leurs Chançons. Mais pourquoy parler des Grecs, puisque les Indiens mêmes adorent le Soleil, non pas en baissant la main comme nous adorons les Dieux,

mais

* On, le combat.

mais en dansant, comme s'ils vouloient imiter par là le branle de ce bel Astre. Et ils n'ont point d'autre culte de la Divinité; car cela se fait au coucher & au lever du Soleil. Les Etiopiens vont au combat en dansant, & avant que de tirer leurs flèches, qui sont rangées autour de leurs têtes en forme de rayons, ils sautent & dansent pour étonner l'ennemy. Passons maintenant en Egypte, ou la fable de Protée represente un excellent Danceur qui faisoit mille postures differentes, dont le corps souple & l'esprit ingenieux sçavoient tout contrefaire & tout imiter si adroitement, qu'il sembloit devenir ce qu'il imitoit. Il y a aparance aussi qu'Empouse * qui se changeoit en tant de formes, estoit une excellente danseuse. Mais il ne faut pas oublier la Dance sacrée des Prêtres de Mars, qu'on appelle pour cela *Saliens*, qui est un Sacerdoce tres-auguste parmy les Romains, & tenu par les principaux de l'Empire. La fable même de Priape n'est pas éloignée de cette verité. Car les Bityniens disent que c'est un Dieu belliqueux, & comme je croy l'un des Titans, ou des Dactyles Idéens, qui ayant receu des mains de Junon le Dieu Mars encore enfant, mais rustique & grossier, quoy que robuste & vigoureux, luy aprit la Dance avant l'exercice des Armes, comme si c'eût un prelude de la guerre: Et pour recompense, on luy consacre la dixme des dépouilles qui sont vouées à ce Dieu. Toutes les festes de Bachus, comme tu sçais, ne consistent qu'en sauts & en Dances; c'est par là qu'il a domté les Lydiens, les Tyreniens, & les Indiens, nations tres-puissantes & tres-belliqueuses. Aussi les trois sortes de Dances les plus nobles, le Cordace, le Sicynnis, & l'Emmelie, ont pris leur nom des Satyres, qui sont les Ministres de ce Dieu. Pren donc garde qu'il n'y ait de l'impieté à vouloir condamner une chose si divine & si mystérieuse, qui se pratique en l'honneur des Dieux & par les Dieux, & qui a pour Auteurs les Dieux mêmes, sans parler du plaisir & du profit qui nous en revient.

* *Fantôme ancien.*

vient. Mais je m'étonne qu'un homme comme toy qui revere Homere & Hesiodé, ait la hardiesse de la condamner; car tu sçais l'estime qu'ils en font, & que celui-cy la conte parmy les choses les plus agréables, comme l'Amour, la Musique, & le Sommeil, & luy donne le titre d'irreprehensible, atribuant la douceur à la Musique, qui est sa compagne inseparable. En un autre endroit il la met en parallele de la guerre; disant que les Dieux donnent aux uns la valeur, & aux autres l'adresse à chanter & à dancier, comme si ces divines qualitez estoient un present du Ciel; aussi faut-il beaucoup de naturel pour y reüssir. D'ailleurs, il semble avoir voulu distinguer par là toutes choses en deux, en la paix & en la guerre, & faire la Dance & la Musique le symbole de la Paix. Hesiodé, comme tu sçais, dit qu'il a veu luy-même dancier les Muses, au lever de l'Aurore, autour d'une claire fontaine & del'Autel de Jupiter leur pere; si bien que blâmer la Dance, c'est presque s'ataquer aux Dieux. Socrate le plus sage de tous les hommes, au jugement des Dieux-mêmes, n'a pas seulement loué la Dance comme une chose qui sert beaucoup à donner de la grace, mais l'a voulu apprendre en sa vieillesse, tant il admiroit cét exercice. Et veritablement il eût eu tort de le condamner, luy qui ne dédaignoit point de se trouver dans les assemblées de Musiciens, * & qui frequentoit la Courtisane Aspasie. S'il voyoit donc maintenant la Dance au point où elle est, car il ne l'a veüe qu'en son enfance, je m'assure qu'il quitteroit tout pour cela, & que ce seroit la premiere chose qu'il feroit apprendre aux enfans. Mais il semble qu'en louant la Comedie & la Tragedie, tu ayes oublié qu'elles ont chacune leur Dance particuliere, l'une le Cordace, & quelquefois le Sicynis, & l'autre l'Emmelie. Toutefois, † puisque tu les as preferées d'abord à la Dance, examinons-les ensemble. Quel spectacle est-ce de voir dans la Tragedie un faquin monté sur des échasses, ‡ & chargée de quantité d'habitbits pour en paroître plus gros aussi bien que plus grand.

* On, Babiloniens,

† Il a déjà parlé de la Musique.

‡ Costumes.

grand, représenter un Heros ou un Dieu, & bâiller avec un grand masque comme s'il vouloit devorer les spectateurs. Ce n'est pas tout, car il se contourne & se deméne comme un furieux, & chante des complaints qui seroient suportables en la personne d'He-cube ou d'Andromaque; mais quelle aparance de voir Hercule avec sa peau de Lyon & sa massüe, fre-donner ses travaux sur un Têatre? Ce que tu reprends donc en la Dance, en disant que c'est plutôt le mé-tier des femmes que des hommes, se peut mieux dire de la Tragedie & de la Comedie, où il y a touÿours plus de femmes que d'hommes. Ajoûtez à cela les personnages ridicules que celle-cy affecte pour faire rire, & l'extravagance de ses masques, au lieu que celuy du danseur, aussi-bien que son habit, est plus seant & plus modeste, & il ne bâille pas aussi comme l'autre qui represente des Tragedies. Car autre-fois un même baladin chantoit & dansoit; mais comme on vit que le mouvement empêchoit la respiration, on trouva plus à propos de faire chanter les uns & danser les autres. Pour le sujet de la Piece il est com-mun au Ballet & à la Tragedie, mais il y a plus de di-versité & de changement dans les Ballets, & s'il faut ainsi dire, plus d'érudition. * Que s'il n'y a point en Grece de prix étably pour cét exercice comme pour les autres, je croy que c'est qu'on l'a trouvé au-dessus de la recompense, ou qu'on a creu qu'il y avoit quelque chose de divin à cause de la Religion; quoy-que la plus illustre ville d'Italie, de celles qui ont tiré leur origine de la Grece, † l'ait ajoûté à ses jeux comme pour leur accomplissement. Je veus main-tenant rendre raison pourquoy j'ay laissé à part plu-sieurs choses, afin qu'on ne croye point que je l'aye fait par ignorance. Car je sçay que d'autres devant moy ont composé des livres sur ce sujet, où ils ont recherché curieusement toutes les sortes de Dances, avec leurs noms & leurs Auteurs, pour faire paroître leur lecture. Mais mon dessein n'ayant esté que de montrer le plaisir & l'utilité qu'on peut tirer de cét

* Cela est
prouvé
par la
suite.

† Calci-
de.

exercice, particulièrement depuis le siècle d'Auguste, je me suis contenté de parler des Dances les plus communes, sans rechanter pédantesquement celles qui ne sont plus en usages, comme le *saut de la Grue*, & autres semblables. Ce n'est donc pas par ignorance que je n'ay rien dit de cette Dance Frygiene qui se fait dans la débauche, où l'on voit sauter & gambader des païsans au son de la flûte, qui est une Dance pénible & laborieuse, qui se pratique encore à la campagne, mais qui n'a rien de commun avec celle dont je veux parler. Aussi Platon, dans ses Loix approuve les unes & condamne les autres, les divisant en utiles, & agréables, & en bânissant les deshônêtes.

Voilà ce que j'avois à dire touchant la Dance en general, sans m'étendre davantage dans le particulier. Je représenteray maintenant les qualitez que doit avoir un bon danseur, pour faire voir, que cét Art n'est pas des plus faciles. Car il faut que le Pantomime ou danseur de Balet, qui est celuy dont j'entens parler, sçache plusieurs choses, comme la Pœsie, la Geometrie, la Musique, & la Filosofie même, quoyqu'il n'ait pas besoin des Ergo de la Dialectique. Il faut qu'il ait aussi le secret d'exprimer les passions & les mouvemens de l'Ame que la Retorique enseigne, & qu'il emprunte de la Peinture & de la Sculpture les diverses postures & contenance, en sorte qu'il ne le cede point à Fidias ni à Apellés pour ce regard. Mais sur tout il a besoin de memoire; car il faut que comme Calcas il sçache le present, le passé, & l'avenir, & qu'il les ait toujourns prests en son esprit, pour les pouvoir représenter dans l'occasion. Mais il doit sçavoir particulièrement expliquer les conceptions de l'Ame, & découvrir ses sentimens par les gestes & le mouvement du corps. Enfin, il doit avoir ce que Thucydide attribue à Périclés, le secret de voir par tout ce qui convient, qu'on appelle le *Decorum*, afin de s'en bien aquiter; & avec cela estre subtil, inventif, judicieux, & avoir l'oreille tres-delicat. Pour sa matiere, l'histoire ancienne ou plutôt la fable luy en fournit

suffisamment. Il faut donc qu'il sçache tout ce qui s'est passé d'illustre depuis le Chaos & la naissance du monde, jusqu'à la reine Cleopatre, car cette Science embrasse toute cette étendue; mais il doit représenter principalement les Fables les plus celebres. Comme Saturne châtre le Ciel son pere, la bataille des Titans, la naissance de Venus, celle de Jupiter, le larcin de sa mere, la supposition d'une pierre, la prison de Saturne, le partage des trois Freres, la revolte des Geans, le larcin de Prometée & son supplice, la formation de l'homme, la force de l'un & de l'autre amour. En-suite le mouvement de l'Isle de Délos, l'accouchement de Latone, le meurtre du Serpent, les embûches de Ticye, le milieu de la terre trouvé par le vol des Aigles, le déluge de Deucalion, l'Arche où furent conservées les reliques du genre humain, les pierres qui repeuplerent le monde, le démembrement d'Iachus, la fourbe de Junon, l'embrasement de Séméle, les deux naissances de Bacchus; * Tout ce qui se dit de Minerve, de Vulcain, & d'Ericton, avec le different touchant le pays d'Atènes, & le premier jugement de l'Areopage. Puis toutes les Fables de ce pays-là, & particulièrement les aventures de Cérés qui cherche sa fille, l'hospitalité de Célée *, l'invention d'Agriculture de Triptolème; comme Icare planta le premier la vigne, la calamité d'Erigone; tout ce que l'on conte de Borée & d'Oritye, de Tésée & de son pere †; l'enlevement de Médée & sa retraite en Perse, les filles d'Erectée & de Pandio, & tout ce qu'elles ont fait & souffert en Trace. Il ne faut pas qu'il ignore aussi ni Fillis, ni Acamas, ni le premier ravissement d'Heléne, ni l'entreprise de Castor & de Pollux contre la ville d'Atènes, ni la mort d'Hippolyte, ni le retour des Heraclides; Car tout cela est de l'histoire d'Atènes, que j'ay détaché de son corps pour servir d'exemple. Après, vient celle de Mégare, Nisus, Scylla, le cheveu de pourpre, ‡ le passage de Minos, son ingratitude envers sa bienfaitrice. Puis Citeron, les calamités des Tébains & des

Labda-

* Proserpine.

† Egée.

‡ Ou, le floquet.

Labdacides, le voyage de Cadmus, le Bœuf qui se couche, les dents du Serpent, les hommes qui en nâquirent, le changement de Cadmus en Dragon, la structure des murs de Têbes au son de la lyre, la fureur de l'Architecte, la vanité de sa femme, * sa ^{* Niobé.} punition, son dueil, son silence; En-suite les tristes aventures d'Actéon, de Pentée, & d'Edipe, Hercule & tous ses travaux, avec le meurtre de ses enfans. Corinte ne manque pas aussi de sujets. Glauque, Créon, & devant eux Bellérophon & Sténobée; le combat du Soleil & de Neptune, la fureur d'Atamas, la fuite des enfans de Nefélé par l'air sur un bœuf, la reception que font les Dieux marins à Inon & à Melicerte. Après, l'histoire des Pélopidés; Mycènes & tout ce qui s'y passe, & auparavant Inacus, Io, Argus, Atrée, Tyeste, Europe, la Toison d'or, les nôces de Pelops, le meurtre d'Agamemnon, le supplice de Clytemnestre; Et plus-haut encore l'entreprise des sept Princes contre Têbes, le recueil qu'on fait aux gendres fugitifs d'Adraste, l'Oracle qui fut rendu sur leur sujet, la sepulture des morts interdite, & pour cela la mort d'Antigone & de Ménécée. Ce qui s'est passé à Nemée, Hypsipile & Arquémore, & avant tout cela, la prison de Danié, la naissance de Persée, le combat qu'il eut contre la Gorgone, à quoy est atachée l'histoire d'Étiopie, Cassiopée, Andromède, Césée, que la credulité des hommes a placez dans le Ciel après leur mort. Il n'ignorera pas aussi l'histoire des deux freres Daniäus & Egyptus, & le mariage frauduleux de leurs enfans. Lacédémone a les amours d'Hyacinte, où Zefire est rival d'Apollon, le meurtre de ce beau fils d'un coup de pallet, la fleur issue de son sang, & les caracteres de douleur qu'elle porte empraints, la resurrection de Tyndare, suivie de la colere de Jupiter contre Esculape, le voyage de Paris depuis le jugement des trois Déeses, l'acueil qu'on luy fit chez Menelaüs, le ravissement d'Helène. Car l'histoire de Troye est jointe à celle de Sparte, & fournit de soy

une ample matiere, puisque tous ceux qui s'y sont trouvez, peuvent faire chacun un sujet à part, que le Pantomime doit avoir present, comme j'ay dit, à sa memoire, & particulièrement ce qui est arrivé depuis le ravissement d'Helène, jusqu'au retour des Grecs, comme l'amour de Didon & les erreurs d'Énée. La fable d'Oreste n'est pas éloignée de ce sujet, & son aventure chez les Scythes, ni ce qui est arrivé auparavant, je veus dire la demeure d'Achille parmy des filles en l'Isle de Scyre, la folie supposée d'Ulysse, avec l'abandonnement de Filoctète; Toutes les erreurs de ce Héros, Circé, Calypso, Télégone, Eole & ses vents, avec le reste jusqu'à la mort des galans de Pénélope; Et devant cela les embûches dressées à Palamède, la colere de Nauplion, la fureur d'Ajax, & le naufrage de l'autre du même nom. L'Elide aussi n'en fournit pas moins, Enomäus, Myrtilé, Saturne, Jupiter, les premiers Athlètes des jeux Olympiques; Mais il y a une grande moisson de fables en Arcadie, la fuite de Daphné, la vie sauvage de Calisto depuis sa grossesse, l'ivrognerie des Centaures, la naissance de Pan, les amours d'Alfée & son voyage sous mer & en Sicile. Passant en l'Isle de Crète nous y trouverons Europe, Pasifée, les deux Taureaux, le Labyrinthe, Ariadne, Fédre, Androgée, Dédale, Icare, Glaucus, la Profécie de Polyide, Tale ce gardien * d'airain de l'Isle. En Etolie on trouve Altée, Méléagre, Atalante, Dale, le combat d'Hercule contre le fleuve Achelois, la naissance des Sirènes, l'origine des Isles Equinades & leur habitation, lors que la fureur d'Alcmeon fut passée; Nefse, la jalousie de Déjanire, suivie de l'embrasement d'Hercule sur le mont Oëta. La Trace vient après, avec Orfée & sa mort, sa tête parlante & nageante sur sa lyre, Hémus, Rodope, le supplice de Lycurgue; Puis la Thessalie qui a encore plus de sujets, Pélias, Jason, Alceste, la flote des Argonautes, Argos & sa Carène parlante; les aventures de Lemnos, Æte, le songe de Medée, le démembrement de son frere, & le reste de ses traverses, puis

* C'est
qu'il por-
toit des
tables.
d'airain.

Laoda-

Laodamie & Protéfilas. Si vous repassez en Asie, vous rencontrerez Samos & l'infortune de Polycrate, les erreurs de sa fille vagabonde, jusqu'en Perse; Sans parler des Fables plus anciennes, comme le babil indiscret de Tantale, l'épaule de Pélops servie aux Dieux en un festin, au lieu de laquelle ils en remirent une d'ivoire. En Italie, l'Éridan, Fæton & ses sœurs changées en arbres, qui distillent l'Ambré. De là en Afrique, les Hesperides & le Dragon qui garde les pommes d'or, la fable d'Atlas; puis en Espagne, Géryon, & l'enlèvement des bœufs d'Erytie. En Fénicie, Myrrha & la mort d'Adonis. Il faut que le Pantomime sçache aussi toutes les metamorfoses & les changemens en fleurs, en arbres & en bestes, & ceux de femmes en hommes, comme de Cénée, Tirésias & autres. Il apprendra même les histoires plus recentes, tout ce qu'Antipates & Seleucus entreprirent pour l'amour de Stratonice. Quant aux mysteres cachés des Egyptiens, il tâchera aussi de les faire comprendre par gestes, Epafus, Osiris, & le passage des Dieux dans le corps des animaux; mais particulièrement leurs Amours & leurs metamorfoses. En-suite toute la Tragedie des Enfers, le suplice des méchans & la cause de leurs peines, l'amitié de Tésée & de Piritous conservée jusques-là. Enfin tout ce qu'ont inventé Homère, Hésiode, & les autres Pöetes, & principalement les Tragiques. Voila un petit abrégé d'une moisson infinie, pour ne rien dire des sujets nouveaux qu'on peut inventer. Il faut avoir, comme j'ay dit, tout cela prest pour s'en servir au besoin, & le sçavoir exprimer parfaitement, sans qu'il soit besoin de Protocole ny d'Interprete. Enfin, comme disoit l'Oracle de la Pythie, il faut que le spectateur entende sans parler, tout de même que si l'on parloit. C'est ce qu'avoüa le Philosophe Cynique * qui condamnoit comme toy ce bel Art, * *Demé-*
& disoit que ce n'estoit qu'une suite de la Mus- *trius.*
que, à laquelle on avoit ajoûté des gestes & des postures, pour faire mieux entendre ce qu'on

jouoit; mais qu'elles estoient le plus souvent vaines & ridicules, & qu'on se laissoit piper à la mine & à l'habit, aydez du geste & de l'harmonie. Alors un illustre Pantomime du tems de Neron, qui avoit le corps excellent & sçavoit fort bien son métier, le pria de ne le point condamner sans l'avoir veu, & faisant cesser les voix & les instrumens, representa devant luy l'adultere de Mars & de Venus, où estoit exprimé le Soleil qui les decouvroit, Vulcain qui leur dresseoit des embûches, les Dieux qui acouroient au spectacle, Venus toute confuse, Mars étonné & suppliant, & le reste de la Fable, avec tant d'artifice, que le Philosophe s'écria qu'il luy ressembloit voir la chose même, & non pas sa representation, & que cet homme avoit le corps & les mains parlantes. Mais puisque nous sommes sur ce sujet, je te veus rapporter tout d'une suite le témoignage d'un barbare de ce tems-là. Car comme un Prince de Pont fut venu à la Cour de Neron pour quelques affaires, & qu'il eut veu ce fameux baladin dancer avec tant d'adresse qu'encore qu'il n'entendît rien de ce qu'on chantoit, il ne laissoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en prenant congé de luy, de luy vouloir faire present de ce Pantomime. Et comme Neron s'étonnoit de cette demande. C'est, dit-il, que j'ay pour voisins des Barbares, dont personne n'entend la langue, & celui-cy servira de truchement, & leur fera entendre par gestes tout ce qu'il voudra. La perfection donc de cet Art est de contrefaire si bien ce qu'on joüe, qu'on ne fasse ni geste ni posture qui n'ait du raport à la chose qu'on represente, & sur tout qu'on garde le caractère de la personne, soit Prince ou autre. Je te diray à ce propos le sentiment d'un autre Barbare, qui voyant cinq masques & cinq habits preparez pour un balet; & ne voyant qu'un danseur, demanda qui feroit les autres personages; Et comme il eut appris qu'il les joueroit tous luy seul. Il faut donc, dit-il, que dans un seul corps il ait plusieurs ames, C'est pour cela que les Romains

les ont appellez Pantomimes¹, & on leur peut appliquer ce que dit le Poëte, *O mon fils, sois comme un Polype, pour prendre toute de sorte de couleurs, & changer de face selon la diversitè des affaires.* En un mot, cét Art fait profession d'exprimer les mœurs & les passions des hommes, & de contrefaire tantôt le joyeux, tantôt le triste, tantôt le doux, tantôt le colere, & les deux contraires presque en un même moment. Les autres choses-qu'on voit & qu'on entend sont unes, c'est à dire ne representent qu'une seule idée; mais le Pantomime est tout seul plusieurs choses, & il y a du plaisir à voir la multitude & la diversitè de son appareil, ² & comme on a joint au bruit des piez & des cymbales, les perfections de la Comedie & de la Musique. Dans les autres choses les fonctions du corps & de l'esprit sont differentes, mais icy elles sont unes, & l'on n'y fait aucun geste qui n'ait sa raison. C'est pourquoy un Ancien³ disoit que les Pantomimes avoient les mains sçavantes, & les alloit voir pour s'instruire; & un autre Philosofe voyant danser un Ballet, Grands Dieux! dit-il, de quel plaisir m'estois-je privé jusqu'alors par trop de scrupule. Que s'il est vray ce que dit Platon qu'il y a trois parties dans l'homme, l'irascible, le concupiscible, & le raisonnable, le Pantomime les represente tous trois, l'irascible quand il contrefait le furieux, le concupiscible quand il fait l'Amant passionné, & le raisonnable quand il joüe une passion moderée, ou plutôt cette derniere qualité est répandüe par tout, comme le sens de l'atouchement par tout le corps. D'autre côté, quand il a toujourns pour objet ce qui est beau pour ne rien faire au contraire, ne confirme-t-il pas l'opinion d'Aristote, qui met la beauté entre les biens? On peut dire même que son silence a quelque chose de la Philosophie de Pythagore. Ajoutez à cela que cét Art rassemble en un l'utile & le delectable, qui est le dernier point de perfection au jugement des plus grands hommes, & l'utile y est d'autant plus utile, qu'il est joint au de-

¹ Qui imitent tout.

² La flûte, le chalumneau.

On, la bonne voix de l'Acteur, & le concert des Musiciens.

³ Lesbornax, Mytilenien, Timocrate son precepteur.

ctable. Car combien ce spectacle est-il plus agréable que les autres, où l'on voit de jeunes gens s'entrebatre & se veautrer dans la boüe ou dans la poussiere; ce que l'on contrefait quelque-fois dans les Balets, mais avec moins de danger & plus d'agrément. Car tous cestours de souplesse, ces sauts, ces piroüetes, ces culbutes, & ces divers mouvemens du corps, réjoüissent ceux qui les voyent, & exercent ceux qui les font, rendans les membres plus souples & le corps plus vigoureux, qui est tout l'avantage qu'on peut tirer de la lûte & d'autres semblables exercices. Comment donc, cét Art ne seroit-il pas tres-loüable, qui exerce en même tems le corps & l'esprit, contente les yeux & les oreilles, à l'ayde de la Pöésie & de la Musique, & instruit les spectateurs. Car qu'y a-t-il de plus doux, de plus aymable, & de plus melodieux tout-ensemble que la voix jointe au chalumeau & à la flûte? Qu'y a-t-il de plus plein d'instruction que les Fables anciennes? au recit desquelles vous voyez tout le théâtre agité d'amour ou de haine de dépit où de colere, d'horreur ou de compassion. Je ne parle point de la force & de l'adresse * du Pantomime, qui est un chef-d'œuvre, & une chose aussi rare que de trouver en une même personne la douceur & la majesté. Quant aux perfections du corps, je desire, que selon la maniere de Polycléte, le Pantomime ne soit ni trop grand ni trop petit, ni trop gras ni trop maigre, comme le temoignerent un jour ceux d'Antioche, qui se cönoissent fort bien en ces choses. Car comme un petit homme leur representoit Hector, ils demanderent tout haut quand Hector viendroit, & que ce n'estoit-là qu'Astianax. Une autre-fois qu'un grand homme representoit Capanée sous les murs de Tébes, ils dirent qu'il n'avoit que faire d'échelle pour prendre la ville, parce qu'il estoit plus haut que les murailles: A un gros homme, qui s'efforçoit de sauter, ils crierent qu'il prit garde de ne pas rompre l'échafaut; Et à un maigre & defait qu'il songeât à se guerir, & non pas à danser. Railleries pleines

* Ou, souplesse.

pleines d'instruction, & qui font voir que de peuples entiers ont aimé cet exercice, & en ont reconnu les défauts & les perfections. Il faut encore que le Pantomime ait le corps ferme & souple tout ensemble, pour se pouvoir arrêter tout court & tourner en un instant, ce qu'il a de commun avec le lûteur, comme il prend de l'Orateur le geste, & participe ainsi des vertus d'Hercule, de Pollux & de Mercure. Herodote dit que les yeux sont plus fideles que les oreilles, parce qu'on croit plutôt ce qu'on voit que ce qu'on oit ; mais icy il faut le jugement de l'un & de l'autre. Du reste, ce spectacle touche tellement, qu'un Amant s'y peut guerir de sa passion, & un mélancolique de sa tristesse, & il est si naturel qu'on y pleure & qu'on y rit selon les divers sujets qu'on represente. Ceux de Pont & d'Ionie sont tellement touchez de la fable de Bacchus, quoy qu'elle soit ridicule, que toutes les fois qu'on la jouë, ce qui arrive souvent, ils passent les jours entiers à voir sauter des Titans, des Satyres, & des Corybantes, & les principaux se piquent plus d'estre les Acteurs de ces fadaïses, que de leur doubleffe ou de leur dignité. Après avoir veu les vertus du Pantomime, considerons maintenant ses défauts, j'ay déjà dit ceux du corps, voicy les autres. Plusieurs font des contre-tems, & ne prennent pas bien la cadance. Quelques-uns se troublent en dansant, & deceus par la ressemblance representent une chose pour l'autre ; comme celuy qui confondoit les calamitez de Thyeste avec l'Histoire de Saturne, à cause qu'elles ont du raport, & que l'un & l'autre mange ses enfans ; & celle de Glaucé & de Semele à cause du feu dont l'une & l'autre est consumée. Mais l'Art n'est pas responsable des fautes de l'artisan, & il faut blâmer ceux qui pechent contre les régles, & louer ceux qui les gardent. Le Pantomime donc doit avoir toutes les parties que j'ay dites ; mais il faut pour bien faire, que chacun se reconnoisse dans la diversité des personages qu'il represente, & se pense voir en luy comme en un miroir. Car alors

on ne se peut contenir d'aise, & l'on rencontre ce qui est si difficile à trouver, de se cōnoître soy même, si bien qu'on revient du spectacle tout instruit de ce qu'on doit faire & de ce qu'on doit éviter. Il doit prendre garde sur tout à garder la bien-seance, sans s'emporter trop avant. Car il y a un vice de trop d'affectation, comme dans l'éloquence, lors qu'on passe la mesure des choses qu'on veut représenter, & qu'on fait trop grand ou trop petit, ce qui doit estre petit ou grand. C'est ainsi qu'un illustre Pantomime de mon tems, jouant Ajax le furieux, s'emporta de sorte, qu'on eût dit qu'il ne contrefaisoit pas le furieux, mais qu'il l'estoit. Car il déchira les habits d'un qui frapoit du pied devant luy avec des fouliers de fer, selon la coûtume, pour faire plus de bruit, & arrachant l'instrument d'un Musicien il en donna un tel coup sur la tête à celui qui representoit Ulysse, qu'il l'eût assommé sans le chapeau qui rompit le coup. Cependant, le peuple qui ne sçait point garder de bornes estoit si ravy de cette extravagance, qu'il faisoit cent postures ridicules comme s'il eût esté fou luy-même, tant l'autre luy avoit bien imprimé la passion qu'il representoit. Mais les hōnêtes gens rougissoient de ces folies, quoy qu'ils tâchassent de les excuser. Il fit plus; car il s'en alla du lieu où il estoit, jusqu'au siege des Senateurs, & s'assit entre deux Consulaires, à qui il fit aprehender avec raison qu'il ne les prît pour les moutons d'Ajax, & qu'il ne devint fou tout de bon en le contrefaisant. Et certes dès qu'il fut revenu de son transport il eut tant de regret qu'il, en tomba malade; & comme on le vouloit obliger à redancer ce Ballet, il dit que les plus courtes folies estoient les meilleures, & qu'il se contentoit d'avoir esté fou une fois en sa vie. Ce qui le fâcha le plus, c'est qu'un de ses rivaux representa en suite le même sujet sans tomber dans la même faute, ni sortir les bornes de la representation, ce qui fut approuvé de tout le monde. Voila ce que j'avois à dire pour justifier ma passion. Que si tu veus un jour pren-

prendre part à ce divertissement, tu n'en seras pas peut-estre moins touché que moy, & tu ne te plaindras pas comme Circé fit à Ulyssé que ses charmes sont impuissans pour toy ; Au contraire, ton esprit en fera tout transporté, & tu seras si amoureux de ce doux poison, que tu n'en voudras pas faire part aux autres. Mais au lieu de te metamorfofer en animal, il te rendra plus excellent ; car comme la verge de Mercure, il éveille ceux qui dorment.

CRATON. Cela m'est déjà arrivé ; car il me semble que tu mas desfillé les yeux, & que je commence à voir & à entendre ce que j'avois ignoré jusqu'à present. Souvien-toy donc de me prendre toutes les fois que tu iras au theatre, afin que jaye part aussi bien que toy, au plaisir & à l'utilité qu'on peut tirer d'un si agreable divertissement.

Il y a icy un Dialogue intitulé Léxifanés, contre ceux qui parlent un langage qu'on n'entend point, ou comme nous disons, Fœbus & Galimatias. Mais outre que le Fœbus de nôtre langue ne se raporte point à celuy de ce tems-là, ce Dialogue est si obscur que les plus Doctes mêmes n'y voyent goutte ; c'est pourquoy je ne l'ay point traduit.

L'EUNUQUE, OU PAMFILE.

D I A L O G U E

DE PAMFILE ET DE LYCINUS.

C'est le recit d'une dispute de deux Filosofes Peripatetiens pour une chaire de Professeur, dont l'un vouloit exclure l'autre à cause qu'il estoit Eunuque.

PAMFILE. **Q**U'AS-TU à rire Lycinus ? Quoy que tu sois bien gay de ton naturel, il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire.

LYCI;

LYCINUS. Tu riras plus que moy, lors que tu sçauras le plaissant procès qui est entre deux Filósofes.

PAMFILE. Cela est déjà ridicule, que des Filósofes ayent procès ensemble; en tout cas, cela ne devroit point troubler la tranquillité de leur esprit, ni émouvoir leurs passions.

LYCINUS. Ils sont bien éloignés de cela; car ils se sont dit l'un à l'autre mille injures.

PAMFILE. Est-ce pour quelque une des choses qui sont controversées entr'eux, ou si c'est quelque nouveau différent?

LYCINUS. Ce sont deux Filósofes de même Secte qui disputent publiquement avec aigreur, en la présence des principaux de Rome, devant lesquels ils devroient rougir de la moindre faute.

PAMFILE. Dy-moy quelle est leur dispute, afin que j'en rie à mon tour, sans me tenir plus long-tems en haleine.

LYCINUS. Tu sçais que l'Empereur a fondé quatre chaires de Philosophie * pour l'instruction de la jeunesse & il s'agissoit de recevoir un Professeur dans celle des Peripateticiens qui est vacante.

* Des Stoiciens, des Platoniciens, des Epicuriens, &c.

PAMFILE. Je le sçay; car celuy qui l'estoit, est mort depuis quelques jours.

LYCINUS. Voila l'Heleine pour laquelle ils combattoient; & il n'y auroit pas de quoy le trouver étrange, n'estoit qu'il ne sied pas bien à des Filósofes qui préchent le mépris des richesses, de se battre pour du revenu, comme s'il s'agissoit de défendre la Religion ou le sepulcre de leurs Ancêtres. Car ce qu'ils considéroient icy n'estoit pas l'instruction de la jeunesse, mais deux mille cinq cens livres de rente.

PAMFILE. Mais les Peripateticiens ne tiennent pas les richesses indifferentes, & les mément hardiment entre les biens.

LYCINUS. Il est vray; Si bien qu'on peut dire qu'ils combattoient pour la défense de leurs loix & de leurs coûtumes: mais il y a du particulier dans la dispute qui la rend bien agréable. Plusieurs Champions se

se font presentez en ces jeux funébrés ; mais les deux principaux qui paroissent devoir remporter le prix , comme égaux en force & en valeur , estoient le vieux Dioclés & l'Eunuque Bagoas. Le combat a commencé par des escarmouches assez legeres , où chacun a soutenu la doctrine de son Maitre , sans que pas un ait eu l'avantage. Mais à la fin Dioclés laissant là son Aristote , a tourné toutes ses forces contre son ennemy , & s'est mis à le decrier , & à réveiller ses defauts ; & l'autre pour se revancher , en a fait autant.

P A M F I L E . Je ne le trouve pas étrange ; car il faut avoir égard aux mœurs aussi bien qu'à la doctrine , dans l'institution de la jeunesse ; & si j'en estois creu , on prefereroit le plus homme de bien au plus habile.

L Y C I N U S . Je suis de même sentiment. Mais ce qui a fait rire la compagnie , c'est qu'après s'estre bien dit des injures l'un à l'autre , Dioclés a reproché à son compagnon qu'il n'estoit pas digne de Filosofier parce qu'il estoit Eunuque , & à plus forte raison de remporter le prix proposé aux Filosofes ; & que si l'on faisoit bien , les Eunuques seroient exclus non seulement de toutes les charges publiques , mais de mysteres des Dieux & des Assemblées , comme des monstres dont la rencontre seule est funeste. Il s'est donc fort étendu là-dessus , & a reproché à l'autre qu'il n'estoit ni mâle ni femelle qui est un prodige dans la Nature.

P A M F I L E . Voila un crime tout nouveau , qu'un autré apelloit un mal-heur ; mais qu'a répondu Bagoas à une si grande objection ? car la chose commence déjà à me faire rire.

L Y C I N U S . Il est demeuré long-tems sans parler , soit que ce fut de honte , ou de crainte ; car on dit que les Eunuques sont plus sujets à ces passions que les autres , & sa confusion paroissoit visiblement sur son visage ; Mais à la fin il a répondu d'une voix grêle : Que Dioclés avoit tort de vouloir exclure les hommes d'une
pro-

profession qui admétoit même les femmes, & a allegué les exemples d'Aspasic, de Thargelic, & de Diotime, & celuy d'un Eunuque Gaulois qui a esté fort illustre du tems de nos Peres, dans la Philosophie Academique. Mais Dioclés estoit si animé qu'il ne vouloit point recevoir ces raisons; & je croy qu'il eût exclus ce Gaulois même, s'il eût esté present, malgré toute sa reputation & sa gloire. Car il a allegué force railleries des autres Philosophes tant Stoiques que Cyniques qui ont joiué sur ce défaut. Voila là question qui se presentoit à juger, *Si un Eunuque peut estre receu à Philosopher, & particulièrement à enseigner la Philosophie.* Dioclés souûtenoit que non, & qu'il falloit du moins pour cela une grande barbe; l'autre répondoit, qu'il ne s'agissoit pas icy des perfections du corps, mais de celles de l'esprit; & qu'on devoit simplement avoir égard à la Vertu & à la doctrine. Il raportoit à ce propos l'autorité d'Aristote, qui devoit estre de grande importance en cette matiere, lequel avoit fait une estime particuliere de l'Eunuque Hermias Tyran des Atarniens, jusqu'à luy sacrifier comme à un Dieu. Il ajoûtoit que les Eunuques bien loin de devoir estre exclus de l'institution de la jeunesse, y estoient plus propres que les autres, pour estre exempts du soupçon dont Socrate même ne s'estoit pû garantir. Il tournoit aussi contre l'autre ses railleries, & disoit que si la barbe estoit si considerable en cét endroit, un bouc devoit estre preferé à un Philosofe. Là dessus un de la troupe se levant, Messieurs, dit-il, quoyque Bagoas n'ait point de barbe, il n'est point Eunuque; mais a esté contraint de le contrefaire pour se sauver d'un adultere, où il a esté pris sur le fait; si bien qu'à present que le danger est passé, je croy qu'il avouera ce qu'il est. A ces mots il s'est fait un éclat de rire, dont le Docteur tout confus, n'a sceu s'il devoit confesser ou nier le crime.

PAMFILE. Veritablement la Comedie est assez belle, mais qu'en est-il arrivé?

LYCINUS. Que les Juges ne se pouvans accorder, ont

ont remis la chose à la décision du Senat & de l'Empereur. Car les uns vouloient qu'on dépouillât Bagoas, comme on fait les esclaves qu'on veut vendre, pour voir s'il estoit capable de Filosofier. Les autres plus ridiculement, qu'on luy accordât le congrés avec quelque Courtisane en la presence de l'un des Juges. Cependant, l'on instruit son accusation, & veut faire revivre le crime de l'adultere, quoy qu'il fasse contre luy; l'autre tâche à se montrer homme, & met en œuvre toutes ses facultez naturelles, pour remporter la victoire. Car il croit en venir à bout s'il peut faire voir qu'il est bon étalon, comme la marque d'un bon Filosofe; & un argument au genre démonstratif; * Cela me fait souhaiter que mon fils que je destine à la Philosophie, ait cette partie-là excellente plutôt que le jugement ou la memoire, afin de pouvoir estre un jour grand Filosofe.

* Ou, une démonstration.

DE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE.

Le titre sert d'Argument. Du reste ce Traité est en langue Ionique, qui pourroit faire croire qu'il n'est pas de Lucien, outre qu'il y a des choses bien chimeriques; & qui ne sont pas de son caractère.

MOn dessein n'est pas de traiter icy de la nature du Ciel & des Astres, mais des predictions qu'on en peut tirer pour l'utilité de cette vie; sans donner pourtant ni precepte, ni doctrine, mais seulement quelques remarques & observations sur ce sujet. Je m'étonne d'abord que les Doctes qui cultivent avec tant de soin les autres parties de la Philosophie, ne font plus d'estat de celle-cy; car elle est tres-ancienne, & tire son origine de ces premiers Rois qui ont esté chers des Dieux; Mais on neglige maintenant d'y travailler, non tant par paresse que par ignorance, pour n'en avoir pas assez de lumiere;

& lors qu'on rencontre quelque imposteur qui en fait profession, on condamne l'art au lieu de condamner l'artisan, quoy que l'Astrologie, non plus que les autres Sciences, ne soit pas responsable des fautes que font ceux qui l'exercent. Les Ethiopiens, à ce qu'on dit, sont les premiers qui l'ont découverte, à cause que leur Ciel est sans nuage, & qu'ils n'éprouvent pas comme nous, le changement des saisons; outre que c'est une nation fort subtile, & qui surpasse toutes les autres en esprit & en sçavoir. Après avoir donc remarqué les faces différentes de la Lune, ils en voulurent rechercher la cause, & trouverent à la fin que cela venoit des divers aspects du Soleil dont elle empruntoit sa lumiere. Ils étudierent en-suite le cours & la nature des autres Planetes, & leur donnerent des noms, non seulement pour les discerner, mais pour marquer leurs diverses influences. Enfin, les Egyptiens ont cultivé cette Science, mesuré le cours de chaque Astre, & distingué l'année en mois & en saisons, la réglant sur le cours du Soleil, & les mois sur celui de la Lune. Ils ont fait plus; car ayans partagé le Ciel en douze parties, ils ont représenté chaque constellation par la figure de quelque animal, d'où vient la diversité de leur Religion. Car tous les Egyptiens ne se servoient pas de toutes les parties du Ciel pour deviner; mais ceux-cy de l'une, & ceux-là de l'autre. Ceux qui observerent les propriétés du Belier, adorent le Belier, ainsi du reste. On dit même qu'ils reverent le bœuf Apis en memoire du Taureau celeste, & dans l'Oracle qui luy est consacré on tire les predictions de la Nature de ce Signe, comme les Afriquains font de celle du Belier en memoire de Jupiter Hammon qu'ils adorent sous cette figure. Mais les Chaldéens se sont adonnez plus que tous les autres à cette discipline; si bien qu'ils veulent qu'on les en croye les Auteurs, quoy que ce ne soit pas mon sentiment. Pour les Grecs, ils l'ont apris d'Orfée qui leur en a donné les premieres lumieres, bien qu'obscurément, & sous le voile de plusieurs myste-

res & ceremonies. Car la lyre sur laquelle il celebrait les Orgyes & chantoit des hymnes & des cantiques est composée de sept cordes qui representent les sept Planetes; c'est pourquoy les Grecs l'ont placée dans le Ciel après sa mort, appelé une constellation de son nom. Aussi le peint on assis avec une lyre, en viroonné d'une infinité d'animaux qui sont l'image de feux celestes. * On dit aussi que Tirésias estoit grand Astrologue, & qu'on l'a figuré mâle & femelle, parce qu'il attribuoit l'un & l'autre sexe aux Planetes. ** De ceux du Ciel.* Du tems d'Atrée & de Thyeste, les Grecs avoient déjà grande cōnoissance de l'Astrologie; Et ceux d'Argos ayans decerné l'Empire à celui qui y seroit le plus sçavant, Thyeste leur découvrit les proprietes du Belier, d'ou l'on a pris occasion de dire qu'il avoit un Belier d'or; Atrée remarqua le cours du Soleil, contraire à celui du premier mobile, ce qui le fit preferer à son rival. J'ay le même sentiment de Bellérophon, & ne croy pas qu'il ait jamais eu de cheval ailé; mais bien que son esprit guindé dans le Ciel, y a remarqué plusieurs belles choses touchant les Astres. Il en est de même, à mon avis, de Fryxus fils d'Athamas, qu'on fait aller par l'air sur un Belier d'or; & je croy que Déjale & son fils ont esté sçavans dans l'astrologie, & que l'un pour s'estre perdu dans cette Science a donné lieu à la Fable. Peut-estre aussi que Pasifacé pour avoir ouï l'autre discourir du Taureau celeste, & des autres Astres, devint amoureuse de sa doctrine; ce qui a fait dire qu'elle estoit devenue amoureuse d'un Taureau, dont elle avoit jouï par son moyen. Il y en a qui ont partagé cette Science, & se sont exercez chacun sur diverses parties; les uns ayans observé le cours de la Lune, les autres celui du Soleil, ou de quelqu'autre Planete, avec leurs diverses influences; comme Faëton & Endymion, dont le premier laissa cet Art imparfait par sa mort; & l'autre s'en aquita si bien, qu'on dit qu'il jouït de ses amours, & qu'il coucha avec la Lune. C'est ainsi qu'on fait naître Enée

de Venus; Minos, de Jupiter; Aftalafe, de Mars; Autolique, de Mercure, parce qu'ils font nais sous ces Planetes; Et comme on retient toujours quelque chose de son ascendant, Minos a esté Roy; Enée, beau; Aftalafe, vaillant; & Autolique, voleur. Jupiter aussi n'a pas enchainé Saturne, ni ne l'a precipité dans les Enfers, comme le croit le peuple ignorant; mais on a feint le premier à cause de son mouvement lent & tardif, & la profondeur de l'air a esté prise pour l'abîme des Enfers. Il est aisé de voir par les vers d'Hesiodé & d'Homere que les Fables anciennes s'accordent avec l'Astrologie, comme quand ce luy-cy parle de la chaîne d'or de Jupiter, & des dards du Soleil que je crois estre l'an & les jours, pour ne rien dire des villes que Vulcain grava dans le bouclier d'Achille, ni de la Lance, & du cercle lui-fant de son Ecu. Car tout ce qu'il dit de l'Adultere de Mars & de Venus, & de la façon dont il fut découvert, est pris de l'Astrologie; à quoy a donné lieu le frequent concours de ces deux Planetes. En un autre endroit il décrit les effets de ces deux Astres, attribuant à Venus les plaisirs de l'amour, & à Mars ceux de la guerre. Les Anciens sçachans bien ces choses, se sont fort adonnez aux prediCTIONS qui se tirent des étoiles. Car ils n'entreprenoient rien de considerable sans consulter quelque Devin, soit qu'il fût question de prendre femme, ou de faire quelque autre chose d'importance. Les Oracles même ont du raport à l'Astrologie. La Vierge qui rend les réponses à Delfes, signifie la Vierge celeste; le dragon qui siffle sous le trepié, le Dragon du Ciel; le Temple de Didyme, les deux Jumeaux; En un mot, la devination est une chose si sainte & si ancienne, qu'Ulyffe dans ses longues & perilleuses erreurs voulut descendre aux Enfers, non par une simple curiosité, mais pour y consulter Tirésias qui estoit grand Astrologue, sur l'estat de ses affaires. Comme il fut arrivé au lieu que Circé luy avoit dit, il creusa une fosse, & y égorgea des victimes; & lors qu'il se vit environné

d'ombres

d'ombres murmurantes, parmy lesquelles estoit celle de sa mere, il ne leur voulut pas permettre de boire le sang dont elles paroissent fort alterées, que celle de Tiréfiás n'eût beù la premiere, afin d'apprendre d'elle l'avenir. Lycurgue ce grand Legislatéur des Lacedemoniens, forma sa Republique sur le modele des Astres, & défendit à ses Citoyens de marcher au combat avant la pleine Lune, parce qu'on en a le corps plus vigoureux. Il n'y a que les Arcades qui n'ont pas voulu recevoir l'Astrologie, estans si fots que de croire qu'ils sont nais avant la Lune. Voila comme nos Ancêtres ont esté curieux de cete Science; mais maintenant, les uns disent, Qu'il est impossible de cónoitre l'avenir, parce que toutes choses sont incertaines, & peuvent arriver diversement; Que ce n'est pas pour nous que les Astres roulent dans le Ciel, & qu'ils n'ont aucun commerce avec les hommes, ni ne se mélent de leurs affaires; mais se remüent par necessité. Les autres soutiennent que l'Astrologie n'est pas tant menteuse qu'inutile, parce que les choses ne se peuvent éviter quand elles se pourroient prévoir. Mais je réponderay aux uns & aux autres, que les Etoiles veritablement ont leur cours necessaire dans le Ciel, mais que les effets en viennent jusqu'à nous. Car si la course des chevaux & le mouvement des hommes, sont capables de remüer des pierres par l'ebroulement de l'air agité, pourquoy le cours de si grands globes sera-t-il sans effet? Le moindre feu produit de la chaleur que nous ressentons, quoy qu'il brûle necessairement, & sans avoir égard à nous; & pourquoy ne sentirions-nous point les influences des Astres? Il est vray que l'Astrologie ne change pas la nature des choses, & n'empêche pas qu'elles n'arrivent; mais les predictions agréables donnent de la joye, & l'on peut plus aisément remedier aux maux qu'on prévoit; outre qu'ils ne surprennent pas tant, & sont plus faciles à supporter. Voilà quel est mon sentiment touchant cette partie de l'Astrologie.

D E M O N A X.

*C'est la vie d'un Philosophe qui estoit du tems de
Lucien.*

NÔTRE Siecle n'a pas esté dépourveu de personnes extraordinaires, tant pour les avantages du corps que pour ceux de l'esprit. Sostrate le Béocien que les Grecs apelloient Hercule, peut servir d'exemple de l'un & le Philosophe Démonax de l'autre. Car je les ay conneus tous deux, & j'ay vécu long-tems avec le dernier. Mais j'ay parlé du premier en un autre livre, où j'ay décrit sa taille, sa force, & sa façon de vivre toute sauvage. Car il demouroit à découvert sur le Parnasse, & se nourrissoit de vivres champêtres, sans prendre aucun repos que dans le travail. Il a nétoyé les grands chemins de voleurs, comme ont fait Hercule & Thésée, ouvert le passage à travers des lieux inaccessibles*, & rendu des rivieres navigables. Pour l'autre, j'ay entrepris de metre icy comme une idée de sa vie, afin d'en conserver la memoire, & porter la posterité à l'imitation de ses vertus; car il ne l'a cedé à pas un des Philosophes de ma cōnoissance. Il estoit de l'Isle de Cypre; d'une maison assez illustre & opulente; mais comme il avoit l'esprit encore plus grand que sa fortune, il méprisa tout, pōurs'adonner à la Philosophie. Il n'y fut porté de personne, quoy qu'il ait vécu familièrement avec Agathobule, Démétrius, Epictete & Timocrate d'Heraclée, qui estoit un autre grand Philosophe, sans parler de son esprit & de son éloquence. Quitant donc toutes les grandeurs, & les richesses pour suivre le chemin de la Vertu, il conserva toute sa vie une grande liberté, tant en ses paroles qu'en ses actions, & mena une vie exemplaire & irréprehenfible. Il passa par les Létres humaines, avant que de se jéter dans la Philosophie; & ne se contenta pas d'une legere teinture des Sciences, mais en vou-
lut

* Oubâ-
sy des
ponts.

lut ſçavoir le fonds. Il avoit acoûtumé ſon corps au travail, tant pour eſtre plus vigoureux que pour ſe pouvoir paſſer des autres, & comme il vit qu'il ne pouvoit plus ſûſire à ſoy-même, il fortit volontairement de la vie, laiſſant beaucoup à parler de ſoy aux plus grands perſonnages de la Grece. Il n'embralla point de Secte particuliere; mais prenant ce qu'il y avoit de bon en chacune, il laiſſa indecis laquelle il eſtimoit le plus. On voioit bien pourtant qu'il faiſoit plus d'eſtat de Socrate que des autres Filoſofes, quoy qu'en ſon habit & en ſa façon de vivre, il imitât davantage Diogene; Mais c'eſtoit ſans vanité, & ſans envie de ſe faire admirer; car il vivoit du reſte comme les autres, & ſ'accommodoit aux loix & aux coûtumes de ſon pàys. Il ne affectoit pas l'ironie de Socrate, bien qu'il fut fort agreable en ſon entretien, & délicat en ſes railleries; de ſorte que ſes diſciples n'aprehendoient pas la ſeverité de ſes reprehensions, encore qu'ils ne mépriſaſſent pas ſes avis; & qu'ils en fiſſent bien leur profit. On ne le voyoit jamais criailler ni tempêter dans la diſpute, ni ſe métre en colere, lors qu'il faloit réprendre quelqu'un. Il haïſſoit le vice, ſans en vouloir aux vicieux, & tâchoit de le guerir comme les Medecins font les maladies, ſans ſe métre en colere contre les malades. Il croyoit que c'eſtoit le propre de l'homme de failir, & du ſage, de pardonner & de redreſſer celuy qui avoit failly. Dans cette ſorte de vie il n'avoit beſoin de perſonne, & chacun avoit beſoin de luy. Il avertiſſoit ſes amis qui eſtoient dans une haute condition, de ne ſe point fier à une choſe ſi frêle que la fortune, ni ſ'enorgueillir d'un bien qui eſtoit ſouvent le partage des ſots; & encourageoit les autres à ſouffrir patiemment les calamitez de la vie, parce qu'eux ou elles ne pouvoient long-tems durer, & que la coutume adouciſſoit les choſes les plus rudes, & aprivoiſoit juſqu'aux maux. Il ſe plaiſoit à reconcilier ceux qui eſtoient mal enſemble, & à entretenir la paix dans les familles, au lieu de nour-

rir des haines immortelles ; & ne pouvoit souffrir que ceux qui sont si sujets à faillir ; ne voulussent point pardonner. Il fit un jour une belle harangue au peuple dans une sedition , & en ramena plusieurs à leur devoir. Car il avoit une grace particuliere à tout ce qu'il disoit & ce qu'il faisoit ; & l'on eût dit que la persuasion habitoit sur ses lèvres , comme dit le Comique. Sa façon de vivre estoit douce , gaye & paisible ; & si quelque chose troubloit sa tranquillité , c'estoit la mort ou la maladie de ses amis. Car il croyoit qu'il n'y avoit point de plus grand tresor que l'amitié. Aussi n'avoit-il point d'ennemis , & se pouvoit dire plutôt amy de tout le monde ; car il ne refusoit son secours à personne , & croyoit que des-là qu'on estoit homme , on avoit droit de luy demander son assistance. Mais il y en avoit dont il ayroit plus l'entretien & la compagnie , fuyant sur tout ceux qui nous font la cour , sur l'esperance d'en tirer quelque profit. Tous les Aténiens tant grands que petits l'avoient en singuliere veneration , & n'en faisoient pas moins d'estat que des principaux de la Republique. Il ne laissa pas d'en choquer plusieurs d'abord par sa façon libre de parler & de vivre , & eut des accusateurs qui luy reprochent , comme à Socrate , qu'on ne le voyoit point aux Temples ni aux sacrifices , & qu'il ne s'estoit point fait initié aux mysteres d'Eleusine. Mais il se presenta hardiment en public pour se défendre , en estat d'un homme , * qui ne craint rien , & répondit en partie fort doucement , & un peu plus rudement que sa coutume ne portoit. Car il dit d'abord , qu'il se presentoit avec un chapeau de fleurs sur la tête , comme on met aux victimes , afin qu'on le pût sacrifier si l'on en avoit envie. Et sur ce qu'on luy reprochoit qu'il ne sacrifioit point à Minerve , dit il , que c'est qu'il ne croyoit pas qu'elle eût besoin de ses sacrifices. Quant aux mysteres d'Eleusine , qu'il n'avoit pas desiré de les sçavoir , parce qu'il n'eût jamais pû s'empêcher de les publier , soit qu'ils fussent bons ou mauvais ,

* Vêtu
de blanc
& couronné.

vais; pour y encourager ou en détourner les autres. Cela apaisa le peuple, & luy fit jeter les pierres qu'il avoit amassées pour le lapider. Je veus métre icy tout d'un tems les bons mots qu'il nous a laissés, & ses réponses promptes & aigües. Favorinus ayant appris qu'il se moquoit de ses discours trop polis & trop recherchez pour un Philosofe, le vint trouver, & luy demanda, qui c'estoit qui se moquoit de luy? Un homme, répondit-il, qui a l'oreille assez delicate, & qui n'est pas facile à surprendre. Un autre luy ayant demandé en vertu dequoy il s'estoit porté à la Philosophie: En vertu, dit-il, de ce que je suis nai homme. Une autre-fois interrogé quelle Secte il embrassoit de toute la Philosophie? Qui t'a dit, répondit-il, que je suis Philosofe, & se retira en souriant. Et comme l'autre luy eût demandé dequoy il rioit, Je ris, dit-il, de ce que tu juges les Filosofes à la barbe, toy qui n'en as point; car c'estoit un jeune homme à qui il parloit. Un * Réteur assez illustre ayant dit un jour ^{* Sido-} en une harangue, qu'il avoit passé par toutes les Se- ^{nius.} ctes; mais il vaut mieux raporter ses paroles, *Si Aristote m'apelle au Lycée, j'iray, si Platon à l'Academie, je le suivray; si Zenon au Pecile, j'y demeureray; si Pytagore me veut, je me tairay;* Il s'ecria, Pytagore t'apelle. Un jeune Seigneur Macédonien, assez beau garçon, luy ayant proposé un argument Sofistique pour se mocquer de luy, il luy répondit par un équivoque qui taxoit sa reputation; dequoy l'autre s'estant mis en colere; & luy ayant dit qu'il luy montreroit bien qu'il estoit homme. Tu l'es donc, dit-il? Comme il se moquoit d'un Athlète qui portoit l'habit de vainqueur, pour avoir remporté le prix aux jeux Olympiques, il receut de luy un coup de pierre à la tête; & comme on luy crioit qu'il allât trouver le Proconsul; Non, dit-il, mais, le Medecin. Un jour en se promenant il trouva un anneau d'or où il y avoit un cachet, & fit publier † qu'il le rendroit à celuy qui l'avoit perdu, en luy di- ^{† Ou, aff-} fant quelle estoit la pierre & l'empreinte. Mais là des- ^{cher.}

fus un beau garçon l'estant venu voir, & disant que
 c'estoit luy, sans en donner les marques: Garde bien,
 luy dit-il, ton anneau; car tu ne l'as pas perdu.
 Comme un Sénateur Romain luy monroit son fils
 qui estoit fort beau, mais effeminé. Il est fort beau,
 dit-il, & digne de toy; mais il ressemble à sa mere.
 Il apelloit un Cynique qui aloit vêtu d'une peau
 d'Ours, Arcésilas, au lieu de l'apeller par son nom.
 Quelqu'un luy demandant en quoy consistoit la fe-
 licité, A estre libre, répondit-il. Et comme on luy
 eut reparty qu'il y en avoit plusieurs qui l'estoient;
 J'apelle libre, repliqua-t-il, celuy qui n'est touché ni
 d'esperance ni de crainte. Comment cela se peut-il
 faire; dit on? Il est bien-aisé, ajouta-t-il; car si
 l'on considere de prés les choses du monde, on trou-
 vera qu'elles ne sont dignes ni de l'un ni de l'autre.
 Le Philosophe Peregrinus qu'on nommoit Protée, le
 blâmant de ce qu'il rioit trop; & luy reprochant qu'il
 ne faisoit pas le Cynique. Ni toy l'homme, dit-il.
 Comme un Philosophe se metoit en peine de prouver les
 Antipodes, il le prit par la main, & le mena à un puits,
 où luy montrant son ombre renversée. N'est-ce pas
 comme cela, luy dit-il, que tu crois les Antipodes;
 Un Imposteur se vantant de sçavoir un secret pour
 avoir tout ce qu'il vouloit, il le mena chez un bou-
 langer; & tirant une piece d'argent, prit un pain, &
 dit, Voila tout mon secret. Herodote ce celebre Ré-
 teur pleuroit son fils qui estoit mort avant l'âge, &
 ne vouloit point recevoir de consolation, lors qu'il
 luy vint dit dire qu'il luy en apportoit des nouvelles
 de l'autre monde; & comme il luy eut demandé ce que
 c'estoit. * Que tu l'aïlles trouver, dit-il. Un autre se
 tenant renfermé pour le même sujet, il luy dit qu'il
 estoit Magicien, & qu'il luy rendroit son fils, pour-
 veu qu'il luy pût nommer trois hommes de son âge,
 qui n'eussent jamais pleuré personne. Et comme il
 n'en pouvoit trouver, Ne te plains donc pas, dit-il,
 de ce qui t'est commun avec tout le reste du monde.
 Il se moquoit de ceux qui affectent des mots anciens,
 & dit

* C'est
 qu'en
 pleurant
 il hâtoit
 sa mort.

& dit à quelqu'un qui luy parloit de la sorte : N'as tu point de honte de me parler le langage d'Agamemnon, tandis que je parle celuy d'a present ? Comme un de ses amis luy disoit, Alons au Temple d'Esculape prier pour la santé de mon fils : Penfes-tu qu'il soit sourd, dit il, qu'il ne nous entende pas bien d'icy ? Voyant un jour disputer deux Filósofes, qui ne disoient rien à propos : Ne direz-vous pas, dit il, qu'ils sont tous deux sourds, ou que l'un parle une langue que l'autre n'entend point ? Agatoclés le Peripateticien, se vantant d'estre le premier & le seul Dialecticien de son tems ; Si tu és le premier, dit-il, tu n'és pas le seul ; & si tu és le seul, tu n'és pas le premier. Quelqu'un voyant faire & dire beaucoup d'extravagances au Consulaire Cétégus, qui aloit estre Lieutenant de son pere en Asie, s'écria que c'estoit un grand monstre : Oüy bien un monstre, dit-il, mais non pas grand. Comme il vit partir le Filósofe Apollonius avec ses disciples, pour aler estre Precepteur du Prince, il dit, que c'estoit Jason avec ses Argonautes. Quelqu'un luy demandant si l'ame n'estoit pas immortéle ? Oüy, dit-il, comme tout le reste. Il avoit coûtume de dire, parlant d'Herodote le Réteur, qui disoit les plus belles choses du monde, & faisoit cent extravagances pour la mort de son fils, * que Platon avoit raison de donner à l'homme * *On, ses* plusieurs ames, parce qu'il estoit impossible, s'il n'en *filz.* eut qu'une, de pouvoir faire & dire tant de choses si contraires. Il eut la hardiessé de demander publiquement aux Aténiens, pourquoy il vouloient exclurre les Barbares de leurs mysteres, veu qu'Eumolpe qui les avoit instituez, estoit Barbare luy-même. Comme il vouloit s'embarquer durant l'Hyver, un de ses amis luy dit qu'il serviroit de pâture aux poissons : Aussi m'en ont-ils servy, dit-il. Un jour un mauvais déclamateur à qui il disoit qu'il se devoit exercer, luy ayant répondu qu'il déclamoit tous les jours en son particulier ; C'est que tu déclames devant un sot, ajoûta-t-il. Voyant un Devin qui pre-
noit

noit de l'argent pour dire la bonne aventure ? Si tu peux changer, dit-il, l'ordre des Destins, on ne te sçauroit trop donner ; sinon, l'on ne te sçauroit donner trop peu. Quelqu'un s'escriant contre un pieu fiché en terre, selon la coûtume des Romains, luy demande s'il ne faisoit pas bien ? Fort bien, dit-il, parce que tu n'as qu'un pieu pour ennemy. Il n'estoit pas moins prompt à se démêler sur le champ, des questions obscures & douteuses. Car, comme quelqu'un luy eut demandé si l'on bruloit mille livres de bois, combien il y auroit de livre de fumée ? Il ne faut, dit-il, que peser les cendres, la fumée pesera le reste. Un Grec qui parloit fort mal sa langue, luy ayant dit que l'Empereur l'avoit fait citoyen Romain ; J'aymerois mieux, dit-il, qu'il t'eût fait citoyen d'Atènes. Il dit à un Sénateur qui se glorifioit de sa pourpre, qu'une beste avoit porté son habit devant luy. Estant dans le bain, comme il aprehendoit de métre le pié dans une cuvette d'eau chaude, & que quelqu'un s'en rioit ; Il ne s'agit pas icy, dit-il, de mourir pour sa Patrie. Comme quelqu'un luy demandoit ce qu'il croyoit de l'autre monde ; Atands que j'y aye esté, dit-il, pour t'en dire des nouvelles. Un Pöete impertinent s'estant fait à foy-même son Epitafe, qui portoit que la terre avoit le corps, mais que l'esprit s'estoit envolé dans le Ciel ; Je voudrois qu'il y fût déjà, dit-il. Comme il s'apuyoit sur un baton, pour la debilité de son âge quelqu'un luy demanda ce qu'il avoit ; C'est, dit-il, que Cerbère m'a mordu. Voyant un Lacédémonien en colére qui battoit son valet ; Cesse, dit-il, de te rendre semblable à luy. Une laideron nommée Danäe, ayant un procès, & sollicitant ses Juges pour tâcher de les corrompre ; Accommode toy, luy dit-il, avec ta partie ; car tu n'espas Danäe fille d'Acrise. Il en vouloit particulièrement à ceux qui filosofoient par vanité ; & comme un Cynique crioit qu'il estoit disciple d'Antisthène, de Cratés & de Diogéne ; Non pas dit-il, mais d'Hyperide. * Voyant des luteurs qui s'entre-

mor-

* C'est à dire orgueilleux.

mordoient, au lieu de se battre legitiment; Ce n'est pas sans cause, dit-il, que les Pöetes vous appellent des Lions. Un Proconsul voulant châtier un Cynique qui le blâmoit de trop de delicateffe, parce qu'il se faisoit arracher le poil de tout le corps, luy pardonna à la fin à sa priere. Mais que veus-tu, dit-il, que je luy fasse s'il y retourne? Que tu luy arraches, dit-il, le poil comme à toy; par où il reprenoit plus aigrement le Proconsul que le Cynique n'avoit fait. Il répondit à un Gouverneur de Province, qui parloit beaucoup sans l'écouter, & luy demandoit ce qu'il falloit faire pour se bien aquiter de sa Charge; Parler peu, dit-il, & écouter tout. A quelqu'un qui trouvoit mauvais qu'il mangeât du miel, comme un mets trop delicieux pour un Philosofe; Penses-tu, dit-il que la Nature l'ait fait pour des sots? Ayant veu au Pécile une statuë de cuivre, qui n'avoit qu'une main; ¹ C'est à La fortune, dit-il, a rendu à Cynégire l'honneur que ^{dire se pro-} luy avoient dénié les Aténiens. Comme un Filolofe ^{menant.} boiteux se promenoit dans le Lycée, ² Il n'y a rien ^{C'est} de plus ridicule, dit-il, qu'un boiteux Péripatéticien. ^{qu'il n'e-} Epictète luy conseillant de se marier, & disant que ^{stait pas} cela n'estoit pas contraire à la profession d'un Filoso- ^{marie.} fe; ³ Donne-moy, luy dit-il, une de tes filles en ma- ³ Catego- riage. Il dit à un méchant homme qui contrefaisoit ^{rie signifie} le Filolofe & parloit toujors des catégories, ^{en Grec ac-} ^{cusation &} ^{reprehen-} ^{sion.} ⁴ Qu'il en estoit digne. Comme les Aténiens de- ⁴ Ou, de liberoient de dresser un Amfitéatre pour les com- ^{donner des} bats de Gladiateurs, ^{combats de} ^{Gladia-} ^{teurs, à} ^{l'exempla} ^{des Corin-} ^{tiens.} ⁵ ainsi qu'on avoit fait à Co- ⁵ Qu'un rinte; Il faut auparavant, dit-il, abatre l'Autel ^{lâche & un} de la misericorde. Ceux d'Elide luy voulans dres- ^{vassant} ser une statuë; Ne le faites pas, dit-il, de peur ^{meurent} de condamner vos Ancêtres, qui n'en ont point ^{l'un comme} dressé à Socrate ni à Diogéne. Je luy ay ouï dire ^{l'autre.} une fois à un Jurisconsulte, que les Loix estoient ^{homme} inutiles, parce que les gens de bien n'en avoient que faire, & que les mechans n'en devenoient pas plus gens de bien. Il avoit toujors à la bouche ce mot d'Homere, ¹ Qu'un sot & un habile-

*homme meurent tous deux d'une même mort ; & disoit que Terfite dans les harangues sembloit un Philosophe Cynique. Comme on luy demandoit ceux qu'il estimoit le plus de tous les Philosophes ; Il dit qu'il les estimoit tous ; mais qu'il reveroit Socrate ; admiroit Diogène , & aimoit Aristippe. Il vecut près de cent ans , n'estant jamais triste ni malade , & servant ses amis quand ils avoient besoin de luy , sans leur estre à charge , ni faire tort à personne les Aténiens & toute la Grece l'avoient en si grande estime , que les Magistrats se levoient lors qu'il passoit , & chacun se taisoit quand il venoit à parler. Comme il fut devenu fort vieil , il logeoit où il se trouvoit & on l'estimoit à bon-heur , comme si l'on eût reçu un Dieu. Les Boulangeres même s'entrebattoient à qui luy donneroit du pain ; & les enfans luy representoient de leurs fruits & l'apelloient leur pere. Un jour qu'il s'estoit fait une émeute dans l'assemblée du peuple , toute le monde s'arréta quand il parut ; ce que voyant , il se retira sans rien dire , parce qu'il avoit fait ce qu'il desiroit. Comme il vit qu'il ne pouvoit plus suffire à soy-même , il dit à ceux qui estoient presens , ce que le Héraut crie après les jeux : *On se peut retirer , le spectacle est achevé* , & mourut faute de manger , sans rien perdre de sa gayeté ordinaire. Quelqu'un luy ayant demandé , s'il ne vouloit rien ordonner touchant sa sepulture ? Si personne ne m'ensevelit , dit-il , la pourriture m'ensevelira : Mais quoy répondit-on , te laisseras-tu manger aux chiens & aux oiseaux ? Je seray pour le moins , dit-il , utile à quelque chose après ma mort. Les Aténiens luy firent des funerailles publiques avec grand appareil : Tout le monde voulut y assister , & les Philosophes le portèrent eux-mêmes sur leurs épaules. Il fut long-tems regreté , jusqu'à reverer comme une chose sacrée , la pierre sur laquelle il s'asseoit. Voila ce que j'avois à dire de ce Grand homme , pour faire voir comme un échantillon de sa gloire.*

LES AMOURS.

DIALOGUE.

DE LYCINUS ET DE TEOMNESTE.

Ce Dialogue consiste principalement en deux Harangues ; En l'une on soutient l'amour des femmes ; & en l'autre celuy des garçons, mais c'est l'amour honnête, selon la doctrine des Platoniciens. Toutes fois, l'Auteur tâche malicieusement, sous ce pretexte, d'introduire le sale amour ; mais l'autre opinion y est si bien défendue, que cela ne peut corrompre personne, & sert plutôt à faire voir que ce vice n'a que la passion pour se défendre. Car toutes les raisons en sont chymériques, & confondent l'amitié avec l'amour, & le vice avec la vertu.

LYCINUS. **T**U m'as tout réjouy, Teomneste, par tes discours amoureux. Car comme l'esprit ne peut-estre toujours tendu, ni occupé à des choses sérieuses, j'avois besoin de quelque relâche, & je n'en voy point de plus agréable que celuy-la. S'il te souvient donc encore de quelques unes de tes aventures, je te conjure par la Mere des Amours, de m'en faire part, puisque nous chommons aujourd'huy la feste d'Hercule, qui est un Dieu amoureux aussi bien que vaillant.

TEOMNESTE. Tu conteroïs plutôt, Lycinus, les flots de la mer, & les petits flocons de neige, qui tombent en Hyver sur les campagnes, que le nombre de mes amours ; & l'on diroit que Cupidon a epuisé sur moy tous les traits, & qu'il ne s'en est point réservé pour blesser les autres. Car je passe toujours d'amour en amour, & en ay fait un nouveau, avant qu'estre défait du premier ; ou plutôt, d'un seul il en renaît

renait plusieurs, comme destêtes de l'Hydre, sans qu'Iolas même me pût soulager. Aussi le feu qu'on t'allume incessamment, ne s'éteint jamais; & il semble que l'amour est comme une abeille dans mes yeux, qui cherche par tout les beautés, sans en estre jamais rassasié. Je doute quelques-fois si ce n'est pas un effet du courroux des Dieux, & si je n'ay point offensé Venus & Cupidon, comme ces illustres coupables qui ont ressenty leur fureur.

LYCINUS. Quoy ! Téomneste se fâcheroit d'estre naï homme, & d'aymer ce qui est beau, & chercheroit des remedes pour se guerir d'une maladie si agréable ! Tu devrois plutôt benir le Ciel, de ce qu'il ne t'a point destiné comme les autres à l'exercice penible des Armes ou de l'Agriculture, ni à un sale & indigne trafic, aux inquietudes du marchand & du pilote; mais à une vie delicieuse, dont les tourmens mêmes sont doux, & où l'on passe continuellement de l'amour à la jouissance, & de la jouissance à l'amour, sans aucune interruption de plaisir ni de delices, puis-qu'il y en a même dans les desirs & les esperances. Tandis que tu me faisois ce long récit, je voyois nager tes yeux dans la volupté, & le ton de ta voix se changer; ce qui me faisoit assez conoitre que tu n'avois pas seulement aymé ces choses, mais que tu en aymoies encore le souvenir. S'il te reste donc quelque particularité à conter comme à Ulyse, de tes longues & agréables erreurs, fais en icy un sacrifice à Hercule, pour rendre son service accompli, & celebrer pleinement sa feste.

TEOMNESTE. C'est un Dieu carnassier; Lycinus, qui n'ayme pas les sacrifices qui ne fument point; mais puisque tu veus solenniser cette feste par des discours amoureux, metons fin aux miens qui ont commencé de trop bonne-heure, & t'ont réveillé sur le point du jour; & tirant ta Muse de ses exercices ordinaires, fay-luy achever gayement la journée à l'honneur du Dieu, & prononce hardiment lequel te plaît le plus de l'amour des femmes ou de l'amour

l'amour des garçons : car comme tu n'es engagé, ni à l'un ni à l'autre, tu en peux beaucoup mieux juger que moy, qui suis piqué sur le jeu, & qui aime éperduément tout ce qui est beau.

LYCINUS. Penses-tu que ce discours n'ait rien de sérieux ? Ce n'est pas mon avis ; & il me souvient encore d'une dispute que j'ouïs il n'y a pas longtemps sur ce sujet, où je vis combattre deux Champions avec tant de force & d'adresse, que je doutay quelque tems qui remporteroit la victoire ; & si tu veus, je te feray le recit de leur combat. * Ils n'estoient pas comme toy engagez dans l'une & l'autre passion ; mais chacun avoit la siene particuliere, & condamnoit celle de son voisin.

* Cela sera expliqué plus bas.

TEOMNESTE. Que je serois heureux d'entendre une si agréable dispute ! Je vais m'asseoir vis-à-vis de toy, & ne me leveray point que tu n'ayes achevé.

LYCINUS. Comme j'avois dessein de naviger en Italie, je m'embarquay sur un brigantin, où je fus conduit par une troupe de gens de Létres, qui ne me quitoient qu'à regret, pour la longue habitude que nous avions eüe ensemble. Lors que j'eus pris congé d'eux, & prié les Dieux de vouloir benir mon voyage, je montay sur mer, & m'assis près du Pilote. Mon dessein n'est pas de te conter par le menu toutes les aventures de nôtre navigation ; mais après avoir rasé la côte de Cilice & de Pamfilie, d'une vitesse incroyable, à l'aide des vents & des rames, & traversé, avec difficulté, les Isles Chélidoniennes, heureuses bornes de l'ancienne Grèce, nous entrâmes dans la mer de Lycie, & abordâmes à toutes ses villes, qui n'ont plus rien de leur ancienne félicité. Nous tâchions donc d'adoucir par divers contes l'ennuy de nôtre voyage ; & lors que nous fumes arrivez à Rhodes, nous résolûmes d'y séjourner, pour nous remettre du travail de la mer ; si bien que les Matelots tirans à sec leur navire, dressèrent leurs petites cabanes sur le rivage. Mais pour moy, je m'acheminay tout doucement au logis qui m'estoit préparé

vis à-vis du Temple de Bacchus, & en passant je contemplais avec plaisir les beautés d'une ville qui a quelque chose de celles du Soleil à qui elle est consacrée. Comme je me promenois sous le portique du Temple que j'ay dit, & considérois tout à loisir ses diverses peintures, me remetant dans l'esprit avec joye les Fables anciennes, que quelqu'un de ceux qui estoient presens m'interpretoit, lors qu'il y avoit quelque mystere caché. Il m'arriva au sortir de là un des plus grands plaisirs qui puisse arriver en un pays étranger, qui est de rencontrer quelque personne de connoissance. Car je trouvay deux de mes anciens amis, que tu as veus souvent icy avec moy, le beau Cariclés de Corinte, qui est toujours si bien peigné & ajusté pour plaire aux Dames; & l'Aténien Callicratidas, beaucoup moins coquet, comme celuy qui a en tête l'amour des garçons, jusqu'à faire des imprecations contre Prometée, tant il abhorre les femmes. Du reste, grand Avocat & sçavant dans les affaires, qui aime la lûte & les autres exercices, pour contenter, à mon avis, sa passion. D'aussi loin qu'ils me virent, ils coururent m'embrasser, & me prièrent chacun, selon la coûtume, de prendre leur logis. Mais je m'en défendis le mieux que je peus; & pour les metre d'accord, je leur dis qu'ils viendroient tous deux ce jour-là manger chez moy, & qu'en suite j'irois chez eux, parce que je voulois estre à Rhodes trois ou quatre jours. Je fus donc l'hôte le premier jour, Callicratidas celuy d'après, & Cariclés le troisième. Je remarquay en la maison de chacun des preuves veritables de leur amour. Car l'Aténien n'avoit chez luy que de beaux garçons; & si-tôt qu'ils devenoient grands & barbus, il les envoyoit en ses terres pour administrer son bien; Mais Cariclés n'estoit servy que par des femmes, & l'on voyoit à peine chez luy un homme, si ce n'estoit quelque enfant ou quelque vieux Cuifinier, qui ne pouvoit donner de la jalousie. Cependant, il y avoit toujours entr'eux quelque different sur ce sujet, que j'avois

assez

assez de peine à apaiser. Comme je leur eus dit mon dessein, ils voulurent estre de la partie, ayans envie de voir l'Italie aussi bien que moy; & lors que nous fûmes arrivez à Cnide, nous resolûmes d'y descendre pour voir le Temple, & la Venus de Praxitelés, avec les autres raretez du päys. Nous y abordâmes doucement & sans peine, comme si la Déesse même eût conduit nôtre vaisseau. Les autres en arrivant, eurent soin de se pourvoir de ce qui leur estoit necessaire: mais pour nous, nous courûmes toute la ville, rians de la licence du peuple, qui estoit grande, comme dans un lieu consacré à Venus. Après avoir veu le Portique de Sostrate, & les autres curiositez de la ville, nous vinmes au Temple de la Déesse, Cariclés & moy fort gayement; mais Callicratidas à regret; & l'on voyoit bien qu'il eût preferé le Cupidon de Tespie, à la Venus de Cnide. Dès que nous fûmes à l'entrée du Temple, nous vîmes des marques de la presence de la Déesse. Car la partie du parvis qui est découverte, au lieu d'estre pavée à l'ordinaire, estoit remplie d'arbres fruitiers, qu'on voyoit tout chargez de fruits, parmy lesquels estoient entremélez quelques platanes, & quelques cyprés, pour avoir de l'ombre. Là fleurissoit le myrte, consacré à la Déesse, & le laurier même, quoy que son ennemy. Chaque arbre estoit entortillé de lierre, ou de pampres chargez de raisins, qui faisoient un bel ombrage; outre que Bachus & Venus s'accordent fort bien ensemble, & font un mélange tres-agréable. Sous ces arbres estoient dressées des tentes pour le peuple; car on y voyoit peu d'honêtes gens, sous lesquelles plusieurs se réjoüissoient, & prenoient des plaisirs conformes au lieu. Après avoir admiré toutes ces merveilles, nous entrâmes dans le Temple, où brilloit au milieu la statue de la Déesse, qui ouvroit à demy les levres, comme une personne qui sourit. Elle estoit toute nüe depuis les pieds jusqu'à la tête; mais comme si elle eût oublié ce qu'elle estoit, elle cachoit d'une main, ce qu'il sem-

ble que Venus ne devoit point cacher. Du reste, l'industrie de l'Artisan s'estoit efforcée de surmonter sa matiere; si bien que la dureté du marbre exprimoit les traits les plus delicats d'un si beau corps. A ce spectacle, Cariclés s'écria comme hors de soy : O Mars, mille fois heureux, d'avoir esté surpris couché avec la Déesse de la Beauté ! & qui plus est, lié avec elle par des chaînes qui ne se pouvoient rompre. Et là dessus s'aprouchant, il étendit le cou le plus qu'il pût pour la baiser. Cependant, Callicratidas demeurait froid & pensif; mais comme le Sacristain nous eut fait entrer par une fausse porte, qui estoit de l'autre côté, pour voir la statue de toutes parts, il s'écria plus fort que Cariclés : Dieux ! que ces épaules sont bien tournées ! ces flancs charnus ! ce derriere ni trop gros ni trop petit ! ces cuisses pleines & bien proportionnées avec la jambe ! Tel dans le Ciel, Ganymede, verse le Nectar à Jupiter. Car pour moy, je ne voudrois pas prendre le verre de la main d'Hebé. A ces mots, qu'il prononça comme en fureur, Cariclés demeura tout immobile, & laissa couler des larmes, soit de compassion, ou de dépit. En suite, ayant aperçu quelque tache à la cuisse de la Déesse, qui paroïssoit d'autant plus, que le reste estoit d'un marbre blanc tres-poly, je creus que c'estoit un défaut de la pierre, comme il arrive assez souvent, veut que les plus grandes beautez même ne sont pas sans quelque legere imperfection qui en rehausse l'éclat, au lieu de le diminüer; & admiray l'adresse de l'ouvrier, d'avoir sceu cacher ce défaut en un endroit ou il n'estoit pas si incommode. Mais le Sacristain, ou plutôt la Sacristine, car on tient que c'est une femme, nous fit un discours qui nous étonna. Elle nous dit qu'un jeune homme d'illustre naissance, mais dont l'infamie a fait perdre le nom poussé de quelque mauvais genie, vint à s'embraser de l'amour de cette statue. Il passoit donc tout le jour dans le Temple à la contempler, ayant toujourns les yeux fichez sur elle, & murmuroit tout pas des plaintes amoureuses, com-

ne po
endur
bien r
merci
contra
contre
mond
chanc
toutes
ronne
toit l
ce qu'
bord
porté
& l.
viole
soit d
la m
La st
capab
point
nuits
encor
vant
histoi
quelq
geay
tems
ne po
fir. C
abord
pour
cu fer
le vai
& nou
eux tr
de di
nous
le cha

me pour exhaler son feu, & adoucir le tourment qu'il enduroit. En-suite il jetoit des dez; & quand il avoit bien rencontré, la falüoit profondement, pour la remercier de cette faveur. Mais si la fortune luy estoit contraire, il faisoit des imprecations contre la ville & contre soy même, comme si tous les mal-heurs du monde luy fussent arrivez, & tâchoit à corriger cette chance par une raillerie. Sa passion continuant, toutes les parois du Temple, & les arbres qui l'environnent, ne parloient que de son amour. Il mettoit Praxitèle au dessus de Jupiter, & donnoit tout ce qu'il avoit en ôfrande à la Déesse. On creut, d'abord que c'estoit par devotion; mais à la fin transporté de fureur, il se cacha-la nuit dans le Temple, & l'on découvrit le lendemain cette marque de la violence de sa passion, sans qu'il parut plus depuis, soit qu'il se fût precipité en bas des rochers, ou dans la mer. Comme la Sacristine eut achevé son recit, La statüe donc d'une femme, s'écrie Cariclés, est capable de donner de l'amour: Et que ne fera point l'original? Pour moy je prefererois une de ses nuits, au sceptre de Jupiter. Nous ne sçavons point encore, répondit Callicratidas en souïrant, si arrivant à Tespie, nous ne trouverons point plusieurs histoires semblables de la statüe de Cupidon. Après quelque contestation de part & d'autre, je les obligay à une conférence réglée. Car il n'est pas encore tems, leur dis-je, de retourner au navire, & nous ne pouvons employer plus agréablement nôtre plaisir. Quitant donc ce Temple où plusieurs pelerins abordent, entrons sous quelqu'un de ces cabinets pour decider vôtre different, à la charge que le vaincu sera contraint d'acquiescer, sans importuner plus le vainqueur. Ils aprouverent tous deux mon avis, & nous sortimes tous ensemble, moy fort content, & eux tristes & rêveurs, comme s'il eût esté question de disputer le prix aux jeux Olympiques. Lors que nous fûmes arrivez à l'endroit le plus épais; Voicy le champ de bataille, leur dis-je, ou se doit terminer

vôtre différent. Nous y entendrons chanter les Cigales sur nos têtes; & en disant cela, je pris place au milieu d'eux, pour servir comme de Juge, & m'affis avec le sourcil d'un Sénateur de l'Arcopage. Cariclés, à qui il échet de parler le premier, passant la main sur son front, demeura quelque tems à rêver, puis commença ainsi: Jet'invoque, grande Déesse, qui presides en ces lieux sacrez. Toy que les Graces accompagnent, & à qui tout ce qu'il y a de beau au monde doit sa naissance comme sa perfection. Les discours d'amour ont besoin particulièrement de ton assistance, puisque tu en es la mere. Vien verser sur ma langue ce doux * Nectar qui charme nos cœurs, & ce je ne sçay quoy qui ravit tout le monde en admiration. Vien défendre la cause de ton sexe & la tiene, contre des monstres qui veulent renverser l'ordre de la nature, & qui ne peuvent souffrir que nous demeurions tels que nous sommes nais. J'ateste le Principe éternel, qui par l'assemblage & le mélange des Elémens, a produit tout ce que nous voyons; & sçachant que nous estions les mortels, & que rien ne pouvoit engendrer seul, a fait la différence des sexes pour conserver chaque espèce, & remédier par là à la briéveté de nôtre Estre. Pour cela, il a donné au mâle & à la feméle un amour réciproque l'un envers l'autre; & après avoir distingué leur nature, y a étably des boras éternéles, qui ne peuvent estre violées sans la ruine de l'Univers, & l'anéantissement du genre humain. Cet ordre a continué depuis le commencement du monde, jusqu'à présent; l'homme n'engendre point l'homme, tout seul, mais cet honneur est partagé entre la femme & le mary. Tandis que le siècle d'Or a duré, & que les hommes ont conservé la pureté de leur Estre, ils ont suivy les saintes loix de la Nature, sans avoir d'autres desirs que ceux qu'elle leur inspire. Mais peu à peu le monde venant à se corrompre, ils se sont laissés aler à des plaisirs défendus, se sont regardez l'un l'autre d'un oeil lascif, & ont semé dans un

* La persuasion.

cham
fausse
plus a
femme
plice,
qu'il c
l'enfar
avant
ture a
air ce
estre;
sent d
& ma
de ne
ganc
forte
les be
nôtre
Lion
& les
qui n
me se
est cel
de sa
nouve
le ave
fuir?
genre
tes,
le ar
sent l
amou
rable
que l
tre ar
rien
nelle
qui
fond

champ stérile, sans en prétendre autre fruit qu'une fausse & imparfaite volupté. Le mal ayant gagné plus avant, des garçons ils en voulurent faire des femmes; * mais les misérables qui souffrent ce su-^{* Eunna}
 plice, qu'on peut dire le plus grand de tous, puis-^{quet.} qu'il détruit notre nature, passent en un instant de l'enfance à la vieillesse; & se fânent en leur fleur, avant que d'avoir porté du fruit. Monstres d'une nature ambiguë, qui quittent ce qu'ils sont, pour devenir ce qu'ils ne sont point, & ce qu'ils ne peuvent être; & pour demeurer plus long-tems enfans, cessent d'estre hommes. Ainsi cette volupté criminelle & maîtresse de tous maux, en inventant tous les jours de nouveaux plaisirs, est tombée dans une extravagance qui fait horreur, pour vouloir pratiquer toute sorte de débauches. Mais si chacun se contenoit dans les bornes de la Nature, comme ont fait les animaux, notre vie seroit exemte de crimes & de supplices. Les Lions ne brûlent point pour les Lions; les Taureaux & les Beliers ne caressent que leurs feméles; tout ce qui nage & qui vole, respecte ces divines loix, l'homme seul, qui se pique d'une fausse opinion de sagesse, est celuy qui les a violées, & qui a employé la lumiere de sa raison pour se corrompre. O insensé, quelle nouvelle fureur s'est alumée dans tes veines? Quelle aveugle manie te fait rechercher ce que tu devrois fuir? Si chacun vouloit faire ainsi, que deviendroit le genre humain? Cependant, nos nouveaux Socrates, pour abuser les foibles esprits, déguisent leur faule amour sous un faux masque de vertu; & se pensent bien défendre, en disant, Qu'ils ne sont pas amoureux du corps, mais de l'esprit. Mais, ô vénérables Philosophes, pourquoy laissez-vous donc ceux que l'âge & l'expérience rendent plus dignes de vôtre amitié, pour aymer de jeunes garçons qui n'ont rien de recommandable que leur beauté & leur jeunesse? Est-ce que vous croyez qu'il n'y a que ce qui est beau, qui soit digne d'estre aymé, & confondez, sans y penser, l'amitié avec l'amour? Ou

si vous croyez que les vertus du corps & celles de l'ame ne sont jamais separées ! Homere vous apprend le contraire, lors qu'il dit, parlant de quelqu'un, *Que sous un beau corps il loizeoit un vilain esprit* : En un autre endroit il prefere de bien loin le sage Ulysse au beau Nirée ; & dit, *Que les Dieux ont partagé leurs faveurs, & donné aux uns un avantage, & aux autres un autre.* Pourquoi est ce que la Sagesse, la Justice, & tout le sacré chœur des Vertus ne vous touche point, & que vous estes transportez d'amour pour de jeunes étourdis ? Faloit-il aymer Fedre, après avoir trahy son amy *, ou Alcibiade qui d'une main sacrilège mutiloit les statues des Dieux, & d'une pareille audace divulguoit les mysteres d'Eleusine dans une débauche ? Mais tandis qu'il n'a point de barbe, il vous est aymable, & chacun le fuit, depuis qu'il est devenu sage. Pourquoi couvrant de beaux nom de vilaines choses, apellez vous vertus de l'ame, ce qui n'est que beauté du corps, dont vous estes plus amoureux que de la sagesse ? Mais arrétons nous là, de peur qu'il ne semble que nous aïons pris à tâche de deshonorer de grands personnages ; Et passant à la volupté, dont vous estes si transportez, faisons voir que l'amour des garçons n'est pas comparable même en ce point, à celuy des femmes. Vous m'avouïerez que plus l'objet de nôtre amour est de durée, & plus il est agreable. Il seroit à souhaiter que les Destins nous eussent accordé une vie plus longue, ou plus heureuse ; mais puis que quelque demon envieux a racourcy nôtre felicité par le retranchement de nos jours, il faut tâcher de la faire durer le plus que nous pouvons. Or une femme est capable d'estre aymée long-tems, & quoy que la fleur de sa beauté ne dure pas toujours, elle a neantmoins dequoy contenter nos desirs, & entretenir nôtre passion. Mais un beau garçon, après ses premieres années, n'est plus propre à cet office, & devient trop mâle pour servir de femme. Parleray-je du plaisir qu'elles ont commun avec nous, ce qui redouble le nôtre ? car nous som-

* *Lysias.*

mes nais pour la société, & non pas pour mener une vie sauvage & solitaire, d'où vient que nous mangeons ensemble, & faisons servir la table de lien à notre amitié. En un mot, nous sentons redoubler notre joye, & diminüer nos déplaisirs, par la part que les autres y prennent. Or le plaisir que l'on prend avec les femmes, a cela de particulier, qu'il en oblige deux au lieu d'un; & ainsi multiplie la volupté en la communiquant, puisque même au dire de Tiresias, elles y prennent plus de plaisir que nous. Mais quelque grand qu'il soit, il accroît le nôtre, au lieu de le diminüer; & nous ne pouvons, sans injustice, leur envier une partie du contentement qu'elles nous donnent. Il faut estre bien tyran ou bien barbare, pour vouloir prendre des plaisirs où les autres n'ayent point de part, sur tout lors que celuy qui le donne, en peut prendre sans en ôter, & nous l'augmente plutôt en le prenant. C'est ce qu'on ne peut pas dire de l'amour des garçons; car bien loin d'y recevoir du contentement, ils y souffrent du déplaisir; ce qu'ils témoignent assez par leurs larmes, même après que la douleur est passée, sans parler du regret éternel qui leur en demeure; de sorte que c'est le plus grand affront qu'on leur puisse faire, que de leur reprocher ce crime. Que si l'on peut passer plus avant en des choses qu'il n'est honnête ni de dire ni de faire; Si je devenois assez furieux pour m'écarter du cours ordinaire de la Nature; j'aimerois mieux que ce fût avec une femme qu'avec un garçon, parce que c'est un objet plus aimable, & qui me peut donner l'une & l'autre volupté; au lieu qu'un garçon ne me peut accorder que la moindre. Si donc les femmes nous peuvent plaire encore en ce point, retranchons pour le moins cet autre amour, si nous ne voulons aussi leur permettre de s'entraîner comme des Tribades, & de faire ensemble un amour monstrueux & inimaginable. Car combien est-il plus juste que les femmes deviennent hommes, que de voir les hommes devenir femmes, puisque chaque chose tend à sa perfection? Comme

Cariclés eut dit cela avec beaucoup d'ardeur, regardant son rival de travers, comme s'il eût esté coupable d'un crime énorme, Je jétay doucement les yeux sur Callicratidas, & luy dis, Que je pensois estre dans l'Areopage à juger de quelque meurtre ou de quelque empoisonnement, tant les discours de Cariclés m'avoient touché; Qu'il estoit tems qu'il dépliât l'éloquence de son * pàys, pour resister à un si puissant ennemy. Après avoir donc fait quelque silence, pendant lequel il paroissoit plein d'inquietude, & agité en son esprit de diverses pensées, à la fin il parla ainsi. Si les femmes avoient quelque pouvoir dans l'Estat, elles t'élieroient sans doute pour leur protecteur, Cariclés, & te dresseroient des statües, puisque tu témoignes tant de passion pour elles, & que tu défens mieux leur cause, qu'elles mêmes: Quand ce seroit cette illustre Argienne † qui prit les armes contre les Lacedemoniens, pour laquelle Mars est mis entre les Dioux des femmes à Argos; ou cette petite sucrée de Sapfo, dont Lesbos se vante; ou Théane la Pythagoricienne, & peut-estre que Périclés même n'en auroit pas tant dit pour Aspasië. Mais s'il est permis à un homme de défendre la cause des hommes, sans offenser la Déesse qui preside en ces lieux, puisque je ne condamne point son amour; Je diray que je pensois d'abord que toute cette dispute ne seroit qu'un jeu; mais puisque Cariclés d'une galanterie en a fait un crime, & a appellé à son secours la Philosophie, pour la défense des femmes, je puis bien emprunter les mêmes armes pour le combatre, veu qu'il n'y a que le veritable amour, dont je parle, qui puisse joindre la vertu avec la volupté. Et pleüt aux Dieux que nous fussions sous l'ombrage frais de cet arbre; ‡ où Socrate entretenoit Fédre, & tenoit ces divins discours que Platon raporte. Peut-estre qu'il entrouvriroit son écorce; comme ceux de Dodone, pour m'ouïr soutenir un amour dont il a esté si souvent témoin. Mais puisque nous sommes separez de ces lieux par des mers & des montagnes.

& que

* Athé-
nes.

† Télé-
sille.

‡ Plane-
te.

& que je suis contraint de me défendre en une terre étrangere; car le voisinage du Temple de Venus est avantageux à mon ennemy, il faut redoubler mes efforts, pour ne point trahir la Verité, ni abandonner la justice de ma cause. Assiste-moy seulement de ta presence, celeste Amour, Pere des mysteres cachez, & protecteur de l'Amitié, qui n'es pas un petit enragé comme ton rival, mais le premier-nai du premier Principe, & tout parfait dès ton commencement. C'est toy qui as tiré l'Univers du Câos où il estoit ensevely; & le releguant au fonds du Tartare, où il est enfermé de portes d'airain, qu'il ne sçauroit jamais rompre, tu-as couvert pour quelque tems la lumiere de tenebres, à la faveur desquelles tu-as produit tout ce que nous voyons, tant ce qui a vie, que ce qui n'en a point, & verifié dans nos ames les semences de l'Amitié, qui se perfectionnent avec le tems, après avoir esté infuses dans nos cœurs encore tendres. Car pour le mariage, il a esté introduit par necessité, pour la conservation de l'espece, mais l'amour des garçons est un ouvrage de la raison. Or les choses qui sont inventées pour le plaisir ou la bienfiance*, sont bien plus belles & plus parfaites que celles qui se font par une necessité presente, comme l'honête est preferable à l'utile & au necessaire. Pendant la rudeffe du premier âge, que l'art & l'experience n'avoient pas encore trouvé les commoditez de la vie, on se contentoit des choses ordinaires, parce qu'on n'avoit pas le loisir ni l'industrie de chercher les autres. C'est ainsi qu'on vivoit du commencement, d'herbes, de fruits & de racines; mais après avoir trouvé l'invention du bled, on laissa cette premiere nourriture aux bestes; & personne n'est assez amoureux de l'Antiquité, pour nous vouloir ramener au gland de nos Peres. On n'eut d'abord, pour vêtement, que les peaux des bestes nouvellement écorchées, & pour retraite, que le creux des arbres & des rochers; puis se façonnant peu à peu, on commença à filer la laine pour se vêtir, & à bâtir des maisons.

En

* On peut
défendre
par là
toute sorte
d'ex-
travagance
66.

En-suite, ces Arts venans à se perfectionner, au lieu d'un vilain drap, on se mit à faire de belles étoffes, pour la commodité & pour l'ornement; & au lieu de cabanes, de grands Palais enrichis par dedans de peintures & de tapisseries, pour cacher la difformité de la pierre. Que personne donc ne demande des exemples de l'amour des garçons dans les premiers Siecles; car celui des femmes estoit trop alors nécessaire pour la propagation du genre humain; mais il s'est introduit peu à peu dans le monde avec la Philosophie, comme l'Eloquence & la Politesse. Il ne faut donc pas condamner les dernières inventions, comme si c'estoient les pires, ni préférer un amour à l'autre, parce qu'il est plus ancien; mais gardant les vieilles coûtumes comme nécessaires, louer les nouvelles comme les meilleures. Je ne pouvois m'empêcher de rire, lorsque j'entendois Cariclés nous proposer l'exemple des bestes & des Scythes, comme s'il se repentoit d'estre nai homme, ou Grec plutô que Barbare. Car il n'est pas étrange que les bestes qui n'ont pas l'usage de raison, ne se servent pas de ces inventions; & que les nations rudes & grossières n'ayent pas l'avantage de celles qui sont policées. Si les animaux estoient capables de raison, ils ne méneroient pas une vie sauvage & vagabonde, comme ils font; mais vivoient ensemble, & fonderoient des Villes & des Républiques. Les lions n'ayment pas les lions; Pourquoi? parce qu'ils ne Filosofent point. Les autres bestes de même, parce qu'elles ne sont pas capables d'amitié; mais la raison & l'expérience ont fait cōnoître aux hommes, & particulièrement à ceux qui sont les plus civilisez, que l'homme est plus digne d'estre aymé que la femme. Ne condamne donc point Cariclés, ce que tu ignores, ou dont tu n'es pas capable, & ne préfere pas un sot amour à un amour celeste; mais quite avec l'age les passions de la jeunesse, pour prendre de plus nobles habitudes. Considere, si tu ne l'as encore fait, qu'il y a deux sortes d'Amour; l'un enfant, qui ne peut estre gouver-

verné par la raison, & n'est que l'ouvrage de la Nature; l'autre celeste & divin qui n'inspire que de saints desirs, & ne se trouve que dans les graus personnages, qui estans pleins de ce Dieu, n'aprouvent que la volupté qui se trouve mêlée avec la vertu. Car il est vray, selon le Tragique, que l'Amour inspire deux diverses passions; ou plutôt, que ce sont deux choses différentes, exprimées sous un même nom, comme il y a deux sortes de pudeur, l'une bonne, & l'autre mauvaise. Il ne faut donc pas trouver étrange que la passion ait pris le nom de la vertu & que l'amour de bien-veillance & celui de concupiscence s'appellent de même nom. Mais, me direz vous, condamnez-vous le mariage; & voulez-vous bannir les femmes du genre humain? Il seroit à souhaiter peut-estre, selon Euripide, qu'on s'en pût passer, & obtenir les enfans des Dieux, par des vœux & des offrandes; mais puis-que cela ne se peut, il faut obeir à la nécessité, & laisser le choix à la raison d'un amour plus honnête & plus sortable. Qu'on fasse donc cas des femmes pour le besoin qu'on en a; mais hors de là, point de commerce. Car qui est l'homme de bon sens qui puisse souffrir leurs défauts? Qui puisse endurer une femme dont toute l'occupation consiste à se parer; Qui seroit le plus souvent laide & insupportable, sans le fard & les ornemens? Si quelqu'un avoit veu les femmes au sortir du liect, avant que d'estre parées, il en auroit horreur; c'est pourquoy elles ne se font voir alors à personne. Aussi n'employent-elles pas la matinée comme nous, à des choses seurieuses: mais à se peigner & à s'ajuster, environnées d'un grand nombre de servantes, dont les unes leur tiennent un miroir ou un réchauf, les autres un bassin ou une aiguière, & toute leur toilète est pleine de boîtes d'onguens, comme une boutique d'Apotiquaire; les uns pour nétoyer les dents, ou pour les blanchir, les autres pour noircir les sourcils, ou pour rougir les jouës & les levres. Mais la plus grande partie du tems est employé

employé à la structure de leur coëffeur, qu'elles teignent en noir, ou en une autre couleur, comme on fait la laine, & qu'elles bouclent avec des fers chauds; en ramenant une partie sur le front pour le couvrir, & laissant jouïr negligemment le reste sur les épaules; après l'avoir parfumé avec les plus précieuses odeurs de l'Arabie, pour lesquelles elles épuisent souvent la bourse de leurs maris. Leur pied est pressé dans un patin, leur sein toujours serré pour en paroître plus ferme, leur corps plutôt nud que vêtu, n'étant couvert que d'un crêpe ou de quelque étoffe tres-delicate, à travers laquelle on voit toute la forme de leurs membres. Leur visage donc couvert de fard est celuy que l'on voit le moins; mais leur ame est encore plus cachée, & comme elle est sans vertu & sans sçavoir, elle se peut dire plus nue que le corps. Parleray-je des autres défauts qui coûtent davantage à leurs maris, leurs chaînes, leurs coliers, leurs bracelets, leurs pendans-d'oreilles; car elles sont toutes couvertes d'or & de prièreries, depuis les pieds jusqu'à la tête. Voilà quel est leur équipage, voyons maintenant quelle est leur vie; Elles ne sortent point du logis qu'elles n'ayent achevé de se separer, pour assister à des mysteres, dont les noms mêmes nous sont inconnus, & qui sont legitimelement suspects aux maris, quoy qu'on n'y admète point d'hommes, puisque le dedans n'est pas plus pur que le dehors. Si-tôt qu'elles sont de retour, il leur faut estre long-tems dans le bain, pour passer de là à une table couverte de toute sorte de mets, où elles se crevent de manger, & après cela ne laissent pas encore de toucher à tout. Je laisse à part leurs saletez & leurs ordures, qui font qu'on a besoin d'un bain au sortir d'avec elles; Je ne parle point de leur dissimulation, ni de leurs refus affectez, & autres vices, que celuy qui voudroit les épulcher, * comme a fait Ménandre, maudiroit aussi bien que luy Prometée; & avec tout cela elles trouvent encore des adorateurs. Mais opposons un peu à cette vie celle d'un

* *Adultère, envie, &c.*

I
a
d
c
n
du
tic
lu
ly
pa
ar
ci
m
m
pr
de
vo
V
Q
à
ex
me
un
ent
hur
lad
s'il
ce à
au
mê
je
véc
ness
tous
tre le
les si
amic
Grec
qu'il

le d'un jeune garçon, pour en faire mieux voir la différence. Si tôt qu'il est levé, & vêtu, sans tant de façon, il sort du logis sous la conduite de son precepteur; suivy de quelques valets qui luy portent, non pas des peignes ni des miroirs, & autre équipage du luxe, mais des portefeuilles & des livres qui contiennent les plus belles actions de l'Antiquité, qu'on luy propose à imiter. Quelquesfois on luy portera sa lyre, s'il va chez le Musicien. Après avoir passé une partie de la matinée dans les Sciences, il s'exerce aux armes, au maneige, ou à la lûte, & aux autres exercices du corps, méditant déjà dans la paix le dur métier de la guerre. En suite, il se baigne légèrement, & mange sobrement; pour estre capable après dîné de vaquer à des choses serieuses. Car il donne encore le reste du tems à l'étude: & après avoir passé ainsi tout le jour dans les exercices de la Vertu, il dort la nuit sans inquietude & sans trouble. Qui n'aymeroit donc un tel garçon, s'il n'est tout à fait insensible! puis que dans un corps mortel il exerce des vertus immortelles? Puissé-je le reste de mes jours vivre en paix avec luy, sans l'abandonner un moment, & jouir toute ma vie de son aymable entretien! Que s'il tombe malade, comme la vie humaine est sujete à mille accidens je veus estre malade avec luy; s'il monte sur mer, je le veus suivre; s'il est ataqué je le veus défendre; s'il est pris, je renonce à ma liberté; s'il meurt, je le veus accompagner au sepulchre, & qu'on nous enferme tous deux en même tombeau. Tels ont esté Oreste & Pilade; car je ne veus que des Heros pour exemple; qui ont vécu tous deux ensemble des leur plus tendre jeunesse; vengé tous deux la mort d'un Pere, couru tous deux même fortune. Si l'un estoit malade, l'autre le consoloit & sentoit ses maux plus vivement que les siens; s'il estoit acculé, il le défendoit. Leur amitié n'a pas esté renfermée dans les bornes de la Grece, ils l'ont portée jusqu'en Scythie; & lors qu'ils furent arrivez dans la Chersonèse Taurique,

l'un

l'un persécuté des furies vengeresses de sa Mere; écumoit par terre; & l'autre en ce triste estat, luy rendoit les devoirs, non seulement d'amy, mais de Pere. Et quand il fut ordonné que l'un demeureroit pour estre immolé à Diane, & que l'autre en iroit porter les nouvelles à Mycènes, chacun voulut mourir pour son amy, comme s'il eût vécu en luy, & sût mort en soy. Quand cet amour donc qui s'est formé dès l'enfance, vient à se confirmer par l'âge & par la raison; alors celuy que nous avons aymé, avant qu'il fût capable d'aymer, commence à nous rendre la pareille, & l'amitié se renforce tellement, qu'il est difficile de reconnoître l'amañt d'avec l'aymé: la passion de l'un estant passée dans l'ame de l'autre, comme une image qui reflêchit dans un miroir. Pourquoi donc condamnes-tu comme une volupté étrangere, une doctrine receüe du ciel, qui a esté transmise de main en main jusqu'à nous & que nous devons cultiver, comme estant conforme à nôtre Nature, & confirmée par l'exemple des Heros? Cette discipline Socratique est aprouvée par les Oracles, qui ont jugé ce personnage le plus sage de tous les hommes. Car entre les autres preceptes qu'il nous a laissez pour bien vivre, il aprouve l'amour des garçons comme une chose utile à la Republique. Il les faut donc aymer, à son exemple, comme il faisoit Alcibiade, sans consumer son amour en des plaisirs de peu de durée, mais l'étendre jusqu'à la vieilliesse, en reverant ce sacré lien; car de cette sorte la vie sera douce & tranquille, la conscience n'estant tourmentée d'aucun remors, ni souillée d'aucun crime; & la reputation des personnes qui auront vécu de la sorte, vivra encore après leur mort. Le ciel même, selon la doctrine des filosofes, les recevra au sortir de la terre. Après que Callicratidas eut dit cela avec beaucoup de chaleur, comme un jeune homme plein de l'amour de la gloire; J'arrétay Cariclés qui vouloit répondre, parce qu'il estoit tems de retourner à nôtre vaisseau. Et comme ils me prièrent de pronon-

cer sur leur différent, je leur dis. Que leurs discours ne me sembloient pas faits sur le champ, mais le fruit d'une plus longue meditation; parce qu'ils n'avoient rien oublié de ce qui se pouvoit dire sur ce sujet, & s'estoient servis de raisons solides, & de paroles choisies; Que je souhaiterois donc de pouvoir remettre le jugement à une autre fois, pour y delibérer à mon tour, & voudrois, s'il se pouvoit, adjuger à tous deux la victoire. Mais parce que cela estoit impossible, & qu'ils ne cessioient de me persecuter; je leur dis naïvement. Que je tenois le mariage necessaire, & tres-heureux, lors qu'on avoit bien rencontré; mais que je croyois l'amour des garçons, qui est une introduction à l'amitié, digne des seuls Filosofes; c'est pourquoy je ne permétois qu'à eux seuls de les aymer, comme les femmes n'estans pas dignes de leur amour. Ne te fâche donc pas, dis-je, Cariclés, si Corinthe le cede pour ce coup à Athènes. En disant cela, je me levay sans attendre leur réponse, heureux, de voir Cariclés plus triste que si on luy eût prononcé son Arrest de mort; & l'autre plus joyeux que s'il eût gagné le prix aux jeux Olympiques; aussi nous trasta-t-il splendidement pour récompense: J'essayay cependant de consoler Cariclés, en le cajôlant sur son éloquence, & sur ce qu'il avoit si bien défendu la plus mauvaise cause. Voilà ce qui se passa dans nôtre séjour de Cnide; Dy-maintenant ce qui t'en semble & si tu approuves mon jugement.

THEOMNESTE. En doutes-tu? & crois-tu que je ne sois pas assez habile pour voir ce qui est raisonnable? J'estois si transporté pendant ton recit que je pensois estre à Cnide, & que ce logis fût le Temple de la Déesse. Mais pour te dire mon avis librement, & ne te rien celer en un jour de Feste, & de la Feste d'Hercule qui a esté fort galant; je trouve la harangue de Callicratidas un peu trop grave & trop serieuse, & crois que ce seroit un supplice, aimant un beau garçon & couchant avec luy de demeurer comme un Tantale, * à avoir l'eau jusqu'au yeux, sans

* C'est une
taillerie.

pouvoir se defalterer. Car ce n'est pas assez de voir ce qu'on aime, ni d'estre assis auprès de luy à entretenir, puisque la veüe & l'entretien ne sont qu'un degré à la jouissance. Mais pourquoy m'expliquer davantage en ces matieres, * laissons l'amour chimerique aux Filofofes, & imitons Socrate qui ne se contentoit pas d'aimer simplement Alcibiade, mais dormoit avec luy; dequoy il ne faut pas s'étonner, puis qu'Achille en usoit de même avec Patrocle: ce qu'on peut juger pas ses regrets, où il mêle quelque chose qui passe jusqu'à l'amour. Quelqu'un dira peut-estre que cecy n'est pas honête, mais pour le moins il est veritable.

* Il y a icy
une page de
saleté, re-
branchée.

LYCINUS. Je ne souffriray pas, Theomneste, que tu jètes les fondemens d'une nouvelle dispute, ni que tu tiennes d'autres discours que ceux qu'on peut entendre en un jour de Feste. Mais sans plus tarder, allons sur la place voir alumer le bûcher d'Hercule, & représenter sa Catastrophe sur le Mont Oëta.

T A B L E

Des Matieres les plus considerables des Dialogues de LUCIEN.

A.

A <i>Bdere</i> , Comment les Habitans de cette ville, devinrent presque tous Comediens	272
<i>Abonius</i> , Où est située cette ville	348
<i>Achille</i> , Quels estoient ses regrets pour sa gloire perdue	118
<i>Accusateurs</i> des hommes après leur mort, quels	144, 145
<i>Adonus</i> , Par qui ravuy à Venus, & comment il fut rendu pour moitié	58
<i>Aëtion</i> , Pourquoi particulierement honoré aux jeux Olympiques	261
<i>Ajax</i> , Comment mourut, & comment Ulyffe fut cause de sa mort	137
<i>Alyon</i> , Quel Oyseau, & l'Histoire de sa metamorphose	35, 36
<i>Alexandre</i> , Sa harangue en presence de Minos, avec le dénombrement de ses victoires, & avec quel succès	113, 114.
Pourquoy souffroit qu'on l'appellât fils de Jupiter	114, 115.
Comment traita Aristobule pour luy avoir donné des louanges excessives	275.
Comment il rebuta celuy qui vouloit faire son image du Mont Athos. <i>ibid.</i> Pourquoi desiroit-il de retourner en vie après sa mort	284
<i>Alexandre</i> , Ou le faux Profete	345
<i>Alfée</i> , Fleuve, de quelle Fontaine amoureux	82
<i>Ambre</i> , Quelle production	78
<i>Ambrosie</i> , D'où l'on peut conjecturer qu'elle n'est pas si excellente	166
<i>Amour</i> , Combien c'est une chose libre 46. Il est traité de toutes sortes d'Amours depuis la page 399. jusques à la fin.	
<i>Amynone</i> , Comment, & par qui changée en Fontaine	86
<i>Anacarsis</i> , Quel Philosofe, & où il enseigna	267
<i>Andromede</i> , Par qui, & comment delivrée du monstre qui la devoit devorer 92. Pourquoi elle avoit esté atachée au rocher	93
<i>Annibal</i> , Contestation de ce Capitaine contre Alexandre, à qui passera le premier en l'autre monde	111.
Leurs harangues devant Minos	112, 113, 114
<i>Antisthenes</i> , Combien peu d'estat ce Philosofe faisoit de la mort	134
<i>Antiloque</i> , Fils d'Ampharaüs, à quoy s'employoit après la mort de son Pere	351
<i>Antiochus Soter</i> , Sa modestie après la Victoire	265
<i>Apis</i> , Quel Dieu, & quels sont les Sacrifices que l'on luy fait	169

T A B L E

<i>Apollon</i> , Pourquoi ne put être aimé de Daphné 46. Ce que la Religion attribüe à Apollon, & où adoré	164, 166
<i>Apparence</i> , Comment le doit distinguer d'avec la verité	244
<i>Apprehender</i> , Que c'est proprement	183
<i>Arcades</i> , Pourquoi ne voulurent point recevoir l'Astrologie	389
<i>Aréthuse</i> , Fontaine, quelle, & par qui recherchée	82
<i>Argent</i> , Remede à tous maux	30
<i>Arion</i> , Quel, & de son aventure	87
<i>Aristipe</i> , Quel personnage, & ce qu'il sçavoit faire 174. Quel estoit le sommaire de sa doctrine	175
<i>Aristote</i> , Comment abusa de la bonté du naturel d'Alexandre	115
<i>Arrian</i> , Disciple d'Epictete, quel, & ce qu'il a écrit	346
<i>Arfaces</i> , Quel personnage, & de quoy se sçavoit particulièrement au passage en l'autre monde	133
<i>Ascalafe</i> , Quel, & pourquoy l'on le fait naître de Mars	388
<i>Astrologie</i> , Jugement que fait l'Auteur de l'Astrologie judiciaire 385, 386. Qui en furent les premiers inventeurs 386	386
<i>Astrologie</i> défendue des accusations ordinaires, qui se font contre elle	389
<i>Atheniens</i> , Combien grands railleurs, & grands Filósofes	6, 11
<i>Athlètes</i> , Comment s'aparioient aux Jeux Olympiques	250
<i>Atis</i> , Combien chery par la Mere des Dieux	58, 59
<i>Atrée</i> , En quoy preferé à son frere Thyeste	387
<i>Autolique</i> , Fils de Mercure, pourquoy estimé tel	388

B.

B <i>Acchus</i> , Comment enfanté 165. Comment vainquit les Lydiens, Tyrreniens, & Indiens	368
<i>Bagoas</i> , Quel, & pourquoy il contrefit l'Eunuque	384
<i>Balets</i> , Comparez avec les Tragedies	370
<i>Bellerophon</i> , Comment fut luy-même l'instrument de son malheur 232. Pourquoi scint avec un cheval ailé	387
<i>Biens</i> , Quels, & ce qu'il en faut penser 9. De combien de sortes	182
<i>Biton</i> , Quel, & pourquoy heureux.	155

C.

C <i>Aldéens</i> , Combien adonnez à l'Astrologie	386
<i>Calydoniens</i> , Pourquoi assigez	163
<i>Callidemidés</i> , Parasite, comment mourut	103
<i>Cambyse</i> , Quel & comment mourut	158
<i>Caron</i> , Pourquoi fait tout quitter dans sa barque	106, 107
<i>Castor & Pollux</i> , Combien semblables, & le moyen de les reconoître 78. Pourquoi ils ne paroissent pas tous deux en même tems dans le Ciel. 79. De quel métier ils se mélent	ibid.
<i>Centaure</i> , Belle description de la Centaure de Zeuxis	264
<i>Ceres</i> , Comment représentée	211

Chaires,

DES MATIERES.

<i>Chaires</i> , Comparées à des bieres, & pourquoy	17
<i>Chaire</i> , De Professeur disputée entre deux Filolofes	381, 382
<i>Chiron</i> , Pourquoi souhaita la mort	132
<i>Chryssipe</i> , Pourquoi ne se fâche point de servir	178. Quelle étoit la science
	179
<i>Ciel</i> , Sa description selon Homere	166
<i>Cleobus</i> , Quel, & pourquoy estimé heureux	155
<i>Cleon</i> , En quel sens apellé Promethée	6
<i>Cocconas</i> , Bilantin, quel, & sa vie	348
<i>Cœur</i> , De l'homme pourquoy comparé à un but	18
<i>Colonnes</i> , D'Hercule & de Bachus en quel endroit	290
<i>Comedie</i> , Combien, & en quoy differente du Dialogue, & s'il se peuvent alier ensemble	7. Vie de l'homme semble une comedie, & qui en est le Poëte
	146. Ce qu'il faut pour faire que la Comedie soit bonne
	<i>ibid.</i>
<i>Connaissance</i> , De soy-même combien necessaire	98
<i>Consequance</i> , A qui il appartient de tirer des Consequences, & ce que c'est	180
<i>Corybantes</i> , Quelles, & leurs folies	59
<i>Cour</i> , Quelles sont les tourmentes de la Cour, & combien déplorable est le sort des Courtisans	215, & suiv.
<i>Createur</i> , Avantages du Createur sur la creature, selon la Doctrine de nôtre Auteur	36
<i>Creation</i> , De l'homme par Promethée	41. Son utilité
	<i>ibid.</i>
<i>Cresus</i> , Quel, & les propos qu'il tenoit à Solon	155
<i>Cresias</i> , Jugement de son Histoire des Indes	290
<i>Cupidon</i> , Dénombrement des desordres qu'il cause dans le monde	58. Pourquoi craint Pallas
	66
<i>Cybelle</i> , Que fit à son Athys	166. Où adorée
	<i>ibid.</i>
<i>Cynique</i> , Pourquoi absous par Rhadamante	212. Quels Filolofes selon le sentiment commun
	245
<i>Cyrus</i> , Quel, & les predicions de sa mort	155, 157

D

D <i>Anai</i> , Par qui condamnée à estre mise dans un cõfre avec Persée son fils, & jétée dans la mer	90. Et par qui sauvée
	91
<i>Danaus</i> , Comment traitoit ses cinquante filles	85
<i>Danse</i> , D'où a pris sa naissance	365. Qui fut le premier qui se pleut à cét exercice, & l'enseigna aux autres
	<i>ibid.</i> & 366.
	Comment Jupiter luy doit son salut
	<i>ibid.</i> Divers noms & especes de danies
	<i>ibid.</i>
<i>Danseur</i> , Quelles doivent estre les parties d'un bon danseur	371, 372
<i>Dausins</i> , Pourquoi ils ont tant d'amour pour les hommes	87
<i>Décacheter</i> , Diverses sortes de décacheter des lëttes	351, 352
<i>Dedale</i> , Et son fils comment donnerent lieu à la Fable	387
<i>Delicats</i> , Comment punis	17
<i>Demea</i> . L'Orateur pourquoy mal traité par Timon	31, 32, 33

T A B L E

<i>Democrate</i> , Pourquoi rioit continuélement, & se mocquoit des hommes	175
<i>Demonax</i> , Sa naissance, & quelle fut sa conversation 390. Ses mœurs & ses apophthegmes 391. jusqu'à .	359
<i>Denys</i> le Tyran, pourquoy delivré de ses peines, & de la chimer	148
<i>Desherité</i> , Declamation d'un fils desherité	328, 329
<i>Dessauter</i> , Que signifie proprement ce terme	367
<i>Devin</i> , Ce que les devins ont ensemble de commun, est montré au sujet du Devin Tiresias	136
<i>Dialogue</i> , Quelle est l'essence du Dialogue 7. Si l'on le peut unir avec la Comedie, & quelles sont leurs differences. <i>ibid.</i>	
<i>Diane</i> , Par quels peuples adorée	166
<i>Dieux</i> , Pourquoi adorez sous diverses figures d'animaux	168
<i>Diogene</i> , Jugement de sa vie, & combien different de Mausole 130, 131. Son occupation en l'autre monde 148. Comment representoit Hercule 172. Sommaire de sa doctrine 173. Et quelle beatitude il prêchoit.	<i>ibid.</i>
<i>Dionysus</i> , Quel, & comment naquit	56
<i>Discorde</i> , Que fait aux nœces de Thetis, & de Pelée	84
<i>Divination</i> , Combien sainte au sens de l'auteur & ancienne	388

E.

E <i>Gyptiens</i> , Comment regioient leurs années; & de quoy se servoient pour deviner	386
<i>Eleusine</i> , Et ses mysteres, quels	211
<i>Eloquence</i> , Quels sont ses avantages par-dessus les autres connoissances, & son Idée	4
<i>Elysées</i> , Champs de l'Enfer par qui habitez	146
<i>Empedocle</i> , Pourquoi appellé Pantouffier, & pourquoy il se precipita dans les flammes du mont Ethna	125
<i>Empouse</i> , Ce que c'estoit	368
<i>Endymion</i> , Comment fait Roy du globe de la Lune 292. Origine de la fable d'Endymion	387
<i>Enée</i> , Quel, & pourquoy l'on le fait naitre de Venus. 387, 388	
<i>Enfers</i> , Quel est le chemin par où l'on descend aux enfers	149
<i>Epicure</i> , Quel personnage & ce qu'il ayme	177, 178
<i>Epicuriens</i> , Quels selon le sentiment commun	243
<i>Epimathée</i> , Et Promethée en quoy differens	8
<i>Eschinés</i> , Quel personnage, & pourquoy particulièrement recherché par Philippe Roy de Macedoine	4
<i>Ecrivains</i> , Avis aux écrivains de l'Histoire	273, 274
<i>Esculape</i> , En debat contre Hercule, & pourquoy 59, 60. Pourquoi dit fils d'une Corneille	349, 350
<i>Ethiopiens</i> , Comment surnommez par Homere 42. En quelle posture ils vont au combat	368
<i>Etoile</i> . Pourquoi asligée	163
<i>Espanne</i> , S'il peut estre admis à la Philosophie	384

DES MATIERES.

Europe, De qui fille, & combien aimée de Jupiter 93. Spectacle de son ravissement *ibid.*

Exorde, Quel doit estre selon les regles des bons Orateurs 11. Preceptes pour l'Exorde des bons Orateurs 286, 287

F.

Fables, Anciennes, combien pleines d'instruction 378
Felicité, Sans témoins ; ce que c'est 42. Des Filofofes pourquoy chimerique 237. Comment est un thresor 239. Felicité en quoy confiste, & par où il y faut arriver 353. & suiv.

Femmes, Combien peu d'assurance il y a aux paroles des Femmes 114. Comment veulent estre peintes dans leurs Tableaux 275. Plantées comme des vignes, dont les parties inferieures n'estoient que leurs troncs 292

Fer, Comment le Fer se peut dire meilleur que l'Or 157

Festins, Combien grande est la liberté dans les Festins, & quelles gens sont ceux qui s'en formalisent 40

Fèves, Pourquoy Pythagore ne mangeoit point de Fèves 171

Flatteurs, Pourquoy pires que ceux qu'ils flatent 14

G.

Galarée, D'où ainsi apellée, & combien amoureuse de Polyfeme 80

Ganymede, Comment ravy par Jupiter, & fait Dieu 47

Gelons, Quels peuples, & en quels pays 107

Gloire, Ce que c'est de la gloire du monde 118

Gnathon, Parasite pourquoy maltraité par Timon 30

Graces, Comment passoient leur temps avec Vulcaïn dans l'Isle de Lemnos 62

Grands, Comment étalent leur folie, & leur vanité 13, 14. Quels maux sont contraints de souffrir ceux qui entrent à service des Grands 214. & suiv.

Grecs, Dequoy particulierement loüez 11. Comment gagnéz par Alexandre 116. De qui, & en quel temps ils receurent la conoissance de l'Astronomie 386

Guerre, Comment la Guerre est Mere de tout 273

H.

Helene, Quelle, & de qui elle fut fille 72. Pourquoy maltraitée par Protefilas aux Enfers 122

Hellepont, D'où ainsi apellé 88

Hercule, En debat contre Esculape 59. Comment au Ciel & aux Enfers 119

Hetodote, En quoy particulierement imitable 261

Heros, Ce que c'est proprement qu'un Heros 98

Heureux, Quels personnages ont particulierement merité ce nom 155, 156

Hypogryfes, Quelles sortes d'animaux, & où rencontrez 292

Histoire, Démangeaison d'écrire l'Histoire depuis quel tems 272. Ce qu'il faut faire pour devenir bon Historien 273.

T A B L E

Combien l'Histoire est différente de la Poësie 274. Combien doit estre retenüe dans les loüanges, & quel doit estre son but. *ibid.* Comment devient suspecte 275. Divers commencemens d'Histories *ibid.* & 276. & suiv. Prefaces diverses & comparaisons 277. Ce qu'il faut taire, & ce qu'il faut exprimer *ibid.* Comparaison des mauvais Historiens enrichis depuis la mort de leurs maîtres *ibid.* Termes Poëtiques combien mesléans en l'Histoire 278. Unité de caractère combien exactement doit estre gardée *ibid.* Descriptions trop longues pour l'Histoire 279. Histoire en forme de Prophetie 282. Preceptes pour ceux qui y sont propres, & qui veulent écrire l'Histoire 282, 283. Quel doit estre le sentiment d'un bon Historien 284. Quel doit estre son style, ses pensées, & ses sentences *ibid.* & 285. Quel doit estre son exorde 286. Brieveté & retenüe dans les descriptions combien nécessaire à l'Histoire 287. Combien l'Histoire doit estre éloignée du Panegyrique & de la Satyre 288

Homere, Architecture d'Homere, quelle 154. En quoy peut servir de règle aux Historiens 287

Homme, De la creation de l'homme par Promethée, & s'il est plus avantageux aux Dieux qu'il y ait des hommes 41. Combien grande est l'invention des hommes *ibid.* Ce que les Passions font en l'homme, & quelles sont leurs folies 158, 159. Et combien miserable leur condition 160. A quoy comparé *ibid.* De combien de parties il est composé 377

Horloges, D'eau, à quoy anciennement employées 192, 229

Hormus, Quelle sorte de dance estoit ainsi apellée 366, 367

Hyacinthe, Comment tué par Mercure & le Zephyre 60, 61

I.

Ieux, Olympiques quels, & comment on y a parie les combatans 250

Indiens, Pourquoi enyvrés dès qu'ils eurent goûté du vin 9.

En quoy redoutables, & comment vaincus par Alexandre

116. Comment ils adorent le Soleil 367, 368

Incertitude, Par qui ordinairement causée 149

Ino, Pourquoi se jeta en bas du mont Citheron, avec son fils Melicerte 88

Interest, Ce que c'est proprement 180

Io, Quelle, & pourquoy transformée en genisse 46. Comment faite Isis, & la Patrone des Nautonniers *ibid.*

Iste, Suspendüe en l'air, quelle, & comment trouvée 292

Ismenodore, Quel personnage, & comment tué 133

Iunon, Reproche à Jupiter son peu d'affection, au sujet de Ganymede 49. Querelle Latone, & pourquoy 62, 63. Ce qui se dit d'elle par les Poëtes 165

Jupiter, Comment délivré par Vulcain de sa fille qu'il portoit en

DES MATIERES.

- en sa tête 55. Combien eut de peine à se sauver des mains de Neptune, de Junon, & de Minerve, & à l'aide de qui il s'en tira, lors qu'ils le vouloient lier 74. Comment deposa son pere 165. Ses diverses metamorfoses, & ses dissolutions *ibid.* Pourquoi il est estimé avoir enchaîné Saturne 388
- Ixion*, Quel au jugement de Jupiter, & quel à celui de Junon 51. Sa punition concertée entre eux deux quelle 52. Mais non pas si-tôt exécutée *ibid.* Pourquoi chassé de la table des Dieux 166

L.

- L** *Ampes*, Isles des Lampes en quelle contrée 299
- Latone*, Avec Junon en querrelé 62, 63
- Létrez*, Quels afrons reçoivent dans les Cours des Grans 228
- Liberté*, Combien grande dans les Festins, & qu'il n'y a que les fots & les enfans qui s'en formalisent 40
- Louange*, Quelle doit estre la louange 274
- Lucien*, Idée de sa vie 1. & suiv. Ses voyages 4. Quel personnage & comment plaide sa cause pardevant la verité, contre les Philosophes 190, 191. Et Relation plus ample de sa vie 191. & suiv.
- Lune*, Globe de la Lune. quel país 292
- Lycantrope*, Ce que c'est 39
- Lycurgue*, Legislateur des Lacedemoniens, sur quel modele forma sa Republique 389
- Lydie*, Comment conquise par Bachus 65

M.

- M** *Arcomans*, Peuples, où logez 359
- Mars*, Comment pris couché avec Venus 64. D'où est venue la Fable de la surprise de Mars avec Venus 388
- Mausole*, Quel & combien remply de vanité même après sa mort 130
- Megapentés*, Tyran, pourquoy vouloit retourner en la vie 205
- Accusé & condamné 206
- Meleagre*, Quelle fut la cause de sa mort 164
- Melicerte*, Quel, & son aventure 87
- Menippe*, Quel personnage, & où vivoit 95
- Mercur*, Voleur dès le maillot 53. Ses autres qualitez 53, 54.
- Pourquoy le plus miserable des Dieux 76, 77
- Merion*, Quel, & combien bon danseur 366
- Merveilles*, De la Nature combien considerables 36, 37
- Milon*, Crotoniate, quel, & en quoy recommandable 154
- Minerve*, Où particulierement adorée 166. Different entre elle, Neptune, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art 244
- Minos*, Quel, & pourquoy l'on le fait naître de Jupiter 388
- Misanthrope*, Pourquoi Timon apellé Misanthrope 30
- Momus*, Pourquoi il trouvoit à redire qu'un Taureau eut les cornes au dessus des yeux 17

T A B L E

<i>Monde</i> , Comment vont les choses du monde	147, 148
<i>Mort</i> , Si la mort peut estre souhaitable, pourquoy, & quel sentiment il en faut avoir	132
<i>Muses</i> , Pourquoy exemptes des traits de Cupidon	66
<i>Musique</i> , Quelle est celle qui est inutile 266. Combien profitable & plaisante.	367, 368
N.	
N ature, Combien de contrariété entre les Philosophes pour les choses de la nature	141
<i>Nectar</i> , D'où l'on peut conjecturer qu'il n'est pas si excellent	166
<i>Neptune</i> , Different entre Neptune, Minerve, & Vulcain, touchant l'excellence de leur art	244
<i>Nirée</i> , Quelle personne, & l'estime de sa beauté	131
O.	
O lympias, D'où la Fable de cette Princesse	347
<i>Ombres</i> , Comment accusateurs des hommes après leur mort	144, 145
<i>Opiniâtres</i> , Comment doivent estre traitez	245
<i>Or</i> , Ce que c'est, & ses effets 156. Que le Fer est meilleur que l'Or, Paradoxe	157
<i>Oracles</i> , Combien il y a peu d'assurance aux réponses des Oracles 114. Quelle est la coûtume des Oracles 352, 353. Quel raport ils ont avec l'Astrologie	388
<i>Oronte</i> , Quel personnage, & pourquoy il bronchoit encore en passant à l'autre monde	134
<i>Orfée</i> , A qui donna les premieres lumieres de l'Astrologie	386
Pourquoy les Grecs placèrent sa Lyre dans le Ciel	387
P.	
P allas, Comment donne de la crainte à Cupidon	66
<i>Pan</i> , Pourquoy cornu, avec une barbe, une queue, & des pieds de chèvre	74
<i>Pantomime</i> , Quel terme, & ce qu'il signifie 377. Quel il doit estre	ibid. & 378
<i>Paphlagoniens</i> , Combien superstitieux	348
<i>Pâris</i> , Par qui élu juge entre les trois Déesses	67
<i>Tassée</i> , Pourquoy feinte amoureuse d'un Taureau	387
<i>Passions</i> , Que font en l'homme	158, 159
<i>Phères</i> , Comment se doivent consoler	96
<i>Pôvreté</i> , Combien ses aiguillons sont poignans	233
<i>Pelée</i> , Comment ses noces furent troublées par la discorde	84
<i>Pella</i> , Ville, où située, & quelle de present	347
<i>Peripateticien</i> , Quelle est la doctrine Peripateticienne 182. Selon le sentiment commun	243
<i>Perfée</i> , Comment se garantit de la veüe des Gorgones, & les tua	92
<i>Thaëton</i> , Où tomba, & par qui fut enterré 78. Origine de la Fable de Phaëton	387

D E S M A T I E R E S.

<i>Phalaris</i> , Harangue des Ambassadeurs de Phalaris aux Prêtres de Delfes, pour les obliger de recevoir le Taureau d'airain pour ôfrande à Apollon 339. Suite du discours d'un de ses Prêtres pour obliger les autres à recevoir ce présent 343. jusqu'à	345
<i>Phœaques</i> , Combien ces peuples sont amateurs de la dance 367	367
<i>Philiade</i> , Quel, & pourquoy maltraité par Timon	31
<i>Philippe</i> , L'occupation de Philippe de Macedoine en l'autre monde quelle	147
<i>Phinées</i> , Combien incommodé par les harpies	23
<i>Philosophes</i> , Combien vains & orgueilleux 95. Et ce qu'ils regretent souvent 109. Anciens, quels à la mort 126, 127. Vaincus par Lucien, différence de leurs sectes, & leurs débats pour la primauté 197, 198. Comment ils sont presque tous faits 199. S'ils sont afranchis de toute la tyrannie des passions 240	240
<i>Philosophie</i> , Ses loüanges, & de la liberté qu'elle nous donne 9, 10. Ancienne, combien incertaine 141, &c. Où il la faut aller chercher, & comment déchirée 187, 188. Pourquoy comparée au vin, & si c'est peine perdue d'étudier en Philosophie 254 & suiv. Qui est-ce qui merite mieux le nom de Philosofe & quelle est la meilleure Philosophie	257
<i>Phryxus</i> , pourquoy feint aller sur un belier d'or	387
<i>Platoniciens</i> , Quels personnages, & quel estoit leur plus grand défaut	243, 247
<i>Plutus</i> , Le Dieu des Richesses, à quelles gens s'adonne plus volontiers 22. Invectivè de Iupiter contre luy, & ses réparties 22, 23. Et s'égare aisément	24
<i>Poètes</i> , Combien estimez des Grands	226
<i>Polycrate</i> , Combien heureux, & quelle fut sa fin	158
<i>Polyfeme</i> , De qui fut fils, & comment receu de Galatée 79, 80. par qui son œil fut crevé, & pourquoy	81
<i>Pomme</i> , D'or avec son inscription, par qui jetée, & où 69, 84	84
<i>Potiers</i> , De terre, par qui appelez des Prometées	6
<i>Priape</i> , Quel, & comment traita Bachus 75, 76. Quel Dieu chez les Bityniens	368
<i>Prometée</i> , Quel personnage & en quel sens les Orateurs font des Prometées 5, 6. Et quelques autres 6. Pourquoy ataché sur le Caucafe	38
<i>Profetes</i> , Quel estoit l'équipage des anciens Profetes	348
<i>Proserpine</i> , Comment posseda le bel Adonis	58
<i>Protée</i> , Comment se peut changer en feu & en eau 83. Que represente selon les Egyptiens	368
<i>Protesilas</i> , Comment tué à la guerre de Troyè 122. Pourquoy renvoyé au monde	129
<i>Puissance</i> , Divine combien difficile à conoître	36
<i>Pyrron</i> , Combien extravagant, & sa doctrine	182, 183
<i>Pytagore</i> , Philosophie de Pytagore, quelle	170, 171
<i>Pythagoriciens</i> , Quel estoit le vice de ces Filosofes	243, 247

Q <i>Vades, Peuples, où logez</i>	359
R.	
R <i>Epulique, Divine, & de laquelle tout le monde devoit souhaiter d'estre Citoyen, quelle</i>	245
<i>Riche, Comment devient quelquefois poyvre 20, 21. Combien miserables pour la plupart 23. Ordonnance contre les Ri- ches, quelle 148. Et comment se verifie dans les enfers</i>	<i>ibid.</i>
<i>Roman, De Lucien, quel</i>	290
<i>Rome, Quelle, & de la vie quel-on y menoit du tems de Lu- cien</i>	12, 13
Rutilianus, Quel personnage, & combien superstitieux	354
S.	
S <i>Acrifices, Quels, & combien divers</i>	167, 168
<i>Sage, Quel sentiment doit avoir de la vie & de la mort</i>	132
<i>Que fait en l'autre monde 147 Quel doit estre le ve- ritable sage</i>	242, 243
<i>Sagesse, En quoy elle consiste</i>	243
<i>Saleto, Quel personnage, & comment mourut</i>	232
<i>Saliens, Pretres pourquoy ainsi appelez</i>	368
Satrapes, Quelle est l'occupation de Satrapes en l'autre mon- de	147
<i>Saturne, Quel & comment se rendit maitre du Ciel</i>	165
<i>Sceptique, Quelle est cette doctrine</i>	182
<i>Science, Quels sont les effets de la Science</i>	284
<i>Scipion, Pourquoy passe devant Annibal en l'autre monde</i>	114
<i>Sculpture, Plutôt un divertissement honête qu'un art, Son idée</i>	2, 3
<i>Seytes, Comment domptez par Alexandre</i>	116
Secte, Recherche pour sçavoir quelle Secte est la meilleure	243. & suiv.
<i>Semele, Pourquoy consumée par le feu</i>	56
<i>Sepulchre, Vanité des Sepulchres parmy les anciens</i>	161
<i>Signes, Quel raport ont les Signes celestes avec les Oracles</i>	388
Socrate, Raillerie contre ce Philosophe 38. Quel personnage, & quelle opinion les Atheniens eurent de luy après sa mort	125.
<i>Quelle est son occupation en l'autre monde 147. Quelle estoit sa doctrine 176, 177. Pourquoy & en quel âge a voulu apprendre la dance</i>	369
<i>Soleil, Peuples du Soleilquels</i>	292, 293
Solon, Quel personnage, & comment il receut Anacarsis	269, 270
<i>Songe, S'il est à propos de conter des Songes</i>	5
Sofrate, Sofiste comment & pourquoy delivré par le juge- ment de Minos	138
Sofrate, Le Philosophe quelle vie menoit, & en quel endroit	390

Spetta-
Sicilia
Syllo
T
Tawre
eût
Tellus
Thessa
Thetis
Thraas
Thras
de
Thucy
Thyef
& c
Tillit
Timo
Tireffe
fein
Toxar
Tropho
antr
Tyran,
le d
Tyr
V
Verifica
fers
Verité,
n'acc
jours
Versenr
Verru, c
elle a
Vie, C
134.
me de
Vigne,
te
Vin, Con
lant d

DES MATIERES.

<i>Speftacles</i> , Combien doux & charmans	365, 366
<i>Stoïciens</i> , Quels Filofofes felon le fentiment commun	243
	247
<i>Syllogifme</i> , Combien fubtil ouvrage	179

T.

T <i>Antale</i> , Comment meurt de foif au milieu d'un lac	120
Et pourquoy n'estant qu'une ombre, il avoit foif	121
Pourquoy chaffé de la table des Dieux	166
<i>Taureau</i> , Pourquoy Momus trouvoit à redire qu'un Taureau eût les cornes au deffus des yeux	17
<i>Tellus</i> , Quel personnage, & pourquoy eſtimé heureux	156
<i>Theſſaliens</i> , Quel eſtat faiſoient de la dance	367
<i>Thetis</i> , Cōment les nōces furent troublées par la difcorde	84
<i>Thraee</i> , Comment conquiſe par Bachus	65
<i>Thraſycles</i> , Filoſofe pourquoy comparé au Triton & au Borée de Zeuxis	33. Pourquoy mal-traité par Timon
	34
<i>Thucydide</i> , Quel Historien	288
<i>Thyefte</i> , D'où l-on a pris occaſion de dire qu'il avoit un belier d'or: & en quoy poſtpoſé à ſon frere Atrée	387
<i>Tillibore</i> , Brigand quel, & ce qu'il a fait de plus confiderable	346

<i>Timon</i> , Quel personnage & comment devenu pōvre	21
<i>Tireſias</i> , De qui receut le don de Profetie	136. Pourquoi feint mâle & femelle
	287
<i>Toxaru</i> , Comment fit ceſſer la peſte à Atènes	268
<i>Trophonius</i> , Quelles ſingeries l-on faiſoit en entrant dans ſon antre	98. En quel endroit eſt ſon Oracle
	149
<i>Tyran</i> , Combien de difference entre la vie d'un Tyran, & celle d'un pōvre	208. Declamation pour le meurtrier d'un Tyran
	V. 322. juſqu'à 329

V <i>Venus</i> , Comment ſurpriſe avec Mars par l'induftrie de ſon mary Vulcain	64. D'où eſt venue la fable de la ſurpriſe de Venus enchainée avec Mars
	388

<i>Verification</i> , Des ordonnances comment ſe fait dans les Enfers	148
---	-----

<i>Verité</i> , Recherchée par Menippe & chez qui	141. Pourquoi n'accompagne pas toujours la Filoſofie
	189. Et deſire toujours la liberté
	<i>ibid.</i>

<i>Verſeur d'eau</i> , Signe du Zodiaque	50
--	----

<i>Vertu</i> , difficile à obtenir	240. Où elle habite
	241. Combien elle a de chemins
	242. En quoy elle conſiſte
	258

<i>Vie</i> , Combien aymée, même des pōvres & des vicillards	134. Quelle eſt la meilleure, & celle qu'un honête homme doit choiſir
	144. juſqu'à 150

<i>Vignes</i> , Qui étoient femmes depuis la tête juſqu'à la ceinture	291
---	-----

<i>Vin</i> , Comparaiſon du vin avec la Filoſofie	254. Vin Grec coulant dans de grands ruiſſeaux qui arrouſoient une Ile
	291

Ulyſſe,

TABLE DES MATIERES.

<i>Ulyſſe</i> , Pourquoi ſe fit atacher au mârs de ſon Vaiſſeau	13
Comments' échapa des embûches de Polifeme, & luy creva ſon œil 81. Comment fut cauſe de la mort d'Ajax	137
<i>Univerſels</i> , Pourquoi ne ſubiſtent point	177
<i>Vulcain</i> , Fils de Junon 50. Comment aimé des plus belles Déèſſes, & des Graces 61. Et comment il ſurprit Mars 64. Comment devenu boiteux 165. De quoy fut blâmé par Momus, qu'il avoit élu Juge de ſon différent contre Neptune & Minerve	244
<i>Xante</i> , Fleuve. pourquoi mal-traité par Vulcain	90
<i>Teux</i> , Pourquoi plus fideles que les oreilles	379
<i>Zamolxi</i> , Dieu des Scytes	267
<i>Zeuxu</i> , Quelle gloire a remporté de ſes Ouvrages, & leſquels en eſtoient les principaux	263

**T A B L E
DES TRAITES OU DIALOGUES
DE LA I. PARTIE DE LUCIEN.**

L E Songe de Lucien	<i>Page</i> 1
Contre un qui l'avoit appellé Prometée	5
Nigrinus, ou les mœurs d'un Philoſofe	8
Timon, ou le Miſantrope	19
<i>Le ſupplément du jugement des voyelles, eſt à la fin du ſecond Volume.</i>	
L'Alcyon, ou la Metamorſofe	35
Prometée, ou le Caucaſe	37

DIALOGUES DES DIEUX

	P. 44
Dialogue de Prometée & de Jupiter	<i>ibid.</i>
Dialogue de Iupiter & de Cupidon	45
Dialogue de Mercure & de Iupiter	46
Dialogue de Iupiter & de Ganymede	47
Dialogue de Junon & de Iupiter	49
Autre	51
Dialogue de Vulcain & d'Apollon	53
Dialogue de Vulcain & de Iupiter	54
Dialogue de Neptune & de Mercure	55
Dialogue de Mercure & du Soleil	58
Dialogue de Venus & de la Lune	57
Dialogue de Venus & de Cupidon	58
Dialogue d'Hercule, d'Eſculape, & de Iupiter	59
Dialogue de Mercure & d'Apollon	60
Dialogue d'Apollon & de Mercure	61
Dialogue de Junon & de Latone	62

Dialo-

Dialogue d'Apollon & de Mercure	63
Dialogue de Junon & de Jupiter	65
Dialogue de Venus & de Cupidon	66
Le Jugement de Paris.	67
Dialogue de Mars & de Mercure	73
Dialogue de Pan & de Mercure	73
Dialogue d'Apollon & de Bacchus	75
Dialogue de Mercure & de sa Mere	67
Dialogue de Jupiter & du Soleil	77
Dialogue d'Apollon & de Mercure	78

DIALOGUES DES DIEUX MARINS p. 79

Dialogue de Doris & de Galatée	<i>ibid.</i>
Dialogue de Neptune & de Polyfème	81
Dialogue de Neptune & d'Alfée	82
Dialogue de Protée & de Menelaüs	83
Dialogue de Panope & de Galene	84
Dialogue de Neptune d'un Triton & d'Amymone	85
Dialogue de Zephyre & de Notus	86
Dialogue de Neptune & des Daufins	87
Dialogue de Neptune & d'Amfitrite	88
Dialogue d'Iris & de Neptune	89
Dialogue du fleuve Xante & de la Mer	<i>ibid.</i>
Dialogue de Doris & de Thétis	90
Dialogue du fleuve Enipée & de Neptune	91
Dialogue d'un Triton & des Neréides	92
Dialogue de Notus & de Zephyre	93

DIALOGUES DES MORTS p. 95

Dialogue de Diogène & de Pollux	<i>ibid.</i>
Dialogue de Crésus, &c.	97
Dialogue de Ménippe & de Trofonius	98
Dialogue de Mercure & de Caron	99
Dialogue de Pluton & de Mercure	100
Dialogue de Terpsion & de Pluton	101
Dialogue de Xenofante & de Callidemidés	103
Dialogue de Cnemon & de Damnipe	104
Dialogue de Simyle & de Polystrate	<i>ibid.</i>
Dialogue de Caron & de Mercure	106
Dialogue de Cratés & de Diogène	110
Dialogue d'Alexandre & d'Annibal	111
Dialogue de Diogène & d'Alexandre	114
Dialogue d'Alexandre & de Philippe	116
Dialogue d'Achille & d'Antiloque	118
Dialogue d'Hercule & de Diogène	119
Dialogue de Ménippe & de Tantale	120
Dialogue de Ménippe & de Mercure	121

Dialo-

Dialogue d'Éaque, de Protésilas, &c.	12
Dialogue de Ménippe & d'Éaque	12
Dialogue de Ménippe & de Cerbere	12
Dialogue de Caron, de Ménippe, & de Mercure	12
Dialogue de Pluton, de Protésilas, & de Proserpine	12
Dialogue de Mausole & de Diogene	12
Dialogue de Tersite, de Nirée. & de Ménippe	12
Dialogue de Ménippe & de Chiron	12
Dialogue de Diogene, d'Antisthène & de Cratés	12
Dialogue de Ménippe & de Tirésias	12
Dialogue d'Ajax & d'Agamemnon	12
Dialogue de Minos & de Socrate	12

La Necromancie	P. 1
Caron, ou le Contemplateur	1
Des Sacrifices	1
Les Sectes des Philosophes à l'encart	1
Le Pêcheur, ou la Vengeance	1
Le Tyran, ou le passage de la Barque	2
De ceux qui entrent au service des Grands	2
Défense du discours précédent	2
Hermitime, ou des Sectes	3
Herodote, ou Aëtion	3
Zeuxis, ou Antiochus	3
Hermonide	3
Le Scyte, ou l'Etranger	3
Comment il faut écrire l'Histoire	
l'Histoire véritable, livre premier	
l'Histoire véritable, livre second	
<i>Le supplément est à la fin du second Volume.</i>	
Le Meurtier du Tyran, Declamation	
Le fils desherité, Declamation	
Palaris, Declamation	
Suite du Discours précédent	
Alexandre, ou le faux Profète	
De la Dance	
l'Eunuque, ou Pamphile	
Del' Astrologie Iudiciaire	
Démonax	
Les Amours	

Fin de la Première Partie.